JAMES CLAVELL

# shōgun

1

## Le roman des samouraïs

Le LIVRE de POCHE

Texte intégral

# JAMES CLAVELL

# *Shôgun*

## *LE ROMAN DES SAMOURAÏS*

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ROBERT FOUQUES DUPARC

Tome I

STOCK

# Prologue

Le vent le harcelait. Il en ressentait les morsures profondes sur tout le corps. S'ils ne touchaient pas terre dans les trois jours, il savait très bien qu'ils mourraient tous. Nous avons eu trop de pertes durant ce voyage et me voilà pilote en chef d'une escadre morte, pensa-t-il ; sur cinq bateaux, un seul subsiste – sur cent sept hommes d'équipage, vingt-huit marins seulement, dont dix peuvent encore marcher. Le reste, dont notre commandant, est à l'agonie. Rien à manger, presque rien, à boire si ce n'est de l'eau croupie et saumâtre.

Il s'appelait John Blackthorne. Il était seul sur le tillac hormis la vigie de beaupré – Salomon le muet – qui, blottie dans son abri, scrutait l'horizon.

Un coup de vent et le bateau donna de la bande. Blackthorne se cramponna au bras du siège scellé sur le gaillard d'arrière près de la barre, jusqu'à ce que le navire se redresse dans un grincement de charpente. C'était l'*Érasme,* deux cent soixante tonneaux, trois-mâts marchand venant de Rotterdam, armé de vingt pièces de canon. Unique survivant du premier corps expéditionnaire envoyé des Pays-Bas pour écraser l'ennemi dans le Nouveau Monde. Premiers bateaux hollandais à avoir percé les secrets du détroit de Magellan. Quatre cent quatre-vingt-seize hommes, tous volontaires. Tous hollandais à l'exception de trois Anglais : deux pilotes et un officier. Leurs instructions : mettre à feu et à sang les possessions espagnoles et portugaises du Nouveau Monde, établir des comptoirs commerciaux, découvrir dans l'océan Pacifique de nouvelles îles qui pourraient servir de bases permanentes et en

revendiquer le territoire au nom des Pays-Bas. Et, au bout de trois ans, rentrer au pays.

La Hollande protestante s'était battue contre l'Espagne catholique pendant plus de quarante ans pour se délivrer du joug de ses maîtres abhorrés. La Hollande, parfois appelée Pays-Bas, faisait toujours légalement partie de l'Empire espagnol. L'Angleterre, son seul allié, première nation de la chrétienté à avoir rompu avec la cour papale à Rome et à être devenue protestante il y a quelque soixante-dix années de cela, avait aussi guerroyé contre l'Espagne pendant ces vingt dernières années et s'était ouvertement alliée aux Hollandais depuis dix ans.

Le vent fraîchit encore et le bateau fit une embardée. Il filait à sec de toile, à l'exception des voiles de mauvais temps. Même ainsi, la houle et la tempête le poussaient rapidement vers l'horizon qui s'obscurcissait.

Blackthorne se dit qu'il y avait beaucoup plus de tempêtes, de récifs et de bas-fonds dans cette région-là. Et toute cette mer inconnue. Très bien. Je me suis toute ma vie battu contre elle ; j'ai toujours gagné. Je gagnerai encore.

Premier pilote anglais à franchir le détroit de Magellan. Oui, le premier. Et premier aussi, à naviguer dans ces eaux asiatiques, en dehors de quelques coquins de Portugais et de quelques scélérats d'Espagnols qui croient encore être les maîtres du monde – premier Anglais en ces eaux…

Que de fois premier. Oui. Et que de morts pour l'être.

Il huma le vent, le renifla, mais n'y trouvait trace de continent. Il fouilla l'océan, mais il n'était que colère et grisaille. Pas une algue, pas une seule tache claire indiquant la présence d'un banc de sable. Il vit la crête d'un récif, au loin à tribord, mais ça ne lui apprit rien de plus – voilà un mois que les

affleurements le tenaient en éveil, et ce n'était jamais la terre. Cet océan est sans fin, se dit-il. Très bien. Tu as été entraîné pour ça – parcourir une mer inconnue, la reconnaître et rentrer au pays. À combien de jours sommes-nous de chez nous ? Un an, onze mois et deux jours. L'escale chilienne est déjà à cent trente-trois jours derrière nous, de l'autre côté de cet océan surnommé Pacifique que Magellan a traversé le premier il y a quatre-vingts ans.

Blackthorne avait faim. Sa bouche et son corps souffraient du scorbut. Il s'obligea à vérifier la route au compas et à calculer mentalement leur situation approximative. Une fois le relevé inscrit dans le carnet – son journal de bord –, il serait en sécurité sur ce bout d'océan. S'il était en sécurité, son bateau le serait aussi ; ils pourraient ainsi découvrir ensemble les Japon ou l'Eldorado du roi chrétien Prester John que la légende situait au nord de Cathay, où que fût Cathay.

Avec ma part du butin, je reprendrai la mer et je ferai voile vers l'ouest, vers mon pays, premier pilote anglais à avoir parcouru le globe, et je ne quitterai plus jamais ma patrie – plus jamais, sur la tête de mon fils !

Les bourrasques de vent l'empêchaient de rêver et le maintenaient éveillé. Ce serait pure folie de s'endormir. Tu ne sortirais jamais de ce sommeil, pensa-t-il. Il s'étira pour soulager les muscles engourdis de son dos et resserra les pans de son manteau. Il vit que les voiles étaient appareillées, la barre solidement arrimée, la vigie à son poste. Il s'assit donc et se mit à prier pour que la terre apparaisse enfin.

« Descendez, chef. Je prends la relève si ça vous arrange. » Le lieutenant en second, Hendrick Specz, montait l'escalier avec difficulté. Il avait le visage gris de fatigue, les yeux noyés, le teint brouillé et la peau couverte de rougeurs. Dans un haut-le-

cœur, il s'appuya lourdement contre le kiosque pour se remettre d'aplomb. « Seigneur Dieu, maudit soit le jour où j'ai quitté la Hollande.

— Où est le second, Hendrick ?

— Dans sa couchette. Il peut pas sortir de sa *scheit voll* de couchette. Et il en sortira pas – en tout cas pas avant le Jugement dernier.

— Et le commandant ?

— Il réclame à boire et à manger. » Hendrick cracha. « Je lui ai dit que j'allais lui faire rôtir un chapon et que je lui apporterais sur un plateau d'argent avec une bouteille de cognac pour faire descendre le tout. *Scheithuis ! Coot !*

— Ta gueule !

— Je la ferme, chef. Mais c'est un fou complètement bouffé par les asticots et on va crever à cause de lui. » Le jeune homme eut un haut-le-cœur et se mit à vomir. « Seigneur Dieu, je t'en supplie, aide-moi.

— Descends. Reviens à l'aube. »

Hendrick s'installa avec peine sur l'autre siège. « Ça pue la mort, en bas. Je prends la relève si ça vous arrange. Quelle est la route ?

— Là où le vent nous pousse.

— Où se trouve le rivage que vous nous aviez promis – où se trouvent les Japons – où ça se trouve, je vous le demande ?

— Droit devant.

— Toujours droit devant ! *Gottimhimmel*, on n'avait pas pour consigne de cingler vers l'inconnu. On devrait déjà être de retour chez nous, sains et saufs, le ventre plein, et pas être là à courir après le feu Saint-Elme.

— Descends ou ferme-la. »

Hendrick, d'un air maussade, détourna le regard de cet homme barbu, à la taille imposante. Où sommes-nous ? avait-il envie de demander. Je ne peux vraiment pas jeter un coup d'œil sur le carnet secret ? Mais il savait qu'on ne posait pas de telles questions au pilote, surtout pas à celui-là. Si seulement je pouvais être en aussi bonne santé que lorsque j'ai quitté la Hollande. Je n'hésiterais certainement pas. J'écraserais tout de suite vos yeux gris-bleu ; je piétinerais votre rictus ; je le ferais disparaître de votre visage et je vous enverrais en enfer, comme vous le méritez. C'est moi qui serais alors pilote en chef et nous aurions un Hollandais pour diriger le bateau – pas un étranger – et les secrets nous appartiendraient. Car, de toute façon, nous serons bientôt en guerre avec vous, les Anglais. Nous visons le même but : maîtriser la mer, contrôler toutes les routes commerciales, dominer le Nouveau Monde, étrangler l'Espagne.

Hendrick murmura soudainement : « Les Japons n'existent peut-être pas. C'est une légende *Gottbewonden.*

— Ils existent. Entre le trentième et le quarantième degré de latitude nord. Maintenant, ou tu la fermes ou tu descends. »

Hendrick murmura : « La mort rôde en bas, chef. » Il se mit à regarder droit devant lui.

Blackthorne changea de position ; il souffrait énormément aujourd'hui. Tu as plus de chance que les autres, pensa-t-il, tu as plus de chance que Hendrick. Non, pas plus de chance. Tu es seulement plus prévoyant. Tu as gardé tes fruits alors que les autres les ont mangés. En dépit de tes avertissements. Ton scorbut est donc encore bénin. Les autres ont constamment des hémorragies, la diarrhée, les yeux qui coulent, les dents qui tombent ou se déchaussent. Pourquoi donc les hommes ne veulent-ils pas apprendre ?

Il savait que tous, jusqu'au commandant, le craignaient et que la plupart même le haïssaient. Mais c'était normal puisque le pilote était seul maître en mer ; c'est lui qui décidait de la route à prendre, lui qui dirigeait le bateau, lui qui le conduisait de port en port.

Chaque voyage était une entreprise périlleuse, car les cartes marines existantes, très vagues, étaient inutiles. Il n'y avait de plus aucun moyen de déterminer la longitude.

Son vieux professeur, Alban Caradoc, lui avait dit : « Trouve un moyen de déterminer la longitude et tu seras l'homme le plus riche de la terre ; si tu résous l'énigme, notre reine, que Dieu la bénisse, te donnera dix mille livres et un duché en récompense. Ces coquins de Portugais t'en donneront beaucoup plus : un galion rempli d'or – et ces scélérats d'Espagnols t'en offriront vingt ! Tu es toujours perdu loin des côtes, mon gaillard. » Caradoc s'était tu ; il avait hoché la tête tristement en le regardant comme d'habitude. » Tu es perdu, mon gaillard. À moins de…

« À moins d'avoir un carnet ! » avait joyeusement crié Blackthorne, sachant qu'il avait bien appris sa leçon. Il avait treize ans à l'époque et ça faisait un an qu'il était en apprentissage chez Alban Caradoc, pilote et charpentier. Alban avait remplacé le père qu'il avait perdu ; il ne l'avait jamais battu, mais lui avait appris, ainsi qu'aux autres garçons, les ficelles de la construction navale et la vie secrète de la mer.

Le carnet était un petit livre contenant en détail les observations d'un pilote qui *s'était déjà trouvé là :* points relevés au compas entre ports et caps, promontoires ou détroits. Sondes, profondeurs, couleurs de l'eau et nature du sol marin. *Comment on arrivait là et comment on en revenait :* combien de jours à courir sur une bordée ; nature du vent ; quand il

soufflait ; d'où il soufflait ; origines et directions des courants ; époque des tempêtes ou des vents favorables ; où caréner le bateau ; où jeter l'ancre ; où trouver des amis ; où trouver des ennemis ; bas-fonds, récifs, marées, ports ; au mieux, *absolument tout* ce qui était nécessaire pour un voyage sûr.

Les Anglais, les Hollandais et les Français tenaient des journaux de bord, mais ceux-ci ne concernaient que leurs eaux territoriales. Celles du reste du monde n'avaient été reconnues que par des capitaines portugais et espagnols. Les carnets qui révélaient les passages vers le Nouveau Monde ou dévoilaient les mystères du détroit de Magellan ou du cap de Bonne-Espérance – deux découvertes portugaises –, et donc la route de l'Asie, étaient jalousement conservés comme des trésors nationaux, et convoités avec la même avidité par les ennemis anglais et hollandais.

Mais un carnet n'avait que la valeur du pilote qui l'avait tenu, du scribe qui l'avait recopié, de celui, plus rare, qui l'avait imprimé, ou du lettré qui l'avait traduit. Un carnet pouvait aussi renfermer des erreurs – volontaires parfois –, un pilote ne pouvait jamais en être sûr *avant de s'y être rendu lui-même.* Au moins une fois.

Le pilote était seul maître en mer, seul guide et arbitre ultime entre bateau et équipage. Il commandait seul, du gaillard d'arrière.

C'est un vin capiteux, se dit Blackthorne. Une fois qu'on y a goûté, on ne peut l'oublier. On en redemande encore et toujours. C'est l'une des choses qui vous aident à survivre quand les autres meurent.

Il se leva et se soulagea dans le dalot. Près du kiosque, le sable avait fini de s'écouler dans le sablier. Il le retourna et sonna la cloche.

« Tu es sûr que tu ne vas pas t'endormir, Hendrick ?

— Non, je pense pas.

— Je vais faire envoyer quelqu'un pour relever la vigie. Veille à ce qu'elle se tienne dans le vent, pas à l'abri. Ça la fouettera et la tiendra éveillée. » Il se demanda un instant s'il n'allait pas venir au lof et mettre pour la nuit le bateau à la cape, mais il n'en fit rien. Il ouvrit l'écoutille du gaillard d'avant et descendit au poste des équipages. Celui-ci couvrait la largeur du bateau. Il y avait des couchettes et des hamacs pour cent vingt hommes. La chaleur l'encercla et il en fut heureux, car ça lui permettait d'ignorer la puanteur qui montait des cales. Les quelque vingt hommes présents ne bougèrent pas.

« Sur le pont, Maetsukker », dit-il en néerlandais, langue qu'il parlait couramment ainsi que le portugais, l'espagnol et le latin.

« Je suis mourant, répondit le petit homme aux traits anguleux, en se recroquevillant au fond de sa couchette. Je suis malade. Regardez, le scorbut m'a pris toutes mes dents. Que le Seigneur nous vienne en aide, nous allons tous périr ! Si vous étiez pas là, nous serions déjà de retour au pays, sains et saufs ! Je suis un marchand, moi. Pas un marin. Je fais pas partie de l'équipage… Prenez quelqu'un d'autre. Johann par exemple. » Il poussa un cri quand Blackthorne le tira de sa couchette et le lança violemment contre la porte. Il avait du sang plein la bouche. Il était sonné. Un coup brutal dans les côtes le sortit de son état de stupeur.

« Tu vas sur le pont et tu y restes jusqu'à ce que tu sois mort ou qu'on touche terre. »

L'homme ouvrit la porte et disparut en un éclair.

Blackthorne regarda les autres. Ils le fixaient. « Comment ça va, Johann ?

— Assez bien, chef. Je tiendrai peut-être le coup. »

Johann Vinck avait quarante-trois ans. Il était chef canonnier et bosco en second. Homme le plus âgé du bord, chauve et édenté, il avait la couleur du vieux chêne, mais en avait aussi la vigueur. Il y a six ans, il avait participé avec Blackthorne à cette vaine recherche d'un passage Nord-Est. Chacun d'eux connaissait donc parfaitement la valeur de l'autre.

« La plupart des hommes sont déjà morts à ton âge ; tu nous bats tous. » Blackthorne avait trente-six ans.

Vinck sourit tristement. « C'est le cognac, chef. Ça et la fornication, et la pieuse vie que j'ai menée. »

Personne ne rit. Quelqu'un montra une couchette du doigt. « Chef, le bosco est mort !

— Amenez le corps sur le tillac ! Lavez-le et fermez-lui les yeux ! Toi, toi et toi ! »

Cette fois, les hommes se levèrent rapidement. Ils se mirent à traîner et tirer le cadavre hors du poste.

« Tu prends le quart à l'aube, Vinck. Ginsel, tu assureras la vigie de beaupré.

— Bien, chef ! »

Blackthorne remonta sur le tillac. Il vit que Hendrick était toujours éveillé, que tout était en ordre. Salomon qui venait d'être relevé passa près de lui en vacillant. Il était plus mort que vif. Il avait les yeux rougis et gonflés par le vent. Blackthorne traversa le pont et descendit l'échelle de poupe qui menait à la grande cabine.

C'étaient en même temps les quartiers généraux du commandant et la soute à munitions. Sa cabine à lui était à tribord. À bâbord, celle des trois officiers. En fait, c'était Baccus Van Nekk, le plus gros négociant, Hendrick le lieutenant en

second et le jeune Croocq qui se la partageaient. Ils étaient tous très malades.

Il entra dans la vaste cabine. Le commandant, Paulus Spillbergen, gisait à demi-conscient sur sa couchette. Petit homme rubicond, d'ordinaire obèse, il était à présent très maigre. La peau de son ventre pendait mollement. Blackthorne sortit une gourde d'un tiroir secret et l'aida à boire.

« Merci, dit Spillbergen faiblement. Où est la terre – où est la terre ? »

Blackthorne répondit sans plus y croire : « Droit devant. » Il mit la gourde de côté, se boucha les oreilles pour ne pas entendre les plaintes et sortit en le haïssant à nouveau.

Il y a juste un an, ils avaient atteint la Terre de Feu. Les vents leur étaient favorables pour percer le secret du détroit de Magellan, mais le commandant avait ordonné que l'on touche terre pour chercher l'or et les trésors.

« Mais regardez donc, commandant ! Où voulez-vous trouver un trésor dans ces étendues désertiques ?

— La légende dit qu'il y a beaucoup d'or ; nous pourrions revendiquer ce territoire au nom de la glorieuse Hollande.

— Ça fait cinquante ans que les Espagnols viennent ici.

Peut-être – mais jamais si loin vers le sud, monsieur le pilote.

— À cette latitude-là, les saisons sont inversées et les mois de mai, juin, juillet et août sont les mois d'hiver. Le carnet indique que l'époque devient critique pour franchir le détroit – les vents changent dans quelques semaines ; il nous faudra rester et hiverner ici pendant des mois.

— Combien de semaines, monsieur le pilote ?

— Le carnet parle de huit semaines. Mais les saisons varient.

— Nous irons donc en exploration pendant deux semaines. Ça nous laisse pas mal de temps et puis, si nous y sommes contraints, nous mettrons cap au nord pour piller quelques villes, n'est-ce pas, messieurs ?

— C'est maintenant que nous devons tenter le passage, commandant. Les Espagnols ont peu de frégates dans le Pacifique alors qu'ils patrouillent ici en grand nombre. C'est maintenant que nous devons poursuivre notre route. »

Mais le commandant avait passé outre et avait soumis la décision au vote des autres capitaines – pas des autres pilotes, un Anglais et trois Hollandais. Il avait également mené ces incursions inutiles à terre.

Cette année-là, les vents avaient très vite changé. Ils avaient dû hiverner, le commandant ayant peur de faire route vers le nord à cause des navires espagnols. Ils ne purent repartir qu'au bout de quatre mois. Entre-temps, cent cinquante-six hommes étaient morts de faim, de froid et de dysenterie. Ils mangeaient jusqu'aux cuirs qui recouvraient les cordages. Les épouvantables tempêtes à l'intérieur du détroit avaient décimé la flotte. *L'Érasme* fut le seul bateau à arriver au rendez-vous au large du Chili. Ils attendirent les autres pendant un mois puis, les Espagnols les cernant, ils avaient cinglé vers l'inconnu. Les indications du carnet secret s'arrêtaient au Chili.

Blackthorne longea la coursive et ouvrit la porte de sa cabine qu'il referma soigneusement derrière lui. La cabine était basse de plafond, petite et soigneusement rangée. Pour aller s'asseoir à son bureau, il devait se baisser pour ne pas se cogner aux poutres. Il ouvrit un tiroir et en sortit avec précaution la dernière des pommes qu'il avait jalousement gardée depuis Santa Maria Island, au large du Chili. Elle était minuscule et tachée ; de la moisissure recouvrait la partie blette. Il en prit un

quartier. Il y avait quelques asticots à l'intérieur. Il les mangea avec le fruit, écoutant la vieille croyance des marins qui voulait que les vers soient aussi efficaces contre le scorbut que le fruit lui-même et qu'écrasés sur les gencives, ils préviennent la chute des dents. Il mâcha le fruit doucement, car ses dents lui faisaient mal et ses gencives étaient douloureuses et à vif. Puis il en prit une autre et but quelques gorgées d'eau. Elle avait un goût saumâtre. Il enveloppa les restes de la pomme et les enferma dans le tiroir.

Un rat passa en hâte. Les solives craquaient doucement. Les cafards grouillaient sur le sol.

Je suis fatigué. Je suis si fatigué.

Il jeta un coup d'œil vers sa couchette. Longue, étroite, la paillasse lui tendait les bras.

Je suis si fatigué.

Son mauvais génie lui souffla : dors pendant une heure ou même seulement dix minutes et tu seras ravigoté pour une semaine. Tu n'as dormi que quelques heures ces derniers jours et la plupart du temps, en haut, dans le froid. Il faut que tu dormes. Dors. Ils comptent sur toi…

« Non. Je dormirai demain », dit-il tout haut. Il força sa main à ouvrir le coffre et à en sortir le carnet. Il vit avec plaisir que l'autre carnet, le portugais, était en sûreté et à l'abri. Il prit une plume d'oie propre et se mit à écrire :

« 21 avril 1600. Cinquième heure. Crépuscule. 133e jour de Santa Maria Island, Chili, 21°de latitude nord. Mer toujours forte. Vent violent. Bateau gréé pareillement. Mer terne gris-vert, sans fond. Courons toujours vent en poupe en suivant route 270°. Virage nord-nord-ouest. Vive allure – deux lieues environ, trois miles chacune. Grands récifs en forme de triangle

repérés à une demi-heure nord-nord-est, une demi-lieue par tribord.

« Trois hommes sont morts du scorbut dans la nuit – Joris le voilier, Reiss le canonnier et De Haan le second. Après avoir recommandé leur âme à Dieu, le commandant étant toujours malade, je les ai fait immerger sans linceul puisqu'il n'y avait personne pour en coudre. Aujourd'hui, Rijckloff, le bosco, est mort.

« Je n'ai pas pu observer le soleil à son zénith ; le temps était encore bouché ; mais je pense que nous sommes toujours sur la bonne route et que nous atteindrons les Japons très bientôt… »

Mais quand ? demanda-t-il à la lampe-tempête qui pendait au-dessus de sa tête et oscillait sous l'effet du tangage. Comment dresser une carte marine ? Il doit y avoir un moyen, se dit-il pour la millionième fois. Comment déterminer la longitude ? Il doit y avoir un moyen. Comment conserver les aliments ? Qu'est-ce que le scorbut ?

« On pense que c'est une dysenterie de la mer », lui avait dit Alban Caradoc, homme généreux, à la bedaine imposante, à la barbe grise et en broussaille.

« Mais ne pourrait-on pas faire cuire les légumes et garder le bouillon ?

— Ça rend malade, mon gaillard. Personne n'a jamais découvert de moyen pour le conserver.

— Il paraît que Francis Drake part bientôt.

— Non, mon garçon. Tu ne peux pas partir avec lui.

— J'ai bientôt quatorze ans. Vous laissez bien Tim et Watt s'engager. Drake a besoin d'apprentis pilotes.

— Ils ont seize ans, eux. Tu as à peine treize ans.

— On dit qu'il va essayer de franchir le détroit de Magellan, qu'il va ensuite longer la côte jusqu'aux régions vierges – jusqu'aux Californies – pour trouver le détroit d'Anian qui relie le Pacifique à l'Atlantique. Il va faire directement route des Californies jusqu'à Terre-Neuve, jusqu'au passage Nord-Ouest enfin. »

— Le *soi-disant* passage Nord-Ouest. Personne n'a encore prouvé cette légende.

— Lui le fera. Il est amiral maintenant et nous serons le premier navire anglais à franchir le détroit de Magellan, à aller dans le Pacifique, le premier – je ne retrouverai jamais une pareille occasion.

— Bien sûr que si. De toute façon, il ne percera jamais les secrets du détroit de Magellan à moins d'avoir volé un carnet ou d'avoir capturé un pilote portugais. Combien de fois devrai-je te le répéter – un pilote doit être patient. Apprends la patience, mon garçon. Tu as beaucoup à…

— Je vous en prie !

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il part pour deux ou trois ans, peut-être plus. Les faibles et les jeunes seront très mal nourris et n'auront presque rien à boire. Sur cinq bateaux, le sien seul reviendra. Tu ne tiendrais pas le coup, mon garçon.

— Alors je vais m'engager sur son bateau. Je suis fort. Il me prendra !

— Écoute-moi. J'étais avec Drake sur le *Judith*, un navire de cinquante tonneaux, à San Juan de Ulua quand, avec l'amiral Hawkins qui se trouvait à bord du *Minion*, nous avons forcé les lignes de ces charognards d'Espagnols pour sortir du port. Nous faisions le commerce des esclaves entre la Guinée et la mer des

Antilles, mais nous n'avions pas leur autorisation. Ils ont trompé Hawkins et ont pris notre flotte au piège. Ils avaient treize gros bateaux. Nous en avions six. Nous leur en avons coulé trois. Ils nous ont envoyé par le fond le *Swallow, l'Angel,* la *Caravelle* et le *Jesus of Lubeck.* Drake nous a bien sûr sortis du piège et nous a ramenés au pays. Il restait onze hommes à bord pour raconter l'histoire. Hawkins n'en avait plus que quinze. Sur quatre cent huit loups de mer ! Drake est sans pitié, mon garçon. Il veut de l'or ; il aspire à la gloire, mais à son seul profit. Trop d'hommes sont morts pour en fournir la preuve.

— Je ne mourrai pas, moi. Je serai l'un des…

— Non. Tu es en apprentissage pour douze ans. Il te reste dix ans à faire ; après, tu seras libre. Jusque-là, jusqu'en 1588, tu apprendras à construire un bateau, à le commander. Tu obéiras à Alban Caradoc, maître charpentier, pilote et membre de Trinity House. Sinon, tu n'obtiendras jamais ton brevet. Si tu ne l'as pas, tu ne pourras jamais piloter *un* bateau dans les eaux anglaises ; tu ne commanderas jamais le gaillard d'arrière d'*aucun* bateau anglais sur *aucune* mer parce que telle est la loi édictée par notre bon roi Henry, paix à son âme ; telle est la loi de notre grande putain de Marie Tudor, puisse son âme brûler en enfer ; telle est la loi de Notre Gracieuse Majesté, puisse-t-elle régner à jamais ; telle est la loi anglaise, la meilleure qui ait jamais existé. »

Blackthorne se souvint de la haine qu'il avait éprouvée à l'égard de son maître, de Trinity House, de ces douze années de semi-esclavage, sans lesquelles, il le savait, il n'aurait jamais pu obtenir la seule chose dont il rêvait. Il avait encore plus détesté Alban Caradoc quand, pour sa gloire éternelle, Drake et son sloop de cent tonneaux, le *Golden Hind,* étaient miraculeusement revenus en Angleterre au bout de trois ans,

Premier bateau anglais à avoir fait le tour du globe avec, à son bord, le plus extraordinaire butin jamais ramené sur ces rivages : un million et demi de livres d'or, d'argent, d'épices et d'orfèvrerie.

Que sur cinq bateaux, quatre aient été perdus, que huit hommes sur dix soient morts, que Tim et Watt aient été portés disparus et qu'un pilote portugais ait aidé Drake à franchir le détroit de Magellan pour pénétrer dans le Pacifique n'atténuait nullement sa haine ; que Drake ait fait pendre un officier, qu'il ait excommunié le chapelain Fletcher et n'ait pas réussi à découvrir ce passage Nord-Ouest ne ternissait pas l'éclat de l'admiration nationale. La reine prit la moitié du trésor et anoblit Drake. Les nobles et les marchands qui avaient investi dans cette expédition firent trois cents pour cent de bénéfice et supplièrent Drake de les laisser commanditer la prochaine. Tous les marins voulaient naviguer avec lui, parce qu'il amassait du butin, parce qu'il rentrait au port et qu'avec leur part du gâteau, les quelques veinards qui s'en sortaient étaient riches à vie.

Je m'en serais sorti, se dit Blackthorne. Oui, je m'en serais sorti. Et ma part du trésor aurait été bien suffisante pour…

*« Rotz vooruiiiiit !* Récif droit devant ! »

Il ressentit d'abord le cri plus qu'il ne l'entendit. Le hurlement déchirant, porté par le vent, lui parvint à nouveau.

Il sortit de sa cabine, grimpa l'échelle de poupe et se retrouva sur le gaillard d'arrière. Son cœur battait la chamade. Sa gorge était desséchée. Il faisait nuit noire. Il pleuvait à torrents. Un instant, il exulta en pensant que les seaux en toile, confectionnés plusieurs semaines auparavant pour recueillir l'eau de pluie, allaient bientôt déborder. Il tourna le dos au vent.

Il vit que Hendrick était mort de peur. La vigie, Maetsukker, tapie près de la proue, criait de façon incohérente et pointait l'index vers l'avant. Alors, Blackthorne regarda lui aussi droit devant, au-delà du bateau.

Le récif se trouvait à peine à deux cents mètres – sombre masse rocheuse semblable à des griffes, battue des flots. La frange écumante des brisants encadrait le bateau ; le vent soulevait des gerbes d'embruns et les projetait contre le rideau noir de la nuit. Une drisse de basse vergue cassa net ; la vergue du petit perroquet fut emportée ; le mât trembla dans son écoutillon, mais tint bon ; la mer entraînait le bateau vers sa mort inéluctable.

« Tout le monde sur le pont ! » cria Blackthorne. Il sonna violemment la cloche.

Le bruit sortit Hendrick de sa stupeur. « Nous sommes perdus ! cria-t-il en hollandais. Ô Seigneur Dieu, viens-nous en aide !

— Rassemble l'équipage sur le tillac, peau d'bouc ! Tu dormais ! Vous dormiez tous les deux ! » Blackthorne le poussa vers l'échelle de poupe. Il ôta les drosses de la barre, banda ses muscles et la fit virer à bâbord.

Il employa toute sa force dès que le gouvernail fut en prise dans cette mer déchaînée. Le bateau entier trembla. Sous la pression du vent, la proue se mit à osciller à une vitesse vertigineuse. Ils reçurent bientôt la lame et le vent par le travers. Les voiles de cape étaient gonflées et tentaient vaillamment de supporter le poids du navire ; tous les cordages gémissaient. La mer surplombait le bâtiment à l'arrière.

Ils faisaient route parallèlement au récif, quand il vit l'énorme vague. Il cria pour avertir les hommes venant du poste des équipages et se cramponna.

La lame déferla. Le bateau donna de la bande ; Blackthorne crut que le navire allait s'engloutir, mais il se redressa, sortit du creux de la vague et s'ébroua comme un chien. L'eau s'écoulait en cascade par les dalots.

Il constata que le cadavre du bosco qui avait été amené sur le pont pour l'immersion du lendemain avait disparu et que la vague suivante, plus violente que la précédente, commençait à déferler. Elle saisit Hendrick au passage, le souleva et le projeta par-dessus la lisse ; il se débattait et haletait. Un autre paquet de mer balaya le pont en grondant. Blackthorne passa son bras entre les rayons de la barre pour se retenir. L'eau roula sur lui. Hendrick était à cinquante mètres par bâbord. La vague le ramena près du bateau, puis une lame gigantesque le projeta au-dessus du navire où elle le tint pendant un moment, puis elle l'emporta et le fracassa sur une crête rocheuse.

Le bateau piqua du nez en essayant de se frayer un chemin. Une autre drisse cassa. Poulies et palans se mirent à osciller, incontrôlables, et s'emmêlèrent dans le gréement.

Vinck et un autre marin se hissèrent sur la plage arrière et vinrent à la rescousse en pesant de toutes leurs forces sur la barre. Blackthorne voyait très bien le récif à tribord ; il était à présent tout proche. D'autres affleurements apparaissaient à l'avant et à bâbord.

« Dans la mâture, Vinck. Ohé de la misaine ! » Vinck et deux gabiers se hissèrent avec difficulté dans les haubans tandis que les autres, au-dessous, leur prêtaient main-forte en pesant de tout leur poids sur les cordages.

« Attention, droit devant ! » cria Blackthorne. Une lame balaya le pont. Elle emporta un autre homme, mais ramena en revanche le cadavre du bosco.

La proue émergea des vagues et repiqua du nez. Vinck et ses gabiers se démenaient pour déferler la voile. Elle s'ouvrit brusquement et le vent qui s'y engouffra la fit claquer comme un boulet de canon. Le bateau fit une embardée.

Vinck et ses matelots étaient suspendus dans les airs et se balançaient au-dessus de l'eau.

« Récif – récif droit devant ! » cria Vinck.

Blackthorne et le timonier donnèrent un coup de barre à tribord. Le bateau hésita, vira et craqua. Les écueils, à fleur d'eau, avaient touché les flancs du navire. Mais c'était un choc de biais et la roche s'effrita. La charpente tint bon et les hommes purent souffler.

Blackthorne aperçut une trouée dans le récif, devant lui ; il y mena le bateau. Le vent soufflait beaucoup plus violemment. La mer était encore plus démontée. Un grain les fit dévier ; ils perdirent un instant le contrôle de la barre. Ils la maîtrisèrent et repartirent dans la bonne direction, mais le bateau dansait et avançait en zigzaguant. L'eau envahit les ponts et fit irruption dans le poste des équipages, en écrasant un homme contre la cloison. L'entrepont, comme le tillac, était inondé.

« Tous aux pompes ! » cria Blackthorne. Il vit deux hommes descendre.

La pluie lui cinglait le visage. La douleur le faisait loucher. La lumière du kiosque et le feu arrière de navigation s'étaient éteints depuis longtemps. Un grain dérouta le bateau et l'entraîna loin de son but. Le timonier glissa et ils perdirent à nouveau le contrôle de la barre. L'homme gueula quand l'un des rayons lui heurta la tête. Il tomba inanimé, à la merci des vagues. Blackthorne le releva et le soutint jusqu'à ce que la lame écumante soit passée. Il put alors constater que l'homme

était mort. Il laissa retomber le cadavre sur le siège ; la vague suivante l'emporta.

La trouée était trois quarts au vent, mais Blackthorne, malgré tous ses efforts, n'arrivait pas à gagner du terrain. Il chercha désespérément un autre embouquement tout en sachant qu'il n'en existait pas. Il abattit donc momentanément le bateau sous le vent pour lui faire prendre de la vitesse puis le ramena violemment dans le vent. L'*Érasme* gagna du terrain et tint le cap.

La quille écorchée par les arêtes rocheuses était parcourue de grincements sourds et de plaintes douloureuses. À bord, tous les hommes croyaient voir la charpente en chêne éclater en morceaux et la mer s'engouffrer à l'intérieur. Le navire s'ébranla ; il était à présent incontrôlable.

Blackthorne appela à l'aide, mais personne ne l'entendit. Il manœuvra, tout seul, contre l'océan. Il se demandait, dans son esprit de plus en plus brumeux, comment le gouvernail avait pu tenir aussi longtemps.

Dans le goulet, la mer devint un maelström ; la tempête l'aiguillonnait, les rochers la contenaient. De grosses vagues venaient se briser sur le récif ; elles se retiraient en tourbillonnant et se jetaient sur le bateau avant de s'entre-déchirer ; elles étaient, de tous côtés, déchaînées. Le navire dérivait par le travers.

« Je te crache à la gueule, toi la tempête ! Hurlait Blackthorne, dans sa rage. Enlève tes foutues pattes de charognard de mon bateau ! »

La barre vira et l'envoya au loin ; le pont fit un craquement sinistre. Le beaupré heurta un rocher et se brisa ; le bâtiment se redressa. Le mât de misaine, bandé comme un arc, cassa net. Les hommes se jetèrent sur le gréement avec des haches. Ils

libérèrent le mât qui passa par-dessus bord. Un homme, pris dans le fouillis indescriptible des agrès, fut emporté. Personne ne pouvait rien faire. Ils le regardèrent émerger et plonger le long du bateau. Il disparut.

Vinck et les autres se retournèrent. Ils virent Blackthorne, sur la plage arrière. Il défiait la tempête comme un forcené. Ils firent le signe de croix et redoublèrent de prières. Certains pleuraient de peur. Ils tenaient tous à la vie.

Le passage était plus large sur quelques mètres, mais se rétrécissait de façon inquiétante en amont et les rochers semblaient grandir et les surplomber. Le courant ricochait d'un bord à l'autre, entraînant le navire dans sa course. Il le tourna à nouveau par le travers et le mena à sa perte.

Blackthorne s'arrêta de maudire la tempête ; il donna un coup de barre à bâbord ; tous ses muscles étaient tendus par l'effort. Le gouvernail ne connaissait plus son bateau – la mer non plus.

Il haletait : « Calme-toi, fille de Satan (ses forces l'abandonnaient rapidement), aide-moi ! »

La poussée des vagues augmenta et il sentit son cœur près d'éclater. Il continuait pourtant à lutter contre la pression de la mer. Il essaya de percevoir les choses clairement, mais sa vision se brouilla et tout se mit à danser. Les couleurs étaient faussées, ternes. Le bateau était perdu corps et biens ; à ce moment-là, la quille heurta un fond vaseux. Sous le choc, le bâtiment vira. Le gouvernail était en prise. Le vent et l'eau s'allièrent alors pour venir en aide au bateau ; leurs efforts conjugués le poussèrent, vent en poupe ; il franchit la passe rapidement pour gagner un abri. À l'intérieur de la baie. De l'autre côté.

# Livre premier

# 1

Blackthorne se réveilla brusquement. Il crut rêver pendant un moment, parce qu'il était à terre et qu'il ne reconnaissait absolument pas sa chambre. Elle était petite, très propre. Le sol était recouvert de nattes en tissu très doux. Il était allongé sur une épaisse couverture. Le plafond était en cèdre verni. Les murs étaient des panneaux carrés, une juxtaposition de lattes de cèdre, recouverts d'un papier opaque, qui atténuait et diffusait la lumière doucement. À son chevet, un plateau avec quelques bols. L'un contenait des légumes froids préparés ; il les dévora en notant à peine leur saveur épicée. Un autre contenait une soupe de poisson ; il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Un autre, enfin, était rempli d'un porridge épais de blé ou d'orge ; il le finit rapidement en mangeant avec ses doigts. L'eau, dans la gourde de forme bizarre, était chaude et avait un drôle de goût – légèrement amère, mais délicieuse.

Il nota le crucifix dans sa niche.

Cette maison est espagnole ou portugaise, pensa-t-il, stupéfait. Ce sont les Japons ? Cathay ?

Un des panneaux coulissa. Une femme d'âge moyen, lourde d'aspect, au visage rond, était à genoux près de la porte ; elle s'inclina et sourit. Sa peau était bronzée, ses yeux noirs et bridés ; ses longs cheveux bruns étaient savamment disposés sur sa tête. Elle portait un fourreau de soie grise, des getas et un large obi mauve autour de la taille.

*« Goshujinsama, gokibun wa ikaga desu ka ? »* lui dit-elle. Elle attendit. Il la regarda fixement, déconcerté. Elle répéta sa phrase.

« Ce sont les Japons ? demanda-t-il, les Japons ou Cathay ? »

Elle le dévisagea sans comprendre et dit encore quelques mots. Il se rendit alors compte qu'il était nu. Il chercha ses vêtements, mais ne les trouva pas. Il lui expliqua par signes qu'il voulait s'habiller. Il lui montra ensuite les bols. Elle comprit qu'il avait encore faim.

Elle sourit, s'inclina et referma le panneau.

Il se rallongea, épuisé. L'intolérable immobilité et la dureté du plancher lui faisaient tourner la tête. Il essaya, avec effort, de reprendre ses esprits. Je me souviens d'avoir jeté l'ancre. Avec Vinck – je crois que c'était avec Vinck. Nous étions dans une baie et le bateau avait heurté un haut-fond. On entendait les vagues se briser sur la plage. Il y avait des lueurs sur le rivage, et puis j'étais dans ma cabine, et puis le trou noir. Je ne me souviens de rien. Et puis j'ai vu des lumières à travers ce néant et j'ai entendu des voix étranges. J'ai parlé en anglais, puis en portugais. L'un des indigènes parlait un peu le portugais. Était-il portugais ? Non. Je crois que c'était un autochtone. Lui ai-je demandé où nous étions ? Je ne me souviens pas. Et puis nous étions de nouveau sur le récif et la lame a une fois de plus déferlé sur nous ; j'ai été jeté à la mer ; je me noyais – il faisait un froid de canard –, non, l'eau était chaude, semblable à un lit de soie d'au moins deux mètres d'épaisseur. Ils ont dû me porter à terre ; ils m'ont déposé ici.

« Ce doit être cette natte qui me paraissait si douce et si chaude, dit-il tout haut. Je n'avais jamais encore dormi dans de la soie. » Sa faiblesse eut raison de lui et il s'endormit d'un sommeil sans rêves.

Quand il se réveilla, on avait rapporté de la nourriture dans des bols en grès et ses vêtements étaient soigneusement pliés

près de lui. Ils avaient été lavés, repassés et minutieusement raccommodés par des doigts de fée.

Mais son couteau avait disparu – ses clefs aussi.

Il faudrait que je trouve un couteau et vite, pensa-t-il. Ou un pistolet.

Son regard se posa sur le crucifix. En dépit de sa peur, son excitation grandit. Il avait toute sa vie entendu les pilotes ou les marins raconter des légendes sur les incroyables richesses de l'empire oriental secret des Portugais, sur leur façon de convertir les païens au catholicisme pour les maintenir en esclavage ; cet empire où l'or était aussi bon marché que la fonte où les émeraudes, les rubis, les diamants, les saphirs étaient aussi nombreux que des galets sur une plage.

Si ce que l'on dit de la religion catholique est vrai, peut-être que le reste l'est aussi. Tout ce qui concerne les richesses. Oui, mais plus vite je trouverai des armes, plus vite je serai à bord de l'*Érasme*, derrière ses canons, et mieux ce sera.

Il avala la nourriture, s'habilla. Une fois debout, il se mit à trembler. Il se sentait hors de son élément comme chaque fois qu'il était à terre. Il n'avait pas ses chaussures. Il se dirigea vers la porte. Sa tête tournait un peu et, pour garder son équilibre, il posa sa main sur les lattes légères qui ne résistèrent pas sous son poids. Elles éclatèrent en morceaux, le papier se déchira. Il se redressa. La femme, agenouillée dans le couloir, le fixa complètement affolée…

« Désolé », dit-il. Sa maladresse le mit bizarrement mal à l'aise. La pureté de la pièce venait en quelque sorte d'être souillée.

« Où sont mes chaussures ? »

La femme le regarda droit dans les yeux, déconcertée. Il l'interrogea par signes. Elle se précipita au bout d'un couloir,

s’agenouilla, fit coulisser un autre panneau et lui fit signe. Des voix étaient proches ; on entendait le bruissement de l’eau. Il franchit le seuil et se retrouva dans une autre pièce, presque nue. Elle donnait sur une véranda ; des escaliers menaient à un petit jardin clos par un mur très haut. Deux vieilles femmes, trois enfants vêtus de robes pourpres et un vieil homme, un râteau à la main, étaient debout près de l’entrée. Ils s’inclinèrent immédiatement avec gravité et gardèrent la tête baissée.

À son grand étonnement, Blackthorne remarqua que le vieil homme était nu, hormis le pagne minuscule qui lui ceignait les reins.

« Bonjour », dit-il, ne sachant quoi leur dire.

Ils étaient immobiles.

Interdit, il les regarda fixement, puis leur rendit maladroitement leur salut. Ils se redressèrent, lui sourirent. Le vieil homme s’inclina encore une fois et retourna à son jardinage. Les enfants le regardèrent et se sauvèrent en riant. Les vieilles femmes disparurent à l’intérieur de la maison. Mais il se sentait quand même épié.

Il aperçut ses chaussures au pied des escaliers. Avant qu’il ait pu les ramasser, la jeune femme était déjà là, agenouillée, et l’aidait à les mettre.

« Merci », dit-il. Il réfléchit un instant, puis se montra du doigt. « Blackthorne, dit-il. Blackthorne. » Il la désigna du doigt : « Quel est ton nom ? »

Elle le regarda sans comprendre. Il répéta lentement : « Blackthorne. » Il pointa à nouveau son doigt vers elle. « Quel est ton nom ? » Elle fronça les sourcils et comprit brusquement : « Onna ! Onna ! » dit-elle en se désignant.

Aussi fier de lui qu'elle l'était d'elle-même, il répéta : « Onna ! Onna ! »

Elle acquiesça joyeusement : « Onna ! »

Le jardin ne ressemblait à rien de ce qu'il avait déjà vu : une petite cascade, un cours d'eau, un pont minuscule, des allées de galets propres, des rochers, des fleurs, des buissons – c'est si soigné, pensa-t-il, si soigné.

« Incroyable, dit-il.

— *Nkerriberr ?* lui demanda-t-elle.

— Rien », dit-il. Ne sachant que faire, il la congédia d'un geste. Elle s'inclina poliment et se retira, obéissante.

Blackthorne s'assit au soleil. Il se sentait très faible. Il contempla le vieil homme qui désherbait ce jardin sans herbes. Je me demande où peuvent bien être les autres. Le commandant est-il toujours vivant ? Je me souviens de m'être réveillé, d'avoir mangé, de m'être rendormi ; la nourriture était aussi médiocre que mes rêves.

Les enfants passèrent en courant. Ils se poursuivaient. Il fut gêné pour eux de la nudité du jardinier, car chaque fois que l'homme se baissait ou se penchait, on pouvait tout voir. Il était stupéfait de constater que les enfants n'y attachaient aucune importance. Il voyait les toits d'ardoises et de chaume des maisons voisines, de l'autre côté du mur et, plus loin, les montagnes majestueuses. Un vent vif balayait le ciel et faisait avancer les nuages. Les abeilles butinaient. C'était une merveilleuse journée de printemps. Son corps avait encore besoin de sommeil, mais il se redressa. Il se dirigea vers la porte du jardin. Le jardinier sourit, s'inclina, courut lui ouvrir, s'inclina encore une fois et referma derrière lui.

Le village s'étirait autour du port en demi-lune, tourné vers l'est. Deux cents maisons environ, comme il n'en avait jamais

vu, descendaient en pente douce du pied de la montagne vers le rivage. Dans la hauteur, des champs en terrasses et des routes de terre battue allant vers le nord et le sud. Le front de mer était pavé ; une cale de lancement était perpendiculaire à la grève. Un bassin tranquille et sûr ; une jetée de pierre. Des hommes et des femmes nettoyaient des poissons, fabriquaient des filets ; un navire de forme étrange était en construction, dans la partie nord du port. Des îles au large, à l'est et au sud. Les récifs devaient se trouver là ou au-delà de l'horizon.

Dans le bassin, nombreux étaient les bateaux aux formes bizarres – bateaux de pêche pour la plupart ; certains n'avaient qu'une grande voile, d'autres étaient à rames –, les rameurs se tenaient debout et poussaient contre la mer ; ils ne ramaient pas comme il l'aurait fait, lui. Quelques bateaux quittaient le port ; d'autres se dirigeaient vers la cale de bois. L'*Érasme* était mouillé, à cinquante mètres du rivage, en eau tranquille.

Qui a fait ça ? se demanda-t-il. Il y avait des bateaux bord à bord avec lui et il voyait des indigènes sur le tillac. Mais aucun de ses hommes. Où peuvent-ils bien être ?

Du regard, il passa le village en revue et constata que plusieurs personnes l'observaient. Dès qu'il s'en aperçut, elles s'inclinèrent. Mal à l'aise, il s'inclina à son tour. L'activité joyeuse reprit. Ils allaient et venaient, s'arrêtaient, marchandaient, se saluaient. Ils l'avaient visiblement oublié. Ils ressemblaient à une armée de papillons multicolores. Il sentait pourtant un regard l'épier de chaque fenêtre, chaque pas de porte, tandis qu'il se dirigeait vers le rivage.

Qu'est-ce qu'ils ont de si étrange ? se demanda-t-il – ce ne sont pas seulement leurs vêtements, leurs attitudes – c'est – *ils n'ont pas d'armes*, pensa-t-il, déconcerté. Pas d'épées, pas de fusils. Pourquoi cela ?

Des magasins remplis de marchandises bizarres et de ballots bordaient la petite rue. Les acheteurs et les marchands étaient accroupis ou à genoux sur le parquet de bois surélevé. La plupart portaient des socques ou des zoris ; pour certains, les socques avaient d'épaisses semelles et une lanière passant entre le pouce et le second orteil. Ils abandonnaient leurs chaussures sur le seuil.

Il aperçut l'homme à la tonsure et la peur lui étreignit le ventre, puis l'estomac. Le prêtre était visiblement portugais ou espagnol. Bien que sa soutane fût orange, on ne pouvait se tromper à cause du rosaire et du crucifix qui pendaient à sa ceinture. Sa soutane était tachée et ses chaussures, à l'européenne, souillées de boue. Il regardait l'*Érasme.* Blackthorne sentit qu'il en avait reconnu la nationalité anglaise ou hollandaise. Nouveau modèle sur les mers, plus fin, plus rapide ; bâtiment marchand, certes, mais aussi de combat, conçu d'après les navires-corsaires anglais qui avaient fait tant de ravages dans la mer des Antilles. Dix indigènes accompagnaient le prêtre ; ils étaient bruns, aux yeux noirs ; l'un d'entre eux était habillé comme lui ; il portait cependant des espadrilles à lacets. Les autres avaient des robes aux coloris variés, des pantalons bouffants ou simplement un pagne. Ils n'avaient pas d'armes.

Blackthorne voulut se sauver pendant qu'il était encore temps, mais il savait qu'il n'en avait pas la force. De toute façon, il n'y avait pas d'endroit où se cacher. Sa taille, la couleur de ses yeux faisaient de lui un étranger en ce monde. Il s'adossa au mur.

« Qui êtes-vous ? » demanda le prêtre en portugais. C'était un homme corpulent, bien nourri, au teint basané, qui devait avoir vingt-cinq ans environ ; il portait une longue barbe.

« Qui êtes-vous ? répliqua Blackthorne en le regardant fixement.

— C'est un navire-corsaire néerlandais. Vous êtes donc un de ces Hollandais hérétiques. Vous êtes des pirates. Que Dieu ait pitié de vous !

— Nous ne sommes pas des pirates. Nous sommes de pacifiques marchands, sauf pour nos ennemis. Je suis le pilote de ce bateau. Et vous, qui êtes-vous ?

— Le père Sebastio. Comment êtes-vous arrivés ici ? Comment ?

— Nous avons été drossés sur le rivage. C'est quoi cet endroit ? Ce sont les Japons ?

— Le Japon, oui. Le Nippon », répondit le père avec impatience. Il se tourna vers l'un des hommes : plus âgé que les autres, petit et mince, des bras forts et des mains calleuses, il avait le crâne rasé et ses cheveux, aussi gris que ses sourcils, étaient ramenés en arrière en une fine queue. Le prêtre lui parla avec hésitation, en japonais. Il montra Blackthorne du doigt. Ils étaient tous affolés. L'un fit le signe de croix en guise de protection.

« Les Hollandais sont des hérétiques, des rebelles et des pirates. Quel est votre nom ?

— Est-ce une colonie portugaise, ici ? »

Les yeux du prêtre étaient sévères, injectés de sang. « Le chef de village dit qu'il a parlé de vous aux autorités. Vos péchés vous ont perdus. Où est le reste de l'équipage ?

— Nous avons été dépalés. Nous avons besoin d'eau, de nourriture et d'un peu de temps pour réparer le bateau. Et puis nous nous en irons. Nous pouvons vous payer pour tout.

— Où est le reste de l'équipage ?

— Je ne sais pas. À bord. Je suppose qu'ils sont à bord. »

Le prêtre se remit à questionner le chef qui répondit en indiquant du doigt l'autre extrémité du village. Il s'expliqua longuement. Le prêtre se tourna vers Blackthorne. « On crucifie les criminels, ici, monsieur le pilote. Vous allez mourir. Le *daimyô* va venir avec son samouraï. Que Dieu ait pitié de vous !

— Qu'est-ce qu'un *daimyô ?*

— Le seigneur féodal. Il possède toute cette province. Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Et le samouraï ?

— Un guerrier – un soldat – membre de la caste des guerriers, dit le prêtre que l'irritation gagnait. D'où veniez-vous et qui êtes-vous ?

— Je ne reconnais pas votre accent, dit Blackthorne pour le dérouter. Vous êtes espagnol ?

— Je suis portugais », dit le prêtre avec emportement ; il mordait à l'hameçon. « Je vous l'ai déjà dit. Je suis le père Sebastio et je viens du Portugal. Où avez-vous appris à si bien parler portugais ?

— Mais le Portugal et l'Espagne c'est la même chose. Vous avez le même roi, dit Blackthorne, provocant.

— Nous sommes un pays indépendant. Nous sommes un peuple différent. Nous l'avons toujours été. Nous avons notre propre pavillon. Nos possessions outre-mer sont distinctes, oui, distinctes. Le roi Philippe était d'accord quand il a fait main basse sur mon pays. » Le père Sebastio arrivait difficilement à garder son calme. Ses doigts tremblaient. « Il a pris mon pays par la force des armes il y a vingt ans ! Ses soldats et ce tyran espagnol, ce suppôt de Satan de duc d'Alva, ont écrasé notre vrai roi. *Que va !* Le fils de Philippe règne à présent, mais il n'est pas notre vrai souverain. Notre roi remontera bientôt sur le

trône. » Il ajouta avec méchanceté : « Vous savez bien que c'est la vérité. Ce que cette âme damnée d'Alva a fait à votre pays, il l'a également fait au mien.

— C'est un mensonge. Alva était une vraie peste en Hollande, mais il ne l'a jamais conquise. La Hollande est toujours libre – et le restera. Au Portugal, au contraire, il a écrasé une toute petite armée et tout le pays s'est rendu. Vous n'avez aucun courage. Vous pourriez bouter les Espagnols si vous le vouliez, mais vous ne le ferez jamais. Vous n'avez pas d'honneur – pas de couilles au cul. Sauf pour brûler des innocents au nom de Dieu !

— Puisse Dieu vous faire brûler dans le feu éternel ! dit le père dans un accès de rage. Satan rôde de tous côtés, mais on en viendra à bout. On viendra à bout de tous les hérétiques. Vous êtes maudit devant Dieu ! »

Blackthorne ressentit malgré lui une terreur religieuse l'envahir.

« Les prêtres n'entendent pas avec les oreilles de Dieu ; ils ne parlent pas avec sa voix. Nous nous sommes libérés de votre joug infâme et nous resterons libres ! »

Il y avait à peine quarante ans, Marie Tudor la Sanglante était reine d'Angleterre et le roi d'Espagne Philippe II, Philippe le Cruel, son époux. Cette fille d'Henry VIII, profondément mystique, avait rétabli les prêtres catholiques, l'Inquisition, les procès d'hérésie et la domination d'un pays étranger en Angleterre ; elle avait tourné le dos aux décisions et aux changements historiques instaurés par son père à l'égard de l'Église romaine, contre la volonté de la majorité. Elle avait régné pendant cinq ans. La haine, la terreur et les effusions de sang avaient déchiré le royaume. Elle était morte et Elisabeth était devenue reine à l'âge de vingt-quatre ans.

Blackthorne était plein d'admiration et éprouvait un tendre amour filial quand il pensait à Élisabeth. Elle s'était battue pendant quarante ans contre le monde entier. Elle l'avait emporté sur les papes, le Saint-Empire romain, la France et l'Espagne coalisés. Excommuniée, méprisée, insultée, elle nous a menés à bon port – sains, saufs, indépendants et puissants.

« Nous sommes libres, dit Blackthorne au prêtre. Vous n'existez plus. Nous, nous avons maintenant nos écoles, nos livres, notre Bible, notre propre Église – vous, les Espagnols, vous êtes tous les mêmes – des déchets ! Vous, les moines, *vous* êtes tous les mêmes – des adorateurs d'idoles ! »

Le prêtre leva son crucifix et le brandit comme un bouclier. « Ô Seigneur Jésus, protégez-nous du diable ! Je ne suis pas espagnol, je vous l'ai déjà dit ! Je suis portugais. Et je ne suis pas moine. Je suis frère de la Compagnie de Jésus.

— Ah ! vous êtes un de ceux-là. Un jésuite !

— Oui. Que Dieu ait pitié de votre âme ! » Le père Sebastio donna sèchement quelques ordres en japonais et les hommes se ruèrent sur Blackthorne. Il s'adossa au mur et frappa violemment l'un d'eux, mais les autres se jetèrent sur lui en grand nombre. Il se sentit étouffer.

*« Nanigoto da ? »*

La mêlée cessa brusquement.

Le jeune homme se tenait à dix pas de distance. Il portait un pantalon, des socques et un léger kimono. Deux épées, dans leurs fourreaux, étaient fichées dans sa ceinture. L'une avait la forme d'un poignard. L'autre, un sabre à deux mains, était long et légèrement recourbé. Sa main droite reposait sur la garde.

*« Nanigoto da ? »* demanda-t-il, et comme personne ne répondait immédiatement, il cria : « *NANIGOTODA ? »*

Les Japonais tombèrent à genoux, la tête dans la poussière. Seul, le prêtre resta debout. Il s'inclina et expliqua en hésitant. L'homme l'interrompit avec mépris et désigna le chef de village : « Mura ! »

Mura, la tête baissée, parla rapidement. Il montra plusieurs fois Blackthorne du doigt, le bateau une fois et le prêtre deux fois. Plus rien ne bougeait dans la rue. Le chef de village finit de s'expliquer. Pendant quelques instants, l'homme en armes le questionna, de façon arrogante. Mura lui répondit avec déférence. Puis le soldat dit quelque chose au chef ; il fit un geste méprisant en direction du prêtre et de Blackthorne. L'homme aux cheveux gris traduisit en termes plus simples. Le prêtre se mit à rougir.

L'homme était plus jeune et plus petit que Blackthorne d'une tête. Il avait un beau visage légèrement grêlé ; il regardait l'étranger fixement : *Onushi ittai doro kara kitanoda ? Doko no kuni no monoda ? »*

Le prêtre dit nerveusement : « Kasigi Omi-san demande d'où vous venez et quelle est votre nationalité ?

— M. Omi-san est le *daimyô ?* demanda Blackthorne, effrayé, malgré lui, à la vue des épées.

— Non. C'est un samouraï ; le samouraï qui a la responsabilité du village. Son nom est Kasigi. Omi est son prénom. Ici, on met toujours le nom d'abord. "San" veut dire "honorable". Vous devez le faire suivre tous les noms en signe de respect. Vous feriez bien d'apprendre la politesse et d'acquérir rapidement les bonnes manières. Ils ne supportent pas le manque d'éducation. » Sa voix se fit tranchante. « Dépêchez-vous et répondez !

— Amsterdam. Je suis anglais. »

Le père Sebastio n'en revenait pas de sa surprise. Il dit « Angleterre – Anglais » au samouraï et se mit à donner des explications. Mais Omi-san l'interrompit en parlant très vite.

« Omi-san demande si vous êtes le chef. Le chef de village dit qu'il n'y a que quelques hérétiques vivants – la plupart sont malades. Vous avez un commandant ?

— Je suis le chef », répondit Blackthorne. En réalité, il savait très bien qu'il cessait de l'être dès qu'ils étaient à terre. Mais à terre ou en mer, malade ou en bonne santé, le commandant Spillbergen était incapable de commander.

Le samouraï prononça encore quelques mots. « Omi-san dit que vous avez le droit de vous promener dans le village. Vous pouvez aller où bon vous semble, jusqu'à l'arrivée de son maître, parce que vous êtes le chef. Son maître, le *daimyô,* statuera sur votre sort. Jusque-là, vous pouvez vivre comme un invité dans la maison du chef. Vous pouvez aller et venir à votre guise. Mais vous ne devez quitter le village sous aucun prétexte. Votre équipage est assigné à résidence et n'a pas le droit de sortir. Vous comprenez ?

— Oui. Où se trouve mon équipage ? »

Le père Sebastio indiqua vaguement un groupe de maisons, près d'un quai. Il était visiblement déçu par les humeurs et l'indécision d'Omi. « Voilà ! Jouis de ta liberté, pirate. Ton démon te perdra. » Omi s'adressa directement à Blackthorne : « *Wakarimasu ka ?*

— Il dit : vous comprenez ?

— Comment dit-on "oui" en japonais ? »

Le père Sebastio répondit au samouraï : « *Wakarimasu.* »

Omi, dédaigneux, leur fit signe de s'écarter. Ils s'inclinèrent tous profondément. Seul, un homme se leva délibérément et ne s'inclina pas.

Le sabre dessina un arc argenté, et dans un sifflement et à une incroyable vitesse, décolla la tête de cet homme. Une fontaine de sang jaillit sur le sol.

Le corps fut parcouru de spasmes pendant quelques instants puis se raidit. Le prêtre recula involontairement. Personne d'autre, dans la rue, ne bougea. Les têtes restèrent baissées. Blackthorne était figé, abasourdi.

Omi posa nonchalamment son pied sur le cadavre.

*« Ikinasai »*, dit-il en leur intimant l'ordre de s'éloigner.

Les hommes qui lui faisaient face se prosternèrent et s'en allèrent. La rue se vida – les magasins aussi.

Le père Sebastio jeta un regard sur le cadavre. Il fit le signe de croix au-dessus du corps et dit : « *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. »* Il se tourna alors vers le samouraï et le regarda droit dans les yeux sans broncher.

*« Ikinasai ! »* La pointe de la lame étincelante reposait sur le cadavre.

Au bout d'un long moment, le prêtre se retourna et s'en alla. Avec dignité. Omi le regarda attentivement puis jeta un coup d'œil sur Blackthorne. Celui-ci s'éloignait à reculons ; arrivé à distance suffisante, il tourna rapidement le coin de la rue.

Omi partit d'un énorme éclat de rire. La rue était vide. Quand il eut fini de rire, il saisit son sabre à deux mains et se mit à découper méthodiquement le corps en petits morceaux.

Blackthorne était à bord d'une petite embarcation qu'il n'avait pas eu de difficultés à trouver. Il pouvait voir des hommes sur le pont principal de l'*Érasme.* C'étaient des samouraïs. Certains portaient une cuirasse ; d'autres de simples kimonos et les deux épées. Ils avaient tous les cheveux coiffés de la même façon : le haut du crâne était rasé et les cheveux

ramenés en une queue double, huilée, sur l'arrière de la tête. Seuls les samouraïs avaient le droit et l'obligation d'être ainsi coiffés. Seuls, ils avaient le droit et l'obligation de porter les deux épées. Ils étaient alignés sur les plats-bords de son bateau et l'observaient.

Il monta l'échelle de coupée et arriva sur le pont, inquiet. Un samouraï, habillé de façon plus raffinée que les autres, s'approcha de lui et s'inclina. Blackthorne, qui avait bien appris sa leçon s'inclina aussi. Les visages se détendirent. Il ressentait encore l'horreur du meurtre commis en pleine rue. Leurs sourires ne faisaient pas s'évanouir ses pressentiments. Il se dirigea vers l'échelle de service et s'arrêta brusquement. Un large ruban de soie rouge barrait l'entrée. Un petit écriteau recouvert d'une écriture bizarre et compliquée était cloué à proximité. Il hésita, vérifia l'autre porte. Elle était également scellée par un ruban similaire ; un écriteau semblable était cloué contre la cloison. Il tendit la main pour ôter le ruban.

*« Hotté oké ! »* Le samouraï secoua la tête négativement. Il ne souriait plus.

« Mais c'est mon bateau ; je veux… »

Blackthorne dissimula son angoisse en fixant les épées. Il faut que je descende, pensa-t-il, il faut que je récupère les carnets : le mien et le carnet secret. Mon Dieu, si on les trouve et si on les donne aux prêtres ou aux Japonais, nous sommes finis. N'importe quel tribunal au monde – hors d'Angleterre et de Hollande – avec une preuve pareille nous condamnerait pour piraterie. Mon carnet donne les dates, endroits et valeur du butin saisi ; le nombre de morts pour chacune des trois escales aux Amériques et pour celle en Afrique espagnole ; le nombre des églises pillées, la façon dont nous avons brûlé les villes et les vaisseaux. Et le carnet portugais ? C'est la mort assurée, car

nous l'avons bien sûr volé. On l'a, en tout cas, acheté à un traître portugais et, selon leurs lois, un étranger pris en possession d'un de leurs carnets – sans parler de celui qui ouvre le détroit de Magellan – est immédiatement exécuté. Si le carnet est découvert à bord d'un navire ennemi, tout l'équipage est exécuté sans pitié et le bateau brûlé.

*« Nan noyoda ? »* dit l'un des samouraïs.

— Vous parlez portugais ? » demanda Blackthorne dans cette langue. L'homme haussa les épaules : *« Wakarimasen ».*

Un autre samouraï s'approcha ; il parla avec déférence à son chef qui acquiesça.

« Toi ami portugais ? » demanda le samouraï en portugais ; il parlait avec un très fort accent. Il entrouvrit la partie supérieure de son kimono et lui montra le petit crucifix de bois qui pendait à son cou.

« Chrétien ! » Il se désigna du doigt. « Chrétien. » Il pointa son doigt vers Blackthorne : « Chrétien *ka ? »*

Blackthorne hésita puis acquiesça. « Chrétien.

— Portugais ?

— Anglais. »

L'homme parlementa avec son chef puis tous deux haussèrent les épaules. Ils se retournèrent vers lui. « Portugais ? »

Blackthorne secoua la tête ; il ne voulait à aucun prix les contredire. « Mes amis ? Où ? »

Le samouraï indiqua de l'index l'extrémité est du village « Amis.

— C'est mon bateau. Je veux descendre. » Blackthorne essaya de se faire comprendre. Il parla par signes. Ils comprirent.

« *Ah ! so desu ! Kinjiru !* » répondirent-ils énergiquement en indiquant l'écriteau. Ils avaient l'air réjouis.

Il était clair qu'il n'avait pas le droit de descendre, *Kinjiru* doit vouloir dire « interdit », pensa Blackthorne avec irritation. Et puis au diable ! Il saisit la poignée et entrouvrit la porte.

*« KINJIRU ! »*

Quelqu'un l'empoigna et lui fit faire volte-face ; il se retrouva face aux deux samouraïs. Leurs épées étaient à moitié dégainées. Immobiles, les deux hommes attendaient sa décision. D'autres, sur le pont, contemplaient la scène, impassibles.

Blackthorne savait qu'il n'avait pas le choix ; il devait battre en retraite ; il haussa les épaules et s'éloigna. Il vérifia les haussières, inspecta tout le bateau. Les voiles froissées avaient été amenées et étaient attachées par endroits. Il descendit l'échelle de coupée et s'arrêta. Il était parcouru de sueurs froides en les voyant tous si hostiles. Il pensa – Seigneur Dieu, comment ai-je pu être aussi stupide ! Il s'inclina poliment et l'hostilité disparut comme par enchantement. Les sourires revinrent. Il sentait encore la sueur dégouliner le long de son dos. Il détestait tout dans les Japons et souhaitait pouvoir monter à bord de son navire avec son équipage et gagner la haute mer.

« Ventrebleu, vous avez tort, chef ! » dit Vinck. Son rictus semblait obscène sur cette bouche édentée. « Si seulement vous pouviez vous habituer à cette pâtée qu'ils appellent nourriture, c'est l'endroit le plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Jamais. Je me suis déjà fait deux femmes en trois jours. Elles sont comme des lapines. Elles font tout ce qu'on veut du moment qu'on leur montre comment faire.

— C’est vrai ; mais tu peux rien faire sans viande ni cognac. En tout cas, pas longtemps. Je suis épuisé et j’ai baisé qu’une fois », dit Maetsukker. Son visage se crispait nerveusement. Ces chiens de jaunes comprendront jamais qu’on a besoin de viande, de bière et de pain. De cognac ou de vin.

— C’est ce qu’il y a de pire, bon Dieu ; mon royaume pour une goutte d’alcool ! » Baccus Van Nekk avait le visage sombre. Il s’approcha et se tint près de Blackthorne qu’il scruta du regard. Il était complètement myope et avait perdu sa dernière paire de lunettes dans la tempête. Il était marchand, trésorier et représentant de la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui avait commandité le voyage. « Nous sommes à terre, sains et saufs, et nous n’avons pas encore bu une seule goutte ; pas une seule petite larme ! C’est terrible ! Vous avez bu, chef ?

— Non ! » Blackthorne n’aimait pas avoir quelqu’un tout près de lui, mais Baccus était un ami, presque aveugle ; il ne bougea pas. « Juste de l’eau chaude avec des herbes.

— Ils ne comprendront jamais qu’on a besoin d’alcool. Rien à boire – que de l’eau chaude avec des herbes. Que le Bon Dieu nous vienne en aide ! Supposez qu’il n’y ait pas une seule goutte d’alcool dans tout le pays ! » Il leva les sourcils : « Rendez-moi un grand service, chef. Demandez-leur de l’alcool ; voulez bien ? »

Blackthorne avait trouvé la maison où ils avaient été assignés.

Le samouraï de garde l’avait laissé entrer, mais ses hommes lui avaient confirmé qu’ils n’avaient pas le droit de sortir du jardin. La maison avait plusieurs pièces, comme la sienne. Elles étaient seulement plus grandes. Onze de ses hommes étaient vivants. Les cadavres avaient été enlevés et enterrés par les Japonais. Les légumes frais servis en abondance avaient

commencé à faire reculer le scorbut et tous, sauf deux, guérissaient rapidement. Les deux marins avaient du sang dans les intestins et la dysenterie les ravageait, Vinck les avait saignés, mais ça n'avait pas servi à grand-chose. Il s'attendait à les voir mourir à la tombée de la nuit. Le commandant se trouvait dans une autre pièce. Il était toujours très malade.

Sonk, le cuistot, petit homme trapu, dit en riant : « C'est bien ici, comme dit Johann, à part la bouffe et le manque d'alcool. Et ça marche bien avec les indigènes tant qu'on porte pas de chaussures dans la maison. Ça les rend fous, ces Jaunes, si on enlève pas les souliers.

— Écoutez-moi, dit Blackthorne. Il y a un prêtre. Un jésuite.

— Tudieu ! » Le badinage cessa pendant qu'il leur parlait du prêtre et qu'il leur racontait la décapitation.

« Pourquoi lui a-t-il coupé la tête, chef ?

— Je ne sais pas. »

La peur s'était installée dans la pièce. Salomon, le muet, observait Blackthorne. Sa bouche ruminait, une traînée de bave aux commissures des lèvres.

Pour répondre à sa question muette, Blackthorne lui dit gentiment : « Non, Salomon, pas d'erreur possible ! Il m'a dit qu'il était jésuite.

— Qu'il soit jésuite, dominicain ou je ne sais quoi d'autre n'y change foutrement rien, dit Vinck. On ferait mieux de remonter à bord.

— Nous sommes entre les mains du Seigneur », dit Jan Roper. C'était l'un des marchands-aventuriers. Jeune homme au front haut, aux petits yeux et au nez fin. « Dieu nous protégera des adorateurs de Satan. »

Vinck se tourna vers Blackthorne : « Et les Portugais, chef ? Vous en avez vu dans les parages ? »

— Non. Aucune trace.

— Ils vont bientôt grouiller dès qu'ils apprendront notre capture », dit Maetsukker à la cantonade ; le jeune Croocq poussa un gémissement.

« Oui. S'il y a un prêtre, il doit y en avoir d'autres, dit Ginsel en passant sa langue sur ses lèvres sèches. Et leurs putains de conquistadores sont plus très loin.

— C'est vrai, ajouta Vinck, mal à l'aise. C'est comme les poux.

— Mais nous sommes aux Japons, chef ? demanda Van Nekk. Il vous l'a dit ?

— Oui. Pourquoi ? »

Van Nekk se rapprocha et baissa la voix. « S'il y a des prêtres, certains indigènes sont donc catholiques ; alors l'autre partie de l'histoire est peut-être vraie – les richesses, l'or, l'argent, les pierres précieuses ! » Un ange passa. « Vous en avez vu, chef, de l'or ? Des pierres précieuses ou de l'or ?

— Non. Je n'ai rien vu. » Blackthorne réfléchit un instant, « Je ne me souviens pas d'en avoir vu. Pas de collier, pas de perles, pas de bracelet. Écoutez-moi. Je voulais vous dire autre chose. Je suis allé à bord de l'*Érasme,* mais les scellés ont été posés. » Il raconta ce qui s'était passé. Leur angoisse grandit.

« Nous sommes entre les mains du Seigneur, s'écria Jan Roper, confiant. Il nous protégera de l'Antéchrist. Telle est sa promesse. Il n'y a rien à craindre. »

Blackthorne dit : « Je suis sûr qu'Omi-san déteste le prêtre. Sa façon de lui parler. Sa hargne. C'est bien ça, non ? J'aimerais bien savoir pourquoi ce prêtre ne porte pas la soutane habituelle. Pourquoi une soutane orange ? Je n'avais jamais vu ça. Peut-être que le pouvoir du prêtre n'est pas très grand. Ça pourrait drôlement nous aider.

— Que doit-on faire, chef ? demanda Ginsel.

— Être patient. Attendre que leur chef, le *daimyô*, arrive. Il nous laissera repartir. Pourquoi ne nous relâcheraient-ils pas. Nous ne leur avons rien fait. Nous avons de la marchandise à négocier. Nous ne sommes pas des pirates. Nous n'avons rien à craindre.

— Tout à fait vrai. N'oubliez pas que le chef a dit que les sauvages n'étaient pas tous papistes, dit Van Nekk qui cherchait à se donner du courage plus qu'à réconforter les autres. Oui. C'est bon que le samouraï déteste le prêtre. C'est pas mal, non ? Il suffit de prendre garde au samouraï, de récupérer nos armes – voilà ce qu'il faut faire. Et on se retrouvera à bord avant d'avoir pu dire ouf.

— Qu'est-ce qu'il se passe si ce *daimyô* est papiste lui aussi ? » Demanda Jan Roper.

Personne ne lui répondit. Ginsel dit : « Chef, l'homme au sabre ? Il a coupé l'autre en rondelles après lui avoir, tranché la tête ?

— Oui.

— Bon Dieu. Ce sont des barbares ! Des fous ! » Ginsel était grand. C'était un beau jeune homme aux bras courts et aux jambes fortement arquées. Le scorbut lui avait enlevé toutes ses dents. « Après lui avoir décollé la tête, les autres sont partis ? Sans rien dire ?

— Oui.

— Ventrebleu ! Un homme sans défense, assassiné, comme ça ! Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi l'a-t-il tué ?

— Je ne sais pas, Ginsel. Mais tu n'as jamais vu une pareille rapidité. Tu vois le sabre dans son fourreau et, une seconde après, tu vois la tête rouler à terre.

— Seigneur Jésus ! murmura Van Nekk. Si on ne peut pas regagner le bateau… Putain de tempête ; je me sens

complètement perdu sans mes lunettes !

— Que la colère de Dieu frappe tous les païens et les pécheurs. Qu'ils brûlent dans le feu éternel !

— J'aimerais en être certain, Jan Roper », dit Blackthorne d'une voix aiguë. Il sentait la peur de la vengeance divine balayer la pièce. Il était très fatigué. Il avait sommeil.

« Vous pouvez en être certain, chef. Oui. J'en suis certain. Je prie pour que vos yeux s'ouvrent à la vérité divine. Pour que vous vous rendiez compte que nous sommes ici qu'à cause de vous !

— Quoi ? cria Blackthorne, menaçant.

— Pourquoi avez-vous convaincu le commandant de faire route vers les Japons ? Ce n'était pas dans nos instructions. Nous devions mettre le Nouveau Monde à feu et à sang ; nous devions porter la guerre chez l'ennemi et rentrer au pays.

— Nous étions cernés au nord et au sud par les navires espagnols. Nous n'avions pas le choix. Auriez-vous perdu la tête et la mémoire en même temps ? Nous devions mettre cap à l'ouest – c'était notre seule voie de salut.

— Je n'ai jamais vu de navires ennemis. Personne parmi nous n'en a vu.

— Ça va, Jan, dit Van Nekk. Le chef a fait ce qu'il jugeait être le mieux. Bien sûr que les Espagnols étaient là.

— Ouais. C'est la vérité vraie. On était à mille lieues des bateaux amis, dans des eaux ennemies. » Vinck cracha : « C'est la vérité. Et la vérité, c'est qu'on a voté pour ça. On a tous dit oui.

— Pas moi ! »

Sonk dit : « Personne m'a rien demandé.

— Oh, Bon Dieu ! »

— Calme-toi, Johann, dit Van Nekk en essayant de détendre l'atmosphère. Nous sommes les premiers à avoir touché les Japons. Tu te souviens de toutes ces histoires, pas vrai ? Nous sommes riches si nous ne perdons pas la raison. Nous avons des marchandises et il y a de l'or, ici. Il doit y en avoir. Où aurions-nous bien pu vendre notre cargaison ? En tout cas, pas dans le Nouveau Monde. Les Espagnols nous cherchaient. Ils savaient que nous étions au large de Santa Maria. Nous devions quitter les eaux chiliennes. C'était notre seule chance et ce fut une bonne idée. Notre cargaison contre des épices, de l'or et de l'argent ; qu'est-ce que vous en dites ? Pensez au bénéfice – multiplié par mille, c'est normal. Vous connaissez les richesses des Japons et de Cathay ; vous en avez toujours entendu parler. Nous en avons tous entendu parler. Pour quelle autre raison nous serions-nous engagés ? Nous serons riches, vous verrez !

— Nous sommes des hommes morts, comme tous les autres. Nous sommes au pays de Satan. »

Vinck dit méchamment : « La ferme, Roper ! Le chef a fait ce qu'il fallait. C'est pas sa faute si les autres sont morts. C'est pas sa faute. Il y a toujours des hommes qui meurent dans ces expéditions. »

Les pupilles de Roper étaient minuscules. « Oui. Que Dieu donne le repos à leurs âmes. Mon frère est l'un de ceux-là. »

Blackthorne regarda Jan Roper droit dans les yeux. Il se demanda en lui-même s'il avait vraiment fait voile vers l'ouest pour éviter les bateaux ennemis. N'était-ce pas pour être le premier pilote anglais à franchir le détroit, le premier à avoir la possibilité de faire le tour du Globe ?

Jan Roper persifla : « Les autres ne sont-ils pas morts à cause de votre ambition, chef ? Dieu vous punira !

— Tu la fermes, maintenant », dit Blackthorne, calmement, mais définitivement. Jan Roper lui rendit son regard. Il avait toujours ce même visage hostile, en lame de couteau. Il ne dit rien.

« Que devrait-on faire, chef ?

— Attendre. Nous requinquer. Leur chef va arriver – nous serons bientôt fixés. »

Vinck regarda le samouraï, dans le jardin. Il était accroupi à côté de l'entrée, immobile. « Regardez-moi ce coquin. Ça fait des heures qu'il est là. Il bouge pas ; il dit rien ; il se cure même pas le nez.

— Chef, il est seul. Nous sommes dix, dit Ginsel calmement.

— J'y ai pensé. Mais nous ne sommes pas encore en état. Il nous faudra encore une bonne semaine pour nous débarrasser du scorbut, rétorqua Blackthorne, troublé. Ils sont trop nombreux à bord du bateau. Je n'aimerais pas me mesurer à l'un d'entre eux sans une dague ou un pistolet. Vous êtes gardés, la nuit ?

— Oui. La garde est relevée trois ou quatre fois. Quelqu'un a-t-il vu dormir la sentinelle ? » demanda Van Nekk.

Ils secouèrent la tête.

« Nous pourrions être à bord, cette nuit, dit Jan Roper. Avec l'aide de Dieu, nous pourrions écraser les païens et nous emparer du bateau.

— Tu as les feuilles ensablées ! Le chef arrête pas de te le dire ! Tu écoutes pas ? » Vinck cracha avec dégoût.

Les yeux de Jan Roper se rapetissèrent un peu plus. « Occupe-toi de ton âme, Johann Vinck. Le jour du Jugement dernier approche. » Il s'éloigna et alla s'asseoir sous la véranda. « Roper a raison. C'est la cupidité qui nous a attirés ici », dit Croocq. Sa voix chevrota : « C'est le châtiment de Dieu si…

— Ça suffit ! » Le garçon s’agita. « Oui, chef. Excusez-moi, mais bien sûr. » Maximilian Croocq était le plus jeune de tous. Il avait à peine seize ans. Il s’était engagé parce que son père était capitaine de l’un des bateaux et parce qu’ils devaient faire fortune. Mais il avait vu son père mourir de façon horrible au cours du pillage de la ville espagnole de Santa Magdellana en Argentine. Le pillage avait été fructueux. Il avait vu ce qu’était le viol et s’y était lui-même essayé en se haïssant, rassasié de meurtres, de l’odeur de sang. Il avait, plus tard, vu plusieurs de ses amis mourir, les bateaux passer de cinq à un seul. Aujourd’hui, il se sentait le plus âgé de tous. « Désolé ! Je suis désolé !

— Ça fait combien de temps que nous sommes à terre, Baccus ? demanda Blackthorne.

— Trois jours aujourd’hui. » Van Nekk se rapprocha et s’accroupit. « Je ne me souviens pas très bien de l’arrivée. Quand je me suis réveillé, il y avait des sauvages plein le bateau. Ils étaient polis et gentils. Ils nous ont donné à manger et à boire de l’eau chaude. Ils ont enlevé les cadavres, ont jeté l’ancre. Je ne me souviens pas de grand-chose, mais je crois qu’ils nous ont remorqués jusqu’à un mouillage sûr. Vous déliriez quand ils vous ont transporté à terre. Nous voulions vous garder, mais ils n’ont pas voulu. L’un d’entre eux parlait quelques mots de portugais. Il semblait être le chef. Il avait les cheveux gris. Il ne comprenait pas le terme “pilote en chef”, mais connaissait le mot “capitaine”. Il voulait que notre “capitaine” soit logé à part. Il nous a dit de ne pas nous inquiéter que l’on veillerait bien sur vous. Sur nous aussi. Il nous a menés ensuite dans cette maison. Ils nous ont en fait portés pendant la plus grande partie du trajet. Ils nous ont dit que nous ne devions pas sortir jusqu’à ce que leur capitaine

vienne. Nous ne voulions pas qu'ils vous emmènent, mais nous n'avons rien pu faire. Est-ce que vous allez demander au chef de village du vin ou du cognac, chef ? » Van Nekk humecta ses lèvres et ajouta : « Pendant que j'y pense, il a aussi parlé du *daimyô.* Que va-t-il se passer quand le *daimyô* sera là ?

— Est-ce que quelqu'un a un couteau ou un pistolet ?

— Non, répondit Van Nekk en grattant sa tête pleine de poux, d'un air absent. Ils nous ont enlevé nos vêtements pour les nettoyer et ils ont gardé nos armes. Je n'y ai pas pensé sur le moment. Ils ont pris mes clefs en même temps que mes pistolets. J'avais tout un trousseau. Les clefs de la chambre forte, du coffre et de la soute à munitions.

— Tout est bien fermé, à bord. Ne t'inquiète pas pour ça.

— Je n'aime pas ne pas avoir mes clefs. Ça me rend nerveux. Sacrebleu, je me ferais bien un petit cognac, tout de suite. Même un bock de bière.

— Seigneur Jésus, le samouraï l'a découpé en morceaux ? dit Sonk en ne s'adressant à personne en particulier.

— Pour l'amour de Dieu, ferme-la. On dit "samouraï". Ce que tu peux faire chier, lui dit Ginsel.

— Nous sommes en sécurité dans les mains du Seigneur miséricordieux, dit Van Nekk en essayant de paraître toujours confiant. Quand le *daimyô* sera là, nous serons relâchés. On nous rendra notre bateau et nos armes. Vous verrez. Nous vendrons toutes nos marchandises et nous rentrerons au pays, sains et saufs, riches, en ayant fait le tour de la terre. Premiers Hollandais à l'avoir fait. Les catholiques iront en enfer et le tour sera joué. »

Ginsel frissonna : « Nous sommes au moins toujours en vie.

— Je donnerais pas cher de notre vie avec tous ces papistes ici et tous ces païens et leurs putains de coutumes.

— Maudit soit le jour où j'ai quitté la Hollande, dit Pieterzoon. Maudit soit l'alcool ! Si je avais pas été plus soûl qu'une vache, je serais encore, à Amsterdam, en train de baiser avec ma bonne femme.

— J'aurais jamais cru qu'on toucherait terre », dit Maetsukker. Il ressemblait à un furet édenté. « Jamais. Et encore moins aux Japons. Putains de papistes ! On ne partira jamais d'ici vivants ! Si seulement on avait des fusils. Saloperie d'escale ! Je voulais rien dire, chef », dit-il rapidement ; Blackthorne le regardait. « Pas de chance, c'est tout. »

Des serviteurs leur apportèrent encore à manger, un peu plus tard. Toujours la même chose : légumes – cuits et crus – avec un petit peu de vinaigre, de la soupe de poisson et le porridge de blé ou d'orge. Ils repoussèrent les petits morceaux de poisson cru et demandèrent de la viande et de l'alcool. Mais personne ne les comprit et, au coucher du soleil, Blackthorne s'en alla. Il était fatigué de leurs peurs, de leurs haines, de leurs obscénités. Il leur dit qu'il reviendrait à l'aube.

Il trouva sa rue et la porte de sa maison. Les taches de sang avaient disparu et le cadavre avait été enlevé. C'est comme si j'avais rêvé, pensa-t-il. La porte du jardin s'ouvrit avant même qu'il l'ait touchée.

Le vieux jardinier, toujours vêtu de son seul pagne, malgré le vent frais, sourit et s'inclina : « *Konbanwa.*

— Hello », lui répondit Blackthorne sans réfléchir. Il franchit les quelques marches, s'arrêta en pensant à ses souliers. Il les enleva, traversa la véranda et la pièce, pieds nus. Il longea le couloir, mais ne put trouver sa chambre.

Il appela : « Onna ! »

Une vieille femme fit son apparition. *« Hai ?*

— Où est Onna ? »

La vieille femme fronça les sourcils et pointa son doigt vers elle. « – Onna !

— Oh, pour l'amour de Dieu, dit Blackthorne en colère. Où est ma chambre ? Où est Onna ? » Il fit coulisser un autre panneau. Quatre Japonais mangeaient, assis sur le sol, autour d'une table basse. Il reconnut l'un d'entre eux. C'était l'homme aux cheveux gris, le chef de village. Celui qui était avec le prêtre. Ils s'inclinèrent tous. « Oh, excusez-moi », dit-il. Il referma le panneau.

« Onna ! »

La vieille femme réfléchit quelques instants puis lui fit signe. Il la suivit dans un autre couloir. Elle ouvrit une porte. Il reconnut sa chambre au crucifix. Les couvertures étaient de nouveau en ordre.

« Merci, dit-il, soulagé. Allez chercher Onna. »

La vieille femme s'en alla à pas feutrés. Il s'assit. Sa tête et son corps lui faisaient mal. Comment remonter à bord ? Comment se procurer des fusils ? Il doit y avoir un moyen. Les pas feutrés se rapprochèrent. Elles étaient trois : la vieille femme accompagnée d'une jeune fille au visage poupin et de la jeune femme.

La vieille femme montra la jeune fille qui semblait affolée. « Onna.

— Non ! » Blackthorne se leva avec emportement et désigna la jeune femme. « Voilà Onna, pour l'amour de Dieu ! vous ne connaissez donc pas votre nom ? Onna ! J'ai faim. Pourrais-je avoir quelque chose à manger ? » Il se frotta la panse pour mimer sa faim. Elles se regardèrent. Puis la jeune femme haussa les épaules, dit quelque chose qui fit rire ses compagnes, se dirigea vers le lit et commença à se déshabiller. Les deux autres femmes s'accroupirent.

Blackthorne était abasourdi : « Que faites-vous ?

— *Ishimasho !* » dit-elle en enlevant son obi et en ouvrant son kimono. Ses seins étaient flasques et plats. Elle avait un gros ventre.

Il était clair qu'elle allait se mettre au lit. Il secoua la tête et lui dit de se rhabiller. Il lui saisit le bras.

La femme se mit en colère. Elle enleva son long fourreau, et nue, essaya de se coucher.

Leur bavardage cessa et elles s'inclinèrent toutes lorsque le chef entra. « *Nanda ? Nanda ?* » demanda-t-il.

La vieille femme expliqua ce qui se passait. « Vous vouloir femme ? » demanda le chef incrédule en montrant la femme nue. Il parlait un portugais presque incompréhensible, avec un très fort accent.

« Non. Bien sûr que non ! Je voulais simplement que Onna m'apporte à manger. » Blackthorne la désigna du doigt avec impatience. « Onna !

— *Onna* veut dire "femme". » Les Japonais gesticulaient en se regardant.

« *Onna* – *Onna* – *Onna* – vous vouloir *Onna ?* »

Blackthorne secoua la tête avec lassitude. « Non. Non merci. J'ai commis une erreur. Désolé. Comment s'appelle-t-elle ?

— Pardon ?

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Ah, son nom est Haku. Haku, dit-il.

— Haku ?

— *Hai.* Haku !

— Je m'excuse, Haku-san. Je croyais que *Onna* était votre nom. »

L’homme traduisit. Haku ne paraissait pas très contente. Le chef dit quelque chose. Elles regardèrent toutes Blackthorne, pouffèrent de rire dans leurs mains et sortirent. Haku se retira nue, son kimono sur le bras, très digne.

« Merci, dit Blackthorne, furieux de sa stupidité.

— Ça, ma maison. Mon noum Mura.

— Mura-san. Le mien, c’est Blackthorne.

— Pardon ?

— Mon noum – Blackthorne.

— Ah ! Berr – rakk – fon. » Mura essaya plusieurs fois de le prononcer, mais n’y réussit pas. Il renonça et étudia le colosse qui lui faisait face. C’était le premier barbare qu’il voyait, à part le père Sebastio et l’autre prêtre, il y avait quelques années de ça. De toute façon, pensa-t-il, les prêtres ont les cheveux bruns, les yeux foncés et une taille normale. Mais cet homme : immense, cheveux blonds, barbe blonde, yeux bleus, une peau étrangement pâle, rouge aux endroits exposés à l’air. Étonnant ! Je croyais que *tous* les hommes avaient des cheveux noirs et les yeux foncés. *Nous* le croyons tous. Les Chinois le croient – et la Chine n’est-elle pas le monde entier à part la colonie des barbares du Sud ? Étonnant ! Pourquoi le père Sebastio déteste-t-il tellement cet homme ? Parce que c’est un adorateur de Satan ? Je ne le pense pas, parce que le père Sebastio pourrait l’exorciser s’il le voulait vraiment. Je n’avais jamais vu le bon père dans une telle colère. Jamais. Étonnant !

Les yeux bleus et les cheveux blonds étaient-ils les marques de Satan ?

Mura leva les yeux vers Blackthorne et se souvint de la manière dont il avait essayé de le questionner, à bord du bateau ; comment, quand ce capitaine avait perdu conscience, il avait décidé de le faire amener chez lui parce qu’il était le chef

et qu'il devait recevoir un traitement particulier. Ils l'avaient déposé sur la couverture, l'avaient déshabillé en déployant plus qu'une simple curiosité.

« Son organe sort vraiment de l'ordinaire, *neh ?* avait dit Saïko, la mère de Mura. Je me demande la taille qu'il doit avoir quand il est dressé.

— Énorme », avait-il répondu. Ils avaient ri.

« J'espère que leurs femmes sont aussi bien pourvues, avait dit Niji, sa femme.

— Ça ne veut rien dire, ma fille, lui avait répondu sa mère. Nos courtisanes réussiraient certainement à faire l'adaptation nécessaire, avait-elle dit en hochant la tête, admirative. Je n'ai jamais rien vu de pareil, de toute ma vie. Très étrange en vérité, *neh ? »*

Ils l'avaient lavé et il n'était pas sorti de son coma. Le docteur avait jugé imprudent de lui faire prendre un bain avant qu'il ne soit réveillé. « Nous devons nous souvenir, Mura-san, que nous ne savons rien du barbare, avait-il dit, plein de sagesse. Nous pourrions le tuer par erreur. Il est visiblement à bout de forces. Nous devons attendre.

— Et les poux qui grouillent dans ses cheveux ? avait demandé Mura.

— Ils resteront là où ils sont pour le moment. Je crois que tous les barbares en ont. Désolé. Je vous demande un peu de patience.

— Vous ne croyez pas que l'on pourrait au moins lui laver la tête ? Avait dit Niji. Nous ferons très attention. Je suis sûre que la maîtresse voudra bien superviser nos pauvres efforts. Ça aiderait le barbare et ça nous permettrait de garder la maison propre.

— D’accord. Vous pouvez lui laver la tête, avait dit péremptoirement Saïko. Mais j’aimerais bien savoir la taille de son organe quand il est dressé. »

Mura baissa les yeux et regarda involontairement le bas-ventre de Blackthorne. Il se souvint de ce que lui avait dit le prêtre de ces pirates adeptes de Satan. Dieu le Père, protège-nous du mal, pensa-t-il. Si j’avais su qu’il était si nuisible, je ne l’aurais jamais fait porter chez moi. Non, se dit-il. Tu as l’obligation de le traiter en invité de haut rang jusqu’à ce qu’Omi-san en décide autrement. Mais tu as fait preuve de sagesse en prévenant tout de suite le prêtre et Omi-san. Très sage. Tu es le chef, tu as protégé le village et toi, toi seul, en es responsable.

Oui. Et Omi-san te tiendra responsable du mort de ce matin, de l’insolence de cet homme, et ce à juste titre.

« Ne sois pas stupide, Tamazaki ! Tu mets la réputation du village en danger, *neh ? »* Il avait prévenu son ami le pêcheur, une bonne douzaine de fois. « Ne sois pas intolérant. Omi-san ne peut faire autrement que de se moquer des chrétiens. Notre *daimyô* ne déteste-t-il pas les chrétiens ? Que peut faire Omi-san ?

— Rien. Je suis d’accord, Mura-san. Excusez-moi, je vous en prie. Mais les bouddhistes devraient être plus tolérants, *neh ?* Ne sont-ils pas tous les deux bouddhistes zen ?

— Oui. Le bouddhisme prêche la tolérance. Mais combien de fois faudra-t-il te répéter que ce sont des samouraïs, qu’on est à Izu et pas à Kyushu ? Et même si on était à Kyushu, tu as quand même tort. Comme toujours, *neh ?*

— Oui. Je vous en prie, excusez-moi. Je sais que j’ai tort. Mais parfois, je sens que je ne peux plus vivre avec cette honte qui m’étreint lorsqu’Omi-san est si insultant envers la Vraie foi. »

Et toi Tamazaki, tu es mort à présent, de ta propre volonté parce que tu as insulté Omi-san en refusant de t'incliner parce qu'il avait dit : « … Ce prêtre sent mauvais ; ce prêtre d'une religion étrangère. » Même si le prêtre sent effectivement mauvais et si la Vraie Foi est effectivement étrangère, mon pauvre ami, cette vérité-là ne va pas nourrir ta famille pour autant, ni effacer cette tâche qui a souillé notre village.

Oh, Sainte Vierge, bénissez mon vieil ami et donnez-lui la joie de votre Paradis !

Je vais avoir pas mal d'ennuis avec Omi-san, se dit Mura. Et comme si ça ne suffisait pas, voilà notre *daimyô* qui arrive.

Une angoisse épouvantable le tenaillait chaque fois qu'il pensait à son suzerain, Kasigi Yabu, *daimyô* d'Izu – oncle d'Omi. La cruauté de cet homme, son manque d'honneur, la façon dont il enlevait aux villages la part qui leur revenait de droit sur la chasse et les récoltes – le poids insupportable de son règne. Quand la guerre avait éclaté, Mura s'était demandé de quel côté se rangerait Yabu : sire Ishido ou sire Toranaga ? Nous sommes pris entre deux géants et nous sommes leur jouet.

Au nord, Toranaga, le plus grand général encore vivant, seigneur du Kwanto, des Huit Provinces, le plus important *daimyô* du pays, général en chef des armées de l'Est ; à l'ouest, les terres d'Ishido, seigneur de la forteresse d'Osaka, conquérant de la Corée, protecteur de l'héritier, général des armées de l'Ouest.

Le Tokaidô, la grande route côtière, reliait Yedo, capitale de Toranaga, à Osaka, capitale d'Ishido.

Qui allait gagner ?

Personne.

Car la guerre allait encore une fois entraîner tout l'empire. Les alliances allaient se désagréger ; les provinces allaient se

battre entre elles, les villages entre eux, comme cela avait toujours été. Sauf depuis dix ans où une époque sans guerre, appelée paix, avait été pour la première fois instaurée à travers l'empire.

Je commençais à aimer la paix, pensa Mura.

Mais l'homme qui avait instauré la paix était mort. Le soldat-paysan, devenu samouraï puis général et finalement Taikô, seigneur absolu et protecteur du Japon, était mort il y a un an et son fils, âgé de sept ans, était trop jeune pour hériter de cette charge. Le gosse est comme nous : un pion au milieu des géants. Et la guerre est inévitable. Maintenant, le Taikô ne peut même plus protéger son fils bien-aimé, sa dynastie, son héritage ou son empire.

Il devait sans doute en être ainsi. Le Taikô avait soumis le pays, instauré la paix, forcé tous les *daimyôs* du pays à se prosterner devant lui, comme des paysans, réorganisé les fiefs à sa guise. Il était mort. C'était un géant au milieu des pygmées. Mais il était peut-être juste que son œuvre et sa grandeur meurent avec lui. Ce n'est pas un homme, mais une graine emportée par le vent ; seuls les montagnes, la mer, les étoiles et ce pays des dieux sont vrais et éternels.

Nous sommes coincés et c'est un fait ; la guerre éclatera bientôt et c'est un fait. Le village sera toujours un village, car les rizières sont fertiles, la mer poissonneuse et c'est encore un fait.

Mura revint à ce pirate, ce barbare qui lui faisait face. Tu es un démon envoyé pour nous ruiner, pensa-t-il ; tu ne nous as rien apporté d'autre que des soucis depuis ton arrivée. Tu n'aurais pas pu choisir un autre village ?

« Capitaine-san veut *Onna ? »* Pensant que le pirate serait aussi content d'être sur le ventre que debout, de sentir son pieu bien au chaud, il répéta : « *Onna ?*

— Non. » Blackthorne n’avait qu’une envie, dormir. Mais il se força à sourire, car il devait mettre Mura de son côté. Il montra le crucifix. « Vous êtes chrétien ? »

Mura dit oui de la tête.

« Je suis chrétien, moi aussi.

— Père dit non. Pas chrétien.

— Je suis chrétien. Pas catholique. Mais chrétien quand même. »

Mura ne comprenait pas. Blackthorne fit ce qu’il put, mais n’arriva pas à s’expliquer.

« Tu veux *Onna ?*

— Le – le dimyo – quand vient ?

— Dimyo ? Pas comprendre.

— Dimyo. Euh, je veux dire *daimyô.*

— Ah, *daimyô, – Hai. Daimyô ! »* Mura haussa les épaules. « *Daimyô* vient quand venir. Dormir. D’abord propre. S’il te plaît.

— Quoi ?

— Propre. Bain, s’il te plaît.

— Je ne comprends pas. »

Mura se rapprocha et se tordit le nez de dégoût.

« Toi puer. Mauvais. Les Portugais pareils. Ici maison propre.

— Je prends un bain quand ça me chante et je ne pue pas ! »

Blackthorne écumait : « Tout le monde sait que les bains sont dangereux. Vous voulez que j’attrape une fluxion ? Vous croyez que je suis stupide à ce point ? Foutez le camp ! Laissez-moi dormir !

— Bain ! » ordonna Mura, choqué par la révolte du barbare – summum de la mauvaise éducation. Non seulement le barbare puait, et il puait vraiment, mais, à sa connaissance, il ne s’était pas correctement baigné depuis trois jours. La courtisane

refuserait de coucher avec lui, quel que soit le prix. Et elle aurait raison. Ces affreux étrangers, pensa-t-il. Étonnant ! Leurs manières de vivre sont incroyablement sales ! Tant pis. Je suis responsable de toi. Je vais t'apprendre les bonnes manières. Tu prendras un bain comme n'importe quel autre humain, et Mère saura ce qu'elle veut savoir. « Bain !

— Foutez le camp d'ici ou je vous mets en morceaux ! »

Blackthorne le fusilla du regard en lui faisant signe de s'en aller.

Moment de silence. Trois Japonais apparurent en compagnie de trois femmes. Mura leur expliqua sèchement ce qui se passait, puis dit péremptoirement à Blackthorne : « Bain, s'il te plaît.

— Dehors ! »

Mura avança seul au milieu de la pièce. Blackthorne tendit le bras. Il ne voulait pas faire de mal à cet homme ; seulement le repousser. Brusquement, Blackthorne jeta un cri de douleur. Mura venait en quelque sorte de lui casser le coude avec le tranchant de la main. Le bras de Blackthorne pendait, momentanément paralysé. Furieux, il chargea. Mais la pièce se mit à tournoyer devant ses yeux. Il se retrouva face contre terre. Un autre coup lui paralysa une partie du dos. Il ne pouvait plus bouger. « Bon Dieu… »

Il essaya de se lever, mais ses jambes ne répondaient plus.

Mura tendit son petit doigt d'acier et toucha un centre nerveux dans le cou de Blackthorne qui ressentit une douleur épouvantable.

« Ô Seigneur Dieu…

— Bain, s'il te plaît ?

— Oui. Oui », murmura Blackthorne du fond de sa souffrance. Il était suffoqué, d'avoir été vaincu aussi facilement par un si

petit homme ; il gisait à terre, comme un enfant prêt à avoir la gorge tranchée.

« S'il te plaît, désolé, capitaine-san ». dit Mura, en s'inclinant profondément. Il avait honte du manque de dignité du barbare qui gémissait comme un bébé en train de téter. Oui, désolé, pensa-t-il, mais il fallait le faire. Tu as dépassé les bornes, même pour un barbare. Tu gueules comme un fou, tu contraries ma mère, tu troubles la tranquillité de ma maison, tu déranges mes serviteurs et ma femme a dû remplacer un panneau coulissant. Je ne peux décemment pas tolérer ton manque évident d'éducation. Je ne peux te laisser agir, dans ma maison, contre mon gré. C'est pour ton bien. Il n'y a de toute façon pas grand mal puisque les barbares ne peuvent pas perdre la face ; ils n'ont aucune dignité. À part les prêtres – ils sont différents. Ils sentent mauvais eux aussi, mais ils sont l'oint de Dieu le Père – ils ont donc de la dignité. Toi, tu es un menteur et un pirate. Tu n'as pas d'honneur. Incroyable ! Ça se dit chrétien ! Ça ne te servira malheureusement à rien. Notre *daimyô* hait la Vraie Foi et les barbares. Il ne les tolère que parce qu'il y est obligé. Mais tu n'es pas portugais et tu n'es pas chrétien. Tu n'es donc pas protégé par la loi, *neh* ? Tu es donc un homme mort – au mieux, un homme mutilé. Il est de mon devoir que tu sois propre pour aller vers ton destin. « Bain très bon. »

Il aida les autres hommes à transporter Blackthorne, toujours sonné. Ils traversèrent le jardin, une allée couverte dont il était très fier et arrivèrent au bain. Les femmes suivaient.

# 2

« Kasigi Yabu, *daimyô* et seigneur d'Izu, veut savoir qui vous êtes, d'où vous venez, comment vous êtes arrivés ici et quels actes de piraterie vous avez commis, dit le père Sebastio.

— Je n'arrête pas de vous répéter que nous ne sommes pas des pirates. » Blackthorne était agenouillé face à l'estrade, dressée sur la place du village ; sa tête souffrait du coup qu'il avait reçu. Garde ton sang-froid et fais fonctionner tes méninges, se dit-il. Nos vies sont menacées. Tu n'es qu'un porte-parole, un point c'est tout. Le jésuite nous est hostile et c'est le seul interprète disponible ; tu n'as aucun moyen de savoir ce qu'il dit et la seule chose que tu sais c'est qu'il ne te viendra pas en aide… Il pouvait presque entendre le vieil Alban Caradoc lui dire « Garde ton sang-froid, mon gars. Quand la tempête est déchaînée et que la mer est démontée, c'est à ce moment-là que tu as vraiment besoin de garder ton sang-froid ; c'est ce qui te permet de survivre, toi et ton bateau. Si tu es le pilote, garde ton sang-froid et extrais-en la sève quotidienne. »

« Dites d'abord au *daimyô* que nous sommes en guerre, que nous sommes ennemis. Dites-lui que l'Angleterre et les Pays-Bas sont en guerre contre l'Espagne et le Portugal.

— Je vous demande une fois de plus de vous exprimer simplement et de ne pas déformer les faits. Les Pays-Bas, et quel que soit d'ailleurs le nom que vous, sales pirates néerlandais, lui donniez – Hollande ou Provinces-Unies, n'est qu'une petite province rebelle de l'Empire espagnol. Vous êtes le meneur d'une bande de traîtres, insurgés contre leur roi légitime.

— L’Angleterre est en guerre et les Pays-Bas ont été sépa… » Blackthorne se tut ; le prêtre ne l’écoutait plus, mais traduisait. Le *daimyô,* petit homme trapu, les jambes repliées sous lui, était confortablement agenouillé sur l’estrade. Quatre lieutenants parmi lesquels Kasigi Omi, son neveu et vassal, l’entouraient. Ils portaient tous des kimonos de soie, des surcots richement brodés, de larges ceintures qui les étranglaient à la taille. Et les inévitables épées.

Mura était à genoux dans la poussière de la place. Il était le seul habitant du village à être présent. Comme autres témoins : les cinquante samouraïs, venus avec le *daimyô,* assis en rangs disciplinés et silencieux. La canaille d’équipage se tenait derrière Blackthorne et était agenouillée comme lui ; des gardes la surveillaient de près. Quand on était venu les chercher, ils avaient dû, bien qu’il fût au plus mal, transporter le commandant ; on lui avait cependant permis de rester allongé, à demi comateux, par terre. Une fois devant le *daimyô,* Blackthorne et ses hommes s’étaient inclinés, mais ça n’avait pas suffi. Les samouraïs les avaient forcés à se mettre à genoux et leur avaient enfoncé la tête dans la poussière comme ils le faisaient avec les paysans. Blackthorne avait tenté de résister ; il avait crié au prêtre que telle n’était pas leur coutume, qu’il était le chef, qu’il était un envoyé de son pays, qu’il devait être traité en conséquence. Mais la hampe d’une lance l’avait jeté à terre, chancelant. Ses hommes s’étaient rassemblés pour répondre à l’attaque, mais il leur avait intimé l’ordre de s’arrêter et de s’agenouiller. Ils avaient, heureusement, obéi. Le *daimyô* avait émis un son guttural que le prêtre avait traduit comme un avertissement : vous devez dire la vérité et la dire vite, Blackthorne avait demandé une chaise, mais le prêtre lui avait répondu qu’il n’y en avait pas au Japon.

Tout en s'adressant au *daimyô,* Blackthorne concentrait toute son attention sur le prêtre et cherchait le défaut dans sa cuirasse. Il y a de l'arrogance et de la cruauté sur le visage du *daimyô,* pensa-t-il. Je parie que c'est un vrai salaud. Le prêtre ne parle pas japonais couramment. Ah, tu as vu ça ? Irritation, impatience ? Est-ce que le *daimyô* a demandé un mot plus clair et plus simple ? Je crois bien que oui. Pourquoi le prêtre porte-t-il une soutane orange ? Est-ce que le *daimyô* est catholique ? Regarde, le jésuite est très obséquieux. Il transpire beaucoup. Je parierais bien que le *daimyô* n'est pas catholique. Sois précis ! Il n'est *peut-être* pas catholique. Tu n'obtiendras, de toute façon, rien de lui. Comment peux-tu te servir de ce putain de salaud ? Comment faire pour lui adresser la parole directement ? Comment faire pour manœuvrer le prêtre ? Comment faire pour le discréditer ? Quel est le moyen ? Allez, cogite ! Tu en sais suffisamment sur les Jésuites…

« Le *daimyô* vous ordonne de vous dépêcher et de répondre à ses questions.

— Oui. Bien sûr. Excusez-moi. Mon nom est John Blackthorne. Je suis anglais, pilote en chef d'une flotte hollandaise. Notre port d'attache est Amsterdam.

— Une flotte ? Quelle flotte ? Vous mentez. Il n'y a pas de flotte. Pourquoi un Anglais serait-il pilote d'un bateau hollandais ?

— Chaque chose en son temps. Veuillez d'abord traduire ce que je viens de dire.

— Pourquoi êtes-vous le pilote d'un bateau corsaire néerlandais ? Dépêchez-vous ! »

Blackthorne se décida à tenter le diable. Sa voix se durcit tout à coup et déchira le calme serein de cette matinée. « *Que va !*

Traduis d'abord ce que je viens de te dire, *Spaniard !* Immédiatement ! »

Le prêtre rougit. « Je suis portugais ; je vous l'ai déjà dit. Répondez à la question.

— Je suis ici pour parler au *daimyô,* pas pour te parler. Traduis ce que je viens de te dire, nom de Dieu ! » Blackthorne vit le saint homme rougir un peu plus et sentit que l'incident n'était pas passé inaperçu du *daimyô.* Prudence. Si tu dépasses les bornes, ce salopard de Jaune te mettra plus vite en pièces qu'une bande de requins. « Dites au seigneur *daimyô ! »* Blackthorne s'inclina obséquieusement vers l'estrade ; il sentit une sueur froide l'envahir à la seule pensée de l'engagement qu'il prenait.

Le père Sebastio savait que l'enseignement qu'il avait reçu aurait dû le rendre insensible aux insultes du pirate et au complot que celui-ci tramait pour, de toute évidence, le discréditer aux yeux du *daimyô.* Mais, pour la première fois, il se sentit perdu.

Il entendit le *daimyô* lui dire : « Prêtre, traduis ce que le pirate a dit. »

Ô Sainte Vierge Marie Mère de Dieu, aidez-moi à faire votre volonté. Faites que je sois fort face au *daimyô,* donnez-moi le don des langues et aidez-moi à le convertir à la Vraie Foi. Le père Sebastio rassembla ses esprits et se mit à parler avec plus de confiance.

Blackthorne écouta attentivement en essayant de saisir les phrases et leur signification. Le prêtre utilisa les mots « Angleterre » et « Blackthorne » et montra du doigt le bateau qui était mouillé dans le port.

« Comment êtes-vous arrivés ici ? demanda le père Sebastio.

— Par le détroit de Magellan. Ça fait cent trente-six jours que nous l'avons franchi. Dites au *daimyô*…

— Vous mentez. Le détroit de Magellan est secret. Vous êtes venus *via* l'Afrique et l'Inde. Vous finirez bien par dire la vérité. Ils emploient la torture, ici.

— Le détroit *était* secret. Un Portugais nous a vendu un carnet. Un de vos compatriotes vous a vendu pour un peu d'argent. Vous êtes tous des charognes ! Maintenant, tous les bateaux anglais, tous les bateaux de guerre hollandais, ont le moyen de pénétrer dans le Pacifique.

« Une flotte – vingt bateaux de ligne anglais, des navires de soixante canons – attaque Manille en ce moment même… votre Empire est fini.

— Vous mentez ! »

Oui, pensa Blackthorne qui savait bien qu'il n'y avait aucun moyen de prouver ce mensonge, à moins d'aller à Manille.

Le *daimyô* les interrompit d'un ton sec et impatient. Le prêtre se mit à parler plus rapidement et dit « Magellan » « Manille », mais Blackthorne eut l'impression que le *daimyô* et ses lieutenants ne comprenaient pas très bien.

Yabu en avait assez de cet interrogatoire. Il regardait, dans le port, ce bateau qui l'avait obsédé depuis qu'il avait reçu le message secret d'Omi ; il se demanda encore une fois si c'était bien ce don du ciel qu'il attendait.

« As-tu vérifié la cargaison, Omi-san ? avait-il demandé, dès son arrivée ce matin, couvert de boue et épuisé de fatigue.

— Non, Seigneur. J'ai pensé qu'il valait mieux poser les scellés et attendre que vous veniez vérifier personnellement. J'espère avoir correctement agi. Voici les clefs. Je les ai toutes confisquées.

— Bien. » Yabu était venu de Yedo, la capitale de Toranaga, à plus de cent miles de là, de relais en relais, furtivement et à très grands risques ; il était vital qu'il revienne tout aussi vite. Le voyage avait duré deux jours. Les routes étaient mauvaises ; il avait fallu traverser des rivières, grosses des crues de printemps. Le voyage s'était déroulé en partie en palanquin, en partie à dos de cheval. « Je vais tout de suite inspecter le bateau.

— Vous devriez d'abord voir les étrangers, Seigneur, avait dit Omi en riant. Ils sont incroyables. La plupart d'entre eux ont les yeux bleus – comme les chats siamois – et les cheveux dorés. Mais la meilleure de toutes, c'est que ce sont des pirates… »

Omi lui avait parlé du prêtre et de ce qu'il avait dit de ces corsaires, de ce que le pirate avait raconté, de ce qui était arrivé ; l'excitation de Yabu avait triplé. Il avait cependant maîtrisé son impatience. Au lieu de monter tout de suite à bord du bateau, de briser les scellés, il était allé prendre un bain, se changer et avait ordonné que les barbares lui soient amenés.

« Eh toi, le prêtre, dit-il d'une voix aiguë, incapable de comprendre le japonais que parlait ce dernier, pourquoi le barbare est-il si furieux contre toi ?

— C'est un démon. Un pirate. Il adore le diable. »

Yabu se pencha vers Omi qui était à sa gauche. « Comprends-tu ce qu'il raconte, mon neveu ? Est-ce qu'il ment ? Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas, Seigneur. Allez savoir avec les barbares ; à quoi peuvent-ils réellement croire ? Il me semble que le prêtre *pense* que le pirate est un adorateur du diable. Bien sûr, tout ça ne veut rien dire. »

Yabu se tourna haineusement vers le prêtre. Il aurait aimé pouvoir le faire crucifier aujourd'hui et faire disparaître, une bonne fois pour toutes, la chrétienté de son royaume. Mais il ne

pouvait pas. « Eh toi, le prêtre, qu'a encore dit le pirate ? Que te disait-il ? Dépêche-toi ! Tu as perdu ta langue ?

— Le pirate dit qu'il y a d'autres navires de guerre à Manille, aux Philippines.

— Omi-san, comprends-tu ce qu'il dit ?

— Non, Seigneur. Son accent est épouvantable. C'est du charabia. N'est-il pas en train de dire qu'il y a d'autres navires de guerre à l'est du Japon ?

— Eh ! toi, le prêtre, est-ce que ces corsaires sont au large de nos côtes ? À l'est ?

— Oui, Seigneur. Mais je crois que le barbare ment. Il dit qu'ils sont à Manille.

— Je ne te comprends pas. Où est Manille ?

— À l'est. À plusieurs jours de voyage.

— Si un seul bateau pirate arrive ici, nous saurons l'accueillir, où que soit Manille.

— Excusez-moi. Je ne comprends pas.

— Aucune importance », dit Yabu à bout de patience. Il avait décidé que les étrangers mourraient ; il se réjouissait à cette idée. Ces hommes-là n'entraient pas, de toute évidence, dans l'édit du Taikô qui ne mentionnait que les « barbares portugais » ; ils n'étaient donc pas protégés ; de toute façon, c'étaient des pirates.

Yabu dit : « Ce bateau étranger, non portugais, est confisqué avec toute sa cargaison. Tous les pirates sont immédiatement condamnés… » Il resta bouche bée, frappé de stupeur en voyant le chef des pirates se jeter brusquement sur le prêtre, lui arracher le crucifix de bois qui pendait à sa ceinture, le mettre en pièces, jeter les morceaux à terre, puis crier de toutes ses forces et s'agenouiller tout de suite après en s'inclinant

profondément devant lui tandis que les gardes venaient à la rescousse, leurs épées brandies.

« Arrêtez ! Ne le tuez pas. » Yabu était stupéfait de voir quelqu'un agir avec autant d'insolence et de désinvolture en sa présence. « Ces barbares sont vraiment incroyables ! »

Le père était toujours à genoux ; il fixait les débris de sa croix ; ils le regardèrent tous tendre une main tremblante et ramasser le bois profané.

D'une voix basse, presque douce, il dit quelque chose au pirate ; il ferma les yeux, joignit les mains ; ses lèvres bougèrent vaguement.

Blackthorne l'observait, immobile ; ses yeux bleu pâle, félins, ne cillaient pas.

Yabu dit : « Omi-san, je veux d'abord monter à bord du bateau. »

Sa voix se fit grasse et empâtée à la perspective du plaisir qu'il s'était promis. « Je veux commencer par celui qui a les cheveux rouges, le petit homme là-bas, au bout de la rangée. »

Omi se pencha et ajouta d'une voix plus calme : « Excusez-moi, mais ça ne s'était jamais produit, Sire. Pas depuis l'arrivée des Portugais. Le crucifix n'est-il pas leur symbole sacré ? Ne respectent-ils pas *toujours* leurs prêtres ? Ne s'agenouillent-ils pas toujours devant eux ? Tout comme nos chrétiens ? Est-ce que les prêtres n'exercent pas sur eux un contrôle absolu ?

— Viens-en au fait.

— Nous détestons tous les Portugais, Sire. Hormis les quelques chrétiens qui sont parmi nous, *neh ?* Peut-être que ces barbares vous sont plus utiles vivants que morts ?

— Comment ça ?

— Ils sont uniques. Ils sont antichrétiens ! Peut-être qu'un homme sage trouverait le moyen d'utiliser leur haine – ou leur irréligiosité – à notre avantage. Ils sont votre propriété ; vous pouvez en faire ce que vous voulez. *Neh ? »* Oui. Et je veux qu'ils souffrent, pensa Yabu. Oui, mais tu peux te délecter de leur souffrance à n'importe quel moment. Écoute Omi. C'est un bon conseiller. Mais dois-tu lui faire confiance ? A-t-il une raison secrète pour te dire ça ? Réfléchis.

Il entendit son neveu lui dire : « Ikawa Jikkyu est chrétien. » Omi venait de prononcer le nom de l'ennemi abhorré, allié en même temps, que parent d'Ishido, qui régnait sur sa frontière occidentale. « Est-ce que cet infâme prêtre n'est pas chez lui, là-bas ? Peut-être que ces barbares pourraient vous donner la clef qui ouvre toute la province d'Ikawa. » Il ajouta avec délicatesse : « Peut-être même celle d'Ishido. Peut-être même celle de Toranaga. »

Yabu scruta le visage d'Omi et essaya de deviner ce qui se passait derrière ce front. Il tourna ensuite les yeux vers le bateau. Il n'avait plus aucun doute ; ce navire lui avait bien été envoyé par les dieux. Oui. Mais était-ce un cadeau ou une plaie ?

Il dissimula son plaisir pour la sécurité même de son clan. « Je suis d'accord. Mais avant tout, brise ces pirates. Enseigne-leur les bonnes manières. Surtout à *lui. »*

Ils étaient entassés dans l'une de ces nombreuses caves que les pêcheurs utilisaient pour stocker le poisson séché au soleil. Les samouraïs les y avaient conduits comme du bétail ; ils étaient maintenant enfermés sous terre. La cave faisait cinq pas de long sur trois de large et deux de haut. Le sol et les murs

étaient en terre battue. Le plafond était en planches ; il n'y avait qu'une trappe pour entrer ou sortir.

« Enlève-toi de mon pied, espèce de sale macaque !

— Ta gueule, mange-merde ! dit Pieterzoon. Eh ! Vinck bouge un peu, trou du cul, tu prends plus de place que n'importe qui, ici ! Tudieu, je me ferais bien une petite bière bien fraîche ! Bouge-toi !

— Je peux pas, Pieterzoon. On est plus serrés que l'étui d'une pucelle, ici.

— C'est le commandant. C'est lui qui prend toute la place. Pousse-le ! Réveille-le ! dit Maetsukker.

— Hein ? Qu'est-ce qu'il y a ? Laissez-moi tranquille. Qu'est-ce qu'il se passe ? Je suis malade. Je dois rester allongé. Où sommes-nous ?

— Fous-lui la paix. Il est malade. Allez, Maetsukker, debout, pour l'amour de Dieu. » Méchamment, Vinck força Maetsukker à se lever et le poussa contre le mur. Il n'y avait pas assez de place pour qu'ils puissent tous se coucher ou même s'asseoir confortablement. Le commandant, Paulus Spillbergen, était allongé de tout son long sous la trappe ; c'était là que l'on respirait le mieux ; ses affaires, mises en boule, lui servaient d'oreiller. Blackthorne était dans un coin, adossé à la paroi ; il fixait l'ouverture. L'équipage se tenait à l'écart, aussi loin de lui, qu'il le pouvait, sachant, par expérience, reconnaître ses humeurs et la violence qui couvait toujours sous ses allures tranquilles.

Maetsukker se mit en colère et flanqua son poing dans la gueule de Vinck :

« Fous-moi la paix ou je te tue, sale con. »

Vinck lui vola dans les plumes, mais Blackthorne les empoigna tous les deux et leur cogna la tête contre le mur.

« Fermez-la, vous tous », dit-il calmement. Ils obéirent. « On va régler les quarts. Le premier dort, le deuxième est assis ; le troisième reste debout et veille. Spillbergen restera allongé jusqu'à ce qu'il soit guéri. Les latrines sont dans ce coin-là. » Il répartit ses hommes en groupes. L'atmosphère devint plus supportable dès qu'ils se furent organisés.

Il faut qu'on sorte très vite d'ici si on ne veut pas être trop faibles, pensa Blackthorne. Dès qu'ils amèneront l'échelle pour nous donner à manger et à boire. Ce devrait être ce soir ou demain soir. Pourquoi nous ont-ils mis là ? Nous ne sommes pas un danger pour eux. Nous pourrions aider le *daimyô.* Va-t-il comprendre ? C'était le seul moyen que j'avais de lui faire comprendre que le jésuite est notre véritable ennemi. Va-t-il comprendre ? Le prêtre, lui, a compris.

« Peut-être Dieu vous pardonnera-t-il ce sacrilège. Pas moi, lui avait dit, très tranquillement, le père Sebastio. Je ne trouverai jamais le repos tant que vous et le diable qui vous possède ne serez pas complètement détruits. »

La sueur ruisselait sur ses joues et son menton. Il l'essuya, d'un air absent. Ses oreilles étaient à l'écoute des bruits de la cave, comme à bord du bateau, quand il dormait, rêvait ou n'était pas de quart ; juste assez sur le qui-vive pour prévenir tout danger.

Il va falloir sortir et prendre le bateau par la force. Je me demande ce que Felicity peut bien faire en ce moment. Et les enfants. Tudor a maintenant sept ans et Lisbeth… nous sommes à un an, onze mois et six jours d'Amsterdam ; ajoute trente-sept jours, le temps de faire les provisions et d'aller de Chatham à Amsterdam. C'est exactement son âge. Si tout va bien. Tout devrait bien aller. Ce serait chouette d'être de retour à la

maison, de se promener tous ensemble le long de la grève et dans les bois.

Il s'était entraîné, avec les années, à penser à eux comme aux personnages d'une pièce qui ne finirait jamais. Supporter l'éloignement aurait été intolérable autrement. Il pouvait presque compter sur ses doigts le nombre de jours qu'il avait, en onze ans de mariage, passés à la maison. Bien peu, pensa-t-il, trop peu. Il l'avait prévenue : « C'est une vie bougrement difficile pour une femme, Felicity. » Elle avait répondu : « Toute vie est difficile pour une femme. » Elle avait alors dix-sept ans.

Ses oreilles lui dirent de faire attention.

Vinck et Pieterzoon, bons amis, parlaient tranquillement. Van Nekk, comme les autres, fixait le vide. Spillbergen était à moitié réveillé. Blackthorne pensa que cet homme était plus fort qu'il n'en avait l'air.

Le silence se fit dès qu'ils entendirent les bruits de pas au-dessus de leurs têtes. Des voix étouffées parlaient cette langue gutturale, si bizarre à l'oreille. Blackthorne crut reconnaître la voix du samouraï – Omi-san ? Oui, c'était bien son nom ; mais il n'en était pas certain. Les voix cessèrent au bout d'un instant et les bruits de pas s'éloignèrent.

« Vous croyez qu'ils vont nous donner à manger, pilote ? demanda Sonk.

— Oui. »

Blackthorne sentait sa chemise complètement trempée ; il sentait également la puanteur environnante. Par le Seigneur Dieu, je prendrais bien un bain, pensa-t-il. Il sourit à ce seul souvenir.

Mura et les autres l'avaient transporté dans la pièce chaude et l'avaient allongé sur un banc de bois. Les trois femmes, sous les ordres de la vieille commère, s'étaient mises à le

déshabiller ; il avait essayé de les en empêcher, mais, à chaque fois qu'il avait esquissé un geste, l'un des hommes lui avait porté un coup qui l'avait laissé sans défense. Il n'avait pas honte d'être nu devant une femme, non. Mais d'être ainsi déshabillé publiquement, d'être allongé sur le dos comme un nourrisson, d'être lavé avec de l'eau chaude, savonneuse et parfumée pendant qu'elles bavardaient et riaient, dépassait la mesure. Il avait eu ensuite une érection ; il avait essayé de la prévenir. Plus il avait lutté, plus elle avait empiré. Du moins le pensait-il ; les femmes, elles, n'étaient pas du tout de cet avis. Elles avaient de plus en plus écarquillé les yeux. Il avait rougi. La vieille femme s'était mise à taper des mains, d'émerveillement et de stupeur ; elle avait dit quelque chose ; tout le monde avait acquiescé ; elle avait encore une fois secoué la tête avec étonnement.

Mura lui avait dit avec gravité : « Capitaine-san, mère-san merci ; le mieux sa vie ; maintenant pouvoir meurt contente ! » Il s'était incliné. Tous s'étaient inclinés. Blackthorne avait alors compris combien le spectacle était amusant et il s'était mis à rire. Ils en avaient été surpris, mais s'étaient eux aussi, finalement, mis à rire. Ils l'avaient ensuite plongé dans une eau extrêmement chaude qu'il n'avait pas pu supporter très longtemps. Ils l'avaient alors sorti, l'avaient à nouveau allongé sur le banc, haletant. Les femmes l'avaient séché. Un aveugle était ensuite venu. Blackthorne ne savait pas ce qu'était un massage. Il avait tenté de résister aux doigts inquisiteurs, mais leur force magique l'avait conquis ; il s'était, très vite, mis à ronronner comme un chat pendant que les doigts de l'aveugle déliaient les nœuds et délivraient le sang tapi sous sa peau, ses muscles et ses nerfs.

On l’avait ensuite aidé à se mettre au lit. Il s’était senti étrangement faible. Comme dans un rêve, et la fille était là. Elle avait été patiente avec lui. Après avoir dormi, une fois ses forces recouvrées, il l’avait prise avec douceur.

Il n’avait pas demandé son nom. Au matin, quand Mura, nerveux, tendu et affolé, était venu le sortir de son sommeil, elle était déjà partie.

Dans la cave, Spillbergen cherchait à nouveau la bagarre. Maetsukker se tenait la tête et gémissait non pas de douleur, mais de peur ; Croocq était au bord de la crise d’hystérie.

Jan Roper dit : « Dans tout ça, où faut-il rire, pilote ?

— Va donc au diable !

— Avec tout le respect que je vous dois, pilote », dit Van Nekk, prudemment. Il disait tout haut ce que les autres pensaient tous bas. « Vous avez commis une imprudence en attaquant le prêtre devant ce putain de salaud de Jaune. Si vous ne l’aviez pas fait, je ne crois pas qu’on serait maintenant dans ce merdier. Tout ce que vous avez à faire, c’est de mettre votre tête dans la poussière quand ce salaud de Seigneur est dans les parages. Les autres se font alors aussi doux que des agneaux. »

Il attendit une réponse, mais Blackthorne se retourna simplement vers la trappe et fit comme si rien n’avait été dit. Le malaise grandit.

« Vous auriez dû lui rompre le cou, pilote. Les jésuites ne nous laisseront, de toute façon, jamais en paix, dit Jan Roper. Ce sont de foutues punaises. Et nous, nous sommes ici, dans ce putain de trou puant. Et c’est le châtiment de Dieu.

— Foutaises, Roper, dit Spillbergen. Nous sommes ici parce…

— C’est le châtiment de Dieu ! Nous aurions dû brûler toutes les églises de Santa Magdellana. Pas seulement deux.

— Nous sommes peut-être ici pour faire le travail de Dieu », dit Van Nekk en essayant de le calmer. Roper était un brave homme malgré son fanatisme ; c'était un marchand habile et le fils de son associé. « Nous pourrions peut-être montrer à ces indigènes les erreurs de leurs habitudes papistes. Nous pourrions peut-être les convertir à la Vraie Foi.

— Tout à fait vrai », dit Spillbergen. Il se sentait encore faible, mais ses forces revenaient. « Je crois que vous auriez dû demander son avis à Baccus, pilote. Après tout, il est le chef des marchands. Il est très fort pour parlementer avec les sauvages. Passe-moi l'eau, t'ai-je dit !

— Il n'y en a pas, Paulus. » Le visage de Van Nekk s'assombrit un peu plus.

« Ils ne nous ont pas donné d'eau ni de nourriture. Nous n'avons même pas un pot pour pisser.

— Eh bien, demandes-en un ! Et un peu d'eau ! Dieu du ciel, qu'est-ce que j'ai soif. Demande de l'eau ! Toi !

— Moi ? dit Vinck.

— Oui. Toi ! »

Vinck regarda Blackthorne, mais il observait la trappe. Il semblait les avoir complètement oubliés. Vinck alla vers l'ouverture et se mit à crier.

« Hé ! vous, là-haut ! Donnez-nous cette putain d'eau ! Nous voulons à manger et à boire ! »

Pas de réponse. Il cria à nouveau. Toujours pas de réponse. Peu à peu, les autres se joignirent à lui, en chœur. Ils se mirent tous, à l'exception de Blackthorne, à hurler comme des loups. Le ton de leurs voix trahissait leur peur et leur sentiment de promiscuité.

La trappe s'ouvrit. Omi passa la tête et les regarda. Mura était à côté de lui. Le prêtre était là, également.

« De l’eau ! À manger, bon Dieu ! Laissez-nous sortir d’ici ! »

Omi fit un signe à Mura qui acquiesça et s’en alla. Un instant plus tard, il revint avec un autre pêcheur ; ils portaient un énorme fût qu’ils vidèrent sur la tête des prisonniers. Les hommes s’éparpillèrent aux quatre coins de la cave, mais beaucoup ne purent en éviter le contenu – déchets de poisson en décomposition et eau salée.

Blackthorne n’avait pas bougé de son coin. Il fixait simplement Omi. Il le haïssait.

Omi se mit ensuite à parler. Un silence intimidé s’établit, seulement interrompu par les quintes de toux et les haut-le-cœur de Spillbergen.

Quand Omi eut terminé, le prêtre passa la tête, à son tour.

« Tels sont les ordres de Kasigi Omi : vous allez vous comporter comme des êtres humains. Vous n’allez plus faire de bruit. Si vous en faites, cinq tonneaux seront, la prochaine fois, déversés dans la cave. Puis dix, vingt. On vous donnera à boire et à manger deux fois par jour. Quand vous aurez appris à vous tenir, vous serez autorisés à retourner dans le monde des hommes. Le seigneur Yabu vous a gracieusement épargné la vie, à condition que vous lui soyez loyaux. Tous, sauf un. L’un de vous doit mourir. Au crépuscule. À vous de désigner celui qui doit mourir. Mais vous – il montra Blackthorne du doigt – vous ne pouvez pas être désigné. » Mal à l’aise, le prêtre reprit sa respiration, s’inclina rapidement devant le samouraï et recula.

Omi jeta un regard au fond du trou. Il vit les yeux de Blackthorne et y lut la haine qui couvait. Il faudra beaucoup de temps pour briser cet homme, pensa-t-il. Peu importe. Nous avons tout le temps.

La trappe se referma avec violence.

# 3

Yabu était dans son bain chaud, plus satisfait et confiant que jamais. Le bateau avait révélé sa richesse et elle lui donnait une puissance qu'il n'avait jamais osé souhaiter, même en rêve.

« Je veux que tout soit débarqué demain, avait-il dit. Remballez les mousquets. Camouflez tout sous des filets ou des sacs. »

Cinq cents mousquets, pensa-t-il, avec exultation. Avec plus de poudre et de munitions que tout ce que Toranaga possède dans les Huit Provinces entières. Vingt canons et cinq mille boulets. Du matériel européen de première qualité.

Non, jamais, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait espéré posséder cinq cents armes à feu. À présent, il les avait pour rien, et lui seul savait s'en servir. Mais au service de qui allait-il les mettre ? De Toranaga ou d'Ishido ? Devait-il attendre, et devenir, peut-être, l'ultime vainqueur ? « Mura, occupe-toi des porteurs. Igurashi-san, je veux que toutes ces armes, y compris les canons, soient amenées en secret à ma forteresse de Mishima. Vous en êtes responsable. Vous voyagerez de nuit. Vous veillerez à ce qu'un maximum de sécurité soit respecté.

— Oui, Sire.

— Tout cela doit rester secret, Mura, sinon le village sera détruit.

— Je peux répondre de mon village. Je ne peux pas répondre du voyage ou des autres villages. Qui peut savoir où les espions se trouvent ? »

Yabu s'était ensuite rendu à la chambre forte. Elle renfermait le butin des pirates : des plats en or et en argent, des candélabres et autres objets d'ornement.

Yabu remua dans son bain. Il essuya avec une petite serviette blanche la sueur qui perlait sur son front et son cou, puis s'enfonça plus profond dans l'eau chaude et parfumée. Si, il y a trois jours, un devin t'avait prédit que tout ça arriverait, se dit-il, tu lui aurais certainement fait couper la langue pour de tels mensonges.

Il y a trois jours, il était à Yedo, la capitale de Toranaga. Le message d'Omi était arrivé au crépuscule. Il fallait de façon évidente, fouiller le bateau immédiatement, mais Toranaga était toujours à Osaka pour la confrontation finale avec le sire-général Ishido. En son absence, Toranaga avait invité Yabu et tous les *daimyôs* voisins et amis à attendre son retour. On ne pouvait décliner pareille invitation sans résultats néfastes. Yabu savait bien qu'il servait, avec les autres *daimyôs* indépendants, ainsi que leurs familles, de protection supplémentaire à la sécurité de Toranaga. Bien que le mot n'ait jamais été employé, ils étaient retenus comme otages tant que Toranaga ne serait pas revenu sain et sauf de l'imprenable forteresse d'Osaka, où avait lieu la rencontre. Toranaga était président du Conseil des régents que le Taikô avait, sur son lit de mort, nommé pour gouverner l'empire durant la minorité de son fils Yaemon, aujourd'hui âgé de sept ans. Il y avait cinq régents. Ils étaient tous d'importants *daimyôs,* mais, seuls, Toranaga et Ishido détenaient le pouvoir réel. Yabu avait soigneusement pesé le pour et le contre d'un éventuel départ. Puis il avait fait appeler sa femme et sa concubine favorite.

« Un message secret de mon neveu Omi m'apprend qu'un bateau barbare s'est échoué à Anjiro.

— Un des Vaisseaux noirs ? » avait demandé sa femme, toute excitée. Ces Vaisseaux étaient d'énormes et riches navires marchands qui, chaque année avec la mousson, faisaient la navette entre Nagasaki et la colonie portugaise de Macao à mille miles environ au sud du territoire chinois.

— Non. Mais il doit être bourré de richesses. Je m'en vais sur-le-champ. Dites que je suis malade et que je ne dois être dérangé sous aucun prétexte. Je serai de retour dans cinq jours.

— C'est très très dangereux, avait dit sa femme, en guise d'avertissement. Sire Toranaga a donné des ordres précis. Nous devons l'attendre. Je suis certaine qu'il va conclure un nouveau compromis avec Ishido ; il est trop puissant pour que nous l'offensions. Sire, comment vous assurer que personne ne suspectera la vérité ? Il y a des espions partout. Si Toranaga revenait et découvrait que vous êtes parti, votre absence serait mal interprétée. Vos ennemis lui monteraient la tête contre vous.

— Mais ce n'est pas un bateau barbare comme les autres. Ce *n'est pas* un bateau portugais. Écoutez-moi. Omi dit qu'il vient d'un autre pays. Ces hommes parlent une langue différente, ont les yeux *bleus* et les cheveux *dorés. »*

Dame Yuriko, son épouse, était la seule femme qu'il ait toujours crainte, la seule qu'il n'ait jamais respectée – hormis sa mère, à présent défunte. Et elle dirigeait sa maison de main de maître.

— Est-ce qu'Omi-san a donné des détails sur la cargaison ?

— Non. Il ne l'a pas inspectée, Yuriko-san. Il dit qu'il a tout de suite fait poser les scellés parce que tout ça sortait vraiment de l'ordinaire. Nous n'avons jamais vu de bateaux non portugais, *neh ?* Il dit aussi que c'est un navire de guerre. Armé de vingt canons.

— Alors, quelqu’un doit aller le voir sur-le-champ.

— J’y vais. Moi-même.

— Je vous en prie, réfléchissez bien. Envoyez Mizuno. Votre frère est habile et sage. Je vous en prie. N’y allez pas.

— Mizuno est un faible. On ne peut pas lui faire confiance.

— Dites-lui alors de se faire immédiatement seppuku et qu’on en finisse, dit-elle sèchement.

— Plus tard, pas maintenant.

— Envoyez alors Zukimoto. On peut certainement lui faire confiance.

— Si Toranaga n’avait pas ordonné à toutes les femmes et toutes les concubines de rester ici, c’est vous que j’aurais envoyée. Mais ce serait trop risqué. Il faut que j’y aille. Je n’ai pas le choix. Yuriko-san, vous me dites que mon trésor est vide. Vous me dites que je n’ai plus aucun crédit auprès de ces maudits usuriers. Zukimoto me dit que nous imposons les paysans au maximum. J’ai besoin de chevaux, d’armes et de samouraïs supplémentaires. Peut-être que ce bateau va m’en donner les moyens ?

— Les ordres de Toranaga étaient clairs et précis, Sire. S’il rentre et voit que…

— Oui. *S’il* rentre, madame. Je continue de penser qu’il est allé se jeter dans la gueule du loup. Sire Ishido a quatre-vingt mille samouraïs dans la forteresse et aux alentours d’Osaka. Se rendre là-bas avec une centaine d’hommes seulement était vraiment un acte insensé. Si j’étais Ishido et si je le tenais à ma merci, je le ferais tuer tout de suite.

— Oui, dit Yuriko. Mais la mère de l’héritier est toujours détenue à Yedo, jusqu’au retour de Toranaga. Le sire-général Ishido n’osera pas toucher à Toranaga tant qu’elle ne sera pas de retour à Osaka.

— Je le ferais tuer. Peu importe que dame Ochiba vive ou meure. L'héritier est en sécurité à Osaka. Toranaga mort, la succession ne pose plus de problèmes. Il est le seul vrai danger pour l'héritier, le seul qui ait la possibilité de jouer avec le Conseil des régents, d'usurper la puissance du Taikô et d'éliminer l'enfant.

— Excusez-moi, Sire. Peut-être que le sire-général Ishido peut gagner les trois autres régents à sa cause et récuser ainsi Toranaga. Il n'y aurait donc plus de Toranaga, *neh* ? lui dit sa concubine.

— Oui, madame. Si Ishido le voulait, il le pourrait, mais je ne pense pas qu'il puisse le faire actuellement. Pas plus que ne le peut Toranaga. Le Taikô a choisi les cinq régents avec trop de finesse. Ils se méprisent tellement qu'il leur est pratiquement impossible de tomber d'accord sur un seul point.

— Mais un de ces jours, Sire, quatre des régents se ligueront contre le cinquième par jalousie, peur ou ambition, *neh ?* Les quatre régents, ainsi coalisés, tourneront les ordres du Taikô pour pouvoir déclarer la guerre, *neh ?*

— Oui. Mais ce sera une toute petite guerre, madame. Le solitaire sera toujours vaincu. Ses terres seront partagées entre les vainqueurs qui devront à nouveau désigner un cinquième régent. Et, un jour, la règle des quatre contre un prévaudra, une fois de plus. Le solitaire sera encore vaincu et ses terres partagées, comme l'a prévu le Taikô. Mon problème est de savoir qui sera ce solitaire : Ishido ou Toranaga. – Toranaga.

— Pourquoi ?

— Parce que les autres le craignent trop. Parce qu'ils savent tous que Toranaga aspire secrètement, malgré toutes ses ardentes dénégations, au titre de Shôgun. »

Shôgun était, au Japon, le rang le plus élevé auquel un mortel puisse accéder. Shôgun impliquait la dictature militaire suprême. Un seul *daimyô* à la fois pouvait avoir ce titre. Seule Sa Majesté Impériale, l'empereur régnant, le Divin Fils du Ciel, qui vivait enfermé avec toute sa famille à Kyoto, pouvait l'accorder.

Le pouvoir absolu allait de pair avec le titre de shôgun : le shôgun régnait au nom de l'empereur. Tout pouvoir émanait de l'empereur, descendant direct des dieux. Tout *daimyô* s'opposant au shôgun entrait donc automatiquement en rébellion avec le trône. Il était immédiatement déchu et ses terres confisquées. Seuls les descendants des grandes familles d'origine semi-divine, telles que les Minowara, Takashima et Fujimoto, possédaient un droit historique leur permettant de postuler au titre de shôgun.

Toranaga descendait des Minowara. Yabu pouvait prouver son appartenance à une branche cadette des Takashima, affiliation suffisante au cas où il accéderait au rang suprême.

« Bien sûr, madame…, dit-il, bien sûr Toranaga veut devenir shôgun, mais il n'y parviendra jamais. Les autres régents le méprisent et le craignent. Ils vont donc tout faire pour le neutraliser, comme l'avait prévu le Taikô. » Il se pencha en avant et regarda sa femme intensément : « … Vous dites que Toranaga va perdre en faveur d'Ishido ?

— Il va être isolé, oui. Mais, pour finir, je ne pense pas qu'il perde, Sire. Je vous en prie, ne désobéissez pas à sire Toranaga. Ne quittez pas Yedo pour aller inspecter ce navire barbare, aussi étrange qu'il soit d'après les descriptions d'Omi-san. Je vous en prie, envoyez Zukimoto à Anjiro.

— Et si le bateau contenait de l'argent ? Ou de l'or ? Feriez-vous alors confiance à Zukimoto ? À l'un de nos officiers ?

— Non. »

Cette nuit-là, il quitta donc Yedo secrètement, avec cinquante hommes seulement. Il possédait à présent la fortune ; il détenait des prisonniers uniques ; l'un d'entre eux allait mourir. À l'aube, il reprendrait la route de Yedo.

Spillbergen tenait dans sa main les brins de paille de riz. Son visage était tendu. « Qui veut tirer le premier ? »

Personne ne répondit. Blackthorne semblait somnoler dans son coin, debout contre la paroi. Il n'avait pas bougé. Le soleil se couchait.

« Quelqu'un doit tirer le premier », ordonna Spillbergen d'une voix rauque. Allez, il ne reste plus beaucoup de temps. »

Ils avaient eu à manger ; on leur avait donné un baril d'eau et un tonneau en guise de latrines. Mais rien pour se laver ou pour faire disparaître l'odeur nauséabonde qui les imprégnait. Et les mouches étaient arrivées. L'air était fétide, le sol boueux. La plupart des hommes étaient torse nu et en nage, en raison de la chaleur qui régnait, mais aussi à cause de la peur.

Spillbergen les dévisagea l'un après l'autre, puis revint sur Blackthorne. « Pourquoi… pourquoi êtes-vous éliminé ? Hein ? Pourquoi ? »

Blackthorne ouvrit les yeux. Ils étaient de glace. « Pour la dernière fois : je-n'en-sais-rien.

— C'est injuste. Injuste. »

Blackthorne se replongea dans sa rêverie. Il doit exister un moyen pour s'échapper d'ici. Il doit exister un moyen pour gagner le bateau. Ce fumier va finir par nous tuer, aussi vrai qu'il existe une étoile polaire. Il ne reste pas beaucoup de temps. J'ai été éliminé parce qu'ils doivent me mijoter une saloperie de derrière les fagots.

Quand la trappe s'était refermée, ils l'avaient tous regardée. Quelqu'un avait dit : « Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je ne sais pas, avait-il répondu.

— Pourquoi on peut pas vous désigner ?

— Je n'en sais rien ! Déblayez-moi ce foutoir et empilez la merde, là-bas dans le coin.

— On a pas de balais ou de…

— Servez-vous de *vos mains ! »*

Ils obéirent. Il les aida et nettoya le commandant du mieux qu'il put.

« Ça va aller maintenant.

— Comment… comment va-t-on faire pour désigner quelqu'un ? demanda Spillbergen.

— On ne va désigner personne. On va se battre.

— Avec quoi ?

— Vous comptez peut-être aller à l'abattoir comme un mouton ? C'est *ça ?*

— Ne soyez pas ridicule… ils ne veulent pas de moi ce ne serait pas bien que ce soit moi qui y aille.

— Pourquoi ça ? demanda Vinck.

— Je suis le commandant. »

Vinck dit ironiquement : « Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, vous pourriez peut-être vous porter volontaire. C'est votre devoir.

— Très bonne suggestion, dit Pieterzoon, j'appuie la proposition. »

Spillbergen se mit à donner des ordres et à fanfaronner, mais il vit les yeux sans pitié qui le cernaient. Il se tut et fixa le sol, plein de dégoût. Puis il dit : « Non. Ce… ce ne serait pas bien que quelqu'un se portât volontaire. Ce… nous allons… nous allons

tirer au sort. À la courte paille. Nous allons mettre nos mains… nous allons nous mettre entre les mains du Seigneur. Pilote, vous tiendrez les brins de paille.

— Non. Je n'ai rien à voir là-dedans. J'ai dit que nous allions nous battre.

— Ils vont tous nous tuer. Vous avez entendu ce que le samouraï a dit : vos vies sont épargnées, sauf une. » Spillbergen essuya son visage ruisselant de sueur ; un essaim de mouches s'envola. « Donne-moi un peu d'eau. Il vaut mieux qu'un seul homme meure. » Van Nekk remplit la gourde et la tendit à Spillbergen. « Nous sommes dix. Toi y compris, Paulus. Le compte est bon.

— Très bon… à moins que ça tombe sur toi. » Vinck jeta un coup d'œil vers Blackthorne : « On est de taille à se battre contre ces épées ?

— Irais-tu, résigné, à la torture si ça tombait sur toi ?

— Je sais pas. »

Van Nekk dit : « On tire au sort. On laisse Dieu décider.

— Pauvre Dieu, dit Blackthorne, il a bon dos !

— On fait comme l'a dit Paulus. C'est lui le commandant, dit Van Nekk.

— On tire à la courte paille. C'est mieux pour la majorité. Au vote. Tout le monde est pour ? »

Ils avaient tous dit oui. Sauf Vinck. « Je suis avec le pilote. Au diable vos putains de conneries de merde de brins de paille. »

Ils étaient finalement arrivés à le convaincre. Spillbergen coupa les dix brins de paille, puis en recoupa un en deux. Il répéta : « Qui veut tirer le premier ?

— Comment on va savoir si… si celui qui tire le mauvais brin, le plus court, va bien s'en aller ? Comment on va savoir ? » La

voix de Maetsukker était blanche.

« On en sait rien. On en est pas sûr. On devrait le savoir, dit Croocq.

— C'est facile, dit Jan Roper, jurons que nous le faisons au nom de Dieu. En son nom. Mourir… mourir pour les autres, en son nom. Comme ça, plus de problèmes. L'agneau béni de Dieu ira directement vers la Gloire éternelle.

— Allez, Vinck. Fais ce qu'a dit Roper.

— D'accord – les lèvres de Vinck étaient sèches – si… si c'est moi… je jure par le Seigneur Dieu que je les suivrai si… si je tire la courte paille. Au nom de Dieu. »

Tous suivirent l'exemple. Maetsukker était si affolé qu'il fallut lui souffler les mots avant de le laisser retomber dans le labyrinthe de son cauchemar. Sonk tira le premier. Pieterzoon, Jan Roper, Salomon et Croocq le suivirent. Spillbergen mourait à petit feu. Ils s'étaient tous mis d'accord pour qu'il n'ait pas à choisir. Le dernier brin serait le sien. Ses chances s'amenuisaient.

Ginsel était épargné. Plus que quatre.

Maetsukker pleurait. Il poussa Vinck de côté, prit un brin de paille et n'en crut pas ses yeux en découvrant que ce n'était pas le bon.

Le poing de Spillbergen tremblait et Croocq dut lui soutenir le bras.

Lequel vais-je prendre ? se demandait Van Nekk, désespérément. Ô mon Dieu, venez-moi en aide. Il arrivait à peine à les discerner à travers le brouillard de sa myopie. Si seulement j'y voyais quelque chose, je saurais peut-être lequel prendre. Lequel ?

Il tira et porta le brin à ses yeux pour lire clairement sa condamnation, mais ce n'était pas le plus court.

Vinck regarda ses doigts prendre l'avant-dernier brin qui tomba à terre. Tout le monde vit que c'était le plus court. Spillbergen desserra sa main nouée et s'évanouit.

Ils observaient tous Vinck, fixement. Il les regarda désespérément, sans les voir. Il haussa légèrement les épaules, esquissa un sourire et écarta les mouches qui le gênaient, d'un geste absent. Puis il s'effondra telle une masse. Ils lui firent de la place et s'écartèrent de lui comme s'il avait eu la lèpre. Blackthorne était agenouillé dans la boue près de Spillbergen.

« Il est mort ? » demanda Van Nekk d'une voix presque inaudible.

Vinck éclata de rire : « C'est moi… c'est moi qui suis mort… Je suis mort.

— N'aie pas peur. Tu es l'agneau béni du Seigneur. Tu es entre les mains de Dieu, dit Jan Roper d'une voix confiante.

— Oui, n'aie pas peur, lui dit Van Nekk.

— C'est facile, maintenant. N'est-ce pas ? » Vinck les dévisagea l'un après l'autre. Pas un ne put soutenir son regard. Seul, Blackthorne ne détourna pas les yeux.

« Apporte-moi un peu d'eau, Vinck. Va jusqu'au baril et rapporte-moi un peu d'eau. Allez, vas-y. »

Vinck le fixa, puis saisit la gourde, alla la remplir et la lui rapporta. « Seigneur Dieu, pilote, qu'est-ce que je vais faire ? » murmura-t-il. « Aide-moi d'abord avec Paulus. Vinck ! Fais ce que je te dis. Tu crois qu'il va bien ? » Aidé par le calme de Blackthorne, Vinck réussit à chasser son angoisse. Le pouls de Spillbergen était faible. Il écouta les battements de son cœur, lui retroussa les paupières et l'observa pendant un moment : « Je sais pas, pilote. Seigneur Dieu, j'arrive pas à y voir clair dans ma pauvre tête. Son cœur va bien, je crois. Il aurait besoin d'une bonne saignée, mais… je peux pas… je peux pas me concentrer…

donnez-moi… » Il s’arrêta, épuisé, alla se rasseoir contre le mur. Les sanglots se mirent à déchirer son corps. La trappe s’ouvrit.

Omi se tenait dans l’encadrement ; sa silhouette se découpait contre le ciel ; le soleil couchant ensanglantait son kimono.

# 4

Vinck essaya vainement de remuer les jambes. Il avait souvent regardé la mort en face, mais jamais de cette façon-là, résigné. Les brins de paille en avaient décidé ainsi. Pourquoi moi ? hurlait son cerveau. Je suis pas pire que les autres. Je suis même meilleur que beaucoup. Seigneur Dieu du ciel, pourquoi moi ?

L'échelle avait été amenée. Omi fit signe à l'homme désigné de grimper, et vite. *« Isogi ! »*

Van Nekk et Jan Roper priaient en silence, les yeux clos. Pieterzoon ne voulait pas voir. Blackthorne fixait Omi et ses lieutenants.

Omi gueula encore une fois : « *Isogi ! »*

Vinck essaya de se mettre debout : « Aidez-moi. Que quelqu'un m'aide ! »

Pieterzoon, qui était à côté de lui, se pencha, passa la main sous son bras et l'aida à se lever. Blackthorne était au bas de l'échelle, les jambes fermement plantées dans la boue.

Il se servit alors du mot qu'il avait entendu à bord du bateau : « *Kinjiru ! »*

Un mouvement de stupéfaction parcourut la cave. Omi serra la main sur le pommeau de son épée et se dirigea vers l'échelle.

Blackthorne se mit à la secouer violemment, mettant ainsi Omi au défi d'y poser seulement le pied.

« *Kinjiru ! »*

Omi s'arrêta.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Spillbergen, terrifié.

— Je lui ai dit que c'était interdit ! Pas un seul des membres de mon équipage n'ira à la mort sans s'être battu.

— Mais… mais nous sommes tous d'accord !

— Pas moi !

— Êtes-vous devenu fou ? »

Vinck murmura : « C'est d'accord, pilote. J'ai… nous nous sommes mis d'accord et c'était juste. C'est la volonté de Dieu. Je vais… c'est… » Il se dirigea à tâtons jusqu'au bas de l'échelle, mais Blackthorne barrait implacablement le passage et faisait face à Omi.

« Tu ne t'en iras pas sans t'être battu. Personne ne s'en ira.

— Éloignez-vous de l'échelle, pilote ! On vous donne l'ordre de vous éloigner ! » Spillbergen, nerveux et tremblant, restait tapi dans son coin. Sa voix se fit criarde : « Pilote ! »

Mais Blackthorne n'écoutait pas. « Tenez-vous prêts ! »

Omi fit un pas en arrière et hurla un ordre à ses hommes. Immédiatement, un samouraï, suivi par deux autres, se mit à descendre l'échelle, l'épée dégainée. Blackthorne secoua violemment les montants. Il agrippa l'attaquant, fit un écart pour éviter le coup d'épée et essaya de l'étrangler.

« Aidez-moi. Bon Dieu, défendez votre *peau !* »

Blackthorne changea de prise pour faire dégringoler l'homme des barreaux. Un deuxième samouraï descendait l'échelle. Vinck sortit de son état cataleptique et se jeta fou furieux à sa tête. Il intercepta l'arme qui aurait dû trancher le poignet de Blackthorne, tint le bras ennemi à distance et flanqua son poing libre dans la gueule de l'assaillant. Le samouraï, haletant, lui balança un coup de pied vicieux, qu'il sembla à peine accuser. Il grimpa les barreaux quatre à quatre et se jeta sur l'homme pour s'emparer de son épée ; il lui lacérait le visage avec ses ongles. Les deux autres samouraïs

étaient gênés par l'étroitesse de la cave et la présence de Blackthorne. Un coup atteignit Vinck à la face et il tournoya. Le samouraï qui était sur l'échelle se rua sur Blackthorne, mais manqua sa cible ; l'équipage tout entier passa à l'attaque.

Croocq martelait du poing le cou-de-pied du samouraï et sentit craquer l'un des osselets. L'homme s'arrangea pour lancer son épée hors du trou – il ne voulait pas que l'adversaire s'en empare – et s'effondra lourdement dans la boue. Vinck et Pieterzoon lui tombèrent dessus. Il se défendit avec férocité ; les autres tombèrent également à bras raccourcis sur l'intrus. Blackthorne ramassa une dague recourbée et se mit à grimper l'échelle, suivi par Croocq, Jan Roper et Salomon. Les deux samouraïs battirent en retraite et prirent position à l'entrée du trou. Leurs épées meurtrières étaient prêtes à frapper. Blackthorne savait très bien que son poignard était inutile. Il chargea pourtant, soutenu par ses compagnons. Au moment où sa tête émergea du trou, un sabre retomba sur lui et le rata de quelques centimètres. Un coup violent porté par un samouraï invisible le renvoya sous terre.

Il se retourna et fonça à nouveau vers l'échelle ; il évita la mêlée des combattants qui tentaient de maîtriser le samouraï allongé dans la boue puante. Vinck frappa l'homme à la base du cou ; il cessa de bouger. Vinck continua à le marteler de ses poings jusqu'à ce que Blackthorne l'écarte. « Ne le tue pas… on peut s'en servir comme otage ! » cria-t-il. Il essaya désespérément de ramener l'échelle dans la cave, mais elle était trop haute. Les lieutenants d'Omi attendaient, impassibles, à l'entrée de la cave.

« Pour l'amour de Dieu, pilote, arrêtez ! dit Spillbergen, d'une voix étranglée. Ils vont tous nous tuer… vous allez tous nous tuer ! Arrêtez-le ! Que quelqu'un l'arrête ! »

Omi gueulait d'autres ordres. « Attention ! » cria Blackthorne.

Trois autres samouraïs, armés de couteaux et ne portant qu'un pagne autour des reins, sautèrent agilement dans le trou. Les deux premiers se jetèrent avec préméditation sur Blackthorne, le clouant au sol ; ils s'acharnèrent ensuite sur lui sauvagement, oubliant qu'ils mettaient ainsi leur propre vie en danger. Blackthorne était submergé par la force de ces hommes. Il ne pouvait se servir de son couteau et sentait sa combativité l'abandonner ; il aurait aimé posséder l'adresse de Mura au corps à corps. Il savait qu'il n'allait pas pouvoir résister très longtemps ; il fit un dernier effort et libéra l'un de ses bras. Sa tête explosa sous le tranchant d'une main dure comme la pierre ; un autre coup fit jaillir un arc-en-ciel de couleurs dans son cerveau ; il essaya quand même de lutter. Vinck travaillait l'un des samouraïs à la gorge quand le troisième lui tomba dessus, du haut de la trappe ; Maetsukker poussa un hurlement ; une dague venait de lui inciser le bras. Van Nekk se frayait un chemin à l'aveuglette et Pieterzoon disait : « Pour l'amour de Dieu, c'est eux que tu dois frapper, pas moi ! » Mais le marchand, terrorisé, n'entendit pas. Blackthorne saisit l'un des samouraïs à la gorge. Il n'arrivait pas à assurer sa prise à cause de la boue et de la sueur. Il était presque arrivé à se mettre sur ses pattes comme un taureau furieux, quand un dernier coup l'atteignit. Il glissa dans le néant. Les trois samouraïs se frayèrent un chemin vers l'extérieur ; l'équipage, à présent sans chef, reculait devant le dangereux moulinet des trois épées ; les guerriers ne cherchaient pas à tuer ou à mutiler qui que ce soit ; ils cherchaient simplement à tenir en respect les hommes haletants et terrorisés, à leur faire dégager l'accès de l'échelle, là où Blackthorne et le premier samouraï gisaient, inertes. Omi descendit, arrogant, dans le trou et saisit l'homme

le plus proche de lui ; c'était Pieterzoon. Il lui fit monter l'échelle de force. Pieterzoon hurla et tenta de résister à l'emprise d'Omi. Un couteau lui entama le poignet ; un autre lui entailla le bras. Le marin fut impitoyablement hissé au haut de l'échelle, hurlant.

« C'est pas moi qui dois y aller, c'est pas moi, c'est pas moi… » Il avait les deux pieds posés sur les barreaux et tentait d'échapper aux coups et à la souffrance. Il cria une dernière fois « Aidez-moi, pour l'amour de Dieu… » et disparut en délirant.

Omi le suivit sans se presser.

Un samouraï sortit, puis un autre. Le troisième ramassa la dague dont Blackthorne s'était servi, tourna le dos avec mépris, enjamba le corps prostré de son camarade inconscient et grimpa l'échelle qui fut tout de suite ramenée. L'air, la lumière et le ciel disparurent. On poussa à nouveau les verrous de la trappe. Les mouches revinrent.

Personne ne bougea pendant un moment. Jan Roper avait une petite entaille à la joue ; Maetsukker saignait abondamment. Les autres étaient encore sous le choc ; à l'exception de Salomon, qui tâtonna vers Blackthorne, effondré sur le samouraï évanoui, et le souleva en disant quelque chose de guttural et en montrant l'eau du doigt. Croocq en apporta un peu dans une gourde, l'aida à redresser Blackthorne, toujours inconscient. Ils se mirent à lui laver la figure.

« Quand ces salopards… quand ils lui sont tombés dessus, j'ai cru entendre son cou ou son épaule se rompre, dit le garçon qui respirait difficilement. On dirait un cadavre. »

Sonk se leva avec difficulté et se fraya un chemin jusqu'à eux. Il remua prudemment la tête de Blackthorne d'un côté puis de l'autre, tâta les épaules. « Tout semble en place. Faut attendre qu'il revienne pour dire. »

Vinck commença à se lamenter : « Pauvre Pieterzoon… je suis damné… je suis damné…

— Tu étais sur le point d'y aller. C'est le pilote qui t'en a empêché. Tu étais sur le point d'y aller, comme tu l'avais promis. Je t'ai vu, par le Seigneur Dieu. »

Sonk secoua Vinck qui ne fit pas attention. « Je t'ai vu, Vinck. » Il se tourna vers Spillbergen, en chassant les mouches d'un geste de la main. « C'est pas vrai ?

— Oui. Il était sur le point d'y aller. Vinck, arrête de pleurnicher ! C'est la faute du pilote. Donne-moi un peu d'eau.

— C'est pas la faute de Vinck, dit Van Nekk avec lassitude. Il ne pouvait pas se lever, vous ne vous souvenez pas ? Il a demandé de l'aide. J'avais moi-même si peur que je ne pouvais pas bouger. Et j'avais pas à y aller, moi.

— Ce n'est pas la faute de Vinck, dit Spillbergen, non. C'est sa faute. » Ils regardèrent tous Blackthorne. « Il est fou.

— Tous les Anglais sont fous, dit Sonk. Vous en avez déjà connu un qui l'était pas ? Grattez-en un et vous découvrez un dingue… et un pirate par-dessus le marché.

— Des salauds, tous tant qu'ils sont ! dit Ginsel.

— Non. Pas tous, dit Van Nekk. Le pilote a fait ce qu'il croyait être le mieux.

— Attention ! » Ginsel indiqua du doigt le samouraï qui bougeait et geignait. Sonk se précipita sur lui et lui décrocha un coup de poing dans la mâchoire. L'homme retomba, inconscient.

« Par la mordieu ! Pourquoi c'est y que ces salopards l'ont laissé ici ? Ils auraient pu l'emporter avec eux.

— Ne lui retape pas dessus, Sonk. Ne le tue pas. C'est un otage. »

Croocq regardait Vinck, accroupi contre l'un des murs, enfermé dans ses gémissements et sa haine de lui-même. « Que Dieu nous aide. Qu'est-ce qu'ils vont faire à Pieterzoon ? Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ?

— C'est la faute du pilote, dit Jan Roper, seulement sa faute. »

Van Nekk jeta un coup d'œil plein de pitié vers Blackthorne. « De toute façon, ça n'a plus aucune importance, n'est-ce pas ? »

Maetsukker s'écroula ; le sang coulait toujours le long de son avant-bras. « Je suis blessé. Que quelqu'un vienne m'aider. »

Salomon lui fit un tourniquet avec un bout de chemise et étancha le sang. L'entaille du biceps était profonde, mais aucune artère ni veine n'avait été touchée. Les mouches se mirent à agacer la plaie.

« Saloperies de mouches ! Que Dieu envoie le pilote en enfer ! dit Maetsukker.

— On était d'accord. Mais non ! Monsieur avait besoin de sauver Vinck ! Et maintenant, il a le sang de Pieterzoon sur les mains et on va tous souffrir à cause de lui.

— Ta gueule ! Il a dit qu'aucun membre de son équipage… »

Des bruits de pas se firent entendre au-dessus de leurs têtes. La trappe s'ouvrit. Les villageois se mirent à déverser des tonneaux d'eau salée et de déchets de poisson avarié. Ils s'arrêtèrent quand le sol de la cave fut recouvert par quinze centimètres d'eau environ.

Les hurlements commencèrent quand la lune fut haute.

Yabu était agenouillé dans le jardin intérieur de la maison d'Omi. Immobile. Il contemplait le clair de lune dans les arbres en fleurs. Un pétale tomba en tournoyant et il pensa :

*La beauté*

*N’est pas moindre*
*Quand elle s’envole*
*Au vent.*

Yabu avait besoin de toutes ses forces pour se concentrer sur les arbres, le ciel, la nuit et la douce caresse du vent, pour respirer le doux parfum de la mer, composer des poèmes et, en même temps, savourer les hurlements de l’agonisant. Il avait mal au dos et seule sa volonté le rendait ferme comme un roc. Cette conscience l’amenait à un degré de sensualité inexprimable. Et cette nuit-là, il l’éprouva comme jamais il ne l’avait ressentie.

« Omi-san, combien de temps notre maître reste-t-il ici ? lui demanda sa mère, dans un murmure anxieux.

— Je ne sais pas.

— Ces hurlements sont épouvantables. Quand vont-ils s’arrêter ?

— Je ne sais pas. »

Ils étaient assis à l’intérieur de la maison. Omi avait donné la chambre de sa mère à Yabu. Les deux pièces donnaient sur le jardin qu’il avait aménagé avec tant d’efforts. Ils voyaient Yabu à travers les claies ; l’arbre projetait d’impressionnants dessins sur son visage ; le clair de lune éclaboussait le pommeau de ses épées.

« J’aimerais bien aller me coucher, dit la femme en tremblant, mais je ne peux pas dormir avec tout ce bruit. Quand est-ce que ça va cesser ?

— Je ne sais pas. Prenez patience, mère dit Omi calmement, le bruit va bientôt cesser. Sire Yabu retourne demain à Yedo. Je vous en prie, soyez patiente. » Mais Omi savait que la torture se poursuivrait jusqu’à l’aube. Il en avait été ainsi décidé.

Il essaya de se concentrer. Puisque son seigneur arrivait à méditer au milieu de ces hurlements, il devait lui aussi suivre l'exemple. Mais le hurlement suivant le ramena à la réalité. Il pensa : Je ne peux pas, je ne peux pas, pas encore. Je n'ai pas sa force et sa maîtrise.

Il voyait très clairement le visage de Yabu. Il essaya d'en déchiffrer l'expression étrange : le léger rictus des lèvres pleines et charnues ; la salive qui apparaissait aux commissures, les deux entailles sombres des yeux qui ne bougeaient qu'avec le mouvement des pétales. Comme s'il venait d'atteindre l'orgasme. Comme s'il était au bord de l'orgasme. Sans s'être touché. Est-ce possible ?

Les hurlements cessèrent brusquement.

Omi tendit l'oreille. La bouche entrouverte, il essaya désespérément de capter le moindre bruit. Il regarda Yabu à travers les lattes. Le *daimyô* était toujours figé, telle une statue.

Yabu finit par dire : « Omi-san ! »

Omi se leva, alla sous la véranda et s'inclina. « Oui, Seigneur.

— Va voir ce qui se passe. »

Omi s'inclina à nouveau, traversa le jardin et gagna la route mal pavée qui descendait de la colline vers le village et menait jusqu'au port. Il apercevait, tout en bas près de l'un des quais, le feu et les hommes qui le gardaient et, sur la place qui faisait face à la mer, l'entrée de la cave et ses quatre gardiens.

Il vit que le bateau était soigneusement mouillé ; des lampes à l'huile avaient été disposées sur les ponts et les embarcations alentour. Les villageois – hommes, femmes et enfants – déchargeaient toujours la cargaison ; des bateaux de pêche et des dinghies allaient et venaient comme autant de lucioles. Des tas de caisses et de ballots s'empilaient soigneusement sur la grève. Sept canons avaient déjà été déchargés. Un huitième était

halé du bateau, à l'aide de cordages, sur une rampe, puis sur le sable.

Mura vint à sa rencontre. Il avait été prévenu à l'instant même où Omi avait ouvert la porte du jardin. Il s'inclina. « Bonsoir, Omi-san. Le bateau sera déchargé à midi.

— Le barbare est-il mort ?

— Je ne sais pas, Omi-san. Je vais voir.

— Viens plutôt avec moi. »

Obéissant, Mura le suivit, à quelques pas de distance. Omi était bizarrement satisfait de la compagnie de Mura.

« À midi, as-tu dit ? » demanda Omi. Il n'aimait pas ce calme.

— Oui. Tout se déroule pour le mieux.

— Et pour ce qui est du camouflage ? »

Mura montra du doigt les groupes de vieilles femmes et d'enfants qui tissaient de grossières nattes, près d'un hangar à filets.

« Nous pouvons démonter les canons de leurs affûts et les envelopper. Il va nous falloir au moins dix hommes par canon. Igurashi-san a envoyé chercher d'autres porteurs au village voisin.

— Bien.

— Je pense qu'il faudrait que le secret soit bien gardé, Sire.

— Igurashi-san leur en fera bien comprendre la nécessité, *neh ?*

— Omi-sama, nous allons devoir nous servir de tous nos sacs de riz, de toute notre ficelle, de tous nos filets, de toute notre paille.

— Et alors ?

— Comment irons-nous à la pêche ? Comment ferons-nous les récoltes ?

— Vous trouverez bien une solution. La voix d'Omi se fit plus tranchante. « Votre impôt est augmenté de moitié, cette saison. Yabu-san l'a ordonné cette nuit.

— Mais nous avons déjà payé l'impôt de cette année et celui de l'année prochaine.

— C'est le privilège du paysan, Mura. Pêcher, faire les récoltes, labourer et payer des impôts. N'est-ce pas ? »

Mura répondit calmement : « Oui, Omi-sama.

— Un chef qui ne contrôle pas son village est un objet inutile, *neh ?*

— Oui, Omi-sama.

— Ce paysan était fou et, de plus, insolent. Y en a-t-il d'autres de son espèce ?

— Non. Aucun.

— Je l'espère. Les mauvaises manières sont impardonnables.

Sa famille est condamnée à un koku d'amende – en poisson, grains ce qu'ils veulent. (Un koku représentait la quantité de riz nécessaire pour nourrir une famille pendant une année. Trois cent cinquante livres environ.) Il faut qu'ils aient payé d'ici trois lunes.

— Oui, Omi-sama. » Mura et Omi savaient bien que cette somme excédait les moyens financiers de la famille. « Où irait donc ce pays des dieux si nous oubliions les bonnes manières ? s'exclama Omi. Oui, Omi-sama. » Mura se demanda où il allait bien pouvoir trouver ce koku, car le village devrait payer l'amende si la famille ne le pouvait pas. Où obtenir d'autres sacs de riz, d'autres ficelles et d'autres filets ? Certains pourraient être récupérés après le voyage.

Il faudrait emprunter de l'argent. Le chef du village voisin lui devait une faveur. La fille aînée de Tamazaki n'est-elle pas une

vraie petite beauté, à six ans ? N'est-ce pas là l'âge idéal pour vendre une fillette ? La cousine au second degré de la sœur de ma mère n'est-elle pas le meilleur courtier d'enfants de tout Izu ? Cette vieille sorcière assoiffée d'argent, à moitié chauve…

Mura soupira en réalisant qu'il avait devant lui toute une série de marchandages acharnés. Peu importe, pensa-t-il. Peut-être que la fillette nous rapportera même deux koku. Elle vaut certainement plus que ça.

« Je m'excuse pour le manque de conduite de Tamazaki et j'implore votre pardon.

— C'est son manque de conduite à lui. Pas le tien », répondit Omi, tout aussi poliment.

Ils savaient, tous deux, que la responsabilité en incombait à Mura. Ils savaient aussi qu'il valait mieux que d'autres Tamazaki ne se représentent pas, à l'avenir. Ils étaient cependant, tous deux, satisfaits. Des excuses avaient été faites ; elles avaient été acceptées et, en même temps, refusées. L'honneur des deux hommes était sauf.

Ils tournèrent le coin du quai et s'arrêtèrent. Omi hésita, puis fit signe à Mura de s'éloigner. Le chef du village s'inclina et s'en alla, reconnaissant.

« Est-il mort, Zukimoto ?

— Non, Omi-san. Il s'est simplement évanoui. Une fois de plus. »

Omi s'approcha du grand chaudron de fer que le village utilisait en hiver pour extraire le lard des baleines, parfois prises en haute mer. Le barbare était immergé jusqu'aux épaules, dans l'eau bouillante. Son visage était pourpre, ses lèvres retroussées sur ses dents gâtées.

Au coucher du soleil, Omi avait regardé le vaniteux Zukimoto superviser les préparatifs. Le barbare avait été bridé comme un

poulet, les bras ramenés autour des genoux. Les mains autour des pieds. Il avait été plongé dans l'eau froide. Pendant un moment, ce petit barbare aux cheveux rouges, par lequel Yabu avait voulu commencer, avait babillé, ri et pleuré. Le prêtre était là et avait psalmodié ses prières maudites.

Puis on avait attisé le feu. Yabu n'était pas sur la grève, mais ses ordres étaient précis et avaient été observés à la lettre. Le pirate s'était mis à hurler et à délirer. Il avait essayé de se défoncer le crâne sur le rebord du chaudron. Puis étaient venus les prières ardentes, les pleurs, les évanouissements, les réveils et les cris de panique. Omi avait tenté d'assister à cette immolation comme il aurait assisté à celle d'une mouche, mais il n'avait pas pu le supporter et était parti très vite. Il avait compris qu'il ne tirait aucun plaisir de la torture. Il n'y avait aucune dignité dans cet acte.

Zukimoto piqua calmement les jambes à moitié cuites avec un bâton pointu comme il l'aurait fait d'un poisson au court-bouillon, pour savoir s'il est à point. « Il va bientôt revenir à lui. Il aura tenu drôlement longtemps. Je ne crois pas qu'ils soient faits comme nous. Très intéressant, *neh ?* dit Zukimoto.

— Non », dit Omi en le détestant.

Zukimoto fut immédiatement sur ses gardes et retrouva toute son obséquiosité. « Je ne voulais rien insinuer, Omi-san, dit-il en s'inclinant profondément, rien du tout.

— Bien sûr. Sire Yabu est très content. Vous avez très bien mené l'affaire. Régler le feu doit demander beaucoup d'habileté. Faire en sorte qu'il ne soit pas trop fort et qu'il brûle pourtant suffisamment.

— Vous êtes trop aimable, Omi-san.

— Vous l'aviez déjà fait ?

— Pas de cette manière. Mais sire Yabu m'honore de sa confiance. J'essaie simplement de lui plaire.

— Il veut savoir jusqu'à quand l'homme vivra.

— Jusqu'à l'aube. Avec beaucoup de soin. »

Omi contempla le chaudron pensivement.

Il remonta ensuite vers la place. Tous les samouraïs se levèrent et s'inclinèrent. « Tout est calme, en bas, Omi-san, lui dit l'un d'entre eux avec un sourire, en agitant un doigt vers la trappe. Ils ont d'abord parlé. Ils avaient l'air en colère. Il y a eu des coups. Puis deux d'entre eux, peut-être plus, se sont mis à geindre comme des enfants apeurés. Mais le calme s'est maintenant installé depuis un bon bout de temps. »

Omi tendit l'oreille. Il entendit des bruits d'eau et des mouvements lointains. Une plainte. « Et Masijiro ? demanda-t-il, en nommant le samouraï qui, sur ses ordres, avait été abandonné au fond du trou.

— Nous ne savons rien de lui, Omi-san. Il ne nous a pas appelés. Il est probablement mort.

— Rien à boire ni à manger, demain. Enlevez tous les cadavres, à midi. *Neh ?* Je veux qu'on fasse sortir le chef à ce moment-là. Seul.

— Oui, Omi-san. »

Omi retourna près du feu et attendit que le barbare ouvrît les yeux. Il regagna alors son jardin et rapporta à Yabu ce que Zukimoto avait dit. La souffrance chantait à nouveau sa plainte dans le vent.

— Tu as regardé le barbare dans les yeux ?

— Oui, Yabu-sama. »

Omi était agenouillé derrière le *daimyô,* à dix pas de lui Yabu était resté immobile.

« Et qu’y as-tu lu ?

— La folie. L’essence même de la folie. Je n’avais jamais vu des yeux pareils. Et une peur sans limites. »

Trois pétales tombèrent, doucement.

« Compose un poème sur lui. »

Omi fit travailler son cerveau. Il aurait aimé trouver quelque chose de plus précis, mais il dit :

Ses *yeux*
*Étaient bien la borne limite*
*De l’enfer*
*Toute souffrance*
*Distincte.*

Des hurlements plus diffus s’élevèrent dans les airs. La distance semblait rendre la blessure plus cruelle. Au bout d’un moment, Yabu répondit :

*Si tu laisses*
*Le froid de ces yeux t’atteindre*
*Au plus profond de toi,*
*Tu ne fais plus qu’un avec eux,*
*Indistinct.*

Omi se répéta longtemps ces mots dans la beauté de la nuit.

# 5

Les cris avaient cessé aux premières lueurs de l'aube. Le bûcher avait été dressé. La députation, composée par cinq hommes du village, était déjà sur place.

C'était un endroit agréable, où la vue était superbe et les brises marines très fraîches, en été. Le sanctuaire shinto se trouvait à proximité. Un minuscule toit de chaume recouvrait un piédestal érigé pour le *kami*, l'esprit, qui vivait là ou pouvait vivre là si l'envie lui prenait. Un if noueux, poussé bien avant que le village n'existe, luttait contre le vent.

Quelques heures plus tard, Omi monta la pente. Zukimoto et quatre gardes l'escortaient. Il se tenait à l'écart. Quand il s'inclina respectueusement devant le bûcher, devant le corps à moitié disloqué recouvert d'un linceul, tous s'inclinèrent avec lui pour honorer le barbare, mort pour que ses camarades puissent vivre.

Au signal d'Omi, Zukimoto s'avança et mit le feu. Il avait demandé à Omi cette faveur et elle lui avait été accordée. Il s'inclina une dernière fois. Le feu prit, ils s'en allèrent.

Blackthorne plongea son quart dans les profondeurs du baril et mesura consciencieusement la demi-ration d'eau qu'il tendit à Sonk. Ce dernier essaya de boire lentement pour faire durer le plaisir, mais n'y réussit pas. Il avala d'un trait le breuvage tiède, regrettant aussitôt d'avoir agi ainsi. Le sol n'était que fange et boue. La puanteur était insoutenable et les mouches intolérables. Un vague rai de lumière filtrait à travers les lattes de la trappe et atteignait les profondeurs de la cave.

C’était au tour de Vinck de boire sa ration. Il prit le quart et le contempla. Spillbergen était assis de l’autre côté du baril.

« Merci, marmonna-t-il avec lassitude.

— Dépêche-toi », dit Jan Roper. L’entaille qu’il avait à la joue commençait à suppurer. Il était le dernier à boire et sa gorge le torturait d’autant plus qu’il était très près de l’eau.

« Dépêche-toi, Vinck, pour l’amour de Dieu !

— Excuse-moi. Voilà, tiens, marmonna Vinck en lui tendant le quart ; il avait oublié les mouches qui envahissaient son visage.

— Bois, espèce de conard ! C’est ta dernière goutte jusqu’au coucher du soleil. Bois-la ! » Jan Roper lui fourra le quart entre les mains. Vinck ne le regarda pas, obéit d’un air misérable et regagna ensuite les méandres secrets de son enfer personnel.

Jan Roper prit sa ration des mains de Blackthorne, ferma les yeux et dit silencieusement l’acte de grâce. Il vida son gobelet en deux gorgées. Maintenant qu’ils avaient tous bu, Blackthorne plongea le quart dans le baril et se mit à siroter avec satisfaction. Sa bouche et sa langue étaient râpeuses, brûlantes et couvertes de poussière. Les mouches grouillaient sur lui. Il était en sueur, sale. Son dos et sa poitrine étaient sérieusement meurtris. Il regarda le samouraï abandonné dans le trou. L’homme était recroquevillé contre un mur, entre Sonk et Croocq ; il se faisait le plus petit possible et n’avait pas bougé depuis des heures. Il fixait le vide d’un air morne. Il était nu, hormis le pagne qui lui ceignait les reins. Son corps était contusionné et une large éraflure lui zébrait le cou.

Quand Blackthorne était revenu à lui, le trou était dans l’obscurité la plus complète. Les hurlements remplissaient la cave. Il pensa qu’il était mort et se trouvait dans les abysses étouffants de l’enfer. Il se sentait lui-même enveloppé et aspiré par la boue, incroyablement gluante. Il avait crié, tenté de fuir,

incapable de respirer. Au bout d'un temps, qui lui avait semblé une éternité, il avait entendu : « Tout va bien, pilote. Vous n'êtes pas mort ; tout va bien. Réveillez-vous, réveillez-vous pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ ; ce n'est pas l'enfer, mais ça pourrait tout aussi bien l'être. Ô Seigneur Jésus, aidez-nous. »

Quand il avait repris connaissance, ils lui avaient tout raconté sur Pieterzoon et les barils d'eau de mer.

« Qu'est-ce qu'ils sont en train de faire au pauvre Pieterzoon ? Qu'est-ce qu'ils lui font ? Ô Seigneur, aidez-nous. Je ne peux pas supporter ces hurlements !

« Ô Seigneur, laissez ce pauvre homme mourir. Laissez-le mourir. »

Le trou et les hurlements de Pieterzoon les avaient tous contraints à regarder en eux-mêmes. Et personne n'avait aimé ce qu'il y avait entrevu.

Les cris avaient cessé avec le crépuscule. Quand l'aube avait pointé, ils avaient vu le samouraï oublié.

« Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? avait demandé Van Nekk.

— Je ne sais pas. Il semble aussi effrayé que nous », avait répondu Blackthorne. Son cœur battait la chamade.

« Ferait mieux de pas bouger, par le Seigneur Dieu.

— Ô Seigneur Jésus, faites-moi sortir d'ici… » Croocq se mit à crier de plus en plus fort : *« Au secourrrrs ! »*

Van Nekk qui était près de lui le secoua. « Du calme, mon gars. Nous sommes entre les mains du Seigneur. Il nous protège.

— Regardez mon bras », gémit Maetsukker dont la blessure s'était mise à suppurer. Blackthorne était debout, tremblant. « Nous allons devenir fous d'ici un jour ou deux si nous ne sortons pas de là, dit-il, ne s'adressant à personne en particulier.

— Il n'y a presque plus d'eau, dit Van Nekk.

— Nous allons rationner ce qui reste. Un peu maintenant, un peu demain à midi. Avec un minimum de chance, nous en aurons bien assez pour trois distributions. Maudites soient ces putains de mouches. »

Il avait trouvé ce quart et leur avait donné leur ration ; il sirotait à présent la sienne et essayait de la faire durer.

« Et lui… le Japonais ? » dit Spillbergen. Le commandant s'en était mieux sorti que les autres durant la nuit, car il s'était bouché les oreilles avec de la boue pour ne pas entendre les hurlements. De plus, se trouvant tout près du baril, il avait prudemment étanché sa soif.

« Que va-t-on faire de lui ?

— On devrait lui donner à boire, dit Van Nekk.

— Qu'il aille au diable, dit Sonk. Il aura pas une goutte. »

Ils votèrent tous et tombèrent d'accord pour ne pas lui donner une seule larme. « Je ne suis pas d'accord, dit Blackthorne.

— Vous êtes jamais d'accord avec ce qu'on dit, dit Jan Roper.

— C'est un ennemi… c'est un diable païen. Il vous a presque tué.

— Vous m'avez aussi presque tué. Une bonne demi-douzaine de fois. Si le coup était parti, à Santa Magdellana, vous m'auriez arraché la tête.

— Je vous visais pas. Je visais ces salauds de papistes.

— C'étaient des prêtres sans armes. Et on avait tout le temps.

— Je vous visais pas.

— Vous m'avez presque tué, une bonne douzaine de fois, avec votre putain de Dieu de colère, votre putain de Dieu de fanatisme et votre putain de Dieu de stupidité !

— Blasphémer est un péché mortel. Prononcer le nom de Dieu gratuitement est un péché. Nous sommes entre ses mains pas entre les vôtres. Vous êtes pas roi et nous sommes pas à bord du bateau, ici. Vous êtes plus notre chef et vous…

— Mais vous ferez quand même ce que je vous ordonnerai de faire ! »

Jan Roper regarda autour de lui, cherchant vainement de l'aide. « Faites ce que vous voulez, dit-il, las.

— C'est bien ce que je compte faire. »

Le samouraï avait aussi soif qu'eux ; il secoua pourtant la tête négativement quand on lui tendit le quart. Blackthorne hésita puis amena le gobelet jusqu'à ses lèvres gonflées, mais il le rejeta violemment en disant quelque chose d'une voix cinglante. Il répandit toute l'eau par terre. Blackthorne se prépara au coup suivant, qui ne vint pas. L'homme cessa de bouger et se remit à fixer le vide.

Ils le laissèrent tranquille. Mais ils l'observaient comme ils auraient observé un scorpion. Il ne leur rendit pas leur regard. Blackthorne était sûr qu'il mijotait quelque chose, mais il n'arrivait pas à savoir quoi ?

Qu'a-t-il en tête ? se demandait-il. Pourquoi refuse-t-il l'eau ? Pourquoi a-t-il été abandonné ici ? Est-ce une erreur d'Omi ? Vraisemblablement pas. Un plan ? Vraisemblablement pas. Pourrait-on l'utiliser pour sortir d'ici ? Vraisemblablement pas. Tout reste improbable, hormis le fait vraisemblable, qu'on va rester ici jusqu'à ce qu'ils nous *laissent* sortir… s'ils nous laissent sortir. Et s'ils nous laissent sortir, que va-t-il se passer ? Qu'est-il arrivé à Pieterzoon ?

La journée était d'une chaleur insoutenable. Les mouches pullulaient. Van Nekk secoua Blackthorne. « Pilote ! Vous dormiez ? Je vous demande pardon, mais ça fait vingt minutes

qu'il n'arrête pas de vous saluer. » Il indiqua le samouraï agenouillé devant lui, la tête inclinée.

Blackthorne chassa la fatigue de ses yeux, fit un effort et lui rendit son salut.

« *Hai ?* » demanda-t-il, se souvenant du mot japonais qui voulait dire « oui ».

Le samouraï ôta la ceinture de son kimono déchiré et l'enroula autour de son cou. Toujours à genoux, il en donna un bout à Blackthorne et l'autre à Sonk, inclina la tête et leur fit signe de tirer fort.

« Il a peur qu'on l'étrangle, dit Sonk.

— Doux Jésus, j'ai bien peur que ce soit ce qu'il souhaite. » Blackthorne laissa retomber le pan de la ceinture et secoua la tête. « *Kinjiru !* » dit-il, saisissant l'incroyable utilité de ce mot. Allez dire à un homme qui ne parle pas votre langue que tuer, assassiner un homme sans défense est contraire à votre code, que vous n'êtes pas un bourreau et que le suicide est un péché aux yeux de Dieu.

Le samouraï les supplia encore une fois. C'était tout à fait clair. Mais Blackthorne fit non de la tête. *« Kinjiru ! »* L'homme regarda autour de lui, désespéré. Il se leva brusquement et alla se fourrer la tête au fond du tonneau qui servait de latrines. Jan Roper et Sonk le tirèrent immédiatement de là. Il étouffait et se débattait. « Laissez-le tranquille », ordonna Blackthorne. Ils obéirent. Il montra les latrines du doigt. « Samouraï, si c'est ce que tu veux, vas-y. »

L'homme avait des haut-le-cœur. Il comprit. Il regarda le baril infect et sut qu'il n'avait pas la force suffisante pour y garder la tête longtemps. De dépit, il retourna à sa place, contre le mur. Blackthorne puisa un demi-gobelet dans le baril, se leva, les

membres gourds, s'approcha du Japonais et le lui tendit. Le samouraï ne regarda pas le quart.

« Je me demande combien de temps il va tenir comme ça dit Blackthorne.

— Éternellement. Ce sont des animaux. Ce sont pas des humains, dit Jan Roper.

— Pour l'amour de Dieu, jusqu'à quand vont-ils nous garder ici ? demanda Ginsel.

— Aussi longtemps qu'ils le voudront.

— Nous devrons faire tout ce qu'ils veulent, dit Van Nekk. Il le faudra bien si nous voulons rester en vie et sortir de ce putain de trou. N'est-ce pas, pilote ?

— Oui, dit Blackthorne qui mesurait l'ombre du soleil. Il est midi. C'est la relève de la garde. »

Spillbergen, Maetsukker et Sonk se mirent à geindre et il les engueula. Quand ils se furent tous réinstallés, il s'allongea satisfait. La boue était infecte et les mouches plus irritantes que jamais. Mais pouvoir s'allonger de tout son long était pour lui une joie immense.

Qu'ont-ils fait à Pieterzoon ? se demanda-t-il ; il sentait la fatigue l'envahir. Ô Seigneur, aidez-nous à sortir d'ici. J'ai peur.

Des pas résonnèrent au-dessus de leurs têtes. La trappe s'ouvrit. Le prêtre se tenait dans l'encadrement, escorté par un samouraï.

« Pilote. Vous allez me suivre. Vous allez sortir. Seul », dit-il.

# 6

Tous les regards se tournèrent vers Blackthorne.

« Que me veulent-ils ?

— Je ne sais pas, dit gravement le père Sebastio. Vous devez me suivre tout de suite. »

Il savait qu'il n'avait pas le choix. Il n'abandonna pas pourtant son mur et tenta de rassembler ses forces.

« Qu'est-il arrivé à Pieterzoon ? »

Le prêtre lui raconta. Blackthorne traduisit pour ceux qui ne parlaient pas portugais.

« Que le Seigneur ait pitié de lui, murmura Van Nekk, dans un silence horrifié. Pauvre homme. Pauvre homme.

— Je suis désolé, mais je n'ai rien pu faire, dit le père, très triste. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnu ou qu'il ait d'ailleurs reconnu qui que ce soit, une fois dans le chaudron. Il n'avait plus ses esprits. Je lui ai donné l'absolution et j'ai prié pour lui. Peut-être, avec la miséricorde de Dieu… *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, amen. »* Il fit le signe de la croix au-dessus du trou. « Je vous adjure tous de renoncer à vos hérésies et de revenir dans le chemin de Notre Seigneur. Pilote, vous devez sortir et me suivre.

— Nous quittez pas, pilote, pour l'amour de Dieu ! » cria Croocq.

Vinck tituba jusqu'à l'échelle et se mit à grimper. « Qu'ils me prennent… pas le pilote. Moi, pas lui. Dites-lui. » Il s'arrêta désespéré, les pieds posés sur les barreaux. Une longue lance s'arrêta à quelques centimètres de son cœur. Il essaya d'en

saisir la hampe, mais le samouraï était prêt. Si Vinck n'avait pas fait un bond en arrière, il se serait empalé. Le même samouraï fit signe à Blackthorne et, d'un ton menaçant, lui intima l'ordre de sortir. Il ne bougea pas. Un autre fit pénétrer dans la cave un long javelot hérissé de pointes et tenta de harponner Blackthorne.

Personne ne vint à son aide, hormis le samouraï qui était avec eux, dans la cave. Il se saisit du javelot et s'adressa sèchement à l'homme qui était au-dessus de lui. Celui-ci hésita, regarda Blackthorne, haussa les épaules et parla.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? »

Le prêtre répondit : « C'est un dicton japonais. Le destin d'un homme est le destin d'un homme. La vie n'est qu'illusion. »

Blackthorne hocha la tête et se dirigea vers l'échelle, qu'il gravit sans se retourner. Une fois en pleine lumière, la réverbération était si forte qu'il se mit à loucher. Ses genoux le trahirent et il s'écroula sur le sol sablonneux.

Omi se tenait en retrait. Mura et le prêtre étaient près des quatre samouraïs. Ô Seigneur, donnez-moi la force ! pria Blackthorne. Il faut que je me remette debout. Je dois faire semblant d'être fort. C'est la seule chose qu'ils respectent. La force. Le courage. Je vous en prie, aidez-moi.

Il serra les dents et se releva avec difficulté, titubant légèrement.

« Qu'est-ce que vous me voulez, nom de Dieu, espèce d'affreux petit salopard ? » dit-il à Omi. Il ajouta pour le prêtre : « Dites à ce fils de pute que je suis *daimyô* dans mon pays. Qu'est-ce que c'est que cette manière de me traiter ? Dites-lui qu'on ne lui cherche pas de crosses. Dites-lui de nous laisser partir ou ça va aller mal pour lui, très mal. Dites-lui que je suis *daimyô,* par le Seigneur Dieu. Je suis l'héritier de sire William

de Micklehaven, puisse ce salaud être mort depuis longtemps. Dites-le-lui ! »

La nuit avait été terrible pour le père Sebastio, mais pendant sa veille il avait ressenti la présence divine et avait atteint un degré de sérénité qu'il n'avait jamais connu. Il savait qu'il pouvait devenir l'instrument de Dieu contre ces païens, qu'il était protégé de ces impies et de la ruse de leur chef. Il savait, d'une certaine façon, que cette nuit avait été pour lui une initiation, un tournant.

« Dites-le-lui ! »

Le prêtre dit en japonais : « Le pirate dit qu'il est un Seigneur dans son propre pays. » Il écouta la réponse d'Omi. « Omi-san dit qu'il lui importe peu de savoir si vous êtes roi dans votre pays. Vous vivez ici selon le bon vouloir de sire Yabu – vous et tous vos hommes.

— Dites-lui qu'il est une belle charogne.

— Vous devriez faire attention et éviter de l'insulter. »

Omi se remit à parler.

« Omi-san dit qu'on va vous donner un bain. À manger et à boire. Si vous vous tenez correctement, on ne vous renverra pas dans le trou.

— Et mes hommes ? »

Le prêtre posa la question à Omi.

« Ils resteront sous terre. »

« Alors, dites-lui d'aller se faire foutre. » Blackthorne se dirigea vers l'échelle pour redescendre. Deux des samouraïs l'en empêchèrent. Il essaya de leur résister, mais ils parvinrent à le maîtriser, facilement.

Omi parla au prêtre, puis à ses hommes. Ils relâchèrent Blackthorne qui faillit tomber.

« Omi-san dit que si vous ne savez pas vous tenir, un de vos hommes sera sacrifié. Il y a plein de bois et d'eau. »

Si j'accepte maintenant, pensa Blackthorne, ils auront trouvé le moyen de me faire obéir et je serai en leur pouvoir. Je finirai bien par faire tout ce qu'ils veulent. Van Nekk avait raison. Il faudra bien que je dise oui à tout.

« Que veut-il que je fasse ? Qu'est-ce que ça veut dire, "savoir se tenir" ?

— Omi-san dit que ça veut dire : obéir. Faire ce que l'on vous demande de faire. Manger de la merde, si besoin est.

— Dites-lui d'aller se faire voir. Dites-lui que je lui pisse dessus, que je pisse sur son pays tout entier – et sur son *daimyô.*

— Je vous conseille d'accepter ce qu'…

— Dites-lui exactement ce que je vous ai dit, par le Seigneur Dieu !

— Très bien. Mais je vous ai prévenu, pilote. »

Omi écouta le prêtre. Les articulations de ses mains devinrent exsangues. Ses hommes étaient gênés et ils fusillaient Blackthorne des yeux. Omi donna un ordre, très calmement.

Deux samouraïs descendirent immédiatement dans le trou et en ressortirent avec Croocq. Ils le traînèrent jusqu'au chaudron, le ligotèrent pendant que les autres apportaient de l'eau et du bois. Ils plongèrent le garçon terrorisé dans l'eau et allumèrent le feu.

Blackthorne regardait la bouche de Croocq. Elle proférait des paroles muettes. La terreur se lisait sur son visage. La vie ne vaut rien pour ces gens-là, pensa-t-il. Que Dieu les maudisse jusqu'en enfer. Ils vont faire cuire Croocq, aussi sûr que je me trouve dans cet endroit perdu.

« Dites-lui d’arrêter, dit Blackthorne. Demandez-lui d’arrêter. »

— Omi-san demande si vous êtes disposé à bien vous tenir ?

— Oui.

— Il demande si vous allez obéir à ses ordres ?

— Dans la mesure du possible, oui. »

Omi se remit à parler. Le père Sebastio posa une question et Omi acquiesça. « Il veut que vous lui répondiez directement. *« Hai »* veut dire « oui » en japonais. Il demande si vous allez obéir à ses ordres ?

— Dans la mesure du possible, *hai. »*

Le feu commençait à réchauffer l’eau. Un hurlement sinistre s’échappa de la bouche du garçon. Les flammes léchaient le métal. On rajouta du bois.

« Omi-san demande que vous vous allongiez par terre. Immédiatement. » Blackthorne s’exécuta.

« Omi-san dit qu’il ne vous avait pas insulté personnellement. Vous n’aviez donc aucune raison de l’insulter. Parce que vous êtes un barbare et que vous ne savez encore rien, vous n’allez pas être exécuté. Mais on va vous apprendre les bonnes manières. Vous comprenez ?

— Oui.

— Il veut que vous lui répondiez directement. »

Le jeune garçon émit un cri plaintif qui se prolongea pendant un instant. Puis il s’évanouit. L’un des samouraïs lui tint la tête hors de l’eau. Blackthorne leva les yeux et regarda Omi. Souviens-toi, se dit-il, souviens-toi que le sort du gosse ne repose qu’entre tes mains, que la vie de chacun des membres de ton équipage ne repose qu’entre tes mains.

« Vous comprenez ?

— *Hai.* »

Il vit Omi entrouvrir son kimono et extraire son pénis du pagne. Il s'attendait à ce qu'il lui pisse en pleine figure, mais Omi n'en fit rien. Il lui pissa dans le dos. Par le Seigneur Dieu, se jura Blackthorne, je me souviendrai de ce jour. Omi me le paiera.

« Pour Omi-san, ce sont de mauvaises manières de dire que l'on pisse sur quelqu'un. Très mauvaises. De plus, il est stupide de dire que l'on va pisser sur quelqu'un quand on est sans défense et pas disposé à laisser les siens ou ses amis mourir d'abord. »

Blackthorne ne dit rien, mais ne quitta pas Omi des yeux.

« *Wakarimasu ka ?* lui dit Omi.

— Il vous demande si vous comprenez ?

— *Hai.*

— *Okiro !*

— Il vous demande de vous lever. »

Blackthorne se releva. Sa tête le faisait souffrir. Ses yeux ne quittaient pas Omi qui le fixait.

« Vous irez avec Mura et vous obéirez à ses ordres. »

Blackthorne ne répondit pas.

« *Wakarimasu ka* ? dit Omi, menaçant.

— *Hai.* » Blackthorne mesurait la distance qui les séparait. Il sentait déjà ses doigts autour du cou et sur le visage de cet homme. Il espéra être assez fort et assez rapide, le jour venu, pour lui arracher les yeux avant de se les faire arracher lui-même. « Et le gosse ? »

Le prêtre parla d'une traite à Omi qui jeta un coup d'œil vers le chaudron. L'eau était à peine tiède. Le garçon s'était évanoui,

mais il n'était pas blessé. « Sortez-le de là, ordonna-t-il. Allez chercher un docteur, si besoin est. »

Ses hommes obéirent. Il vit Blackthorne s'approcher du jeune homme et écouter son cœur.

Omi fit signe au prêtre. « Dites au chef que le garçon peut rester dehors, aujourd'hui. S'ils savent se tenir tous les deux, un autre barbare pourra sortir du trou, demain. Puis un autre. Peut-être un. Peut-être plus. Peut-être. Tout dépend de leur comportement. Mais vous… » Il regarda Blackthorne dans le blanc des yeux. « Vous êtes responsable de toute infraction à l'ordre ou à la règle. Compris ? »

Une fois que le prêtre eut traduit, Omi entendit le barbare dire : « Oui. » Il vit aussi la colère disparaître de son regard. Mais la haine subsista. « Prêtre, quel est son nom déjà ? Prononce-le lentement. »

Il l'entendit prononcer le nom plusieurs fois, mais ça n'était que charabia.

« Tu arrives à le prononcer ? » demanda-t-il à l'un de ses hommes.

— Non, Omi-san.

— Prêtre, dis-lui que son nom est *Anjin*, à partir d'aujourd'hui. Ça veut dire "pilote", *neh ?* Nous l'appellerons *Anjin-san* quand il le méritera. Explique-lui bien qu'il n'existe pas de sons adéquats dans notre langue nous permettant de prononcer son nom correctement, ajouta Omi, très sèchement. Insiste bien sur le fait que ce n'est pas une insulte que nous lui faisons. Au revoir, Anjin, pour le moment. » Ils le saluèrent tous. Il rendit poliment le salut et s'en alla. Quand il fut suffisamment éloigné de la place et certain que personne ne l'observait, il s'autorisa à rire à gorge déployée. Avoir dompté le chef des

barbares si rapidement ! Avoir su trouver immédiatement le point faible ! Avoir su le dominer ! Et les dominer, eux aussi !

« Plus vite, Anjin parlera notre langue, mieux ce sera. Nous saurons alors comment écraser les barbares chrétiens, une bonne fois pour toutes !

— Pourquoi ne lui as-tu pas pissé à la figure ? demanda Yabu.

— J'en avais l'intention, Sire. Mais le pilote est un animal sauvage, extrêmement dangereux. Lui pisser au visage – vous savez que c'est, pour nous, la pire des insultes que de toucher au visage de quelqu'un, *neh ?* Je me suis dit que je l'aurais tellement vexé qu'il en aurait perdu son sang-froid. Je lui ai donc pissé dans le dos. Je crois que c'est suffisant, pour l'instant. »

Ils étaient assis sous la véranda, sur des coussins de soie. La mère d'Omi leur servait le *cha* – le thé – avec tout le cérémonial requis. Elle avait été bien éduquée, dans sa jeunesse. Elle offrit une tasse à Yabu, en s'inclinant. Il s'inclina et tendit poliment la tasse à Omi qui, bien sûr, la refusa en s'inclinant encore plus profondément. Yabu finit par l'accepter et sirota le breuvage, avec délices et satisfaction.

« Tu m'impressionnes beaucoup, Omi-san, dit-il. Ton raisonnement est tout à fait exceptionnel. Tu as mené et réglé cette affaire de façon remarquable.

— Vous êtes trop aimable, Sire. Mes efforts auraient pu être couronnés de plus de succès.

— D'où tiens-tu cette connaissance de la mentalité barbare ?

— À l'âge de quatorze ans, j'ai eu un précepteur du nom de Jiro, un moine. Il avait été prêtre, du moins séminariste. Heureusement, il avait compris son erreur. Je me souviendrai toujours de ce qu'il m'a raconté : la religion chrétienne était vulnérable parce qu'elle enseignait ce précepte de Jésus, sa

divinité principale : “Aimez-vous les uns les autres. ” Elle ne disait rien de l’honneur ou du devoir. Elle parlait seulement d’amour. Elle disait aussi que la vie était sacrée – “Tu ne tueras point”, *neh ?* et autres stupidités. Ces nouveaux barbares se disent aussi chrétiens. Même si le prêtre pense le contraire. J’ai donc déduit qu’ils devaient faire partie d’une secte différente, d’où leur antagonisme. Tout comme certaines sectes bouddhistes, ils se haïssent. J’ai pensé qu’on pourrait, s’ils “s’aiment les uns les autres”, dompter et maîtriser le chef en prenant ou en menaçant de prendre la vie de l’un de ses hommes. » Omi savait que cette conversation était dangereuse à cause de la séance de torture, de cette mort horrible.

« Encore un petit peu de *cha,* Yabu-sama ? demanda la mère d’Omi.

— Merci, dit Yabu. C’est vraiment très, très bon.

— Merci, Sire. Est-ce que le barbare est dompté pour de bon, Omi-san ? demanda-t-elle pour changer de conversation. Vous devriez peut-être dire si le changement vous paraît temporaire ou définitif. »

Omi hésita. « Temporaire. Mais je pense qu’il devra apprendre notre langue aussi vite que possible. C’est très important pour vous, Sire. Vous devrez certainement en tuer encore un ou deux pour les garder sous votre contrôle. D’ici là, il aura appris à bien se tenir. Vous pourrez utiliser ses connaissances, Yabu-sama, dès que vous pourrez vous adresser à lui directement. Si ce qu’a dit le prêtre est vrai – qu’il a piloté ce bateau sur plus de dix milles *ri* –, il est un petit peu plus qu’habile.

— Tu es un petit peu plus qu’habile. » Yabu se mit à rire. « Je te donne la responsabilité de tous ces animaux, Omi-san.

Entraîneur d'hommes ! » Omi se mit à rire avec lui. « Je vais essayer, Sire.

— Ton fief est agrandi. Son revenu passe de cinq cents à trois mille koku. Tu le contrôleras dans un rayon de vingt *ri.* » Un ri était une mesure de distance qui équivalait à un mile. « Comme autre preuve de mon affection, quand je rentrerai à Yedo, je te ferai envoyer deux chevaux, vingt kimonos de soie, une armure, deux épées et assez d'armes pour équiper les cent samouraïs supplémentaires que tu auras recrutés. Quand la guerre sera déclarée, tu rejoindras immédiatement ma suite personnelle comme hatamoto. » Yabu se sentait prodigue. Un hatamoto était l'aide de camp personnel du *daimyô.* Il avait en permanence accès auprès de son seigneur et pouvait porter les deux épées en sa présence. Yabu était charmé par Omi et se sentait reposé, né à une nouvelle vie. Il avait merveilleusement dormi. Il avait bu une petite tasse de thé et avait mangé frugalement.

C'était une expérience fabuleuse, pensa-t-il. Je ne m'étais jamais senti aussi proche de la nature, des arbres, des montagnes et de la terre, en si étroite communion avec l'inestimable tristesse de la vie et sa fugacité. Les hurlements avaient tout embelli.

« Omi-san, j'ai un rocher, dans mon jardin de Mishima. J'aimerais que tu l'acceptes pour commémorer ce jour, cette merveilleuse nuit et notre chance extraordinaire. Je te l'enverrai avec le reste. La pierre vient de Kyushu. Je l'ai appelée "la pierre d'attente", car nous attendions l'ordre d'attaque du Taikô quand je l'ai trouvée. C'était il y a quinze ans de ça. Je faisais partie de son armée, celle qui a soumis les rebelles et maîtrisé l'île.

— Vous me faites trop d'honneur.

— Pourquoi ne pas la mettre ici, dans ton jardin, et la rebaptiser ? Pourquoi ne pas l'appeler "la pierre de la paix barbare", pour commémorer cette nuit et les efforts du pirate pour accéder à la paix éternelle ?

— Peut-être me permettrez-vous de l'appeler "la pierre du bonheur", pour me rappeler ainsi qu'à mes descendants tous les honneurs que vous m'avez prodigués, mon oncle ?

— Non. Il vaudrait mieux l'appeler simplement "le barbare en attente". Oui. J'aime bien ça. Ça nous unit plus intimement tous les deux. Lui et moi. Il attendait. J'attendais. Je vis. Il est mort. » Yabu regarda le jardin, pensif. « Très bien. "Le barbare en attente". J'aime bien ça. Il y a de curieuses taches sur un côté de la pierre. Elles me rappellent des larmes. Il y a aussi des veines bleues mêlées à du quartz rougeâtre. Elles me rappellent la chair, la brièveté de tout ça. » Yabu soupira. Il appréciait sa mélancolie au plus haut point. Il ajouta : « C'est bon qu'un homme puisse installer une pierre dans son jardin, qu'il puisse lui donner un nom. Il a fallu beaucoup de temps au barbare pour mourir, *neh ?* Peut-être sera-t-il réincarné dans un Japonais pour compenser toute sa souffrance ? Ne serait-ce pas merveilleux ? Un jour, peut-être, ses descendants pourraient voir la pierre et ils seraient fiers de lui. »

Omi remercia tant et plus, tout en protestant. Il ne méritait pas tant de bonté. Yabu savait bien que sa bonté n'était pas excessive. Il aurait pu offrir plus, mais il se souvenait du vieil adage : Tu peux toujours augmenter un fief ; le réduire suscite les inimitiés. Et la trahison.

« Oku-san, dit-il à la femme, lui donnant le titre de Très Honorable Mère. Mon frère aurait dû me parler plus tôt des immenses qualités de son fils cadet. Omi-san aurait eu,

aujourd'hui, plus d'avancement. Mon frère est beaucoup trop réservé, trop négligent.

— Mon mari vous respecte beaucoup trop pour venir vous déranger, Seigneur, répondit-elle, consciente de la critique sous-jacente. Je suis heureuse que mon fils ait eu une occasion de vous servir qu'il vous ait satisfait… mon fils n'a fait que son devoir, *neh ?* C'est notre devoir de servir. »

Un bruit de sabots se fit entendre. Les cavaliers montaient la pente. Igurashi, l'aide de camp en titre de Yabu, traversa le jardin à grandes enjambées. « Tout est prêt, Sire. Si vous voulez retourner à Yedo rapidement, c'est maintenant que nous devons partir.

— Bien, Omi-san, vous accompagnerez, toi et tes hommes, le convoi et vous veillerez à ce que tout arrive au château. » Yabu vit une ombre passer sur le visage d'Omi. « Qu'y a-t-il ?

— Je pensais simplement aux barbares.

— Laisse quelques gardes pour les surveiller. Le convoi est plus important qu'eux. Fais-en ce que tu veux. Remets-les dans le trou. Fais-en ce que tu veux. Si tu arrives à les faire parler, envoie-moi un message.

— Oui, Sire, répondit Omi. Je vais laisser dix samouraïs et des instructions précises à Mura. Il n'arrivera rien d'ici cinq ou six jours. Que voulez-vous que je fasse du bateau ?

— Garde-le, ici. En sécurité. Tu en as, bien sûr, la responsabilité. Zukimoto a écrit à un marchand de Nagasaki pour le vendre aux Portugais. Ils viendront le chercher. » Omi hésita. « Vous devriez peut-être le garder, Sire, et faire en sorte que les barbares apprennent à nos marins à le diriger.

— En quoi ai-je besoin de bateaux barbares ? » Yabu se mit à rire ironiquement. « Vais-je me transformer en un de ces fumiers de marchands ?

— Bien sûr que non, Sire, dit Omi rapidement. Je pensais simplement que Zukimoto aurait pu en faire quelque chose.

— En quoi ai-je besoin d'un navire de commerce ?

— Le prêtre a dit que c'était un bâtiment de guerre, Sire. Il semblait en avoir peur. Quand la guerre sera déclarée, un navire de guerre pourrait…

— Notre guerre se fera sur terre. La mer est aux marchands. Ce sont tous des charognes d'usuriers, de pirates et de pêcheurs. » Yabu se leva et descendit les quelques marches qui menaient à la porte du jardin. Un samouraï tenait la bride de son cheval. Il s'arrêta et fixa la mer, au loin.

Ses genoux se mirent à trembler.

Omi suivit son regard.

Un bateau contournait le cap. C'était une grosse galère avec une multitude de rames. Le plus rapide de tous les navires côtiers japonais, car il ne dépendait ni du vent ni de la marée. Le pavillon, au sommet du mât, arborait l'emblème de Toranaga.

# 7

Toda Hiro-matsu, suzerain des provinces de Sagami et Kozuké, général et conseiller favori de Toranaga, commandant en chef de toutes ses armées, descendit l'échelle de coupée et mit pied à quai. Il était grand pour un Japonais, un mètre quatre-vingt. Une espèce de taureau aux mâchoires épaisses qui portait ses soixante-sept ans avec vigueur. Son kimono militaire était en soie marron, dépouillé et austère, à l'exception des cinq petits emblèmes de Toranaga – trois tiges de bambou entrelacées. Il portait un pectoral et des brassards d'acier poli. Seule, sa courte épée était fichée dans la ceinture. Il tenait l'autre à la main, prêt à la sortir de son fourreau et à tuer sur-le-champ pour protéger son suzerain.

Tous les villageois étaient en rangs sur le rivage, à genoux, et la tête baissée. Les samouraïs étaient, eux aussi, en rangs disciplinés. Yabu et ses lieutenants, au premier rang.

Si Yabu avait été une femme ou un homme plus faible, il se serait certainement frappé la poitrine, aurait pleuré, se serait arraché les cheveux. C'était vraiment une drôle de coïncidence, car si le célèbre Toda Hiro-matsu était là, ça voulait dire que lui, Yabu, avait été trahi – soit à Yedo par quelqu'un de sa maison, soit ici, à Anjiro, par Omi, ou l'un de ses hommes, ou l'un des villageois.

Il venait d'être pris en flagrant délit de désobéissance.

Il s'agenouilla et s'inclina. Ses samouraïs l'imitèrent. Il maudit le bateau et tous ceux qui le dirigeaient.

Ah ! Yabu-sama », entendit-il dire Hiro-matsu. Il le vit s'agenouiller sur la natte disposée à son intention et lui rendre son salut. Mais la profondeur de ce salut était presque cavalière. Hiro-matsu, de plus, n'attendit pas qu'il s'inclinât à nouveau. Yabu sut ainsi, sans qu'on le lui dise, qu'il courait un grand danger. Il vit le général s'asseoir sur ses talons. On l'appelait « Main de Fer », derrière son dos.

Pourquoi envoyer un général aussi important pour venir me prendre la main dans le sac ?

« Vous me faites un grand honneur en rendant visite à l'un de mes pauvres villages, Hiro-matsu-sama, dit-il.

— Mon maître m'a ordonné de venir ici, » Hiro-matsu était réputé pour sa franchise. Il ne connaissait ni la ruse ni la finesse. Il avait seulement la confiance la plus absolue en son seigneur et suzerain.

« Je suis honoré et très heureux, dit Yabu. Je suis venu en hâte de Yedo à cause de ce bateau barbare.

— Sire Toranaga avait invité tous ses *daimyôs* alliés à l'attendre à Yedo, jusqu'à son retour d'Osaka.

— Comment se porte sire Toranaga ? J'espère qu'il va bien.

— Plus vite, sire Toranaga est en sécurité dans son château de Yedo, mieux c'est. Plus vite, le conflit avec Ishido est ouvert, plus vite nous faisons marcher nos armées sur la forteresse d'Osaka, plus vite nous la réduisons à l'état de cendres, mieux c'est. » Ses mâchoires rougirent à mesure que son angoisse pour Toranaga grandissait. Il détestait être loin de lui. « Je lui ai répété une bonne douzaine de fois qu'il était fou d'aller se jeter dans la gueule d'Ishido. Dément !

— Sire Toranaga devait y aller, *neh ? »* Il n'avait pas le choix. Le Taikô avait ordonné que le Conseil des régents, qui gouvernait au nom de Yaemon, se réunisse au moins deux fois

dix jours, chaque année, à la forteresse d'Osaka. Il ne pouvait se réunir ailleurs. Tous les autres *daimyôs* étaient également obligés de se rendre à la forteresse avec leurs familles pour présenter leurs hommages à l'héritier. Ils devaient, eux aussi le faire deux fois par an. Ainsi, tous les *daimyôs* étaient surveillés. Ils étaient de plus sans défense une bonne partie de l'année, et ce chaque année.

« La rencontre était fixée, *neh ?* Son absence aurait été trahison de sa part, *neh ?*

— Trahison contre qui ? » Hiro-matsu devint un peu plus rouge. « Ishido essaie d'isoler notre maître. Si je le tenais en mon pouvoir, comme il tient sire Toranaga, je n'hésiterais pas une seconde, quels que soient les risques. Sa tête aurait roulé depuis longtemps. Son esprit attendrait déjà sa résurrection. »

Le général tordait involontairement le fourreau usé qu'il tenait dans sa main gauche. Sa main droite, déformée et calleuse, reposait sur son ventre. Il étudia l'É*rasme.* « Où sont les canons ?

— Je les ai fait débarquer. Par sécurité. Est-ce que sire Toranaga va parvenir à un nouveau compromis avec Ishido ?

— Quand j'ai quitté Osaka, tout était tranquille. Le Conseil devait se réunir trois jours plus tard.

— Est-ce que le conflit va devenir ouvert ?

— J'aimerais bien. Si mon maître veut un compromis, l'obtiendra. » Hiro-matsu regarda Yabu : « Il avait ordonné à tous les *daimyôs* alliés de l'attendre à Yedo. Jusqu'à son retour. Nous ne sommes pas à Yedo, ici.

— Oui. J'ai pensé que le bateau était assez important pour nous. Je suis donc venu l'inspecter, immédiatement.

— Ce n'était pas la peine, Yabu-san. Vous devriez être plus confiant. Rien n'arrive sans que notre maître ne le sache. Il

aurait envoyé quelqu'un. Il se trouve qu'il m'a envoyé. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Un jour et une nuit.

— Vous avez donc mis deux jours pour venir de Yedo ?

— Oui.

— Vous avez fait vite. Mes compliments. »

Pour gagner du temps, Yabu se mit à raconter sa marche forcée. Mais son esprit était occupé par d'autres problèmes, plus urgents. Qui était l'espion ? Comment Toranaga avait-il eu, aussi vite que lui, vent de la nouvelle ? Qui avait informé Toranaga de son départ ? Comment pouvait-il à présent manœuvrer et traiter avec Hiro-matsu ?

Hiro-matsu l'écouta jusqu'au bout, puis dit d'un ton sec : « Sire Toranaga a confisqué le bateau et toute sa cargaison. »

Un silence de mort envahit le rivage. On était à Izu, fief de Yabu. Toranaga n'avait pas de droits sur ce territoire, de même que Hiro-matsu n'avait pas le droit de donner des ordres. La main de Yabu se raidit sur le pommeau de son épée. Hiro-matsu attendit, avec un calme étudié. Il avait agi comme le lui avait demandé Toranaga. À présent, il était engagé. C'était tuer ou se faire tuer implacablement.

Yabu savait qu'il devait, lui aussi, s'engager. Il n'y avait plus d'attente possible. S'il refusait de donner le bateau, il lui faudrait d'abord tuer Hiro-matsu « Main de Fer », parce qu'il ne s'en irait jamais sans ce bateau. Il y avait peut-être deux cents samouraïs d'élite sur la galère. Ils devraient, eux aussi, mourir. Il pouvait les attirer à terre. Il pourrait, en l'espace de quelques heures, réunir assez de samouraïs dans Anjiro pour en venir à bout. Il était passé maître dans l'art des embuscades. Mais cela contraindrait Toranaga à envoyer ses armées sur Izu. Tu seras englouti, pensa-t-il, à moins qu'Ishido ne vienne à ton secours.

Et pourquoi donc viendrait-il à ton secours puisque ton ennemi, Ikawa Jikkyu, est son parent et qu'il a des vues sur Izu ? Tuer Hiro-matsu signifierait l'ouverture des hostilités parce que Toranaga serait contraint – question d'honneur – de se retourner contre toi, ce qui forcerait la main d'Ishido. Izu deviendrait donc le premier champ de bataille.

Yabu se rendit et avoua.

« Sire Toranaga ne peut confisquer ce bateau parce que j'allais lui en faire cadeau. J'ai dicté une lettre à cet effet. N'est-ce pas, Zukimoto ?

— Oui, Sire.

— Bien sûr, si mon maître désire le confisquer, libre à lui. Mais j'allais le lui offrir. » Yabu était satisfait d'entendre sa voix sonner aussi naturellement. « Il sera content du butin.

— Merci de la part de mon maître. » Hiro-matsu s'émerveilla des dons d'intuition de Toranaga. Il avait prédit ce qui arrivait. Il avait également prédit qu'il n'y aurait pas de combat. « Je n'en crois rien, avait dit Hiro-matsu. Aucun *daimyô* n'accepterait une telle violation de ses droits. Yabu n'acceptera pas. Je n'accepterais certainement pas. Même pas pour vous, Sire.

— Mais vous obéiriez et vous m'auriez fait part de la présence du navire. Il faut manipuler Yabu, *neh ?* J'ai besoin de sa violence, de sa ruse. Il neutralise Ikawa Jikkyu et garde mes flancs. »

Sur la grève inondée de soleil, Hiro-matsu se força à faire un salut poli, en haïssant sa propre duplicité. « Sire Toranaga sera enchanté de votre générosité. »

Yabu l'observait de près. « Ce n'est pas un bateau portugais.

— Oui. C'est ce qu'on nous a dit.

— Et c'est un corsaire. Il vit les yeux du général se rapetisser. Tout en lui racontant ce que le prêtre avait dit. Yabu pensa : Si

ce que je te raconte te semble neuf, comme ce le fut pour moi, c'est sans doute que Toranaga a la même source d'informations que moi. Mais si tu connais le détail exact de la cargaison, il n'y a plus de doute. L'espion est Omi, l'un de ses samouraïs ou l'un des habitants du village.

« J'ai fait débarquer tout ce qui avait de l'intérêt.

— Bien. Chargez tout sur mon bateau.

— Quoi ? » Yabu sentit son ventre sur le point d'éclater.

« Tout. Immédiatement.

— Maintenant ?

— Oui. Désolé. Mais vous comprendrez aisément que je tiens à rentrer à Osaka le plus vite possible.

— Oui, mais… y aura-t-il assez de place pour tout ?

— Hissez les canons à bord du bateau et mettez-le à l'abri. Des navires viendront dans trois jours pour le remorquer jusqu'à Yedo. Quant aux mousquets, à la poudre et aux munitions, il y a… » Hiro-matsu s'arrêta, évitant le piège qui lui était tendu.

« Il y a juste assez de place pour les cinq cents mousquets », lui avait dit Toranaga. Laissez Yabu parler et donner des ordres. Ne lui laissez pas le temps de réfléchir. Ne soyez pas irrité ou impatient avec lui. J'ai besoin de lui, mais je veux également les armes et le bateau. Faites attention à ne pas tomber dans son piège en révélant ce que vous savez sur la cargaison, parce qu'il ne doit à aucun prix découvrir l'identité de notre espion. »

Hiro-matsu maudit son impuissance à jouer ces jeux, pourtant si nécessaires. « Quant à l'espace requis, dit-il, brièvement, vous pourriez peut-être me l'indiquer. Qu'y a-t-il à bord, au juste ?

— Zukimoto !

— Oui, Yabu-sama.

— Apporte l'inventaire de la cargaison. » Je m'occuperai de toi plus tard, pensa Yabu.

Zukimoto s'éloigna en hâte.

« Vous devez être fatigué, Hiro-matsu-san. Vous prendrez un peu de *cha* ? Vos appartements ont été préparés. Les bains manquent de confort, mais ça vous ferait peut-être du bien.

— Merci. Vous pensez à tout. Un peu de thé et un bain seraient en effet les bienvenus. Plus tard. Racontez-moi d'abord tout ce qui s'est passé depuis l'arrivée du bateau. »

Yabu s'exécuta. Sur ses ordres, Omi raconta son histoire, à l'exception des conversations intimes qu'ils avaient eues ensemble. Mura fit de même en omettant seulement l'érection de l'Anjin.

Hiro-matsu regarda la colonne de fumée qui s'élevait encore du bûcher.

« Combien reste-t-il de pirates ?

— Dix, Sire. Le chef y compris, répondit Omi.

— Où se trouve le chef ?

— Chez Mura.

— Qu'a-t-il fait en sortant du trou ?

— Il est allé directement aux bains, Sire, dit Mura, rapidement. Il dort maintenant, du sommeil du juste.

— Vous n'avez pas dû le porter, cette fois-ci ?

— Non, Sire.

— Il semble apprendre très vite. » Hiro-matsu lança un coup d'œil vers Omi. « Vous croyez qu'on peut leur apprendre à se tenir ?

— Non. Pas avec certitude, Hiro-matsu-sama.

— Les barbares sont des êtres étranges. » Hiro-matsu repensa au bateau.

« Qui va surveiller le chargement ? dit-il.

— Mon neveu, Omi-san.

— Très bien. Omi-san, je veux partir avant le crépuscule. Mon capitaine vous aidera à faire vite. En trois bâtons de temps. » L'unité de temps équivalait au temps mis par un bâton d'encens pour se consumer en entier. Environ une heure par bâtonnet.

« Oui, Seigneur.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas à Osaka avec moi, Yabu-san ? dit Hiro-matsu, comme si cette idée venait à peine de lui traverser l'esprit. Sire Toranaga serait ravi de recevoir tous ces cadeaux de vos propres mains. Je vous en prie, il y a de la place. »

Quand Yabu se mit à protester, il le laissa s'enliser quelques instants comme Toranaga le lui avait ordonné, puis il dit comme Toranaga le lui avait également ordonné :

« J'insiste au nom de sire Toranaga, j'insiste. Votre générosité mérite récompense. »

En m'enlevant ma tête et mes terres ? se demanda Yabu amèrement, sachant qu'il ne pouvait rien faire d'autre qu'accepter poliment. « Merci. Je suis très honoré.

— Bien. Nous en avons donc terminé, dit "Main de Fer" avec un soulagement évident. Je prendrais bien maintenant un peu de thé. Et un bain. »

Yabu le précéda respectueusement jusqu'à la maison d'Omi, en haut de la colline.

Au bout de trois bâtons de temps, le panneau coulissant s'ouvrit. Le garde du corps savait, mieux que quiconque, quand il pouvait entrer dans la chambre de Hiro-matsu sans y avoir

été autorisé. Hiro-matsu était déjà réveillé. Son épée était à moitié dégainée et prête à frapper.

« Yabu-sama attend dehors, Sire. Il dit que le bateau est chargé.

— Magnifique. »

Hiro-matsu alla sous la véranda. « Vos hommes sont très efficaces, Yabu-san.

— Vos hommes nous ont aidés, Hiro-matsu-san. Ils sont plus qu'efficaces. »

Oui, et avec ce soleil, ils avaient intérêt à l'être, pensa Hiro-matsu.

« Est-ce que le chef des pirates a été conduit à bord de mon bateau ?

— Quoi ?

— Vous avez été assez généreux pour faire cadeau du bateau et de sa cargaison. L'équipage fait partie de la cargaison. J'emmène donc le chef des pirates avec moi, à Osaka. Sire Toranaga veut le voir. Naturellement, vous faites ce que vous voulez des autres. Mais, pendant votre absence, vos gens doivent bien se rendre compte que ces barbares sont la propriété de mon maître. Il vaudrait mieux qu'ils soient bien au nombre de neuf, vivants et bien portants, quand mon maître désirera les voir. »

Yabu marcha en hâte vers la jetée où Omi devait se trouver. Un peu plus tôt, quand il avait laissé Hiro-matsu aux bains, il avait monté la pente, s'était brièvement incliné devant le bûcher funéraire et avait poursuivi son chemin, longeant les champs de blé en terrasses et les vergers, pour atteindre finalement un petit plateau qui surplombait le village. Un sanctuaire *Kami* gardait cet endroit charmant. Un vieil arbre

dispensait ombre et tranquillité. Il était venu là pour calmer sa colère et méditer. Il n'avait pas osé s'approcher du bateau, d'Omi ou de ses hommes, car il savait qu'il leur aurait ordonné de se faire seppuku, ce qui aurait été du gaspillage. Il aurait massacré le village, ce qui aurait été pure folie, car seuls les paysans pêchaient et faisaient pousser le riz nécessaire à la fortune du samouraï.

La vue qu'il embrassait de cet endroit lui permit de se calmer. Il se détendit, se mit à réfléchir et à faire des plans.

Mets tes espions sur la piste, se dit-il. Rien de ce qu'avait dit Hiro-matsu n'indiquait l'origine de la trahison. Tu as des amis puissants à Osaka. Le seigneur Ishido est un de ceux-là. Peut-être que l'un d'entre eux pourrait démasquer l'espion. Envoie tout de suite un message secret à ta femme au cas où l'indicateur se trouverait là-bas. Et Omi ? Donne-lui pour responsabilité de découvrir le traître, ici. Est-il ce traître ? Ce n'est pas possible. Pas impossible non plus. Il est probable que la trahison a d'abord eu lieu à Yedo. Question de temps. Si Toranaga avait tout de suite appris l'arrivée du bateau, Hiro-matsu aurait été le premier sur les lieux. Tu as des indicateurs à Yedo. Laisse-les montrer leur valeur. Et les barbares ? C'est le seul bénéfice que tu tires de ce bateau. Comment t'en servir ? Patience. Est-ce qu'Omi ne t'a pas donné la réponse ? Tu pourrais faire un échange avec Toranaga. Leur connaissance de la mer et des bateaux contre des armes. *Neh ?*

Autre possibilité : devenir le *vassal* de Toranaga. Fais-lui part de ton plan. Demande-lui l'autorisation de commander le Régiment des armes à feu. Pour *sa* gloire, *à lui*. Mais un vassal ne doit jamais s'attendre à voir ses services récompensés ou même reconnus : servir est son devoir, devoir veut dire samouraï et samouraï signifie immortalité. Ce serait la solution

idéale ; oui, idéale, pensa Yabu. Puis-je vraiment devenir son *vassal* ? Ou celui d'Ishido ? Non, c'est impensable. Allié, oui. Vassal, non.

Bien. Les barbares sont, après tout, un bon butin. Omi a une fois de plus raison.

Il s'était senti plus reposé et, quand un messager était venu lui dire que le bateau était chargé, il était allé voir Hiro-matsu et avait découvert qu'il avait même perdu les barbares.

Il écumait de rage, en atteignant la jetée.

« Omi-san !

— Oui, Yabu-sama.

— Fais venir le chef des barbares ici. Je l'emmène à Osaka. Pour ce qui est des autres, veille à ce qu'ils soient bien traités pendant mon absence. Je les veux en bonne forme. Utilise la cave, si besoin est. » Depuis l'arrivée de la galère, Omi ne savait plus où il en était. Il craignait pour la sécurité de Yabu.

« Laissez-moi venir avec vous, Sire. Je peux, peut-être, vous aider.

— Non. Je veux que tu surveilles les barbares.

— Je vous en prie. Je peux modestement vous rendre tous vos bienfaits.

— Pas besoin », dit Yabu, plus gentiment qu'il n'en avait l'intention. Avec des vassaux de ce genre, je vais construire un empire, se promit-il. Omi commandera une unité quand j'aurai récupéré mes armes. « Quand la guerre éclatera, j'aurai quelque chose de très important à te confier, Omi-san. Maintenant, va chercher le barbare. »

Omi prit quatre gardes avec lui. Et Mura comme interprète.

Il fallut une minute à Blackthorne pour sortir de son sommeil et recouvrer ses esprits. Quand le brouillard se fut dissipé, il vit

qu’Omi était devant lui et le fixait.

Mura s’agenouilla et s’inclina, « *Konnichi wa* » – Bonjour. « *Konnichi wa.* » Blackthorne se mit sur ses jambes et, quoique nu, s’inclina avec une égale politesse.

« Anjin, s’il vous plaît habiller », dit Mura.

Anjin ? Ah oui, je me souviens. Le prêtre m’a dit qu’ils m’avaient donné ce nom parce qu’ils ne pouvaient pas prononcer le mien. « Anjin » veut dire « pilote » et ça n’est pas une insulte. Et on m’appellera « Anjin-san » – monsieur le pilote – quand je le mériterai.

Ne regarde pas Omi, se dit-il avec prudence. Ne te souviens pas de la place du village, d’Omi, de Pieterzoon et de Croocq. Une seule chose à la fois. C’est ce que tu vas faire. C’est ce que tu as juré de faire, devant Dieu : une seule chose à la fois. Je me vengerai, par le Seigneur Dieu. Blackthorne vit que ses vêtements avaient de nouveau été lavés. Aux bains, il s’en était défait comme s’ils avaient été infestés de vermine. Il s’était fait frotter le dos, trois fois. Avec l’éponge la plus dure. Avec de la pierre ponce. Mais il sentait encore la brûlure de l’urine.

Il éprouvait un plaisir malsain à savoir son ennemi vivant, à côté de lui.

*« Konnichi wa.* Omi-san », dit-il en s’inclinant.

Omi lui rendit son salut.

*« Konnichi wa,* Anjin. »

La voix était polie, mais sans plus.

« Anjin-san ! » Blackthorne le regarda droit dans les yeux.

*« Konnichi wa,* Anjin-san », finit par dire Omi, avec un sourire bref.

Blackthorne s’habilla rapidement.

*« Hai,* Omi-san ? » demanda Blackthorne, une fois habillé. Il se sentait mieux, mais restait sur ses gardes. Il aurait aimé posséder un vocabulaire plus étoffé.

« S'il vous plaît, mains », dit Mura.

Blackthorne ne comprit pas et le lui dit par signes. Mura tendit ses mains et mima l'action de les lier ensemble.

« Mains, s'il vous plaît.

— Non, répondit Blackthorne en répondant directement à Omi et en secouant la tête. Ce n'est pas nécessaire, dit-il en anglais. Pas du tout nécessaire. J'ai donné ma parole. » Il parla d'une voix douce et raisonnable, puis ajouta sèchement en voulant imiter le ton d'Omi : « *Wakarimasu ka.* Omi-san ? »

Omi se mit à rire. Puis il dit « *Hai,* Anjin-san. *Wakarimasu. »* Il se retourna et sortit.

Mura et les autres le dévisageaient, suffoqués. Blackthorne suivit Omi dans le soleil. Ses bottes avaient été nettoyées. Avant qu'il ait pu les mettre, la servante « Onna » s'était précipitée, agenouillée et l'avait aidé.

« Merci, Haku-san », avait-il dit, se souvenant de son vrai nom.

Il passa la porte. Omi le précédait.

Je t'ai à l'œil, espèce de putain de salo… un instant ! Souviens-toi de ce que tu t'es promis. Pourquoi l'insulter ? T'insulter ? Il ne t'a pas insulté, lui. Dire des grossièretés n'appartient qu'aux faibles et aux fous. N'est-ce pas ?

Une seule chose à la fois. C'est déjà bien suffisant de l'avoir à l'œil. Tu le sais très bien. Il le sait très bien.

Blackthorne descendit la colline, escorté par quatre samouraïs. Le port était encore caché à sa vue. Mura marchait discrètement à dix pas en arrière. Omi était en tête.

Me font-ils descendre pour me remettre dans le trou ? se demanda-t-il. Pourquoi voulaient-ils me lier les mains ? Omi n'a-t-il pas dit hier – était-ce hier ? – « Si vous vous tenez bien, vous pourrez rester dehors. Si vous vous tenez bien, un autre homme sortira du trou, demain. Peut-être un. Peut-être plus » ? N'est-ce pas ce qu'il a dit ? Me suis-je bien tenu ? Je me demande comment va Croocq ? Le gars était vivant quand ils l'ont emmené dans cette maison où l'équipage habitait.

Blackthorne se sentait mieux aujourd'hui. Il savait que, s'il était prudent, s'il pouvait se reposer, manger et dormir, il serait d'aplomb dans un mois. Il pourrait repartir sur son bateau et faire le tour de la terre. Ne pense pas encore à ça ! Épargne tes forces pour aujourd'hui, c'est tout. Un mois, c'est long à attendre, n'est-ce pas ?

La marche à travers le village le fatiguait. Tu es plus faible que tu ne le pensais… non, tu es plus fort que tu ne le pensais, décida-t-il.

Les mâts de l'*Érasme* apparaissaient au-dessus des toits en tuile. Son cœur se mit à battre très fort. La route continuait devant lui, contournait le pied de la colline et se terminait sur la place du village. Un palanquin, aux rideaux tirés, attendait dans le soleil. Quatre porteurs, seulement vêtus d'un pagne, étaient accroupis à côté et se curaient les dents, d'un air absent. Ils se levèrent et s'inclinèrent avec fougue en voyant Omi.

Il ne fit pas attention à eux. Une jeune femme sortit d'une maison au portail ouvragé et se dirigea vers le palanquin. Omi s'arrêta.

Blackthorne retint sa respiration et s'arrêta également.

Une jeune servante accourut avec une ombrelle verte pour abriter la jeune fille du soleil. Omi salua. La jeune fille lui rendit son salut. Ils se mirent à parler joyeusement. L'arrogance d'Omi

avait disparu. La jeune femme portait un kimono couleur pêche, un obi doré et des sandales lacées, dorées. Blackthorne rencontra son regard. Elle parlait visiblement de lui avec Omi. Il ne savait que faire. Il ne fit donc rien et attendit patiemment, prenant seulement un immense plaisir à sa présence, sa coquetterie et à la chaleur qui émanait d'elle. Il se demanda si Omi et cette jeune fille étaient amants, si elle était la femme d'Omi.

Celui-ci demanda quelque chose. Elle répondit en agitant un éventail qui frémissait et dansait dans la lumière. Son rire était chantant. Sa délicatesse, charmante. Omi souriait également. Il tourna ensuite les talons et s'en alla. Il était redevenu samouraï.

Blackthorne le suivit. Elle le fixa du regard. Quand il passa devant elle, il lui dit : « *Konnichi wa.* »

Elle répondit : « *Konnichi wa,* Anjin-san », d'une voix touchante. Elle mesurait à peine un mètre cinquante et était ravissante.

Le parfum de la jeune fille le poursuivait encore quand ils tournèrent le coin de la rue. Il vit la trappe, l'*Érasme,* et la galère. La jeune fille disparut de son esprit.

Pourquoi les sabords sont-ils vides ? Où sont nos canons ? Que fait une galère ici, pour l'amour de Dieu ? Que s'est-il passé dans le trou ? Une seule chose à la fois.

D'abord l'*Érasme* : nous pourrions facilement le mener en haute mer. Nous pourrions larguer les amarres. La marée et le vent du soir nous porteraient en silence, hors du port. Nous pourrions caréner demain à l'extrémité de cette île. Une demi-journée pour réparer le mât, et hissez les voiles hô. À nouveau vers le grand large. Il serait peut-être préférable de ne pas jeter l'ancre et de s'enfuir vers des eaux plus tranquilles. Mais qui

servirait d'équipage ? Tu ne peux pas te sauver seul avec ton bateau.

D'où vient cette galère ? Quel est le motif de sa présence ? Il voyait des grappes de samouraïs et de marins, en bas sur les quais. Le vaisseau à soixante avirons – trente de chaque côté – était propre et soigné. Les rames étaient alignées, prêtes pour un départ imminent. Il frissonna involontairement.

Ils traversaient maintenant la place. Ses yeux quittèrent la galère pour venir se poser sur les trois samouraïs qui gardaient l'entrée de la trappe. Ils mangeaient habilement à l'aide de baguettes. Il les avait déjà vus en utiliser plusieurs fois, mais n'arrivait pas à les maîtriser lui-même.

« Omi-san ! » Il expliqua par signes qu'il voulait se rendre jusqu'à la trappe pour saluer ses hommes. Un instant, un tout petit instant. Mais Omi refusa et dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Il poursuivit son chemin en direction de la jetée. Blackthorne suivit, obéissant. Une seule chose à la fois. Prends patience.

Une fois sur la jetée, Omi se retourna et appela les gardes. Blackthorne les vit ouvrir la trappe et jeter un coup d'œil dans le trou. L'un d'entre eux fit signe à des villageois qui apportèrent l'échelle. Ils descendirent un baril d'eau fraîche et remontèrent le tonneau vide ainsi que celui qui servait de latrines.

Des groupes de samouraïs s'étaient formés près de la galère. Un homme âgé, de forte stature, se tenait à l'écart. Blackthorne comprit immédiatement son importance à la façon dont le *daimyô* Yabu lui parlait et à la façon dont les autres accouraient à la moindre de ses remarques. Est-ce leur roi ? se demanda-t-il.

Omi s'agenouilla humblement. Le vieil homme s'inclina à moitié et tourna son regard vers lui.

Blackthorne s'agenouilla avec le maximum de grâce possible et posa ses mains à plat sur le sol sablonneux, comme l'avait fait Omi. Il s'inclina aussi bas qu'il s'était incliné.

*« Konnichi wa,* sama », dit-il poliment.

Le vieil homme lui rendit son salut.

Une discussion éclata entre Yabu, le vieil homme et Omi. Yabu s'adressa à Mura qui indiqua du doigt la galère. « Anjin-san, s'il vous plaît, là.

— Pourquoi ?

— Aller maintenant, aller ! »

Blackthorne sentit la panique grandir en lui. « Pourquoi ? Non, je ne monterai pas à bord de cette galère. »

Un ordre immédiat d'Omi et quatre samouraïs lui tombèrent dessus. Ils lui ligotèrent les bras. Mura sortit un morceau de corde et lui attacha les mains dans le dos.

« Espèce de fils de pute ! hurla Blackthorne. Je ne monterai pas à bord de ce maudit bateau à esclaves !

— Sainte Mère de Dieu ! Laissez-le tranquille ! Espèce de charognards à gueule simiesque ; laissez ce salopard tranquille ! *Kinjiru, neh ?* C'est le pilote. L'Anjin ? L'Anjin, *ka ? »*

Blackthorne n'en croyait pas ses oreilles. Ce flot d'injures en portugais était parti du pont. Il vit un homme, aussi grand que lui et environ du même âge. Mais il était brun, les yeux noirs et vêtu n'importe comment. Une rapière au côté, des pistolets dans la ceinture. Un crucifix en pierreries pendait à son cou. Il portait une casquette de capitaine d'armes. Il arborait un sourire.

« T'es le pilote ? Le pilote du corsaire néerlandais ?

— Oui, s'entendit répondre Blackthorne.

— Bien. Bien. Je suis Vasco Rodrigues, pilote de cette galère ! » Il se tourna vers le vieil homme et lui parla dans un mélange de japonais et de portugais. Il l'appelait singe-sama et quelquefois, Toda-sama. À la façon dont il prononçait le mot, on avait l'impression qu'il disait « Taudis-sama ». Il sortit son pistolet deux fois et le pointa belliqueusement sur Blackthorne, puis le rengaina dans sa ceinture. Son japonais était mêlé d'argot portugais que, seuls, des loups de mer pouvaient comprendre. Hiro-matsu parla brièvement et le samouraï lâcha Blackthorne. Mura le libéra de ses entraves.

« C'est mieux comme ça. Écoute-moi, pilote ; cet homme est traité comme un roi. Je lui ai dit que je te prenais sous ma responsabilité et que je te défoncerais le crâne aussi vite que je me mettrais à boire avec toi ! »

Rodrigues salua Hiro-matsu, puis se tourna rayonnant vers Blackthorne.

« Salue le salopard-sama ! »

Blackthorne s'exécuta comme dans un rêve.

« Tu le fais comme un Jap, lui dit Rodrigues, ironique. Tu es vraiment le pilote ?

— Oui.

— Latitude du Lézard ?

— 49° 56' nord – et fais attention aux récifs qui se trouvent sud-sud-ouest.

— T'es bien le pilote, par le Seigneur ! » Rodrigues lui serra chaudement la main. « Monte à bord. J'ai de quoi manger ; j'ai du cognac, du vin et du rhum chaud. Tous les pilotes doivent s'aimer les uns les autres parce qu'ils sont le foutre de la terre. Amen ! Pas vrai ?

— Oui, dit Blackthorne, fatigué.

— Quand j'ai appris qu'on allait ramener un pilote avec nous, je me suis dit chouette. Ça fait des années que j'ai pas eu l'occasion de parler avec un vrai pilote. Monte à bord. Comment t'as pu passer furtivement devant Malacca ? Comment t'as fait pour éviter nos patrouilles dans l'océan Indien, hein ? T'as volé le carnet de qui ?

— Où m'emmènes-tu ?

— À Osaka. Le seigneur suprême, en personne, veut te voir. »

Blackthorne sentit la panique le gagner à nouveau. « Qui ?

— Toranaga ! Seigneur des Huit Provinces, où que diable elles puissent être ! Le *daimyô* en chef du Japon !

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— J'en sais rien, mais c'est pour ça qu'on est ici. Si Toranaga veut te voir, pilote, il te verra. On dit qu'il y a un million de ces fanatiques aux yeux bridés prêts à mourir pour le seul honneur de lui torcher le cul si tel est son bon plaisir !

— Toranaga veut que vous rameniez le pilote, Vasco, lui avait dit l'interprète. Ramenez le pilote et…

— Oh ! oui, pilote, tout est confisqué, à ce que je crois savoir. Ton bateau et tout ce qu'il contient !

— Confisqué ?

— C'est peut-être qu'une rumeur. Les Japs confisquent d'une main et rendent de l'autre. Ou font semblant de jamais avoir donné d'ordre. C'est très difficile de comprendre ces fumiers ! »

Blackthorne sentit les yeux glacés d'Omi le pénétrer. Il essaya de dissimuler sa peur. Rodrigues suivit son regard. « Oui, ils sont énervés. On a le temps devant nous pour parler. Monte à bord. » Il se retourna, mais Blackthorne l'arrêta. « Et mes amis ? Mon équipage ? »

Blackthorne lui raconta rapidement l'histoire du trou. Rodrigues questionna Omi en pidgin japonais. « Il dit qu'y a pas à s'inquiéter pour eux. Écoute, y a rien que je puisse ou que tu puisses faire, maintenant. Faut attendre. Tu peux pas savoir avec un Jap. Ils ont six visages et trois cœurs. »

Rodrigues salua Hiro-matsu comme l'aurait fait un courtisan européen. « C'est comme ça qu'on salue, ici. Comme si on était à la cour de Philippe II le fornicateur. Que Dieu mène rapidement cet Espagnol à sa tombe. » Il ouvrit le chemin et arriva sur le pont. Il n'y avait ni chaînes ni esclaves, au grand étonnement de Blackthorne.

« Qu'est-ce qu'il y a ? T'es malade ?

— Non. Je croyais que c'était un bateau à esclaves.

— Ils en ont pas, au Japon. Même pas dans leurs mines. Dingues, ça y est, t'as pigé. J'ai jamais vu des dingues pareils et j'ai pourtant fait trois fois le tour du monde. Les rameurs sont samouraïs. Ce sont des soldats de l'armée personnelle du vieil emmerdeur. T'as jamais vu des esclaves ramer mieux que ça, ou des hommes se battre mieux qu'eux. » Rodrigues éclata de rire. « Ils se foutent le cul sur le banc, et en avant c'est parti. Je les pousse un peu, je les fais ramer plus vite pour voir saigner ces petits cons. Ils abandonnent jamais. On est venu d'Osaka – trois cents miles en quarante heures. Descends avec moi. On va bientôt partir. T'es sûr que ça va ?

— Oui, oui, je crois. » Blackthorne regardait l'*Érasme,* mouillé à une centaine de mètres d'eux. « Il n'y a aucune chance de monter à bord, pilote, n'est-ce pas ? Ils ne m'ont pas laissé remonter à bord et je n'ai pas de vêtements. Ils ont posé les scellés au moment où on est arrivés. Je t'en prie. »

Rodrigues scruta le bateau.

« Quand c'est que vous avez perdu le mât de misaine ?

— Juste avant de toucher terre.

— Y’a un mât de rechange à bord ?

— Oui.

— C’est quoi son port d’attache ?

— Rotterdam.

— Il a été construit là-bas ?

— Oui.

— Je suis allé une fois à Rotterdam. Il a de vaches de belles lignes, ce bateau. Nouveau modèle. J’en ai jamais encore vu de cette classe. Sainte Mère, il doit être drôlement rapide, bougrement rapide. »

Rodrigues se tourna vers le sablier. Blackthorne essaya de dissimuler l’espoir qui devait se lire sur son visage.

« D’accord, mais à une condition, pilote. Pas d’armes, dans ta manche ou ailleurs. Ta parole de pilote. J’ai dit aux singes que je te prenais sous ma responsabilité.

— D’accord. » Blackthorne regarda le sable s’écouler dans le col du sablier.

« Je te brûle la cervelle, pilote ou pas, si tu me joues un tour. Je te coupe la gorge si t’essaies de me fausser compagnie. *Si* je suis d’accord.

— Je te donne ma parole de pilote et que la vérole soit sur les Espagnols ! »

Rodrigues sourit et lui donna une bourrade amicale dans le dos. « Je commence à bien t’aimer, Ingeles.

— Comment sais-tu que je suis anglais ? demanda Blackthorne, sachant pertinemment que son portugais était impeccable et que rien de ce qu’il avait dit n’avait pu le différencier d’un Hollandais.

— Je suis devin. Les pilotes le sont-ils pas tous ? » Il éclata de rire.

« Tu as parlé au prêtre ? Le père Sebastio te l'a dit ?

— Je parle pas aux prêtres quand je peux m'en passer. Une fois par semaine, c'est amplement suffisant pour un homme. » Rodrigues cracha adroitement dans le dalot et alla sur bâbord. « Taudis-sama ! *Ikimasho ka ?*

— *Ikimasho*, Rodrigu-san. *Ima !*

— C'est *ima. »* Rodrigues regarda Blackthorne, songeur. *« Ima* veut dire "tout de suite". Nous partons tout de suite, Ingeles. »

Le sable avait déjà formé au fond du sablier un petit tas régulier.

« Veux-tu lui demander si je peux aller à bord de mon bateau ?

« Non, Ingeles. Je vais pas lui demander une connerie pareille. »

Blackthorne se sentit vide tout à coup. Très âgé. Il observa Rodrigues se diriger vers la lisse du gaillard d'arrière et gueuler à un petit marin qui se tenait dans l'entrepont. « Hé capitaine. *Ikimasho ?* Samouraïs à bord-u, *ima ! Wakarimasu ka ?*

— *Hai*, Anjin-san. »

Rodrigues fit immédiatement sonner la cloche six fois et le capitaine-san hurla des ordres à l'intention des marins et des samouraïs, à bord et sur le quai. Des marins montèrent sur le pont pour se préparer au départ. Dans cette mêlée disciplinée et obéissante, Rodrigues prit tranquillement le bras de Blackthorne et l'entraîna vers tribord, loin du rivage. « Y a un dinghy en bas, Ingeles. Cours pas ; te retourne pas. Fais attention à personne d'autre que moi. Si je te dis de revenir, obéis. »

Blackthorne traversa le pont, descendit l'échelle, longea la coursive et se dirigea vers la petite embarcation japonaise. Il entendit, derrière lui, des voix en colère et sentit les poils se dresser sur sa nuque. Il y avait beaucoup de samouraïs à bord du bateau. Certains étaient armés d'arcs et de flèches. Quelques-uns, même, avaient des mousquets.

Blackthorne était presque dans le dinghy. Il vit alors qu'il n'y avait pas de rames de nage. Je ne peux pas ramer comme eux, se dit-il. Je ne peux pas me servir de ce bateau ! C'est trop loin pour y aller à la nage. Est-ce vraiment aussi loin ?

Il hésita, mesura la distance. S'il avait été en possession de toutes ses forces, il n'aurait pas hésité une minute. Mais à présent.

Des pas résonnèrent le long de la coursive. Il résista à l'envie de se retourner.

« Assieds-toi là, à l'arrière, entendit-il Rodrigues lui dire, d'une voix urgente. Dépêche-toi ! »

Il obéit. Rodrigues sauta agilement, saisit les avirons et, toujours debout, éloigna l'embarcation du navire avec habileté. À quelques mètres du bateau, il se retourna. « On va jusque-là, dit-il en pointant son doigt sur l'*Érasme.* Y a des samouraïs à bord ! » Il tourna résolument le dos à son bateau et continua godiller debout, à la japonaise, en se tenant au milieu de l'embarcation. « Tu me dis s'ils pointent leurs arcs sur nous, Ingeles ! Observe-les bien ! Qu'est-ce qu'ils font en ce moment ?

— Le capitaine est très en colère. Tu ne vas pas avoir d'ennuis, n'est-ce pas ?

— Si on part pas avec la marée, le vieux Taudis aura des raisons de se plaindre. Qu'est-ce qu'ils font, ces archers ?

— Rien. Ils l'écoutent. Il semble hésitant. Non. Il y en a un qui sort une flèche de son carquois. »

Rodrigues se prépara à stopper. « Sainte Mère, ce sont de trop bons tireurs pour qu'on risque quoi que ce soit. La flèche est toujours pointée ?

— Oui. Attends un peu. Le capitaine est… quelqu'un se dirige vers lui. Je crois que c'est un marin. On dirait qu'il lui demande quelque chose au sujet du bateau. Le capitaine nous regarde. Il dit quelque chose à l'homme qui a la flèche pointée sur nous. Le type baisse son arc. Le marin montre maintenant quelque chose sur le pont. »

Rodrigues lança un petit coup d'œil par en dessous pour se rendre compte et se mit à respirer plus facilement. « C'est un des officiers. Il va lui falloir toute la demi-heure pour mettre ses rameurs en place. »

Blackthorne attendit. La distance augmentait. « Le capitaine nous regarde à nouveau.

— Laisse-le. » Rodrigues se détendit, mais ne ralentit pas la cadence pour autant.

« J'aime pas avoir le dos face aux samouraïs. Surtout quand ils ont des armes entre les mains. De toute façon, j'ai jamais vu un seul de ces fumiers sans arme. Sont tous des fumiers !

— Pourquoi ?

— Ils adorent tuer, Ingeles. C'est leur coutume de dormir avec leurs épées. C'est un très grand pays, mais les samouraïs sont aussi dangereux que des vipères.

— Pourquoi ?

— Je sais pas pourquoi, Ingeles, mais ils le sont en vérité, répondit Rodrigues, heureux de parler avec quelqu'un de sa race. Bien sûr, tous les Japs sont différents de nous. Ils sentent pas la douleur ni le froid comme nous. Mais les samouraïs sont quand même pires. Ils ont peur de rien, de la mort moins que tout. Pourquoi ? Dieu seul le sait, mais c'est la vérité. Si leurs

supérieurs leur disent, “tuez”, ils tuent, “mourez” et ils se jettent sur leurs épées et s’ouvrent le ventre. Ils tuent et meurent aussi facilement que nous pissons. Les femmes sont aussi samouraïs. Ingeles. Elles te tueront pour protéger leurs maîtres. C’est comme ça qu’elles appellent leurs maris. Elles se tueront si on le leur ordonne. Elles se tuent en s’ouvrant la gorge. Un samouraï peut ordonner à sa femme de se tuer et elle doit obéir. C’est la loi. Sainte Mère, les femmes sont quand même très différentes, une espèce à part, Ingeles. Rien sur la terre qui leur soit semblable, mais les hommes… les samouraïs sont des reptiles. La meilleure façon de les traiter c’est de les considérer comme des serpents venimeux. Ça va maintenant ?

— Oui, merci. Un peu faible, mais bien.

— Comment s’est passé le voyage ?

— Difficile.

— Qu’est-ce qui se passe à bord ?

— Le capitaine baragouine avec un autre samouraï et nous montre du doigt. Qu’est-ce qu’ils ont de si particulier ?

— Un samouraï commande tout. Il possède tout. Ils ont leur propre code de l’honneur et leurs propres règles. Qu’est-ce qu’il fait maintenant, l’enfoiré de mes fesses ?

— Il nous regarde, c’est tout. Il a son arc sur l’épaule. » Blackthorne frissonna. « Je hais ces fumiers plus que les Espagnols. »

Rodrigues se mit à rire, tout en ramant. « S’ils apprenaient la vérité… » Il ajouta : « Mais si tu veux devenir riche, faudra que tu travailles avec eux parce qu’ils possèdent tout. T’es sûr que ça va ?

— Oui, merci. Tu disais ? Les samouraïs possèdent tout.

— Oui. Tout le pays est divisé en castes, comme en Inde. Au sommet, les samouraïs, ensuite les paysans. » Rodrigues cracha

par-dessus bord. « Seuls les paysans ont le droit de posséder la terre. Tu comprends ? Mais les samouraïs possèdent tous les produits de la terre. Le riz leur appartient totalement. C'est la seule récolte importante du pays. Ils redistribuent ensuite leur part aux paysans. Seuls les samouraïs ont le droit de porter des armes. » Rodrigues rota et cracha. « Avec tout ça, si tu sais deux ou trois choses, cet endroit reste bien un paradis sur terre. » Il jeta un coup d'œil vers la galère pour se rassurer, puis il dit ironiquement : « Rien de tel qu'une petite balade dans le port, hein ? »

Blackthorne éclata de rire.

« Tu godilles drôlement bien. Quand tu es arrivé, je me demandais comment j'allais me servir des rames.

— Tu croyais tout de même pas que j'allais te laisser partir seul ? Quel est ton nom ?

— Blackthorne. John Blackthorne.

— T'as déjà été dans le Nord, Ingeles ? Vers le pôle Nord ?

— J'étais avec Kees Veerman, à bord du *Der Lifle,* il y a huit ans de ça. C'était son second voyage à la recherche du passage Nord-Est. Pourquoi ?

— J'aimerais que tu me racontes ça… que tu me racontes tous les endroits où t'as été. Tu crois qu'ils finiront par trouver un passage ? La route nord, vers l'Asie ? Les routes ouest ou est ?

— Oui. Toi et les Espagnols, vous bloquez les routes septentrionales. Il nous faudra bien découvrir un autre passage. Oui, nous le découvrirons. À moins que les Hollandais ne le découvrent. Pourquoi ?

— T'as navigué le long de la côte des États barbaresques, pas vrai ?

— Oui, pourquoi ?

— Et tu connais Tripoli ?

— La plupart des pilotes sont passés par là. Pourquoi ?

— Je savais bien que je t'avais déjà vu une fois. Oui, c'était à Tripoli. Quelqu'un m'a dit en te montrant du doigt que t'étais le fameux pilote anglais qui était allé avec l'explorateur hollandais Kees Veerman dans les mers arctiques et qui avait été une fois capitaine avec Drake. Contre l'Armada ? Quel âge t'avais à cette époque-là ?

— Vingt-quatre ans. »

Rodrigues borda les avirons et le bateau vira gentiment de côté. Il s'agrippa aux cordes d'abordage. « Monte à bord, mais laisse-moi parler. » Blackthorne se mit à grimper pendant que l'autre pilote amarrait l'embarcation. Rodrigues arriva le premier sur le pont. Il s'inclina comme un courtisan : « *Konnichi wa* à tous les brouteurs d'herbe-samas. »

Il y avait quatre samouraïs sur le pont. Blackthorne reconnut l'un d'entre eux ; c'était l'un des gardiens de la trappe. Interdits, ils saluèrent le Portugais, avec rigidité. Blackthorne le singea, se sentant plutôt gauche.

Rodrigues se dirigea vers la coursive. Les scellés étaient bien en place. L'un des samouraïs l'intercepta.

*« Kinjiru, gomen nasai.*

— Interdit ? Désolé ? dit le Portugais, pas du tout impressionné. – Je suis Rodrigu-san, anjin de Toda Hiro-matsu-sama. Ce sceau…, dit-il en montrant du doigt un tampon rouge recouvert d'une écriture bizarre. Toda Hiro-matsu-sama, *ka ?*

— *Iyé,* dit le samouraï en secouant la tête. Kasigi-Yabu-sama !

— *Iyé !* dit Rodrigues. Kasigi Yabu-sama ? Je suis au service de Toda Hiro-matsu-sama, qui est un plus grand roi que votre résidu et Taudis-sama est au service de Toranaga-sama qui est le plus grand enfoiré-sama du monde entier. *Neh ? »* Il arracha

les scellés de la porte, une main posée sur son pistolet. Les épées étaient à moitié dégainées. Il dit tranquillement à Blackthorne : « Sois prêt pour abandonner le navire » et, avec rudesse, au samouraï : « Toranaga-sama ! » Il montra de sa main gauche le pavillon qui flottait au sommet du mât de son bateau : *« Wakarimasu ka ? »*

Le samouraï hésita. Blackthorne était prêt à plonger par-dessus bord.

« Toranaga-sama ! » Rodrigues balança son pied dans la porte. Le loquet céda et la porte s'ouvrit toute grande. *« WAKARIMASU KA ?*

— *Wakarimasu,* Anjin-san. » Les samouraïs rengainèrent leurs épées, saluèrent et s'excusèrent. Rodrigues dit d'une voix rauque : « Voilà qui est beaucoup mieux. » Et il ouvrit le chemin vers les cabines.

Seigneur Dieu, Rodrigues, dit Blackthorne dès qu'ils furent dans l'entrepont. Tu fais ça tout le temps et tu arrives à t'en sortir ?

— Je fais ça très rarement, dit le Portugais en s'essuyant le front. Et je souhaiterais même avoir jamais commencé. »

Blackthorne se tint contre la cloison. « J'ai comme l'impression qu'on m'a donné un coup de pied dans l'estomac.

— C'est la seule façon. Il faut agir comme si on était le roi. Même ainsi, on peut pas savoir avec un samouraï.

— Que leur as-tu dit ?

— Que Toda Hiro-matsu était le conseiller principal de Toranaga. Qu'il était un *daimyô* plus important que leur *daimyô* local. Voilà pourquoi ils ont fini par accepter.

— À quoi il ressemble, Toranaga ?

— Longue histoire, Ingeles. » Rodrigues s'assit sur une marche, enleva sa botte et se massa sa cheville : « Je me suis presque brisé le pied sur ta putain de porte bouffée aux mites !

— Elle n'était pas fermée. Tu aurais pu l'ouvrir délicatement.

— Je sais, mais ça n'aurait pas fait le même effet. Par la Sainte Vierge, t'as un tas de choses à apprendre !

— Tu m'apprendras ? »

Rodrigues remit sa botte. « Ça dépendra, dit-il.

— De quoi ?

— Faudra voir, pas vrai ? J'ai pas arrêté de parler jusqu'à maintenant, ce qui est juste. Je peux, tu peux pas. Ce sera bientôt ton tour. Où est ta cabine ? »

Blackthorne observa Rodrigues pendant quelques instants. Une odeur rance régnait dans l'entrepont. « Merci de m'avoir aidé à monter à bord. » Il ouvrit le chemin vers l'arrière. Sa porte n'était pas fermée à clef. La cabine avait été fouillée de fond en comble et tout ce qui pouvait être emporté l'avait été. Plus de livres, plus d'instruments, plus de plumes d'oie. Son coffre était ouvert également. Vide.

Vert de rage, il arpentait le carré. Rodrigues le fixait intensément. Même le tiroir secret avait été découvert et pillé.

« Ils ont tout pris. Ces fils de pute vérolés !

— Tu t'attendais à quoi ?

— Je ne sais pas. Je pensais… avec les scellés… » Blackthorne se rendit à la chambre forte. Elle était vide. Le magasin aussi. Les cales ne contenaient que des ballots de vêtements en laine « Que Dieu maudisse tous les Japs ! » Il revint dans sa cabine et ferma violemment son coffre.

« Où sont-ils ? demanda Rodrigues.

— Qui ?

— Tes carnets. Où sont tes carnets ? »

Blackthorne le regarda méchamment.

« Aucun pilote s'inquiéterait pour ses vêtements. T'es venu pour les carnets, pas vrai ?

— Oui.

— Pourquoi t'es surpris, Ingeles ? Pourquoi tu crois que je suis venu ? Pour t'aider à prendre quelques haillons de plus ? Ils sont usés de toute façon jusqu'à la corde. T'aurais plutôt besoin de vêtements neufs. J'en ai plein pour toi. Mais où sont les carnets ?

— Ils sont partis. Ils étaient dans mon coffre.

— Je vais pas te les voler, Ingeles. Je veux seulement les lire et les recopier, si besoin est. Je les chérirai comme les miens. Pas besoin de te faire de souci. » Sa voix se durcit. « Je t'en prie, trouve-les, Ingeles. Il nous reste peu de temps.

— Je ne peux pas. Ils se sont envolés. Ils étaient dans mon coffre.

— Tu les aurais tout de même pas laissés là… pas en venant dans un port étranger. T'oublierais pas aussi facilement la règle d'or des pilotes… cacher soigneusement les carnets et laisser les faux seulement en évidence. Dépêche-toi !

— Ils ont été volés !

— Je te crois pas. Mais je veux bien admettre que tu les as merveilleusement cachés. J'ai cherché pendant deux heures. J'en ai pas reniflé la moindre trace.

— Quoi ?

— Pourquoi t'es surpris, Ingeles ? Tu serais pas con à ce point ? Je suis bien sûr venu d'Osaka pour jeter un œil sur tes carnets.

— Tu es déjà venu à bord ? »

— Sainte Mère, dit Rodrigues en s'impatientant. Oui, bien sûr. Y a deux ou trois heures avec Hiro-matsu qui voulait jeter un coup d'œil, lui aussi. Il a brisé les scellés et quand on est repartis, ce *daimyô* local a remis les scellés. Dépêche-toi, par le Seigneur Dieu ! Le sable finit de s'écouler.

— *Ils ont été volés ! »* Blackthorne lui raconta comment ils étaient arrivés, comment ils s'étaient réveillés, à terre. Puis il balança son coffre à travers la cabine, furieux contre ces hommes qui avaient pillé son bateau. « Ils ont été volés ! Toutes mes cartes ! Tous mes carnets ! J'ai des copies pour certains, en Angleterre, mais le carnet établi pendant ce voyage a été volé et le… » Il s'arrêta.

« Et le carnet portugais ? Allez, Ingeles. Il fallait qu'il soit portugais.

— Oui. Et le carnet portugais a aussi disparu. »

Ressaisis-toi, pensa-t-il. Ils ont disparu et c'est la fin. Tu ne rentreras jamais chez toi… C'est faux. Tu peux mener le bateau jusqu'au pays, avec de la prudence et une chance extraordinaire… Ne sois pas ridicule ! Tu es à mi-chemin, de l'autre côté de la terre, en territoire ennemi, et tu n'as ni cartes ni carnets. Ô Seigneur, venez-moi en aide ! Rodrigues l'observait attentivement. Il finit par dire : « Je suis désolé pour toi, Ingeles. Je sais ce que tu ressens. Ça m'est arrivé une fois. C'était un Anglais, aussi, le voleur. Que son bateau coule et qu'il brûle dans le feu éternel, Allez, viens. Retournons à bord. »

Omi et les autres attendirent sur la jetée que la galère ait contourné le promontoire et ait disparu.

« Mura, combien de temps faudra-t-il pour ramener les canons à bord du bateau ?

— Si nous travaillons toute la nuit, ce sera fait demain à midi, Omi-san. Si nous commençons à l'aube, nous aurons fini bien avant le coucher du soleil. Ce serait plus sûr de travailler pendant la journée.

— Travaillez pendant toute la nuit. Fais venir immédiatement le prêtre près du trou ! »

Omi jeta un coup d'œil vers Igurashi, le lieutenant en chef de Yabu, qui contemplait toujours le promontoire, le visage tendu. « Vous êtes le bienvenu ici, Igurashi-san. Ma maison est pauvre, mais nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous la rendre agréable.

— Merci, répondit le vieil homme, se retournant vers lui. Mais notre Maître m'a dit de rentrer immédiatement à Yedo. J'y retourne donc. J'aurais aimé être à bord de cette galère.

— Oui.

— Je déteste savoir que Yabu-sama est seul à bord avec deux hommes. Je n'aime pas ça du tout.

— Oui. »

Il montra l'*Érasme* du doigt. « Un bateau maudit. Voilà ce que c'est ! Tant de richesse et puis plus rien !

— Tout en vérité. Est-ce que sire Toranaga ne va pas être ravi et énormément touché par le cadeau de sire Yabu ?

— Ce pillard cupide, imbu comme il l'est de sa personne, ne se rendra même pas compte de la somme d'argent qu'il a dérobée à notre maître. À quoi pensez-vous ? Vous rêvez ?

— Je suppose que c'est votre angoisse pour sire Yabu et les dangers qu'il court qui vous font parler de la sorte ?

— Vous avez raison, Omi-san. Je ne voulais pas vous insulter. Vous avez été très habile et très utile à notre maître. Vous avez peut-être raison en ce qui concerne Toranaga », dit Igurashi,

mais il pensait : Profite de ta nouvelle fortune, toi pauvre idiot. Je connais mon maître mieux que toi et ton nouveau fief ne te sera d'aucun profit. Tu peux me croire, Omi, jeune fou morveux. Toi et ta branche du clan des Kasigi, vous n'avez plus longtemps à vivre. J'aurais dû te le dire en face, mais il m'aurait fallu te tuer et j'aurais perdu la confiance de mon maître. C'est lui qui décidera du moment, pas moi.

« Merci pour votre hospitalité, Omi-san. À bientôt. Je m'en vais.

— Voulez-vous me rendre un service, s'il vous plaît ? Transmettez mes hommages à mon père. Je vous en saurais gré.

— Avec plaisir. C'est un homme merveilleux. Je ne vous ai pas félicité encore pour votre nouveau fief.

— Vous êtes trop bon.

— Merci encore, Omi-san. » Il leva la main d'un geste amical, fit signe à ses hommes et s'en alla. Omi se rendit près du trou. Le prêtre était là. Omi voyait bien que l'homme était en colère. Il espérait qu'il allait faire un esclandre publiquement. Il aurait ainsi la possibilité de le faire fouetter.

« Prêtre, dis aux barbares qu'ils vont sortir, un par un. Dis-leur que sire Yabu a décidé qu'ils pourraient vivre à nouveau dans le royaume des hommes. » Omi parlait de façon simple, exprès : « Mais la plus petite infraction à la règle, et deux hommes retourneront dans le trou. Ils doivent apprendre à se tenir et à obéir aux ordres. Est-ce clair ?

— Oui. »

Omi fit répéter au prêtre ce qu'il lui avait dit. Quand il fut certain qu'il avait bien compris, il le laissa traduire. Les hommes sortirent un à un. Tous effrayés. Certains avaient besoin d'aide. L'un d'eux poussa un cri de douleur quand on lui toucha le bras.

« Il devrait y en avoir neuf.

— Un est mort. Son corps est en bas, dans le trou », dit le prêtre.

Omi réfléchit pendant un moment. « Mura, fais incinérer le corps et garde les cendres avec celles de l'autre barbare. Remets les hommes dans la même maison. Fais-les laver. Ils puent. Mura, apprends-leur à saluer correctement et emmène-les. »

Puis il se tourna vers le prêtre : « Eh bien ?

— Partir maintenant. Aller chez moi. Quitter Anjiro.

— Bon vent. Ne reviens jamais. Toi et tous les gens de ton espèce.

— Chrétiens. Bons Japonais. Seulement bons vassaux. Jamais avoir mauvaises pensées. Non.

— Je suis heureux de te l'entendre dire. N'oublie pas que mon fief s'étend sur vingt *ri,* dans toutes les directions. Compris ?

— Compris. Oui, Compris très bien. »

Il regarda l'homme s'incliner. Même les prêtres barbares devaient connaître les bonnes manières et s'en aller.

« Omi-san ? » dit l'un des samouraïs. Il était très jeune et très beau.

« Oui ?

— Excusez-moi. Je sais que vous n'avez pas oublié Masijiro-san. Il est toujours dans le trou. » Omi s'approcha de la trappe et regarda le samouraï, au fond. L'homme se mit immédiatement à genoux et s'inclina respectueusement.

Les deux jours qu'il venait de passer l'avaient vieilli. Omi mit en balance ses états de service passés et sa valeur à venir.

Il prit la dague fichée dans la ceinture du jeune samouraï et la lança dans le trou. Au pied de l'échelle, Masijiro fixait le

poignard, n’en croyant pas ses yeux. Les larmes se mirent à couler sur ses joues. « Je ne mérite pas cet honneur, Omi-san.

— Si.

— Merci. »

Le jeune samouraï demanda : « Peut-il être autorisé à se faire seppuku ici, sur la plage ?

— Il a échoué dans le trou. Qu’il y reste. Ordonne aux habitants du village de le combler. Les barbares l’ont souillé. Que toute trace disparaisse ! »

# 8

« Qu’est-ce que tu en penses, Ingeles ?

— Je crois qu’il va y avoir une tempête.

— Quand ?

— Avant le coucher du soleil. » Il était presque midi. Ils étaient sur le gaillard d’arrière de la galère. Le ciel était bas et sombre. C’était le deuxième jour de mer.

« Qu’est-ce que tu ferais si c’était ton bateau ?

— On est loin de notre destination ?

— On arrivera après le coucher du soleil.

— À quelle distance sommes-nous de la côte ?

— Quatre ou cinq heures de route, Ingeles. Courir nous mettre à l’abri nous coûterait une demi-journée. Je peux pas me le permettre. Qu’est-ce que tu ferais ? »

Blackthorne réfléchit. Pendant la première nuit, la monère avait fait route vers le sud de la côte d’Izu, aidée en cela par les voiles de misaine. Quand ils avaient atteint la pointe septentrionale, le cap Ito, Rodrigues avait fait mettre ouest-sud-ouest et avait quitté la zone tranquille de la côte, pour la haute mer. Ils s’étaient dirigés sur le cap Shinto, à deux cents miles de là.

« Nous longeons normalement les côtes avec une galère comme celle-là. Par sécurité. Mais ça nous prendrait trop de temps et le temps est très précieux. Toranaga m’a demandé d’amener Taudis à Anjiro et de le ramener. J’ai une prime à la clef si nous faisons vite. Un de leurs pilotes aurait pu aussi bien faire l’affaire pour un si petit trajet, mais ce fils de pute avait les

foies de transporter, loin des côtes, un *daimyô* aussi important que Taudis. Ces Japs sont pas des loups de mer. De grands pirates, de grands guerriers, mais des marins d'eau douce. Ton carnet volé, Ingeles… le portugais. Il était à qui ?

— Je ne sais pas. Il n'y avait pas de nom, pas de signature.

— Où tu te l'es procuré ?

— C'est le marchand principal de la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui me l'a vendu.

— D'où il le tenait ? »

Blackthorne haussa les épaules.

Le rire de Rodrigues était exempt d'humour. « Je m'attendais pas à ce que tu me le dises, mais quel que soit celui qui l'a volé et vendu, j'espère qu'il brûlera dans le feu éternel.

— Tu es employé par ce Toranaga, Rodrigues ?

— Non. J'étais simplement en visite à Osaka avec mon capitaine. C'est un service qu'on a rendu à Toranaga. Mon capitaine m'a porté volontaire. Je suis le pilote du… » Rodrigues s'était arrêté. « J'oublie que t'es un ennemi, Ingeles !

— Le Portugal et l'Angleterre sont alliés depuis des siècles.

— Mais nous le sommes plus. Descends, Ingeles. T'es fatigué, moi aussi. Un homme fatigué fait des bêtises. Remonte sur le pont quand tu te seras reposé. »

Blackthorne était donc descendu dans la cabine du pilote et s'était étendu sur la couchette. Le carnet était relié plein cuir et usé. Blackthorne ne l'ouvrit pas.

« Pourquoi le laisses-tu là ? lui avait-il demandé.

— Si je le laissais pas là, tu le chercherais. Là, tu oseras pas le toucher – ou même le feuilleter – sans ma permission. T'es un pilote, pas un putain de salaud de fumier de voleur de marchand ou de soldat.

— Je le lirai. Tu le lirais bien, toi.

— Pas sans permission, Ingeles. Aucun pilote ferait ça. Même moi, je le ferais pas. »

Blackthorne avait contemplé le carnet pendant un moment, puis avait fermé les yeux. Il dormit profondément pendant toute la journée et toute une partie de la nuit. Il s'éveilla, comme d'habitude, juste avant l'aube. Il lui fallut du temps pour s'habituer aux mouvements désagréables de la galère, au battement du tambour qui rythmait le va-et-vient des avirons et le rendait uniforme. Il resta allongé dans l'obscurité, confortablement installé sur le dos, les mains sous la nuque, pensant à son bateau et refusant de s'inquiéter à l'idée de ce qui les attendait à Osaka. Une seule chose à la fois. Pense à Felicity, à Tudor, à la maison. Non, pas maintenant. Pense que si d'autres Portugais sont comme Rodrigues, tu as vraiment une chance de t'en sortir. Tu trouveras bien un bateau pour rentrer chez toi. Les pilotes ne sont pas ennemis et au diable le reste ! Mais tu ne peux pas dire ça, mon gars ! Tu es anglais, l'hérétique maudit, l'Antéchrist. Les catholiques possèdent ce monde. Ils le *possédaient.* Maintenant, nous allons les écraser avec les Hollandais. »

Puis il était remonté sur le pont. Rodrigues était dans son fauteuil, les yeux rougis par le manque de sommeil. Deux marins japonais étaient à la barre, comme avant. « Je peux prendre le quart pour toi ?

— Comment tu te sens, Ingeles ?

— Reposé. Je peux prendre le quart pour toi ? » Blackthorne vit Rodrigues le jauger. « Je te réveillerai si le vent tourne, s'il se passe quelque chose.

— Merci, Ingeles. Oui, je vais aller dormir un peu. Maintiens le cap. Au changement de sablier, fais venir quatre degrés plus à

l'ouest, et au changement suivant, six degrés de plus. Va falloir que tu fasses le point au compas, pour l'homme de barre, *wakarimasu ka ?*

— *Hai !* » Blackthorne se mit à rire. « Tu as dit quatre degrés ouest. Descends, pilote, ta couchette est confortable. »

Mais Vasco Rodrigues ne descendit pas. Il resserra seulement autour de lui les pans de son manteau et s'enfonça, plus profond, dans son fauteuil. Juste avant le changement de sablier, il s'éveilla un instant et vérifia le cap sans bouger. Il s'assoupit aussitôt. Quand le vent tourna, il s'éveilla à nouveau. Mais comme il n'y avait aucun danger, il se rendormit. Hiromatsu et Yabu montèrent sur le pont, pendant la matinée. Blackthorne nota leur surprise en le voyant commander le bateau, Rodrigues endormi à ses côtés. Ils ne lui adressèrent pas la parole, reprirent leur conversation, puis redescendirent un peu plus tard.

Vers midi, Rodrigues se leva pour faire prendre la direction nord-est. Il renifla le vent, tous ses sens en éveil. Les deux hommes scrutèrent la mer et le ciel parsemé de nuages.

« Qu'est-ce que tu ferais, Ingeles, si c'était ton bateau ? lui redemanda Rodrigues.

— Je mettrais cap sur la côte, si je savais où elle se trouve ; cap sur le point le plus proche. Cette galère ne pourra pas embarquer beaucoup d'eau et la tempête est là, qui se pointe. À quatre heures d'ici environ.

— Ça peut pas être un *taï-fun,* marmonna Rodrigues.

— Quoi ?

— Un taï-fun. Ce sont des vents incroyables. Les pires tempêtes que tu puisses essuyer. Mais on est pas dans la saison des *taï-fun.*

— C'est quand ?

— C’est pas maintenant ennemi, dit Rodrigues en riant. Non, pas maintenant. Mais il se pourrait bien que ce soit une vache de tempête. Je vais quand même écouter tes putains de conseils et faire route nord-ouest. »

Tandis que Blackthorne faisait à nouveau le point et que l’homme de barre virait doucement, Rodrigues alla jusqu’à la lisse et cria au capitaine : « *Isogi !* Capitaine-san, *wakarimasu ka ?*

— *Isogi, hai !*

— Pourquoi ? Pourquoi vite ? »

Les yeux de Rodrigues se plissèrent, avec amusement. « Y a pas de mal à parler un petit peu la langue des Japs, pas vrai ? Eh oui, Ingeles, *Isogi* veut dire se dépêcher. T’as besoin que d’une dizaine de mots. Avec ça, tu peux emmerder cette bande de pisse-froid autant que tu veux. Si t’emploies, bien sûr, les mots exacts et s’ils sont de bonne humeur ! Je descends maintenant. Je vais chercher à manger.

— Tu fais aussi la cuisine ?

— Au Japon, tout homme civilisé doit savoir faire la cuisine ou apprendre à un de ces singes à la faire, s’il veut pas crever de faim. Ils mangent que du poisson cru, des légumes crus, marinés dans du vinaigre doux. Mais la vie peut être sacrément chiée, ici, si tu sais t’y prendre.

— Est-ce que “chiée” est bon ou mauvais ?

— C’est surtout très bon, mais ça peut quelquefois être bougrement mauvais. Ça dépend de toi et tu poses trop de questions. »

Rodrigues descendit. Il ferma à clef la porte de sa cabine et vérifia soigneusement la serrure de son coffre. Le cheveu, qu’il avait délicatement placé, était toujours là. Un cheveu identique,

invisible pour tous sauf pour lui, était toujours intact, sur la couverture de son carnet. On n'est jamais assez prudent en ce monde, pensa-t-il. Est-ce mal qu'il sache que t'es pilote du *Nao del Trato,* le grand Vaisseau noir qui vient cette année de Macao ? Peut-être. Parce qu'il te faudrait alors lui expliquer que c'est un véritable Léviathan, un des plus gros et des plus riches bateaux du monde, qu'il fait plus de seize cents tonnes. Tu pourrais être tenté de lui parler aussi de la cargaison, du commerce, de Macao et de toutes sortes de choses particulièrement révélatrices et qui sont très secrètes, très, très secrètes. Mais on est en guerre. On est en guerre avec les Hollandais et les Anglais.

Il ouvrit la serrure bien huilée et sortit son carnet personnel pour vérifier certains points concernant le plus proche abri. Ses yeux tombèrent sur le paquet cacheté que le prêtre, le père Sebastio, lui avait donné juste avant leur départ de Anjiro.

Est-ce qu'il contient les carnets de l'Anglais ? se demanda-t-il.

Il soupesa le paquet et regarda les cachets du jésuite. Il était très tenté de les briser et de jeter un coup d'œil. Blackthorne lui avait dit que la flotte hollandaise était venue par le détroit de Magellan. Rien d'autre. L'Ingeles pose un tas de questions, mais se laisse difficilement tirer les vers du nez, pensa Rodrigues. Il est habile, courageux et dangereux.

Est-ce que ce sont ses carnets, oui ou non ? Si ce sont ses carnets, quelle utilité peuvent-ils bien avoir pour les pères ?

Rodrigues était dans sa cabine, en compagnie de Blackthorne, quand la porte s'était ouverte et que le père Sebastio était entré sans autorisation. Ils étaient en train de manger et de boire.

« Vous partagez votre miche de pain avec un hérétique, lui avait demandé le prêtre. C'est dangereux de manger avec eux. Ils sont contagieux. Vous a-t-il dit qu'il était un pirate ?

— Être chevaleresque avec ses ennemis est un devoir chrétien, mon père. Ils ont été justes avec moi quand j'étais leur prisonnier. Je fais que leur rendre la charité. » Il s'était agenouillé et avait baisé la croix du prêtre. Puis il s'était relevé et avait dit en offrant du vin : « En quoi puis-je vous être utile ?

— Je veux aller à Osaka. Avec le bateau.

— Je vais tout de suite leur poser la question. » Il était allé voir le capitaine. La requête avait, peu à peu, gravi tous les échelons hiérarchiques, jusqu'à Hiro-matsu qui avait répondu que Toranaga ne lui avait donné aucune consigne à ce sujet. Il regrettait, mais ne pouvait donner suite à la faveur demandée par le prêtre.

Le père Sebastio avait ensuite voulu lui parler dans l'intimité et il avait envoyé l'Anglais sur le pont. Dans le secret de sa cabine, le prêtre avait sorti le paquet cacheté.

« J'aimerais que vous apportiez ceci au père général.

— Je sais pas si Son Éminence sera encore à Osaka quand j'arriverai. »

Rodrigues n'aimait pas être le colporteur des secrets jésuites. « Il va falloir que j'aille à Nagasaki. Mon commandant y a peut-être laissé des ordres pour moi.

— Alors, donnez-le au père Alvito. Remettez-le-lui en main propre.

— D'accord.

— Quand êtes-vous allé pour la dernière fois à confesse, mon fils ?

— Dimanche dernier, mon père.

— Voulez-vous vous confesser ?

— Oui, merci. » Il était reconnaissant au prêtre de lui avoir posé la question. On était jamais trop prudent quand sa vie était

à la merci de la mer. Il s'était ensuite senti beaucoup mieux. Comme d'habitude. Rodrigues remit le paquet à sa place. Il était très tenté de l'ouvrir. Pourquoi le père Alvito ? Le père Martin Alvito était négociateur en chef et avait été interprète personnel du Taikô pendant de nombreuses années. Il avait ainsi vécu au contact des *daimyôs* les plus influents. Il faisait le va-et-vient entre Nagasaki et Osaka et était l'une des rares personnes, le seul Européen, à avoir eu constamment accès auprès du Taikô. C'était un homme extrêmement habile qui parlait parfaitement le japonais et en savait plus sur ce pays et ses coutumes que bien des hommes, en Asie. Il était, aujourd'hui, le médiateur portugais le plus influent auprès du Conseil des régents, auprès d'Ishido et de Toranaga en particulier. Pourquoi tu penses constamment aux prêtres ? se demanda Rodrigues à voix haute. Tu sais que ça te rend nerveux. Oui, même ainsi pourquoi le père Alvito ? Si le paquet contient bien les carnets, est-ce qu'il est destiné à l'un des *daimyôs* chrétiens, à Ishido, à Toranaga ou simplement à Son Éminence, le père général lui-même ? Ou à mon commandant ? Est-ce que les carnets vont être envoyés à Rome, pour les Espagnols ? Pourquoi le père Alvito ? Le père Sebastio aurait pu me dire tout bonnement de le donner à n'importe quel autre jésuite.

Et pourquoi Toranaga désire voir l'Ingeles ?

Je sais, au plus profond de moi-même, que je ferais mieux de tuer Blackthorne. Il est l'ennemi. C'est un hérétique. Mais il y a autre chose. J'ai le sentiment que cet Ingeles est un danger pour nous. Pourquoi j'ai ce sentiment ? Il est pilote. Un grand pilote. Fort. Intelligent. Un homme de bien. Rien dans tout ça qui m'oblige à me faire de la bile. Pourquoi j'ai peur ? C'est le diable ? Je l'aime bien. Je crois pourtant qu'il faudrait que je le

tue rapidement. Le plus vite serait le mieux. Je ferais pas par colère, mais simplement par sécurité. Pourquoi ?

J'ai peur de lui.

Que faire ? S'en remettre à Dieu ? La tempête arrive et elle sera grosse.

« Que Dieu me damne, moi et mes hésitations ! Pourquoi je suis pas foutu de prendre une décision ? »

La tempête éclata avant le coucher du soleil et les surprit en pleine mer. La baie vers laquelle ils faisaient cap était un abri sûr, mais était très éloignée encore au moment où ils avaient scruté l'horizon. Il n'y avait pas de bancs de sable, pas de récifs, mais dix miles c'étaient dix miles et la mer gonflait rapidement. Le vent venait du nord-est, par tribord, et tourna au gré des rafales qui soufflaient indifféremment de l'est ou du nord. La mer était glauque. Ils faisaient route nord-ouest. Ils étaient parallèles à la lame et tanguaient méchamment. La galère était basse et peu profonde, construite pour la vitesse et les eaux calmes. Bien que les rameurs fussent disciplinés et habiles, il leur était difficile de maintenir les avirons à flot et de garder la cadence.

« Il va falloir border les avirons et venir vent arrière, cria Blackthorne.

— Peut-être, mais pas encore ! Où sont passées tes couilles, Ingeles ?

— Elles sont toujours où elles doivent être et où je veux qu'elles soient, bon Dieu ! »

Les deux hommes savaient que, s'ils venaient au vent, ils ne pourraient jamais se frayer un chemin dans la tempête. Le vent et la houle les rejetteraient en pleine mer. Au sud, c'était l'abîme. Il n'y avait pas trace de terre, sur plus de mille miles, et peut-être sur plus de mille lieues.

Ils portaient des sauvegardes, heureux de les avoir dans ce tangage et ce roulis. Ils se tenaient contre les plats-bords.

Pour l'instant, il n'y avait pas d'eau à bord. La galère était lourdement chargée. Plus lourde et plus basse sur l'eau qu'ils ne l'auraient souhaité. Rodrigues avait tout réglé pendant les heures d'attente, avait tout fait fermer et avait averti ses hommes. Hiro-matsu et Yabu avaient dit qu'ils resteraient en bas pendant un moment puis qu'ils viendraient sur le pont. Rodrigues avait haussé les épaules et leur avait clairement expliqué que ce serait dangereux. Il était sûr qu'ils n'avaient pas compris.

« Que vont-ils faire ? avait demandé Blackthorne.

— Qui sait, Ingeles ? Tu peux au moins être sûr d'une chose, c'est qu'ils vont pas pleurer de peur. »

Les rameurs travaillaient dur sur le pont principal. Il y avait normalement deux hommes par aviron, mais Rodrigues avait ordonné qu'il y en ait trois pour plus de sécurité, de rapidité et de force. D'autres rameurs attendaient dans l'entrepont que l'ordre leur soit donné de prendre le relais. Sur le gaillard d'avant, le maître de nage, homme d'expérience, battait lentement la cadence, au rythme des vagues. La monère se frayait un passage malgré un tangage de plus en plus prononcé, mais elle était de plus en plus lente à réagir. Puis les lames devinrent furieuses et le maître de nage perdit la cadence.

« Attention devant ! » Blackthorne et Rodrigues crièrent en ne faisant qu'une voix. La galère tanguait dangereusement. Vingt avirons ramèrent dans le vide et le chaos s'installa à bord. La première déferlante venait d'atteindre son but. Le pont bâbord fut inondé. Ils s'enfonçaient.

« Va à l'avant ! ordonna Rodrigues. Aide-les à border la moitié des avirons, de chaque côté. Sainte Mère ! Dépêche-toi, dépêche-

toi ! »

Blackthorne savait que, sans sa sauvegarde, il pouvait être facilement envoyé par-dessus lisse. Mais il fallait que les avirons soient bordés, sinon ils étaient perdus.

Il se détacha et se fraya un chemin le long du pont gras et glissant de la petite coursive qui menait au pont principal. La galère vira brusquement et il fut projeté vers la proue. Le plat-bord était immergé. Un homme passa par-dessus la lisse. Blackthorne, lui aussi, se sentit partir. Sa main agrippa le plat-bord, muscles tendus. Sa prise tint bon. Son autre main saisit alors le bastingage et, à demi étouffé, il se remit d'aplomb. Il se secoua, remercia Dieu et pensa : ta septième vie vient de s'en aller. Alban Caradoc lui avait toujours dit qu'un bon pilote avait au moins dix vies là où un chat n'en avait que neuf.

Un homme gisait à ses pieds. Il le tira et le tint fermement jusqu'à ce qu'il soit en sécurité, puis l'aida à regagner sa place. Il se tourna vers le gaillard d'arrière pour maudire Rodrigues d'avoir laissé le gouvernail lui échapper. Rodrigues agita la main, montra quelque chose du doigt et cria. Son cri fut étouffé par une lame déferlante. Blackthorne vit qu'ils avaient changé de direction. Ils étaient presque dans le vent. Si le bateau a viré, ce doit être un ordre de Rodrigues. Sage. On va pouvoir prendre le temps de souffler et de se réorganiser, mais ce salaud aurait quand même pu me prévenir. Je n'aime pas perdre une vie, bêtement.

Il fit, lui aussi, un geste de la main et se mit au travail. Il fallait remplacer les nageurs qui avaient cessé de ramer. Il fit doubler les hommes sur les avirons en action et revint vers l'arrière. Les marins demeuraient stoïques. Certains étaient très malades, mais attendaient néanmoins les ordres.

La baie était très proche, mais elle paraissait à des millions de lieues. Le ciel était sombre, au nord-est. La pluie leur cinglait le visage et les bourrasques se faisaient plus violentes. Blackthorne n'aurait pas été gêné à bord de l'*Érasme.* Ils auraient pu arriver à bon port ou rebrousser chemin, beaucoup plus aisément. Son bateau était construit et gréé pour affronter le mauvais temps. Cette galère ne l'était pas.

« Qu'est-ce que t'en penses, Ingeles ?

— Tu fais de toute façon ce que tu veux, quoi que je dise, cria-t-il dans le vent. Mais si elle continue à prendre autant d'eau, on va finir par couler comme une pierre. La prochaine fois que je reviens à l'avant, dis-moi que tu la mets dans le vent. Mieux : mets-la au vent pendant que j'ai ma sauvegarde ; on pourra ainsi toucher terre tous les deux.

— C'était la main de Dieu, Ingeles. C'est une vague qui lui a fait tourner le croupion.

— J'ai failli passer par-dessus bord.

— J'ai vu. »

Blackthorne évaluait la direction. « Si nous gardons ce cap, nous n'atteindrons jamais la baie. Nous serons au moins à un mille ou deux du promontoire.

— Je vais rester dans le vent. On fera route vers le rivage quand il le faudra. Tu sais nager ?

— Oui.

— C'est bien. J'ai jamais appris, trop dangereux. Vaut mieux se noyer vite que lentement. » Rodrigues frissonna involontairement. « Sainte Mère de Dieu, protégez-moi d'une tombe marine ! Ce putain de bateau et sa putain de carcasse toucheront terre, cette nuit. Il le faut. Mon nez me dit que si nous dévions et venons vent arrière, nous allons couler. Nous sommes trop chargés.

— Allège le bateau. Balance la cargaison par-dessus bord.

— Le roi Taudis sera jamais d'accord. Il doit arriver avec, sinon il vaut mieux qu'il arrive pas du tout.

— Demande-le-lui.

— Sainte Mère, mais t'es sourd ? Je t'ai déjà dit ! Tu sais bien qu'il sera pas d'accord ! » Rodrigues s'approcha du maître de nage et vérifia qu'il avait bien compris. Ils allaient rester dans le vent, sans défaillir.

« Surveille-le, Ingeles ! C'est toi qui commandes. » Il enleva son garde-corps, descendit la passerelle, d'un pied sûr et s'approcha du capitaine-san pour lui exposer le plan qu'il avait en tête, puis Hiro-matsu et Yabu montèrent sur le pont. Le capitaine-san leur expliqua le plan. Les deux hommes étaient pâles comme un linge, mais restaient impassibles. Ils ne vomirent pas. Ils regardèrent le rivage à travers l'écran de pluie, haussèrent les épaules et redescendirent.

Blackthorne contemplait la baie, à bâbord. Il savait que le plan était dangereux. Ils devaient attendre d'avoir franchi le promontoire, tout proche, puis sortir du lit du vent, remettre cap nord-ouest et ramer à mort. La voile ne leur serait d'aucun secours. Le côté sud de la baie était infesté de rochers et de récifs. S'ils calculaient mal, ils seraient drossés sur le rivage et s'échoueraient.

« Ingeles, à l'avant ! »

Le Portugais lui fit signe.

Il alla vers l'avant.

« Et si on se servait des voiles ? cria Rodrigues.

— Non. Ça nous gênerait plus qu'autre chose.

— Tu restes là, alors. Si le capitaine arrête de battre la cadence ou si nous le perdons, tu prends la relève. D'accord ?

— Je n’ai jamais navigué sur un bateau de ce genre. Je ne me suis jamais servi de rames. Mais j’essaierai. » Rodrigue tourna vers la terre. Le promontoire apparaissait et disparaissait, sous la pluie battante. Il devrait bientôt frapper le grand coup. La mer s’enflait et des moutons ourlaient la crête des vagues. La course entre les promontoires semblait insurmontable. Ça va être affreux, pensa-t-il. Puis il cracha et prit une décision.

« Va à l’arrière, Ingeles. Prends la barre. Quand je fais signe, tu mets cap ouest-nord-ouest sur cet amer. Tu le vois ?

— Oui.

— N’hésite pas et tiens le cap. Regarde-moi. Ce signe-là veut dire bâbord, celui-là tribord, et celui-là, droite la barre.

— Très bien.

— Par la Vierge Marie, t’attends mes ordres et t’obéis.

— Tu veux que je prenne la barre, oui ou non ? »

Rodrigues savait qu’il était pris au piège. « Je dois te faire confiance, Ingeles, et je déteste ça. » Il vit que Blackthorne devinait ses arrière-pensées et il changea d’avis. « Eh, toi, le pirate arrogant ! Que Dieu soit avec toi ! »

Blackthorne se retourna : « Avec toi aussi, l’Espagnol !

— Merde à tous les Espagnols et vive le Portugal !

— Droite la barre ! »

Ils arrivèrent à bon port, mais sans Rodrigues. Il était passé par-dessus bord. Sa sauvegarde s’était rompue.

L’énorme vague venue du nord avait sauvé le bateau. Ils flottaient toujours quoiqu’ils aient embarqué beaucoup d’eau et perdu leur capitaine japonais. Ils étaient à nouveau poussés vers le rivage, infesté de rochers. Blackthorne vit Rodrigues s’en aller. Il se débattait et haletait dans la mer bouillonnante. La

tempête et la houle les avaient emmenés loin, sur la partie sud de la baie. Ils étaient presque sur les rochers.

Ils savaient tous que le bateau était perdu.

Blackthorne, voyant Rodrigues entraîné le long de la galère, lui lança une bouée de sauvetage. Le Portugais essaya désespérément de s'y accrocher, mais la mer l'emporta. Un aviron atterrit près de lui. Il le saisit. La pluie tombait à seaux. La dernière vision que Blackthorne eut de Rodrigues fut un bras agrippé à un aviron brisé. Il aurait pu plonger par-dessus bord, le rattraper et, peut-être, le sauver. Il avait le temps, mais son premier devoir allait au bateau et *son* bateau était en danger.

Il tourna donc le dos.

La lame avait emporté quelques rameurs. D'autres essayaient en vain d'occuper les places vides. Un officier enleva bravement sa sauvegarde, sauta sur le gaillard d'avant, s'attacha et reprit la cadence.

*« Isogiiii ! »* cria Blackthorne en se souvenant du mot. Il pesa de tout son poids sur la barre pour faire venir l'étrave dans le vent. Il alla ensuite contre le bastingage et battit la cadence, un-deux-un-deux, essayant d'encourager l'équipage.

*« Allez bande de salauds ! Souuuuuuquez ! »*

Les rames plongeaient et souquaient, mais le bateau n'avançait pas. Le vent et la houle gagnaient, tirant la monère en arrière.

« Allez, souquez, bande de salauds ! » cria à nouveau Blackthorne. Sa main battait la mesure.

Le bateau s'éloigna des rochers. Blackthorne maintint le cap vers la bande de terre sous le vent. Ils se retrouvèrent vite en eaux plus calmes. Le vent soufflait encore. La tempête faisait toujours rage, en pleine mer.

« Envoyez l’ancre de tribord ! »

Quand son bateau fut sauvé, il regarda vers l’arrière.

La ligne du rivage était à peine visible dans ce rideau de pluie. Il jaugea la mer et envisagea les possibilités.

Le carnet portugais est en bas, pensa-t-il, épuisé. Je peux diriger le bateau jusqu’à Osaka. Je pourrais même le ramener jusqu’à Anjiro. Mais as-tu eu raison de désobéir ? Je n’ai pas désobéi à Rodrigues. J’étais sur le gaillard d’arrière. Seul.

« Cap au sud, avait gueulé Rodrigues quand le vent et la houle les poussaient dangereusement. Vire et viens vent arrière !

— Non ! avait-il répondu, sachant que le port était leur seule chance. On peut y arriver !

— Que Dieu te maudisse, tu vas nous tuer ! »

Et je n’ai tué personne, pensa Blackthorne. Rodrigues, tu savais. Et je savais qu’il me fallait prendre une décision. J’avais raison. Le bateau est sain et sauf. Rien d’autre n’importe.

Il fit signe à l’officier qui se hâta de venir, du gaillard d’avant. Les deux hommes de barre s’étaient effondrés, bras et jambes à moitié arrachés. Certains ressemblaient à des cadavres, écroulés sur leurs avirons. D’autres, fatigués, venaient à leur secours. Hiro-matsu et Yabu, tous deux fortement secoués, furent amenés sur le pont.

« *Hai*, Anjin-san ? » dit l’officier. C’était un homme d’âge moyen, aux dents solides et blanches, au visage large et tanné.

« Vous vous êtes très bien comporté », lui dit Blackthorne, se fichant pas mal que ses paroles ne soient pas comprises. Il savait que le ton de sa voix et son sourire parlaient pour lui. « Oui, très bien. Vous êtes capitaine-san, à présent. *Wakarimasu ka* ? Vous, capitaine-san ! »

L’homme le fixa bouche bée, puis s’inclina profondément pour cacher sa surprise et son plaisir. « *Wakarimasu,* Anjin-san, *Hai. Arigato.*

— Écoutez-moi, capitaine-san, dit Blackthorne. Donnez à manger et à boire aux hommes. Nous passerons la nuit, ici. » Blackthorne se fit comprendre par signes. Le nouveau capitaine s’en alla immédiatement et se mit à donner des ordres avec force que lui conférait sa nouvelle autorité.

Blackthorne regardait par-dessus bord. Le fond de la mer était glauque. Il releva mentalement les points. Quand il fut sûr que les ancres n’avaient pas chassé et que la mer était calme, il dit : « Une embarcation à la mer. Trouvez-moi un bon godilleur. »

L’embarcation fut mise à l’eau et instantanément armée.

Blackthorne aurait pris place dans l’esquif si une voix sévère ne l’en avait empêché. Il se retourna. Hiro-matsu était là, Yabu à ses côtés.

Le vieil homme avait le cou et les épaules contusionnées, mais il tenait toujours sa longue épée à la main. Yabu saignait du nez. Il avait le visage tuméfié, le kimono taché. Il essayait d’étancher le sang avec un petit bout de tissu. Les deux hommes étaient impassibles et semblaient ignorer leurs blessures et le vent cinglant.

Blackthorne s’inclina poliment. « *Hai,* Toda-sama ? »

Le vieil homme désigna l’embarcation du bout de son épée et secoua la tête.

« Rodrigu-san, là-bas ! » Blackthorne indiqua le rivage sud. « Je vais voir. » Hiro-matsu fit non de la tête à nouveau et se mit à parler très vite. Il refusait catégoriquement de donner sa permission, à cause du danger. « Je suis Anjin-san de cette putain de salope de galère et si je veux aller à terre, je vais à

terre. » Blackthorne gardait un ton poli, mais décidé. Tout le monde comprenait aisément ce qu'il voulait dire. « Je sais que cet esquif ne tiendra pas cette mer. *Hai !* mais je vais à terre, là-bas – près de cet endroit-là. Vous le voyez, Toda Hiro-matsu-sama ? Près de ce petit rocher. Je vais faire le tour du promontoire, là-bas. Je ne suis pas pressé de mourir et je n'ai pas la possibilité de m'échapper. Je veux récupérer le corps de Rodrigu-san. » Il enjamba le bastingage. L'épée bougea dans son fourreau. Il s'arrêta.

Hiro-matsu se trouvait devant un dilemme. Il comprenait très bien l'envie et le besoin qu'éprouvait le pirate de retrouver le corps du Rodrigu-san, mais c'était dangereux d'aller là-bas, même à pied, et le seigneur Toranaga avait dit de ramener le pirate sain et sauf. Il fallait donc obéir à ses ordres.

Il avait vu cet homme pendant la tempête, sur le pont qui tanguait. Il était comme un *kami* marin, sans peur, dans son élément. Il faisait en même temps corps avec la tempête. Il avait alors pensé qu'il valait mieux ramener ce pirate et tous les autres, à terre, pour pouvoir s'en occuper. En mer, nous sommes en leur pouvoir.

Il voyait bien que le barbare était impatient. Qu'ils peuvent être insolents, pensa-t-il. Je devrais pourtant te remercier. Tout le monde dit que c'est grâce à toi si le bateau est maintenant en sécurité. Tout le monde dit que l'Anjin Rodrigu a perdu le contrôle de ses nerfs et nous a entraînés loin du rivage. Mais tu as tenu le cap, oui. Si nous étions allés en haute mer, nous aurions certainement coulé et j'aurais manqué de parole à mon maître.

Ses membres lui faisaient mal. Il était exténué par les efforts qu'il devait faire pour rester stoïque devant ses hommes, Yabu l'équipage et même ce barbare.

Je hais la mer. Je hais le froid. Je hais la douleur.

« Restez où vous êtes, Anjin-san », dit-il en montrant son fourreau pour plus de clarté. Il était amusé par le feu glacé qui brûlait dans les yeux de cet homme. Il regarda le nouveau capitaine-san dès qu'il fut certain de s'être fait comprendre. « Où sommes-nous ? Sur le territoire de qui ?

— Je ne sais pas, Sire. Je crois que nous sommes quelque part dans la province d'Ise. Nous pourrions envoyer quelqu'un à terre, jusqu'au village le plus proche ?

— Pouvez-vous nous conduire jusqu'à Osaka ?

— À condition de rester très près des côtes, Sire, et d'aller très doucement. Prudemment. Je ne connais pas ces eaux. Je ne pourrais pas garantir votre sécurité. Je n'ai pas assez de connaissances et il n'y a personne à bord susceptible de conduire. À part ce pilote. Si j'avais à prendre une décision, je vous dirais d'aller par la route. Nous pourrions trouver des chevaux et des palanquins. »

Hiro-matsu secoua la tête, en colère. Traverser le pays était hors de question. Cela prendrait trop de temps. Il y avait peu de routes. Il faudrait franchir de nombreux territoires contrôlés par les alliés d'Ishido. Ajouter à cela les dangers encourus à cause des bandits qui infestaient les cols. Cela voulait dire qu'il devrait emmener tous ses hommes. Il pourrait certainement se tailler un chemin à travers les bandits, mais il ne le pourrait jamais si Ishido ou ses alliés décidaient de l'en empêcher. Tout cela le retarderait un peu plus et il avait ordre d'amener la cargaison, le barbare et Yabu, vite et sans risque.

« Ça prendra combien de temps si nous longeons la côte ?

— Je ne sais pas, Sire. Quatre ou cinq jours. Peut-être plus. Je ne suis pas sûr de moi. Je ne suis pas capitaine, désolé. »

Ce qui veut dire, pensa Hiro-matsu, que je dois compter avec ce barbare. Il va falloir que je le fasse ligoter pour l'empêcher d'aller à terre. Qui sait s'il va nous aider, une fois ligoté ?

« Combien de temps devrons-nous rester ici ?

— Toute la nuit, dit le pilote.

— La tempête sera calmée ?

— Elle devrait, Sire, mais on ne peut jurer de rien. »

Hiro-matsu scruta le rivage, puis le pilote. Il hésitait.

« Puis-je faire une suggestion, Hiro-matsu-san ? dit Yabu.

— Oui. Oui, bien sûr.

— Comme il semble que nous ayons besoin de la coopération du pilote pour nous amener à Osaka, pourquoi ne pas le laisser descendre à terre tout en envoyant des hommes avec lui, pour le protéger ? Mais ils devront revenir avant la nuit. Pour ce qui est de faire le reste du voyage par la terre, je suis d'accord. Ce serait trop dangereux pour vous. Je ne me le pardonnerais jamais s'il vous arrivait quelque chose. Une fois la tempête apaisée, vous serez plus en sécurité à bord du bateau et vous atteindrez Osaka plus rapidement, *neh ?* Certainement demain, au coucher du soleil. »

Hiro-matsu acquiesça, à contrecœur. « Très bien. » Il fit signe à un samouraï : « Takatashi-san ! Vous prendrez six hommes avec vous et vous accompagnerez le pilote. Ramenez le corps du Portugais, si vous le retrouvez. Mais si jamais on touche à un cil du barbare, vous devrez, vous et vos hommes, vous faire immédiatement seppuku.

— Oui, Sire.

— Avec votre permission, Hiro-matsu-san, je mènerai le convoi à terre, dit Yabu. Si nous arrivions à Osaka sans le pirate,

je serais si honteux que je me sentirais obligé de me tuer. J'aimerais avoir l'honneur de faire respecter vos ordres. »

Hiro-matsu hocha la tête, intérieurement surpris que Yabu prenne un tel risque.

Quand Blackthorne comprit que Yabu allait à terre avec lui, son pouls s'accéléra. Je n'ai pas oublié Pieterzoon, mon équipage, le trou, les hurlements. Je n'ai pas, non plus, oublié Omi. Rien de tout ça. Fais gaffe à ta vie, fumier.

# 9

Ils touchèrent terre rapidement. Blackthorne avait l'intention de mener le détachement, mais Yabu prit sa place et conduisit à vive allure. Il était difficile de tenir le rythme. Les six autres samouraïs le surveillaient étroitement. Je ne peux aller nulle part, bande d'idiots, pensa-t-il, comprenant mal leur regard. Il observa la baie, cherchant les bancs de sable, les récifs cachés, relevant des points. Son esprit engrangeait toutes ces choses importantes pour les transcrire plus tard.

Ils mirent pied sur le rivage caillouteux, puis escaladèrent quelques rochers érodés par les vagues et atteignirent un sentier qui longeait la falaise. Ils firent le tour du promontoire, en direction du sud. La pluie avait cessé, mais le vent continuait de souffler. Les vagues qui venaient se fracasser sur les rochers en dessous d'eux se faisaient de plus en plus hautes à mesure qu'ils s'approchaient de cette langue de terre exposée aux éléments. Elles projetaient des gerbes d'embruns dans les airs. Ils furent bientôt trempés jusqu'aux os.

Au-dessus d'eux, la falaise se dressait à cent cinquante mètres environ. Le rivage était à quinze mètres, plus bas. Des montagnes les entouraient. D'autres se profilaient dans le lointain. Il n'y avait pas une maison ou une cabane visible, sur tout le pourtour de la baie. Ça n'avait rien de surprenant puisqu'il n'y avait aucune place pour les champs labourés, les cailloux du rivage se transformant en contreforts rocailleux, puis en montagnes de granit. Des arbres poussaient sur le haut, des pentes. Le sentier serpentait le long de la falaise Blackthorne avançait en luttant contre le vent. Il remarqua que

les jambes de Yabu étaient fortes et musclées. Glisse, fils de pute, pensa-t-il. Glisse, écrase-toi sur les rochers en contrebas. Est-ce que ça te ferait hurler ? Qu'est-ce qui te ferait hurler ?

Il détourna les yeux de Yabu avec effort et se remit à scruter la grève. Chaque crevasse, chaque goulet, chaque trou. Le vent chargé d'embruns lui arrachait des larmes. La mer venait se briser sur les rochers puis se retirait, tourbillonnante et écumante. Il savait qu'il y avait peu d'espoir de retrouver Rodrigues. Il y avait trop d'endroits cachés, de grottes impossibles à explorer. Mais il s'était senti obligé d'aller à terre. Il devait essayer. Il devait au moins ça à Rodrigues. Tous les pilotes priaient pour être enterrés à terre, s'ils mouraient.

Ils firent le tour du promontoire et s'arrêtèrent avec joie dans un endroit abrité. Pas la peine d'aller plus loin. À un demi-mile environ, un petit village de pêcheurs se blottissait sur le rivage éclatant de blancheur. Yabu fit signe à deux samouraïs. Ils s'inclinèrent immédiatement et partirent dans la direction des maisons. Un dernier regard. Yabu essuya la pluie qui coulait sur son visage, jeta un coup d'œil vers Blackthorne. Ils se remirent en marche, Yabu en tête. Les autres samouraïs continuaient de le regarder et il pensa à nouveau qu'ils étaient vraiment stupides.

À mi-chemin du retour, ils virent Rodrigues.

Le corps en partie immergé était prisonnier d'une crevasse, entre deux gros rochers. Un bras pointait vers l'avant. L'autre était toujours agrippé à l'aviron brisé qui dansait doucement, au rythme du flux et du reflux. C'est ce mouvement qui avait attiré l'attention de Blackthorne. La falaise était le seul chemin accessible. La descente était de quinze à dix-huit mètres, abrupte, sans aucun point d'appui.

Et la marée ? se demanda Blackthorne. La marée monte. Ça va l'emporter, de nouveau, au large. Ça a l'air drôlement dangereux, là en bas.

Il s'approcha du bord. Yabu le suivit immédiatement en secouant la tête. Les autres samouraïs l'entouraient.

« J'essaie seulement d'avoir un meilleur aperçu, pour l'amour de Dieu ! dit-il. Je n'essaie pas de me sauver ! Où pourrais-je me sauver ? »

Il recula un peu et regarda en contrebas. Ils suivirent son regard et se mirent à parler entre eux. C'était Yabu qui parlait le plus.

Il n'y a aucune chance, décida-t-il. C'est trop dangereux. On reviendra à l'aube avec des cordages. S'il est là, il est là. Je l'enterrerai sur le rivage. Blackthorne se retourna, contraint et forcé. Ce faisant, la roche se mit à s'effriter et il glissa. Yabu et les samouraïs le saisirent et le tirèrent en arrière. Il comprit tout à coup qu'ils ne s'inquiétaient que de sa sécurité.

Pourquoi pensent-ils à ma sécurité ? À cause de Tora… quel est son nom déjà ? Toranaga ? À cause de lui ? Oui, mais aussi parce qu'il n'y a peut-être personne d'autre pour les conduire à Osaka. C'est pour ça qu'ils m'ont laissé descendre à terre ? Oui, c'est pour ça. Je suis maintenant le maître à bord. J'ai tout pouvoir sur le vieux *daimyô* et sur ce salopard. Comment puis-je m'en servir ?

Il se détendit, les remercia et laissa son regard errer en contrebas. « Il faut que nous le ramenions, Yabu-san, *hai !* Il n'y a que ce chemin. La falaise. Je vais remonter le Rodrigu-san, moi, Anjin-san ! » Il fit un pas en avant comme s'il allait descendre le long de la paroi. Ils l'empêchèrent à nouveau. Il dit, feignant l'angoisse : « Il faut que nous remontions Rodrigu-san. Il ne reste plus beaucoup de temps. La lumière tombe. Si

vous ne voulez pas que j'y aille, Yabu-san, envoyez donc un de vos hommes. Ou allez-y vous-même. Vous ! »

Le vent les cinglait et venait mugir contre la falaise. Il vit Yabu regarder en bas, jauger la descente et la lumière qui s'estompait. Il savait que Yabu avait mordu à l'hameçon. Tu es coincé, salopard. Ta vanité t'a pris au piège. Si tu te mets à descendre le long de cette paroi, tu vas certainement te faire mal. Mais, je t'en prie, ne te tue pas. Abîme-toi seulement les jambes ou les chevilles. Et puis noie-toi.

Un samouraï commença à descendre, mais Yabu le fit revenir.

« Retourne au bateau. Ramène immédiatement des cordes », dit Yabu. L'homme s'en alla en courant.

Yabu délaça ses sandales, ôta les épées de sa ceinture et le mit à l'abri. « Surveillez-les et surveillez le barbare. Si quelque chose leur arrive, je vous ferai empaler.

— Je vous en prie, laissez-moi descendre, Yabu-sama, lui demanda Takatashi. Si vous êtes blessé ou perdu, je…

— Tu crois que tu pourrais réussir là où j'échouerais ?

— Non, Sire. Bien sûr que non.

— Bien.

— Attendez les cordes, je vous en supplie. Je ne me le pardonnerais jamais si quelque chose vous arrivait. » Takatashi était petit et trapu. Il portait une barbe touffue. Pourquoi ne pas attendre les cordes ? se demanda Yabu. Ce serait plus intelligent, oui. Mais pas très habile. Il jeta un coup d'œil vers le barbare et acquiesça. Il savait qu'il avait été mis au défi. Il l'avait attendu et espéré. C'est pourquoi je me suis proposé pour cette mission, Anjin-san, se dit-il à lui-même, intérieurement piqué au vif. Tu es vraiment bien naïf, Omi avait raison.

Yabu enleva son kimono trempé et, vêtu de son seul pagne, s'approcha du bord de la falaise et tâta le terrain avec les

semelles de ses tabis. Il vaut mieux les garder aux pieds, pensa-t-il. Ils te donneront plus d'adhérence. Tu vas avoir besoin de toute ta force et de toute ton habileté pour parvenir en bas, vivant. Est-ce que ça en vaut la peine ?

Pendant la tempête, il était monté sur le pont. Il avait pris place aux avirons, sans que Blackthorne le voie. En souquant avec les autres, dans le froid glacial, il avait observé les pilotes. Il avait très bien compris qu'en mer ils étaient tous à la merci de ces deux hommes. Ils étaient dans leur élément, couraient le long des ponts qui tanguaient avec autant d'aisance qu'il maîtrisait, lui, un cheval au galop. Aucun Japonais à bord ne pouvait les égaler, pour ce qui était de l'adresse, du courage et du savoir. Peu à peu, cette conscience avait fait jaillir un concept majestueux dans son esprit : des bateaux barbares et modernes remplis de samouraïs, pilotés par des samouraïs, commandés par un samouraï. *Ses* samouraïs.

Si j'avais trois bateaux barbares pour commencer, je pourrais facilement contrôler les voies entre Yedo et Osaka. Basées à Izu, ces unités pourraient étrangler ou laisser passer tout commerce maritime. Presque tout le riz et toute la soie. Ne deviendrais-je pas alors l'arbitre entre Toranaga et Ishido ? Tout du moins un point d'équilibre entre eux deux ?

Aucun *daimyô* n'a jamais contrôlé la mer.

Aucun *daimyô* n'a jamais eu de bateaux ou de pilotes.

Aucun, sauf moi.

J'ai un bateau. J'avais un bateau et maintenant je dois le récupérer. Si je suis adroit. J'ai un pilote, donc un instructeur. Si je peux l'éloigner de Toranaga. Si j'arrive à le dominer.

Une fois qu'il sera librement devenu mon vassal, il instruira mes hommes et construira mes bateaux.

Mais comment en faire un vassal fidèle ?

Essaie de le prendre à part, de le garder pour toi seul. N'est-ce pas ce qu'Omi avait dit ? On pourrait peut-être le convaincre de bien se tenir, d'apprendre à parler japonais. Oui. Omi est très adroit. Peut-être trop. Je penserai à lui plus tard. Concentre-toi sur le pilote, pour l'instant. Comment faire pour dominer un barbare, un chrétien bouffeur de merdes ?

Qu'est-ce qu'avait dit Omi ? « Ils honorent la vie. Leur idole, Jésus le Christ, leur enseigne de s'aimer les uns les autres et d'honorer la vie. » Est-ce que je pourrais lui rendre la vie ? Lui sauver la vie ? Oui, ce serait bien. Mais comment le faire plier ?

Au bord de la falaise, Yabu regarda une dernière fois en arrière. Ah ! Anjin-san, je sais : tu penses que je vais me tuer, que tu m'as coincé. Je sais que tu ne descendras pas toi-même. Moi, j'ai grandi dans les montagnes. Au Japon, nous faisons de l'escalade par fierté et plaisir. Je me mesure par rapport à moi-même, non par rapport à toi. Je vais essayer. Si je meurs, ce n'est rien. Mais si je réussis, tu sauras alors que je vaux plus que toi en tant qu'homme, selon *tes* propres termes. Tu me devras quelque chose, si je ramène le corps.

*Tu seras mon vassal, Anjin-san !*

Il descendit la paroi avec agilité. À mi-chemin, il glissa. Sa main gauche agrippa une touffe qui stoppa sa chute. Il oscillait entre la vie et la mort. Ses doigts s'enfonçaient dans la terre à mesure que sa prise lui échappait. Il essaya de mettre ses pieds dans une fissure et se débattit pour trouver une nouvelle assiette. Au moment où sa main gauche lâchait prise, ses pieds trouvèrent la faille et s'encastrèrent. Il se colla à la paroi désespérément, déséquilibré, cherchant un appui. Ses pieds lâchèrent prise. Il s'arrangea pour saisir à deux mains une autre touffe, trois ou quatre mètres plus bas. La touffe céda. Il fit une chute libre de six mètres. Il atterrit sur ses pieds comme un chat

et roula en boule pour amortir sa chute. Il mit ses bras lacérés autour de son crâne pour se protéger de l'avalanche de pierres qui devait normalement suivre. Mais il ne se passa rien. Il secoua la tête pour reprendre ses esprits et se leva. Il avait une cheville tordue. Une douleur lancinante éclata dans sa jambe et parcourut tout son corps. Il se mit à transpirer. Ses orteils et ses ongles saignaient, comme il fallait s'y attendre.

Une gerbe d'écume et d'embruns l'inonda. Le froid soulagea sa douleur. Il se faufila avec prudence sur les blocs recouverts d'algues, se fraya un chemin à travers les crevasses, arriva près du corps, et se rendit alors compte que l'homme était toujours en vie. Il s'en assura puis s'assit un instant. Est-ce que je le veux mort ou vivant ? Quelle est la meilleure solution ?

Un crabe surgit de dessous un rocher et disparut dans l'eau. Des vagues se brisaient à l'endroit où ils étaient. Il sentit le sel déchirer ses blessures.

Il se leva avec difficulté et cria : « Takatashi-san ! Le pilote est encore vivant ! Va au bateau, ramène un brancard et un docteur, s'il y en a un à bord ! »

La réponse de Takatashi revint, étouffée par le vent : « Oui, Sire. »

Yabu tourna les yeux vers la galère. L'autre samouraï qu'il avait envoyé chercher des cordes était près de l'embarcation. Il regarda l'homme sauter à bord, l'esquif s'en aller. Il sourit et se retourna. Blackthorne était au bord de la falaise et lui criait quelque chose.

Finalement, Yabu renonça à comprendre ce qu'il tentait de lui dire. Il reporta toute son attention sur Rodrigues. Il l'installa plus confortablement sur les rochers, hors d'atteinte de la vague. La respiration du Portugais était saccadée, mais le cœur tenait. Il avait de nombreuses blessures. Le péroné de sa jambe

gauche était à nu. L'épaule droite semblait disloquée. Yabu essaya de savoir s'il avait des hémorragies. Il n'en avait pas. S'il n'a pas de blessures internes, il pourra peut-être survivre, pensa-t-il. Des cris anxieux résonnèrent au-dessus. Il comprit alors ce que le barbare lui montrait du doigt. La marée ! La marée montait vite. Elle léchait déjà les rochers. Il se mit debout et grimaça de douleur. La mer bloquait toute retraite. D'après la marque laissée sur les rochers, elle allait dépasser la taille d'un homme.

Il observa l'embarcation. Elle était à présent près de la galère. Takatashi courait toujours sur la grève. Les cordes n'arriveront pas à temps, se dit-il. Ses yeux explorèrent l'endroit. Pas de chemin pour remonter au sommet de la falaise. Aucun rocher n'offrait d'abri. Pas de grottes. Il y avait bien des touffes d'algues qui affleuraient au ras de l'eau, mais il ne pourrait jamais les atteindre. Il ne savait pas nager et rien ne pouvait lui servir de radeau.

Au-dessus, les hommes le regardaient. Le barbare lui indiqua les algues et lui fit signe de nager. Il secoua la tête. Il se remit à explorer méticuleusement l'endroit. Rien.

Pas possible de s'échapper, pensa-t-il. Il ne te reste plus qu'à mourir. Prépare-toi.

Blackthorne criait : « Écoute-moi, fils de pute ! Trouve une corniche. Il doit bien y en avoir une quelque part ! »

Les samouraïs lui barraient le chemin et le regardaient comme s'il était devenu fou. Il était évident qu'il n'y avait aucune issue et que Yabu se préparait simplement à mourir en douceur, comme ils l'auraient d'ailleurs fait s'ils avaient été à sa place. Ils en voulaient à Blackthorne de sa folie. Tout comme Yabu lui en aurait voulu.

« Regardez, vous tous. Là, en bas, il doit y avoir une corniche ! »

L'un d'entre eux s'approcha du bord de la falaise, regarda, haussa les épaules, parla à ses camarades qui haussèrent les épaules à leur tour. Ils barraient le chemin à Blackthorne chaque fois qu'il s'approchait du bord. Il aurait très bien pu en précipiter un dans le vide. Il avait été tenté de le faire. Mais il les comprenait, eux et leurs problèmes. Tu dois sauver Yabu si tu veux sauver Rodrigues.

« Eh, toi, l'enculé, le bon à rien, l'enfoiré de mes deux de Jap. Eh, *Kasigi-Yabu !* Où sont donc passées tes couilles ? N'abandonne pas ! Y a que les lâches qui abandonnent ! T'es un homme ou une lavette ? » Mais Yabu ne fit pas attention.

Blackthorne ramassa une pierre et la lança de toutes ses forces sur lui. Elle tomba à l'eau. Les samouraïs engueulèrent Blackthorne. Il savait qu'ils étaient capables de lui sauter dessus et de le ligoter. Mais comment ? Ils n'avaient pas de cordes…

De la corde ! Trouvez de la corde ! Vous pouvez en fabriquer ?

Ses yeux tombèrent sur le kimono de Yabu. Il se mit à le déchirer en morceaux et à en éprouver la résistance. La soie était très solide. « Allez ! ordonna-t-il en enlevant sa chemise. Faites une corde, *hai ? »*

Ils comprirent. Ils défirent rapidement leurs ceintures, enlevèrent à leur tour leurs kimonos et l'imitèrent. Il joignit les ceintures bout à bout. Pendant qu'ils achevaient cette tâche, Blackthorne s'allongea et s'approcha du trou. Deux samouraïs le retenaient par les chevilles pour qu'il ne tombe pas. Il n'avait pas besoin de leur aide, mais il voulait les rassurer.

Il avança le cou, conscient de leur angoisse. Il se mit à fouiller le terrain comme on fouille l'océan. Morceau après morceau.

Qu’est-ce que c’est que ça ? Juste au-dessus de la ligne des eaux ? Une fissure dans la falaise ? Une ombre ?

Blackthorne changea de position. La mer avait déjà presque recouvert le rocher sur lequel Yabu était assis.

Il voyait maintenant la fissure avec plus de précision. Il la montra du doigt. « Là. C’est quoi ? »

L’un des samouraïs, à genoux, suivit le doigt tendu de Blackthorne, mais ne vit rien.

« Là ! C’est pas une corniche ! »

Il dessina la corniche avec ses doigts, imita un petit bonhomme et le posa sur la corniche.

« Vite ! *Isogi !* Faites-lui comprendre. Kasigi-Yabu-sama ! *Wakarimasu ka ? »*

L’homme se leva et se mit à parler très vite à ses camarades. Ils regardèrent. Ils voyaient tous la corniche, à présent. Ils se mirent à crier. Toujours pas de réponse de Yabu. On aurait dit un rocher. Ils continuèrent à crier, Blackthorne se joignit à eux. Mais c’était comme s’ils ne faisaient aucun bruit.

L’un des hommes parla brièvement aux autres qui acquiescèrent et s’inclinèrent. Il s’inclina à son tour. Puis, au hurlement soudain de « *Bansaiiiii ! »,* il se jeta de la falaise et se précipita dans la mort. Yabu sortit brusquement de sa transe, se retourna et se leva.

Blackthorne le vit tituber. Il s’attendait à le voir courir se mettre à l’abri, abandonnant Rodrigues. C’est ce que j’aurais fait. C’est vrai ? Je ne sais pas. Mais Yabu se mit à ramper, à glisser, traînant l’homme inconscient derrière lui, à travers l’espace envahi par les vagues jusqu’au pied de la falaise. Il trouva la corniche. Elle avait à peine trente centimètres de largeur. Il y hissa péniblement Rodrigues. Il faillit le perdre une fois, l’agrippa et le hissa à nouveau.

La corde était trop courte de six mètres. Les samouraïs y ajoutèrent rapidement leurs pagnes. Si Yabu se tenait debout, il pouvait juste en toucher le bout.

Ils l'encouragèrent et attendirent.

En dépit de sa haine, Blackthorne ne pouvait qu'admirer le courage de Yabu. Les vagues l'avaient submergé une bonne douzaine de fois. Il avait deux fois perdu Rodrigues. À chaque fois, il l'avait ramené et lui avait tenu la tête hors de l'eau avide. Blackthorne savait qu'il aurait déjà abandonné depuis longtemps. Où trouves-tu ton courage, Yabu ? Es-tu une créature du diable ? L'êtes-vous tous ?

Descendre lui avait déjà demandé du courage. Blackthorne avait d'abord cru que Yabu agissait par bravade. Mais il avait vu que l'homme défiait la falaise et gagnait. Il avait amorti sa chute aussi habilement qu'un acrobate. Et il avait abandonné avec dignité. Pendant près d'une heure, Yabu s'était mesuré avec la mer, avec son corps qui le trahissait. Au crépuscule, Takatashi était revenu avec les cordes. Ils fabriquèrent un berceau, le firent descendre le long de la paroi, avec une dextérité que Blackthorne n'avait jamais vue.

Rodrigues fut rapidement remonté. Blackthorne aurait aimé lui apporter les premiers soins, mais un Japonais aux cheveux plantés ras était déjà à genoux près de lui. Il observa cet homme, qui était vraisemblablement docteur, examiner la jambe cassée. Un samouraï tint les épaules de Rodrigues pendant que le docteur appuyait de tout son poids sur la jambe. L'os revint à sa place, sous la peau. Le docteur lui plaça une attelle, lui enveloppa la vilaine plaie avec de drôles d'herbe Yabu fut ensuite remonté. Le *daimyô* refusa toute aide, renvoya le docteur auprès de Rodrigues, s'assit et attendit.

Blackthorne le regarda. Yabu sentit son regard. Les deux hommes se fixèrent.

« Merci, dit finalement Blackthorne, en montrant Rodrigues. Merci de lui avoir sauvé la vie. Merci, Yabu-san. » Il s'inclina, exprès. Voilà pour ton courage, toi le fils aux yeux noirs de cette putain de pute.

Yabu lui rendit son salut, de façon aussi rigide. Mais intérieurement il riait.

# Livre deuxième

# 10

Le voyage se déroula sans incident, jusqu'à Osaka. Les carnets de Rodrigues étaient précis et clairs. La première nuit, Rodrigues retrouva ses esprits. Au début, il crut qu'il était mort, mais sa douleur lui fit bien vite comprendre qu'il avait tort. « Ils ont remis ta jambe en place et l'ont bandée, lui dit Blackthorne. Ton épaule aussi. Elle était disloquée. Ils n'ont pas voulu te saigner, malgré mes supplications.

— Les jésuites pourront le faire quand on arrivera à Osaka. » Les yeux tourmentés de Rodrigues le fusillaient. « Comment je suis arrivé là, Ingeles ? Je me souviens très bien d'être passé par-dessus bord, et puis plus rien. »

Blackthorne lui raconta.

« Je te dois donc une vie. Que Dieu te maudisse !

— Du gaillard d'arrière, on avait l'impression de pouvoir faire route sur la baie. De l'avant, ton angle de vision devait être différent, de quelques degrés. La vague, c'était la malchance.

— Ça me tracasse pas, Ingeles. T'étais sur le gaillard d'arrière. T'étais à la barre. On le savait tous les deux. Je te maudis simplement parce que je te dois une vie. Sainte Mère, ma jambe ! » Des larmes de douleur coulèrent sur son visage. Blackthorne lui tendit un pot de rhum chaud et le veilla pendant toute la nuit. La tempête se calma. Le docteur japonais vint plusieurs fois et obligea Rodrigues à boire des décoctions médicinales brûlantes, lui mit des serviettes chaudes sur le front et ouvrit les hublots. Dès que le docteur s'en allait, Blackthorne refermait les hublots, car tout le monde savait bien

que la maladie était portée par l'air, que plus la cabine était hermétiquement close, plus c'était sain pour quelqu'un d'aussi malade que Rodrigues.

Le docteur finit par l'engueuler et posta un samouraï devant chaque hublot.

À l'aube, Blackthorne monta sur le pont. Hiro-matsu et Yabu étaient là. Il s'inclina comme un courtisan : « *Konnichi wa,* Osaka ? »

Ils le saluèrent à leur tour. « Osaka, *hai,* Anjin-san, dit Hiro-matsu, *Hai, Isogi !* Hiro-matsu-sama. Capitaine-san, faites lever l'ancre !

— *Hai,* Anjin-san. »

Il sourit involontairement à Yabu, qui lui rendit son sourire et s'en alla en boitant, pensant : c'est un sacré type, même s'il est le diable et un assassin. *Tu* n'es pas un assassin, toi aussi ? Oui, mais d'une autre façon.

Blackthorne pilota le bateau très facilement jusqu'à Osaka. Le voyage dura un jour et une nuit. Juste après l'aube du second jour, ils longeaient les routes se dirigeant vers Osaka. Un pilote japonais monta à bord pour mener la galère à quai. Dégagé de toute responsabilité, Blackthorne descendit, satisfait, et alla dormir.

Le capitaine vint un peu plus tard et le secoua. Il s'inclina et lui dit par signes qu'il devait se tenir prêt à partir avec Hiro-matsu, dès que le bateau serait amarré. Blackthorne s'étira. Son dos lui faisait mal. Il vit que Rodrigues le regardait.

« Comment te sens-tu ?

— Bien, Ingeles. À part que ma jambe est en feu, que ma tête éclate, que je veux pisser et que ma langue a un goût dégueulasse. »

Blackthorne lui tendit le pot de chambre, puis le vida par le hublot. Il versa du rhum dans un pot d'étain.

— Tu fais une drôle d'infirmière, Ingeles. Rodrigues éclata de rire. C'était bon de l'entendre rire à nouveau. Ses yeux se posèrent sur le carnet, ouvert sur le bureau, puis sur le coffre. Il réalisa qu'il avait été ouvert. « Je t'avais donné la clef ?

— Non. Je t'ai fouillé. Il me fallait le vrai carnet. Je te l'ai dit quand tu t'es réveillé la première nuit.

— C'est juste. Je me souviens plus, mais c'est juste. Écoute-moi, Ingeles. Demande à n'importe quel jésuite où se trouve Vasco Rodrigues dans Osaka et ils te conduiront jusqu'à moi. Viens me voir. Tu pourras prendre copie de mon carnet, si tu veux.

— Merci. C'est déjà fait. J'ai recopié le maximum et j'ai lu le reste très soigneusement.

— Et ta sœur ! dit Rodrigues en espagnol.

— La tienne ! »

Rodrigues se remit à parler en portugais.

« Parler espagnol me donne envie de vomir, même si c'est plus facile de jurer dans cette langue. Y a un paquet dans mon coffre. Donne-le-moi.

— Celui avec les cachets jésuites ?

— Oui. »

Il le lui tendit. Rodrigues l'étudia, tâta les cachets toujours intacts, puis sembla changer d'avis et le mit sous la couverture sur laquelle il était étendu. Il se rallongea. « Ah ! Ingeles, la vie est si bizarre !

— Pourquoi ?

— Si je suis en vie, c'est par la grâce de Dieu, aidé par un hérétique et un Jap. Fais venir le bouffeur d'herbes que je le

remercie.

— Maintenant ?

— Plus tard.

— Très bien.

« Cette flotte qui est en train d'attaquer Manille, cette flotte dont t'as parlé au père… Où est la vérité là-dedans, Ingeles ?

— Notre flotte détruira votre empire d'Asie, pas vrai ?

— Cette flotte existe ?

— Bien sûr.

— Combien de bateaux ?

— Cinq. Le reste est en mer, à une semaine environ, d'ici. Je suis venu en éclaireur sur les côtes du Japon et j'ai été pris dans la tempête.

— Encore des mensonges, Ingeles. Mais ça m'est égal. J'en ai dit autant à mes ravisseurs. Y a pas d'autres bateaux. Pas plus qu'y a de flotte.

— Attends et tu verras.

— D'accord. » Rodrigues buvait beaucoup.

Blackthorne s'étira et alla jusqu'au hublot. Il voulait clore cette conversation et regarda le rivage, la ville. « Je croyais que Londres était la plus grande ville du monde, mais comparée à Osaka, elle est minuscule.

— Ils ont une douzaine de villes comme ça, dit Rodrigue heureux lui aussi de mettre un terme à ce jeu stérile du chat et de la souris.

— Tu veux te reposer ?

— Non, Ingeles. Parler c'est mieux. Parler fait oublier la douleur. Sainte Mère, ce que je peux avoir mal à la tête ! J'arrive pas à penser clairement. Parlons jusqu'à ce qu'on descende. Reviens me voir. J'ai des tas de choses à te demander. Donne-

moi un peu de rhum. Merci, merci, Ingeles. » Au bout d'un moment, il poursuivit : « Y a trois ou quatre millions d'hommes rien qu'à Kyushu. Y en a vingt autres millions dans les îles et…

— Ça n'est pas possible ! » Blackthorne s'en voulut de l'avoir interrompu.

« Pourquoi je te mentirais ? » Ses yeux étaient fiévreux. Il n'arrêtait plus de parler. « C'est plus que toute la population du Portugal, de l'Espagne, de la France, des Pays-Bas espagnols et de l'Angleterre réunis. Tu peux même y ajouter tout le Saint-Empire romain pour atteindre ce chiffre. »

S'il y a tant de Japonais, comment faire face ? S'ils sont vingt millions, ça veut dire qu'ils peuvent, s'ils le veulent, recruter une armée supérieure en nombre aux hommes de notre population tout entière. Et s'ils sont aussi féroces que ceux que j'ai vus (et pourquoi ne le seraient-ils pas ?), par Dieu et ses blessures, ils sont imbattables.

« Si tu crois que c'est beaucoup, lui disait Rodrigues, attends d'être allé en Chine. Y a que des hommes jaunes, aux yeux et aux cheveux noirs, là-bas. Oh ! Ingeles, t'as tellement de choses à apprendre. J'étais à Canton l'année dernière, pour la vente de la soie. Canton est une cité fortifiée dans le sud de la Chine, sur la rivière des Perles, au nord de notre ville de Macao. Y a un million de ces païens qui y vivent. Rien que dans ces murs. La Chine a plus d'habitants que tout le reste du monde réuni. Doit avoir. Penses-y ! » Un spasme de douleur le parcourut et il se tint l'estomac de sa seule main valide. « J'avais des écoulements de sang ? Quelque part ?

— Non, j'ai vérifié. Il n'y a que ta jambe et ton épaule. Tu n'as pas de blessures internes, Rodrigues. Du moins, je ne crois pas.

— La jambe est en mauvais état ?

— Elle a été nettoyée et rincée par l'eau de mer. La cassure était nette. La peau était propre.

— T'as versé du cognac et tu l'as enflammé ?

— Non, ils ne m'ont pas laissé faire. Ils m'ont renvoyé. Mais le docteur semblait savoir ce qu'il faisait. Tes hommes vont vite monter à bord ?

— Oui. Dès qu'on aura accosté. C'est sûr.

— Bien. Tu disais ? À propos de la Chine et de Canton ?

— J'en disais peut-être trop. On a le temps de parler d'eux. » Blackthorne regarda la main valide du Portugais jouer avec le paquet cacheté et se demanda encore quelle pouvait bien être la signification de tout ça.

« Ta jambe va guérir. Tu le sauras d'ici une semaine.

— Oui, Ingeles.

— Je ne crois pas que la gangrène s'y installe. Il n'y a pas de pus. Tu penses bien ; ton cerveau n'est donc pas atteint. Ça va aller, Rodrigues.

— Je te dois toujours la vie. » Un frisson le parcourut. « Quand j'étais en train de me noyer, j'ai pensé qu'aux crabes qui me grignotaient les yeux. Je les sentais courir en moi, Ingeles. C'est la troisième fois que je passe par-dessus bord. Chaque fois, c'est pire.

— J'ai été coulé quatre fois. Trois fois par les Espagnols. » La porte de la cabine s'ouvrit ; le capitaine s'inclina et fit signe à Blackthorne de le suivre.

*« Hai ! »* Blackthorne se leva. « Tu ne me dois rien, Rodrigues, dit-il gentiment. Tu m'as donné l'espoir et le réconfort quand j'étais désespéré et je t'en remercie. Nous sommes quittes.

— Peut-être, mais écoute-moi, Ingeles. Voilà quatre vérités en acompte : n'oublie jamais que les Japs ont six visages et trois

cœurs. C’est un dicton. Un homme a un cœur faux dans la bouche qu’il montre au monde entier. Un autre dans la poitrine qu’il montre seulement à ses amis et ses parents. Le vrai cœur, celui que personne en dehors de lui ne connaît, le seul vrai, le cœur secret est caché Dieu sait où. Ils sont menteurs au-delà de toute imagination, dévorés par le vice au-delà de toute rédemption.

— Pourquoi est-ce que Toranaga veut me parler ?

— Je sais pas. Je sais pas, par la Très Sainte Vierge ! Reviens me voir si tu peux.

— Oui. Bonne chance, l’Espagnol. »

Rodrigues lui fit un bras d’honneur. « Que Dieu soit quand même avec toi », Blackthorne lui rendit son sourire. Il se retrouva sur le pont et sa tête se mit à tourner devant Osaka, son immensité, son incroyable fourmillement et l’énorme forteresse qui la dominait. Un palanquin fermé le conduisit jusqu’à une grande maison où on lui fit prendre un bain. Il mangea l’inévitable soupe de poisson, le poisson cru et bouilli, les légumes marinés et l’eau mêlée d’herbe. On lui donna, à la place du gruau de blé, un bol de riz. Il en avait déjà vu une fois, à Naples. C’était blanc et très riche, mais sans aucun goût. Son estomac réclamait de la viande et du pain, du bon pain frais croustillant, dégoulinant de beurre, et une platée de bœuf, des gâteaux, des poulets, de la bière et des œufs.

Le lendemain, la servante vint le chercher. Les vêtements que lui avait donnés Rodrigues étaient nettoyés. Elle le regarda s’habiller et l’aida à mettre ses nouveaux habits. Dehors, une nouvelle paire de sandales l’attendait. Ses bottes avaient disparu. Elle secoua la tête et montra les espadrilles, puis le palanquin avec ses rideaux. Un groupe de samouraïs l’entourait. Le chef lui fit signe de se dépêcher et de monter.

Ils s’en allèrent immédiatement. Les rideaux étaient hermétiquement clos. Au bout d’un temps très long, le palanquin s’arrêta.

« Tu n’auras pas peur », dit-il tout fort. Il sortit.

La gigantesque muraille de pierre de la forteresse se dressait devant lui. Un mur de neuf mètres d’épaisseur, garni de créneaux, de bastions, d’ouvrages avancés. La porte était massive et bardée de fers. Elle était ouverte. La herse de fer forgé était levée. Au-delà, un pont de bois, vingt pas de large sur deux cents de long, franchissait la douve et menait à un énorme pont-levis et à une autre porte encastrée dans un second mur, tout aussi énorme.

Il y avait des centaines de samouraïs à l’uniforme gris sombre. Chaque kimono avait cinq petits insignes circulaires : un sur chaque bras, un sur chaque sein et un au milieu du dos. Ils étaient bleus et ressemblaient à une fleur ou à des fleurs.

« Anjin-san ! »

Hiro-matsu était assis, très raide, dans un palanquin ouvert, porté par quatre hommes en livrée. Son kimono était brun et strict, retenu par une ceinture noire ; la même que les cinquante samouraïs qui l’accompagnaient. Leurs kimonos portaient aussi les cinq insignes, mais ceux-là étaient rouges, semblables à celui qui flottait au haut du mât de la galère, à l’emblème de Toranaga. Ils tenaient des lances étincelantes ornées de petits fanions.

Blackthorne s’inclina sans même réfléchir, subjugué par la majesté de Hiro-matsu. Le vieil homme lui rendit son salut, formellement ; sa longue épée reposait sur son ventre. Il lui fit signe de le suivre.

L’officier qui était à la porte s’avança. Un cérémonial commença. L’officier lut le papier que lui tendit Hiro-matsu et,

après plusieurs courbettes et regards vers Blackthorne, les laissa passer sur le pont. Une escorte de Gris les entourait.

À la porte suivante, nouveau cérémonial : vérification des papiers. La route tourna ensuite à gauche. Elle descendait une large avenue bordée de maisons fortifiées, cachées par des murs plus ou moins hauts, mais aisément défendables, puis se divisait en un labyrinthe d'escaliers et de routes. Une autre porte. D'autres vérifications. Une autre herse. Une autre douve, très large. De nouveaux tournants. Encore d'autres tournants. Blackthorne, qui était fin observateur, avec une extraordinaire mémoire et un incroyable sens de l'orientation finit par se perdre dans ce dédale. Pendant tout ce temps, d'autres Gris, en nombre incalculable, les fixaient du haut des remparts, des parapets, des créneaux et des bastions. Il y en avait encore d'autres qui montaient la garde, s'entraînaient ou soignaient les chevaux aux écuries. Des soldats, partout. Par milliers. Tous bien armés, méticuleusement habillés.

Il se maudit de ne pas avoir été capable d'en obtenir plus de Rodrigues. Concentre-toi. Cherche des indices. Qu'y a-t-il de spécial dans cette forteresse ? C'est la plus grande ? Non. Il y a quelque chose de différent. Quoi ? Les Gris sont-ils hostiles aux Bruns ? Je n'arrive pas à le savoir. Ils sont tous si graves.

Blackthorne les étudia soigneusement et se concentra sur les détails. À gauche, un jardin multicolore, bien soigné avec ses petits ponts et sa minuscule rivière. Les remparts se rapprochaient les uns des autres, les rues se faisaient plus étroites, en arrivant vers le donjon. Il n'y avait pas d'habitants dans les rues, mais des centaines de serviteurs et… *Il n'y a pas canons !* Voilà la différence !

Si tu avais des armes modernes et si les défenseurs n'en avaient pas, pourrais-tu défoncer les murailles, enfoncer les

portes, faire pleuvoir une grêle de boulets sur la forteresse, y mettre le feu et la prendre ? Tu pourrais, avec des bombardes, rendre la vie difficile aux assiégés, mais ils pourraient soutenir le siège indéfiniment, si la garnison était déterminée, assez nombreuse, s'ils avaient suffisamment de nourriture, d'eau et de munitions.

Comment franchir les douves ? En bateau ? Avec des radeaux équipés de tours ? Son esprit essayait de dresser un plan quand le palanquin s'arrêta. Hiro-matsu descendit. Ils étaient dans une impasse étroite. Une énorme porte de bois bardée de fers s'ouvrait dans la muraille d'une épaisseur de six mètres et se confondait avec les ouvrages avancés. Cette porte-là à la différence des autres, était gardée par des Bruns. Ils étaient, de toute évidence, très heureux de voir Hiro-matsu.

Les Gris tournèrent les talons et s'en allèrent. Blackthorne nota les regards hostiles des Bruns à leur encontre.

La porte s'ouvrit. Il suivit le vieil homme. Seul. Les autres samouraïs restèrent dehors.

La cour intérieure était gardée par d'autres Bruns. Le jardin aussi. Ils le traversèrent et pénétrèrent dans le bastion. Hiro-matsu retira ses espadrilles. Blackthorne fit de même.

Le couloir était recouvert de tatamis, ces nattes douces aux pieds qui recouvraient les sols des maisons de riches.

Ils montèrent des escaliers en colimaçon, traversèrent des couloirs, montèrent d'autres escaliers. Il y avait de nombreux gardes. Toujours des Bruns. Les rayons de lumière qui filtraient par les échauguettes dessinaient des motifs compliqués sur les murs. Blackthorne vit qu'ils se trouvaient très haut, au-dessus des trois principaux murs d'enceinte. La ville et le port s'étalaient au-dessous, telle une tapisserie richement colorée. Le couloir tourna à angle aigu et se termina cinquante pas plus

loin. Blackthorne avait un goût de fiel dans la bouche. Ne t'inquiète pas, se dit-il, tu sais ce que tu dois faire. Tu es engagé. Des samouraïs étaient massés devant la dernière porte, un jeune officier à leur tête. Ils avaient tous la main droite sur le pommeau de leur épée. Immobiles, mais prêts. Ils fixaient les deux hommes qui approchaient. Hiro-matsu fut rassuré par leur attitude. Il avait personnellement choisi ces gardes. Il détestait cette forteresse et pensa encore une fois qu'il était bien dangereux de la part de Toranaga de s'être jeté dans la gueule de l'ennemi. Dès qu'ils avaient accosté la veille, il était allé directement le voir pour lui raconter ce qui s'était passé et pour savoir si rien de suspect n'avait eu lieu en son absence.

Tout en apparence semblait tranquille. Leurs espions leur faisaient cependant part d'inquiétantes concentrations ennemies au nord et à l'est et de la trahison imminente de leurs alliés principaux, les régents Onoshi et Kiyama, les plus grands *daimyôs* chrétiens, en faveur d'Ishido. Il avait changé les gardes, les mots de passe et avait une fois encore supplié Toranaga de s'en aller, mais en vain.

Il s'arrêta à dix pas de l'officier.

# 11

Yoshi Naga, officier de la garde, était un jeune homme de dix-sept ans, de caractère vil et dangereux. « Bonjour, Sire. Soyez à nouveau le bienvenu.

— Merci. Sire Toranaga m'attend.

— Oui. » Même si Hiro-matsu n'avait pas été attendu, Naga aurait laissé passer. Toda Hiro-matsu était l'une des trois personnes toujours admises auprès de Sire Toranaga, de jour comme de nuit, avec ou sans invitation. Naga fit signe à ses hommes qui s'écartèrent. Il ouvrit l'épaisse porte lui-même.

Hiro-matsu pénétra dans l'immense salle d'audience. À peine avait-il franchi le seuil qu'il s'agenouilla, mit ses épées devant lui sur le sol, posa ses mains à plat et s'inclina très profondément, attendant dans cette position humiliante.

Naga, toujours sur le qui-vive, fit signe à Blackthorne d'en faire autant. Il entra. La pièce était carrée. Quarante pas de côté sur dix de hauteur. Les tatamis étaient de première qualité. Quatre doigts d'épaisseur. Toranaga était assis sur un coussin, sous un dais. Il réparait l'aile cassée d'un faucon chaperonné, aussi délicatement que l'aurait fait un sculpteur d'ivoire. Personne dans la pièce n'avait prêté attention à Hiro-matsu ou à Blackthorne qui venait d'entrer et s'était mis à côté du vieil homme. Mais Blackthorne, à la différence de Hiro-matsu, s'inclina comme Rodrigues le lui avait appris, puis prenant sa respiration, s'assit en tailleur et fixa Toranaga.

Naga avait déjà porté la main à son épée. Hiro-matsu, la tête toujours inclinée, avait saisi la sienne. Blackthorne se sentait

nu, mais il s'était engagé. Il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre. Rodrigues lui avait dit : « Avec les Japs, tu dois te comporter comme un roi. » Bien que ce ne fût pas agir comme un roi que d'agir ainsi, c'était cependant suffisant.

Toranaga releva lentement la tête.

Une goutte de sueur perla sur la tempe de Blackthorne en voyant que tout ce que Rodrigues lui avait dit des samouraïs semblait s'être cristallisé dans ce seul homme. Il sentait les gouttes de sueur couler sur sa joue, puis rouler dans son cou. Ses yeux ne cillaient pas. Son visage était impassible. Le regard de Toranaga était tout aussi ferme.

Blackthorne sentit le pouvoir irrésistible de cet homme l'atteindre. Il se força à compter lentement jusqu'à six, puis inclina la tête, salua à nouveau et fit un petit sourire calme et détendu.

Toragana le regarda rapidement, le visage fermé, puis reprit son travail. La tension décrut.

Yoshi Toranaga était un petit homme avec un gros ventre et un grand nez. Ses sourcils étaient épais et sombres. Sa moustache et sa barbe, éparse et poivre et sel. Les yeux lui mangeaient le visage. Il avait cinquante-huit ans et était fort pour son âge. Il portait un kimono très simple, un uniforme brun ordinaire, avec une ceinture de coton. Mais ses épées étaient les meilleures du monde.

« Voilà, ma beauté, dit-il avec la tendresse d'un amant. Te voilà de nouveau comme avant. » Il caressa avec une plume l'oiseau chaperonné, perché sur la main gantée de l'écuyer. Le faucon frissonna et se lissa les plumes de plaisir. « Il volera avant une semaine. »

L'écuyer salua et se retira.

Toranaga tourna les yeux vers les deux hommes, sur le pas de la porte. « Bienvenue, “Main de Fer”, je suis heureux de te voir, dit-il. – Voilà donc ton fameux barbare !

— Oui, Sire. » Hiro-matsu s’approcha, laissant ses épées sur le seuil comme le voulait la coutume, mais Toranaga insista pour qu’il les portât.

« Je me sentirais mal à l’aise si tu ne les avais pas à la main », dit-il.

Hiro-matsu le remercia. Il resta cependant à cinq pas. La coutume voulait qu’une personne armée ne puisse pas trop s’approcher de Toranaga. Hiro-matsu devint grave. « Vous devriez quitter ce nid de guêpes immédiatement et retourner à Yedo, dans votre château, là où vos vassaux peuvent vous protéger. Nous sommes nus et sans défense, ici. Ishido pourrait à n’importe quel moment…

— Je m’en irai. Dès que la réunion du Conseil des régents aura eu lieu. »

Toranaga se retourna et fit signe au Portugais, tapi dans son ombre.

« Voulez-vous bien traduire pour moi, mon ami ?

— Certainement, Sire. » Le prêtre s’avança, s’agenouilla à la japonaise, près du dais. Son corps était aussi maigre que son visage. Ses yeux étaient sombres et liquides. Tout en lui respirait la sérénité. Il portait des tabis et un ample kimono qui semblait ne faire qu’un avec son corps. Un rosaire et une croix dorée pendaient à sa ceinture. Il salua Hiro-matsu en égal, puis jeta un coup d’œil amusé sur Blackthorne.

« Mon nom est Martin Alvito de la Compagnie de Jésus, capitaine-pilote. Sire Toranaga désire que je traduise pour lui.

— Dites-lui d’abord que nous sommes ennemis et que…

— Chaque chose en son temps », l'interrompit calmement le père Alvito qui ajouta : « Nous pouvons parler portugais, espagnol ou, bien sûr, latin… comme vous voulez. »

Blackthorne n'avait pas remarqué le prêtre avant que celui-ci ne s'avance. Le dais l'avait caché. Mais, prévenu par Rodrigues, il s'attendait à le voir. Il se mit alors à exécrer ce qu'il vit : cette aisance pleine de grâce, cette aura de puissance et de force naturelle qui émanait de tous les jésuites. Il pensait que le prêtre serait plus âgé que lui vu sa position influente et la façon dont Rodrigues en avait parlé. Mais ils étaient tous les deux pratiquement du même âge. Le prêtre avait peut-être quelques années de plus.

« Portugais, dit-il, espérant vaguement que cela lui donnerait un léger avantage. Vous êtes portugais ?

— J'ai ce privilège.

— Vous êtes plus jeune que je ne m'y attendais.

— Le senhor Rodrigues est vraiment trop bon. Il me fait trop de compliments. Il vous a parfaitement décrit. Il nous a aussi parlé de votre bravoure. »

Blackthorne le vit se tourner et parler couramment et affablement à Toranaga, pendant un moment. Ceci le perturba encore un peu plus.

« Bien, capitaine-pilote, nous allons commencer. Vous voudrez bien écouter attentivement ce que dit sire Toranaga, sans l'interrompre, lui dit le père Alvito. Puis vous répondrez. À partir de maintenant, je vais traduire vos paroles presque simultanément. Essayez donc de répondre avec précision.

— De quoi s'agit-il ? Je ne vous fais pas confiance ! »

Le père Alvito traduisit instantanément ce qu'il venait de dire à Toranaga, dont le visage s'assombrit.

Sois prudent, pensa Blackthorne. Il joue avec toi, comme le chat avec la souris ! Il faut que tu fasses bonne impression sur Toranaga, qu'il traduise correctement ou pas. C'est, peut-être, ta seule chance.

« Vous pouvez me faire confiance. Je traduirai exactement vos paroles, du mieux que je pourrai. » La voix du prêtre était douce, sûre d'elle-même. « Nous sommes ici à la cour de Sire Toranaga. Je suis l'interprète officiel du Conseil des régents, du sire-général Toranaga et du sire-général Ishido. Sire Toranaga me fait confiance depuis des années. Je vous conseille de répondre correctement, car je peux vous assurer qu'il est très intelligent et très observateur. Il faut aussi que je vous dise que je ne suis pas le père Sebastio. Il est peut-être trop zélé et, malheureusement, ne parle pas le japonais assez bien et n'a pas une grande expérience du Japon. Votre soudaine présence a fait perdre à ce saint homme la grâce divine qui l'habitait. Il a, regrettablement, laissé son passé l'emporter sur son devoir – ses parents, ses frères et sœurs ont été atrocement massacrés aux Pays-Bas, par vos… par les forces du prince d'Orange. J'implore votre indulgence et votre pitié. » Il sourit. « Le mot japonais pour "ennemi" est *teki.* Vous pouvez l'utiliser si vous le désirez. Si vous me montrez du doigt en employant ce mot, sire Toranaga comprendra très bien ce que vous voulez dire. Oui, je suis votre ennemi, capitaine-pilote John Blackthorne. Complètement. Mais pas votre assassin. Vous y pourvoirez vous-même. »

Blackthorne le vit expliquer à Toranaga ce qu'il avait dit. Il entendit plusieurs fois le mot *teki* revenir dans la conversation. Il se demanda si ça voulait bien dire « ennemi ». Bien sûr que oui, se dit-il. Cet homme ne ressemble pas à l'autre.

« Je vous en prie, oubliez pendant un moment que j'existe, dit le père Alvito. Je ne suis qu'un instrument pour traduire vos réponses à sire Toranaga, tout comme je suis là pour vous transmettre *ses* questions. »

Le père Alvito s'installa, se tourna vers Toranaga et salua poliment. Toranaga parla d'un ton cassant. Le prêtre se mit à traduire.

« Pourquoi êtes-vous l'ennemi de Tsukku-san, mon ami et interprète qui, lui, n'est l'ennemi de personne ? » Le père Alvito ajouta en guise d'explication : « Tsukku-san est mon surnom, car les Japonais n'arrivent pas non plus à prononcer mon nom. Tsukku est un jeu de mots à partir de *Tsuyaku* qui veut dire "interpréter" en japonais. S'il vous plaît, répondez à la question.

— Nous sommes ennemis parce que nos pays sont en guerre.

— Oh ? Quel est votre pays ?

— L'Angleterre.

— Où est-ce que ça se trouve ?

— C'est une île, un royaume qui se trouve à mille miles au nord du Portugal. Le Portugal fait partie d'une péninsule en Europe.

— Ça fait combien de temps que vous êtes en guerre avec le Portugal ?

— Depuis que le Portugal est devenu vassal de l'Espagne. C'était il y a vingt ans, en 1580. L'Espagne a conquis le Portugal. Nous sommes vraiment en guerre avec l'Espagne. Ça fait trente ans que ça dure. »

Blackthorne nota la surprise de Toranaga et son regard inquisiteur vers Alvito, qui regardait sereinement au loin.

« Vous dites que le Portugal fait partie de l'Espagne ?

— Oui, Sire. Un état vassal. L'Espagne a conquis le Portugal et c'est maintenant, en fait, un seul et unique pays. Avec le même roi. Les Portugais sont très utiles à l'Espagne dans la plus grande partie du monde et leurs chefs sont traités comme de vils serviteurs dans l'empire espagnol. »

Il y eut un long silence. Puis Toranaga adressa directement la parole au jésuite, qui sourit et répondit d'un trait.

« Qu'a-t-il dit ? » demanda Blackthorne sèchement.

Le père Alvito ne répondit pas et continua de parler.

Toranaga répondit directement à Blackthorne, d'une voix aiguë et cruelle.

« Ce que j'ai dit ne vous regarde pas. Quand je désirerai que vous soyez au courant, je vous le ferai dire.

— Je suis désolé, Sire. Je ne voulais pas être impoli. Puis-je vous dire que nous sommes venus pacifiquement ?

— Vous n'avez rien à me dire, pour le moment. Vous tiendrez votre langue jusqu'à ce que je vous demande de répondre à mes questions. Compris ?

— Oui, Sire. »

Faute numéro un. Fais attention, se dit-il.

« Pourquoi êtes-vous en guerre avec l'Espagne ? Avec le Portugal ?

— Parce que l'Espagne veut conquérir le monde et que nous, les Anglais, et nos alliés hollandais refusons d'être conquis. En partie aussi à cause de nos religions.

— Une guerre de religion ? Quelle est votre religion ?

— Je suis chrétien. Notre Église…

— Les Portugais et les Espagnols sont chrétiens ! Vous avez dit que votre religion était différente. Quelle est votre religion ?

— Chrétienne. C’est difficile à expliquer en deux mots, Sire. Elles ont toutes deux…

— Pas besoin de faire vite, monsieur le pilote : Soyez simplement précis. J’ai tout mon temps. Je suis très patient. Vous êtes un homme cultivé. Vous n’êtes visiblement pas un paysan. Vous pouvez simplifier ou compliquer, comme vous voulez. Tant que vous restez clair. Si vous vous écartez du sujet, je vous y ramènerai. Vous disiez ?

— Ma religion est chrétienne. Il existe deux religions chrétiennes principales : la protestante et la catholique. La plupart des Anglais sont protestants.

— Vous adorez le même Dieu, la Sainte Vierge et l’Enfant ?

— Non, Sire. Pas de la même manière que les catholiques. » Que veut-il savoir ? se demanda Blackthorne. Est-il catholique ? Est-il contre les chrétiens ? N’a-t-il pas appelé le jésuite « mon ami » ? Toranaga est-il un sympathisant de la religion catholique ou sur le point de se convertir au catholicisme ?

« Croyez-vous que Jésus est Dieu ?

— Je crois en Dieu, dit-il prudemment.

— N’éludez pas ma question. Croyez-vous que Jésus est Dieu ? Oui ou non ?

— On ne peut pas répondre à ce genre de question par un simple “oui” ou “non”. Il doit y avoir des nuances. Vous ne pouvez pas savoir avec certitude tant que vous n’êtes pas mort. Oui, je crois que Jésus est Dieu. Non, je n’en suis pas sûr, tant que je ne suis pas mort.

— Pourquoi avez-vous brisé la croix du prêtre, à votre arrivée au Japon ?

Blackthorne ne s’attendait pas à cette question. « Je… je vous voulais montrer au *daimyô* Yabu que le jésuite – le père Sebastio – le seul interprète présent, était mon ennemi, qu’il ne fallait

pas lui faire confiance, du moins à mon avis. Parce que j'étais sûr qu'il ne traduisait pas de façon précise. Pas comme le fait le père Alvito en ce moment. Il nous a accusés d'être des pirates, par exemple. Nous ne sommes pas des pirates. Nous sommes venus pacifiquement.

— Ah, oui ! Des pirates ! Je reviendrai à la piraterie plus tard. Vous avez dit que vos deux sectes étaient chrétiennes, qu'elles vénéraient toutes deux Jésus le Christ ? L'essence de son enseignement n'est-elle pas de "s'aimer les uns les autres" ?

— Oui.

— Alors, comment pouvez-vous être ennemis ?

— Leur foi… leur version du christianisme est une fausse interprétation des Écritures.

— Enfin, nous y voilà ! Vous êtes donc en guerre pour une divergence d'opinions : qu'est-ce qui est Dieu et qu'est-ce qui ne l'est pas ?

– Oui.

— C'est un prétexte stupide pour se déclarer la guerre.

— Je suis d'accord avec vous, dit Blackthorne.

— Combien de bateaux y a-t-il dans votre flotte ?

– Cinq.

— Vous étiez le pilote en chef ?

– Oui.

— Où sont les autres ?

— En mer », dit Blackthorne prudemment, continuant à mentir et présumant que Toranaga avait été conseillé par Alvito dans le choix de ses questions. « Nous avons été dispersés par la tempête. Où exactement ? Je ne saurais le dire, Sire.

— Vos bateaux étaient anglais ?

— Non, Sire. Néerlandais. Ils venaient de Hollande.

— Pourquoi un Anglais commande-t-il des bateaux hollandais ?

— Rien d'étrange à cela, Sire. Nous sommes alliés. Les pilotes portugais commandent bien des escadres espagnoles. Je ne crois pas me tromper en vous disant que des pilotes portugais dirigent certains de vos bateaux de haute mer.

— Il n'y a pas de pilotes hollandais ?

— Beaucoup, Sire. Mais pour un aussi long voyage, les Anglais ont plus d'expérience.

— Pourquoi vous ? Pourquoi *vous* ont-ils désigné pour commander leurs bateaux ?

— Peut-être parce que ma mère était hollandaise, que je parle leur langue couramment et que j'ai de l'expérience. J'étais heureux d'avoir cette possibilité.

— Pourquoi ?

— C'était ma première occasion de naviguer en ces eaux. Aucun navire anglais n'avait l'intention de venir aussi loin. La chance m'était offerte de pouvoir faire le tour de la terre.

— Pilote, vous êtes-vous joint, de vous-même, à l'escadre à cause de votre religion pour faire ainsi la guerre à vos ennemis espagnols et portugais ?

— Je suis pilote, Sire. D'abord et avant tout. Personne, Anglais ou Hollandais, n'a jamais mis les pieds dans cette région. Nous sommes avant tout une flotte de commerce, bien que nous ayons des lettres de marque pour attaquer l'ennemi dans le Nouveau Monde. Nous sommes venus au Japon pour faire du commerce.

— Que sont des lettres de marque ?

— Des autorisations légales délivrées par la Couronne, ou par le gouvernement, donnant pouvoir d'attaquer l'ennemi.

— Vos ennemis sont donc ici. Avez-vous l'intention de vous battre avec eux, ici ?

— Nous ne savions pas à quoi nous attendre, en venant, Sire. Nous ne sommes venus ici que pour commercer.

— Répondez à la question : vos ennemis sont ici. Avez-vous l'intention de vous battre avec eux ? »

Toranaga changea nerveusement de position. « Ce que vous faites en mer, dans votre pays, vous regarde. Ici il n'y a qu'une loi pour tous. Les étrangers ne vivent ici que parce que nous le voulons bien. *Tout* incident ou méfait est immédiatement réprimé par la peine de mort. Nos lois sont claires et seront respectées. Compris ?

— Oui, Sire. Mais nous sommes venus pacifiquement. Nous sommes venus ici pour commercer. Nous pouvons discuter affaires, Sire. J'ai besoin de faire caréner mon bateau, de faire des réparations. Nous pouvons vous payer. Et puis il y a la question de…

— Quand je voudrai parler commerce, je vous le dirai. Pour l'instant, ayez la bonté de vous contenter de répondre à mes questions. Vous avez ainsi rejoint l'expédition pour faire du commerce, pour faire des bénéfices ? Pas par devoir ou loyauté ? Pour de l'argent ?

— Oui. C'est notre coutume, Sire. Être payé et recevoir une part du bu… une part de tous les biens ennemis saisis.

— Vous êtes donc mercenaire ?

— J'ai été engagé comme pilote en chef, pour mener l'expédition. Oui. »

Blackthorne sentait l'hostilité de Toranaga et ne comprenait pas pourquoi.

Toranaga se mit à parler avec Hiro-matsu. Ils échangèrent leur point de vue tout en semblant, parfaitement d'accord

Blackthorne crut, voir du dégoût sur leurs visages. Pourquoi ? Ça a sûrement quelque chose à voir avec « mercenaire », pensa-t-il. Qu'y a-t-il de mal à ça ? Tout le monde n'est-il pas payé ? Comment gagner sa vie autrement ? Même si vous avez reçu des terres en héritage, vous êtes toujours…

« Vous nous avez déjà dit que vous étiez venu ici pour commercer pacifiquement, lui dit Toranaga. Pourquoi avez-vous donc tant d'armes, tant de poudre, de mousquets et de munitions ?

— Nos ennemis portugais et espagnols sont très forts et puissants, Sire. Nous devons nous protéger et…

— Vous voulez dire que vos armes sont défensives ?

— Non. Nous nous en servons non seulement pour nous défendre, mais aussi pour attaquer nos ennemis.

— Qu'est-ce qu'un pirate ?

— Un hors-la-loi. Un homme qui viole, tue et pille pour son bénéfice personnel.

— N'est-ce pas la même chose qu'un mercenaire ? N'est-ce pas ce que vous êtes ? Un pirate et le chef de ces pirates ?

— Non. La vérité est que mon bateau a des lettres de marque des autorités légales hollandaises. Elles nous autorisent à porter la guerre dans toutes les mers, dans tous les endroits jusqu'à présent gouvernés et dominés par nos ennemis et à trouver des débouchés pour nos marchandises. Oui, nous sommes des pirates et des hérétiques pour les Espagnols et la plupart des Portugais. Mais, je vous le répète, la vérité est que nous ne sommes pas des pirates. »

Le père Alvito finit de traduire, puis se mit à parler tranquillement, mais fermement à Toranaga.

Comme j'aimerais pouvoir moi aussi lui parler directement, pensa Blackthorne en maudissant le prêtre.

« Tsukku-san dit que ces “Pays-Bas” – la Hollande – étaient encore un état vassal de l’Espagne il n’y a pas si longtemps. Est-ce vrai ?

— Oui.

— Les Pays-Bas, vos alliés, sont donc en état de rébellion contre leur roi légitime ?

— Ils se battent contre les Espagnols, oui. Mais…

— N’est-ce pas de la rébellion ? Oui ou non ?

— Oui, mais il y a des circonstances atténuantes. De sérieuses…

— Il n’y a pas de “circonstances atténuantes” quand on se rebelle contre son seigneur souverain.

— Sauf si vous gagnez. »

Toranaga le regarda intensément, puis éclata de rire et dit quelque chose à Hiro-matsu qui acquiesça.

« Oui, monsieur l’étranger au nom impossible à prononcer. Oui, vous avez mis le doigt sur la *seule* circonstance atténuante. » Un autre fou rire puis sa bonne humeur disparut, aussi vite qu’elle avait éclaté. « Allez-vous gagner ?

— *Hai.* »

Toranaga se remit à parler, mais le prêtre ne traduisit pas.

Il sourit bizarrement, les yeux fixés sur Blackthorne. Il soupira et dit :

« Vous êtes bien sûr ?

— C’est ce qu’il a dit ou c’est vous qui le dites ?

— C’est ce que sire Toranaga a dit.

— J’en suis tout à fait certain. Puis-je lui expliquer pourquoi ? »

Le père Alvito parla à Toranaga, beaucoup plus longtemps qu’il ne fallait pour traduire cette simple question. Toranaga

prit la parole et sortit un éventail de sa manche.

Le père Alvito se remit à traduire avec le même étrange manque de sympathie, empreint d'ironie. « Oui, pilote, dites-moi pourquoi vous avez le sentiment que vous allez gagner cette guerre ? »

Blackthorne essaya de rester confiant. « Nous dominons actuellement toutes les mers d'Europe, du moins la plupart, dit-il en se corrigeant lui-même. Nous, les Anglais, nous avons détruit les deux Invincibles Armadas, espagnole et portugaise. Ils ne seront certainement plus capables d'en constituer d'autres. Notre petite île est une forteresse. Nous sommes, à présent, en sécurité. Notre marine domine les mers. Nos bateaux sont plus rapides, plus modernes et mieux armés. Après plus de cinquante années de terreur, d'inquisition et de sang, les Espagnols ne sont pas arrivés à battre les Hollandais. Nos alliés sont sûrs et forts et, qui plus est, ils saignent l'empire espagnol à mort. Nous gagnerons parce que nous sommes maîtres des mers et parce que ce roi espagnol ne donnera jamais sa liberté à aucun peuple étranger.

— Vous êtes maîtres des mers ? De nos mers aussi ? Celles qui bordent nos côtes ?

— Non. Bien sûr que non, Toranaga-sama. Je ne voulais pas paraître arrogant. Je parlais, bien sûr, des mers européennes, quoique…

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. Vous disiez ? Quoique… ?

— Quoique bientôt nous aurons balayé tous les ennemis de tous les océans, dit Blackthorne clairement.

— Vous avez dit "l'ennemi" ? Nous sommes peut-être également vos ennemis. Que se passera-t-il alors ? Essaierez-vous de couler nos bateaux ? De dévaster nos rivages ?

— Je ne peux m’imaginer un seul instant votre ennemi.

— Moi, oui. Très facilement. Qu’adviendrait-il alors ?

— Si vous déclariez la guerre à mon pays, je vous attaquerais et vous écraserais, dit Blackthorne.

— Et si votre monarque vous ordonnait de nous attaquer ici même ?

— Je lui conseillerais de ne pas le faire. Vivement. Notre reine m’écouterait. Elle est…

— Vous êtes gouvernés par une reine ? Pas par un roi ?

— Oui, Sire. Notre reine est sage. Elle ne pourrait… elle ne donnerait pas un ordre aussi imprudent.

— Et si elle donnait cet ordre ? Si votre autorité légale vous ordonnait de le faire ?

— Je recommanderais alors mon âme à Dieu, car je mourrais très certainement.

— Oui, vous mourriez. Vous et toutes vos légions. » Toranaga se tut pendant quelques instants. « Il vous a fallu combien de temps pour arriver ici ?

— Deux ans, presque. Un an, onze mois et deux jours, très exactement. Une distance d’environ quatre mille lieues, chacune de trois miles. »

Le père Alvito traduisit. Toranaga remua pensivement son éventail.

« J’ai converti le temps et la distance, capitaine-pilote Blackthorne, dans leurs mesures, dit le prêtre poliment.

— Merci. »

Toranaga s’adressa à nouveau à lui directement : « Comment êtes-vous arrivés ici ? Par quelle route ?

— Par le détroit de Magellan. Si j’avais mes cartes et mes carnets, je pourrais vous montrer exactement, mais ils ont été

volés. Ils ont été enlevés de mon bateau avec mes lettres de marque et tous mes papiers. Si vous… »

Blackthorne s'arrêta de parler. Toranaga parlait avec Hiromatsu qui semblait, lui aussi, perturbé.

« Vous dites que tous vos papiers ont été emportés, volés ?

— Oui.

— Si c'est vrai, c'est une chose terrible. Nous détestons le vol au Nippon, au Japon. Le vol est puni de mort. Une enquête va tout de suite être faite. Ça paraît incroyable qu'un Japonais ait pu faire une chose pareille.

— Peut-être ont-ils été changés de place, dit Blackthorne, et mis en sécurité quelque part. Mais ils ont beaucoup de prix, Sire. Sans mes cartes marines, je suis comme un aveugle dans un labyrinthe.

— Dites-moi d'abord *pourquoi* vous avez parcouru une telle distance ?

— Nous sommes venus pour commercer pacifiquement, répéta Blackthorne, bridant son impatience. Pour commercer et retourner ensuite chez nous. Pour vous enrichir et nous enrichir. Et pour essayer…

— Pour vous enrichir et nous enrichir ? Lequel des deux est le plus important ?

— Les deux partenaires doivent, bien sûr, faire des bénéfices. Le commerce doit être juste. Nous cherchons à conclure des accords commerciaux à long terme. Nous vous offrons de meilleurs termes d'échange que les Portugais et les Espagnols. Un délai de livraison bien meilleur. Nos marchands… »

Blackthorne s'arrêta en entendant des bruits de voix à l'extérieur. Toranaga n'avait pas bougé. Il parla au père Alvito.

« Venez ici, capitaine Blackthorne, éloignez-vous de la porte, lui dit le père Alvito d'une voix urgente et en même temps contenue. Si vous tenez à votre vie, ne bougez pas brusquement et ne dites rien. » Il se dirigea lentement vers la porte de gauche et s'assit à côté.

Blackthorne s'inclina, mal à l'aise, devant Toranaga qui l'ignora. Il rejoignit prudemment le prêtre, conscient que l'interview, de son point de vue à lui, avait été un désastre. « Que se passe-t-il ? » murmura-t-il en s'asseyant.

Les gardes à proximité se raidirent, menaçants, mais le prêtre leur dit rapidement quelque chose pour les rassurer. « La prochaine fois que vous parlez, vous êtes un homme mort, dit-il à Blackthorne en pensant que le plus vite serait le mieux.

— Vous devrez être présent ? lui avait demandé le père, général, la nuit précédente.

— Toranaga m'a demandé en particulier.

— Je crois que c'est très dangereux, et pour vous et pour nous tous. Vous pourriez peut-être invoquer la maladie. Si vous êtes présent, vous devrez traduire ce que dit le pirate. D'après ce qu'écrit le père Sebastio, c'est le diable sur terre, aussi rusé qu'un juif.

— Il vaudrait mieux que je sois présent, Votre Éminence. Je serais au moins capable d'intercepter ses mensonges les plus flagrants.

— Pourquoi est-il venu ici ? Pourquoi maintenant ? Quand tout redevenait si parfait ? Ont-ils vraiment d'autres bateaux dans le Pacifique ? Est-il vrai qu'ils ont envoyé une escadre contre le territoire espagnol de Manille ? Non pas que je me fasse du souci pour cette ville pestiférée ou pour toute autre colonie espagnole des Philippines, mais une escadre ennemie dans le Pacifique ! Ça aurait de terribles conséquences pour

nous, en Asie. Et s'il arrivait à se faire entendre de Toranaga ou d'Ishido, ou de n'importe quel autre puissant *daimyô* ? La situation se ferait très difficile, pour ne pas dire plus !

— Blackthorne est là. Heureusement, nous sommes en position pour nous occuper de lui.

— Si je n'étais pas au courant, je croirais facilement que les Espagnols, ou plus probablement leurs laquais, les Franciscains et les Bénédictins, l'ont volontairement amené ici pour nous détruire.

— Peut-être, Votre Éminence. C'est possible. Les moines ne reculeraient devant rien pour nous anéantir. Ce n'est que jalousie, parce que nous réussissons là où ils échouent. Dieu leur montrera certainement l'erreur de leur jugement ! Peut-être que l'Anglais "s'en ira" avant de faire du mal. Ses carnets attestent de ce qu'il est en vérité. Un pirate. Et le chef des pirates !

— Lisez-les à Toranaga, Martin. Lisez-lui ces passages où il décrit le pillage de tous ces villages sans défense, d'Afrique au Chili… ces passages où il donne le détail des rapines et des meurtres.

— Nous devrions peut-être attendre, Votre Éminence. Nous pourrons toujours produire ces carnets en temps voulu. J'espère qu'il se condamnera lui-même sans que nous ayons besoin d'avoir recours à eux. »

Le père Alvito s'essuya, une nouvelle fois les paumes. Il sentait le regard de Blackthorne posé sur lui. Que Dieu ait pitié de toi, pensa-t-il. Pour ce que tu as dit aujourd'hui à Toranaga. Ta vie ne vaut vraiment pas un denier. Pire que ça, ton âme ne peut plus obtenir de rédemption. Tu es crucifié, sans même avoir fourni la preuve de tes carnets.

La porte, à l'autre bout de la pièce, s'ouvrit brusquement.

« Sire Ishido veut vous voir. Immédiatement, a-t-il dit, annonça Naga. Il est… il est dans le couloir et veut vous voir, Sire.

— Vous tous, à vos places », dit Toranaga à ses hommes qui s'exécutèrent sur-le-champ. Tous les samouraïs s'assirent face à la porte. Hiro-matsu en tête. Les épées étaient prêtes, dans leurs fourreaux. « Naga-san, dis au sire Ishido qu'il est toujours le bienvenu. Dis-lui d'entrer. »

Le grand homme entra. Dix de ses samouraïs – des Gris – le suivaient. Ils s'arrêtèrent sur le seuil et s'assirent en tailleur à son signal.

Toranaga s'inclina avec un cérémonial étudié. Le salut lui fut rendu de la même façon.

Le père Alvito bénit sa chance d'être présent. La rencontre entre ces deux chefs rivaux allait décider du cours de l'empire et de l'avenir de la Très Sainte Mère l'Église au Japon. Tout indice ou information pouvant permettre aux jésuites de savoir de quel côté reporter leur influence serait d'une incommensurable importance. Ishido était bouddhiste zen et fanatiquement antichrétien. Toranaga était bouddhiste zen et ouvertement sympathisant. Mais la plupart des *daimyôs* chrétiens pensaient que, si Toranaga éliminait Ishido et son influence au sein du Conseil des régents, il usurperait par la même occasion toute la puissance à son seul profit. Une fois qu'il détiendrait cette puissance, ils pensaient aussi qu'il se servirait des Édits d'expulsion du Taikô pour chasser la Vraie Foi. Par contre, si Toranaga était éliminé, la succession était assurée et la Très Sainte Mère l'Église pourrait prospérer. Il regarda Toranaga quitter son dais et s'avancer.

« Bienvenue, Sire Ishido. Asseyez-vous là, je vous en prie. » Toranaga montra d'un geste de la main l'unique coussin qui se

trouvait sous le dais. « J'aimerais que vous soyez à votre aise.

— Non, merci. » Ishido Kazunari était mince, le visage dur et basané. Il avait un an de moins que Toranaga. « Non, merci, Sire Toranaga. Je serais très gêné d'être confortablement assis si vous ne l'étiez pas vous-même, *neh ?* Je prendrais votre coussin, un jour. Pas aujourd'hui. »

Une vague de colère déferla parmi les Bruns, sous la menace implicite d'Ishido. Mais Toranaga répliqua aimablement : « Vous arrivez au bon moment. Je finissais justement d'interroger le nouveau barbare. Tsukku-san, s'il vous plaît, dites-lui de se lever. »

Le prêtre s'exécuta. De sa place, il sentait la fureur d'Ishido. En dehors du fait qu'il n'aimait pas les chrétiens, Ishido s'était toujours élevé avec vigueur contre tous les Européens et voulait que l'empire leur soit totalement fermé.

Ishido regarda Blackthorne avec un dégoût prononcé. « On m'avait dit qu'il était laid, mais je ne réalisais pas à quel point. La rumeur circule que c'est un pirate. Est-ce vrai ?

— Vous en doutez ? C'est aussi un menteur.

— Avant de le crucifier, laissez-le-moi une demi-journée. Ça pourrait amuser l'héritier de le voir, avec la tête sur les épaules. » Ishido éclata d'un rire gras. « On pourrait peut-être lui apprendre à danser comme un ours. On pourrait alors le montrer à travers l'empire : "Le Monstre de l'Est". Il était vrai que Blackthorne venait des mers orientales (à la différence des Portugais qui venaient toujours du Sud, d'où leur nom de « barbares du Sud »), mais Ishido sous-entendait simplement que Toranaga, qui dominait les provinces orientales, était le véritable monstre.

Toranaga répondit par un sourire et fit comme s'il n'avait pas compris. « Vous êtes un homme très spirituel, Sire Ishido, dit-il.

Je suis d’accord avec vous. Plus vite, le barbare sera liquidé, mieux se sera. Il est arrogant, fort en gueule. Un animal bizarre en vérité. Mais un animal sans valeur et sans aucune manière. Naga-san, fais venir quelques hommes et mets-le avec les criminels de droit commun. Tsukku-san, dis-lui de les suivre.

— Capitaine-pilote, vous devez suivre ces hommes.

— Où m’emmène-t-on ? »

Le père Alvito hésita. Il était heureux d’avoir gagné, mais son adversaire était courageux et avait une âme immortelle qui pouvait être sauvée. « Vous êtes prisonnier, dit-il.

— Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas, mon fils. Jusqu’à ce que sire Toranaga en décide autrement. »

# 12

Toranaga, tout en regardant le barbare quitter la salle, abandonna à regret cette conversation surprenante pour en venir au problème plus urgent d'Ishido.

Il s'était décidé à ne pas renvoyer le prêtre, sachant que sa présence allait encore irriter Ishido. Il savait cependant que cette présence constante pouvait également être très dangereuse. Moins il y a de gens à savoir et mieux c'est, pensa-t-il. Est-ce que l'influence de Tsukku-san sur les *daimyôs* chrétiens va s'exercer en ma faveur ou contre moi ? Je lui aurais bien fait confiance, jusqu'à aujourd'hui. Mais il y a eu depuis cette conversation avec le barbare tant de moments étranges ! Des moments que je n'arrive pas à saisir.

Ishido esquiva volontairement les courtoisies habituelles et en vint tout de suite au vif du sujet. « Je dois encore vous demander quelle est la réponse que vous comptez donner au Conseil des régents ?

— Je dois vous répéter encore une fois qu'en tant que président de ce Conseil, je ne juge pas la réponse nécessaire. J'ai contracté quelques alliances familiales, mineures. Aucune réponse nécessaire.

— Vous avez fiancé votre fils Naga-san avec la fille de sire Masamune. Vous avez marié l'une de vos petites-filles avec l'héritier de sire Zataki. Une autre petite-fille au fils de sire Kiyama. Tous ces mariages se font avec des seigneurs féodaux ou avec leurs parents proches. Ils ne sont donc absolument pas mineurs et sont absolument contraires aux ordres de feu notre maître.

— Notre maître, le Taikô, est mort depuis un an. Malheureusement. Oui, je déplore la mort de mon beau-frère. Je préférerais qu'il soit toujours vivant et qu'il dirige les destinées de l'empire, ajouta Toranaga plaisamment, retournant le couteau dans la plaie. Si mon beau-frère était vivant, pas de doute qu'il aurait approuvé ces unions familiales. Ses ordres ne s'appliquaient qu'à des mariages mettant en danger la succession de *sa* maison. Je n'inquiète nullement sa maison ou mon neveu, Yaemon, l'héritier. Je suis satisfait en tant que seigneur du Kwanto. Je ne recherche pas d'autre territoire. Je suis en paix avec mes voisins et souhaite que la paix qu'il avait instaurée continue. Par Bouddha, je ne serai pas celui qui rompt la paix.

— Mais vous allez entrer en guerre ?

— Un homme sage se prépare toujours à la trahison, *neh ?* Il y a de mauvais hommes dans chaque province. Certains occupent de hauts postes. Nous connaissons tous deux les ravages incommensurables qu'exerce la trahison dans le cœur des hommes. » Toranaga se raidit. « Là où le Taikô nous avait légué l'unité, nous sommes à présent divisés entre mon Est et votre Ouest. Le Conseil des régents est divisé. Les *daimyôs* sont toujours en désaccord. Un Conseil ne peut gouverner un hameau rongé par les termites, encore moins, un empire. Plus vite, le fils du Taikô sera en âge de gouverner, mieux ce sera. Plus vite, il y aura un nouveau Kwampaku et mieux ce sera.

— Ou peut-être un shôgun ? dit Ishido, d'un ton insinuant.

— Kwampaku, shôgun ou Taikô, la puissance est la même, dit Toranaga.

— Quelle valeur a le titre ? La *puissance* est la seule chose importante. Goroda n'a jamais été shôgun. Nakamura était plus que satisfait avec son titre de Kwampaku et, plus tard, de Taikô.

Il a *gouverné.* Là est l'important. Qu'est-ce que ça peut faire que mon beau-frère ait été paysan, une fois dans sa vie ? Qu'importe que ma famille soit ancienne ? Qu'importe que vous soyez de basse naissance ? Vous êtes un général, un seigneur suzerain et même un membre du Conseil des régents.

— Yaemon a sept ans. Dans sept ans, il deviendra Kwampaku. Jusqu'à ce moment-là…

— Dans *huit* ans, général Ishido. Telle est notre loi historique. Quand mon neveu aura quinze ans, il sera adulte et héritera. Jusque-là, nous, les cinq régents, gouvernerons en son nom. Telle est la décision de feu notre maître.

— Oui. Il a également ordonné qu'aucun otage ne soit détenu par un régent, pour s'en servir contre un autre. Dame Ochiba, la mère de l'héritier, est retenue en otage dans votre château de Yedo, en échange de votre sécurité ici. Cela est également contraire à son testament. Vous avez formellement accepté d'obéir aux articles du contrat, comme l'ont fait tous les autres régents. Vous avez même signé le document de votre propre sang. »

Toranaga soupira. « La dame Ochiba est allée à Yedo voir sa sœur qui accouche. Sa sœur est mariée avec mon fils héritier. La place de mon fils est à Yedo, pendant que je suis ici. Qu'y a-t-il de plus naturel pour une sœur que de rendre visite à sa sœur cadette, en un moment pareil ? N'est-elle pas honorée ? Je vais peut-être avoir mon premier petit-fils, *neh ?*

— La mère de l'héritier est la dame la plus importante de tout l'empire. Elle ne devrait pas se trouver… » Ishido était sur le point de dire « aux mains des ennemis », mais il jugea préférable de dire « dans une ville étrangère ». Il s'arrêta de parler, puis ajouta clairement : « Le Conseil aimerait que vous la fassiez revenir ici. »

Toranaga évita le piège : « Je vous répète que la dame Ochiba n'est pas retenue en otage, qu'elle n'est point sous mes ordres et ne l'a d'ailleurs jamais été.

— Laissez-moi alors vous poser la question différemment. Le Conseil exige sa présence immédiate à Osaka.

— Qui exige cela ?

— Moi. Sire Sugiyama, sire Onoshi et sire Kiyama. Nous nous sommes tous mis d'accord pour attendre son retour. Voici leurs signatures. »

Toranaga était livide. Il avait jusque-là manipulé le Conseil de sorte que les votes avaient toujours été de trois contre deux. Il n'avait jamais pu obtenir quatre voix contre une, mais Ishido n'y était jamais arrivé non plus. Pourquoi Onoshi s'était-il désisté ? Et Kiyama ? Tous deux, implacables ennemis, même avant leur conversion à cette religion étrangère. Quelle était l'influence qu'exerçait Ishido sur eux ? Ishido savait qu'il avait détruit son ennemi. Mais un pas restait à faire pour obtenir la victoire totale. Il mit donc à effet le plan sur lequel Onoshi et lui s'étaient entendus. « Nous, les régents, sommes tous tombés d'accord pour en finir avec ceux qui tentent d'usurper la puissance de mon maître et de tuer l'héritier. Les traîtres seront condamnés. Ils seront exposés dans les rues comme des criminels de droit commun, ainsi que toutes leurs générations. Ils seront exécutés comme de vulgaires criminels ainsi que tous leurs descendants. Fujimoto, Takashima, basse naissance, haute lignée. Peu importe qui. Même Minowara ! »

La fureur envahit les visages des samouraïs de Toranaga. Un tel sacrilège contre les familles semi-royales était impensable. Le jeune samouraï Usagi, petit-fils de Hiro-matsu, se leva, rouge de colère, dégaina sa longue épée et sauta sur Ishido, la lame nue prête à asséner le coup mortel. Ishido ne fit pas un geste

pour se défendre. C'était ce qu'il avait prévu, espéré. Ses hommes avaient reçu l'ordre de ne pas intervenir jusqu'à ce qu'il soit mort. Si lui, Ishido, était tué ici, maintenant, par un samouraï de Toranaga, toute la garnison d'Osaka pourrait légitimement tomber sur Toranaga et l'assassiner, sans penser à l'otage. Dame Ochiba serait exécutée en représailles par les fils de Toranaga et les régents seraient forcés de s'allier pour se dresser contre le clan Yoshi qui, alors isolé, serait éliminé. Ce n'est qu'à ce moment-là que la succession serait garantie et lui, Ishido, aurait fait son devoir envers le Taikô.

Mais le coup ne vint pas. Au dernier moment, Usagi retrouva ses esprits et rengaina son épée en tremblant.

« Je vous demande pardon, Sire Toranaga », dit-il en s'agenouillant humblement. Je n'ai pas pu supporter la honte de… d'entendre de telles… de telles insultes. Je vous demande la permission… je vous demande la permission de me faire immédiatement seppuku, car je ne peux vivre avec cette honte. »

Toranaga reporta toute son attention sur le jeune homme à genoux. « Comment oses-tu insinuer que ce qu'a dit le seigneur Ishido était une insulte à *mon égard ?* Il n'aurait sûrement pas osé être aussi grossier. Comment oses-tu écouter des conversations qui ne te concernent pas ? Non, tu n'auras pas la permission de te faire seppuku. C'est un honneur. Tu n'as ni honneur ni autodiscipline. Tu seras crucifié comme un vulgaire criminel, aujourd'hui même. Ta tête sera fichée sur une pique et toute la population pourra venir se moquer d'elle. Un écriteau indiquera : "Cet homme était samouraï par erreur. Son nom a cessé d'être ! " »

Usagi, dans un sublime effort, contrôla sa respiration, mais la sueur coulait et la honte le torturait. Hiro-matsu s'avança et

arracha les deux épées que son petit-fils portait à la ceinture.

« Sire, dit-il gravement, avec votre permission, je veillerai personnellement à ce que vos ordres soient exécutés. »

Toranaga acquiesça.

Le jeune homme s'inclina une dernière fois, puis se leva, mais Hiro-matsu le jeta au sol : « Les samouraïs marchent, lui dit-il. Les hommes également. Tu n'es ni l'un ni l'autre. Tu ramperas donc vers ta mort. » Usagi obéit en silence.

# 13

Toranaga ne trouva pas le sommeil cette nuit-là. C'était très rare chez lui, car il pouvait d'habitude remettre au lendemain le problème le plus urgent, sachant que, s'il était encore vivant, il pourrait le régler au mieux de sa forme. Il avait depuis longtemps découvert qu'un sommeil tranquille pouvait lui apporter une solution à la plupart de ses dilemmes. Si tel n'était pas le cas, qu'est-ce que ça pouvait faire ? La vie n'était-elle pas seulement une goutte de rosée dans une autre goutte de rosée ?

Mais cette nuit-là, trop de questions complexes l'obsédaient.

Que vais-je faire avec Ishido ?

Pourquoi Onoshi est-il passé à l'ennemi ?

Comment vais-je agir avec le Conseil ?

Les prêtres chrétiens s'en sont-ils encore mêlés ?

D'où va venir la prochaine tentative d'assassinat ?

Quand devrai-je m'occuper de Yabu ?

Que dois-je faire du barbare ?

Est-ce qu'il disait la vérité ?

Curieux que le barbare soit justement venu des mers orientales à ce moment précis. Est-ce un présage ? Est-ce son *karma* d'être l'étincelle qui mettra le feu aux poudres ?

Toranaga soupira. Une chose est certaine : le barbare ne partira jamais. Mort ou vivant. Il fait à jamais partie du royaume. Ses oreilles perçurent des bruits de pas quasiment imperceptibles, et il tint son épée prête. Chaque nuit, il changeait de chambre à coucher, de gardes et de mots de passe pour se défendre des assassins, toujours tapis dans l'ombre, qui

attendaient le moment propice. Les pas s'arrêtèrent devant son panneau coulissant. Il entendit la voix de Hiro-matsu et le début du mot de passe.

« Si la vérité est déjà évidente, à quoi sert la méditation ?

— Et si la vérité est cachée ? répliqua Toranaga.

— C'est déjà évident, répondit Hiro-matsu correctement.

— Entre. »

Une fois que Toranaga eut vu que c'était bien son conseiller, son épée retomba. « Assieds-toi.

— J'ai entendu que vous ne dormiez pas. J'ai pensé que vous aviez peut-être besoin de quelque chose.

— Non, merci. » Toranaga étudia les yeux cernés du vieil homme. « Je suis content que tu sois ici, mon vieil ami, dit-il.

— Vous êtes sûr que ça va ?

— Oui.

— Je vais vous laisser. Désolé de vous avoir dérangé, Sire.

— Non, je t'en prie. Je suis content que tu sois là. Assieds-toi. »

Le vieil homme s'installa près de la porte, le dos bien droit. « J'ai fait doubler la garde.

— Bien. »

Au bout d'un moment, Hiro-matsu dit : « Pour ce qui est du fou, tout a été fait selon vos ordres. Tout.

— Merci.

— Je vous demande officiellement la permission de mettre fin à mes jours. Ce qu'il a fait vous a mis gravement en danger, mais c'était ma faute. J'aurais dû repérer sa folie. J'ai trahi votre confiance.

— Je t'interdis de te faire seppuku.

— Je vous en prie. Je vous demande la permission.

— Non. J'ai besoin de toi vivant.

— Je vous obéirai. Mais acceptez au moins toutes mes excuses.

— Tes excuses sont acceptées. »

Au bout d'un moment, Toranaga dit : « Et le barbare ?

— Plusieurs choses, Sire. Premièrement, si vous n'aviez pas attendu le barbare aujourd'hui, vous seriez parti à la chasse au faucon aux premières lueurs et Ishido ne vous aurait pas contraint à une rencontre aussi déshonorante. Vous n'avez plus le choix. Vous devez maintenant lui déclarer la guerre. Si vous arrivez à sortir de cette forteresse et si vous parvenez à regagner Yedo.

— Deuxièmement ?

— Et troisièmement et quarante troisièmement et cent quarante-troisièmement ! Je suis loin d'être aussi habile que vous, Sire. Malgré cela, je me suis rendu compte que tout ce que les barbares du Sud nous ont fait croire n'est pas vrai. » Hiromatsu était heureux de parler. Cela soulageait sa douleur. « Mais s'il existe *deux* religions chrétiennes qui se haïssent, si les Portugais font partie de la grande nation espagnole, si le pays de ce nouveau barbare, quel que soit son nom, fait la guerre aux deux autres et les bat, si ce même pays est une île comme le nôtre et, le plus grand de tous les "si", s'il a dit la vérité et si le prêtre a correctement traduit ses réponses… alors vous pouvez mettre tous ces "si" ensemble et en dresser un plan. Moi, je ne peux pas. J'en suis désolé. Je sais seulement ce que j'ai vu à Anjiro et à bord du bateau. Je sais que l'Anjin-san est très fort dans la tête et très faible dans le corps, quoique sa faiblesse puisse être imputée à ce long voyage, et maître de nous tous en mer. Je ne comprends rien à lui. Comment peut-il être tout ça et autoriser un homme à lui pisser dans le dos ? Pourquoi a-t-il sauvé Yabu après ce qu'il lui avait fait ? Comment a-t-il pu

sauver la vie de son ennemi déclaré, le Portugais Rodrigu ? Toutes ces questions me font tourner la tête comme si j'avais bu trop de saké. » Hiro-matsu se tut. Il était très fatigué. « Mais je crois que nous devrions le garder à terre et ceux de son espèce, s'il en vient d'autres, et les tuer tous très vite.

— Et Yabu ?

— Ordonnez-lui de se faire seppuku cette nuit.

— Pourquoi ?

— Il n'a aucun savoir-vivre. Vous aviez prédit ce qui allait arriver à Anjiro. Il allait voler votre bien. C'est un menteur. Ne vous inquiétez pas si vous le voyez, demain, comme prévu. Laissez-moi plutôt lui transmettre vos ordres tout de suite. Vous devrez, tôt ou tard, le tuer. Il vaut mieux que ce soit maintenant pendant qu'il est accessible, sans ses vassaux autour de lui. Je vous conseille de ne pas prendre de retard. » Hiro-matsu se mit à tortiller inconsciemment son fourreau usé. « Vous allez devoir vous dresser contre Ishido. Tous les autres *daimyôs* vont être forcés de prendre parti, une fois pour toutes. Nous finirons par gagner la guerre. Vous pourrez alors dissoudre le Conseil et devenir Shôgun.

— Je ne recherche pas cet honneur, dit Toranaga sèchement. Combien de fois devrai-je te le répéter ?

— Excusez-moi, Sire. Je le sais. Mais j'ai le sentiment que ce serait mieux pour le Japon.

— C'est de la trahison.

— Contre qui, Sire ? Contre le Taikô ? Il est mort. Contre ses dernières volontés et son testament ? C'est un morceau de papier. Contre Yaemon ? Yaemon est le fils d'un paysan qui a usurpé le pouvoir et l'héritage d'un général dont les descendants ont été décimés.

— Tu suggérerais ça si tu étais l'un des régents ?

— Non. De toute façon, je ne suis pas l'un des régents et j'en suis fort aise. Je suis seulement votre vassal… J'ai librement choisi, il y a un an.

— Pourquoi ? » Toranaga ne le lui avait jamais demandé.

« Parce que vous êtes un homme, parce que vous êtes Minowara et parce que vous agissez avec sagesse. Ce que vous avez dit à Ishido était vrai : nous ne sommes pas un peuple qui doit être gouverné par un Conseil. Nous avons besoin d'un chef. Qui, parmi les cinq régents, aurais-je dû choisir ? Sire Onoshi ? Oui, c'est un homme très sage, un bon général. Mais il est chrétien, infirme, et sa peau est rongée à ce point par la lèpre qu'il pue à cinquante pas. Sire Sugiyama ? C'est le *daimyô* le plus riche de tout le pays, sa famille est aussi ancienne que la vôtre. Mais il retourne constamment sa veste. C'est un homme versatile et lâche. Nous le connaissons tous depuis une éternité. Sire Kiyama ? Sage, courageux. Un grand général, un vieux camarade. Mais il est chrétien, lui aussi, et je crois que nous avons assez de dieux dans ce pays des dieux pour ne pas avoir l'insolence d'en honorer un seul. Ishido ? Je déteste ce rejeton de paysan, traître, depuis que je le connais et, si je ne l'ai jamais tué, c'est uniquement parce qu'il était le chien du Taikô. » Son visage tanné s'éclaira. « Vous voyez, Yoshi Toranaga-Noh-Minowara, vous ne m'avez pas laissé le choix.

— Et si je ne vous écoutais pas ? Si je manipulais le Conseil des régents ? Même Ishido ? Et si je portais Yaemon au pouvoir ?

— Toutes vos décisions sont sages. Mais tous les régents aimeraient vous voir mort. Voilà la vérité. Je suis pour la guerre immédiate. *Immédiate.* Avant qu'ils vous isolent ou, plus probablement, qu'ils vous assassinent. »

Toranaga pensa à ses ennemis. Ils étaient nombreux et puissants. Il lui faudrait trois semaines pour regagner Yedo en empruntant la route du Tokaïdô qui suivait la côte et reliait Yedo à Osaka. Y aller en bateau était plus dangereux. Cela prendrait peut-être même plus de temps, sauf en galère, car elle pouvait voyager contre vents et marées.

Toranaga réfléchit encore au plan qu'il avait dressé. Il n'y trouvait aucun défaut.

« J'ai entendu dire secrètement hier que la mère d'Ishido était allée voir son petit-fils à Nagoya. « Hiro-matsu prêta instantanément attention à ce que disait Toranaga. Nagoya était une grande ville État, neutre par rapport aux différents partis. « La dame devrait être invitée par l'abbé au temple Johji. Pour voir les arbres en fleurs.

— Sur-le-champ, dit Hiro-matsu, par pigeon voyageur. Les fleurs seront déjà un peu fanées, mais elle y sera demain. Je ne doute pas que la Vénérable Dame veuille rester quelques jours. C'est si reposant. Son petit-fils devrait l'accompagner, *neh ? »* Le temple Johji était renommé pour ses cerisiers en fleur, ses moines bouddhistes zen et sa fidélité à Toranaga qui avait payé les frais de construction de l'édifice et qui en assurait la bonne conservation.

« Non. Elle toute seule. Cela rendrait l'"invitation" de l'abbé par trop évidente. Autre chose : envoie un message codé à mon fils, Sudara : « Je quitte Osaka dès que le Conseil aura clos sa « session, dans quatre jours. » Envoie-le par courrier et confirme-le par pigeon demain. »

Hiro-matsu ne cacha pas sa désapprobation. « Puis-je faire venir dix mille hommes à Osaka tout de suite ?

— Non. Les hommes qui sont ici sont amplement suffisants. Merci, mon vieil ami. Je crois que je vais aller dormir. »

Hiro-matsu se leva et étira ses bras.

« Combien de temps le barbare restera-t-il en prison ? » demanda Toranaga. Hiro-matsu ne se retourna pas. « Tout dépend de sa force combative.

— Merci. Bonne nuit, Hiro-matsu. » Quand il fut certain d'être seul, il dit doucement : « Kiri-san ? »

La porte intérieure s'ouvrit. Sa favorite entra et s'agenouilla.

« Envoie un message immédiat à Sudara : "Tout va bien. " Envoie-le par pigeon. Lâches-en trois, en même temps, à l'aube. Refais la même chose à midi.

— Oui, Sire. » Elle sortit.

Un pigeon franchira bien les lignes, pensa-t-il. Quatre au moins tomberont sous les flèches, les faucons ou les espions. Le message ne signifiera de toute façon rien pour Ishido, à moins qu'il ne soit parvenu à déchiffrer notre code. Seules quatre personnes le connaissaient. Son fils aîné, Noboru. Son cadet, l'héritier, Sudara. Kiri et lui-même. Le message codé voulait dire : « Ne tiens pas compte des autres messages. Active plan numéro cinq. » Il avait été convenu que le plan numéro cinq comportait l'ordre de rassembler tous les membres du clan Yoshi et tous leurs conseillers privés dans la capitale, à Yedo, et de les tenir sur le pied de guerre. Le mot codé qui voulait dire guerre était « Ciel pourpre ». Son assassinat, sa capture rendaient le Ciel pourpre inexorable et déclenchaient la guerre – une attaque immédiate sur Kyoto conduite par Sudara avec to*utes* ses légions permettrait de prendre possession de la ville et de l'empereur-marionnette. Cette opération serait couplée avec des insurrections dans cinquante provinces. Celles-ci, méticuleuses et secrètes, avaient été préparées depuis des années pour parer à cette éventualité. Toutes les cibles, cols, ponts, châteaux et villes, avaient été repérées depuis longtemps.

Il y avait assez d’armes, d’hommes et de détermination pour mener l’opération à bien. C’est un bon plan, pensa Toranaga. Mais il échouera si tu ne le diriges pas toi-même. Sudara échouera. Tu es le seul qui puisse faire réussir Ciel pourpre, peut-être. Le Taikô aurait pu gagner. Mais il vaudrait mieux ne pas avoir recours à Ciel pourpre.

# 14

Ce fut une aube épouvantable pour Blackthorne. Il se fit prendre dans une rixe avec un détenu. Pour une assiette de gruau. Les deux hommes étaient nus. Chaque fois qu'un prisonnier était enfermé dans cette vaste geôle, on le déshabillait. Un homme vêtu tenait trop de place et ses vêtements pouvaient cacher des armes.

Cette salle à l'atmosphère suffocante et fétide faisait dix pas de long sur dix de large. Elle était remplie de Japonais nus et en sueur. La lumière ne passait presque pas à travers les planches qui servaient de murs et de plafond.

Blackthorne pouvait à peine se tenir debout. Sa peau était marbrée et griffée par les ongles cassés de son assaillant et par les échardes. Il lui donna un coup de tête, le saisit à la gorge et le cogna contre les planches jusqu'à ce qu'il tombe, assommé, puis, du pied, rejeta le corps de côté.

À l'aube, on leur avait apporté à manger. Les gardes leur avaient distribué les assiettes de gruau et l'eau, à travers un guichet. C'était la première ration qu'ils recevaient depuis qu'il avait été enfermé là, au crépuscule le jour précédent. La queue qui s'était formée au moment de la distribution était étrangement calme. S'il n'y avait pas de discipline, personne ne mangeait. C'est alors que cet homme simiesque, pas rasé, sale et couvert de poux, lui avait flanqué un coup dans les reins et lui avait pris sa ration. Les autres attendaient pour voir ce qui allait se passer. Mais Blackthorne avait assisté et participé à trop de bagarres dans les beuveries de marins pour se laisser

achever d'un seul coup. Il feignit le désarroi puis décocha un coup vicieux. La bagarre était alors devenue générale.

Dans son coin, Blackthorne vit avec surprise qu'un des hommes lui apportait une assiette de gruau et de l'eau, ration qu'il croyait perdue. Il la prit et remercia l'homme.

Les coins étaient des emplacements de choix. Un madrier, sur le sol de terre battue, divisait la pièce dans le sens de la longueur. Dans chaque section ainsi constituée, il y avait trois rangées d'hommes. Deux rangées se faisaient face. La troisième était installée au milieu. Seuls les vieux et les malades occupaient cette rangée. Quand les hommes forts des autres rangées voulaient étendre leurs jambes, ils devaient le faire en écrasant ceux du milieu.

Il ne pouvait presque rien voir dans cette obscurité étouffante. Le soleil cuisait le bois. Il y avait des latrines, mais l'odeur était intenable. De temps à autre, des gardes ouvraient la porte et appelaient des noms. Les hommes saluaient leurs camarades et sortaient. Mais d'autres venaient aussitôt les remplacer. Tous les prisonniers semblaient avoir accepté leur sort et essayaient de vivre, du mieux qu'ils pouvaient, en paix avec leurs voisins immédiats.

Un homme contre le mur se mit à vomir. On le poussa rapidement vers la rangée centrale où il s'effondra, à demi suffocant, sous le poids des jambes. Blackthorne devait fermer les yeux et lutter pour contrôler sa terreur et sa claustrophobie, Salopard de Toranaga. J'espère avoir l'occasion de te mettre là un de ces jours.

Salopards de gardes ! Il s'était débattu la nuit dernière quand ils lui avaient dit de se déshabiller. Il s'était débattu parce qu'il refusait simplement de se rendre passivement.

Il y avait quatre cellules de ce genre. Elles se trouvaient à la lisière de la ville, dans un endroit pavé, derrière une enceinte de pierre. De l'autre côté des murs, un espace de terre battue entouré de cordes s'étendait près de la rivière. Cinq croix y étaient érigées.

Sans qu'on s'en aperçoive, le type que Blackthorne avait assommé reprit conscience. Il était dans la rangée du milieu. Du sang s'était coagulé sur l'un des côtés de son visage. Son nez était écrasé. Il bondit soudainement, oubliant tous les hommes qui étaient sur son chemin. Blackthorne le vit venir au dernier moment, para le coup et le fit tomber comme une masse. L'un des prisonniers, une armoire à glace, lui flanqua une manchette vicieuse à la base du cou. Il y eut un bruit sec. La tête de l'homme roula sur le côté. Le bouledogue releva la tête à moitié rasée, en la prenant par les cheveux infestés de poux, et la laissa retomber.

Il regarda Blackthorne, dit quelque chose de guttural, rit de sa bouche édentée et haussa les épaules.

« Merci », dit Blackthorne en essayant de reprendre sa respiration, heureux que son assaillant n'ait pas eu l'adresse de Mura dans un combat à mains nues. « Mon noum Anjin-san, dit-il en se montrant du doigt ; toi ?

— *Ah, so desu !* Anjin-san ! » Le bouledogue se montra du doigt et dit en haletant: « Minikui.

— Minikui-san ?

— *Hai. »*

Ils relevèrent le cadavre et le mirent en tas avec les autres. Quand ils revinrent dans leur coin, personne n'avait pris leur place. Blackthorne se sentait sale et horrible, à deux doigts de la mort. Ne t'inquiète pas, se dit-il. Tu as encore du chemin à parcourir avant de mourir… Non, je ne pourrai pas vivre

longtemps dans ce trou affreux. Nous sommes trop nombreux. Ô Seigneur Dieu, laissez-moi sortir ! Pourquoi est-ce que la pièce tangue ? Est-ce Rodrigues qui remonte des profondeurs avec des pinces pour m'arracher les yeux ? Je ne peux pas respirer, je ne peux pas respirer. Il faut que je sorte d'ici. Je vous en prie, je vous en prie, ne mettez plus de bois dans le feu. Qu'est-ce que tu fais là, Croocq, mon gars ? Je croyais qu'ils t'avaient laissé partir. Je croyais que tu étais de retour au village. Nous sommes au village, ici ? Comment y sommes-nous arrivés ? Il fait si frais et il y a cette fille si belle, près du quai, mais pourquoi l'emmènent-ils vers le rivage ? Le samouraï nu, Omi, est là qui rit. Pourquoi sur le sable, pourquoi y a-t-il des taches de sang sur le sable ? Ils sont tous nus, moi aussi, villageois et enfants, et puis il y a le chaudron et nous sommes dans le chaudron, et non, plus de bois. Je me noie dans des immondices liquides. Ô mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, je me meurs, je me meurs, je me meurs. *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* C'est le dernier sacrement et tu es catholique. Nous sommes tous catholiques et vous brûlerez ou vous vous noierez dans l'urine et vous brûlerez dans le feu, le feu, le feu…

Il sortit de son cauchemar. Ses oreilles explosaient sous la finalité du dernier sacrement. Il ne sut pas pendant un instant s'il était éveillé ou endormi, car ses oreilles entendaient à nouveau, incrédules, la bénédiction latine et ses yeux ne voulaient pas croire ce qu'ils voyaient : un vieil épouvantail ridé d'Européen penché au-dessus de la rangée centrale, à quinze pas de lui. L'homme édenté avait de longs cheveux sales, une barbe emmêlée et les ongles cassés. Il levait sa main comme une serre d'oiseau de proie et brandissait son crucifix de bois au-dessus du corps à demi enfoui. Un rayon de soleil

l'éclaira un instant. Puis il ferma les yeux du mort, marmonna une prière et releva la tête. Il vit Blackthorne qui le dévisageait.

« Sainte Mère de Dieu, êtes-vous réel ? croassa l'homme dans un espagnol rugueux et paysan, tout en se signant.

— Oui, dit Blackthorne en espagnol. Qui êtes-vous ? »

Le vieil homme se fraya un chemin à tâtons, en se marmonnant quelque chose à lui-même. Les autres détenus le laissèrent passer sans proférer un seul mot. Il regarda Blackthorne. Ses yeux coulaient. Il avait des verrues sur le visage. « Ô Sainte Vierge, le senor est réel. Qui êtes-vous ? Je suis… je suis frère… frère Domingo… Domingo… Domingo du sacré… du sacré ordre de Saint-Francis… l'ordre… » Pendant quelques instants, il proféra un mélange de japonais, de latin et d'espagnol.

« Le senor est réel ?

— Oui, je suis bien réel. »

Le prêtre marmonna un autre Je vous salue Marie. Les larmes roulaient sur ses joues. Il baisa la croix à plusieurs reprises et se serait mis à genoux s'il y avait eu de la place. Le bouledogue réveilla son voisin. Ils s'accroupirent tous les deux pour lui faire juste assez de place pour s'asseoir.

« Par saint Francis, mes prières ont été exaucées. Vous, vous, vous. J'ai cru que c'était une apparition, senor, un fantôme. Oui, un mauvais génie. J'en ai tellement vu, tellement ! Ça fait combien de temps que le senor est là ? C'est dur d'y voir dans le noir et mes yeux ne sont plus très bons… Combien de temps ?

— Hier. Et vous ?

— Je ne sais pas, senor. Il y a longtemps. J'ai été enfermé en septembre de l'année de grâce 1598.

— Nous sommes au mois de mai de l'année de grâce 1600.

— 1600 ? Suivez-moi, mon fils. »

Sans attendre, le moine traversa la cellule dans l'obscurité. Blackthorne hésita, ne voulant pas quitter sa place. Puis il se leva et le suivit. Il se retourna au bout de dix pas. Sa place avait déjà disparu. Il poursuivit son chemin. Dans un coin à l'écart, il y avait, chose incroyable, un espace libre juste assez grand pour qu'un petit homme puisse s'y allonger. Il y avait quelques bois et une vieille natte de paille. Le père Domingo enjamba les hommes assis et lui fit signe de le rejoindre. Les Japonais, tout autour, les observaient en silence.

« C'est mon troupeau, senor. Ils sont tous mes fils devant Notre Seigneur Jésus-Christ. J'en ai tellement converti, ici. Celui-là, c'est John et voici Marc et Mathusalem… » Le prêtre s'arrêta pour reprendre sa respiration. « Je suis si fatigué. Fatigué. Je dois… je dois… » Ses mots traînèrent. Il s'endormit.

Au crépuscule, on leur apporta à nouveau à manger. Quand Blackthorne essaya de se lever, un Japonais près de lui, lui fit signe de ne pas bouger et lui rapporta un bol copieusement rempli. Un autre homme tapota l'épaule du prêtre pour le réveiller et lui offrit à manger.

*« Iyé,* Farddah-sama. »

Le prêtre se laissa convaincre et mangea un peu, puis se leva. Ses jointures craquaient. Il tendit son bol à l'un de ceux qui étaient dans l'allée centrale.

« Je suis heureux de voir quelqu'un de mon espèce », dit le prêtre en se rasseyant près de Blackthorne. Sa voix de paysan était épaisse et chantante. Il montra du doigt l'autre extrémité de la cellule. « Une de mes brebis m'a dit que le senor avait employé le mot "pilote", "Anjin" ? Le senor est pilote ?

— Oui.

— Il y a d'autres membres de son équipage, ici ?

— Non, je suis seul. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Si le senor est seul, c'est qu'il vient alors de Manille ?

— Non. Je ne suis jamais allé en Asie, dit Blackthorne prudemment. C'était mon premier voyage en tant que pilote. J'étais… j'étais en haute mer. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Les jésuites m'ont fait mettre ici, mon fils. Les jésuites et leurs ignobles mensonges. Le senor était en haute mer. Vous n'êtes pas espagnol, portugais non plus… » Le moine lui lança un coup d'œil plein de doutes et Blackthorne reçut son haleine pestilentielle en pleine figure. « Le bateau était portugais ? Dites-moi la vérité devant Dieu !

— Non, mon père. Il n'était pas portugais. Devant Dieu !

— Ô Très Sainte Vierge, merci ! Excusez-moi, senor. J'avais peur. Je suis vieux, stupide et malade. Ce bateau était espagnol et il venait d'où ? Je suis si heureux. D'où vient le senor ? Des Flandres espagnoles ? Du duché de Brandebourg peut-être ? D'un de nos dominions allemands ? C'est si bon de parler ma très sainte langue maternelle ! Le senor a fait naufrage comme nous ? Il a été jeté ensuite ignominieusement dans cette cellule, faussement accusé par ces suppôts de Satan de jésuites ? Puisse Dieu les maudire et leur montrer l'erreur de leur trahison ! » Ses yeux brillaient méchamment. « Le senor a dit qu'il n'était jamais venu en Asie ?

— Non.

— Si le senor n'est jamais venu en Asie, il doit alors être comme un enfant dans le désert. Il y a tant de choses à raconter. Le senor sait-il que les jésuites ne sont que de simples marchands, des trafiquants d'armes et des usuriers ? Qu'ils contrôlent tout le commerce de la soie, tout le commerce avec la Chine ? Que leur Vaisseau noir annuel vaut un million en or ? Qu'ils ont forcé S. S. le pape à leur accorder la toute-puissance

en Asie – à eux et à leurs chiens, les Portugais ? Que tous les autres ordres religieux sont interdits ici ? Que les jésuites achètent et vendent à prix d'or pour faire des bénéfices, pour eux et les hérétiques, contre les ordres de S. S. le pape Clément, du roi Philippe et contre les lois de ce pays ? Qu'ils font entrer secrètement des armes au Japon pour les rois chrétiens, qu'ils mentent, trompent et font de faux témoignages contre nous ! Que leur père général lui-même a fait parvenir un message secret à notre vice-roi espagnol à Luzon lui demandant d'envoyer des conquistadores pour maîtriser le pays. Ils ont supplié pour qu'une invasion espagnole ait lieu et couvre ainsi toutes leurs fautes. Tous nos ennuis viennent d'eux. On peut tous les leur imputer, senor. Ce sont les jésuites qui ont menti, trompé et répandu le poison contre l'Espagne et notre roi bien-aimé Philippe ! Ce sont leurs mensonges qui m'ont mené ici et qui ont fait que vingt-six prêtres ont été martyrisés. Ils croient que parce que j'étais un paysan, je ne comprends pas… mais je sais lire et écrire, senor. Je sais lire et écrire ! J'étais secrétaire de S. E. le vice-roi. Ils croient que nous autres les Franciscains nous ne comprenons pas… » Il s'arrêta à ce point de son histoire et se mit à parler de façon incompréhensible, moitié en latin, moitié en espagnol. Blackthorne avait retrouvé toute son acuité d'esprit. Il était très excité par ce que venait de lui dire le prêtre. Quelles armes ? Quel or ? Quel commerce ? Quel Vaisseau noir ? Un million ? Quelle invasion ? Quels rois chrétiens ? La mauvaise humeur du moine se calma. Les Japonais qui étaient à côté de lui se sentaient mal à l'aise. Le père Domingo sortit peu à peu de sa transe. Ses yeux s'éclairèrent. Il regarda Blackthorne, le reconnut, calma les autres en leur répondant en japonais. « Vraiment désolé, senor. Ils… ils croyaient que j'étais en colère contre… contre le senor. Que Dieu me pardonne mon accès de colère ! C'était à cause… *que va !* Les jésuites viennent

de l'enfer comme les hérétiques et les païens. Je peux vous en raconter de belles sur eux. » Le moine s'essuya le menton et essaya de se calmer. Il pressa sa poitrine pour calmer la douleur. « Le senor disait ? Votre bateau ? Vous avez été drossés ?

— Oui. D'une certaine manière. Nous nous sommes échoués », répondit Blackthorne en étendant ses jambes. Les hommes qui les écoutaient lui firent de la place. « Merci, dit-il. À propos, mon père, comment dit-on merci ?

— *Domo.* Parfois aussi *Arigato.* Une femme doit être extrêmement polie et doit dire : *Arigato goziemashita.*

— Merci. Quel est son nom ? » Blackthorne montra l'homme qui s'était levé.

« Ça, c'est Gonzalez.

— Quel est son nom japonais ?

— Akabo. Mais ça veut simplement dire "porteur", senor. Ils n'ont pas de noms. Seuls les samouraïs en ont un.

— Quoi ?

— Seuls les samouraïs ont un nom et un prénom. C'est leur loi, senor. Les autres portent le nom de leur métier – porteur, pêcheur, cuisinier, bourreau, fermier, etc. ; les fils et les filles sont le plus souvent appelés première fille, deuxième fille, premier fils, etc. ; un homme est parfois appelé "le pêcheur qui habite à côté de l'orme" ou "le pêcheur qui a le mauvais œil". »

Le moine haussa les épaules et réprima un bâillement. « Les Japonais ordinaires n'ont pas le droit d'avoir de nom. Les prostituées se donnent elles-mêmes des noms du genre : carpe, lune, pétale, anguille ou étoile. C'est étrange, senor, mais c'est leur loi. Nous leur donnons des noms chrétiens, de vrais noms quand nous les baptisons, en leur apportant le salut et la parole de Dieu… » Ses paroles traînèrent et il s'endormit à nouveau. *« Domo,* Akabo-san », dit Blackthorne au portefaix.

L’homme sourit timidement et salua.

Le moine se réveilla un peu plus tard, dit une courte prière et grommela :

« Seulement hier, a dit le senor ? Il est seulement arrivé hier ? Qu’est-ce qui est arrivé au senor ?

— Quand nous avons touché terre, il y avait un jésuite qui nous attendait, dit Blackthorne. Mais vous disiez qu’ils vous avaient accusé ? Qu’est-il arrivé à votre bateau ? Que vous est-il arrivé ?

— Notre bateau ? Le senor m’a posé une question au sujet de notre bateau ? Le senor venait de Manille comme nous ? Que je suis bête ! Je me souviens. Le senor était en haute mer, avait quitté son pays pour cingler vers l’horizon et il n’est jamais venu en Asie. Notre bateau ? Nous rentrions enfin chez nous. Nous faisions route de Manille à Acapulco, au pays de Cortés ; de là, nous devions traverser tout le pays et nous embarquer à Veracruz, traverser enfin l’Atlantique et nous retrouver *chez nous.* » Le moine s’arrêta de parler et ferma les yeux. Il revint à lui quelques instants plus tard, comme font souvent les vieilles personnes. Il poursuivit comme s’il n’avait jamais dormi. « Mon bateau s’appelait le *San Felipe.* C’était un gros galion avec une cargaison d’épices, d’or et d’argent d’une valeur d’un million et demi de pesos. Nous avons été pris dans une de ces tempêtes et nous avons été drossés sur le rivage de Shikoku. Notre bateau s’est ouvert en deux sur la barre de sable, le troisième jour. Nous avions à ce moment-là débarqué presque toute notre cargaison. Le bruit courut que tout était confisqué par le Taikô lui-même, que nous étions des pirates et… » Il s’arrêta de parler dans un silence soudain.

La porte de fer venait de s’ouvrir.

Les gardes appelaient des noms sur une liste. Bouledogue, l'homme qui s'était lié d'amitié avec Blackthorne, était parmi les appelés. Il sortit et ne se retourna pas. L'un des hommes du cercle fut également désigné. Akabo. Il s'agenouilla devant le moine qui le bénit, fit le signe de la croix et lui donna les derniers sacrements en vitesse. L'homme baisa la croix et s'en alla.

La porte se referma.

« Ils vont l'exécuter ? demanda Blackthorne.

— Oui. Son calvaire commence derrière cette porte. Puisse la Très Sainte Vierge l'aider à mourir rapidement. Qu'elle prenne son âme et lui donne sa récompense éternelle.

— Qu'a fait cet homme ?

— Il n'a pas respecté la loi, leur loi, senor. Les Japonais sont des gens simples. Très sévères. Ils n'ont qu'un seul châtiment : la mort. Crucifixion, strangulation ou décapitation. Pour le crime d'incendie, c'est la mort par le feu. Ils n'ont pratiquement aucune autre forme de châtiment. Quelquefois le bannissement. Ils coupent parfois les cheveux aux femmes. Mais… » Le vieil homme soupira. « La plupart du temps, c'est la mort.

— Vous avez oublié l'emprisonnement. »

Le moine enlevait d'un air absent les croûtes qu'il avait sur le bras. « Ce n'est pas une forme de châtiment, mon fils. La prison n'est pour eux qu'un endroit temporaire où garder l'homme jusqu'à ce qu'ils décident de sa sentence. Seuls les coupables viennent ici. Pour un tout petit moment.

— C'est faux. Et vous ? Ça fait un an que vous êtes là, bientôt deux.

— Ils viendront me chercher un jour, comme les autres. Ce n'est qu'un lieu de repos entre l'enfer terrestre et la Gloire de la Vie éternelle.

— Je ne vous crois pas.

— N’ayez crainte, mon fils. C’est la volonté de Dieu. Je suis ici et je peux écouter la confession du senor, lui donner l’absolution et le rendre parfait. La Gloire de la Vie éternelle n’est qu’à une centaine de pas et de moments de cette porte. Le senor veut-il se confesser, maintenant ?

— Non. Non, merci. Pas maintenant. » Blackthorne regarda la porte de fer. « Quelqu’un a-t-il jamais essayé de sortir d’ici ?

— Pourquoi essaierait-il ? Il ne peut aller nulle part. Les autorités sont très strictes. Quiconque aide un détenu échappé…

— Alors, tout le monde va à la mort comme un mouton ?

— Il n’y a pas le choix. C’est la volonté de Dieu. »

Ne te mets pas en colère ; ne t’affole pas, se dit Blackthorne en guise d’avertissement. Sois patient. Tu peux trouver une solution. Tout ce que dit le prêtre n’est pas vrai. Il est dérangé du cerveau. Qui ne le serait au bout de tant de jours ?

« Ces prisons sont nouvelles pour eux, senor, disait le moine. Le Taikô les a créées, il y a quelques années seulement. C’est ce qu’ils disent. Il n’y en avait pas avant lui. Quand, dans l’ancien temps, un homme était pris, il avouait son crime et était immédiatement exécuté.

— Et s’il n’avouait pas ?

— Tout le monde avoue. Le plus vite est le mieux, senor. C’est la même chose dans notre monde, si vous êtes pris. »

Le vieux moine ferma les yeux, pria et se força à dormir.

Malgré tout son désir, Blackthorne ne put trouver le sommeil. Sa peau tremblait sous les piqûres des poux. Son esprit était terrifié. Il savait, avec une horrible précision, qu’il n’y avait aucun moyen de s’échapper de cet endroit. Il se sentait impuissant et à l’article de la mort. Au plus noir de la nuit, la

terreur l'envahit et, pour la première fois, il s'abandonna et se mit à pleurer.

« Oui, mon fils ? murmura le moine. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Rien », dit Blackthorne. Son cœur battait la chamade. « Dormez.

— Pas besoin d'avoir peur. Nous sommes tous entre les mains de Dieu », dit le moine qui se rendormit.

Cette terreur immense quitta Blackthorne. À sa place ne subsista qu'une peur avec laquelle il était possible de vivre. Je finirai par sortir d'ici, en essayant de croire à ce mensonge.

À l'aube, on leur apporta à boire et à manger. Blackthorne se sentait plus fort. Stupide de se laisser aller comme ça, se dit-il. Stupide, faible et dangereux. Ne refais pas ça sinon tu lâcheras, tu deviendras fou et tu en mourras. Ils te mettront dans la rangée centrale et tu mourras. Sois prudent et patient. Fais attention à toi.

« Comment vous sentez-vous, aujourd'hui, senor ?

— Très bien. Merci, mon père. Et vous ?

— Tout à fait bien, merci.

— Comment dites-vous ça en japonais ?

— *Domo, genki desu.*

— *Domo, genki desu.* Vous parliez hier, mon père, des Vaisseaux noirs portugais. À quoi ressemblent-ils ? Vous en avez déjà vu un ?

— Oui, senor. Ce sont les plus gros bateaux du monde, presque deux mille tonneaux. Il faut au moins deux cents hommes pour les manœuvrer. L'équipage plus les passagers, ça doit faire mille personnes à bord. On m'a dit que ces galions naviguent vent arrière, mais avancent difficilement quand ils ont le vent de travers.

— Ils ont combien de canons ?

— De vingt à trente répartis sur trois ponts. »

Le père Domingo était heureux de répondre aux questions, de parler et d'enseigner. Blackthorne était tout aussi heureux d'apprendre et d'écouter. Les connaissances décousues du moine étaient inestimables.

« Non, senor, disait-il maintenant, *domo* veut dire "merci" et dozo "s'il vous plaît". L'eau se dit *mizu.* Rappelez-vous toujours que les Japonais attachent beaucoup de prix aux manières et à la courtoisie. Une fois, j'étais à Nagasaki… Oh, si seulement j'avais de l'encre, une plume et du papier ! Je sais. Je vais dessiner les mots dans la poussière. Ça vous aidera à les retenir…

— *Domo* », dit Blackthorne. Après avoir mémorisé quelques mots de plus, il dit : « Ça fait combien de temps que les Portugais sont ici ?

— Oh, le pays a été découvert en 1542, senor, l'année de ma naissance. Il y avait trois hommes, Da Mota, Peixoto, et je ne me souviens plus du troisième. Ils étaient tous les trois des marchands portugais. Ils faisaient du commerce le long des côtes chinoises dans une jonque et venaient d'un port du Siam. Le senor est déjà allé au Siam ?

— Non.

— Il y a tant de choses à voir en Asie. Ces trois hommes faisaient du commerce, mais ils furent pris dans une violente tempête, un typhon, et furent écartés de leur route pour accoster enfin à Tanegashima, dans l'île de Kyushu. C'était la première fois que des Européens mettaient le pied sur le sol japonais et le commerce commença immédiatement. Quelques années plus tard, François Xavier, l'un des membres fondateurs des jésuites, arriva ici. C'était en 1549… Une mauvaise année

pour le Japon, senor. L'un de nos frères aurait dû arriver avant lui. On aurait alors hérité de ce royaume. François Xavier mourut trois années plus tard en Chine, abandonné et oublié… Ai-je raconté au senor qu'il y a déjà un jésuite à la cour de l'empereur de Chine, dans une ville nommée Pékin ? Oh, vous devriez aller à Manille, senor, et aux Philippines ! Nous avons quatre cathédrales, trois mille conquistadores, six mille soldats japonais disséminés dans toutes les îles et trois cents frères… »

Blackthorne emplissait son esprit de faits, de mots japonais et de phrases. Il posa des questions sur la vie au Japon, sur les *daimyôs* et les samouraïs, sur le commerce, Nagasaki, la paix, la guerre, les jésuites, les Franciscains et les Portugais en Asie, sur Manille et toujours plus de questions sur le Vaisseau noir qui venait une fois par an de Macao.

Blackthorne resta pendant trois jours et trois nuits avec le père Domingo, le questionna et l'écouta. Il apprit des tas de choses, dormit en faisant des cauchemars, se réveilla pour poser d'autres questions, pour gagner toujours plus de savoir.

Le quatrième jour, ils appelèrent son nom.

« Anjin-san ! »

# 15

Blackthorne se leva, dans un silence de mort.

« Votre confession, mon fils. Faites-la rapidement.

— Je… je ne pense pas… je… » Blackthorne s'aperçut qu'il était en train de parler en anglais. Il se mordit les lèvres et s'en alla. Le moine se leva avec difficulté, lui saisit le poignet et boitilla à ses côtés.

« Vite, senor. Je vais vous donner l'absolution. Dépêchez-vous pour votre âme immortelle. Confessez-vous vite. Que le senor avoue ses fautes passées et présentes, devant Dieu. »

Ils approchaient de la porte. Le moine s'accrochait à Blackthorne, avec une force surprenante.

« Faites-la maintenant ! La Sainte Vierge vous protégera ! »

Blackthorne libéra son bras et dit sèchement en espagnol : « Allez au diable, mon père ! »

La porte se referma brutalement derrière lui.

Il respira profondément et le sang se remit à sourdre dans ses veines.

La joie de vivre le reprit.

Plusieurs condamnés étaient dans la cour avec un homme de justice et un groupe de samouraïs. L'homme de justice portait un kimono sombre, une espèce de manteau dont les épaules rigides étaient semblables à des ailes, et un petit chapeau noir. Il se tenait devant le premier prisonnier et lisait un délicat parchemin. Une fois la lecture terminée, chaque détenu suivait ses geôliers, vers les grandes portes de la cour. Blackthorne était

le dernier à passer. Au contraire des autres, on lui donna un pagne, un kimono de coton et des getas.

Il avait pensé s'enfuir dès qu'il aurait franchi la porte, mais comme il s'en approchait, les samouraïs le ceinturèrent très étroitement.

Un homme était déjà crucifié. Sa croix était dressée vers le ciel. Blackthorne ralentit l'allure. Les samouraïs se firent plus pressants et plus proches. Il pensa vaguement qu'il vaudrait mieux mourir maintenant, vite. Il serra le poing pour sauter sur l'épée la plus proche. Mais il ne trouva jamais d'occasion, car les samouraïs s'éloignaient et se dirigeaient vers le périmètre de la ville et de la forteresse. Il attendit, respirant à peine. Il voulait s'assurer du fait. Ils fendirent la foule qui recula et salua, puis ils se retrouvèrent dans une rue. Il n'y avait plus de doutes.

Blackthorne se sentit renaître.

Quand il put parler, il dit : « Où allons-nous ? » Il se sentait très léger. Ses pas touchaient à peine le sol. Ses getas n'étaient pas inconfortables et l'effleurement irrégulier du kimono pas déplaisant du tout. En fait, c'est tout à fait agréable, pensa-t-il. Un peu léger, peut-être, mais idéal pour une journée comme celle-là.

« Bon Dieu ! Que c'est bon de parler anglais, dit-il au samouraï. Je croyais être un homme mort. Je viens de perdre ma huitième vie. Vous savez ça, vieux frères ? Il ne m'en reste plus qu'une à gâcher. Aucune importance ! Les pilotes ont au moins dix vies. C'est ce qu'Alban Caradoc disait. » Les samouraïs semblaient irrités.

Calme-toi, pensa-t-il. Ne les énerve pas plus qu'ils ne le sont déjà. Il vit tout à coup que les samouraïs étaient des Gris. Les hommes d'Ishido. Il avait demandé au père Alvito, juste avant qu'on lui ordonne de se lever et qu'on l'emmène, le nom de

l'homme qui s'était opposé à Toranaga. Alvito lui avait répondu : « Ishido. » Est-ce que tous les Gris sont les hommes d'Ishido, comme tous les Bruns sont ceux de Toranaga ? « Où va-t-on ? Là-bas ? » Il montra la forteresse du doigt. « Là-bas, *hai ?*

— *Hai. »* Le chef acquiesça de sa tête chauve. Il avait la barbe grisonnante. Que me veut Ishido ? se demanda Blackthorne.

Le capitaine tourna dans une autre rue, s'éloigna toujours plus du port. C'est alors que Blackthorne le vit. C'était un petit brick portugais. Son pavillon blanc et bleu flottait au vent. Dix canons sur le pont principal et des pièces de vingt à la proue et à la poupe. L'*Érasme* aurait facilement pu le prendre en chasse, se dit-il. Et mes hommes d'équipage ? Que font-ils au village ? J'aimerais bien les voir. J'étais si content de les quitter l'autre fois et de retourner chez moi, là où se trouvait Onna, Haku… la maison de… Quel était son nom ? Ah oui, Mura-san. Et cette fille qui était venue dans mon lit, et celle qui avait parlé avec Omi ? Celle qui, dans mon rêve, était aussi dans le chaudron.

Pourquoi se souvenir de ces bêtises ? Ça ramollit l'esprit. « Tu dois rester mentalement très fort si tu veux vivre, si tu veux passer ta vie avec la mer », lui avait dit Alban Caradoc.

Blackthorne et les samouraïs marchaient à présent le long d'une rue sinueuse. Pas de magasins ; seulement des maisons de part et d'autre de la chaussée. Les maisons, les palissades et cette rue même étaient d'une incroyable propreté. Ça avait quelque chose de surprenant pour Blackthorne, habitué à voir, à Londres et dans toutes les autres villes d'Angleterre, des déchets et des excréments joncher les trottoirs, s'entasser jusqu'à ce que les passants et les carrosses ne puissent plus passer. Ce n'est qu'à ce moment-là que la plupart des municipalités se décidaient à faire le nettoyage. Des troupeaux de cochons faisaient office de service de nettoiement de la

voirie et étaient conduits la nuit, à travers les artères. C'était surtout les rats, les bandes de chiens et de chats sauvages, et les incendies qui nettoyaient Londres. Et les mouches.

Mais Osaka était si différente. Comment font-ils ? Pas d'ordure ni d'immondices d'aucune sorte.

Ils étaient dans une rue bordée de magasins quand ses jambes le lâchèrent. Il s'effondra lourdement et atterrit sur les genoux. Le samouraï l'aida à se relever, mais sa force s'était momentanément évanouie et il ne pouvait plus avancer.

« *Gomen nasai, dozo ga matsu*, je suis désolé, attendez un instant s'il vous plaît », dit-il. Il massa les muscles noués de ses mollets et bénit le frère Domingo pour toutes ces choses inestimables qu'il lui avait apprises. Le chef des samouraïs se pencha et lui parla très rapidement.

« Je suis désolé, je ne parle pas le japonais », répondit Blackthorne en japonais, lentement, mais clairement.

« *Ah, so desu*, Anjin-san. *Wakarimasu* », dit l'homme. Il donna un ordre bref. Un samouraï partit en courant. Au bout d'un moment, Blackthorne se releva, essaya de marcher en boitillant, mais le chef lui dit : « *Iyé* », et lui fit signe d'attendre.

Le samouraï revint bientôt en compagnie de quatre porteurs à demi nus et d'un palanquin. Il expliqua à Blackthorne comment s'y installer et lui dit qu'il devait tenir la courroie qui pendait du mât central. Le convoi s'ébranla à nouveau. Blackthorne retrouva toutes ses forces et eut envie de marcher, mais il savait qu'il était encore faible. Il faut que je me repose, pensa-t-il. Il faut que je prenne un bain et que je mange un peu. De la vraie nourriture.

Ils montèrent de larges escaliers qui reliaient une rue à une autre et pénétrèrent dans un quartier résidentiel bordé par un bois. Une fois dans le bois, un autre groupe de trente Gris vint à

leur rencontre. Ils s'arrêtèrent et, après le cérémonial habituel des capitaines et de leurs courbettes, ils regardèrent Blackthorne. Il y eut toute une série de questions et de réponses. Au moment où ces hommes s'apprêtaient à repartir, leur chef sortit tranquillement son épée et empala le chef des samouraïs qui conduisaient Blackthorne. Au même instant, le groupe fondit sur les Gris. L'embuscade était si soudaine et si bien orchestrée que les dix premiers moururent presque en même temps. Pas un seul ne put dégainer son épée.

Les porteurs, à genoux, étaient horrifiés, le front enfoui dans l'herbe. Blackthorne était debout à côté d'eux. Le capitaine samouraï, un homme lourdement bâti, au gros ventre, posta des sentinelles à chaque bout de l'allée. Les autres ramassèrent les armes des cadavres. Pendant tout ce temps, ils ne firent pas attention à Blackthorne. Il tenta de s'en aller à reculons. Immédiatement, un ordre sifflant du capitaine le cloua au sol.

À un autre signal, les Gris enlevèrent leurs kimonos. Ils portaient en dessous tout un attirail dépareillé de haillons. Ils mirent les masques qui pendaient déjà autour de leurs cous. Un homme ramassa les uniformes gris et disparut dans le sous-bois. Ce doit être des bandits, pensa Blackthorne, sinon à quoi bon les masques ? Que me veulent-ils ?

Les bandits discutèrent entre eux. Ils le regardaient tout en nettoyant leurs épées sur les vêtements des cadavres.

« Anjin-san, *hai ?* » Les yeux du capitaine qui apparaissaient au-dessus du masque en tissu étaient ronds et perçants.

« *Hai* », répondit Blackthorne qui avait la chair de poule.

L'homme lui montra le sol et lui fit clairement comprendre qu'il ne devait pas bouger. « *Wakarimasu ka ?*

— Hai. »

Ils le dévisagèrent. Puis l'un des guetteurs sortit des buissons, à une centaine de pas de là. Il agita la main et disparut à nouveau.

Les hommes firent cercle autour de Blackthorne et s'apprêtèrent à partir. Le capitaine des bandits posa son regard sur les porteurs qui tremblaient comme des chiens devant leur maître cruel. Ils enfoncèrent un peu plus leur tête dans l'herbe.

Le chef des bandits gueula un ordre. Ils levèrent la tête sans y croire. Il répéta le même ordre. Ils saluèrent, rampèrent et partirent à reculons, puis prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans les fourrés. Le bandit sourit avec dédain et fit signe à Blackthorne de se mettre en marche en direction de la ville. Il partit avec eux. Pas de fuite possible.

Ils étaient presque arrivés à la lisière du bois quand ils s'arrêtèrent. Des bruits leur parvenaient et un autre convoi de trente samouraïs apparut au tournant. Ils s'arrêtèrent immédiatement. Les deux groupes se mirent en position de combat, en se dévisageant hostilement. Soixante-dix pas les séparaient. Le chef des bandits s'avança ; ses mouvements étaient saccadés. Il se mit à crier aux autres samouraïs en montrant Blackthorne du doigt puis en indiquant l'endroit où avait eu lieu l'embuscade. Il sortit son épée et la brandit bien haut, menaçant. Il exigeait selon toute évidence que l'autre convoi s'écarte. Tous ses hommes dégainèrent leurs épées. Sur son ordre, l'un des bandits se mit derrière Blackthorne, l'épée brandie. Le chef se remit à haranguer ses adversaires. Rien ne se passa pendant un moment, puis Blackthorne vit descendre l'homme d'un palanquin et le reconnut immédiatement. C'était Kasigi Yabu. Il répondit quelque chose en criant au chef des bandits, qui remua son épée furieusement, leur ordonnant de s'écarter du chemin. Yabu donna un ordre sec et chargea dans

un hurlement, en boitant légèrement. Ses hommes le suivirent. La nouvelle escorte de Gris n'était pas très loin derrière.

Blackthorne se baissa pour éviter l'épée qui l'aurait coupé en deux, mais le coup était mal calculé. Le chef des bandits se retourna et s'enfuit dans le sous-bois, avec ses acolytes.

Les Bruns et les Gris entourèrent très vite Blackthorne qui se remettait d'aplomb. Quelques samouraïs partirent dans les buissons à la poursuite des bandits ; d'autres remontèrent l'allée et le reste s'éparpilla pour couvrir le convoi. Yabu s'arrêta à la lisière des buissons et donna des ordres, d'une voix impérieuse. Il revint ensuite lentement ; son boitillement était plus marqué.

*« So desu,* Anjin-san, dit-il haletant.

— *So desu,* Kasigi Yabu-san », répondit Blackthorne, utilisant la même phrase qui signifiait à peu près « bien » ou « oh, vraiment ? » ou « c'est vrai ? » Il montra du doigt la direction que les bandits avaient prise. *« Domo. »* Il salua poliment, d'égal à égal.

« Vous avez un interprète ? demanda Blackthorne en japonais.

— *Iyé,* Anjin-san, *gomen nasai.* »

Blackthorne se sentait plus à l'aise. Il pouvait communiquer directement. Son vocabulaire était limité, mais c'était un début.

J'aimerais bien savoir ce qui s'est passé quand tu as rencontré Toranaga, Anjin-san, quelles questions il t'a posées, qu'est-ce que tu lui as répondu, qu'est-ce que tu lui as dit du village, des armes, de la cargaison, du bateau, de la galère et de Rodrigu. J'aimerais bien savoir tout ce que vous vous êtes dit et comment vous l'avez dit, où tu as été et pourquoi tu es ici. J'aurais ainsi un aperçu de ce que Toranaga a en tête. Je pourrais alors me

faire une idée de ce que je vais lui dire aujourd'hui. Pour l'instant, je suis perdu.

Pourquoi Toranaga t'a-t-il vu immédiatement, dès notre arrivée et pas *moi* ? Pourquoi ne m'a-t-il pas fait parvenir d'ordres ou de mots depuis que nous avons accosté ? Rien d'autre que l'aimable et poli : « J'espère vous voir très bientôt, avec plaisir. » Pourquoi m'a-t-il fait appeler aujourd'hui ? Pourquoi notre rencontre a-t-elle été reportée deux fois ? Est-ce à cause d'une chose que tu as dite ? À cause de Hiro-matsu ? Est-ce un retard normal dû à tous les autres problèmes qui l'accaparent ? Oh ! oui, Toranaga, tu as des problèmes quasiment insurmontables. L'influence d'Ishido se répand comme le feu. Es-tu déjà au courant de la trahison d'Onoshi ? Sais-tu qu'Ishido m'a offert la tête et les terres d'Ikawa Jikkyu si je m'allie secrètement à lui ?

Pourquoi m'as-tu fait appeler aujourd'hui ? Quel bon *kami* m'a mis précisément sur la route de l'Anjin-san et me permet de lui sauver la vie ? Simplement pour se gausser de moi parce que je ne peux pas lui adresser directement la parole et découvrir la clef de ta serrure secrète ? Pourquoi l'as-tu fait mettre en prison pour le faire exécuter ? Pourquoi Ishido veut-il le faire sortir de prison ? Pourquoi les bandits ont-ils essayé de le capturer contre rançon ? Qui devait verser la rançon ? Pourquoi l'Anjin-san est-il toujours vivant ? Le bandit aurait dû aisément le couper en deux…

Yabu remarqua les cernes profonds que Blackthorne n'avait pas la première fois qu'il l'avait vu. Il a l'air de mourir de faim, pensa Yabu. Il ressemble à un chien sauvage. Mais ce n'est pas un chien de la meute. C'est le chef de la meute, *neh ?*

Oh ! oui, pilote. Je donnerais mille koku pour avoir maintenant un interprète digne de confiance. Je vais être ton

maître. Tu vas construire mes bateaux et entraîner mes hommes. Il faut que j'arrive à manipuler Toranaga, d'une manière ou d'une autre. Si je ne le peux pas, ça n'a pas d'importance. Je serai mieux à même de le faire dans ma prochaine vie.

« Gentil chien ! » dit Yabu à Blackthorne, et il sourit légèrement. Tu as besoin d'une main ferme, de quelques os et de quelques bons coups de fouet. Je vais d'abord t'amener à Toranaga. Après on te fera prendre un bon bain. Tu pues, seigneur pilote. »

Blackthorne ne comprit pas ce que lui disait Yabu, mais il sentit de l'amitié dans ces mots. Il vit le sourire de Yabu et le lui rendit. Le *daimyô* se retourna et regarda dans la direction prise par les bandits. Il mit ses mains en porte-voix et cria. Tous les Bruns le rejoignirent aussitôt. Le chef des samouraïs gris se tenait au milieu de l'allée. Lui aussi rappela les chasseurs. Aucun ne fut capturé. Une discussion éclata entre le chef des samouraïs Gris et Yabu. Tous deux pointaient du doigt vers la ville et la forteresse, mais un désaccord profond semblait les diviser. Yabu passa outre, la main sur l'épée, et fit signe à Blackthorne de monter dans le palanquin.

*« Iyé »*, dit le capitaine.

Les deux hommes se faisaient face. Les Gris et les Bruns s'agitaient nerveusement.

« Anjin-san, *desu shunjin* Toranaga-sama… »

Blackthorne saisit un mot par-ci par-là. *Watakushi* voulait dire « je », *hitachi* ajouté au premier mot voulait dire « nous », *shunjin* voulait dire « prisonnier ». Il se souvint alors de ce que Rodrigues lui avait dit. Il secoua la tête et les interrompit sèchement : *Shunjin, iyé ! Watakushi wa* Anjin-san ! »

Les deux hommes le regardèrent.

Blackthorne rompit le silence et ajouta dans un japonais maladroit (il savait qu'il le parlait d'une manière enfantine et sans aucun respect de la grammaire, mais il espérait quand même se faire comprendre) : « Je ami. Pas prisonnier. Compris, s'il vous plaît. Ami, désolé, ami, vouloir bain. Bain, comprendre ? Fatigué. Faim. Bain. » Il montra du doigt le donjon de la forteresse, « Aller là ! Maintenant, s'il vous plaît. Sire Toranaga un. Sire Ishido, deux. Aller *maintenant !* »

Avec autorité sur le dernier « *ima* », il s'installa gauchement dans le palanquin, s'étendit sur les coussins. Ses pieds dépassaient de la litière. Yabu se mit à rire. Tout le monde fit de même.

« *Ah so*, Anjin-sama ! dit Yabu en saluant ironiquement.

— *Iyé*, Yabu-sama. Anjin-san ! » Blackthorne le corrigea avec satisfaction. Oui, mon salaud. Je sais une ou deux choses, à présent. Mais je n'ai pas oublié ce que tu as fait. Et je marcherai bientôt sur ta tombe.

# 16

« Il aurait été peut-être préférable de me consulter avant de soustraire *mon* prisonnier à *ma* juridiction, Sire Ishido, disait Toranaga.

— Le barbare se trouvait enfermé avec des prisonniers de droit commun. J'ai, effectivement, présumé qu'il ne vous intéressait plus. Je ne me serais pas permis de l'en sortir, autrement. Je n'ai jamais cherché à intervenir dans vos affaires personnelles. » Ishido était apparemment très calme et poli, mais il bouillait intérieurement. Il savait qu'il avait été pris au piège par une indiscrétion. Il était vrai qu'il aurait dû d'abord demander à Toranaga. La moindre des politesses l'exigeait. Ça n'aurait eu aucune importance s'il détenait encore le barbare en son pouvoir, dans ses quartiers. Il l'aurait simplement rendu quand Toranaga l'aurait réclamé. Mais que plusieurs de ses hommes : aient été interceptés et tués, que Yabu et quelques soldats aient mis le grappin sur le barbare, malgré la présence de ses samouraïs, changeait radicalement la situation. Il avait perdu la face alors que toute sa stratégie de destruction publique de Toranaga consistait justement à mettre Toranaga dans cette situation même où il se trouvait à présent. « Je vous présente encore toutes mes excuses. »

Toranaga jeta un coup d'œil amusé vers Hiro-matsu. Les deux hommes savaient combien il en avait coûté à Ishido. Ils étaient dans la grande salle d'audience. D'un commun accord, il était entendu que les deux adversaires ne devaient avoir que cinq hommes de confiance avec eux. Les autres attendraient dehors. Yabu, lui aussi, attendait à l'extérieur. On était en train de laver

le barbare. Bien, pensa Toranaga, satisfait de lui-même. Il pensa brièvement à Yabu et décida après tout qu'il ne le verrait pas aujourd'hui et qu'il allait continuer à s'amuser de lui. Il demanda donc à Hiro-matsu de le renvoyer et se tourna à nouveau vers Ishido. « J'accepte, bien sûr, vos excuses. Heureusement, il n'y a pas eu de mal.

— Je peux amener le barbare à l'héritier… dès qu'il sera présentable ?

— Je le lui enverrai dès que j'en aurai fini avec lui.

— Puis-je vous demander quand ? L'héritier l'attend ce matin.

— Nous ne devrions pas nous occuper de ça, vous et moi, neh *?* Yaemon n'a que sept ans. Je suis sûr qu'un enfant de cet âge peut s'armer de patience, *neh ?* La patience est une forme de discipline et requiert de la pratique, n'est-ce pas ? J'expliquerai moi-même le malentendu. Je dois lui donner une autre leçon de natation, ce matin. Vous devriez aussi apprendre à nager, Sire Ishido. C'est un bon exercice qui pourrait devenir très utile en temps de guerre. Mes samouraïs savent nager. J'insiste pour qu'ils apprennent tous.

— Les miens passent leur temps à s'entraîner à l'arc, à l'escrime, au cheval et au tir.

— Les miens ajoutent à cela la poésie, l'écriture, la composition florale et la cérémonie du *Cha-no-yu.* Les samouraïs doivent être très versés dans les arts de la paix pour être forts dans l'art de la guerre.

— Mes hommes sont déjà plus qu'habiles dans ce genre d'art, dit Ishido, conscient du fait que son écriture était déficiente et son savoir limité. Les samouraïs sont nés pour la guerre. Je comprends très bien la guerre. C'est bien suffisant pour le moment. Ça et l'obéissance aux dernières volontés de notre maître.

— La leçon de natation de Yaemon a lieu à l'heure du cheval. » Le jour et la nuit étaient divisés en six parties égales. La journée commençait à l'heure du lièvre (5 à 7 heures du matin), puis venait l'heure du dragon, de 7 à 9. Les heures du serpent, du cheval, de la chèvre, du singe, du coq, du chien, du verrat, du rat et du bœuf suivaient et le cycle s'achevait à l'heure du tigre, entre 3 et 5 heures du matin. « Voulez-vous vous joindre à nous ?

— Non, merci. Je suis trop vieux pour changer mes habitudes, dit Ishido faiblement.

— On m'a dit que le capitaine de vos hommes avait dû se faire seppuku ?

— Bien sûr. Les bandits auraient dû être capturés. On aurait dû au moins en capturer un. On aurait ainsi pu retrouver les autres.

— Je suis suffoqué qu'une telle charogne puisse sévir si près de la forteresse.

— Je suis d'accord avec vous. Peut-être que le barbare pourrait les décrire ?

— Qu'en sait un barbare ? Il y a plein de *ronin* parmi vos hommes. Une enquête pourrait s'avérer très fructueuse. *Neh ?*

— Des enquêtes sont en cours. Dans plusieurs endroits. » Ishido ne releva pas l'allusion ironique sur les *ronin,* ces parias sans maîtres, ces samouraïs mercenaires qui s'étaient ralliés par milliers à la bannière de l'héritier quand Ishido avait murmuré tout haut qu'il accepterait leur fidélité, au profit de l'héritier et de sa mère, oublierait leurs actions passées ou leurs trahisons et en temps voulu paierait de retour leur loyauté par une prodigalité du Taikô. Ishido savait que cette décision avait été efficace. Elle lui avait permis de compter sur un nombre énorme de samouraïs bien entraînés. Leur loyauté était

garantie, car les *ronin* savaient qu'ils ne retrouveraient jamais une chance pareille. Tous les mécontents rejoignaient son camp. Parmi eux se trouvaient de nombreuses personnes devenues *ronin* par suite des conquêtes de Toranaga et de ses alliés. Enfin, cela faisait disparaître un danger pour l'empire, l'augmentation du nombre des bandits, car le seul moyen supportable de vivre pour un samouraï devenu *ronin* était de se faire moine ou bandit.

— Il y a beaucoup de choses que je ne m'explique pas au sujet de cette embuscade », dit Ishido. Sa voix était chargée de venin. « Oui, pourquoi, par exemple, les bandits ont-ils essayé de capturer ce barbare pour obtenir une rançon ? Il y en a bien d'autres en ville, plus importants que lui ? N'est-ce pas ce qu'a dit leur chef ? Qu'ils voulaient une rançon ? Une rançon de qui ? Quelle est la valeur du barbare ? Aucune. Et comment savaient-ils où il se trouvait ? Ce n'est qu'hier que j'ai donné l'ordre de le faire amener à l'héritier, en pensant que ça amuserait le jeune garçon. Très étrange.

— En effet, dit Toranaga.

— Et puis il y a cette coïncidence : Sire Yabu à proximité avec quelques-uns de vos hommes. Et les miens au même moment. Très étrange.

— En effet. Il était là parce que je l'avais fait appeler. Quant à vos samouraïs, ils étaient là parce que nous avons décidé, sur votre suggestion, qu'il était de bonne politique (pour combler le fossé qui nous séparait) que vos soldats accompagnent les miens où qu'ils aillent, pendant le temps de mon séjour officiel.

— Il est étrange que les bandits qui étaient suffisamment courageux et organisés pour tuer les dix premiers hommes sans combat se soient comportés comme des Coréens dès que nos gens sont arrivés. Ils étaient aussi nombreux, de part et d'autre.

Pourquoi ne se sont-ils pas battus ? Pourquoi n'ont-ils pas immédiatement emmené le barbare à la forteresse ? Très étrange.

— En effet. Je ferai certainement doubler ma garde quand je partirai demain à la chasse au faucon. Au cas où. C'est vraiment déroutant de savoir que des bandits sévissent si près de la forteresse. Oui. Vous voudriez peut-être venir aussi à la chasse ? Lâcher l'un de vos faucons contre le mien ? J'irai chasser dans les collines, au nord.

— Non, merci. Je suis très occupé demain. Peut-être après-demain ? J'ai ordonné que vingt mille hommes nettoient toutes les forêts, les bois et les clairières autour d'Osaka. Il n'y aura plus un seul bandit sur vingt *ri* pendant dix jours. Ça, je peux vous le promettre. »

Toranaga savait qu'Ishido se servait de la présence des bandits pour augmenter le nombre de ses troupes, aux alentours. Quelle nouvelle trahison ? Pourquoi Ishido est-il si confiant ? « Bien. D'accord pour après-demain, Sire Ishido. Vous tiendrez vos hommes éloignés de mon terrain de chasse ? Je n'aimerais pas être dérangé.

— Bien sûr. Et le barbare ?

— Il est et a toujours été ma propriété. Ainsi que son bateau. Mais vous pourrez en prendre possession dès que j'en aurai terminé avec lui. Vous pourrez alors l'emmener au lieu d'exécution, si bon vous semble.

— Merci, j'y compte bien. » Ishido ferma son éventail et le glissa dans sa manche. « Il n'a aucune importance. Ce qui est important, et là est la raison de ma visite, c'est que… Oh, pendant que j'y pense, on m'a dit que dame ma mère visitait le monastère Johji ?

— Oh, j'aurais pensé que la saison se faisait un peu tardive pour aller voir les cerisiers en fleur. Ils doivent certainement être un peu fanés ?

— Je suis d'accord avec vous. Mais si elle désire quand même aller les voir. Pourquoi pas ? On ne peut jamais savoir, avec les vieillards. Ils ont leur façon de voir et de penser, *neh ?* Mais sa santé n'est pas bonne. Je m'inquiète pour elle. Il faut qu'elle soit prudente. Elle attrape froid si facilement.

— C'est la même chose avec ma mère. On se doit de surveiller la santé des vieillards. » Toranaga prit mentalement note du fait qu'il devait envoyer un message à l'abbé pour qu'il surveille de près la santé de la vieille dame. Si elle mourait au monastère, les répercussions seraient terribles. Il perdrait la face devant tout l'empire. Tous les *daimyôs* comprendraient qu'il s'était servi d'une vieille femme sans défense, la mère de son ennemi, comme d'un pion sur l'échiquier du pouvoir. Prendre un otage était en vérité un jeu bien dangereux.

Ishido était devenu fou de rage en apprenant que sa très chère mère était dans le fief de Toranaga, à Nagoya. Des têtes étaient tombées. Il avait immédiatement dressé des plans pour liquider Toranaga et avait pris la décision solennelle d'investir Nagoya et d'éliminer le *daimyô,* Kazamaki, dès que les hostilités commenceraient. Enfin, un message personnel avait été envoyé à l'abbé par le truchement d'intermédiaires pour le prévenir que, si elle n'était pas relâchée du monastère dans les vingt-quatre heures, Naga, le seul fils de Toranaga qui puisse être inquiété et toutes ses femmes, du moins toutes celles qui pourraient être capturées, se réveilleraient dans une léproserie après avoir été nourris et servis par des lépreux et l'une de leurs putains. Ishido savait qu'il devait agir avec diplomatie tant que sa mère se trouvait entre les mains de Toranaga. Mais

il avait fait clairement comprendre que si on ne la libérait pas, il mettrait le feu à l'empire. « Comment va la dame votre mère, Sire Toranaga ? demanda-t-il poliment.

— Très bien, merci. » Toranaga laissa paraître sa joie, à la fois provoquée par la pensée de sa mère et par la rage impuissante d'Ishido.

« Elle est remarquablement alerte pour ses soixante-quatorze ans. J'espère seulement être aussi fort qu'elle quand j'aurai le même âge. » Tu as cinquante-huit ans, Toranaga, mais tu n'auras jamais cinquante-neuf ans, se promit Ishido. « Transmettez-lui tous mes vœux de longue vie. Merci encore et excusez-moi, si vous avez été irrité. » Il salua très poliment, puis retenant avec difficulté le plaisir qui l'envahissait, il ajouta : « Oh ! oui, le problème important pour lequel je voulais vous voir est le suivant : la dernière rencontre des régents a été reportée. Nous ne nous rencontrerons pas ce soir, au coucher du soleil. » Toranaga garda son sourire, mais était intérieurement ébranlé.

« Et pourquoi ça ?

— Sire Kiyama est malade. Sire Sugiyama et sire Onoshi acceptent ce retard. Moi aussi. Quelques jours importent peu, n'est-ce pas, pour des problèmes aussi importants ?

— Nous pouvons organiser cette rencontre sans la présence de Sire Kiyama.

— Nous nous sommes mis d'accord pour que cette rencontre n'ait pas lieu sans lui. » Les yeux d'Ishido étaient pleins de mépris.

« Formellement ?

— Voici nos quatre sceaux. »

Toranaga écumait. Tout retard le mettait en danger. Pouvait-il échanger la mère d'Ishido contre une rencontre immédiate ?

Non, parce que les ordres prendraient trop de temps pour faire l'aller et le retour. Il aurait de plus concédé un énorme avantage pour rien. « Quand aura lieu la rencontre ?

— Je pense que sire Kiyama devrait être remis demain, peut-être après-demain.

— Très bien. Je vais lui envoyer mon médecin personnel.

— Je suis sûr qu'il en serait très touché. Mais son docteur a interdit toutes les visites. La maladie pourrait être contagieuse, *neh ?*

— Quelle maladie ?

— Je ne sais pas, Sire. C'est ce que l'on m'a dit.

— Le docteur est-il un barbare ?

— Oui. Je crois que c'est le médecin-chef des chrétiens. Un prêtre-docteur pour un *daimyô* chrétien. Les nôtres ne sont pas assez bons pour un *daimyô* aussi important », dit ironiquement Ishido.

L'inquiétude de Toranaga augmenta. Si le docteur avait été japonais, il aurait pu faire beaucoup de choses. Mais avec un docteur chrétien, inévitablement un jésuite, intervenir dans ses affaires pourrait lui mettre tous les *daimyôs* chrétiens sur le dos. Il ne pouvait en prendre le risque. Il savait que son amitié avec Tsukku-san ne l'aiderait en rien contre les *daimyôs* chrétiens Onoshi et Kiyama. C'était leur intérêt que de présenter un front uni. Il devrait bientôt se rendre auprès des prêtres barbares, pour conclure un accord, déterminer le prix de leur coopération. Si Ishido a véritablement Onoshi et Kiyama de son côté (tous les *daimyôs* chrétiens suivront ces deux-là s'ils agissent conjointement), je suis isolé, pensa-t-il. Ma seule issue reste Ciel pourpre.

« J'irai voir sire Kiyama après-demain, dit-il en fixant ainsi une limite.

— Et la contagion ? Je ne me pardonnerais jamais si quelque chose vous arrivait pendant votre séjour à Osaka, Sire. Vous êtes notre invité. J'insiste pour que vous n'y alliez pas.

— Vous pouvez dormir tranquille, Sire Ishido. La contagion qui aura raison de moi n'est pas encore née. Vous oubliez la prédiction du mage ? Une mission plénipotentiaire chinoise s'était présentée devant le Taikô, six ans plus tôt, pour trouver une solution au conflit nippo-sino-coréen. Il y avait parmi les délégués un astrologue fameux. Ce Chinois avait prédit des tas de choses qui s'étaient vérifiées. Pendant l'un des incroyables et fastueux dîners offerts par le Taikô, celui-ci avait demandé à cet astrologue de prédire la mort de certains de ses conseillers. L'astrologue avait annoncé que Toranaga mourrait par l'épée autour de la cinquantaine, qu'Ishido, le fameux conquérant de la Corée, mourrait de vieillesse, les pieds fermes en terre, et qu'il serait l'homme le plus célèbre de son époque. Le Taikô mourrait de vieillesse dans son lit, respecté, révéré, laissant un garçon en pleine santé pour lui succéder.

« Mais la contagion peut être si pénible. Pourquoi être si malheureux ? Vous pourriez attraper la petite vérole comme votre fils Noboru, excusez-moi, ou devenir lépreux comme Sire Onoshi. Il est encore jeune, mais il souffre beaucoup.

— Par Bouddha, je ne souhaiterais pas cela à mon pire ennemi, dit-il.

— Je suis d'accord avec vous », dit Ishido, certain que Toranaga lui souhaitait d'avoir ces deux maladies en même temps, si c'était possible. Il salua encore une fois et sortit.

Toranaga rompit le silence. « Eh bien ? »

Hiro-matsu dit : « Que vous restiez ou que vous partiez, c'est la même chose. C'est le même désastre. Vous avez été trahi et vous êtes isolé, Sire. Si vous restez pour assister à la rencontre,

et il n’y en aura pas avant une semaine, Ishido aura eu le temps de mobiliser ses troupes autour d’Osaka et vous ne pourrez plus vous échapper. Quoi qu’il arrive à la dame Ochiba, à Yedo. Ishido est décidé à la sacrifier pour vous avoir. Il est clair que vous avez été trahi. Les quatre régents vont prendre une décision contre vous. Un vote de quatre voix contre une au Conseil, et vous êtes récusé. Si vous partez, ils voteront ce qu’Ishido leur demandera de voter. Vous êtes coincé et obligé d’essuyer un vote de quatre contre un. Vous ne pouvez pas aller contre votre vœu solennel de régent.

— C’est vrai. »

Le silence se poursuivit.

Hiro-matsu attendit, de plus en plus inquiet. « Qu’allez-vous faire ?

— Je vais d’abord me baigner, dit Toranaga avec une surprenante gaieté, puis j’irai voir le barbare. »

La femme traversa tranquillement le jardin privé de Toranaga et se dirigea vers la petite hutte au toit de chaume, si joliment installée au milieu des érables. Son kimono de soie et son obi étaient simples, quoique très élégants. Elle portait ses cheveux à la dernière mode de Kyoto, disposés très haut sur la tête et tenus en place par de longues épingles en argent. Une ombrelle de couleurs vives protégeait sa peau laiteuse. Elle était petite, un mètre cinquante à peine, mais parfaitement proportionnée. Une fine chaîne d’argent et un petit crucifix en or pendaient autour de son cou. Kiri attendait sous la véranda de la petite cabane. Assise à l’ombre, elle regardait la femme approcher en marchant sur les dalles disséminées dans l’herbe.

« Vous êtes plus belle que jamais, plus jeune que jamais, Toda Mariko-san, dit Kiri sans éprouver de jalousie et en lui rendant

son salut.

— J'aimerais que ce fût vrai, Kiritsubo-san », répondit Mariko en souriant. Elle s'agenouilla sur un coussin et arrangea inconsciemment les plis de son vêtement en un délicat dessin.

« C'est vrai. Quand nous sommes-nous vues pour la dernière fois ? Deux, trois ans ? Vous n'avez pas changé en vingt ans. Ça doit faire au moins vingt ans que nous nous sommes rencontrées pour la première fois. Vous vous souvenez ? C'était lors d'une fête donnée par sire Goroda. Vous aviez quatorze ans. Vous veniez à peine de vous marier. – Et j'étais morte de frousse.

— Non, pas vous. Pas morte de frousse.

— C'était il y a seize ans, Kiritsubo-san. Pas vingt. Je m'en souviens très bien. C'était il y a seize ans, dit Mariko sereinement. J'étais enceinte cette année-là. J'attendais le fils de : Sire Buntaro.

— Ah, Mariko-san, il y a si longtemps de ça ! On a presque l'impression d'une autre vie. Mais vous êtes sans âge. Pourquoi n'ai-je point votre visage et vos magnifiques cheveux ? Pourquoi ne puis-je marcher aussi légèrement ? » Kiri se mit à rire. « La réponse est simple : parce que je mange trop !

— Quelle importance ? Vous avez les faveurs de sire Toranaga, *neh ?* Vous êtes comblée. Vous êtes sage, tendre et sereine.

— J'aimerais mieux être mince et capable encore de manger et d'avoir toujours les faveurs de mon maître, dit Kiri. Mais vous, vous n'êtes pas heureuse ?

— Je ne suis qu'un instrument dont joue mon maître, le sire Buntaro. Si mon seigneur est heureux, je le suis, bien sûr. Son plaisir est le mien. C'est la même chose pour vous, dit Mariko.

— Oui, mais c’est un peu différent. » Kiri remua son éventail. « Je suis bien aise de ne pas être à votre place, Mariko, avec toute votre beauté, votre éclat, votre courage et vos connaissances. Non ! Je ne pourrais pas supporter un seul jour d’être mariée à cet homme violent, laid, arrogant. Encore moins pendant dix-sept ans. Il est tellement l’opposé de son père, sire Hiro-matsu. Voilà un homme merveilleux ! Mais Buntaro ? Comment les pères peuvent-ils engendrer de si terribles fils ? J’aurais aimé avoir un fils… » Elle avait perdu son fils en faisant une fausse couche. « Oh, comme j’aurais aimé en avoir un ! Mais vous, Mariko, comment avez-vous pu supporter tant de mauvais traitements, pendant tant d’années ? Comment avez-vous fait pour endurer votre tragédie ? Il semble impossible que vous n’en portiez pas la trace sur le visage ou dans votre âme. Vous êtes une femme étonnante, Toda Buntaro-Mariko-san !

— Merci, Kiritsubo Toshiko-san. Oh, Kiri-san, c’est si bon de vous voir.

— Vous aussi. Comment va votre fils ?

— Magnifique… magnifique… magnifique. Saruji a quinze ans maintenant, vous vous rendez compte ? Grand et fort comme son père. Sire Hiro-matsu a donné à Saruji ses propres terres et il va… saviez-vous qu’il allait se marier ?

— Non. Avec qui ?

— Avec une des petites-filles de Sire Kiyama. Sire Toranaga a tout arrangé. Un très beau parti pour notre famille. J’aurais aimé que la fille soit… soit plus attentive à mon fils, plus experte. Savez-vous qu’elle… » Mariko se mit à rire. « Ça y est. Je suis comme toutes les belles-mères. Mais je crois que vous me donnerez raison, elle n’est pas encore très expérimentée.

— Vous aurez le temps de lui apprendre.

— Je l’espère, oui. J’ai de la chance de ne pas avoir eu de belle-mère. Je ne sais pas ce que j’aurais fait.

— Vous l’auriez séduite et vous lui auriez appris ces choses que vous apprenez à vos domestiques ?

— J’aimerais que ce fût vrai. » Les mains de Mariko étaient immobiles. Elle regarda une libellule se poser puis s’envoler à nouveau. « Mon mari m’a ordonné de venir ici. Sire Toranaga veut-il me voir ?

— Oui. Il veut que vous lui serviez d’interprète. »

Mariko était ébahie. « Pour qui ?

— Le nouveau barbare.

— Et le père Tsukku-san ? Est-il malade ?

— Non. » Kiri jouait avec son éventail. « Je crois que nous pouvons nous poser une devinette. Pourquoi sire Toranaga veut-il que ce soit vous plutôt que le prêtre ? Pourquoi, Mariko-san, devons-nous garder tout l’argent, payer toutes les notes, former tous les domestiques, acheter toute la nourriture et les produits pour la maison, et même, la plupart du temps, les vêtements de nos seigneurs et maîtres ? Eux ne nous disent jamais rien, n’est-ce pas ?

— Peut-être est-ce là que réside l’utilité de notre intuition ?

— Probablement. » Le regard de Kiri était amical. « Mais j’imagine que tout ça doit rester très privé. Il va vous falloir jurer par votre Dieu chrétien de ne rien divulguer de cette rencontre. À personne. »

La journée sembla perdre de sa chaleur.

« Bien sûr », dit Mariko, mal à l’aise. Elle comprenait très bien. Kiri voulait dire qu’elle ne devrait rien raconter à son mari, au père ou à son confesseur… Comme son mari lui avait ordonné de venir à la demande de sire Toranaga, son devoir

envers son suzerain l'emportait sur son devoir envers son mari. Elle pourrait donc très bien lui cacher certaines choses. Mais à son confesseur ? Pourrait-elle ne rien lui dire ? Pourquoi était-elle l'interprète ? Et pas Tsukku-san ? Elle savait qu'elle était une fois de plus, contre sa volonté, impliquée dans le genre d'intrigue politique qui avait empoisonné sa vie. Elle aurait encore une fois souhaité que sa famille ne fût pas ancienne et d'ascendance Fujimoto, qu'elle ne fût pas née avec ce don qui lui avait permis d'apprendre ces langues presque incompréhensibles qu'étaient le portugais et le latin, qu'elle ne fût jamais née. Mais, pensa-t-elle, je n'aurais alors jamais vu mon fils ; je n'aurais jamais rien su de l'Enfant Christ ou de sa vérité, de la vie éternelle.

« Très bien, Kiri-san », puis elle ajouta avec pressentiment : « Je jure, par Dieu mon Seigneur, que je ne divulguerai rien de ce qui sera dit ici, aujourd'hui ou chaque fois que je servirai d'interprète à mon seigneur suzerain.

— J'imagine que vous devrez aussi exclure tout sentiment personnel pour traduire exactement ce qu'il a dit. Ce nouveau barbare est étrange et dit des choses bizarres. Je suis sûre que mon maître vous a choisie pour des raisons très spéciales.

— Je suis aux ordres de Sire Toranaga. Je ferai ce qu'il voudra. Il n'aura jamais à douter de ma loyauté.

— Elle n'a jamais été mise en question, madame. Je ne voulais pas vous faire de mal. J'aimerais vous demander une faveur, Mariko-san. Voudriez-vous cacher votre crucifix sous votre kimono ? »

Les doigts de Mariko se posèrent sur l'objet sacré en un geste de défense. « Pourquoi ? Sire Toranaga n'a jamais émis d'objections à ma conversion. Pas plus que sire Hiro-matsu, le

chef de mon clan ! Mon mari a… mon mari me permet de le porter.

— Oui. Mais les crucifix rendent *ce* barbare fou et mon maître, sire Toranaga, veut le voir tout à fait calme. »

Blackthorne n'avait jamais vu une personne aussi petite *Konnichi wa,* dit-il. *Konnichi,* Toranaga-sama. » Il salua comme un courtisan, fit un geste de la tête vers le garçon agenouillé près de Toranaga et de la grosse femme, derrière lui. Ils étaient sous la véranda. Blackthorne ramena les plis de son kimono autour de lui et s'assit sur le coussin posé sur le sable, devant eux. « *Gomen nasai,* Toranaga-sama, *nihon go ga hanasemasen.*

— Je suis votre interprète, senhor, dit Mariko en un portugais presque parfait. Mais vous parlez japonais ?

— Non, senhorita, juste quelques mots et quelques phrases », répondit Blackthorne, surpris. Il s'attendait à voir le père Alvito.

« Sire Toranaga demande où… Peut-être devrais-je vous demander si vous préférez parler en latin ?

— Comme vous voulez, senhorita. »

Qui est cette femme ? Où a-t-elle appris à parler couramment le portugais et le latin ? Sinon chez les jésuites, pensa-t-il. Dans l'une de leurs écoles. Oh, ils sont si habiles ! Bâtir des écoles, c'est la première chose qu'ils font.

« Nous allons donc parler en portugais, dit-elle. Mon maître veut savoir où vous avez appris vos "quelques mots et quelques phrases" ?

— Il y avait un moine en prison, senhorita, un moine franciscain. C'est lui qui me les a appris. Des choses comme "nourriture, ami, bain, aller, venir, vrai, faux, ici, là, je, tu, s'il vous plaît, merci, vouloir, pas vouloir, prisonnier, oui, non, etc. » Ce n'est malheureusement qu'un début. Auriez-vous la gentillesse de dire à sire Toranaga que je suis maintenant à

même de répondre à ses questions, de l'aider et plus qu'heureux d'être sorti de prison ? Ce pour quoi je le remercie. »

Blackthorne la regarda se tourner et parler à Toranaga. Il savait qu'il devrait parler clairement et simplement en faisant de préférence des phrases courtes et être prudent, car, à la différence du prêtre qui traduisait simultanément, cette femme attendait qu'il ait terminé pour donner un résumé ou une version de ce qu'il avait dit.

Est-ce que l'interprète était la concubine de Toranaga ?

Quelle impression cela doit faire d'avoir une femme comme ça dans son lit ? J'aurais peur de la briser. Non, elle ne se briserait pas. Il y a des femmes presque aussi petites en Angleterre. Mais pas comme elle. Le garçon était petit, se tenait bien droit et avait les yeux écarquillés. Ses cheveux noirs étaient rassemblés en une queue très courte : sa petite tête n'était pas rasée. Sa curiosité était sans limites. Sans penser à ce qu'il faisait, Blackthorne lui fit un clin d'œil. Le garçon sursauta puis se mit à rire et interrompit Mariko en le montrant du doigt et en parlant.

« Sire Toranaga demande pourquoi vous avez fait ça ?

— Simplement pour amuser le petit gars. C'est un enfant comme les autres et les enfants de mon pays rient si vous leur faites ça. Mon fils doit avoir à peu près le même âge que lui. Mon fils a sept ans.

— L'héritier a sept ans, dit Mariko au bout d'un moment, puis elle traduisit ce qu'il venait de dire.

— Héritier ? Est-ce que cela veut dire que le garçon est le seul fils de sire Toranaga ? demanda Blackthorne.

— Sire Toranaga veut que vous répondiez seulement à ses questions pour le moment », puis elle ajouta : « Je suis sûre, si

vous êtes patient, capitaine-pilote Blackthorne, qu'il vous sera possible de poser toutes les questions que vous désirez, ensuite.

— Très bien.

— Comme votre nom est très difficile à prononcer, senhor… me permettez-vous d'employer, pour sire Toranaga, votre nom japonais, Anjin-san ?

— Bien sûr.

— Merci. Mon maître demande si vous avez d'autres enfants ?

— Une fille. Elle est née juste avant mon départ d'Angleterre. Elle doit donc avoir deux ans maintenant.

— Vous avez une ou plusieurs femmes ?

— Une seule. Telle est notre coutume. Comme les Portugais et les Espagnols. Nous n'avons pas de concubines… de concubines légales.

— Est-ce votre première femme, senhor ?

— Oui.

— Quel âge avez-vous, s'il vous plaît ?

— Trente-six ans.

— Où habitez-vous, en Angleterre ?

— Aux abords de Chatham. C'est un petit port près de Londres.

— Londres est votre ville la plus importante ?

— Oui.

— Quelles sont les langues que vous parlez ?

— Anglais, néerlandais, espagnol, portugais et, bien sûr, latin.

— C'est quoi, le "néerlandais" ?

— C'est une langue parlée en Europe, aux Pays-Bas. C'est très proche de l'allemand. »

Elle fronça les sourcils. « Le néerlandais est une langue païenne ? L'allemand aussi ?

— Les deux sont des pays non catholiques, dit-il prudemment.

— Excusez-moi, mais n'est-ce pas la même chose que païen ?

— Non, senhorita. Le christianisme est divisé en deux religions distinctes et séparées. Catholicisme et protestantisme. Ce sont deux versions du christianisme. La secte qui est au Japon est catholique. Pour le moment, les deux sectes sont très hostiles l'une à l'autre. » Il remarqua sa surprise et sentit l'impatience irritée de Toranaga, exclu de leur conversation. Sois prudent, se dit-il. Elle est certainement catholique. Va directement au but. Sois simple. « Peut-être que sire Toranaga ne désire pas parler de religion, senhorita. Nous en avons déjà parlé dans notre précédente conservation.

— Vous êtes un chrétien protestant ?

— Oui.

— Et les chrétiens catholiques sont vos ennemis ?

— La plupart me considèrent comme un hérétique et donc, comme leur ennemi, oui. »

Elle hésita, se tourna vers Toranaga et lui parla longuement.

De nombreux gardes entouraient le périmètre du jardin. Tous assez éloignés. Tous bruns. Puis Blackthorne remarqua la présence de dix Gris assis à l'ombre, les yeux fixés sur le jeune garçon. Quelle est la signification de tout ça ? se demanda-t-il.

Toranaga interrogea Mariko, puis parla directement à Blackthorne.

« Mon maître veut tout savoir de vous et de votre famille, dit Mariko, tout de votre pays, de sa reine et de ses anciens gouvernants, de ses coutumes, de son histoire. Il veut, de même,

tout savoir des autres pays, surtout de l'Espagne et du Portugal. Tout du monde dans lequel vous vivez. Tout de vos bateaux, de vos armes, de votre nourriture et de votre commerce. Tout de vos guerres et de vos batailles. Tout sur la manière de diriger un bateau. Tout sur la manière dont vous avez commandé le vôtre et tout ce qui est arrivé pendant le voyage. Il veut comprendre, excusez-moi, mais pourquoi riez-vous ?

— Simplement, senhorita, parce qu'il veut tout savoir. Savoir tout ce que je sais.

— C'est exactement ce que mon maître désire. "Exactement" est le terme correct.

— Oui, senhorita. Puis-je vous complimenter pour votre portugais impeccable ? » Son éventail s'agita discrètement.

« Merci, senhor. Oui, mon maître veut savoir toute la *vérité.* Il veut connaître les faits et votre opinion.

— Je serais très heureux de le lui dire. Mais ça prendra un petit peu de temps.

— Mon maître dit qu'il a tout son temps. Mon nom est senhora Mariko Buntaro, pas senhorita.

— Oui, senhora. » Blackthorne jeta un coup d'œil vers Toranaga. « Par quoi veut-il que je commence ? »

Elle le lui demanda. Un sourire éphémère illumina le visage ingrat de Toranaga. « Il me prie de vous dire : par le commencement. »

Blackthorne comprit que c'était encore une nouvelle épreuve. Par quoi allait-il commencer ? À qui devait-il s'adresser ? À Toranaga, au garçon ou à la femme ? Pourquoi sont-ils présents ? Ça doit vouloir dire quelque chose. Il décida de se concentrer sur le garçon et la femme.

« Dans les temps anciens, mon pays était gouverné par un grand roi qui avait une épée magique, Excalibur, et la reine était

la plus belle femme du pays. Son conseiller personnel était un sorcier, Merlin, et le nom de ce roi était Arthur. » Il débuta, confiant, cette légende que son père lui racontait si bien dans les brumes de son enfance. « La capitale du roi Arthur s'appelait Camelot et c'était une époque heureuse, sans guerres. Les récoltes étaient bonnes et… » Il réalisa tout à coup l'énormité de son erreur. Le noyau de l'histoire portait sur Guenièvre et Lancelot, une reine adultère et un vassal infidèle, sur Mordred, fils bâtard d'Arthur, qui traîtreusement déclarait la guerre à son père et que celui-ci tuait au combat après avoir été lui-même mortellement blessé par ce fils. Oh ! Seigneur Jésus, comment ai-je pu être si stupide ? Toranaga n'est-il pas l'équivalent d'un grand roi ? Ne sont-ce pas ses femmes ? N'est-ce pas là son fils ?

« Vous ne vous sentez pas bien, senhor ?

— Non… non, je suis désolé… ce n'était qu'un…

— Vous disiez, senhor, sur ce roi et ces bonnes récoltes ?

— Oui. C'est… comme pour bien d'autres pays ; notre passé est enveloppé de brumes et de légendes. La plupart sont sans importance », dit-il en essayant de gagner du temps.

Elle le fixa, perplexe. Toranaga le fusilla du regard et le garçon bâilla. « Vous disiez, senhor ?

— Je… ah, oui… » Il eut tout à coup une lueur d'inspiration. « Ce que je pourrais peut-être faire, c'est dessiner une carte du monde, senhora, tel que nous le connaissons, à l'heure actuelle, dit-il rapidement. Aimeriez-vous que je fasse ça ? »

Elle traduisit et il perçut un éclair d'intérêt dans les yeux de Toranaga. Rien chez le garçonnet ou les femmes. Comment faire pour les intéresser ?

« Mon maître dit oui. Je vais faire chercher du papier…

— Merci, mais ceci fera l'affaire. Plus tard, si vous me donnez de quoi écrire, je pourrais vous faire un dessin plus précis. »

Blackthorne s'agenouilla. Il commença à dessiner du doigt une carte grossière sur le sable (à l'envers, pour qu'ils puissent mieux la voir). « La terre est ronde comme une orange, mais cette carte est comme une écorce, coupée en tranches, du nord au sud, posée à plat et un petit peu étirée. » Il dessina les continents avec audace. « Voici le nord et le sud, l'est et l'ouest. Le Japon est ici, mon pays est de l'autre côté de la terre… là. Tout ceci est inconnu et inexploré… Nous connaissons les régions côtières, mais pas plus. L'intérieur de l'Afrique, des Amériques et de l'Asie reste un mystère. » Il s'arrêta de parler pour qu'elle ne perde pas le fil. Elle traduisait plus facilement et il sentit que leur intérêt augmentait. Le garçon bougea et se rapprocha.

« L'héritier veut savoir où nous sommes sur la carte.

— Ici. Voici Cathay, la Chine, je crois. Je ne sais pas à quelle distance nous sommes de ses côtes. Il m'a fallu deux ans pour aller d'ici à là. » Toranaga et la grosse femme tendaient le cou pour mieux voir.

« L'héritier demande pourquoi nous sommes si petits sur votre carte.

— Ce n'est qu'une échelle, senhora. Sur ce continent, il y a presque mille lieues, de trois miles chacune, de Terre-Neuve Mexique. D'ici à Yedo, ça ne fait que cent lieues. »

Un silence, puis ils se mirent tous à parler entre eux.

« Sire Toranaga veut que vous lui montriez sur la carte comment vous êtes arrivé au Japon.

— Par ce chemin. Voici le passage de Magellan – ou le détroit – ici, au bout de l'Amérique du Sud. Il s'appelle ainsi à cause du navigateur portugais qui l'a découvert, il y a quatre-vingts ans. Depuis, les Espagnols et les Portugais ont gardé ce chemin secret, pour leur usage exclusif. Nous avons été les premiers

ensuite à le franchir. J'avais un de leurs carnets, une espèce de carte, mais il m'a quand même fallu attendre six mois pour le passer à cause des vents contraires. »

Elle traduisit ce qu'il venait de dire. Toranaga releva la tête, incrédule.

Mon maître dit que vous vous trompez. Tous les bar… tous les Portugais viennent du Sud. C'est leur route, la seule.

— Oui, c'est vrai que les Portugais préfèrent cette route-là – le cap de Bonne-Espérance – parce qu'ils ont des douzaines de forts le long de ces côtes, Afrique, Indes et îles des Épices – pour hiverner et s'approvisionner. Leurs navires de guerre patrouillent dans ces zones-là et monopolisent les voies maritimes. Cependant, les Espagnols utilisent le détroit de Magellan pour se rendre dans leurs colonies du Pacifique, aux Philippines. Ou bien ils traversent ici, par l'étroit isthme de Panama, ce qui leur évite des mois de voyage. Il était plus sûr de passer par le détroit de Magellan. Il aurait sinon fallu nous battre contre tous ces forts portugais. Dites, je vous en prie, à sire Toranaga que je connais la position de bon nombre d'entre eux. La plupart emploient des troupes japonaises. » Il ajouta avec emphase : « Le frère qui m'a donné ces informations était espagnol, hostile aux Portugais et aux jésuites. »

Blackthorne vit leur réaction immédiate. Donne-leur du temps et reste simple, se dit-il.

« Des troupes japonaises ? Vous voulez dire des samouraïs ?

— Je dirais plutôt des *ronin.*

— Vous avez parlé d'un "carnet" ? Mon maître aimerait savoir comment vous vous l'êtes procuré ?

— Un homme du nom de Pieter Suyderhof, un Hollandais, était secrétaire privé du primat de Goa. Tel est le titre du plus haut dignitaire catholique de la région, et Goa est la capitale des

Indes portugaises. Vous savez, bien sûr, que les Portugais essaient de conquérir le continent par la force. En tant que secrétaire privé de l'archevêque qui était en même temps vice-roi, toutes sortes de documents lui passaient, à cette époque-là, entre les mains. Au bout de plusieurs années, il a fini par obtenir leurs carnets – leurs cartes – et les a copiés. Ces carnets dévoilaient les secrets du détroit de Magellan et indiquaient aussi la route du cap de Bonne-Espérance, les bancs et les récifs de Goa au Japon, via Macao. Mon carnet donnait la route du détroit de Magellan. Il se trouvait dans les papiers volés à bord de mon bateau. Ils me sont vitaux et pourraient être d'une valeur inestimable pour sire Toranaga.

— Mon maître dit qu'il a donné des ordres pour qu'on les retrouve. Continuez, je vous en prie.

— Quand Suyderhof est retourné en Hollande, il les a vendus à la Compagnie des Indes orientales qui détenait le monopole de l'exploitation commerciale pour l'Extrême-Orient. » Elle le regardait froidement. « Cet homme était un espion payé ?

— Il a été payé pour ses cartes, bien sûr. C'est leur coutume. C'est leur façon de récompenser un homme. Pas avec un titre ou des terres, seulement avec de l'argent. La Hollande est une république. Bien sûr, senhora, mon pays et notre allié, la Hollande, sont en guerre avec l'Espagne et le Portugal. Nous le sommes depuis des années. Vous comprendrez, senhora, qu'il est vital, en temps de guerre, de découvrir les secrets de vos ennemis. »

Mariko se retourna et se mit à parler.

« Mon maître demande pourquoi cet archevêque employait un ennemi.

— Pieter Suyderhof m'a raconté que cet archevêque, qui était un jésuite, n'était intéressé que par le commerce. Suyderhof

doublait leur revenu. Ils le “chérissaient” particulièrement. C’était un marchand très habile. Les Hollandais sont normalement supérieurs aux Portugais dans ce domaine. Ses lettres de créance n’étaient donc pas examinées de très près. Autre fait : de nombreux hommes aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Allemands et autres Européens sont catholiques. » Blackthorne attendit que sa réponse ait été traduite, puis ajouta prudemment : « C’était l’espion en chef des Hollandais en Asie. Il avait lui-même mis en place plusieurs de ses hommes sur des bateaux portugais. Je vous en prie, dites à sire Toranaga que les Indes portugaises ne pourraient pas vivre très longtemps sans le commerce avec le Japon. »

Toranaga garda les yeux rivés sur la carte pendant que Mariko parlait. Il n’y eut pas de réaction à ce qu’elle venait de dire. Blackthorne se demanda si elle avait bien tout traduit.

Puis : « Mon maître aimerait avoir une carte détaillée du monde, sur papier, dès que possible, avec toutes les bases portugaises indiquées et le nombre de *ronin* qui y sont stationnés. Il vous demande de poursuivre. »

Blackthorne savait qu’il venait de faire un pas de géant. Mais le garçon bâilla. Il se décida donc à changer de cap tout en visant la même destination. « Notre monde n’est pas toujours comme il semble être. Par exemple, au sud de cette ligne que nous appelons l’Équateur, les saisons sont inversées. Quand nous sommes en été, c’est l’hiver là-bas, et vice versa.

— Pourquoi cela ?

— Je ne sais pas, mais c’est la vérité. La route vers le Japon est possible par ces deux détroits septentrionaux. Nous les Anglais, nous essayons de trouver une route par le nord, soit au nord-est par les Sibéries, soit au nord-ouest par les Amériques. J’ai été aussi loin que ça, au nord, dit-il en montrant la carte du doigt. À

cette hauteur-là, tout le pays n'est que glace et neige perpétuelle. »

Kiri dit : « Il est étonnant, étonnant, *neh ?*

— Que pensez-vous de lui, Mariko-san ? demanda Toranaga.

— Je suis certaine qu'il dit la vérité ou qu'il croit la dire. Il semblerait bien qu'il puisse vous être d'une immense utilité, Sire. Nous connaissons si mal le monde extérieur. Est-ce précieux pour vous, je n'en sais rien. Mais c'est comme s'il était venu des étoiles ou du fond des mers. S'il est l'ennemi des Portugais et des Espagnols, ses informations, si on peut y croire, pourraient vous être vitales, *neh ?*

— Je suis d'accord, dit Kiri.

— Qu'en pensez-vous, Yaemon-sama ?

— Moi, mon oncle ? Je pense qu'il est laid et je n'aime pas ses cheveux dorés, ses yeux de chat. Il n'a pas l'air humain. Je suis content de ne pas être né barbare comme lui, mais samouraï comme mon père. On va encore se baigner ?

— Demain, Yaemon », dit Toranaga, furieux de ne pouvoir directement s'adresser au pilote.

Pendant qu'ils parlaient entre eux, Blackthorne décida que le moment était venu. Mariko se tourna à nouveau vers lui.

« Mon maître demande pourquoi vous étiez dans le Nord ?

— J'étais pilote d'un bateau. Nous essayions de trouver un passage Nord-Est, senhora. Je peux vous raconter mille choses qui vous sembleront risibles, je sais. Il y a, par exemple, soixante-dix ans de ça, les rois d'Espagne et du Portugal ont signé un traité solennel déterminant leur zone d'influence dans le Nouveau Monde, ce monde inconnu. Comme votre pays tombe dans la sphère du Portugal, vous lui appartenez officiellement – sire Toranaga, vous, ce château et tout ce qu'il contient a été donné au Portugal.

— Je vous en prie, Anjin-san. Excusez-moi, mais tout ceci ne veut rien dire.

— J'admets que leur arrogance est incroyable. Mais c'est vrai. » Elle traduisit immédiatement et Toranaga se mit à rire, d'un air moqueur.

« Sire Toranaga dit qu'il pourrait tout aussi bien diviser les cieux entre l'empereur de Chine et lui, *neh ?*

— Dites à sire Toranaga que je suis désolé, mais que ça n'est pas la même chose. » Blackthorne savait qu'il se trouvait sur un terrain dangereux. « Ceci est consigné dans des documents légaux qui donnent à chaque roi un droit sur tout pays non catholique découvert par ses sujets et un droit d'élimination du gouvernement en fonction et de remplacement par la règle catholique. » Son doigt traça sur la carte une ligne nord-sud qui coupait le Brésil en deux. « Tout ce qui se trouve à l'est de cette ligne appartient au Portugal, tout ce qui est à l'ouest appartient à l'Espagne. Pedro Cabrai a découvert le Brésil en 1500. Depuis, le Portugal possède le Brésil, a exterminé les gouvernants en place, a tué la culture indigène et est devenu riche grâce à l'argent et l'or extraits des mines ou volés dans les temples. Tout le reste de l'Amérique, jusque-là découvert, est propriété espagnole. Les conquistadores ont des armes modernes. Les indigènes, non. Les prêtres arrivent avec les conquistadores. Quelques princes sont très vite convertis et les prêtres utilisent les inimitiés ainsi créées à leur profit. L'Espagne est à présent la nation la plus riche de notre monde grâce à l'argent et à l'or inca et mexicain qu'elle a pillés et rapatriés. »

Mariko était solennelle. Elle avait très vite saisi la signification de la leçon de Blackthorne. Toranaga aussi.

« Mon maître dit que cette conversation n'a aucun intérêt. Comment ont-ils pu s'arroger de tels droits ?

— Ils ne se sont arrogé aucun droit, dit Blackthorne gravement. – C'est le pape qui les leur a donnés. Le Vicaire du Christ, sur la terre. En échange, ils doivent prêcher la parole du Christ.

— Je ne vous crois pas, s'exclama-t-elle.

— Je vous en prie, traduisez ce que je viens de dire, senhora. C'est la vérité. » Elle obéit, visiblement troublée.

« Mon maître… mon maître dit que vous essayez de lui monter la tête contre vos ennemis. Où est la vérité ? Jurez-le ! Sur votre tête, senhor ?

— Le pape Alexandre VI a tracé la première ligne de démarcation en 1493. » Blackthorne commença à parler en bénissant Alban Caradoc de lui avoir martelé tant de faits dans la tête et le père Domingo de l'avoir instruit sur l'orgueil et la mentalité japonaise. « En 1506, le pape Jules II ratifia les amendements apportés au traité de Tordesillas, signé par l'Espagne et le Portugal en 1494, qui modifiaient légèrement cette ligne. Le pape Clément VII ratifia le traité de Saragosse en 1529, qui tirait une nouvelle ligne. Ici. » Son doigt traça une ligne de longitude qui passait à l'extrémité sud du Japon. « Cette ligne donne au Portugal un droit exclusif sur votre pays, sur tous ces pays – du Japon et de la Chine à l'Afrique – comme je vous l'ai dit. À exploiter exclusivement, *par n'importe quel moyen*, en échange de l'expansion du catholicisme. » Il attendit encore et la femme hésita. Il sentait l'irritation de Toranaga augmenter dans l'attente d'une traduction.

Mariko s'obligea à parler et répéta ce qu'il avait dit. Elle écouta à nouveau Blackthorne, détestant ce qu'elle entendait. Est-ce vraiment possible ? Comment Sa Sainteté pouvait-elle dire de telles choses ? Donner notre pays aux Portugais ? Ce doit

être un mensonge. Mais le pilote a juré par le Seigneur Jésus-Christ.

« Le pilote dit, Sire, qu'à l'époque où ces résolutions ont été prises par Sa Sainteté le pape, leur monde, le pays de l'Anjin-san y compris, était catholique chrétien. Le schisme ne s'était pas encore produit. Aussi, ces décisions papales s'appliquaient à tous les pays. Il ajoute : bien que les Portugais aient l'exclusivité d'*exploitation* du Japon, l'Espagne et le Portugal s'affrontent constamment pour avoir la *propriété* de cette région parce que notre commerce avec la Chine est prospère.

— Qu'en pensez-vous, Kiri-san ? » dit Toranaga, aussi troublé que les autres. Seul le garçon jouait avec son éventail, indifférent.

« Il croit dire la vérité, dit Kiri. Je le pense aussi. Mais comment le prouver ou en prouver une partie ?

— Comment le prouveriez-vous, Mariko-san ? demanda Toranaga, heureux de l'avoir prise pour interprète.

— Si j'étais vous, je demanderais au père Tsukku-san, dit-elle. J'enverrais aussi un vassal en qui j'ai confiance à l'étranger, pour qu'il se rende compte. Peut-être même en compagnie de l'Anjin-san. »

Kiri dit : « Si le prêtre ne supporte pas ces affirmations, ça ne veut pas nécessairement dire que l'Anjin-san ment, *neh ? »* Kiri était heureuse d'avoir suggéré à Toranaga de prendre Mariko pour interprète quand il cherchait quelqu'un pour remplacer Tsukku-san. Elle savait que l'on pouvait faire confiance à Mariko et que, puisqu'elle avait juré devant son Dieu, elle ne soufflerait mot aux prêtres, même si elle était mise à la question. Moins ces diables en savent et mieux c'est, pensa Kiri. Quel puits de savoir que ce barbare !

Kiri vit le jeune garçon bâiller encore une fois et en fut aise. Moins l'enfant comprend et mieux c'est. Puis elle dit : « Pourquoi ne pas faire appeler le chef des prêtres chrétiens et lui demander des explications ? Voyez un peu ce qu'il en dit. Leurs visages sont incapables de dissimuler quoi que ce soit. Ils n'ont aucune subtilité. »

Toranaga acquiesça, les yeux toujours posés sur Mariko.

« D'après ce que vous savez des barbares du Sud, Mariko-san, croyez-vous qu'ils obéiraient à un ordre du pape ?

— Sans doute.

— Ses ordres seraient-ils considérés comme la voix même de Dieu ?

— Oui.

— Est-ce que tous les catholiques chrétiens obéissent à ses ordres ?

— Je le pense, oui.

— Même vous ?

— Oui, Sire. Si c'était un ordre de Sa Sainteté. Oui, pour le salut de mon âme. » Son regard était ferme, « Mais en attendant ce moment, je n'obéirai à personne d'autre qu'à mon maître et suzerain, qu'au chef de ma famille ou à mon mari. Je suis japonaise. Chrétienne, certes, mais samouraï avant tout.

— Je crois qu'il vaudrait mieux pour Sa Sainteté qu'elle se tienne à l'écart de nos rivages. » Toranaga décida de ce qu'il allait faire du barbare. « Dites-lui… » Il s'arrêta. Leurs regards se tournèrent vers l'allée et vers la vieille femme qui approchait. Elle portait l'aube à capuchon des nonnes bouddhistes. Quatre Gris l'accompagnaient. Ils s'arrêtèrent. Elle poursuivit son chemin seule.

# 17

Ils saluèrent tous. Toranaga remarqua que le barbare l'imitait, ne se levait pas et ne restait pas là à fixer la personne qui entrait, comme l'auraient fait tous les barbares à l'exception de Tsukku-san. Le pilote apprend vite, pensa-t-il, l'esprit encore troublé par tout ce qu'il venait d'apprendre. Dix mille questions se pressaient sur ses lèvres, mais, selon son habitude, il les retint momentanément pour se concentrer sur le danger présent.

Kiri s'était hâtée de donner son coussin à la vieille dame et l'avait aidée à s'asseoir. Elle s'était ensuite agenouillée derrière elle immobile. « Merci, Kiritsubo-san », dit la vieille femme en lui rendant son salut. Son nom était Yodoko. C'était la veuve du Taikô et depuis sa mort, elle s'était faite nonne bouddhiste. « Je suis désolée de venir sans avoir été invitée et désolée de vous déranger, Sire Toranaga.

— Vous êtes toujours la bienvenue, Yodoko-san.

— Merci, merci. » Elle jeta un coup d'œil vers Blackthorne et loucha pour mieux y voir. « Mais je crois que je vous ai interrompu. Je ne vois pas qui… Est-ce un barbare ? Mes yeux sont de plus en plus mauvais. Ce n'est pas Tsukku-san ?

— Non, c'est le nouveau barbare, lui dit Toranaga.

— Oh ! lui ! » Yodoko regarda de plus près. « Dites-lui, je vous en prie, que je n'y vois pas très bien. Cela pour expliquer mon impolitesse. »

Mariko s'exécuta. « Il dit que beaucoup de gens sont myopes dans son pays, Yodoko-sama, mais qu'ils portent des lunettes. Il

m’a demandé si nous en avions. Je lui ai dit que oui, certains d’entre nous… grâce aux barbares du Sud. Que vous les portiez, mais que vous ne les portez plus.

— Oui. Je préfère le brouillard qui m’entoure. Je n’aime pas beaucoup ce que je vois aujourd’hui. » Yodoko se tourna et aperçut le garçon. « Oh ! mon fils ! Vous êtes là ! Je vous cherchais. Qu’il est bon de voir le Kwampaku ! » Elle le salua poliment.

« Merci, mère », dit Yaemon, tout fier. Il la salua. « Vous auriez dû entendre le barbare. Il nous a dessiné une carte du monde et nous a appris des tas de choses. »

La vieille dame grogna : « Moins ils viennent ici et mieux c’est. Vous avez un bon professeur, Yaemon-sama. » Ses yeux usés se tournèrent vers Toranaga. « Sire Toranaga a plus de patience que n’importe qui dans tout l’empire.

— La patience est importante pour un homme. Elle est vitale pour un chef, dit-il. La soif de savoir est une excellente qualité, également, n’est-ce pas, Yaemon-sama ? Et le savoir vient des endroits les plus étranges.

— Oui, mon oncle. Oh ! oui…, dit Yaemon. Il a raison, n’est-ce pas, mère ?

— Oui, oui, je suis d’accord. Mais je suis contente d’être une femme et de ne pas avoir à m’inquiéter de ces choses, *neh ? »* Yodoko étreignait l’enfant qui était venu s’asseoir près d’elle.

« Eh bien, mon fils. Pourquoi suis-je ici ? Parce que je suis venue chercher le Kwampaku. Pourquoi ? Parce que le Kwampaku est en retard pour son dîner et ses leçons d’écriture.

— Je déteste les leçons d’écriture et je vais aller nager ! »

Toranaga dit avec une gravité moqueuse : « Quand j’avais ton âge, je détestais aussi les leçons d’écriture. Mais quand j’ai eu

vingt ans, j'ai dû arrêter de livrer des batailles pour retourner à l'école. Je haïssais cela encore plus.

— Retourner à l'école, mon oncle ? Après l'avoir quittée pour toujours ? Quelle horreur !

— Un chef doit savoir bien écrire, Yaemon-sama. Pas seulement clairement, mais parfaitement. Et le Kwampaku mieux que quiconque. Comment pourrait-il sans ça écrire à Sa Majesté Impériale et aux *daimyôs* ? Un chef doit toujours être supérieur à ses vassaux, en tout. Un chef doit savoir plusieurs choses difficiles.

— Oui, mon oncle. C'est très difficile d'être Kwampaku. » Yaemon fronça les sourcils pour se donner de l'importance. « Je crois que je vais prendre mes leçons maintenant, pas quand j'aurais vingt ans parce qu'il me faudra alors régler d'importantes affaires d'État.

— Vous êtes très sage, dit Yodoko.

— Oui, mère, comme mon père. Quand est-ce que dame Ochiba revient ? »

Yodoko leva les yeux vers Toranaga. « Bientôt.

— Je l'espère », dit Toranaga. Il savait que Yodoko devait venir chercher l'enfant pour le conduire auprès d'Ishido. Toranaga avait emmené l'enfant et les gardes dans le jardin pour rendre Ishido encore plus furieux. Pour montrer aussi à l'enfant l'étrange pilote et enlever ainsi à Ishido le plaisir de le lui montrer lui-même.

« C'est très fatigant d'être responsable de mon fils, disait Yodoko. Ce serait bien que dame Ochiba soit ici, à Osaka. Je pourrais alors retourner au temple, *neh ?* Comment va-t-elle ? Comment va la dame Genjiko ?

— Elles vont toutes deux très bien », lui dit Toranaga. Il y a neuf ans de ça, dans un geste inhabituel d'amitié, le Taikô l'avait

intimement convié à épouser dame Genjiko, la plus jeune sœur de dame Ochiba, sa concubine favorite. « Nos maisons seraient ainsi liées pour toujours, *neh ?* avait dit le Taikô.

— Oui, Sire, mais je ne mérite pas un tel honneur », avait répondu Toranaga respectueusement, tout en désirant ardemment cette union avec le Taikô. Même si Yodoko, l'épouse du Taikô, approuvait ce mariage, il savait qu'Ochiba le haïssait et se servirait de son influence sur le Taikô pour empêcher cette union. Il savait également que prendre la sœur d'Ochiba pour femme aurait donné à celle-ci trop d'influence sur lui. Par contre, s'il lui faisait épouser son propre fils, Sudara, il aurait alors, en tant que chef suprême de la famille, toute la puissance nécessaire. Il lui avait fallu user de toute son habileté pour sceller ce mariage. Il avait finalement réussi. Genjiko lui était devenue infiniment précieuse comme moyen de défense contre Ochiba qui adorait sa jeune sœur.

« Ma belle-fille n'a pas encore eu les premières douleurs. Elles devaient commencer hier. Je pense que dame Ochiba s'en ira dès qu'il n'y aura plus de danger.

— Avec trois filles, il est temps que Genjiko vous donne un petit-fils. Je prierai pour sa naissance.

— Merci », dit Toranaga. Il l'aimait comme toujours, sachant très bien qu'elle pensait ce qu'elle disait, bien qu'il représentât un danger pour sa maison.

« J'ai entendu dire que votre dame Sazuko était enceinte ?

— Oui, j'ai beaucoup de chance. » Toranaga pensa à sa toute nouvelle concubine, à sa jeunesse et à sa tendresse. J'espère que nous allons avoir un fils, se dit-il. Oui, ce serait très bien. Dix-sept ans est l'âge idéal pour accoucher d'un premier enfant, avec une santé pareille.

« J'ai beaucoup de chance.

— Bouddha vous a béni. » Yodoko ressentit un soupçon de jalousie. Il semblait injuste que Toranaga ait cinq fils vivants, quatre filles et cinq petites-filles déjà et, avec l'enfant qu'attendait Sazuko, les nombreuses concubines de sa maison et les années qu'il avait devant lui, il pouvait encore engendrer beaucoup de fils. Mais elle, elle avait mis tous ses espoirs en cet enfant de sept ans, son enfant autant que celui d'Ochiba. Oui, il est autant le mien que le sien, pensa-t-elle. Combien j'ai pu haïr Ochiba au début…

Elle vit que tous la fixaient et elle en fut surprise. « Oui ? »

Yaemon fronça les sourcils : « J'ai dit, puis-je m'en aller ? Puis-je prendre ma leçon, mère ? Je vous l'ai dit deux fois.

— Je suis désolé, mon fils, je rêvais. C'est ce qui arrive quand on devient vieille. Allons-y. » Kiri l'aida à se relever. Yaemon courut en avant. Les Gris étaient déjà debout et l'un d'eux passa affectueusement son bras autour des épaules de l'enfant. Les quatre samouraïs qui avaient escorté dame Yodoko attendaient à l'écart.

« Faites un bout de chemin avec moi, Sire Toranaga. Voulez-vous ? J'ai besoin de m'appuyer sur un bras robuste. » Toranaga se mit debout avec une agilité surprenante. Elle prit son bras, mais n'en utilisa pas la force. « Oui, j'ai besoin d'un bras robuste. Yaemon en a besoin. Le royaume aussi.

— Je suis toujours prêt à vous servir », dit Toranaga. Quand ils se furent éloignés des autres, elle lui dit très calmement : « Devenez l'unique régent. Prenez le pouvoir. Gouvernez seul. Jusqu'à ce que Yaemon ait atteint l'âge de gouverner.

— Le testament du Taikô l'interdit, même si je le souhaitais, ce qui n'est pas le cas. Les dispositions prises interdisent qu'un seul régent prenne le pouvoir. Je ne recherche pas le pouvoir pour moi tout seul. Je ne l'ai d'ailleurs jamais recherché.

— Tora-chan, dit-elle, utilisant le diminutif que le Taikô lui avait donné, nous avons peu de secrets, vous et moi. Vous pourriez le faire si vous le vouliez. Je réponds de la dame Ochiba. Prenez le pouvoir, devenez shôgun et faites…

— Madame, ce que vous dites là est une trahison. Je-ne-cherche-pas-à-devenir-shôgun.

— Bien sûr, mais écoutez-moi, une dernière fois. Devenez shôgun, faites de Yaemon votre *seul* héritier, votre seul héritier. Il pourrait être shôgun après vous. Sa lignée n'est-elle pas Fujimoto – par dame Ochiba jusqu'à son grand-père Goroda et par lui jusqu'à l'Antiquité ? Fujimoto ! »

Toranaga la fixa. « Vous croyez que les *daimyôs* accepteraient, une telle chose ou que Sa Majesté, le Fils du Ciel, soutiendrait cette proposition ?

— Non. Pas si elle venait de Yaemon lui-même. Mais si vous étiez d'abord shôgun et que vous l'adoptiez, vous pourriez tous les persuader. On vous soutiendra, dame Ochiba et moi.

— Elle est d'accord sur ce projet ?

— Nous n'en avons jamais parlé. C'est mon idée. Mais elle acceptera. Je réponds d'elle. À l'avance.

— Voilà une conversation impossible, madame.

— Vous pouvez mener Ishido et tous les autres par le bout du nez. Vous l'avez toujours fait. J'ai peur de ce que j'entends. Tora-chan. Rumeurs de guerre, prises de parti. Les Années noires recommencent. Si la guerre éclate, elle ne finira jamais. Elle engloutira Yaemon avec elle.

— Oui, je le crois. Oui, si elle éclate, elle sera éternelle.

— Alors, prenez le pouvoir ! Faites ce que vous voulez, à qui vous voulez, comme vous le voulez. Yaemon est un garçon valable. Je sais que vous l'aimez. Il a l'esprit de son père. Avec

votre aide, vos conseils, nous pourrons tous en profiter. Il devrait hériter.

— Je ne m'oppose pas à lui ni à sa succession. Combien de fois faudra-t-il que je vous le dise ?

— L'héritier sera éliminé à moins que vous ne lui apportiez votre aide.

— Je suis pour lui ! dit Toranaga, inconditionnellement. C'est ce qui a été convenu avec le Taikô, feu votre mari. »

Yokodo soupira et resserra les pans de son aube. « Ces vieux os ont froid. Tant de secrets, de batailles, de trahisons, de guerres, Tora-chan. Je ne suis qu'une vieille femme, très seule. Je suis heureuse de m'être vouée à Bouddha, que toutes mes pensées ou presque aillent vers lui et ma vie future. Mais je dois en cette vie présente protéger mon fils et vous dire ces choses. J'espère que vous voudrez bien pardonner mon impertinence.

— Je recherche constamment et apprécie vos conseils.

— Merci. » Elle redressa un peu son dos voûté. « Écoutez-moi. Ni l'héritier ni dame Ochiba ne se dresseront de mon vivant sur votre route.

— Oui.

— Réfléchirez-vous à ce que je vous ai proposé ?

— Le testament de feu mon maître l'interdit. Je ne peux aller contre ses dernières volontés ou contre ma promesse solennelle en tant que régent. » Ils marchèrent en silence. Yokodo soupira : « Pourquoi ne pas la prendre pour femme ? » Toranaga s'arrêta net. « Ochiba ?

— Pourquoi pas ? Elle constitue un choix politique tout à fait valable. Un choix parfait pour vous. Elle est belle, jeune, en bonne santé, de la meilleure lignée, en partie Fujimoto, en partie Minowara. Vous n'avez pas de femme officielle pour le moment. Alors pourquoi pas ? Cela réglerait le problème de la

succession et empêcherait le royaume d'être déchiré en mille morceaux. Vous régneriez sur le royaume et sur Yaemon en étant son père. Vous pourriez le modeler à votre image. Vous l'adopteriez officiellement. Il serait votre fils au même titre que tous vos autres fils. Pourquoi ne pas épouser la dame Ochiba ? » Parce que c'est un chat sauvage, une tigresse sournoise au visage et au corps de déesse, qui croit être une impératrice et agit comme telle, se dit Toranaga. Vous ne pourriez jamais lui faire confiance au lit. Elle serait tout aussi capable de vous transpercer les yeux avec une aiguille que de vous caresser. Épouser Ochiba ? Jamais.

« Je suis honoré par votre suggestion, dit Toranaga.

— Vous êtes un homme, Tora-chan. Vous pourriez aisément dompter une femme pareille. Vous êtes le seul homme de l'empire qui en soit capable, *neh ?* Elle serait vraiment, un merveilleux parti pour vous. Regardez comme elle se bat pour défendre les intérêts de son fils. Et ce n'est qu'une femme sans défense. Ce serait vraiment la femme idéale pour vous.

— Je ne crois pas qu'elle envisagerait un seul instant une telle possibilité.

— Et si elle l'envisageait ?

— J'aimerais le savoir. Ce serait vraiment un honneur pour moi.

— Beaucoup de gens croient que vous vous dressez entre Yaemon et la succession.

— Beaucoup de gens sont fous.

— Mais vous ne l'êtes pas, Toranaga-sama, Dame Ochiba non plus. »

Vous non plus, madame, pensa-t-il.

# 18

Aux petites heures de la nuit, l'assassin escalada le mur et sauta dans le jardin. Il était presque invisible. Il portait des habits noirs ajustés et des tabis également noirs. Un masque et une capuche lui couvraient le visage et la tête. C'était un homme de petite taille. Il courut sans bruit vers la forteresse intérieure et s'arrêta net au pied de la muraille élevée… À cinquante mètres de là, deux Bruns gardaient l'entrée principale. Il lança habilement son grappin enveloppé dans du tissu. Une mince cordelette de soie y était attachée. Le grappin s'encastra dans une embrasure de la corniche de pierre. Il monta le long de la corde, glissa dans l'ouverture et disparut à l'intérieur.

Le couloir était calme, éclairé par des bougies. Il le traversa rapidement, ouvrit une porte donnant sur l'extérieur. Un autre lancer habile, une autre escalade et il se retrouva dans le couloir, à l'étage au-dessus. Les sentinelles postées aux créneaux et qui étaient sur le qui-vive ne l'entendirent pas. Il se plaqua dans un renfoncement de la pierre pour laisser passer une patrouille de Bruns. Puis, il se glissa furtivement le long du couloir, s'arrêta au coin et jeta un coup d'œil autour de lui. Un samouraï gardait la porte du fond. Les flammes des bougies dansaient en silence. L'homme, assis en tailleur, ferma les yeux momentanément. L'assassin se précipita immédiatement sur lui. Sans bruit. Il fit un nœud coulant à la corde de soie, la glissa autour du cou du garde et serra fort. Les doigts du garde essayèrent de se défaire de ce garrot, mais il était déjà en train de mourir. Un rapide coup de couteau entre les vertèbres – aussi habilement qu'un chirurgien – et le garde s'immobilisa.

L’homme ouvrit la porte ; la salle d’audience était vide. Les portes intérieures n’étaient pas gardées. Il tira le cadavre dans la pièce et referma la porte. Il traversa la salle sans hésitation et choisit la porte intérieure gauche. Elle était en bois renforcé. Le poignard dans la main droite, il frappa doucement.

« Au temps de l’empereur Shirakawa… », dit-il, donnant ainsi la première partie du mot de passe.

De l’autre côté de la porte, le bruit d’une lame d’acier quittant son fourreau et la réponse : « … vivait un homme sage du nom d’Enraku-ji.

— … qui écrivit le trente et unième soûtra. J’ai un message urgent pour Sire Toranaga. »

La porte s’ouvrit et le meurtrier s’engouffra. Le poignard plongea dans la gorge du premier samouraï, juste sous le menton, en ressortit aussi rapidement pour plonger dans la gorge du second. Les deux hommes moururent sur place. Il en saisit un et le fit tomber doucement ; l’autre s’écroula sans bruit. Le sang giclait des cadavres et se répandait sur le sol ; leurs corps étaient parcourus de spasmes.

L’homme se hâta le long de ce couloir, mal éclairé. Un panneau coulissant s’ouvrit. Il se figea.

Kiri le regardait bouche bée, à dix pas. Elle portait un plateau qu’elle laissa tomber. Elle fourra ses mains dans son obi et en sortit un stylet. Sa bouche remua, mais n’émit aucun son. Il gagna le coin de la pièce précipitamment. À l’autre bout, une porte s’ouvrit et un samouraï ahuri, les yeux gonflés de sommeil, jeta un coup d’œil.

L’assassin bondit dans sa direction et déchira un panneau sur sa droite. Kiri se mit à hurler, donnant ainsi l’alerte. Il courait, le pied sûr, dans l’obscurité, traversait l’antichambre, enjambait les femmes éveillées et les servantes. Il atteignit le dernier

couloir, à l'autre bout. Il y faisait nuit noire, mais il se dirigea à tâtons pour trouver la bonne porte. Il l'ouvrit brutalement et se précipita sur la silhouette allongée sur la natte. Mais son bras fut stoppé en plein vol et il se retrouva à terre, luttant en un corps à corps furieux. Il se battit avec ruse, se libéra, se jeta à nouveau pour frapper, mais manqua sa cible, se prit les pieds dans une couverture qu'il rejeta avec violence et se lança une fois de plus sur la silhouette. Mais elle roula avec une habileté inattendue et lui décocha un coup de pied en pleine figure. La douleur le brisa. Pendant ce temps, sa victime courait se mettre à l'abri.

Les samouraïs envahissaient l'entrée. Quelques-uns portaient des lanternes ; Naga était là, vêtu d'un pagne, les cheveux hirsutes. Il s'interposa entre Blackthorne et son assassin, l'épée brandie.

« Rends-toi ! »

L'assassin fit une fausse attaque, cria : « *Namu Amida Butsu* – au nom du Bouddha Amida », retourna le poignard contre lui et le plongea de ses deux mains dans sa gorge. Le sang gicla. Il tomba à genoux et Naga ne lui donna qu'un coup d'épée. La tête roula à terre.

Dans le silence, Naga ramassa la tête et en arracha le masque. La figure était ordinaire. Les yeux cillaient encore. Il tint la tête par les cheveux. « Est-ce que quelqu'un le connaît ? »

Personne ne répondit. Naga lui cracha au visage et jeta la tête à l'un de ses hommes. Il déchira les vêtements noirs du meurtrier, souleva le bras droit du cadavre et trouva ce qu'il cherchait. Le petit tatouage – le caractère chinois signifiant Amida, ce bouddha spécial – était incrusté dans son aisselle.

« Qui est l'officier de garde ?

— Moi, Sire. » L'homme était pâle comme un linge.

Naga se jeta sur lui. L'officier ne tenta pas d'éviter le féroce coup d'épée qui lui arracha la tête, une partie de l'épaule et un bras.

« Hayabusa-san, rassemblez tous les samouraïs de garde, dans la cour », dit Naga à un officier. Doublez les effectifs du nouveau quart. Enlevez le cadavre. Le reste, vous êtes… » Il s'arrêta de parler en voyant Kiri dans l'encadrement de la porte, stylet à la main. Elle regarda le cadavre, puis Blackthorne.

« Est-ce que l'Anjin-san est blessé ? » demanda-t-elle.

Naga jeta un regard sur l'homme qui le dominait de sa taille. Il ne voyait ni blessures ni sang. Simplement un homme englué de sommeil qui avait failli mourir. Blanc de teint, mais ne laissant paraître aucune peur, extérieurement.

« Vous êtes blessé, pilote ?

— Je ne comprends pas. »

Naga s'approcha de lui, écarta les pans de son kimono de nuit pour vérifier.

« Ah, comprendre maintenant. Non, non, pas blessé, entendit-il dire le géant.

— Bien, dit-il. Il ne semble pas blessé, Kiritsubo-san. »

Il vit l'Anjin-san montrer du doigt le cadavre et dire quelque chose.

« Je ne vous comprends pas, dit Naga. Anjin-san, vous, rester ici. »

Il ajouta à l'intention de l'un de ses hommes « Apporte-lui à manger et à boire s'il le désire.

— L'assassin était tatoué. Il portait le tatouage d'Amida, *neh ?* demanda Kiri.

— Oui, Dame Kiritsubo.

— Des démons… ce sont des démons.

— Oui. »

Naga la salua puis regarda l'un des samouraïs affolés : « Toi, suis-moi. Apporte la tête ! » Il partit rapidement, se demandant ce qu'il allait bien pouvoir raconter à son père.

« C'était un *ronin*, dit Toranaga sèchement. Vous ne retrouverez jamais sa trace, Hiro-matsu-san.

— Oui, mais Ishido est responsable. Il n'a pas d'honneur pour agir de la sorte, *neh ?* Pas d'honneur pour se servir de ces charognes de tueurs. Je vous en supplie, laissez-moi rassembler nos troupes, maintenant. Je ferai cesser ces agissements une fois pour toutes.

— Non. » Toranaga regarda Naga à nouveau. « Tu es sûr que l'Anjin-san n'est pas blessé ?

— Oui, Sire.

— Hiro-matsu-san, vous dégraderez tous les gardes pour avoir manqué à leur devoir. Ils ont l'interdiction de se faire seppuku. Ils ont ordre de vivre dans la honte devant tous mes hommes, comme soldats de deuxième classe. Que les gardes morts soient tirés par les pieds à travers le château et la ville jusqu'au lieu d'exécution. Qu'ils soient donnés en pâture aux chiens. » Il regarda son fils, Naga. Tôt dans l'après-midi, un message urgent était arrivé du monastère Johji de Nagoya faisant état de la menace d'Ishido sur la vie de Naga. Toranaga avait immédiatement ordonné que son fils reste dans un endroit étroitement surveillé. Les autres membres de la famille qui se trouvaient à Osaka – Kiri et dame Sazuko – étaient également gardés. Le message de l'abbé ajoutait qu'il avait jugé sage de relâcher la mère d'Ishido et de la renvoyer en ville avec ses servantes. « Je ne veux pas risquer la vie de l'un de vos illustres fils stupidement. De plus, la santé de la vieille dame

n’est pas bonne. Elle a attrapé froid. Il vaut mieux qu’elle meure chez elle. Pas ici.

— Naga-san, tu es également coupable d’avoir laissé pénétrer le tueur », dit Toranaga. Sa voix était froide et amère. « Tout samouraï est responsable, qu’il soit de garde ou non, qu’il soit réveillé ou non. Je t’enlève la moitié de ton revenu annuel.

— Oui, Sire, dit le jeune homme, surpris de pouvoir garder au moins sa tête. Dégradez-moi également, je vous en prie. Je ne peux vivre avec cette honte. Je ne mérite que mépris pour mon propre échec, Sire.

— Si je voulais te dégrader, je l’aurais fait. Je t’ordonne de partir immédiatement pour Yedo. Tu partiras ce soir avec vingt hommes et tu feras un rapport à ton frère. Tu dois t’y rendre en un temps record. » Naga salua et sortit, le visage blême Toranaga dit à Hiro-matsu d’une voix aussi sèche : « Quadruplez mes gardes. Annulez la chasse de demain et d’après-demain. Je quitte Osaka après la réunion des régents. Faites le nécessaire ! Jusque-là, je ne bougerai pas d’ici. Je ne veux voir personne. Personne. »

Il congédia ses hommes d’un signe de la main. « Vous pouvez tous partir. Hiro-matsu, reste ! »

La pièce se vida. Hiro-matsu était content que son humiliation ait lieu en privé, car, de tous, c’était lui le plus responsable en tant que commandant de la garde. Toranaga était perdu dans ses pensées. Aucune trace de colère n’était visible sur son visage. « Si tu voulais avoir recours aux services de la secrète Amida Tong, comment feriez-vous pour la contacter ? Comment ferriez-vous pour en approcher ses membres ?

— Je ne sais pas, Sire.

— Qui pourrait le savoir ?

— Kasigi Yabu. »

Toranaga regarda par l'embrasure de la fenêtre. Les pâles lueurs de l'aube se mêlaient à l'obscurité qui noyait l'est. « Faites-le venir ici à l'aube.

— Vous croyez qu'il est responsable ? »

Toranaga ne répondit pas, mais retourna à ses pensées.

Le vieux soldat ne put supporter ce silence. « Je vous en prie, Sire, laissez-moi disparaître. J'ai si honte de mon échec…

— Il est pratiquement impossible de prévenir ce genre de tentative.

— Nous aurions pu l'arrêter dehors, pas près de vous, dans vos appartements.

— Je suis d'accord, mais je ne t'en tiens pas responsable.

— Je m'en tiens responsable. Je dois vous dire quelque chose, Sire, car *je suis* responsable de votre sécurité jusqu'à votre retour à Yedo : il y aura d'autres tentatives contre vous ; tous nos espions font état de mouvements de troupes. Ishido mobilise.

— Oui, dit Toranaga. Après Yabu, je veux voir Tsukku-san, puis Mariko-san. Double la garde de l'Anjin-san.

— Des dépêches sont arrivées cette nuit. Sire Onoshi ferait travailler cent mille hommes à l'amélioration de ses fortifications à Kyushu, dit Hiro-matsu, inquiet pour la sécurité de Toranaga.

— Je le lui demanderai dès que nous nous rencontrerons. »

La colère de Hiro-matsu éclata. « Je ne vous comprends pas du tout. Je dois vous dire que vous risquez tout, stupidement. Oui, stupidement. Je me fiche pas mal que vous me preniez ma tête pour avoir osé vous dire ça. Mais c'est la vérité. Si Kiyama et Onoshi prennent le parti d'Ishido, vous serez récusé ! Vous

êtes un homme mort. Vous avez tout risqué en venant ici et vous avez perdu. Sauvez-vous pendant qu'il en est encore temps. Vous garderez au moins la tête sur les épaules !

— Je ne suis pas encore en danger.

— L'attaque de cette nuit ne signifie-t-elle rien pour vous ? Si vous n'aviez pas encore changé de chambre, vous seriez un homme mort en cet instant précis.

— Oui, ça se pourrait, mais je ne le crois pas. Il y avait des tas de gardes devant *mes* portes, cette nuit et la nuit dernière. Tu étais également de garde, cette nuit. Aucun assassin n'avait la possibilité de m'approcher. Même ce tueur, si bien entraîné. Il connaissait le chemin, même le mot de passe, *neh ?* Kiri-san dit qu'elle l'a entendu s'en servir. Il savait donc dans quelle pièce j'étais. Je n'étais pas sa proie. C'était l'Anjin-san qu'il visait.

— Le barbare ?

— Oui. »

Toranaga avait prévu tous les dangers qui planaient sur le barbare après toutes ces révélations extraordinaires, faites le matin. L'Anjin-san était trop dangereux pour certains. Ils ne pouvaient le laisser en vie. Mais Toranaga n'avait pas un seul instant prévu qu'une attaque puisse être montée dans ses appartements et si vite. Qui me trahit ? Il écarta toute trahison de la part de Kiri ou de Mariko. Les châteaux et les jardins renferment toujours des endroits secrets d'où espionner et écouter, pensa-t-il. Je suis au centre de la forteresse de l'ennemi. Là où j'ai un espion, Ishido et les autres en ont vingt. Ce n'était peut-être qu'un espion. « Double la garde de l'Anjin-san. Il vaut bien dix mille hommes à mes yeux. »

Après le départ de dame Yodoko, ce matin-là, il était revenu vers la maison de thé et avait tout de suite remarqué la fragilité intérieure de l'Anjin-san, ses yeux brillants et sa fatigue. Il

l'avait confié à Kiri, avec instructions de lui trouver un médecin, de lui donner de la nourriture barbare, si tel était son désir, et de lui offrir la chambre où dormait habituellement Toranaga. « Donne-lui tout ce qui te paraît nécessaire, Kiri-san avait-il dit en privé. J'ai besoin de lui très rapidement. En forme et sain de corps et d'esprit. »

L'Anjin-san lui avait ensuite demandé qu'il fasse sortir le moine de prison aujourd'hui. L'homme était vieux et malade. Il avait répondu qu'il allait envisager la question et avait congédié le barbare avec ses remerciements, ne lui disant pas qu'il avait déjà envoyé un samouraï pour chercher ce moine, qui était peut-être tout aussi précieux aux yeux d'Ishido qu'aux siens.

Toranaga connaissait l'existence de ce moine depuis longtemps. Il savait qu'il était espagnol, hostile aux portugais. Mais l'homme avait été mis en prison par le Taikô. Il était donc le prisonnier du Taikô, et lui, Toranaga, n'avait aucun pouvoir de juridiction sur quiconque, à Osaka. Il avait volontairement envoyé l'Anjin-san dans cette prison pour faire croire à Ishido que l'étranger n'avait aucune valeur, mais dans l'espoir que ce géant de pilote serait également capable de soutirer au moine toute ses connaissances. La première tentative maladroite contre l'Anjin-san avait échoué. Un écran protecteur s'était immédiatement formé autour de lui. Toranaga avait récompensé l'espion à sa solde, Minikui, le porteur, en le faisant sortir sain et sauf de prison, en lui donnant quatre autres porteurs et en lui concédant le droit héréditaire d'exploiter une partie de la bande côtière entre Osaka et Yedo – la grande route du Tokaidô – bande située entre la seconde et la troisième borne de Yedo, sur ses terres. Il lui avait fait tout de suite quitter Osaka en secret. Le jour suivant, ses autres espions l'avaient informé que les deux hommes étaient devenus amis, que le

moine parlait, que l'Anjin-san posait des questions et écoutait les réponses attentivement. Qu'Ishido ait également des espions dans cette prison ne le tracassait pas outre mesure. L'Anjin-san était protégé et en sécurité. Ishido avait alors, sans qu'on s'y attende, essayé de le faire disparaître, comme par enchantement.

Toranaga se souvenait du plaisir qu'il avait éprouvé en compagnie d'Hiro-matsu à monter l'« embuscade surprise » – les bandits *ronin* n'étaient qu'une fraction infime de ses samouraïs d'élite, dispersés tout autour d'Osaka – et à arranger le délicat moment où Yabu devait, sans le savoir, voler au secours du convoi. Ils avaient bien ri, sachant qu'ils s'étaient une fois de plus servis de Yabu comme d'une marionnette pour mettre le nez d'Ishido dans ses propres déjections. Tout avait merveilleusement marché. Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, le samouraï qu'il avait envoyé pour aller chercher le moine était revenu les mains vides. « Le prêtre est mort, avait-il dit. Quand on a prononcé son nom, il n'est pas sorti, Sire. Je suis entré dans la cellule pour aller le chercher, mais il était mort. Les criminels emprisonnés là m'ont dit qu'il s'était effondré quand les geôliers avaient appelé son nom. Il était bien mort quand je l'ai retourné. Excusez-moi, vous m'avez envoyé et j'ai échoué dans ma mission. Je ne savais pas si vous le vouliez avec ou sans tête. J'ai donc apporté le corps intact. La plupart des criminels qui l'entouraient m'ont dit qu'ils étaient ses brebis. Ils ont essayé de garder le cadavre. J'ai dû en tuer quelques-uns pour pouvoir l'emmener. Il pue, il est plein de vermine, mais il est dans la cour, Sire. »

Pourquoi le moine était-il mort ? se demanda Toranaga. Puis il vit qu'Hiro-matsu le regardait d'un air interrogateur. « Oui ?

— Je vous demandais simplement qui pouvait bien vouloir la mort du pilote ?

— Les chrétiens. »

À l'aube, Kasigi Yabu suivit Hiro-matsu le long du couloir. Il était heureux de voir sire Toranaga. Son attente était enfin terminée. Il avait pris un bain, s'était habillé avec soin. Il avait écrit ses dernières lettres à sa femme et à sa mère, avait cacheté son testament au cas où la rencontre tournerait à son désavantage.

Hiro-matsu ouvrit, sans qu'il s'y attende, une porte bardée de fer qui menait à l'intérieur des fortifications. Plusieurs gardes veillaient. Yabu sentit le danger.

À sa surprise, Toranaga était là et, chose incroyable, il se leva pour le saluer avec une chaleur qu'il n'était pas en droit d'attendre. Après tout, Toranaga était seigneur des Huit Provinces. Lui n'était que seigneur d'Izu. Des coussins avaient été soigneusement disposés. Une théière dormait dans un étui de soie. Une jeune fille au visage carré, pas très belle et richement habillée, saluait très bas. Elle s'appelait Sazuko et était la septième concubine officielle de Toranaga. Elle était enceinte.

« Qu'il est bon de vous voir, Kasigi Yabu-san ! Je suis vraiment désolé de vous avoir fait attendre. »

Yabu était à présent certain que Toranaga avait décidé de le faire décapiter, car, comme il est bien connu universellement, votre ennemi n'est jamais aussi poli que lorsqu'il envisage ou qu'il a envisagé votre perte.

« J'ai pensé que ce serait intéressant de regarder se lever l'aube, Yabu-san. Je crois que la vue est vraiment ravissante d'ici – bien plus belle que du donjon de l'héritier, *neh ?*

— Elle est effectivement très belle », dit Yabu sans réserve. Il n'était jamais monté aussi haut dans le château. Il était sûr que la remarque de Toranaga au sujet de l'« héritier » signifiait que ses tractations secrètes avec Ishido étaient connues. « Je suis très honoré de pouvoir la partager avec vous.

— Je vous présente dame Sazuko. Sazuko, je vous présente mon allié, le fameux seigneur Kasigi Yabu, le *daimyô* qui nous a amené le barbare et le bateau rempli de trésor ! » Elle salua et le complimenta. Il salua. Elle lui rendit son salut. Elle lui offrit la première tasse de thé. Il déclina poliment cet honneur, commençant ainsi le rituel. Il lui demanda de l'offrir à Toranaga qui refusa et le pressa d'accepter. Des mouettes piaillaient. Les bruits de la ville se réveillaient. Le jour venait de naître.

Dame Sazuko soupira, les yeux humides : « J'ai le sentiment d'être une déesse à une telle hauteur, en regardant tant de beauté, *neh ?* C'est si triste que tout ça se soit enfui pour toujours. Si triste, *neh ?*

— Oui », dit Toranaga.

Quand le soleil fut à mi-chemin de l'horizon, elle salua et s'en alla. Les gardes aussi, à la grande surprise de Yabu. Ils restèrent seuls, tous les trois.

« J'ai été très touché par votre cadeau, Yabu-san. C'était trop généreux de votre part. Tout ce bateau et toute cette cargaison, dit Toranaga.

— Tout ce que j'ai vous appartient », dit Yabu, encore troublé par le spectacle de l'aube qui venait de se lever. J'aimerais avoir plus de temps, pensa-t-il. Que c'est élégant de la part de Toranaga d'agir ainsi ! Me donner une dernière fois la vision d'une telle immensité. « Je vous remercie pour ce spectacle.

— Oui, dit Toranaga. C'était à moi de vous donner quelque chose. Je suis heureux que vous ayez aimé mon cadeau, comme

j’ai apprécié le vôtre. »

Il y eut un silence.

« Yabu-san, que savez-vous d’Amida Tong ?

— Ce que savent seulement la plupart des gens : que c’est une société secrète de dix… d’unités de dix hommes… un chef et jamais plus de neuf acolytes en un seul endroit, femmes et hommes. Qu’ils sont liés par le serment le plus secret au Seigneur Bouddha Amida, dispensateur de l’Amour éternel, qu’ils font vœu de chasteté, d’obéissance et de mort, qu’ils passent leur vie à s’entraîner pour devenir l’arme parfaite d’un seul crime, qu’ils tuent sur les ordres du chef, que s’ils échouent et ne tuent pas la personne choisie, homme, femme ou enfant, ils doivent immédiatement se supprimer. Que ce sont des fanatiques persuadés d’aller directement de cette vie au paradis de Bouddha et que pas un seul d’entre eux n’a été jusque-là capturé vivant. » Yabu était au courant de la tentative d’assassinat sur la personne de Toranaga. Tout Osaka l’était.

Tout Osaka savait également que le seigneur du Kwanto et des Huit Provinces s’était enfermé à l’intérieur d’une série de cercles d’acier.

« Ils tuent rarement. Leur anonymat est total. Il n’existe aucun moyen de se venger d’eux parce que personne ne sait qui ils sont où ils vivent et où ils s’entraînent.

— Si vous vouliez faire appel à leurs services, comment vous y prendriez-vous ?

— J’irais le murmurer en trois endroits : au monastère Heinan, aux portes du sanctuaire d’Amida et au monastère Johji. Dans dix jours, si j’étais considéré comme un employeur valable, je serais contacté par des intermédiaires. C’est tellement secret que, même si j’avais la tentation de les trahir ou de les attraper, ce ne serait pas possible. Le dixième jour, ils

me demanderaient une somme en argent, la somme dépendant de la personne à assassiner. Pas de marchandage possible. Il faut payer d'avance ce qu'ils demandent. Ils garantissent seulement que l'un de leurs membres tentera de commettre le meurtre dans les dix jours. La légende veut que, si le meurtre a lieu, le meurtrier retourne au temple et commet, en grande pompe, un suicide rituel.

— Vous pensez donc que nous ne découvrirons jamais la personne qui a payé la tentative d'assassinat d'aujourd'hui ?

— Non.

— Vous pensez qu'il y aura une autre tentative ?

— Peut-être. Peut-être pas. Ils signent un contrat pour une tentative unique à chaque fois, *neh ?* Mais vous feriez bien d'accroître et de renforcer votre sécurité. Les femmes de l'Amida sont entraînées pour empoisonner aussi bien que tuer au couteau ou étrangler. C'est du moins ce qu'on dit.

— Avez-vous jamais fait appel à leurs services ?

— Non.

— Mais votre père y a eu recours, lui ?

— Je ne sais pas. En tout cas, pas avec certitude. On m'a dit que le Taikô avait cherché à les contacter, une fois.

— Est-ce que l'attaque a été concluante ?

— Tout ce que faisait le Taikô était concluant. D'une façon ou d'une autre. » Yabu sentit une présence derrière lui et crut que les gardes étaient secrètement revenus. Il mesura la distance qui le séparait de ses épées. Est-ce que j'essaie de tuer Toranaga ? Je l'avais décidé. Maintenant, je ne sais plus. J'ai changé d'avis. Pourquoi ?

« Quelle somme leur verseriez-vous en échange de ma tête ?

— Il n’y a pas assez d’argent dans toute l’Asie pour me pousser à faire appel à eux, pour un tel acte.

— Que devrait payer un autre ?

— Vingt milles koku, cinquante milles, cent, peut-être plus. Je ne sais pas.

— Est-ce que vous paieriez cent mille koku pour devenir shôgun ? Votre lignée descend des Takashima, *neh ? »*

Yabu dit fièrement : « Je ne paierais rien. L’argent, c’est du fumier, un jouet pour femmes ou pour ces charognes de marchands. Si c’était possible, mais ça ne l’est pas, je donnerais ma vie, la vie de ma femme et de tous mes parents à l’exception de mon fils unique, la vie de tous mes samouraïs, la vie de leurs femmes et de leurs enfants pour, un jour, devenir shôgun.

— Et que donneriez-vous pour les Huit Provinces ?

— Comme je vous l’ai déjà dit, tout hormis la vie de ma femme, de mon fils et de ma mère.

— Et pour la province de Suruga ?

— Rien. Ikawa Jikkyu ne vaut rien. Si je ne lui tranche pas la tête dans cette vie, je le ferai dans une autre. Je pisse sur lui et sur sa semence pendant dix mille générations.

— Et si je vous la donnais ? Et si je vous donnais toute la province de Suruga, et peut-être même Totomi ? »

Yabu se sentit fatigué de ce jeu, de cette conversation sur Amida. « Vous avez décidé d’avoir ma tête, Sire Toranaga. Très bien, je suis prêt. Je vous remercie pour cette aube. Mais je n’ai aucunement le désir de gâcher tant de beauté en continuant cette conversation. Qu’on en finisse !

— Mais je n’ai pas décidé d’avoir votre tête, Yabu-san. D’où vous vient cette idée ? L’ennemi vous aurait-il versé du poison dans les oreilles ? Ishido peut-être ? N’êtes-vous pas mon allié

favori ? Croyez-vous que je vous entretiendrais ici sans gardes si je vous jugeais hostile ? »

Yabu se retourna doucement. Il s'attendait à trouver des samouraïs derrière lui, des épées au-dessus de sa tête. Il n'y avait personne. Il se retourna et regarda Toranaga. « Je ne comprends pas.

— Je vous ai fait venir ici pour pouvoir parler en privé. Et pour voir l'aube se lever. Aimeriez-vous gouverner les provinces Suruga et de Totomi, si je ne perds pas cette guerre ?

— Oui, beaucoup. » Yabu voyait ses espoirs grandir.

« Deviendriez-vous mon vassal ? M'accepteriez-vous comme suzerain ? »

Yabu n'hésita pas. « Jamais, dit-il. Allié, oui. Chef, oui. Toujours votre inférieur, oui. Ma vie et tout ce que je possède sont à vos pieds, oui. Mais Izu est à moi. Je suis *daimyô* d'Izu et je ne donnerais jamais à personne aucun droit sur Izu. Je l'ai juré à mon père et au Taikô qui nous a confirmé dans notre droit héréditaire sur Izu. Il était notre suzerain. J'ai juré de ne plus en avoir d'autre avant que l'héritier ne soit en âge de gouverner. »

Hiro-matsu tordit légèrement son épée dans sa main. Pourquoi Toranaga ne me permet-il pas d'en finir une bonne fois pour toutes ? On était d'accord. Pourquoi tous ces bavardages inutiles ?

Toranaga se gratta le nez. « Que vous a offert Ishido ?

— La tête de Jikkyu, dès que la vôtre aura roulé à terre. Et sa province.

— En échange de quoi ?

— Le soutenir dès que la guerre éclate. Vous attaquez sur votre flanc sud.

— Vous avez accepté ?

— Vous me connaissez mieux que ça. »

Les espions de Toranaga, éparpillés dans l'entourage d'Ishido disaient que le marché avait été conclu et qu'il comprenait aussi la responsabilité du meurtre de trois des fils de Toranaga : Noboru, Sudara et Naga.

« Rien de plus ? Simplement le soutenir ?

— Par tous les moyens à ma disposition, dit Yabu délicatement.

— Assassinat compris ?

— J'ai l'intention de faire la guerre, quand elle commencera, de toutes mes forces. Pour mon allié. Par tous les moyen à ma disposition, pour lui garantir la victoire. Nous n'avons besoin que d'un seul régent pendant la minorité de Yaemon. La guerre est inévitable entre vous et Ishido. C'est le seul moyen. »

Yabu essayait de lire les pensées de Toranaga. Il méprisait ses hésitations, sachant bien qu'il était l'homme le plus fort, que Toranaga avait besoin de son appui, qu'il finirait bien par le vaincre. Mais que faire entre-temps ? se demanda-t-il. Il aurait souhaité que Yuriko, sa femme, soit là pour le guider. Elle aurait su trouver la solution la plus sage. « Je peux vous être utile. Je peux vous aider à devenir seul régent », dit-il. Il s'était décidé à jouer.

« Pourquoi souhaiterais-je être seul régent ?

— Quand Ishido attaquera, je peux vous aider à le vaincre. Dès qu'il mettra fin à la paix, dit Yabu.

— De quelle façon ? »

Il leur fit part de son plan.

« Un régiment de cinq cents samouraïs équipés d'armes à feu ? » dit Hiro-matsu en explosant de colère.

— Oui. Pensez à cette puissance de feu. Ce seront tous des hommes d'élite, entraînés pour agir comme un seul homme. Et il y a aussi vingt canons.

— C'est un très mauvais plan. Répugnant, dit Hiro-matsu. Vous ne pourriez jamais garder le secret. Si nous nous y mettons, l'ennemi s'y mettra aussi. Il n'y a pas de fin à une telle horreur. Il n'y a pas d'honneur là-dedans, aucun avenir.

— Cette guerre n'est-elle pas la seule guerre par laquelle nous soyons concernés, Sire Hiro-matsu ? répliqua Yabu. Ne sommes-nous pas seulement concernés par la sécurité de sire Toranaga ? N'est-ce pas là le devoir de ses alliés et de ses vassaux ?

— Oui.

— Tout ce que sire Toranaga doit faire c'est de gagner une seule grande bataille. Cette victoire lui donnera la tête de tous ses ennemis, et le pouvoir. Je maintiens que cette stratégie lui assurera la victoire.

— Moi, je maintiens que non. C'est un plan répugnant dépourvu d'honneur. » Yabu se tourna vers Toranaga. « Une nouvelle ère exige une mûre réflexion sur le concept d'honneur. »

Une mouette passa au-dessus d'eux en piaillant.

« Que dit Ishido de votre plan ?

— Je ne lui en ai pas parlé.

— Pourquoi ? Si vous pensez que votre plan est valable pour moi, il devrait l'être tout autant pour lui. Peut-être même plus.

— Vous m'avez offert une aube. Vous n'êtes pas un paysan comme Ishido. Vous êtes le plus sage, le plus expérimenté de tout l'empire.

— Si nous adoptions ce plan, les hommes seraient moitié à vous et moitié à moi ?

— D’accord. Je les commanderais.

— Mon représentant serait nommé commandant en chef ?

— D’accord. J’aurais besoin de l’Anjin-san pour entraîner mes hommes, pour en faire des canonniers.

— Mais il restera ma propriété exclusive. Vous le chérirez comme vous chérissez l’héritier ? Vous en serez responsable et vous agirez avec lui comme je vous l’ordonnerai.

— D’accord. »

Toranaga contempla les nuages pourpres. Ce plan ne veut strictement rien dire, pensa-t-il. Je devrai déclarer Ciel pourpre moi-même et il me faudra marcher sur Kyoto à la tête de toutes mes troupes. À quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent. « Qui sera l’interprète ? Je ne peux pas détacher éternellement Toda Mariko-san.

— Pour quelques semaines, Sire ? Je veillerai à ce que le barbare apprenne notre langue.

— Ça prendra des années. Les seuls barbares qui y soient arrivés étaient les prêtres chrétiens, *neh ?* Ça fait au moins trente ans que Tsukku-san vit au Japon, *neh ?* Il n’apprendra jamais assez vite, pas plus que nous ne pourrions apprendre leurs langues.

— Oui. Mais je vous promets que cet Anjin-san apprendra très vite. » Yabu leur parla du plan qu’avait dressé Omi comme si l’idée venait de lui.

« Ce serait trop dangereux.

— Il pourrait ainsi apprendre très vite, *neh ?* Après, il serait dompté. » Au bout d’un silence, Toranaga dit : « Comment ferez-vous pour garder le secret pendant leur entraînement ?

— Izu est une péninsule. La sécurité y est parfaite. Je le baserai près d’Anjiro, au sud. Loin de Mishima et de la frontière,

pour plus de sûreté.

— Bien. Nous allons établir un courrier par pigeons d'Anjiro sur Osaka et Yedo tout de suite.

— Excellent. Je n'ai besoin que de cinq ou six mois et…

— Nous aurons de la chance si nous n'avons qu'une semaine, ironisa Hiro-matsu. Voudriez-vous dire par là que votre fameux réseau d'espionnage n'existe plus, Yabu-san ? Vous devez certainement être au courant ? Ishido n'est-il pas en train de mobiliser ? Onoshi n'est-il pas lui aussi en train de mobiliser ? Ne sommes-nous pas prisonniers, ici ? » Yabu ne répondit pas.

« Eh bien ? » lui dit Toranaga.

Yabu dit : « Des indications prouvent que tout ce dont vous parlez a effectivement lieu et qu'il se passe même autre chose. Si nous n'avons que six jours, ce sera toujours ça, mais je crois que vous êtes bien trop rusé pour rester prisonnier ici. À moins que vous ne soyez entraîné dans une guerre, plus tôt que prévu.

— Si j'acceptais votre plan, m'accepteriez-vous comme chef ?

— Oui. Et quand vous serez vainqueur, je serai très honoré d'accepter Suruga et Totomi comme parties intégrantes de mon fief, à jamais.

— Totomi dépendra du succès de votre plan.

— D'accord.

— Vous m'obéirez ? Sur votre honneur ?

— Oui. Sur la *Bushido.* Par le Seigneur Bouddha, sur la vie de ma mère, de ma femme et de ma future postérité.

— Bien. Pissons sur ce marché. »

Il alla au bord des créneaux, grimpa sur le parapet. Le jardin intérieur s'étalait à vingt mètres en contrebas. Hiro-matsu retint sa respiration, époustouflé par la bravade de son maître. Il le vit se tourner et faire signe à Yabu de venir près de lui. Yabu obéit.

Le moindre contact aurait pu les envoyer dans la mort. Toranaga et Yabu écartèrent les pans de leur kimono et entrouvrirent leur pagne. Ils pissèrent ensemble, mêlant leur urine et la regardant arroser le jardin en une fine pluie de rosée. « Le dernier marché que j'ai scellé de cette façon a été conclu avec le Taikô lui-même, dit Toranaga, soulagé d'avoir pu vider sa vessie. C'était au moment où il avait décidé de me donner le Kwanto et les Huit Provinces. » Les jambes écartées sur le parapet, il remettait son pagne en place, aussi confortablement que s'il avait été dans le jardin et non pas perché comme un aigle, si haut.

« Vous avez peut-être raison, Kasigi Yabu. Vous pouvez peut-être m'aider comme j'ai aidé le Taikô. Sans moi, il ne serait jamais devenu Taikô.

— Je peux seulement vous aider à devenir seul régent. Je ne peux pas vous aider à devenir shôgun.

— Bien sûr. C'est le seul honneur que je ne cherche pas, quoi qu'en disent mes ennemis. » Il regarda Yabu, toujours sur le parapet, réajuster sa ceinture. Il fut vivement tenté de le pousser pour son insolence. Il préféra s'asseoir et péta avec force : « Ah, ça va mieux ! Comment va votre vessie, Main de Fer ?

— Fatiguée, Sire. Très fatiguée. » Le vieil homme s'écarta et alla la vider avec joie par-dessus les créneaux. Il ne se tint pas là où Yabu s'était tenu. Il était très heureux de ne pas avoir dû sceller le marché avec Yabu. Voilà un marché que je n'honorerai jamais. Jamais.

« Yabu-san, tout ceci doit rester secret. Je crois que vous devriez partir dans les deux ou trois jours qui suivent, dit Toranaga.

— Oui. Avec les fusils et le barbare, Toranaga-sama ?

— Oui. Vous irez sur le bateau. » Toranaga regarda Hiro-matsu : « Préparez la galère.

— Le bateau est prêt. Les fusils et les munitions sont toujours à bord, dit Hiro-matsu, le visage désapprobateur.

— Bien. »

Tu y es arrivé, avait envie de crier Yabu. Tu as les fusils l'Anjin-san, tout. Tu as tes six mois. Toranaga n'entrera jamais en guerre rapidement. Et si Ishido l'assassine dans les jours qui viennent, tu ne perds rien. Ô Bouddha, protégez Toranaga pendant que je serai en mer !

— Merci, dit-il avec grande sincérité. Vous n'aurez jamais d'allié plus fidèle. »

Quand Yabu fut parti, Hiro-matsu se retourna brusquement vers Toranaga : « C'était la pire des choses à faire. J'ai honte de ce marché. J'ai honte de voir que mes conseils comptent si peu. J'ai visiblement cessé de vous être utile et je suis très fatigué. Ce petit morveux sait qu'il s'est servi de vous comme d'une marionnette. Je crois que les dieux vous ont ensorcelé, Sire. Vous laissez Ishido nous faire honte ouvertement. Vous nous empêchez, moi et tous vos hommes, de vous protéger. Vous avez perdu le contrôle du Conseil, votre ennemi s'est joué de vous et vous pissez maintenant sur un marché solennel qui est aussi répugnant que ce plan. Vous scellez ce marché avec un homme qui ne connaît que le poison, la trahison, comme son père avant lui. » Il tremblait de rage. Toranaga ne répondit pas. Il le fixa calmement comme s'il n'avait rien dit. Hiro-matsu éclata : « Je vous pose des questions. Je vous insulte et vous ne savez que me fixer du regard ! Êtes-vous devenu fou ? Suis-je devenu fou ? Je vous demande la permission de me faire seppuku. Si vous ne me le permettez pas, autorisez-moi au moins à me raser la tête

et à devenir moine… n’importe quoi, n’importe quoi, mais laissez-moi en finir.

— Vous n’en ferez rien. Mais allez me chercher le prêtre barbare, Tsukku-san. »

Toranaga éclata de rire.

# 19

Le père Alvito descendait la colline à la tête de sa troupe habituelle de cavaliers. Ils étaient quarante ; tous habillés comme des prêtres bouddhistes, à l'exception du rosaire et du crucifix qui pendaient à leurs ceintures, tous Japonais, tous fils bien nés de samouraïs chrétiens, tous étudiants du séminaire de Nagasaki, qui l'avaient accompagné à Osaka.

Ils alliaient à une allure soutenue à travers les rues de la ville et se dirigeaient vers la Mission jésuite, une grande maison de style européen qui s'élevait près des quais. Le cortège passa les hautes portes de fer, pénétra dans la cour pavée et s'arrêta devant l'entrée principale. Les serviteurs attendaient pour aider le père Alvito à descendre de cheval. Ses éperons tintèrent sur les pierres. Il traversa le cloître, passa devant la petite chapelle. La porte de l'antichambre était ouverte. Il chassa son angoisse, prit sur lui et franchit le seuil.

« Est-il seul ?

— Non, Martin », dit le père Soldi. C'était un petit homme très doux, au visage grêlé. Il venait de Naples et était secrétaire du père visiteur depuis bientôt trente ans. « Le commandant Ferriera est avec Son Éminence. Oui, le paon est avec lui. Mais Son Éminence a dit que vous deviez entrer tout de suite. Qu'est-ce qui ne va pas, Martin ?

— Rien. »

Soldi grogna et retourna à son travail. Il taillait une plume d'oie.

« Rien, dit-il. Je finirai bien par le savoir.

— Oui », dit Alvito qui aimait cet homme, plus âgé que lui. Il se dirigea vers la porte du fond. Un feu de bois brûlait dans l'âtre et éclairait le lourd mobilier, soigneusement ciré. Un petit Tintoret, une Vierge à l'enfant, que le père visiteur avait apporté de Rome avec lui et qui enchantait Alvito, était suspendu au-dessus de la cheminée.

« Avez-vous revu l'Ingeles ? » lui demanda le père Soldi.

Alvito ne répondit pas et frappa à la porte.

« Entrez. »

Carlo Dell'Aqua, père visiteur d'Asie, était représentant personnel du général des jésuites. C'était un homme de soixante et un ans, Napolitain d'origine, de haute stature, aux cheveux blancs et tonsurés. Il portait une soutane orange, et une croix finement ouvragée pendait à son cou. « Ah, Martin, entrez, entrez. Un peu de vin ? dit-il, parlant le portugais avec le merveilleux accent chantant des Italiens. Vous avez vu l'Ingeles ?

— Non, Votre Éminence. Simplement Toranaga.

— Mauvais ?

— Oui.

— Un peu de vin ?

— Merci.

— Vraiment mauvais ? » demanda Ferriera. Le soldat était assis près du feu, dans un fauteuil de cuir à haut dossier. Il avait dans les trente ans, était mince, élancé, imposant.

« Je crois que c'est très mauvais, commandant. Toranaga a dit, par exemple, que le problème concernant le commerce de cette année pouvait attendre.

— Le commerce ne peut évidemment pas attendre, pas plus que moi, dit Ferriera. Je pars avec la marée.

— Vous n’avez pas vos lettres de mer. J’ai peur que vous ne deviez attendre.

— Je croyais que tout était arrangé depuis des mois. » Ferriera se mit à maudire les règlements japonais qui imposaient à tous bateaux sans exception des autorisations d’entrée et de sortie. « Nous ne devrions pas être liés par des règlements indigènes, stupides. Vous aviez dit que cette entrevue n’était qu’une formalité, pour rassembler tous les documents.

— Il aurait dû en être ainsi, mais j’avais tort. Peut-être vaudrait-il mieux que je m’explique…

— Je dois rentrer à Macao immédiatement pour préparer le Vaisseau noir. Nous avons déjà acheté pour un million de ducats de soies à la foire de février de Canton et nous transportons au moins cent mille onces d’or chinois. Je croyais m’être fait comprendre en vous disant que toutes les liquidités de Macao, Malacca et Goa, que tous les pennies empruntés par les marchands de Macao et les pères jésuites étaient investis dans cette entreprise. Tous les pennies.

— Nous sommes tout aussi conscients que vous de l’importance de cette affaire, dit Dell’Aqua sèchement.

— Je suis désolé, commandant, mais Toranaga est président du Conseil des régents et la coutume veut que nous allions le voir, dit Alvito. Il a dit qu’il n’approuvait pas les tentatives d’assassinat.

— Qui les approuverait, mon père ? dit Ferriera.

— De quoi parle Toranaga, Martin ? demanda Dell’Aqua. Est-ce une ruse ? Assassinat ? Qu’est-ce que ça a à voir avec nous ?

— Il m’a dit : pourquoi est-ce que vous les chrétiens, vous tentez d’assassiner mon prisonnier, le pilote ?

— Quoi ?

— Toranaga croit que la tentative visait l'Ingeles. Il a également dit qu'il y avait eu une autre tentative en prison. » Alvito regardait le soldat fixement.

« De quoi m'accusez-vous, mon père ? dit Ferriera. Une tentative d'assassinat ? Moi ? Dans la forteresse d'Osaka ? C'est la première fois que je viens au Japon.

— Vous n'êtes pas au courant, n'est-ce pas ?

— Je reconnais que plus vite l'hérétique sera mort, mieux ce sera, dit Ferriera froidement. Si les Hollandais et les Anglais commencent à semer leur merde en Asie, nous allons au-devant d'ennuis. Tous, tant que nous sommes.

— Nous sommes déjà dans de beaux draps, dit Alvito. Toranaga a commencé par dire qu'il avait appris de l'Ingeles, que d'incroyables bénéfices étaient réalisés par le *monopole* portugais sur le commerce chinois, que les Portugais vendent les soies, qu'ils sont seuls à pouvoir acheter en Chine, à des prix prohibitifs, en les payant avec de l'argent japonais, qu'ils sous-évaluent. Toranaga a dit : « Puisque l'hostilité existe entre la Chine et le Japon et que tout commerce direct est interdit, puisque les Portugais seuls ont la permission de faire ce commerce, les Portugais devront répondre – *par écrit* – aux accusations "d'usuriers" portées par le pilote. Il "invite" Votre Éminence à fournir un rapport aux régents sur les taux d'échange – argent contre soie, soie contre argent, or contre argent. Il a ajouté qu'il ne voyait, bien sûr, aucune objection, au fait que nous fassions de gros bénéfices pourvu qu'ils soient faits sur le dos des Chinois.

— Vous allez, bien sûr, rejeter une telle requête ? dit Ferriera.

— C'est très difficile.

— Alors, donnez un faux rapport.

— Notre position, fondée sur la confiance mutuelle, subirait un grave préjudice, dit Dell'Aqua.

— Pouvez-vous faire confiance à un Jap ? Bien sûr que non. Nos bénéfices doivent rester secrets. Putain d'hérétique !

— Je suis désolé de vous dire que Blackthorne semble particulièrement bien informé. »

Le père visiteur se tut.

« Qu'est-ce que ce Jap a encore dit ? » demanda Ferriera faisant semblant de ne s'être pas rendu compte de leur regard complice. Il aurait souhaité en savoir autant qu'eux.

« Toranaga me demande de lui fournir, pour demain midi, une carte du monde avec les lignes de démarcation entre le Portugal et l'Espagne, les noms des papes qui ont approuvé les traités, et leurs dates. Il "exige" d'ici trois jours une explication écrite de nos "conquêtes" dans le Nouveau Monde et, "simplement pour mon intérêt personnel" *dixit*, le montant d'or et d'argent rapatrié – il a en fait utilisé le mot de Blackthorne, "pillé" – du Nouveau Monde vers l'Espagne et le Portugal. Il exige également une autre carte indiquant l'étendue des empires espagnol et portugais il y a cent ans, cinquante ans, et aujourd'hui. Avec les positions exactes de nos bases de Malacca à Goa. Il les a toutes nommées précisément. Elles étaient écrites sur un morceau de papier. Et le nombre exact de mercenaires japonais employés dans chacune de nos bases. »

Dell'Aqua et Ferriera étaient suffoqués. « Il faut absolument refuser, cria le soldat avec colère.

— On ne peut rien refuser à Toranaga, répliqua Dell'Aqua.

— Je crois, Votre Éminence, que vous surestimez son importance, dit Ferriera. Il me semble que ce n'est qu'un despote parmi tant d'autres, juste un autre païen meurtrier, dont il ne faut pas avoir peur. Refusez ! Toute leur économie

s’effondrerait sans notre Vaisseau noir. Ils mendient pour avoir nos soies chinoises. Sans soie, pas de kimonos. Ils ont besoin de notre commerce. Que la peste soit sur Toranaga. Nous pouvons commercer avec les rois chrétiens. Comment s’appellent-ils ? Onoshi et Kiyama et les autres rois chrétiens de Kyushu. Nagasaki est là, après tout. Nous y sommes en position de force. Tout le commerce y transite.

— Impossible, commandant, dit Dell’Aqua. C’est votre premier voyage au Japon. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de nos problèmes, ici. Oui, ils ont besoin de nous, mais nous avons encore plus besoin d’eux. Sans les faveurs de Toranaga et d’Ishido, nous perdrions notre influence sur les rois chrétiens. Nous perdrions Nagasaki et tout ce que nous avons construit depuis cinquante ans. Avez-vous trempé dans cette tentative d’assassinat contre le pilote hérétique ?

— J’ai dit ouvertement à Rodrigues et à tous ceux qui voulaient l’entendre que l’Ingeles était un pirate dangereux risquant de contaminer toutes les personnes qui l’approcheraient. Qu’il fallait donc l’éliminer. Vous avez dit la même chose en employant des mots différents, Votre Éminence. Vous aussi, père Alvito. Le problème n’a-t-il pas été évoqué durant cette entrevue avec Onoshi et Kiyama, il y a deux jours ? N’avez-vous pas dit que le pilote était dangereux ?

— Oui, mais…

— Mon père, pardonnez-moi, mais il est parfois nécessaire que des soldats fassent le devoir de Dieu du mieux qu’ils peuvent. Pour tout vous dire : j’étais furieux que Rodrigues n’ait pas provoqué un “accident” pendant la tempête. Par le corps du Christ, regardez ce que ce diable d’Ingeles a fait à Rodrigues. Ce pauvre fou lui est reconnaissant de lui avoir sauvé la vie quand ce n’était qu’une ruse pour gagner sa confiance. Rodrigues n’a-t-

il pas été fou de laisser l'hérétique usurper sa place sur le gaillard d'arrière, en manquant en plus se faire tuer ? Quant à la tentative dans la forteresse, qui sait ce qui s'est passé ? Ça a dû être commandé par un indigène. C'est une ruse des Japs. Je ne suis pas mécontent qu'ils aient essayé. Je suis simplement écœuré qu'ils aient échoué. Quand je m'occuperai de sa disparition, vous pouvez être sûr qu'il disparaîtra. » Alvito buvait son vin à petites gorgées. « Toranaga a dit qu'il envoyait Blackthorne à Izu.

— La péninsule à l'est ? demanda Ferriera.

— Oui.

— Par terre ou par mer ?

— Par mer.

— Très bien. Je regrette de vous le dire, mais ils vont peut-être tous disparaître au cours d'une regrettable tempête. »

Alvito dit froidement : « Je regrette de vous le dire à mon tour, mais Toranaga m'a dit, je vous livre ses mots exacts : « Un garde surveillera le pilote, Tsukku-san. Si un accident lui arrive, une enquête sera faite. Si par hasard un chrétien ou quelqu'un d'indirectement associé aux chrétiens en est responsable, il est fort possible que les édits d'expulsion soient réexaminés et tout à fait possible que les églises chrétiennes, les écoles soient immédiatement fermées. »

Dell'Aqua dit : « Dieu fasse que ça ne se produise pas !

— Du bluff tout ça ! ricana Ferriera.

— Non, vous avez tort, commandant. Toranaga est aussi habile qu'un Machiavel et aussi impitoyable qu'un Attila. » Alvito se tourna vers Dell'Aqua. « Ce serait si facile de nous blâmer si quoi que ce soit arrivait à l'Ingeles.

— Oui.

— Vous devriez peut-être remonter à la source du problème. Éliminer Toranaga, dit Ferriera brutalement.

— Le moment n'est pas à la plaisanterie, dit le père visiteur.

— Ce qui a si bien marché en Inde, en Malaisie, au Brésil, au Pérou, au Mexique et ailleurs réussira ici. Je l'ai moi-même fait une douzaine de fois avec l'aide de mercenaires japonais à Malacca et à Goa. Je n'ai pas votre influence ni votre savoir. Nous nous servons des rois chrétiens. Nous aiderons l'un d'entre eux à éliminer Toranaga s'il devient un obstacle. J'irai voir Kiyama. Père Alvito, si vous voulez bien me servir d'interprète…

— Vous ne pouvez comparer les Japonais aux Indiens ou à ces sauvages analphabètes d'Incas. Vous ne pouvez diviser et gouverner ici. Le Japon ne ressemble à aucune autre nation.

— Pas du tout…, dit Dell'Aqua d'un air fatigué. Je dois vous demander formellement, commandant, de ne pas vous immiscer dans les affaires intérieures de ce pays.

— D'accord. Oubliez, je vous prie, ce que je viens de dire. Heureusement que les tempêtes sévissent, à cette époque de l'année.

— Si une tempête éclate, c'est la grâce de Dieu. Mais vous *n'attaquerez pas* le pilote.

— Oh ?

— Pas plus que vous n'ordonnerez à quelqu'un de l'attaquer.

— Je suis lié par serment à *mon* roi pour détruire les ennemis de la couronne. L'Ingeles est un ennemi national. Un parasite, un pirate, un hérétique. Si je décide de l'éliminer, c'est mon affaire. Je suis commandant du Vaisseau noir cette année, et donc gouverneur de Macao et donc investi de pouvoirs semi-régaliens en ces eaux. Si je veux l'éliminer lui, Toranaga, ou qui que ce soit d'autre, je le ferai.

— Vous ne tiendriez donc pas compte de mes conseils. Vous risqueriez ainsi l'excommunication ?

— C'est hors votre juridiction. C'est un problème temporel, pas spirituel.

— La position de l'Église est si regrettablement mêlée à la politique et au commerce de la soie que tout engage sa sécurité. Tant que je vivrai, personne ne mettra en danger le futur de notre Sainte Mère l'Église ici !

— Merci d'être aussi explicite, Votre Éminence. J'essaierai à l'avenir de mieux comprendre les problèmes japonais.

— Je vous le conseille. Pour nous tous. Le christianisme n'est toléré ici que parce que les *daimyôs* sont intimement persuadés que s'ils nous expulsent et qu'ils chassent la Foi, les Vaisseaux noirs ne reviendront jamais plus. Nous, les Jésuites, sommes particulièrement recherchés et avons de l'influence parce que nous sommes les seuls à parler japonais et portugais. Nous pouvons donc jouer les arbitres dans les questions commerciales. Quant à la Foi, ce qu'ils croient n'est *malheureusement* pas vrai. Je suis sûr que le commerce continuerait quelle que soit notre position et celle de l'Église, parce que les marchands portugais sont bien plus préoccupés par leurs intérêts égoïstes que par la Gloire de Dieu.

— Les intérêts égoïstes de notre clergé qui veut – au point de demander à Sa Sainteté les pleins pouvoirs – nous contraindre à faire route vers les ports de son choix, à traiter avec les *daimyôs* de son choix, sont peut-être tout aussi évidents !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, commandant ?

— Je n'ai pas oublié que vous aviez demandé, il y a trois ans, au vice-roi de Goa d'annuler le Vaisseau noir et de ne l'envoyer que lorsque vous le décideriez. Vers le port de votre choix. Il est

cependant passé outre, considérant vos désirs comme une ingérence inadmissible.

— C'était pour créer une crise économique au milieu de cette guerre stupide contre la Chine et la Corée. C'était pour refréner le Taikô. Si vous coopérez avec nous, suivez nos conseils. Tout le Japon sera chrétien dans une génération ! Qu'y a-t-il de plus important ? Le commerce ou le salut des âmes ?

— Le salut des âmes. Mais puisque vous m'avez éclairé sur les affaires japonaises, laissez-moi les replacer dans leur perspective correcte. L'argent japonais nous donne les soies et l'or chinois. Les immenses bénéfices que nous en tirons et que nous transférons sur Malacca et Goa, puis sur Lisbonne, soutiennent tout notre empire asiatique, tous nos forts, toutes nos missions, toutes nos expéditions, tous nos missionnaires, toutes nos découvertes et paient la plupart sinon la totalité de nos engagements européens, empêchant les hérétiques d'arriver en Asie. Qu'y a-t-il de plus important ? La chrétienté espagnole, portugaise et italienne ou la chrétienté japonaise, mon père ? »

Dell'Aqua regarda le soldat. « Une fois pour toutes, vous-ne-vous-mêlerez-pas-des-affaires-intérieures-de-ce-pays !

— Et si l'on… si l'on m'empêche d'agir, que proposez-vous pour l'hérétique ? Ou pour Toranaga ? »

Dell'Aqua s'assit, croyant qu'il avait gagné. « Je ne sais pas pour l'instant. L'idée seule d'éliminer Toranaga me semble comique et risible. Il est de notre côté, en faveur d'un commerce toujours plus florissant. » Il baissa la voix. « Et donc en faveur de vos bénéfices toujours plus florissants.

— Et des *vôtres,* dit Ferriera, à nouveau mordant et hargneux.

— Nos bénéfices sont destinés, comme vous le savez très bien, à l'œuvre de Dieu. » Dell'Aqua se versa du vin et dit pour

le calmer : « Allez, Ferriera, ne nous bagarrons pas de la sorte. Vous pouvez me croire. Toranaga nous est indispensable. Sans lui pour faire obstacle aux autres régents, le pays entier retournerait à l'anarchie.

— Oui, c'est vrai, commandant…, dit Alvito. Je ne comprends toujours pas pourquoi il est encore dans la forteresse, pourquoi il a accepté que l'entrevue soit reportée. Il doit certainement savoir qu'Osaka est plus fermée que la ceinture de chasteté de la dame du chevalier jaloux. Il aurait dû s'en aller il y a plusieurs jours. »

Ferriera dit : « S'il est indispensable, pourquoi soutenir Onoshi et Kiyama ? Ces deux-là ne se sont-ils pas rangés du côté d'Ishido ? Contre lui ? Pourquoi ne leur conseillez-vous pas le contraire ? Avec une menace d'excommunication à la clef ? »

Dell'Aqua soupira. « J'aimerais que ce soit aussi simple. Rien ne se fait de cette manière-là, au Japon. Ils détestent les ingérences extérieures dans leurs affaires privées. Même une suggestion de notre part doit être offerte avec la plus extrême délicatesse. »

Ferriera vida son gobelet d'argent, se versa encore un peu de vin et se calma, sachant qu'il avait besoin d'avoir les jésuites avec lui. Sans eux comme interprètes, il était perdu.

La main de Ferriera se posa sur le pommeau de sa rapière. « Par le sang du Christ, mon Vaisseau noir partira à temps de Macao, ira jusqu'à Nagasaki, puis repartira avec la mousson vers le sud, vers Goa et le pays ! » Il ajouta silencieusement « Même si je dois brûler tout le Japon, tout Macao et toute la Chine pour ça, par la Sainte Vierge !

— Nos prières sont, bien sûr, avec vous, répliqua Dell'Aqua en pensant ce qu'il disait. Nous savons l'importance de votre voyage.

— Qu’est-ce que vous suggérez ? Je suis coincé sans ces autorisations portuaires, sans sauf-conduits. On ne peut pas éviter les régents ? Il y a peut-être un autre moyen. »

Dell’Aqua secoua la tête. « Martin, vous qui êtes notre expert commercial ?

— Je suis désolé, mais c’est impossible », dit Alvito. Il avait écouté cette discussion enflammée avec une indignation contenue. « Je suis sûr que dans un jour ou deux tout sera réglé, commandant. Une semaine au plus. Toranaga a pas mal de problèmes à l’heure actuelle. Tout sera réglé. J’en suis certain.

— J’attendrai une semaine. Pas plus », dit Ferriera. Son ton de voix chargé de menace faisait peur. « J’aimerais bien mettre la main sur l’hérétique. Je lui ferais cracher la vérité. Toranaga a-t-il dit quelque chose de cette prétendue escadre ? D’une escadre ennemie ?

— Non.

— J’aimerais bien savoir la vérité. Parce qu’en mer, chargé comme le serait mon Vaisseau noir, n’importe quelle frégate ennemie – ou cette putain hollandaise d’*Érasme* – pourrait sans difficulté me faire abattre le pavillon impérial du Portugal. Il vaudrait mieux que l’Ingeles ne prenne pas la mer sur son bateau avec des canonniers, de la poudre et des munitions à bord. Quand est-ce que Blackthorne part pour Izu ?

— Toranaga ne l’a pas dit, répondit Alvito. J’ai l’impression que c’est pour très bientôt.

— Aujourd’hui ?

— Les régents se réunissent dans quatre jours. Je crois que ce sera plutôt après la réunion. »

Dell’Aqua dit : « Blackthorne ne doit pas être inquiété, pas plus que Toranaga.

— Vous serez informé, commandant, dès que j’aurai la réponse de Toranaga.

— Merci. »

Ferriera parti, le père visiteur demanda d’une voix angoissée : Martin, qu’est-ce qu’a encore dit Toranaga ?

— Il veut une explication par écrit sur la contrebande d’armes et ces conquistadores. Toranaga était amical, gentil, mais… je ne l’avais jamais vu comme ça.

— D’où ce maudit Anglais tire-t-il ses informations ?

— J’aimerais bien le savoir.

— Ces dates et ces noms. Vous ne vous êtes pas trompé ? Il les a dits exactement comme ça ?

— Non. Votre Éminence. Les noms étaient écrits sur un morceau de papier. Il me les a montrés.

— C’était son écriture ?

— Non. Les noms étaient écrits, phonétiquement, en japonais.

— Nous devons savoir qui traduit pour Toranaga. Il doit être excellent. Ce n’est certainement pas un des nôtres. Ce ne peut pas être le frère Manuel, n’est-ce pas ?

— Non. Manuel est toujours à Kyushu. Qu’il brûle dans les flammes éternelles. Il est toujours un fervent adversaire de Toranaga. Il ne l’aiderait jamais. Heureusement, il n’a jamais eu accès à aucun secret politique. L’interprète était la dame Maria dit Alvito, en utilisant le nom de baptême de Toda Mariko.

— C’est Toranaga qui vous l’a dit ?

— Non, Votre Éminence. Mais on m’a dit qu’elle est venue à la forteresse et qu’on l’a vue en compagnie de l’Ingeles.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— De source très bien informée.

— Bien, dit Dell'Aqua. Peut-être que Dieu est avec nous. Faites-la venir, tout de suite.

— Je l'ai déjà vue. Je me suis débrouillé pour la rencontrer par hasard. Elle était toujours aussi délicieuse, pieuse et respectueuse, mais elle m'a sèchement dit avant que je n'aie eu la moindre possibilité de la questionner : « Bien sûr, l'empire est « un pays très secret, mon père. Il y a des choses qui, par « coutume, doivent rester secrètes. En est-il de même au « Portugal, dans la Compagnie de Jésus ? »

— Vous êtes son confesseur ?

— Oui. Mais elle ne dira rien.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a été visiblement prévenue et a reçu interdiction de raconter quoi que ce soit. Je les connais trop bien. En ce domaine précis, l'influence de Toranaga sera plus forte que la nôtre.

— Sa foi est-elle si faible ? Certainement pas. Elle deviendra nonne un jour. Elle sera peut-être même la première abbesse japonaise.

— Oui. Mais elle ne vous dira rien maintenant.

— L'Église est en danger. C'est important, peut-être trop important, dit Dell'Aqua. Elle devrait comprendre ça. Elle est trop intelligente pour ne pas comprendre.

— Ne mettez pas, je vous en prie, sa foi à l'épreuve. Nous devons perdre. Elle m'a averti.

— Ce serait peut-être bien pour elle d'être mise à l'épreuve. Pour son propre salut.

— C'est à vous de prendre la décision. Mais j'ai bien peur qu'elle ne doive obéir à Toranaga, Votre Éminence. Pas à nous.

— Je penserai à Maria. »

Que sait vraiment l'hérétique ?

Pendant plus d'une heure, Son Éminence resta assise immobile dans son fauteuil de cuir à haut dossier, fixant le feu. Alvito attendit patiemment près de la bibliothèque, les mains sur le ventre.

Dell'Aqua finit par se lever, s'étira et alla vers la fenêtre. « Eh bien, Martin, il semble que nous ayons du pain sur la planche. » Dell'Aqua se mit à faire les cent pas. « Pour ce qui est du pilote anglais : si nous ne le protégeons pas, il sera tué et nous risquons de perdre les faveurs de Toranaga. Si nous nous arrangeons pour le protéger, il finira par se pendre lui-même. Mais oserons-nous attendre ? Sa présence est un danger pour nous. Nous ne pouvons prédire les dégâts qu'il peut causer avant cette date bénie. Peut-on aider Toranaga à l'éliminer ? Nous pourrions peut-être le convertir ? »

Alvito cligna des yeux : « Quoi ?

— Il est intelligent. Il sait beaucoup de choses sur le catholicisme. Les Anglais ne sont-ils pas, au fond d'eux-mêmes, catholiques ? La réponse est affirmative si leur roi ou leur reine est catholique. Les Anglais se moquent de la religion. Ils sont fanatiquement contre nous en ce moment, mais n'est-ce pas à cause de l'Armada ? Peut-être que Blackthorne peut être converti ? Ce serait la solution idéale, pour la Gloire de Dieu. Pour sauver une âme de la damnation vers laquelle elle court très certainement. Pour ce qui est de Toranaga : nous allons lui donner les cartes qu'il réclame. Nous allons tout lui expliquer les "sphères" d'influence. Dites-lui que je serai très honoré de le faire par écrit. Je lui donnerai les cartes dès que possible. Il faut que je vérifie les faits en allant à Macao. Pourrait-il nous accorder un délai raisonnable ? Vous lui direz en même temps que vous êtes au plaisir de lui annoncer que le Vaisseau noir

arrivera trois semaines en avance, avec la plus importante cargaison de soie et d'or jamais vue, que toutes nos marchandises et… (il réfléchit un instant), et qu'au moins trente pour cent de toute la cargaison sera vendue par l'intermédiaire de son courtier.

— Votre Éminence, le commandant ne voudra pas partir en avance et ne voudra pas non plus…

— Vous avez pour responsabilité d'obtenir de Toranaga les autorisations portuaires de Ferriera. Allez le voir tout de suite avec ma réponse. Qu'il soit impressionné par notre rapidité. N'est-ce pas l'une des choses qu'il admire le plus ? Avec ses autorisations en poche, Ferriera nous concédera cette arrivée anticipée, cette saison. Quant au courtier, quelle différence y a-t-il pour le commandant entre un indigène et un autre ? Il obtiendra quand même son pourcentage.

— Mais Sire Onoshi et sire Kiyama se divisent généralement le courtage entre eux. Je ne sais s'ils seront d'accord.

— Alors, résolvez le problème. Toranaga acceptera un retard pour obtenir une concession. Les seules concessions dont il ait besoin sont le pouvoir, l'influence et l'argent. Que peut-on lui donner ? Nous ne pouvons pas lui livrer les *daimyôs* chrétiens. Nous…

— Pas encore, dit Alvito.

— Même si nous le pouvions. Je ne sais toujours pas si nous serions obligés de le faire ou si nous le ferions volontairement Onoshi et Kiyama sont ennemis, mais ils se sont ligués contre Toranaga parce qu'ils sont sûrs qu'il éliminera l'Église, qu'il les éliminera, s'il arrive à prendre le contrôle du Conseil.

— Je ne partage pas votre confiance, Martin. Nous ne devons pas oublier ça, parce que Kiyama et Onoshi sont chrétiens. Nous ne pouvons pas les offenser. La seule concession que nous

pouvons faire à Toranaga est d'ordre commercial. C'est un fanatique du commerce, mais il ne s'en est jamais occupé personnellement. Ce que je suggère pourrait le pousser à nous garantir un délai qui deviendrait par la suite permanent. Vous savez combien les Japonais aiment ce genre de solutions, un gros bâton brandi bien haut et les deux partis faisant semblant d'en ignorer l'existence, n'est-ce pas ?

— De mon point de vue, il n'est pas sage, politiquement parlant, pour sire Onoshi et sire Kiyama de se retourner en ce moment contre Toranaga. Ils devraient suivre le vieux proverbe qui dit de toujours se ménager une voie de salut, non ? Je pourrais leur suggérer qu'une offre de vingt-cinq pour cent à Toranaga – chacun aurait ainsi une part égale – serait une décision anodine qui ferait oublier leur prise de parti "provisoire" en faveur d'Ishido.

— Ishido ne leur ferait plus confiance et nous en voudrait encore plus quand il découvrirait le pot aux roses.

— Ishido nous déteste. Ishido ne leur fait pas plus confiance qu'ils ne lui font confiance. Nous ne savons pas pourquoi ils se sont rangés à ses côtés. Avec l'accord d'Onoshi et de Kiyama, nous pourrions formuler la proposition comme si elle venait de *nous* et maintenir ainsi le statu quo entre Ishido et Toranaga. Nous pouvons en privé informer Toranaga de leur générosité. » Dell'Aqua mit en balance les qualités et les défauts du plan et finit par dire : « Excellent. Mettez-le tout de suite à effet. Pour ce qui est de l'hérétique ? Donnez ses carnets à Toranaga aujourd'hui. Retournez immédiatement auprès de lui. Dites-lui que les carnets nous ont été envoyés secrètement.

— Comment expliquer le retard mis à les lui apporter ?

— Pas d'explication. La vérité, simplement : ils nous ont été apportés par Rodrigues. Aucun de nous n'avait réalisé que ce

paquet cacheté contenait les cartes manquantes. Nous ne l'avons en fait pas ouvert pendant deux jours. On les a oubliés dans ce remue-ménage autour de l'hérétique. Les carnets prouvent que Blackthorne est un pirate, un voleur et un traître. Ses propres mots le condamneront une fois pour toutes. Ce ne sera bien sûr que justice divine. Dites la vérité à Toranaga. Que Mura les a donnés au père Sebastio, comme ça s'est effectivement passé, qui nous les a envoyés en sachant que nous saurions quoi en faire. Ceci blanchit Mura, le père Sebastio, tout le monde. Je suis sûr que Toranaga comprendra que nous avions ses intérêts à cœur. Sait-il que Yabu a conclu un arrangement avec Ishido ?

— Je crois, oui, Votre Éminence. Mais la rumeur circule que Toranaga et Yabu sont de nouveaux amis.

— Je ne ferai pas confiance à ce suppôt de Satan.

— Je suis certain que Toranaga non plus ne lui fait pas confiance et que Yabu n'a pas conclu de marché avec lui. »

# 20

Blackthorne était voluptueusement allongé sur le ventre, à demi enveloppé dans un kimono de coton. Sa tête reposait sur ses bras. La fille lui massait le dos, tâtait ses muscles de temps à autre, calmait sa peau et son esprit. Elle le faisait ronronner de plaisir. Une autre fille versait du saké dans une petite tasse de porcelaine. Une troisième portait un plateau en laque sur lequel étaient disposés un panier débordant de poisson séché à la portugaise, une autre bouteille de saké et quelques paires de baguettes.

*« Nan desu ka*, Anjin-san ?

— Je ne peux pas le dire en *nihon-go,* Rako-san. » Il sourit à la fille qui lui offrait le saké et désigna la tasse. « Comment ça s'appelle ? *Namae ka ?*

— *Sabazuki. »* Elle répéta trois fois le mot. Il fit de même. Asa lui offrit alors le poisson, mais il secoua la tête. « *Iyé. Domo. »* Il ne savait pas comment dire : « Je suis rassasié. » Il essaya de se faire comprendre en disant : « Pas faim, maintenant.

— *Ah ! Ima hara hette wa oranu* », lui expliqua Asa en le corrigeant. Il répéta la phrase plusieurs fois et elles se mirent à rire de sa prononciation. Je n'arriverai jamais à apprendre cette langue, pensa-t-il. Je ne trouve aucune similitude avec les mots anglais, portugais ou latins.

« Anjin-san ? » Asa lui présenta le plateau encore une fois. Il secoua la tête et posa gravement sa main sur son ventre, mais il accepta quand même le saké et l'avala. Sono, la fille qui lui massait le dos, s'était arrêtée. Il lui saisit la main, la mit sur son

cou et fit semblant de grogner de plaisir. Elle comprit tout de suite et se remit au travail. Chaque fois qu'il avait terminé sa tasse, elles la remplissaient aussitôt. Tout doux, pensa-t-il, c'est la troisième fiasque que je termine et je sens déjà la chaleur m'envahir le bout des orteils.

Asa, Sono et Rako étaient arrivées avec l'aube. Elles lui avaient servi du *cha* – le père Domingo lui avait appris que les Chinois l'appelaient parfois *t'ee.* Il avait dormi d'un sommeil mouvementé après l'épisode de l'assassin, mais la boisson chaude et piquante l'avait remis d'aplomb. Elles avaient apporté de petites serviettes chaudes, roulées, légèrement parfumées, et Rako lui avait montré comment les utiliser, en les passants sur le visage et sur les mains. Puis elle l'avait escorté avec ses quatre samouraïs jusqu'aux bains de vapeur et l'avait remis entre les mains des baigneurs. Pendant qu'on lui donnait son bain, qu'on lui lavait les cheveux, qu'on lui coupait la barbe et qu'on le massait, ses quatre gardes avaient sué, stoïquement. Après cette séance, il se sentit miraculeusement renaître. On lui donna un autre kimono de coton qui lui descendait à mi-genoux, des tabis propres. Les filles l'attendaient. Elles le conduisirent dans une autre pièce où se trouvaient Mariko et Kiri.

Mariko avait alors dit que sire Toranaga avait décidé d'envoyer, d'ici quelques jours, l'Anjin-san dans une de ses provinces pour se reposer, que sire Toranaga était très content de lui et qu'il n'avait aucun besoin de s'inquiéter, car il se trouvait à présent sous sa protection personnelle. L'Anjin-san serait assez aimable de dessiner les cartes et de mettre au point les renseignements qu'elle devait transmettre. Il y aurait d'autres entrevues avec le maître, qui avait promis qu'elle répondrait bientôt à toutes les questions que l'Anjin-san

souhaiterait poser. Sire Toranaga était très impatient de voir l'Anjin-san apprendre le japonais tout comme il était très impatient de tout savoir du monde extérieur, de la navigation et de la vie de la mer.

Blackthorne avait ensuite été conduit auprès du docteur qui, à la différence des samouraïs, portait les cheveux coupés au ras du crâne. Blackthorne détestait les docteurs, mais celui-là était doux et incroyablement propre. Il le tâta soigneusement, l'ausculta poliment, tint son poignet pour lui prendre le pouls, lui regarda les yeux, la bouche et les oreilles, lui tapota les genoux, le dos et la poitrine. Un docteur européen ne regardait que votre langue et demandait : « Où avez-vous mal ? » Puis il vous saignait pour expulser toutes les saletés de votre sang et vous donnait un émétique pour purger vos entrailles. Blackthorne détestait être purgé et saigné. C'était chaque fois pire que la fois précédente. Mais ce docteur n'avait pas de scalpel ou de pot à saignement. Il n'avait même pas cette horrible odeur chimique qui, normalement, entourait les autres. Son cœur s'était donc mis à battre plus paisiblement. Il s'était un peu détendu.

Les doigts du docteur touchèrent interrogativement les cicatrices qu'il avait à la cuisse. Blackthorne imita le bruit du fusil. Une balle de mousquet avait un jour traversé sa chair. Le docteur dit : *« Ah so desu* », et hocha la tête. Il finit par parler à Rako qui acquiesça, salua et remercia.

*« Ichi ban ?* avait demandé Blackthorne qui voulait savoir s'il allait bien.

— *Hai*, Anjin-san.

— *Honto ka ?*

— *Honto. »*

Quel mot utile, *honto* – « c'est vrai ? » « Oui, c'est vrai », pensa Blackthorne. « *Domo,* docteur-san.

— *Do itamashité* », répondit le docteur en saluant. Il n'y a vraiment pas de quoi. Blackthorne lui rendit son salut. Les filles l'emmenèrent. Une fois de retour, sur ses nattes épaisses, son kimono de coton défait et Sono lui caressant le dos, il se souvint d'avoir été nu chez le docteur devant toutes ces filles et ces samouraïs et de n'avoir ressenti aucune honte.

*« Nan desu ka,* Anjin-san ? » lui demanda Rako. Pourquoi riez-vous ? Ses dents blanches brillaient. Ses sourcils étaient épilés et dessinés en forme de croissant, ses cheveux noirs arrangés en un énorme chignon au-dessus de sa tête. Elle portait un kimono rose à fleurs et un obi gris-vert.

« Parce que je suis heureux, Rako-san. Mais comment vous le dire ? Comment vous dire que j'ai ri parce que je suis heureux, que j'ai l'esprit léger et libre pour la première fois depuis mon départ de la maison. Parce que mon dos se sent bien. Parce que je me sens totalement bien. Parce que je suis parvenu à avoir l'oreille de Toranaga, que j'ai mis dans le mille, que j'ai coulé ces maudits Jésuites et ces vérolés de Portugais. » Il se leva précipitamment, resserra les pans de son kimono et se mit à danser une *hornpipe* échevelée en chantant un refrain de marins. Rako et ses compagnes étaient stupéfaites. Le panneau coulissant s'ouvrit et les gardes regardèrent le spectacle, aussi ahuris. Blackthorne dansa et chanta d'une voix tonitruante, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Il éclata alors de rire et s'effondra. Les filles tapèrent des mains et Rako tenta de l'imiter, échouant lamentablement parce que les pans de son kimono la gênaient. Les autres se levèrent et le persuadèrent de leur montrer comment il s'y prenait. Il essaya. Les filles se tenaient

en ligne devant lui, le regardaient. Elles avaient relevé leurs kimonos. Mais elles n'y arrivèrent pas.

Les gardes, tout à coup, devinrent solennels et se mirent à saluer très bas. Toranaga se tenait dans l'encadrement de la porte, flanqué de Mariko, de Kiri et de ses éternels samouraïs. Toutes les filles s'agenouillèrent, posèrent leurs mains à plat sur le sol et saluèrent, mais les rires ne disparurent pas pour autant. La peur ne se lisait pas sur leurs visages. Blackthorne salua poliment.

*« Konnchi wa,* Toranaga-sama.

— Konnichi wa, Anjin-san.

— Mon maître demande ce que vous étiez en train de faire, senhor ?

— Ce n'était qu'une danse, Mariko-san, dit Blackthorne, se sentant bête. Ça s'appelle une *hornpipe.* C'est une danse de marins. Nous chantons des refrains de mer – des chansons – en même temps. J'étais simplement heureux. C'était peut-être le saké. Je suis désolé. J'espère ne pas avoir dérangé Toranaga-sama.

— Mon maître dit qu'il aimerait beaucoup vous voir danser cette danse en chantant cette chanson.

— Maintenant ?

— Oui, bien sûr. »

Toranaga s'assit en tailleur et sa petite cour s'installa.

Tu y es, crétin, se dit Blackthorne. Voilà ce qui arrive quand on ne fait pas attention. Tu dois, à présent, passer aux actes. Tu n'as plus de voix. Tes pas sont gauches et maladroits.

Il resserra les pans de son kimono et se lança quand même, avec grâce. Il se mit à pivoter, à tourner, à sauter. Sa voix tonnait, grondait, joyeuse.

Grand silence.

« Mon maître dit qu'il n'a jamais rien vu de tel.

— *Arigato goziemashita !* » dit Blackthorne, en nage. Toranaga mit ses épées de côté, remonta les pans de son kimono et vint près de lui. « Sire Toranaga veut apprendre à danser votre danse.

— Pardon ?

— Apprenez-la-lui, s'il vous plaît. »

Blackthorne s'exécuta. Il lui montra les pas de base que Toranaga maîtrisa très vite. Blackthorne était tout à fait impressionné par l'agilité de cet homme d'âge certain, au gros ventre et aux fesses rebondies. Il chanta et dansa et Toranaga se joignit à lui, hésitant, à la grande joie des spectateurs. Il enleva son kimono, croisa les bras et se mit à danser à côté de Blackthorne avec un égal enthousiasme. Blackthorne, lui aussi, ôta son kimono et chanta plus fort. Il fit, pour finir, un petit saut en deux temps trois mouvements et s'arrêta. Il applaudit et salua Toranaga. Ils applaudirent tous leur maître. Toranaga s'assit au milieu de la pièce. Rako se précipita vers lui pour l'éventer ; les autres ramassèrent son kimono. Mais Toranaga le tendit à Blackthorne et en prit un ordinaire à la place. Mariko dit : « Mon maître serait heureux de vous voir accepter ceci en cadeau », elle ajouta : « On considère comme un très grand honneur le fait de recevoir un kimono de son suzerain, même si ce kimono est très vieux.

— *Arigato goziemashita.* Toranaga-sama. » Blackthorne salua profondément puis dit à Mariko : « Je comprends très bien l'honneur qu'il me fait, Mariko-san. Remerciez sire Toranaga, je vous prie, en employant les mots d'usage que je ne connais malheureusement pas encore. Dites-lui que je le garderai

précieusement et que je chérirai encore plus l'honneur qu'il m'a fait en dansant avec moi. »

Kiri et ses servantes aidèrent respectueusement Blackthorne à enfiler le kimono de leur maître et lui montrèrent comment en nouer la ceinture. Le kimono était en soie brune, avec les cinq insignes pourpres. La ceinture était en soie blanche.

« Sire Toranaga dit qu'il a beaucoup aimé votre danse. Un jour, il vous apprendra l'une des nôtres. Il aimerait que vous appreniez le japonais le plus vite possible.

— Et moi donc ? Pouvez-vous lui demander quand est-ce qu'on me rendra mon bateau ?

— Senhor ?

— Mon bateau, senhora. Demandez-lui, je vous prie, quand est-ce que je récupérerai mon bateau. Toute la cargaison a été déchargée. Il y avait vingt mille ducats dans le coffre-fort. Je suis sûr qu'il comprendra que nous sommes des marchands. Bien que nous appréciions son hospitalité, nous aimerions quand même faire du commerce – avec les marchandises que nous avons apportées de notre pays – et retourner chez nous. Il va nous falloir au moins dix-huit mois pour faire la route de retour.

— Mon maître dit que vous n'avez pas à vous inquiéter. Tout sera fait dès que possible. Vous devez d'abord être fort et en bonne santé. Vous partez au crépuscule.

— Senhora ?

— Sire Toranaga a dit que vous partiez au crépuscule, senhor. Me suis-je mal exprimée ?

— Non, non, pas du tout, Mariko-san. Mais vous m'avez dit il y a une heure que je ne partais que dans quelques jours.

— Oui, mais il vient de dire que vous partiez cette nuit. Mon maître dit que c'est mieux et plus pratique pour vous. Pas

besoin de vous inquiéter, Anjin-san. Vous êtes sous sa protection. Il envoie la dame Kiritsubo à Yedo pour y préparer son retour. Vous partirez avec elle.

— Remerciez-le, s'il vous plaît. Est-il possible de faire libérer le frère Domingo ? Cet homme possède un immense savoir.

— Mon maître dit qu'il est désolé. Il est allé immédiatement le faire chercher, hier, quand vous le lui avez demandé, mais il était déjà mort. » Blackthorne était atterré. « Comment est-il mort ?

— Mon maître dit qu'il est mort quand on a appelé son nom.

— Pauvre homme !

— Mon maître dit que la vie et la mort sont deux mêmes choses. L'âme du prêtre attendra le quarantième jour pour renaître. Pourquoi être triste ? Telle est la loi immuable de la nature. »

Blackthorne chassa sa tristesse et concentra ses pensées sur Toranaga et le présent. « Puis-je lui demander si mon équipage… » Il s'arrêta, car Toranaga regardait ailleurs. Un jeune samouraï entra en hâte dans la pièce, salua et attendit.

*« Nanja ? »*

Blackthorne ne comprit rien. Il lui sembla pourtant entendre le nom du père Alvito : « Tsukku-san. » Il vit le regard de Toranaga se poser sur lui et remarqua l'ébauche d'un sourire. Il se demanda s'il avait effectivement envoyé quelqu'un chercher le prêtre. Je l'espère, pensa-t-il. J'espère aussi qu'Alvito est dans la fiente jusqu'au cou. L'est-il, oui ou non ? Blackthorne ne posa pas la question à Toranaga, bien qu'il en fût très tenté.

*« Kare ni matsu yoni,* dit Toranaga sèchement.

— *Gyoi. »* Le samouraï salua et sortit. Toranaga se tourna vers Blackthorne.

*« Nanja,* Anjin-san ?

— Vous disiez, capitaine ? dit Mariko. Au sujet de votre équipage.

— Oui. Est-ce que Toranaga-sama peut aussi le prendre sous sa protection ? Peut-il veiller à ce qu'il soit bien traité ?

Est-il, lui aussi, envoyé à Yedo ? » Elle le lui demanda. Toranaga ficha ses épées dans la ceinture de son kimono. « Mon maître dit que tout a été prévu. Vous n'avez pas à vous inquiéter pour eux.

— Est-ce que mon bateau est en sécurité ? Est-ce qu'on s'en occupe ?

— Oui. Il dit que le bateau est déjà à Yedo. »

Toranaga se leva. Tous saluèrent, mais Blackthorne l'interrompit brutalement. « Une dernière chose… » Il s'arrêta de parler et se maudit, en se rendant compte de son impolitesse. Toranaga avait, de toute évidence, clos l'entrevue. Ils s'étaient tous mis à saluer et s'étaient immobilisés aux paroles de Blackthorne. Ils étaient complètement perdus, ne sachant plus s'ils devaient poursuivre ou attendre et refaire leur salut plus tard.

*« Nanja,* Anjin-san ? » La voix de Toranaga était cassante et inamicale. Lui aussi venait d'être perturbé.

« Je suis désolé, Toranaga-sama. Je ne voulais pas être impoli. Je voulais simplement savoir si dame Mariko serait autorisée à parler quelques instants avec moi avant mon départ ? Cela me serait d'un grand secours. »

Toranaga grogna un oui impérieux et sortit, suivi de Kiri et de sa garde personnelle.

Quelle bande de petits susceptibles, se dit Blackthorne. Tu dois faire preuve de prudence. Il essuya son front du revers de sa manche et vit le désarroi s'inscrire sur le visage de Mariko.

Rako brandit immédiatement un petit mouchoir. Il se rappela qu'il portait le kimono du « maître » et qu'on ne s'essuyait pas le front avec le revers de la manche du « maître ». Tu viens donc de commettre un autre crime de lèse-majesté ! Je n'arriverai jamais à apprendre. Seigneur, qui êtes au ciel… Jamais !

« Anjin-san ? » Rako lui offrait du saké. Il la remercia et le but.

*« Gomen nasai »*, dit-il. Il prit la tasse et la tendit à Mariko avec bonne humeur. « Je ne sais si c'est une coutume polie ou pas, mais aimeriez-vous boire un peu de saké ? Est-ce permis ? Dois-je me cogner la tête par terre ? »

Elle rit. « Oh ! oui, c'est très poli. Non, ne vous cognez pas la tête par terre, s'il vous plaît. Vous n'avez pas besoin de me présenter vos excuses, capitaine. Les hommes ne s'excusent jamais auprès des femmes. Tout ce qu'ils font est bien. C'est, du moins, ce que nous, les femmes, croyons. Vous ne pouviez pas savoir, Anjin-san. Merci, non. Je ne dois plus boire de saké, car il me monte à la tête et me paralyse les genoux. Vous apprenez très vite. Ça doit vous être très difficile. Ne vous tourmentez pas, Anjin-san, sire Toranaga m'a dit qu'il trouvait vos aptitudes exceptionnelles. Il ne vous aurait jamais donné son kimono s'il n'avait pas été content de vous.

— A-t-il fait chercher Tsukku-san ?

— Le père Alvito ?

— Oui.

— Vous auriez dû le lui demander, capitaine. Il ne m'a rien dit. Il est, en ce domaine, très sage, car les femmes n'y connaissent rien en politique.

— *Ah, so desu ka ?* J'aimerais que nos femmes soient aussi… sages. »

Mariko s'éventa, confortablement installée, les pieds repliés sous elle, sur son coussin. « Votre danse était tout à fait

extraordinaire, Anjin-san. Vos femmes dansent-elles de la même façon ?

— Non. Les hommes seulement. C'était une danse d'hommes. Une danse de marins.

— Puisque vous voulez me poser des questions, me permettez-vous de vous en poser quelques-unes, d'abord ?

— Je vous en prie.

— À quoi ressemble votre femme ?

— Elle a vingt-neuf ans. Je mesure un mètre quatre-vingt-cinq, et elle, un mètre soixante-douze. Vous, vous ne mesurez qu'un mètre cinquante. Elle a donc une tête de plus que vous tout en étant aussi bien proportionnée que vous. Ses cheveux ont la couleur de… » Il montra du doigt les poutres de cèdre poli ; leurs yeux se tournèrent dans la direction qu'il indiquait, puis revinrent vers lui. « À peu près cette couleur. Blonds avec une touche de rouge. Ses yeux sont bleus, plus bleus que les miens, bleu-vert. Elle porte les cheveux longs et flous, la plupart du temps. »

Mariko traduisit pour les autres qui retenaient leur respiration. Les gardes écoutaient tout aussi passionnément. Rako posa une question, puis Asa demanda quelque chose et l'intérêt grandit.

« Asa demande ce que vous pensez de nos femmes par rapport aux vôtres, en ce qui concerne l'oreiller ?

— Désolé, mais je ne comprends pas.

— Oh, excusez-moi, je vous prie ! Une rencontre sur l'oreiller est l'expression que nous employons pour définir l'acte physique entre une femme et un homme. C'est plus poli que fornication, *neh ? »*

Blackthorne ravala son embarras et dit : « J'ai… euh… je n'ai eu qu'une seule expérience, qu'une seule rencontre sur

l'oreiller, ici. C'était… euh… au village. Je ne m'en souviens pas très bien, parce que… euh… parce que j'étais si fatigué par notre voyage que j'étais à moitié somnolent. Mais ça m'a… euh… ça m'a semblé satisfaisant… tout à fait satisfaisant. » Mariko fronça les sourcils. « Une seule rencontre sur l'oreiller depuis votre arrivée ?

— Oui.

— Vous devez vous sentir frustré, *neh ?* Une de ces dames serait ravie de vous rencontrer sur l'oreiller, Anjin-san. Ou toutes, si vous le désirez.

— Pardon ?

— S'il y en a une que vous ne désirez pas, ne vous inquiétez pas. Elle ne se sentira pas offensée pour autant. Dites-moi seulement le genre de femmes que vous aimez et nous ferons tout pour vous satisfaire.

— Merci. Pas maintenant.

— Vous êtes sûr ? Excusez-moi, mais Kiritsubo-san a donné des instructions pour que votre santé s'améliore. Comment peut-on être en bonne santé sans rencontres sur l'oreiller ? C'est très important pour un homme, *neh ?* Oh, oui, très important !

— Merci, mais je… peut-être plus tard.

— Vous avez tout le temps. Je serais ravie de revenir plus tard. Nous avons tout le temps pour parler, si vous le désirez. Vous avez au moins six bâtons devant vous. Vous ne devez pas partir avant le coucher du soleil.

— Merci. Pas maintenant, dit Blackthorne abasourdi par le manque de délicatesse de cette suggestion.

— Elles aimeraient vraiment vous faire plaisir, Anjin-san. Oh ! peut-être… peut-être préféreriez-vous un garçon ?

— Pardon ?

— Un garçon. C’est tout aussi simple, si tel est votre désir. » Son sourire était sans artifice, sa voix tout à fait naturelle.

« Quoi ?

— Que se passe-t-il ?

— Me proposez-vous un garçon sérieusement ?

— Pourquoi pas ? Oui, Anjin-san, qu’y a-t-il ? Je vous ai seulement dit que nous vous enverrions un garçon si c’est ce que *vous* désiriez.

— Je n’en veux pas ! » Il sentit le sang lui monter à la tête. « Est-ce que je ressemble à l’un de ces maudits sodomites ? »

Ses mots résonnèrent dans la pièce. Ils le regardèrent tous, paralysés. Mariko salua et garda son visage tourné vers le sol. « Je vous en prie, excusez-moi. J’ai commis une grossière erreur. Je vous ai offensé alors que je ne cherchais qu’à vous plaire. Je n’ai jamais parlé à un… à un étranger en dehors des prêtres. Je n’ai donc aucun moyen de connaître vos… vos coutumes. On ne m’en a jamais rien dit, Anjin-san… les pères n’en parlaient pas. Il y a ici des hommes qui, de temps en temps, veulent de jeunes garçons… les prêtres prennent de temps à autre de jeunes garçons, les nôtres et les vôtres… J’ai bêtement cru que vos coutumes étaient semblables aux nôtres.

— Je ne suis pas un prêtre et ce n’est pas une coutume habituelle chez nous. »

Le chef des samouraïs, Kasu Oan, observait la scène méchamment. Il était responsable de la sécurité du barbare de sa santé, et il avait vu, de ses propres yeux, les incroyables faveurs prodiguées par Toranaga à l’Anjin-san. L’Anjin-san était à présent furieux. « Qu’est-ce qu’il a ? » demanda-t-il. Il était évident que cette femme stupide avait certainement dit quelque chose de vexant à son très important prisonnier. Mariko lui expliqua ce qu’elle avait dit et ce qu’il avait répondu.

Oan se gratta la tête, décontenancé. « Il est fou furieux parce que vous lui avez proposé un jeune garçon ?

— Oui.

— Je suis désolé, mais avez-vous au moins été polie ? Auriez-vous employé un mot qu'il ne fallait pas employer ?

— Oh ! non, Oan-san, j'en suis certaine. Je suis vraiment désolée. Je suis responsable.

— Ce doit être quelque chose d'autre. Quoi ?

— Non, Oan-san. Ce n'est que ça.

— Je ne comprendrai jamais rien à ces barbares ! dit Oan, exaspéré.

— Calmez-le, je vous en prie, Mariko-san, pour notre bien à tous.

— Toi, ordonna-t-il à Sono. Apporte encore du saké chaud et des serviettes brûlantes ! Toi, Rako, frotte le cou de ce diable ! » Les servantes obéirent.

Une pensée soudaine : « Je me demande si tout ça n'arrive pas parce qu'il est impuissant. Son histoire de rencontre sur l'oreiller au village était vague, *neh ?* Peut-être que le pauvre garçon est fou furieux parce qu'il ne peut pas faire de rencontre du tout et parce que vous avez amené le sujet sur le tapis ?

— Désolé, mais je ne le pense pas. Le docteur dit qu'il est très bien membré.

— S'il était impuissant… ça expliquerait tout, *neh ?* Ça suffirait pour me faire hurler, moi aussi. Oui, demandez-le-lui. »

Mariko s'exécuta. Oan fut horrifié de voir le visage du barbare s'empourprer à nouveau et un flot de jurons inonder la pièce. « Il… il dit que non. » La voix de Mariko était à peine un murmure.

« Tout ça pour dire non ?

— Ils utilisent de nombreux jurons très imagés quand ils sont énervés. »

Oan commençait à transpirer d'angoisse, car il était responsable.

« Calmez-le ! »

L'un des samouraïs, un soldat plus âgé, suggéra pour les aider : « Oan-san, il fait peut-être partie de ces hommes qui aiment les chiens, *neh ?* On nous a raconté d'étranges histoires sur les Mangeurs d'ail, en Corée. Oui, ils aiment les chiens et… je me souviens maintenant. Oui, les chiens et les canards. Peut-être que ces têtes dorées ressemblent aux Mangeurs d'ail ? Ils puent comme eux, hein ? Peut-être qu'il veut aussi un canard ? »

Oan dit : « Mariko-san, demandez-le-lui. Non, il serait préférable de n'en rien faire. Calmez-le, simplement. » Il s'arrêta de parler. Hiro-matsu s'approchait. « Salut à vous », dit Oan, la voix tendue ; il essayait de la maîtriser et de l'empêcher de chevroter parce que « Main de Fer » avait été comme un tigre sur des charbons ardents, ces derniers jours. Dix hommes avaient été dégradés pour manque de tenue. Toute la garde de nuit avait été traînée à travers la forteresse. Deux samouraïs avaient reçu l'ordre de se faire seppuku pour retard apporté à prendre leur tour de garde. Quatre collecteurs d'immondices avaient été jetés par-dessus les remparts pour en avoir déversé une partie dans le jardin du château.

« Se tient-il bien, Mariko-san ? » demanda Main de Fer d'une voix irritée. Oan était sûr que cette femme stupide qui avait provoqué tous ces ennuis allait cracher cette vérité qui pouvait facilement décoller leurs têtes. À son grand soulagement, il l'entendit dire : « Oui, Sire. Tout va bien, merci.

— Vous avez ordre de partir avec Kiritsubo-san.

— Bien, Sire. » Laissant Hiro-matsu continuer son inspection, Mariko se demanda pourquoi on l'éloignait. Est-ce simplement pour faire l'interprète entre Kiri et le barbare durant le voyage ? Ce n'est certainement pas si important. Où vont donc les autres femmes de Toranaga ? Dame Sazuko ? Est-ce que je pars seule avec Kiri ? Est-ce que mon mari vient lui aussi ? S'il reste, et ce serait son devoir de rester avec son seigneur… qui surveillera la maison ? Pourquoi devons-nous partir en bateau ? La route du Tokaidô est certainement encore sûre. Ishido ne nous ferait aucun mal. Non, il ne nous ferait aucun mal… Pense à notre valeur comme otages. Est-ce pour cela que nous devons prendre la mer ?

Mariko avait toujours détesté la mer. Le seul fait de la voir la rendait malade. Mais si je dois y aller, je dois y aller et puis c'est tout. *Karma.* Elle revint au problème immédiat du barbare étranger qui ne lui causait que de la peine. Quand Main de Fer avait disparu au coin du couloir, Oan avait levé la tête et tous avaient soupiré, soulagés. Asa arriva en courant avec le saké ; Sono suivait avec les serviettes brûlantes.

« Oan-san, pourquoi ne pas envoyer une des femmes chercher le canard ? murmura le vieux samouraï. On le pose par terre. S'il en veut, tout est pour le mieux. S'il n'en veut pas, il fera semblant de ne pas l'avoir vu. »

Mariko secoua la tête. « Nous ne devrions peut-être pas prendre ce risque. Il semble, Oan-san, que ce type de barbare ait une aversion pour les questions de rencontre sur l'oreiller, *neh ?* C'est le *premier* de son espèce à venir ici. Il nous faut agir avec prudence.

— Je suis d'accord avec vous, dit Oan. Il était tout à fait gentil avant qu'on parle de ça. » Il fusilla Asa du regard.

« Je suis désolée, Oan-san. Vous avez raison. C'est ma faute.

— Oui, j’en ferai part à Kiritsubo-san.

— Oh !

— Je suis sûre qu’il faut prévenir notre maîtresse et l’empêcher d’aborder de tels problèmes avec cet homme, dit Mariko avec diplomatie. Vous êtes très sage, Oan-san. Oui, Asa a peut-être été l’heureux instrument qui sauvera dame Kiritsubo et même sire Toranaga d’un mauvais pas ! Pensez seulement à ce qui serait arrivé si Kiritsubo-san avait posé la question elle-même devant sire Toranaga, hier ! Si le barbare s’était comporté de la sorte devant lui… »

Oan fit la grimace. « Le sang aurait coulé ! Vous avez tout à fait raison, Mariko-san. Nous devons remercier Asa. J’expliquerai à Kiritsubo-san qu’elle a eu beaucoup de chance. »

Mariko offrit du saké à Blackthorne.

« Non merci.

— Je vous demande encore pardon pour ma stupidité. Vous vouliez me poser quelques questions ?

— Oui. Vous avez dit que l’acte de sodomie était tout à fait normal.

— Pardonnez-moi, mais ne pourrions-nous pas discuter d’autre chose ?

— Certainement, senhora. Mais je voudrais d’abord essayer de vous comprendre. Finissons-en donc avec ce sujet. La sodomie est tout à fait normale, ici, disiez-vous ?

— Tout ce qui concerne la rencontre sur l’oreiller est tout à fait normal », dit-elle d’un air de défi, stimulée par son manque de manières et sa bêtise évidente. Toranaga lui avait demandé d’être explicite sur les problèmes n’intéressant pas la politique et de lui rapporter ensuite toutes les questions qu’il aurait posées. « La rencontre sur l’oreiller est tout à fait normale. Quant au fait qu’un homme couche avec un autre homme ou un

jeune garçon, en quoi cela peut-il regarder les autres ? Ça ne regarde qu'eux. Quel mal cela leur fait-il ? En quoi cela gêne-t-il les autres ? Moi ou vous ? Ça ne nous gêne absolument pas. » Elle adoucit volontairement le ton de sa voix. « Mais si vous pensez…

— La sodomie est un péché, une horreur du diable, une abomination réprouvée par Dieu. Tous ces salauds qui s'y adonnent sont la lie de la terre ! » Blackthorne fit preuve d'autorité sous le choc de l'insulte qu'elle lui avait faite en pouvant penser un seul instant qu'il était au nombre de ceux-là. Par le sang de Notre Seigneur, comment a-t-elle pu penser chose pareille ? Retiens-toi, se dit-il. Tu donnes l'impression d'être l'un de ces fanatiques puritains et vérolés ou l'un de ces calvinistes ! N'est-ce pas parce que tu as été tenté de le faire et que tu t'es haï pour ça ? N'est-ce pas parce que, tout jeune, tu as dû protéger ton corps en te battant et parce qu'une fois tu as été attrapé et presque violé. Mais tu as tué l'un des salauds. Tu avais douze ans et c'était le premier cadavre d'une liste maintenant longue. « C'est un péché maudit… qui va contre les lois de l'homme et de Dieu.

— Ce sont certainement des mots chrétiens qui s'appliquent à d'autres choses, rétorqua-t-elle d'une voix acide, en dépit d'elle-même, subjuguée par son incroyable grossièreté. Un péché ? Où est le péché là-dedans ?

— Vous devriez le savoir. Vous êtes catholique ? Vous avez été éduquée par les jésuites, n'est-ce pas ?

— Un saint homme m'a appris à parler latin et portugais, à écrire. Je ne saisis pas le sens que *vous* donnez à catholique, mais je suis chrétienne et le suis depuis bientôt dix ans. Non, ils ne nous ont jamais parlé de rencontres sur l'oreiller. Comment

quelque chose qui donne du plaisir peut-il être considéré comme un péché ?

— Demandez au père Alvito. »

J'aimerais pouvoir le faire, pensa-t-elle, mais j'ai ordre de ne rien dire à personne sauf à Kiri et à Sire Toranaga. J'ai demandé à Dieu et à la Sainte Vierge de me venir en aide, mais ils ne m'ont pas répondu. La seule chose que je sache c'est que, depuis ton arrivée, nous n'avons eu que des ennuis… « Si c'est un péché comme vous le dites, pourquoi alors les prêtres s'y adonnent-ils et s'y sont-ils toujours adonnés ? Les prêtres ne sont pas des suppôts du diable, pas tous. Et certains prêtres, dit-on, ont toujours goûté les plaisirs de ce genre de rencontre. Pourquoi devraient-ils être privés d'un plaisir ordinaire si on leur interdit les femmes ? Proclamer que tout ce qui concerne les rencontres sur l'oreiller n'est que mensonge et péché ne veut rien dire.

— La sodomie est une abomination, contre toute loi ! Demandez à votre confesseur ! »

C'est toi l'abomination, toi, capitaine-pilote, avait envie de crier Mariko. Comment oses-tu être si grossier et si bête ! Contre Dieu, dis-tu ? Quelle absurdité ! Contre ton diable de Dieu, peut-être. Tu dis que tu es chrétien, mais tu ne l'es visiblement pas. Tu n'es qu'un menteur et un traître. Tu connais peut-être des endroits extraordinaires, tu as vu des choses extraordinaires, mais tu n'es pas chrétien. Tu es un blasphémateur. Es-tu l'envoyé de Satan ? Tu fais des tas d'histoires pour des choses qui sont normales. Tu te comportes comme un fou. Tu déranges les pères, tu déranges sire Toranaga, tu nous divises et mets nos croyances en doute. Tu nous tourmentes avec tes insinuations sur ce qui est vérité et mensonge, sachant que nous ne pouvons te fournir de preuves immédiates.

« Je m’excuse de ma grossièreté, dit-elle. Vous avez raison d’être en colère. Je ne suis qu’une femme stupide. Soyez patient et pardonnez ma stupidité, Anjin-san. »

La colère de Blackthorne s’apaisa immédiatement. « Je m’excuse également, Mariko-san, dit-il, radouci. Mais chez nous, insinuer qu’un homme est un pédéraste, un sodomite est la pire des insultes.

— Je ne voulais pas vous faire de mal, Anjin-san. Acceptez toutes mes excuses. » Elle soupira et sa voix se fit mielleuse, si mielleuse qu’un mari dans la pire des humeurs y aurait succombé. « Oh, oui. C’était entièrement ma faute. Je suis vraiment désolée. »

Le soleil avait atteint l’horizon et le père Alvito attendait toujours dans la salle d’audience, les carnets à la main. C’était la première fois que Toranaga le faisait attendre, la première fois qu’il attendait un *daimyô.* Durant les huit dernières années du règne du Taikô, il avait eu l’incroyable privilège de l’accès immédiat. Il avait dû cet honneur à sa complète maîtrise de la langue japonaise et à son flair commercial. Sa connaissance des rouages internes du commerce international avait grandement aidé à consolider et à agrandir la fortune du Taikô.

Quoique le Taikô fût pratiquement analphabète, son flair politique était immense. Alvito s’était joyeusement assis aux pieds du despote pour enseigner, apprendre et convertir, si telle était la volonté de Dieu. Tel était du moins le rôle spécifique auquel Dell’Aqua l’avait entraîné. Alvito était devenu confident du Taikô, l’une des quatre personnes – le seul étranger – à être autorisée à voir les salles du trésor. Celles-ci se trouvaient au quatrième étage du donjon. Elles étaient protégées par une

multiplicité de murs, de portes bardées de fer, et de fortifications. Là se trouvait le trésor de l'empire !

D'après nos calculs, pensa Alvito, la valeur de ce trésor doit être environ de cinquante millions de ducats. La plus importante fortune personnelle en espèces sonnantes et trébuchantes.

Est-ce là la cible ? se demanda-t-il. Celui qui contrôle la forteresse d'Osaka n'est-il pas détenteur de cette incroyable richesse ? Cette fortune ne lui donne-t-elle pas, par contrecoup, pouvoir sur le pays tout entier ? Osaka n'a-t-elle pas été rendue imprenable uniquement pour protéger cette fortune ? Le pays n'a-t-il pas été saigné aux quatre veines pour la construction de cette forteresse, pour qu'elle soit inviolable, qu'elle abrite l'or jusqu'à ce que Yaemon soit en âge de gouverner ?

Tant que la fortune est intacte, qu'Osaka est intacte et que Yaemon reste le gardien *de facto*… se dit Alvito. Yaemon gouvernera dès qu'il sera en âge de gouverner en dépit de Toranaga, d'Ishido et des autres. Dommage que le Taikô soit mort. Nous savions à qui nous avions affaire. Nous connaissions tous ses défauts. Dommage surtout que Goroda ait été assassiné, car il était notre ami. Mais il est mort, le Taïkô aussi, et nous avons à présent d'autres païens à qui faire courber l'échine : Toranaga et Ishido.

Alvito se souvint de la nuit où le Taikô était mort. Il avait été invité par celui-ci à venir le veiller en compagnie de Yodoko-sama, sa femme, et de la dame Ochiba, sa favorite, mère de l'héritier. Ils avaient longtemps attendu dans les senteurs de cette nuit d'été sans fin. Puis l'agonie avait commencé.

« Son esprit est parti. Il est entre les mains du Seigneur », avait-il dit doucement, une fois certain de sa mort. Il avait fait le signe de la croix et avait béni le corps.

« Que Bouddha prenne mon seigneur sous sa protection et qu'il l'aide à renaître vite afin de reprendre l'empire en main, encore une fois », avait dit Yodoko, qui pleurait en silence. C'était une femme merveilleuse, une samouraï patricienne, une femme fidèle et un conseiller précieux. Elle avait fermé les yeux du mort, l'avait fait nettoyer. C'était son privilège. Elle avait fait trois fois la révérence puis l'avait laissé avec dame Ochiba.

Sa mort avait été douce. Il avait été malade pendant des mois. Cette nuit-là, on attendait sa fin. Quelques heures auparavant, il avait ouvert les yeux, avait souri à Yodoko et à Ochiba, et avait murmuré : « Écoutez, voici mon poème mortuaire.

*Comme la rosée, je suis né*
*Comme la rosée je m'évanouis*
*La forteresse d'Osaka et tout ce que j'ai bien pu faire*
*Ne sont qu'un rêve*
*Au sein d'un rêve.*

Un dernier sourire du despote. Un sourire si tendre. « Veillez tous sur mon fils. » Et ses yeux étaient devenus vitreux à jamais.

Le père Alvito se souvint combien il avait été ému par ce dernier poème, si caractéristique du Taikô. Il avait espéré, parce qu'il n'avait été invité qu'au seuil de la mort, que le Seigneur de tout le Japon céderait, accepterait de se convertir et de recevoir les derniers sacrements. Mais rien n'avait eu lieu. « Vous avez perdu le royaume des cieux pour toujours. Pauvre homme », avait-il marmonné tristement, car il avait toujours admiré le Taikô en tant que stratège et homme politique.

« Que se passe-t-il si votre royaume s'arrête au fond d'une impasse barbare ? lui avait dit dame Ochiba.

— Pardon ? » Il n'était pas certain d'avoir bien entendu, révolté par sa malveillance venimeuse et inattendue. Il connaissait dame Ochiba depuis douze ans, depuis le jour où le Taïkô l'avait choisie comme concubine. Elle avait alors quinze ans. Elle avait toujours été docile et serviable, ne disant jamais rien. Mais maintenant…

« J'ai dit : que se passe-t-il si votre royaume des cieux s'arrêter au fond d'une impasse barbare ?

— Que Dieu vous pardonne ! Votre maître n'est mort que depuis quelques instants…

— Le seigneur mon maître est mort. Morte avec lui votre influence sur lui ! *Neh ?* Il vous voulait près de lui ! C'était son droit. À présent, il est dans le Grand Néant et il ne commande plus. C'est moi qui commande, maintenant. Prêtre, vous puez, vous avez toujours pué et votre odeur pollue notre air. Sortez de mon château et laissez-nous à notre chagrin ! »

Il avait involontairement fait le signe de la croix devant cette diablesse. Son rire vous faisait froid dans le dos. « Allez-vous-en prêtre ! Ne revenez jamais ! Vos jours sont comptés !

— Pas plus que les vôtres. Je suis entre les mains de Dieu, madame. Vous feriez mieux de prendre garde à lui. Le salut éternel peut vous appartenir, si vous croyez en lui.

— Ah, oui ? Vous êtes entre les mains de Dieu ? Le Dieu chrétien, *neh ?* Que ferez-vous si vous découvrez après votre mort qu'il n'existe pas, que l'enfer n'existe pas et que votre salut éternel n'est qu'un rêve au sein d'un rêve ?

— Je crois ! Je crois en Dieu, en la résurrection et au Saint-Esprit ! dit-il tout haut. Les promesses chrétiennes sont authentiques. Elles sont authentiques, authentiques. Je crois.

— *Nanja,* Tsukku-san ? »

Pendant un instant, il entendit des mots japonais sans que ceux-ci n'aient de sens pour lui, Toranaga était dans l'encadrement de la porte, entouré de ses gardes. Le père Alvito le salua, reprit ses esprits. Il transpirait. « Je suis désolé d'être venu sans avoir été appelé. Je… je rêvais. Je réalisais la chance que j'avais eue d'avoir pu assister à tant d'événements, depuis mon arrivée au Japon. J'ai l'impression d'avoir passé toute ma vie ici. Nulle part ailleurs.

— Vous vouliez me voir ?

— Oui, j'ai pensé que le motif était assez important pour venir sans invitation. » Alvito sortit les carnets de Blackthorne et les mit sur le sol devant lui. Il donna les explications que Dell'Aqua avait suggérées. Il vit le visage de Toranaga se durcir et il en fut satisfait.

« Preuve de sa *piraterie ?*

— Oui, Sire. Les carnets contiennent les ordres exacts qu'il a reçus. Entre autres : si nécessaire, poser pied à terre par la force et réclamer tout territoire découvert. Je peux, si vous le désirez, faire une traduction fidèle de tous les passages susceptibles de vous être utiles.

— Traduisez tout. Et vite.

— Le père visiteur pense que vous devez également savoir que… » Alvito raconta tout ce qui concernait les cartes, les rapports, le Vaisseau noir. Il fut heureux de voir la réaction satisfaite de Toranaga.

« Excellent. Vous êtes sûr que le Vaisseau noir sera en avance ? Absolument certain ?

— Oui, répondit Alvito avec fermeté.

— Bien. Dites à votre suzerain que j'espère très bientôt lire son rapport. Oui, j'imagine qu'il lui faudra plusieurs mois pour vérifier la véracité des faits.

— Il a dit qu'il les préparerait aussi vite que possible. Nous vous envoyons les cartes comme vous nous l'avez demandé. Serait-il possible pour le commandant d'avoir ces autorisations ? Ça nous aiderait si le Vaisseau noir arrivait plus tôt, Sire.

— Vous me garantissez que le Vaisseau arrivera plus tôt ?

— Personne ne peut rien garantir en ce qui concerne le vent, la marée et les tempêtes. Mais le Vaisseau quittera Macao plus tôt.

— Vous les aurez avant le coucher du soleil. Y a-t-il autre chose ? Je ne serai pas disponible pendant trois jours. Jusqu'à ce que la réunion des régents ait eu lieu.

— Non, Sire. Merci. Je prie pour que le Tout-Puissant vous garde sous sa protection, comme toujours. » Alvito salua et attendit que Toranaga le congédie. Au lieu de cela, il congédia ses gardes. C'était la première fois qu'Alvito voyait un *daimyô* sans sa garde personnelle.

« Venez vous asseoir ici, Tsukku-san. » Toranaga indiqua un endroit à côté de lui, sous le dais.

Alvito n'avait jamais été convié sous le dais. Est-ce une marque de confiance ? Est-ce une condamnation ?

« La guerre est imminente, dit Toranaga.

— Oui, Sire.

— Les seigneurs chrétiens Onoshi et Kiyama sont étrangement opposés à mes désirs.

— Je ne peux répondre d'un *daimyô,* Sire.

— De mauvaises rumeurs circulent, *neh ?* Sur eux et les autres *daimyôs* chrétiens.

— Les hommes sages auront toujours à cœur les intérêts de l'empire.

— Oui. Mais en attendant, contre ma volonté, l'empire est divisé en deux camps. Le mien et celui d'Ishido. Tous les intérêts de l'empire se trouvent donc d'un côté ou de l'autre. Pas de moyen terme. De quel côté se rangent les intérêts des chrétiens ?

— Du côté de la paix. Le christianisme est une religion, Sire. Pas une idéologie politique.

— Votre père géant est à la tête de l'Église, ici au Japon. Je vous entends parler. Vous pouvez parler au nom de ce pape.

— Nous avons interdiction de nous immiscer dans vos problèmes politiques.

— Vous croyez qu'Ishido sera en votre faveur ? » La voix de Toranaga se durcit. « Il est tout à fait opposé à votre religion. Je vous ai toujours montré ma sympathie. Ishido veut mettre à effet les édits d'expulsion du Taikô et fermer le pays à tous les barbares. Je veux un commerce florissant.

— Nous n'avons aucun pouvoir sur aucun *daimyô* chrétien.

— Comment puis-je alors les influencer ?

— Je n'en sais pas suffisamment pour me permettre de vous donner un conseil.

— Vous en savez assez, vieil ami, pour comprendre que si Kiyama et Onoshi se rangent aux côtés d'Ishido, tous les autres *daimyôs* chrétiens feront de même très bientôt. J'aurai alors vingt hommes opposés à un seul des miens.

— Si la guerre éclate, je prierai pour que vous gagniez.

— J'ai besoin d'autre chose que de vos prières si vingt hommes font face à un seul des miens.

— N'existe-t-il pas un moyen d'éviter la guerre ? Elle ne s'arrêtera plus, une fois déclarée.

— Je le crois aussi. Alors tout le monde perdra : nous, le barbare, l'Église chrétienne. Mais si tous les *daimyôs* chrétiens se rangent à mes côtés, maintenant, ouvertement, il n'y aura pas de guerre. Les ambitions d'Ishido seront à jamais étouffées dans l'œuf. Les régents pourront l'éliminer comme un vulgaire charançon. »

Alvito sentit le nœud coulant se resserrer autour de son cou. « Nous sommes ici pour prêcher la parole divine, pas pour intervenir dans vos affaires politiques, Sire.

— Votre chef avait offert au Taikô l'aide des *daimyôs* chrétiens de Kyushu avant que nous n'ayons soumis ce morceau de l'empire.

— Il avait tort de le faire. L'Église ou les *daimyôs* eux-mêmes ne l'avaient investi d'aucune autorité.

— Il avait offert des bateaux portugais pour transporter nos troupes à Kyushu et des soldats portugais pour nous aider de leurs fusils. Même contre la Chine et la Corée.

— Encore une fois, Sire, il avait tort.

— Il faudra bientôt que chacun prenne un parti, se range d'un côté ou de l'autre, Tsukku-san. Oui, très bientôt. »

Alvito ressentait la menace, physiquement. « Je suis toujours prêt à vous servir.

— Si je perds, mourrez-vous avec moi ? Vous ferez-vous *jenshi ?* Me suivrez-vous… dans la mort, comme un conseiller loyal ?

— Ma vie repose entre les mains de Dieu. Ma mort aussi.

— Ah, oui ! Votre Dieu chrétien ! » Toranaga déplaça ses épées doucement. Il se pencha en avant. « Onoshi et Kiyama de mon côté dans les quarante jours, le Conseil des régents rejetterait les édits d'expulsion. »

Jusqu'où puis-je m'engager ? se demanda Alvito, désespéré. Jusqu'où ?

« Nous ne pouvons les influencer comme vous semblez le croire.

— Peut-être que votre chef pourrait leur donner des ordres. *Leur donner des ordres !* Ishido vous trahira tous. Je le connais bien. Dame Ochiba vous trahira également. N'est-elle déjà pas en train de monter l'héritier contre vous ? »

Oui, avait envie de crier Alvito. Mais Onoshi et Kiyama ont secrètement obtenu d'Ishido de les laisser nommer tous les précepteurs de l'héritier. Il y aura au moins un précepteur chrétien. Onoshi et Kiyama sont persuadés que vous trahirez l'Église une fois que vous aurez éliminé Ishido. « Le père visiteur ne peut leur donner des ordres, Sire. Ce serait une ingérence impardonnable dans vos affaires politiques intérieures.

— Onoshi et Kiyama dans quarante jours, les édits d'expulsion rejetés et plus de prêtres indésirables. Les régents leur interdiront l'entrée du Japon.

— Quoi ?

— Vous et vos prêtres seulement. Pas d'autres prêtres. Les soutanes noires puantes et mendiantes, les chevelus aux nu-pieds, ceux qui ne font que proférer des menaces et créer un désordre inutile, ceux-là, vous pouvez avoir leurs têtes si c'est ce que vous voulez. »

Alvito sentait son corps lui crier la plus extrême prudence. Jamais Toranaga n'avait été aussi ouvert. Un faux pas, tu l'offenses et tu en fais l'ennemi de l'Église pour toujours. Pense à son offre ! L'exclusivité dans tout l'empire ! La seule chose qui garantirait la pureté de l'Église et sa sécurité, le temps de son développement. La seule chose inestimable ! La seule chose que

personne ne peut donner, pas même le pape ! Personne, excepté Toranaga. Si Onoshi et Kiyama le soutenaient ouvertement, Toranaga pourrait réduire Ishido à néant et dominer le Conseil. Le père Alvito n'aurait jamais cru que Toranaga serait aussi explicite et brutal, qu'il proposerait autant de choses. Était-il possible de faire changer d'avis Onoshi et Kiyama ? Ils se haïssent. Pour des raisons connues d'eux seuls, ils se sont unis pour s'opposer à Toranaga. Pourquoi ? Qu'est-ce qui les ferait trahir Ishido ?

« Je ne suis pas qualifié pour vous répondre, Sire, ou pour parler d'un tel sujet, *neh ?* Je peux vous dire que notre but est de sauver les âmes.

— J'ai entendu dire que mon fils Naga était intéressé par la foi chrétienne ? »

Toranaga menace-t-il ou fait-il une offre ? se demanda Alvito. Accepte-t-il la conversion de Naga – quel coup magistral ce serait – ou veut-il dire : Si vous ne coopérez pas, je serai dans l'obligation de l'en empêcher ? « Le seigneur, votre fils est l'un de ces nombreux nobles ouverts d'esprit et compréhensifs, Sire. »

Alvito se rendit compte tout à coup de l'énorme dilemme devant lequel se trouvait Toranaga. Il est pris au piège. Il doit conclure avec nous. Il doit essayer ! Quelles que soient nos exigences, il devra les satisfaire si *nous* voulons conclure avec *lui.* Il admet à la fin des fins que les *daimyôs* chrétiens détiennent la clef de l'équilibre ! Quelles que soient nos exigences ! Que pourrions-nous espérer d'autre ? Rien du tout. Excepté…

Il baissa les yeux volontairement sur les carnets qu'il avait posés par terre, devant Toranaga. Il vit la main se tendre, les saisir et les mettre en sécurité dans la manche du kimono.

« Ah, oui, Tsukku-san, dit Toranaga d'une voix étrange et fatiguée. Et puis il y a le nouveau barbare, le pirate. L'ennemi de votre pays. Ils arriveront bientôt ici en nombre, n'est-ce pas ? On peut les encourager ou les décourager. Comme ce pirate, précisément, *neh ?* »

Le père Alvito savait à présent qu'ils avaient tout. Dois-je réclamer la tête de Blackthorne sur un plateau d'argent comme la tête de saint Jean-Baptiste, pour conclure ce marché ? Dois-je demander la permission de construire une cathédrale à Yedo ou à l'intérieur des remparts de la forteresse d'Osaka ? Il se sentit couler pour la première fois de sa vie. Sans gouvernail, à la recherche de la puissance et du pouvoir.

Nous ne voulons pas plus que ce qui nous est offert ! J'aimerais conclure le marché maintenant ! Si ça ne dépendait que de moi, je tenterais le coup. Je connais bien Toranaga et je parierais sur lui. J'aimerais bien essayer et tenir mon serment. Oui, j'excommunierais Onoshi ou Kiyama, s'ils n'étaient pas d'accord. Deux âmes en échange de dix mille, cent milles, des millions. C'est juste, dirais-je. Oui, oui, oui, pour la Gloire de Dieu. Mais je ne peux rien conclure. Je ne suis que le messager, et partie de ce message…

« J'ai besoin d'aide, Tsukku-san. J'en ai besoin maintenant.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, Toranaga-sama. Je vous le promets. »

Toranaga conclut : « J'attendrai quarante jours. Oui, quarante jours. »

Alvito salua. Il vit que Toranaga lui rendait son salut en s'inclinant plus bas que d'habitude, comme il l'aurait fait devant le Taikô. Le prêtre se leva en tremblant, se retrouva hors de la pièce, dans le couloir. Il hâta le pas. Toranaga l'observa tandis qu'il traversait le jardin, en contrebas. Le panneau

coulissant s’ouvrit, mais Toranaga renvoya ses gardes et leur ordonna, sous peine de mort, de le laisser seul. Ses yeux ne quittèrent pas Alvito qui passait la porte fortifiée, traversait la cour jusqu’à ce qu’il ait disparu dans le labyrinthe des fortifications intérieures.

Dans le silence, Toranaga se mit alors à sourire. Il remonta les pans de son kimono et commença à danser.

C’était une *hornpipe.*

# 21

Juste après le coucher du soleil, Kiri descendit les escaliers accompagnée de deux servantes. Elle se dirigea vers la litière fermée qui attendait près de la petite hutte. Un manteau volumineux recouvrait son kimono de voyage et la faisait paraître plus imposante qu'elle n'était. Elle portait un grand chapeau à larges bords. Dame Sazuko, qui était enceinte, l'attendait patiemment sous la véranda. Mariko se tenait près d'elle. Blackthorne était adossé à un mur, près de la porte fortifiée. Il portait le kimono des Bruns, des tabis et des sandales militaires. Dans la première cour, une escorte de soixante samouraïs bien armés était alignée. Un homme sur trois portait une torche. À leur tête, Yabu parlait à Buntaro, le mari de Mariko, petit homme trapu, avec la tête dans les épaules. Tous deux avaient des cottes de mailles, des carquois et des arcs. Buntaro portait un casque d'acier à cornes. Porteurs et *kagas* étaient accroupis, silencieux et patients, auprès des bagages.

La promesse de l'été flottait dans la brise légère, mais personne n'y fit attention, à part Blackthorne. Il était le seul à ne pas avoir d'armes.

« J'aurais aimé rester. Je déteste m'en aller, dit Kiri.

— Il n'y a aucune raison de vous inquiéter », lui répondit Mariko pour la rassurer. Elle portait le même chapeau à larges bords, mais le sien était de couleur vive. « Vous serez heureuse de retrouver Yedo. Notre maître suivra dans quelques jours.

— Qui sait ce que demain apportera, Mariko-san ?

— Demain, repose entre les mains de Dieu.

— Demain sera une bien jolie journée. S'il n'en est pas ainsi, il en sera pas ainsi, dit Sazuko. Qui s'intéresse à demain ? Le présent est une bonne chose. Vous êtes belle et vous allez nous manquer, Kiri-san. Vous aussi, Mariko-san ! »

Buntaro invectivait un samouraï qui avait laissé tomber une torche. Yabu, supérieur de Buntaro, était responsable du convoi. Il avait vu Kiri arriver et alla au-devant d'elle en se pavanant. Buntaro le suivit.

« Oh, Sire Yabu, Sire Buntaro, dit Kiri. Je suis désolée de vous avoir fait attendre. Sire Toranaga devait descendre puis il a finalement changé d'avis. Vous devez partir tout de suite, a-t-il dit. Acceptez, je vous prie, toutes mes excuses.

— Vous n'avez pas à vous excuser. » Yabu voulait quitter la forteresse au plus vite, quitter Osaka et retourner à Izu. Il arrivait difficilement à croire qu'il s'en allait avec la tête sur les épaules, avec le barbare, les fusils, tout. Il avait envoyé des messages urgents par pigeon à sa femme et à Omi pour être sûr que tout était prêt à Mishima, sa capitale, et au village d'Anjiro. « Êtes-vous prête ? »

Les larmes brillèrent dans les yeux de Kiri. « Laissez-moi reprendre ma respiration. Je monterai ensuite dans ma litière. Oh, ce que j'aimerais ne pas avoir à partir ! » Elle regarda autour d'elle, cherchant Blackthorne et l'aperçut finalement dans l'ombre. « Qui est responsable de l'Anjin-san jusqu'à ce que nous montions à bord du bateau ? »

Buntaro dit : « Je lui ai ordonné de marcher à côté de la litière de ma femme. Si elle ne peut pas le surveiller, je m'en occuperai.

— Sire Yabu, vous pourriez peut-être escorter la dame Sazuko ?

— *Gardes ! »*

L’avertissement parvint de la première cour. Buntaro et Yabu se précipitèrent à la porte fortifiée. Tous les hommes suivirent. D’autres arrivèrent en flots des fortifications intérieures voisines. Ishido s’approchait dans l’avenue, entre les remparts de la forteresse, à la tête de deux cents Gris. Il s’arrêta dans la première cour, à l’extérieur de la porte et salua avec emphase. « Belle soirée, Sire Yabu.

— Oui. Oui, en effet. »

Ishido fit un signe de tête à Buntaro qui lui rendit son salut avec la même désinvolture. Il étudia les Bruns. Ses yeux finirent par découvrir Blackthorne. Il voyait aussi par l’encadrement de la porte les trois femmes et l’autre litière. Ses yeux revinrent sur Yabu. « On avait l’impression que vous partiez tous au combat alors que vous n’êtes qu’une escorte pour la dame Kiritsubo, Yabu-san.

— Hiro-matsu a donné des ordres à cause du meurtrier Amida… »

Yabu s’arrêta en voyant Buntaro s’avancer, provocant, et se planter jambes écartées au milieu du chemin. « Nous sommes toujours prêts à nous battre. Avec ou sans armure. Nous pouvons nous battre à un contre dix, à un contre cinquante Mangeurs d’ail. Nous ne tournons jamais le dos. Nous ne nous enfuyons jamais comme de foutus lâches. Nous ne laissons jamais nos camarades se faire battre. »

Le sourire d’Ishido était plein de mépris ; sa voix était un aiguillon.

« Oh ? Peut-être trouverez-vous très bientôt l’occasion de vous confronter à de vrais hommes, pas à des Mangeurs d’ail !

— Quand donc ? Pourquoi pas cette nuit ? Pourquoi pas ici ? » Yabu s’interposa prudemment entre les deux hommes. « Pas cette nuit, parce que nous sommes entre amis, Buntaro-san »,

dit-il pour le calmer. Il voulait désespérément éviter un accrochage qui les retiendrait pour toujours dans la forteresse. « Nous sommes entre amis, Buntaro-san.

— Quels amis ? Je connais mes amis et je connais mes ennemis. » Buntaro se retourna brutalement vers Ishido. « Où sont ces hommes ? Ces hommes vrais dont vous parliez, Ishido-san ? Où sont-ils ? Laissez-les ramper hors de leur trou et venir se mettre devant moi – Toda Buntaro, seigneur de Sakura – s'il y en a un seul qui a le courage de venir ! »

Ishido le fixa méchamment. Yabu dit : « Ce n'est pas le moment, Buntaro-san. Amis ou enne…

— Amis ? Où ? Dans cette fosse à purin ? » Buntaro cracha dans la poussière. L'un des Gris porta la main à son épée. Dix Bruns firent le même geste, suivis par cinquante Gris à quelques secondes d'intervalle. Ils attendaient tous qu'Ishido dégaine son épée pour donner le signal de l'attaque. Hiro-matsu sortit alors de l'ombre du jardin, passa la porte et traversa la première cour. Il tenait sa longue épée à moitié dégainée à la main.

« Vous pouvez quelquefois découvrir des amis dans le fumier, mon fils », dit-il calmement. Les mains lâchèrent les pommeaux. « Nous avons des amis dans toute la forteresse. Dans tout Osaka. Oui. Notre seigneur, Sire Toranaga, n'arrête pas de nous le dire. » Il se tenait devant son fils unique et voyait la soif de sang dans ses yeux. Dès qu'on avait vu Ishido approcher, Hiro-matsu avait pris position à la porte intérieure. Le premier danger passé, il s'était faufilé et tapi tel un chat dans l'ombre. Il fixa Buntaro. « N'en est-il pas ainsi, mon fils ? » Avec effort, Buntaro acquiesça et recula d'un pas. Mais il bloquait toujours l'accès du jardin.

Hiro-matsu tourna son attention vers Ishido. « Nous ne vous attendions pas cette nuit, Ishido-san.

— Je suis venu pour présenter mes hommages à la dame Kiritsubo. J'ai été informé il y a quelques minutes de son départ.

— Mon fils aurait-il raison ? Devrions-nous nous inquiéter de ne pas être au milieu de nos amis ? Sommes-nous des otages qui devons demander la permission ?

— Non. Mais Sire Toranaga et moi-même sommes tombés d'accord sur un protocole pendant le temps de sa visite. L'arrivée ou le départ d'un personnage important doit être annoncé un jour à l'avance afin que je puisse venir présenter mes hommages.

— Sire Toranaga a pris une décision brusque. Il n'a pas pensé qu'envoyer une de ses dames à Yedo était suffisamment important pour vous déranger, lui dit Hiro-Matsu. Oui, Sire Toranaga ne fait que préparer son propre départ.

— La date a déjà été fixée ?

— Oui. Le jour où l'entrevue des régents aura eu lieu. Vous en serez informé en temps voulu, selon le protocole.

— L'entrevue peut, bien sûr, être encore retardée. Sire Kiyama est plus malade qu'avant.

— Est-ce ou n'est-ce pas retardé ?

— J'ai simplement dit qu'elle pouvait l'être. Nous espérons avoir le plaisir de voir Sire Toranaga parmi nous encore très longtemps, *neh ?* Ira-t-il à la chasse avec moi demain ?

— Je lui ai demandé d'annuler toutes les chasses jusqu'à l'entrevue. Je ne trouve pas cet endroit très sûr. Si des assassins peuvent percer les lignes de vos sentinelles aussi aisément, pensez alors à la facilité d'une trahison hors les murs. »

Ishido ne releva pas l'insulte. Les affronts ne feraient qu'enflammer ses hommes et il ne lui convenait pas encore d'allumer la mèche. Il était heureux qu'Hiro-matsu soit intervenu, car il avait failli perdre son sang-froid. La seule pensée de voir la tête de Buntaro dans la poussière l'avait dévoré. « Tous les commandants qui étaient de garde, cette nuit-là, ont reçu ordre de partir dans le grand néant, comme vous le savez. Les Amidas ne connaissent que leurs propres lois, malheureusement. Mais ils seront éliminés. Les régents régleront leur sort, très bientôt. Puis-je maintenant présenter mes hommages à la dame Kiritsubo ? »

Ishido s'avança, sa garde personnelle de Gris derrière lui. Ils s'arrêtèrent tous ensemble. Buntaro avait une flèche à son arc. Quoique l'arc fût pointé vers le sol, il était bandé. « Les Gris ont interdiction de passer cette porte. Le protocole en a décidé ainsi !

— Je suis gouverneur de la forteresse d'Osaka et commandant en chef de la garde personnelle de l'héritier ! J'ai le droit d'aller où bon me semble ! »

Une fois de plus, Hiro-matsu reprit le contrôle de la situation. « C'est vrai. C'est vrai… Vous êtes commandant de la garde personnelle de l'héritier et vous avez le droit d'aller où bon vous semble. Mais seuls cinq hommes peuvent passer cette porte avec vous. Ne vous êtes-vous pas mis d'accord là-dessus avec notre maître, pour la durée de son séjour ?

— Cinq ou cinquante, où est la différence ? Cette insulte est into…

— Insulte ? Mon fils ne voulait pas vous insulter. Il ne fait que suivre les ordres de son suzerain et les vôtres. Cinq hommes. Cinq ! » Le mot était un ordre. Hiro-matsu tourna le dos à Ishido et regarda son fils.

« Sire Ishido nous honore en voulant présenter ses hommages à la dame Kiritsubo. »

L'épée du vieillard était cinq doigts hors du fourreau. Personne ne savait si c'était pour frapper Ishido ou pour trancher la tête de Buntaro. Tout le monde savait qu'il n'y avait aucune affection entre le père et le fils. Seul un respect mutuel pour les instincts vicieux de l'autre. « Eh bien, mon fils, que dites-vous au commandant de la garde personnelle de l'héritier ? »

La sueur coulait sur le visage de Buntaro. Il recula au bout d'un moment et relâcha la tension imprimée à son arc. Ishido avait plusieurs fois vu Buntaro dans des compétitions de tir à l'arc, cible dressée à deux cents pas. Il l'avait vu lancer six flèches avant même que la première n'ait eu le temps de toucher la cible. Elles avaient toutes atteint le noir. Il aurait bien aimé éliminer ces deux-là tout de suite, mais il savait que ce n'aurait été que pure folie de commencer par eux et non par Toranaga. Quand la guerre éclatera, Hiro-matsu sera peut-être tenté de quitter Toranaga et de venir se ranger à mes côtés. La dame Ochiba avait dit qu'elle s'occuperait de Main de Fer quand les temps seraient venus. Elle avait juré qu'il n'abandonnerait jamais l'héritier, qu'elle arriverait bien à le convaincre d'assassiner Toranaga. Quelle emprise a-t-elle sur lui ? se demanda Ishido. Il passa la porte et pénétra dans le jardin. Hiro-matsu et Yabu l'accompagnaient. Cinq gardes suivaient. Il salua poliment et souhaita bonne santé à Kiritsubo. Satisfait que tout se soit passé comme il l'avait désiré, il se retourna et s'en alla avec ses hommes. Hiro-matsu dit en donnant libre cours à sa rage : « Vous feriez mieux de partir, maintenant. Cette vermine ne vous embêtera plus.

— Oui, tout de suite. »

Kiri essuya la sueur sur son front, avec un mouchoir. « J'ai peur pour notre maître. » Les larmes se mirent à couler. « Je ne peux pas partir !

— Aucun mal ne sera fait à sire Toranaga, je vous le promets, madame, dit Hiro-matsu. Vous devez partir à présent. » Kiri essaya de réprimer ses sanglots et remonta sa voilette. « Yabu-sama, pouvez-vous accompagner dame Sazuko à l'intérieur, s'il vous plaît ?

— Bien sûr. »

Dame Sazuko salua et partit en se dépêchant. Elle monta les marches quatre à quatre, glissa et tomba.

« Le bébé ! hurla Kiri. Est-elle blessée ? »

Tous les yeux se tournèrent vers la jeune fille prostrée. Yabu la releva. Elle était plus sonnée que blessée. « Ça va, dit-elle, hors d'haleine. Ne vous inquiétez pas. Tout va bien. C'est idiot de ma part. »

Quand Yabu fut certain qu'il n'y avait aucun mal, il repartit vers la première cour pour donner le signal du départ. Kiri était derrière ses rideaux transparents, voilette relevée. Pauvre femme, pensa Mariko, j'aurais aussi peur qu'elle si j'étais à sa place. Abandonner ainsi mon maître.

Ses yeux allèrent vers Sazuko qui fit un signe de la main du haut des marches puis disparut. La porte de fer se referma avec bruit derrière elle. Ça sonne comme un glas, pensa Mariko. Nous reverrons-nous jamais ?

« Que voulait Ishido ? demanda Blackthorne.

— Il était… je ne connais pas le mot exact. Il faisait une ronde impromptue.

— Pourquoi ?

— Il est commandant de la forteresse », lui répondit-elle sans vouloir lui dire la vérité.

Yabu donnait des ordres en hurlant. Il était à la tête de la colonne. Ils partirent. Mariko monta dans sa litière et laissa les rideaux entrouverts. Buntaro fit signe à Blackthorne de se ranger à côté d'elle. Il obtempéra. Ils attendirent que la litière de Kiri soit passée. Blackthorne contemplait la silhouette à demi visible, recouverte. Il jeta un dernier coup d'œil en arrière. Hiro-matsu était seul, debout, près de la petite hutte. Il était appuyé sur son épée. Le jardin était caché par les samouraïs qui fermaient l'énorme porte. La barre de bois tomba en place. Il n'y avait plus de gardes dans la première cour. Ils étaient tous aux créneaux. « Que se passe-t-il ? demanda Blackthorne.

— Pardon, Anjin-san ?

— On dirait qu'ils sont assiégés. Bruns contre Gris ? Attendent-ils quelque chose ? D'autres ennuis ?

— Oh, non. Il est normal de fermer les portes, la nuit », dit Mariko. Il se mit à marcher à côté de la litière. Buntaro et l'arrière-garde avaient pris place derrière lui. Il observait la litière qui les précédait, la démarche ondulante des porteurs et la vague silhouette, derrière les rideaux. Il était très troublé. Quand Kiritsubo s'était mise à crier, tout le monde avait regardé la jeune fille prostrée au haut des marches. Son intention avait été de regarder également de ce côté-là, mais il avait vu à ce moment-là Kiritsubo se précipiter à l'intérieur de la petite hutte. Il crut pendant un instant que ses yeux lui jouaient un tour, car dans la nuit son manteau noir, son kimono noir, son chapeau noir et sa voilette noire la rendaient presque invisible. Il observa l'endroit où la silhouette avait disparu. Elle réapparut quelques instants plus tard et fonça vers la litière dont elle ferma hermétiquement les rideaux.

Leurs regards se croisèrent, pendant une fraction de seconde. C’était Toranaga.

# 22

Le cortège entourant les deux litières avançait lentement à travers le labyrinthe de la forteresse. Les documents étaient chaque fois vérifiés avec soin aux différents points de contrôle. Les Gris qui les escortaient étaient chaque fois relayés par un autre groupe. Blackthorne observait avec une inquiétude grandissante chaque capitaine s'approcher des rideaux tirés de litière de Kiritsubo. L'homme s'inclinait poliment devant la vague silhouette, entendait les sanglots étouffés et faisait finalement signe au cortège de poursuivre.

Qui d'autre peut savoir ? se demandait Blackthorne désespérément. Les servantes, certainement ; cela expliquerait pourquoi elles sont si terrorisées. Hiro-matsu et la dame Sazuko, le leurre, aussi. Mariko ? Je ne crois pas. Yabu ? Toranaga lui ferait-il confiance ? Cette brute sanguinaire de Buntaro ? Certainement pas.

C'est assurément une tentative d'évasion. Mais pourquoi ? Toranaga met-il sa vie en danger ? S'il est percé à jour, la situation va se gâter. Ce sera une lutte à mort. Il n'y aura pas de quartier. Je suis sans armes. Même si j'avais une rapière ou un pistolet, les Gris auraient raison de moi. Je n'ai pas d'endroit où aller. Pas de fuite possible.

« Êtes-vous fatigué, Anjin-san ? Si vous voulez, vous pouvez vous allonger dans la litière et je marcherai à vos côtés.

— Merci, Mariko-san, répondit-il sèchement, regrettant de ne pas avoir ses bottes, car il se sentait mal à l'aise avec ses sandales. Mes jambes vont bien. J'étais seulement en train de penser que j'aimerais nous voir en sécurité, en mer.

— Est-on en sécurité, en mer ?

— Parfois, senhora. Pas souvent. » Il pensait : par le Seigneur Jésus, j'espère que je ne vais pas trahir Toranaga. Ce serait épouvantable ! Ç'aurait été tellement plus simple de ne pas l'avoir vu. C'était un manque de chance, le genre d'incident qui peut faire échouer un plan parfaitement huilé. C'est vraiment la poisse si j'ai vu Toranaga aussi clairement. Avec une perruque, maquillé et habillé comme Kiritsubo, certes, mais c'était quand même bien lui.

Au point de contrôle suivant, le nouveau capitaine des Gris s'approcha plus que les autres de la litière ; les servantes s'inclinèrent, les larmes aux yeux, et lui barrèrent le chemin. Il parla avec Mariko qui secoua la tête et lui répondit quelque chose. L'homme grogna, se dirigea vers Yabu, tourna les documents dans tous les sens et fit signe au convoi de s'ébranler.

« Qu'a-t-il dit ? demanda Blackthorne.

— Il se demandait d'où vous veniez… où était votre maison ?

— Mais vous avez secoué la tête. Ce n'est pas une réponse, ça ?

— Il se demandait si les lointains ancêtres de votre peuple n'étaient pas apparentés au *kami* qui vit au nord, aux confins de la Chine. Il n'y a pas très longtemps encore, nous croyions que la Chine était le seul endroit civilisé de la terre, à l'exception du Japon, *neh ?* La Chine est tellement immense qu'elle est le monde entier à elle seule. »

Blackthorne savait qu'elle ne disait pas la vérité. J'aimerais parler leur jargon, pensa-t-il. J'aimerais surtout foutre le camp de cette maudite île, remonter à bord de l'*Érasme* avec mon équipage, plein de grog, de munitions, de boulets, nos marchandises vendues, et faire route à nouveau vers mon pays.

Il jeta un coup d'œil vers Mariko dont le visage était en partie caché par la voilette et l'immense chapeau.

Après avoir accepté ses excuses, ce matin, il l'avait questionné sur Yedo, les coutumes japonaises, Ishido et le château. Il avait évité le sujet du sexe. Elle avait répondu à tout en évitant les explications politiques ; ses réponses étaient détaillées et en même temps complètement innocentes. Il était très nerveux parce qu'il était constamment suivi et épié. Il y a toujours quelqu'un derrière moi. Ils sont bien trop nombreux. Ce sont des fourmis. J'aimerais bien goûter cette paix royale que l'on savoure derrière une bonne vieille porte en chêne, bien verrouillée. Ça me changerait. La serrure serait bien sûr de mon côté, pas du leur.

Il réalisa soudain, en marchant à travers les chemins de la forteresse d'Osaka, qu'il allait accueillir Toranaga dans son élément personnel, la mer, là où il était lui-même le roi. Nous aurons le temps de parler ; Mariko traduira. Je réglerai alors tous les problèmes qui me tracassent.

Encore un point de contrôle : devant eux, se dressait la dernière herse et le dernier portail du château proprement dit. Au-delà, le dernier pont-levis, la dernière douve. Une multitude de torches avait transformé la nuit obscure en une journée couleur pourpre. Ishido sortit alors de l'ombre.

L'hostilité apparut immédiatement sur les visages des Bruns. Buntaro se précipita vers la tête du convoi.

« Ce salopard cherche la bagarre, dit Blackthorne.

— Je suis désolée, senhor, qu'avez-vous dit ?

— Simplement que… j'ai dit que votre mari semble… Ishido semble rendre votre mari très nerveux. »

Yabu s'arrêta. Indifférent, il tendit le sauf-conduit au capitaine de garde à la porte et se dirigea vers Ishido. « Je ne

m’attendais pas à vous revoir. Vos gardes sont très efficaces.

— Merci. » Ishido observait Buntaro et la litière aux rideaux tirés.

« Une fois devrait suffire pour contrôler notre sauf-conduit, dit Buntaro. Deux fois au pis. Sommes-nous… en guerre ? C’est vraiment insultant.

— Ce n’est pas une insulte, Buntaro-san. J’ai simplement ordonné un renforcement des mesures de sécurité à cause de l’assassin. » Ishido regarda Blackthorne subrepticement et se demanda s’il devait le laisser partir ou le retenir comme le désiraient Onoshi et Kiyama. Il se tourna à nouveau vers Buntaro. Fumier, pensa-t-il. Ta tête se balancera bientôt au bout d’une pique. Comment une merveille telle que Mariko peut-elle supporter d’être la femme d’un singe tel que toi ?

Le nouveau capitaine revérifiait tout avec minutie, s’assurant que les noms collaient bien avec la liste. « Tout est en ordre, Yabu-sama, dit-il. Vous n’avez plus besoin du sauf-conduit. Nous le gardons.

— Bien. » Yabu se tourna vers Ishido. « Nous nous reverrons bientôt. »

Ishido prit un rouleau de parchemin dans la manche de son kimono. « Je voulais demander à dame Kiritsubo si elle pouvait apporter ceci à ma nièce. Il est peu probable que j’aille à Yedo dans les jours qui viennent.

— Certainement, dit Yabu en tendant la main.

— Ne vous donnez pas ce mal, Yabu-san. Je vais moi-même lui poser la question. » Ishido s’avança vers la litière.

Les servantes l’interceptèrent obséquieusement. Asa tendit la main : « Puis-je prendre le message, Sire ? Ma maî…

— Non. »

À la surprise d'Ishido et de tous ceux qui l'entouraient, les servantes ne s'écartèrent pas.

« Mais ma maî…

— Éloignez-vous », ordonna Buntaro.

Les deux servantes reculèrent humblement, terrifiées. Ishido s'inclina devant le rideau. « Kiritsubo-san, auriez-vous l'amabilité de prendre ce message et de l'apporter à ma nièce ? » La silhouette montra un moment d'hésitation avant de dire oui de la tête.

« Merci. » Ishido tendit le fin rouleau de parchemin. Les sanglots cessèrent. Blackthorne comprit que Toranaga était pris au piège. La politesse exigeait de lui qu'il prenne le parchemin. Sa main allait le trahir. Tout le monde attendit l'apparition de cette main.

« Kiritsubo-san ? »

Toujours aucun mouvement. Ishido avança d'un pas et écarta violemment les rideaux. Au même moment, Blackthorne poussa un cri et se mit à danser et à sauter comme un fou. Ishido et les autres se tournèrent vers lui, complètement confondus. Pendant quelques minutes. Toranaga resta visible. Blackthorne pensa qu'il pouvait passer pour Kiritsubo à vingt pas, mais à cinq pas c'était impossible, même si la voilette lui couvrait le visage. Durant ce laps de temps qui lui parut une éternité, il put se rendre compte que Yabu avait eu la possibilité de le reconnaître, Mariko aussi. Buntaro se lança en avant, fonça sur le parchemin dont il se saisit, le fourra dans un des plis du rideau et se retourna en babillant : « Dans mon pays, donner un message comme un vulgaire coquin porte malheur à un prince… ça porte malheur. »

Tout s'était si vite passé qu'Ishido n'avait pu dégainer son épée et Blackthorne délirait devant lui comme un diable fou

furieux. Ses réflexes reprirent le dessus. Il dégaina son arme et visa la gorge de Blackthorne, dont les yeux désespérés rencontrèrent ceux de Mariko.

« Pour l'amour de Dieu, aidez-moi. Manque de chance, *manque de chance !* »

Elle hurla. La lame s'arrêta à un centimètre du cou de Blackthorne. Mariko expliqua ce qu'avait dit Blackthorne. Ishido baissa son épée, écouta puis fit preuve d'autorité en parlant très fort. Il frappa Blackthorne du revers de la main. Celui-ci devint vert de rage, serra les poings et se jeta sur Ishido.

Si Yabu n'avait pas été aussi prompt à neutraliser le bras armé d'Ishido, Blackthorne aurait eu la tête tranchée. Buntaro se rua sur Blackthorne qui avait saisi Ishido à la gorge et tentait de l'étrangler. Il fallut quatre Bruns pour lui faire lâcher prise. Buntaro lui donna un coup violent à la nuque. Les Gris vinrent à la rescousse, mais les Bruns protégeaient Blackthorne et les litières, Mariko et les servantes criaient et pleuraient pour créer une diversion au sein de ce chaos. Yabu calma Ishido. Mariko répétait dans un état semi-hystérique et au milieu des larmes que le barbare à demi fou croyait qu'il était en train de sauver Ishido, le grand commandant – qu'il croyait en fait être un prince – d'un mauvais *kami.* « C'est la pire des insultes que de les toucher au visage. C'est pareil pour nous. C'est ce qui l'a rendu momentanément fou. C'est un barbare inintelligent, mais un *daimyô* dans son pays. Il essayait seulement de vous aider, Sire ! »

Ishido tempêta et frappa Blackthorne qui venait vers lui. Les Gris les entouraient. Ils étaient à vingt contre un. Leurs épées étaient dégainées, mais personne n'était encore mort et chacun attendait, avec discipline.

Blackthorne vit que toute l'attention était concentrée sur lui. Il savait, à présent, qu'il avait des alliés.

Ishido se tourna vers lui et s'approcha en criant. Blackthorne sentit l'emprise des Bruns se resserrer. Il savait que le coup arrivait, mais cette fois-ci, au lieu d'essayer de leur échapper, il s'effondra puis se redressa et s'en alla en éclatant d'un rire satanique. Il se mit à danser une *hornpipe.* Le frère Domingo lui avait dit que tout le monde au Japon croyait que la folie était causée par un *kami* et que les fous comme les très jeunes enfants et les vieillards n'étaient donc pas responsables et possédaient des privilèges spéciaux. Il se lança alors dans sa folie en chantant en même temps à Mariko : « Aidez-moi… j'ai besoin d'aide pour l'amour de Dieu… Je ne vais pas pouvoir poursuivre ce cirque très longtemps… aidez-moi… »

« Il est fou. Il est possédé », cria Mariko, comprenant brusquement qu'il jouait la comédie. Elle était hors d'elle. Elle ne savait que faire. L'Anjin-san était en train de sauver Toranaga, mais comment avait-il su ? se répétait-elle sottement. Le visage de Blackthorne était exsangue, hormis les traces rouges dues aux coups qu'il avait reçus. Il continuait à danser, attendant désespérément qu'on vienne à son aide. Il maudissait silencieusement Yabu, Buntaro et Mariko en les traitant respectivement de lâches et de petite garce stupide. Il cessa de danser, s'inclina devant Ishido comme une marionnette et se dirigea vers la porte. Il dansait en marchant. « Suivez-moi ! Suivez-moi ! » cria-t-il d'une voix étranglée, essayant d'ouvrir la voie comme le joueur de flûte de Hamelin. Les Gris lui barrèrent le chemin. Il grogna d'une rage feinte et leur intima l'ordre de le laisser passer. Il éclata de rire. Ishido saisit un arc et une flèche. Les Gris s'éparpillèrent, Blackthorne avait

presque atteint la porte. Il se retourna, aux abois, sachant que ce n'était pas la peine de courir. Il reprit sa danse frénétique.

« Il est fou. C'est un chien fou ! Les chiens fous doivent être abattus ! » La voix d'Ishido était dure et menaçante. Il arma l'arc et visa.

Mariko se jeta immédiatement en avant. « Ne vous inquiétez pas, Sire Ishido, cria-t-elle. Pas besoin de s'inquiéter. C'est un accès de folie momentané. Ai-je l'autorisation… ? » En se rapprochant, elle put voir la fatigue de Blackthorne, ce sourire fou, figé sur son visage. Elle eut peur malgré elle. « Je peux vous aider maintenant, Anjin-san, dit-elle rapidement. Nous devons essayer de… de sortir. Je vous suis. Ne vous inquiétez pas. Il ne va pas nous tirer dessus. Arrêtez de danser, je vous en prie. »

Blackthorne s'arrêta instantanément et marcha tranquillement vers le pont. Elle le suivit à quelques pas derrière comme le voulait la coutume. Elle attendait les flèches. Elle les entendait.

Mille yeux observaient ce géant fou et cette femme minuscule qui atteignaient le pont, le franchissaient et s'en allaient Yabu retrouva ses esprits.

« Si vous le voulez mort, laissez-moi le tuer, Ishido-sama. Ce n'est pas digne de vous. Un général ne tue pas de ses propres mains. D'autres doivent le faire pour lui. » Il s'approcha et baissa la voix : « Laissez-le en vie. La folie vient du coup que vous lui avez porté. C'est un *daimyô* dans son pays et le coup… c'est exactement comme l'a dit Mariko-san, *neh ?* Ayez confiance en moi. Il nous est utile vivant.

— Quoi ?

— Il nous est plus utile vivant. Ayez confiance en moi. Vous pouvez avoir sa peau quand vous le voudrez. Nous avons besoin de lui vivant. »

Ishido lut l'angoisse, le désespoir et la vérité sur le visage de Yabu. Il baissa son arc. « Très bien. Mais je le veux un de ces jours, vivant. Je le pendrai par les talons au-dessus du trou. »

Yabu ravala sa salive et s'inclina. Il fit signe nerveusement au cortège d'avancer, de peur qu'Ishido ne se souvienne de la litière et de « Kiritsubo ».

Buntaro, feignant d'être respectueux, prit l'initiative et ordonna aux Bruns de se mettre en marche. Il ne se posait pas la question de savoir comment Toranaga était magiquement apparu au milieu d'eux comme un *kami* ; il ne savait qu'une chose. Son maître était en danger et sans défense. Il vit qu'Ishido n'avait pas quitté Mariko et l'Anjin-san des yeux. Il s'inclina poliment et se plaça derrière la litière de Toranaga pour protéger son maître des flèches, au cas où le combat éclaterait.

La colonne s'approchait de la porte. Yabu s'attendait à tout instant à voir le cortège être arrêté. Les Gris ont certainement dû voir Toranaga, pensa-t-il. Combien de temps va-t-il s'écouler avant qu'ils ne le disent à Ishido ? Ne va-t-il pas penser que je suis complice de cette évasion ? Est-ce que cela ne va pas me ruiner pour toujours ?

À mi-chemin, sur le pont, Mariko regarda en arrière. « Ils arrivent, Anjin-san ; les deux litières ont passé la porte. Elles sont sur le pont. »

Blackthorne ne répondit pas. Il ne se retourna pas. Il avait besoin de toute sa volonté pour rester debout. Il avait perdu ses sandales. Son visage brûlait. Sa tête explosait. Les derniers gardes le laissèrent franchir la herse et sortir de la forteresse. Ils laissèrent également passer Mariko, puis les litières.

Blackthorne marchait en avant du convoi le long de la petite colline. Il passa un terrain à découvert puis franchit un pont

plus éloigné.

Une fois dans le sous-bois, il s’effondra. Là, personne ne pouvait le voir.

# 23

« Anjin-san ! Anjin-san ! »

À demi conscient, il laissa Mariko l'aider à boire du saké. La colonne s'était arrêtée. Les Bruns serraient la litière de près. Buntaro avait crié quelque chose à l'une des servantes et elle avait immédiatement sorti une fiasque. Il avait enjoint à ses gardes de tenir toute personne éloignée de la litière de « Kiritsubo-san », puis s'était dirigé précipitamment vers Mariko. « Est-ce que l'Anjin-san va bien ?

— Oui. Oui, je crois », lui avait-elle répondu. Yabu les avait rejoints. Pour essayer de se débarrasser du capitaine des Gris il dit : « Nous pouvons poursuivre notre route, seuls ; nous allons laisser quelques hommes avec Mariko-san. Dès que le barbare ira mieux, ils pourront nous rejoindre.

— Avec tout le respect que je vous dois, Yabu-san, nous allons attendre. Je suis chargé de vous amener jusqu'à la galère. Tous ensemble », lui répondit le capitaine. Ils tournèrent tous leur regard vers Blackthorne qui s'étouffait légèrement avec son vin. « Merci, dit-il dans un croassement. Sommes-nous en sécurité ? Qui d'autre sait que… ?

— Vous êtes sauvé, maintenant ! » l'interrompit Mariko volontairement.

Elle tourna le dos au capitaine et avertit du regard Blackthorne. « Anjin-san, vous êtes sauvé. Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir. Vous comprenez ? Vous avez eu une crise. Regardez autour de vous. Vous êtes sauvé ! »

Blackthorne obtempéra. Il vit le capitaine, les Gris et comprit. Ses forces revenaient rapidement. « Désolé, senhora, ce n'était que la peur, je crois. Je deviens vieux. Je deviens fou par moments et ne me souviens jamais de ce qui s'est passé. Parler portugais est fatigant, n'est-ce pas ? » Il se mit à parler en latin. « Vous me comprenez ?

— Assurément.

— Cette langue est-elle "plus facile" ?

— Peut-être », dit-elle, soulagée qu'il ait compris ses consignes de prudence et qu'il se soit mis à parler en latin, langue quasiment incompréhensible et impossible à apprendre pour un Japonais, hormis une poignée d'hommes dans tout l'empire. Elle était la seule femme du pays à parler, lire et écrire couramment le latin et le portugais. « Les deux langues sont difficiles. Chacune a ses dangers.

— Qui d'autre en connaît les "dangers" ?

— Mon mari et cet homme qui nous escorte.

— En êtes-vous sûre ?

— Les deux l'ont prouvé. »

Le capitaine des Gris piétinait nerveusement et dit quelque chose à Mariko. « Il demande si vous êtes dangereux, si on ne devrait pas vous lier les mains et les pieds. J'ai dit que non. Vous êtes sorti de votre crise de folie.

— Oui, dit-il en se remettant à parler portugais. J'ai souvent des crises. Si quelqu'un me frappe au visage, je deviens fou. Je suis désolé. Je ne me souviens jamais de ce qui se passe pendant ces accès. C'est le doigt de Dieu. » Il se rendit compte que le capitaine lisait sur ses lèvres et il pensa : « Je te prends la main dans le sac, mon salaud. Je parie que tu comprends le portugais. »

Sono, la servante, pencha sa tête vers la litière et colla son oreille contre les rideaux. Elle écouta puis revint vers Mariko. « Désolée, Mariko-sama, mais ma maîtresse demande si le fou va mieux et si nous pouvons poursuivre notre route ? Elle vous prie de lui donner votre litière parce qu'elle pense que nous devrions nous dépêcher à cause de la marée. Sachant que les fous ne sont affligés que par les dieux, elle va dire des prières pour sa guérison et lui administrera personnellement des médicaments dès que nous serons à bord de la galère. »

Mariko traduisit.

« Oui, je vais très bien. » Blackthorne se leva et vacilla sur ses jambes. Yabu gueula un ordre.

« Yabu-san dit que vous allez immédiatement monter dans cette litière, Anjin-san. » Mariko sourit devant ses protestations. « Je suis tout à fait forte. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Je marcherai à vos côtés. Nous pourrons parler si vous le désirez. »

Il se laissa faire et s'installa dans la litière. Ils repartirent aussitôt. La démarche ondulante des porteurs avait un effet calmant. Il était épuisé. Il attendit que le capitaine des Gris ait rejoint la tête de la colonne pour murmurer cet avertissement en latin : « Ce centurion comprend l'autre langue.

— Je crois qu'il comprend le latin, également, murmura-t-elle. Vous êtes très courageux, Anjin-san. Je vous remercie d'avoir sauvé la vie à sire Toranaga.

— Vous avez fait preuve d'un plus grand courage.

— Non. Le Seigneur n'a fait que guider mes pas sur le sentier et me rendre utile. Je vous remercie encore.

— Vous êtes courageuse. Je vous remercie. Les flèches ne sont pas parties parce que vous me faisiez un bouclier de votre dos.

— Non, capitaine. C'était la volonté divine.

— Vous êtes courageuse et vous êtes belle. »

Elle marcha pendant un moment en silence. Personne ne m'a jamais dit que j'étais belle. Personne, pensa-t-elle. « Je ne suis pas courageuse et je ne suis pas belle. Les épées sont belles. L'honneur est beau.

— Le courage est beau et vous en avez à revendre. »

Mariko ne répondit pas. Elle se souvenait de ce matin, de tous les mots horribles, de toutes ses détestables pensées. Comment un homme peut-il être aussi courageux et aussi stupide, aussi doux et aussi cruel, aussi touchant et aussi haïssable, toutes ces choses en même temps ? L'Anjin-san avait fait preuve d'un courage sans bornes pour détourner l'attention d'Ishido de la litière et avait été vraiment habile pour parvenir à feindre la folie et sortir Toranaga de la souricière. Qu'il était sage de la part de Toranaga de s'échapper de cette manière ! Sois prudente, Mariko, se dit-elle. Pense à Toranaga ! Pas à cet étranger.

La colonne avançait à travers la ville, en direction de la mer. Blackthorne vit Yabu et les hurlements de Pieterzoon lui traversèrent l'esprit momentanément. « Une seule chose à la fois, murmura-t-il.

— Oui, disait Mariko. Ce doit être très difficile pour vous. Notre monde est si différent du vôtre. Très différent, mais très sage. » Elle voyait, devant elle, la vague silhouette de Toranaga dans la litière. Elle remercia Dieu encore une fois d'avoir permis son évasion. Comment expliquer au barbare ce que nous sommes, comment le complimenter pour sa bravoure ? Toranaga lui avait donné ordre de tout expliquer, mais comment ? « Laissez-moi vous raconter une histoire, Anjin-san. Quand j'étais jeune, mon père était général d'un *daimyô* qui s'appelait Goroda. À cette époque-là, sire Goroda n'était pas encore un grand dictateur, mais un *daimyô* qui se battait pour

accéder au pouvoir. Mon père invita donc Goroda et ses principaux vassaux à un grand festin. Que nous n'ayons pas d'argent pour acheter les victuailles, le saké, les laques et les tatamis qu'une telle visite, par coutume, exigeait ne lui effleura jamais l'esprit. Vous pourriez croire que ma mère était une très mauvaise maîtresse de maison. Ce n'était pas le cas. La moindre parcelle des revenus de mon père allait à son samouraï vassal et, quoiqu'il ait eu assez d'argent pour entretenir quatre mille guerriers, ma mère se débrouillait en grattant, rognant et économisant sur tout pour qu'il en entretienne cinq mille trois cents pour la plus grande gloire de son maître et suzerain. Nous, la famille, ma mère, les concubines de mon père, mes frères et sœurs, nous avions à peine de quoi manger. Mais quelle importance ? Mon père et ses hommes avaient les armes les plus modernes, les chevaux les plus racés. Il n'y avait donc pas assez d'argent pour organiser ce festin. Ma mère se rendit alors chez un fabricant de perruques de Kyoto et vendit ses cheveux. Je me souviens qu'ils lui tombaient jusqu'au bas du dos et qu'ils étaient de jais. Mais elle les a vendus. Le perruquier les lui coupa le jour même, lui donna une perruque bon marché. Elle put ainsi acheter tout ce qui était nécessaire et sauver l'honneur de mon père. Il était de son devoir à elle de payer les factures. Elle a fait son devoir. Pour nous, le devoir est une notion très importante. La plus importante de toutes.

— Qu'a dit votre père quand il a découvert la vérité ?

— Que pouvait-il dire ? Il ne pouvait que la remercier. Il était du devoir de ma mère de trouver cet argent pour sauver son honneur.

— Elle éprouvait beaucoup d'amour pour lui.

— L'amour est un mot chrétien, une pensée chrétienne, un idéal chrétien, Anjin-san. Nous n'avons pas d'équivalent pour le

mot “amour” tel que vous l’entendez. Devoir, loyauté honneur, respect, désir, voilà les mots et les concepts dont nous avons besoin. » Elle le regarda malgré elle et revécut l’instant où il avait sauvé Toranaga et, à travers Toranaga, son mari. N’oublie jamais qu’ils étaient tous les deux pris au piège, qu’ils devraient être à présent morts, si cet homme n’avait pas été là. Elle s’assura que personne n’était à proximité. « Pourquoi avez-vous fait ce que vous avez fait ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que… » Il se tut. Il pouvait donner tant de raisons : peut-être parce que Toranaga était aux abois et que je ne voulais pas qu’il soit coupé en morceaux… parce que s’il avait été découvert nous aurions été tous dans de beaux draps… parce que je savais qu’en dehors de moi, personne ne savait. C’était à moi de tenter le tout pour le tout… parce que je ne voulais pas mourir. J’ai trop de choses à faire pour gâcher ma vie, et Toranaga est le seul qui puisse me rendre mon bateau et ma liberté. Au lieu de ça, il répondit, en latin : « Parce qu’il a dit : Rendez à César ce qui appartient à César.

— C’est ça », dit-elle, ajoutant dans la même langue : « C’est ça ; c’est ce que je voulais dire. Ces choses-là à César et celles-là à Dieu. »

La mer n’était plus très loin. Il voyait plusieurs bateaux et la frégate portugaise, feux de navigation allumés. Avec vingt bons canons, je pourrais m’en emparer. Ce ne serait pas une mauvaise prise ! Il se retourna vers Mariko. Étrange personne ! Famille bizarre !

« Senhora, dit-il en gardant une voix douce. Votre mère devait être une femme exceptionnelle pour faire ce qu’elle a fait.

— Oui. Mais elle vivra éternellement à cause de ce qu'elle a fait. Elle est entrée dans la légende. Elle était tout aussi samouraï que mon père.

— Je croyais que seuls les hommes étaient samouraïs ?

— Oh ! non, Anjin-san. Hommes et femmes le sont également. Ma mère était une samouraï authentique. Son sens du devoir excédait toute autre chose.

— Elle habite avec vous ?

— Non. Pas plus que mon père, mes frères ou mes sœurs. Je suis la dernière de la lignée.

— Y a-t-il eu une catastrophe ? »

Mariko se sentit tout à coup lasse. Je suis fatiguée de parler latin et cette langue portugaise désagréable à l'oreille. Je suis fatiguée de jouer les professeurs, se dit-elle. Je ne suis pas professeur. Je suis simplement une femme qui connaît son devoir et veut le faire en paix.

« D'une certaine façon, oui, Anjin-san. Je vous raconterai tout ça, un jour. » Elle accéléra le pas et se dirigea vers l'autre litière. Les deux servantes souriaient nerveusement.

« A-t-on beaucoup de chemin à faire, Mariko-san ? demanda Sono.

— J'espère bien que non », répondit-elle pour la rassurer.

Le capitaine des Gris sortit soudainement de l'ombre et apparut de l'autre côté de la litière. Elle se demanda ce qu'il avait pu surprendre de sa conversation avec l'Anjin-san.

« Voulez-vous un porteur, Mariko-san ? Vous sentez-vous fatiguée ? lui demanda-t-il.

— Non. Non, merci. » Elle ralentit l'allure volontairement, l'entraînant loin de Toranaga et de la litière. « Je ne suis pas du tout fatiguée.

— Le barbare se tient-il bien ? Il ne vous importune pas, au moins ?

— Oh, non. Il semble redevenu très calme.

— De quoi parliez-vous avec lui ?

— De toutes sortes de choses. J'essayais de lui expliquer quelques-unes de nos lois et de nos coutumes. » Elle fit un signe vers le donjon qui se découpait clairement sur le ciel. « Sire Toranaga m'a demandé de lui mettre un peu de plomb dans la cervelle.

— Ah, oui. Sire Toranaga. » Le capitaine jeta un coup d'œil rapide vers la forteresse, puis vers Blackthorne. « Pourquoi Sire Toranaga est-il tellement intéressé par ce barbare, madame ?

— Je ne sais pas. C'est peut-être parce qu'il est très étrange. »

Ils tournèrent dans une autre rue. Il y avait peu de gens dans les parages. Au bout de la rue, les quais et la mer. Des mâts apparaissaient au-dessus des bâtiments. L'air était lourd, chargé de l'odeur des algues.

« De quoi d'autre avez-vous parlé ?

— Ils ont des pensées tout à fait bizarres. Ils pensent toujours à l'argent.

— La rumeur circule que son pays n'est peuplé que d'affreux pirates marchands. Il n'y a pas un seul samouraï dans toute la population. Qu'est-ce que Sire Toranaga attend de lui ?

— Désolée, mais je n'en sais rien.

— La rumeur circule qu'il est chrétien. Du moins le dit-il. L'est-il en vérité ?

— Pas chrétien comme nous. Vous l'êtes, capitaine ?

— Mon maître est chrétien. Je le suis donc aussi. Mon maître est Sire Kiyama.

— J’ai l’honneur de bien le connaître. Il a honoré mon mari en fiançant l’une de ses petites-filles à mon fils.

— Oui, je sais, dame Toda.

— Sire Kiyama va mieux maintenant ? Je crois que les docteurs n’autorisent personne à le voir.

— Je ne l’ai pas vu depuis une semaine. Personne ne l’a vu. C’est peut-être la peste chinoise. Que Dieu l’en protège. Que Dieu maudisse tous les Chinois ! » Il jeta un regard brillant sur Blackthorne. « Les docteurs disent que les barbares ont apporté la vérole en Chine, à Macao et sur nos rivages.

— *Sumus omnes in manu Dei,* dit-elle.

— *Ita, amen* », répondit le capitaine, tombant ainsi dans le piège.

Blackthorne s’était lui aussi rendu compte de la faute du capitaine. Il vit un éclair de colère passer sur son visage et l’entendit dire quelque chose entre ses dents. Mariko rougit et s’arrêta. Blackthorne quitta sa litière et les rejoignit.

« Si vous parlez latin, centurion, ce serait gentil à vous de venir parler avec moi. J’ai soif de tout apprendre de votre grand pays.

— Oui, je parle votre langue, étranger.

— Ce n’est pas ma langue, centurion, mais celle de l’Église et de tous les gens éduqués dans mon pays. Vous la parlez bien. Comment et quand l’avez-vous apprise ? »

Le cortège passa devant eux et tous les samouraïs, Bruns et Gris, les regardèrent. Buntaro, près de la litière de Toranaga, s’arrêta et se retourna. Le capitaine hésita puis se remit à marcher. Mariko était heureuse que Blackthorne les ait rejoints.

« Le centurion parle couramment cette langue. Il la parle merveilleusement, n’est-ce pas ? dit Blackthorne à Mariko.

— Oui. C’est vrai. Vous avez appris au séminaire, centurion ?

— Et vous, étranger ? » répondit le capitaine froidement, ne faisant pas attention à elle, détestant le souvenir de ce séminaire de Macao où il avait été envoyé, enfant, par Kiyama pour apprendre les langues. « Maintenant que nous pouvons nous parler directement, dites-moi simplement pourquoi vous avez dit à madame : “Qui d’autre sait… ” Qui d’autre sait quoi ?

— Je ne me souviens pas. Mon esprit divaguait.

— Il divaguait, vraiment ? Et vous avez dit aussi : “Rendez à César ce qui appartient à César”.

— Ce n’était qu’une plaisanterie. J’avais une discussion avec cette dame qui raconte des histoires particulièrement révélatrices, mais parfois difficiles à comprendre.

— Oui. Il y a beaucoup de choses à comprendre. Qu’est-ce qui vous a rendu fou quand vous étiez à la porte ? Pourquoi avez-vous guéri aussi rapidement ?

— C’est la miséricorde divine. »

Ils marchaient à nouveau près de la litière. Le capitaine était furieux de s’être laissé prendre si facilement. Il avait été prévenu par sire Kiyama, son maître, que cette femme était infiniment rusée : « N’oublie pas qu’elle porte la tache de la trahison en elle et que le pirate est guidé par Satan le diable. Observe, écoute et souviens-toi de tout. Peut-être se trahira-t-elle elle-même et deviendra-t-elle un témoin contre Toranaga au bénéfice des régents ? Tue le pirate dès qu’a lieu l’embuscade. »

Les flèches fendirent la nuit. La première vint se planter dans la gorge du capitaine. Sentant ses poumons s’emplir de feu et la mort l’avaler, il eut une dernière pensée de surprise, car l’embuscade ne devait pas avoir lieu là, mais un peu plus loin, près des quais. L’attaque ne devait pas les prendre pour cibles, mais viser le pirate, uniquement.

Une autre flèche se ficha dans l'une des colonnes de la litière à quelques centimètres de la tête de Blackthorne. Deux flèches avaient transpercé les rideaux du palanquin de Kiritsubo et une autre s'était plantée dans le ventre d'Asa, la servante. Elle se mit à hurler. Les porteurs abandonnèrent tout et disparurent dans la nuit en prenant leurs jambes à leur cou. Blackthorne prit Mariko avec lui et l'entraîna à l'abri de la litière renversée. Gris et Bruns s'éparpillèrent. Une pluie de flèches s'abattit sur les deux litières. L'une se ficha dans le sol, là où Mariko se tenait quelques instants plus tôt. Buntaro couvrait de son corps la litière de Toranaga. Une flèche se planta dans le dos de sa cotte de mailles et de bambou. Quand la volée cessa, il se précipita et ouvrit les rideaux avec violence. Les deux flèches étaient plantées dans la poitrine et le flanc de Toranaga, mais il n'était pas blessé. Il arracha les pointes de la cuirasse protectrice qu'il portait sous son kimono. Il enleva ensuite le chapeau à larges bords et la perruque. Buntaro fouilla l'obscurité à la recherche de l'ennemi. Il était sur le qui-vive prêt à décocher une flèche pendant que Toranaga se dépêtrait des rideaux et sortait, tirait une épée de dessous la couverture et bondissait en avant. Mariko voulut lui venir en aide, mais Blackthorne la tira en arrière en poussant un cri d'avertissement au moment où les flèches reprenaient les palanquins pour cibles. Elles tuèrent deux Bruns et un Gris. Une autre frôla Blackthorne de si près qu'elle lui arracha un bout de peau à la joue. Une dernière épingla son kimono au sol. La servante, Sono, était près de la fille qui se tordait de douleur en retenant courageusement ses cris. Yabu hurla, indiquant une direction, et chargea. De vagues silhouettes étaient visibles sur les toits de tuiles. Une dernière volée de flèches s'abattit sur les litières, droit venue de l'obscurité. Buntaro et quelques Bruns firent un mur devant

Toranaga. Un homme tomba. Blackthorne se releva avec difficulté et aida Mariko. Elle était seulement commotionnée.

« Merci », dit-elle. Elle se dépêcha de rejoindre Toranaga pour l'éloigner des Gris et de leurs regards. Buntaro ordonna à ses hommes d'amener les torches près des litières. À ce moment-là, l'un des Gris poussa un cri. « Toranaga ! » Dans la lumière vacillante des torches, le maquillage barbouillé et décomposé par la sueur fit paraître Toranaga grotesque. L'un des officiers Gris s'inclina. Il faisait face, chose incroyable, à l'ennemi de son maître, libre, de l'autre côté des murailles de la forteresse. « Vous allez attendre ici, Sire. Toi (il héla l'un de ses hommes), va le dire immédiatement à Sire Ishido. » L'homme s'en alla en courant.

« Arrêtez-le ! » dit Toranaga calmement. Buntaro décocha deux flèches. L'homme s'écroula, mortellement atteint. L'officier dégaina son épée et fondit sur Toranaga dans un hurlement de guerre, mais Buntaro était prêt à parer le coup. Simultanément, Gris et Bruns sortirent leurs épées et se ruèrent dans la bataille. La rue se transforma en une mêlée confuse. Un Gris se jeta soudainement sur Toranaga, mais Mariko ramassa une torche, se précipita en avant et la lança dans la figure de l'officier. Buntaro coupa son assaillant en deux, puis se jeta sur le deuxième homme et le pourfendit. Quatre Gris rassemblèrent leurs forces et bondirent sur Blackthorne qui était encore à côté de sa litière. Il les vit arriver sans rien pouvoir faire. Yabu et un Brun les interceptèrent et se battirent avec eux comme de beaux diables. Blackthorne saisit une torche et s'en servit comme d'une masse tourbillonnante. Il réussit à faire perdre l'équilibre à ses assaillants. Yabu en tua un, en blessa un autre. Puis quatre Bruns vinrent à la rescousse pour régler leur compte aux deux survivants. Les derniers Gris se battirent

courageusement. Quatre d’entre eux s’unirent dans une attaque suicidaire contre Toranaga. Les Bruns chargèrent. Les Gris se regroupèrent et chargèrent à nouveau, puis un de leurs officiers leur ordonna de se replier et d’aller chercher des renforts. Le reste de l’escorte devait couvrir leur retraite. Les quatre Gris se sauvèrent. Bien qu’ils fussent poursuivis et que Buntaro ait réussi à en abattre un, trois réussirent à s’échapper. Les autres moururent.

# 24

Ils se dépêchaient à travers les rues désertes, en direction du quai de la galère. Ils étaient dix, Toranaga en tête suivi de Yabu, Mariko, Blackthorne et six samouraïs. Le reste, sous les ordres de Buntaro, avaient été envoyé avec les litières et les bagages et suivait l'itinéraire convenu, avec comme instructions de se diriger tranquillement vers la galère. Le corps d'Asa, la servante, reposait dans l'un des palanquins. Au milieu de la bataille, Blackthorne avait ôté la pointe fichée en elle. Toranaga avait vu le sang gicler et avait observé, surpris, le pilote la bercer au lieu de la laisser mourir en paix avec dignité, puis, quand le combat avait cessé, la façon dont il l'avait doucement posée dans la litière. La fille était courageuse et ne s'était pas plainte ; elle n'avait fait que le regarder jusqu'à ce que la mort vienne l'emporter.

Des cinquante Bruns qui avaient formé l'escorte, quinze avaient été tués et dix mortellement blessés. Ces derniers avaient été rapidement et honorablement envoyés dans le Grand Néant (trois de leurs propres mains, huit assistés par Buntaro, à leur demande). Puis Buntaro avait réuni les survivants autour des litières et ils s'étaient remis en route. Quarante-huit Gris gisaient dans la poussière.

Toranaga savait qu'il était sans protection, mais il était sans protection, mais il était satisfait. Tout s'est bien passé, pensa-t-il, si l'on considère les vicissitudes de la chance. C'était un plan excellent – cette évasion secrète – établi depuis des mois. Il était évident qu'Ishido aurait essayé de le garder dans la forteresse, aurait monté les autres régents contre lui en leur promettant

n'importe quoi, aurait de bon cœur sacrifié son otage de Yedo, la dame Ochiba, et aurait usé de tous les moyens pour le garder sous surveillance jusqu'à la réunion finale des régents où il aurait été récusé et déchu.

« Mais ils peuvent encore vous récuser ! » avait dit Hiromatsu quand Toranaga l'avait fait appeler à la tombée de la nuit pour lui expliquer la tentative. « Même si vous vous échappez, les régents vous récuseront derrière votre dos aussi aisément qu'ils le feront en votre présence. Vous serez contraint de vous faire seppuku dès qu'ils vous l'ordonneront, comme ils le feront très certainement.

— Oui, avait dit Toranaga. En tant que président des régents, je suis contraint de le faire si quatre voix se réunissent contre moi. Mais ici… »

Il avait sorti un rouleau de parchemin de sa manche. « Ici est inscrite ma démission officielle du Conseil des régents. Vous la donnerez à Ishido dès que la nouvelle de mon évasion sera connue.

— Quoi ?

— Si je démissionne, je ne suis plus tenu par mon serment de régent, *neh ?* Le Taikô ne m'a jamais interdit de démissionner, *neh ?* Donnez également ceci à Ishido. » Il avait tendu le sceau officiel de sa fonction présidentielle.

« Mais vous êtes maintenant complètement isolé. Vous êtes condamné !

— Vous avez tort. Écoutez-moi. Le testament du Taikô créait un Conseil de *cinq* régents pour gouverner le royaume. Il n'y en a plus que *quatre,* à présent. Pour qu'ils puissent exercer légalement le mandat de l'empereur, les quatre restants doivent élire un nouveau membre, un cinquième, *neh ?* Ishido. Kiyama, Onoshi et Sugiyama *doivent se mettre d'accord, neh ?* Le

nouveau régent ne doit-il pas être accepté de tous ? Bien sûr ! Mon vieil ami, avec qui ces ennemis vont-ils accepter de partager le pouvoir ? Tant qu'ils discutent, aucune décision n'est…

— Nous faisons des préparatifs de guerre et vous n'êtes plus lié par votre serment. Vous pouvez verser un peu de miel ou un peu de venin çà et là et ces charognes vont se manger entre elles ! avait dit Hiro-matsu avec empressement. Oh, Yoshi Toranaga-Noh-Minowara, vous êtes un génie. Je me les coupe si vous n'êtes pas l'homme le plus sage du pays ! »

— Oui, c'est un bon plan, pensa Toranaga et ils ont tous merveilleusement rempli leurs rôles : Hiro-matsu, Kiri et ma douce Sazuko. Et les voilà maintenant enfermés et ils le resteront, à moins qu'ils aient l'autorisation de s'en aller. Je crois qu'ils n'obtiendront jamais cette autorisation-là. Je serais vraiment désolé de les perdre.

Il menait le cortège sans défaillir. Son allure était rapide. C'était l'allure à laquelle il chassait, qu'il pouvait soutenir pendant deux jours et une nuit si besoin était. Ils traversèrent une autre rue déserte et se dirigèrent vers une ruelle. Il savait que l'alarme parviendrait bientôt aux oreilles d'Ishido et que la chasse serait alors ouverte. Nous avons le temps, se dit-il.

Oui, c'est un bon plan, mais je n'avais pas prévu l'embuscade. Ça m'a coûté trois jours de sécurité. Kiri était sûre de pouvoir garder le secret pendant au moins trois jours. Il n'y a plus de secret maintenant et je ne pourrai pas monter à bord de la galère et me retrouver en pleine mer. À qui était destinée l'embuscade ? Moi ou le pilote ? Oui, mais les archers étaient éloignés ; il était difficile de voir et il était de toute façon plus sûr de nous tuer tous les deux, au cas où.

Qui a ordonné cette attaque ? Kiyama ou Onoshi ? Les Portugais ou les pères chrétiens ? Toranaga se retourna pour vérifier si le pilote était toujours là. Il vit qu'il tenait bien et que la femme marchait à ses côtés. Cette nuit, c'est la deuxième fois que je risque ma peau ici, pensa-t-il. Cette forteresse va-t-elle être vraiment ma némésis ? Le Taikô m'a souvent dit :

« Tant que la forteresse d'Osaka existera, ma lignée ne mourra pas et vous aurez, Toranaga-Minowara, votre épitaphe gravée sur ses murs. Osaka sera votre mort, mon fidèle vassal ! »

Est-ce que le Taikô vit toujours à travers Yaemon ? Qu'il vive ou non, Yaemon est son héritier légal.

Toranaga détacha avec effort ses yeux de la forteresse, tourna au coin d'une autre rue et marcha rapidement dans un dédale de ruelles. Il finit par s'arrêter devant une vieille porte usée. Un poisson était sculpté dans le bois. Il frappa selon un signal codé. La porte s'ouvrit immédiatement. Le samouraï hirsute s'inclina aussitôt. « Sire ?

— Amène tes hommes et suis-moi, dit Toranaga.

— Avec joie. » Ce samouraï ne portait pas l'uniforme brun, mais les hardes dépareillées d'un *ronin.* Il appartenait aux troupes d'élite secrètes que Toranaga avait dispersées dans Osaka, en cas d'urgence. Quinze hommes, pareillement vêtus et aussi bien armés, le suivirent et prirent rapidement leurs postes en éclaireurs et en arrière-garde, tandis qu'un autre se dépêchait d'aller avertir les autres éléments secrets. Toranaga eut bientôt cinquante hommes avec lui. Cent autres protégeaient ses flancs. Un millier seraient prêts à l'aube, s'il avait besoin d'eux. Il se détendit et ralentit l'allure, sentant que le pilote et la femme se fatiguaient.

Toranaga se tenait dans l'ombre des dépôts et observait la galère, le quai, le rivage. Yabu était à ses côtés. Les samouraïs formaient un cordon serré, en contrebas de la ruelle. Un détachement important de Gris attendait près de l'échelle de coupée de la galère, à quelques centaines de pas de là, de l'autre côté d'un terre-plein qui prévenait ainsi de toute attaque-surprise. La galère était solidement amarrée aux bollards du quai qui s'étirait sur une centaine de mètres en mer. Les avirons étaient soigneusement bordés. Toranaga vit indistinctement plusieurs marins et soldats sur le pont.

« Sont-ils des nôtres ? demanda-t-il doucement.

— C'est trop loin pour s'en assurer », répondit Yabu.

C'était la marée haute. Au-delà de la monère, des bateaux de pêche entraient et sortaient. Au nord, le long du rivage, évoluait toute une flottille d'embarcations de tailles diverses. À cinq cents pas, vers le sud, le long d'un autre quai en pierre, était amarrée la frégate portugaise, la *Santa Theresa.* À la lumière des torches, des groupes de porteurs chargeaient des paquets, des balles et des tonneaux. Des Gris patrouillaient aux abords. C'était chose habituelle puisque tout bateau portugais ou étranger était de par la loi sous surveillance constante. Les bateaux portugais pouvaient librement entrer et sortir du port de Nagasaki seulement.

Si la sécurité pouvait être renforcée, nous pourrions dormir plus tranquillement, se dit Toranaga. Oui, mais peut-on les enfermer et continuer à commercer avec la Chine ? Voilà le piège auquel les barbares du Sud nous ont pris et duquel nous ne pouvons sortir. En tout cas, pas tant que les *daimyôs* chrétiens dominent Kyushu, tant que nous avons besoin des prêtres. Ce que nous pouvons faire de mieux, c'est ce qu'a fait le Taikô. Donner un petit peu aux barbares, faire semblant de le

leur reprendre en essayant de bluffer, en sachant pertinemment que, sans le commerce avec la Chine, la vie est impossible.

« Avec votre permission, Sire, je vais faire donner l'attaque immédiatement, murmura le samouraï.

— Je suis contre, dit Yabu. Nous ne savons pas si nos hommes sont à bord. Il pourrait y avoir un millier de samouraïs cachés aux alentours. Ces hommes… » Il indiqua du doigt les Gris, près du bateau portugais. « Ces Gris donneraient l'alarme. Nous ne pourrions jamais prendre le navire et atteindre la haute mer. Nous avons besoin de dix fois plus d'hommes.

— Le général Ishido va bientôt être au courant, dit le samouraï. Il y aura alors plus de gens hostiles à Osaka que de mouches sur un champ de bataille. J'ai cent cinquante hommes en plus de ceux-là. C'est bien suffisant.

— Pas pour être en sécurité. Ce n'est pas suffisant si nos marins ne sont pas prêts à souquer. Il vaudrait mieux créer une diversion qui éloignerait les Gris et tous ceux qui peuvent se cacher. Ceux-là aussi, dit Yabu en indiquant une nouvelle fois les soldats postés près de la frégate.

— Quel genre de diversion ? demanda Toranaga.

— Mettre le feu à la rue ?

— C'est impossible ! protesta le samouraï, stupéfait. Nous ne pouvons pas mettre le feu à la rue.

— Qu'y a-t-il de plus important ? lui demanda Yabu. La destruction de quelques rues ou la mort de votre maître ?

— Le feu se propage, Yabu-san. Nous ne pouvons pas brûler Osaka. Un million de personnes y vivent, peut-être plus.

— Est-ce là votre réponse ? »

Couleur de cendre, le samouraï se tourna vers Toranaga. « Sire, je ferai ce que vous me demanderez. Est-ce là ce que vous

désirez ? »

Toranaga regarda simplement Yabu.

Le *daimyô* secoua un doigt en montrant la ville, méprisant. « Il y a deux ans, la moitié de cette ville a brûlé. Regarde-la maintenant. Il y a cinq ans, a éclaté le Grand Incendie. Des centaines de milliers de personnes sont mortes. Qu'avons-nous à en faire ? Ce ne sont que des marchands, des boutiquiers, des artisans. »

Toranaga savait que le feu ne se propagerait pas ; le vent était trop faible. Mais un feu pourrait facilement devenir un holocauste qui détruirait toute la ville, à l'exception de la forteresse. Ah ! si seulement je pouvais la réduire en cendres, je n'hésiterais pas un seul instant. Il tourna les talons et rejoignit les autres. « Mariko-san, emmenez le pilote, six samouraïs et gagnez la galère. Faites semblant d'être affolés. Dites aux Gris qu'il y a eu une embuscade – des bandits ou des *ronin*, vous ne savez pas très bien –, donnez-leur l'endroit exact et dites-leur que vous avez été envoyée d'urgence par le capitaine des Gris qui nous escortaient pour venir chercher des renforts, que la bataille fait toujours rage, que vous pensez que Kiritsubo a été tuée ou blessée. Dites-leur de se dépêcher. Si vous êtes convaincante, ils viendront tous à la rescousse et s'éloigneront donc du bateau.

— Je comprends très bien, Sire.

— Montez à bord avec le pilote. Si nos marins sont là, si le bateau est devenu sûr, revenez vers l'échelle de coupée et faites semblant de vous évanouir. Ce sera notre signal. Faites-le exactement au haut de l'échelle de coupée. »

Toranaga posa son regard sur Blackthorne. « Dites-lui ce que nous allons faire, mais ne lui dites pas que vous allez vous

évanouir. » Il se retourna pour donner des ordres à ses hommes et des instructions spéciales aux six samouraïs désignés.

Quand il eut fini, Yabu le prit à part. « Pourquoi envoyez-vous le barbare ? Ne serait-il pas plus prudent de le garder ici ? Plus prudent pour vous ?

— Plus prudent pour lui, Yabu-san, pas pour moi. C'est un leurre, un appât très utile.

— Mettre le feu aux rues serait plus sûr.

— Oui. » Toranaga pensa qu'il était mieux d'avoir Yabu de son côté plutôt que de le voir du côté d'Ishido. Je suis content de ne pas l'avoir forcé à sauter du haut de la tour, hier.

« Sire ?

— Oui, Mariko-san ?

— Je suis désolée, Sire, mais l'Anjin-san demande ce qui va se passer si le bateau est aux mains ennemies ?

— Dites-lui qu'il n'est pas obligé d'y aller s'il ne se sent pas le courage. » Blackthorne garda son calme quand elle lui transmit la réponse.

« Dites à Toranaga que ce plan n'est pas fait pour vous, que vous devriez rester ici. Je peux très bien donner le signal, si tout va bien.

— Je ne peux pas faire ça, Anjin-san. Ce n'est pas ce que m'a ordonné mon maître, lui dit Mariko fermement. Tous les plans qu'il dresse sont toujours très sages. »

Il l'avait observée pendant l'embuscade, une longue épée à la main presque trop grande pour elle, prête à lutter à mort pour Toranaga. Il l'avait vue s'en servir une fois. Buntaro avait bien sûr tué l'assaillant, mais c'était elle qui avait rendu la chose possible en forçant son adversaire à reculer. Il y avait encore du

sang sur son kimono, déchiré par endroits. Son visage était souillé.

Il sut en la regardant qu'il souhaitait que rien ne lui arrive.

« Laissez-moi aller avec les samouraïs, Mariko-san. Restez ici, je vous en prie.

— Ce n'est pas possible, Anjin-san.

— Alors, il me faut un couteau. Donnez-m'en plutôt deux. »

Elle transmit sa requête à Toranaga qui accepta. Blackthorne en glissa un sous sa ceinture, à l'intérieur du kimono. L'autre, il l'attacha sur son avant-bras, manche pointé vers le bas avec un bout de soie arraché à son ourlet.

« Mon maître demande si tous les Anglais portent des couteaux dans leur manche comme ça ?

— Non. Mais la plupart des marins, oui.

— Nous ne faisons pas ça. Les Portugais, non plus, dit-elle.

— Le meilleur endroit pour un couteau, c'est une botte. Vous pouvez alors faire beaucoup de mal et très vite. Si besoin est. »

Elle traduisit et Blackthorne nota les regards attentifs de Toranaga et de Yabu. Il comprit qu'ils n'aimaient pas le voir ainsi armé.

Après l'embuscade, Toranaga l'avait remercié de sa loyauté devant tous les Bruns rassemblés. Rien de plus. Le vieux moine lui avait dit que la loyauté était la seule chose pour laquelle ils attribuaient des récompenses. « Loyauté et devoir, senor, lui avait-il dit. C'est leur culte, cette *Bushido.* Là où nous donnons nos vies pour Dieu et son Saint Fils Jésus, ces animaux donnent la leur pour leurs maîtres et meurent comme des chiens. Souvenez-vous, senor, pour le salut de votre âme, que ce sont des chiens. »

Il dit à Mariko : « Nous avons besoin d'un signal, pour dire si le bateau est sûr ou pas. »

Elle traduisit, innocemment cette fois. « Sire Toranaga dit qu'un de nos soldats s'en occupe.

— Je ne trouve pas très courageux de la part de sire Toranaga d'envoyer une femme faire un travail d'homme.

— Soyez patient avec nous, Anjin-san. Il n'y a aucune différence entre un homme et une femme. Les femmes sont égales aux hommes en tant que samouraïs. »

Toranaga lui parla un court instant.

« Êtes-vous prêt, Anjin-san ? Nous partons.

— Ce plan est pourri, dangereux, et je suis fatigué d'être toujours le maudit animal que l'on immole, mais je suis prêt. »

Elle rit, salua encore une fois Toranaga et s'en alla en courant. Blackthorne et les six samouraïs coururent derrière elle. Elle était très alerte et il ne la rattrapa qu'au moment où ils tournaient le coin de la ruelle et se dirigeaient vers le terre-plein. Il ne s'était jamais senti aussi nu. Dès qu'ils apparurent, les Gris les repérèrent et foncèrent sur eux. Ils furent bientôt entourés de toutes parts. Mariko se mit à leur parler fiévreusement. Il se joignit lui aussi à cette tour de Babel en débitant un mélange de portugais, d'anglais et de hollandais, leur faisant signe de se dépêcher. Il se dirigea à tâtons vers l'échelle de coupée et s'y agrippa à cause du vent. Il essaya de voir à l'intérieur du bateau, mais ne put rien discerner, hormis les quelques têtes qui apparaissaient sur le plat-bord. Il voyait les crânes rasés des samouraïs et de plusieurs marins. Il ne pouvait deviner la couleur de leurs kimonos.

Derrière lui, un Gris lui parlait rapidement. Il se retourna en lui disant qu'il ne comprenait pas – aller là-bas, vite remonter la

rue, là où la maudite bataille faisait rage. *« Wakarimasu ka ?* Magne-toi le cul, bon Dieu ! *Wakarimasu ka ?* Bataille là-bas ! »

Mariko haranguait frénétiquement l'officier en chef des Gris qui se tourna vers le bateau et donna une série d'ordres. Aussitôt, plus d'une centaine de samouraïs quittèrent le bateau. Il en envoya quelques-uns vers le nord, le long du rivage, pour intercepter les blessés et les aider si nécessaire. Un soldat fut envoyé vers les Gris qui gardaient la frégate pour leur demander de l'aide. Dix hommes restèrent pour garder l'échelle de coupée. Les autres partirent précipitamment vers la rue qui sinuait loin des quais, vers la ville. Mariko s'approcha de Blackthorne. « Le bateau vous paraît-il sûr ? lui demanda-t-elle.

— Il flotte. » Blackthorne se hissa avec difficulté sur le pont. Mariko le suivit. Quatre Gris gardaient le gaillard d'arrière, deux autres se trouvaient à l'avant. Tous étaient armés d'arcs, de flèches et d'épées. Mariko questionna l'un des marins qui lui répondit obligeamment.

« Ce sont tous des marins engagés pour emmener Kiritsubo-san à Yedo, dit-elle à Blackthorne.

— Demandez-lui… » Blackthorne se tut, reconnaissant le second qu'il avait promu capitaine de la galère après la tempête. « *Konbanwa,* capitaine-san !

— *Konbanwa,* Anjin-san.

— Le second a dit au capitaine que vous aviez sauvé le bateau pendant la tempête, Anjin-san. Vous ne nous avez pas raconté cette tempête, dit Mariko.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Ce n'était qu'une tempête de plus. Remerciez, je vous prie, le capitaine et dites-lui que je suis heureux de me retrouver de nouveau à bord. Demandez-lui si nous sommes prêts à partir dès que les autres

arriveront. » Il ajouta calmement : « Cherchez à savoir s'il y a d'autres Gris à bord. »

Elle s'exécuta.

Le capitaine s'approcha. Elle lui demanda quelques renseignements, puis, amusée par l'importance que le capitaine donnait à la présence de Blackthorne, elle le salua et dit « Anjin-san, il vous remercie d'avoir sauvé son bateau et dit qu'ils sont prêts. » Elle ajouta doucement : « Il ne sait rien au sujet des Gris. »

Blackthorne jeta un regard à terre. Aucun signe de Buntaro ou de la colonne. Le samouraï envoyé à la *Santa Theresa* était encore à une centaine de mètres de sa destination. Personne ne l'avait encore vu venir.

« Et maintenant ? dit Blackthorne, ne pouvant plus supporter l'attente.

— Cet homme va bientôt atteindre la frégate.

— Qui ? »

Il pointa son index. « Cet homme-là. Ce samouraï.

— Quel samouraï ? Je suis désolée, mais je ne peux pas voir si loin, Anjin-san. Je vois tout ce qui est sur le bateau à par les Gris, à l'avant, que je vois comme dans un brouillard. Quel homme ?

— Il est à cinquante mètres à peine. On l'a vu, ça y est ! Nous avons besoin de secours. C'est urgent. Qui donne le signal ? Il faudrait le donner maintenant. C'est très important.

— A-t-on des nouvelles de mon mari ? » demanda-t-elle en portugais. Il fit non de la tête.

Seize Gris s'interposaient entre son maître et son salut, se dit-elle. Sainte Vierge, protégez-le ! Puis, remettant son âme à Dieu, terrorisée parce qu'elle ne savait pas si elle ne prenait pas la

mauvaise décision, elle se dirigea péniblement vers le haut de l'échelle de coupée et fit semblant de s'évanouir.

Blackthorne fut pris par surprise. Il vit la tête de Mariko frapper les lattes de bois méchamment. Les marins s'attroupèrent. Il la releva et la porta vers le gaillard d'arrière.

« Allez chercher de l'eau. Eau, *hai ? »*

Les marins le regardèrent sans comprendre. Il fouilla désespérément son esprit à la recherche du mot japonais. Le vieux moine le lui avait dit une bonne cinquantaine de fois. Seigneur, c'est quoi ? Ça se dit comment ?

« Oh, oui. *Mizu, mizu !*

— Ah, *mizu, hai,* Anjin-san. » Un homme partit en courant. Un soudain cri d'alarme.

À terre, trente des samouraïs de Toranaga déguisés en *ronin* surgissaient de la ruelle. Les Gris se regroupèrent autour de l'échelle de coupée. Ceux qui étaient sur les gaillards d'arrière et devant se hissèrent pour mieux voir ce qui se passait. L'un d'entre eux hurla un ordre. Les archers bandèrent leurs arcs. Tous les samouraïs, Gris et Bruns, dégainèrent leurs épées et se ruèrent à nouveau sur le quai.

« Bandits ! » cria l'un des Bruns pour donner le ton.

Les *ronin*-samouraïs de Toranaga chargèrent. Une flèche frappa un homme en pleine poitrine et il s'affaissa lourdement. Au même moment, un Brun qui se trouvait à l'avant de la galère tua un archer Gris. Un autre Brun, sur le gaillard d'arrière, mutila l'un des Gris, mais les trois autres se défirent rapidement de lui et coururent vers l'échelle de coupée. Les marins s'éparpillaient. Les samouraïs, sur le quai, se battaient à mort. Le chef des Gris, un homme à la barbe grise et drue, se retrouva sur le pont face à Mariko et à Blackthorne.

« À mort les traîtres ! » hurla-t-il en chargeant dans un cri de guerre.

Blackthorne avait vu les Gris regarder Mariko, étendue et inconsciente. La soif de sang et de meurtre se lisait dans leurs regards. Il savait que si personne ne leur venait bientôt en aide, ils mourraient. De toute façon, les marins ne leur seraient d'aucun secours. Il se souvint que seuls les samouraïs pouvaient se battre contre d'autres samouraïs. Il saisit son couteau et le lança, bandé tel un arc. Il alla se ficher dans la gorge du Gris. Les deux autres plongèrent immédiatement sur Blackthorne. Il s'empara de son deuxième couteau et se plaça devant Mariko sachant qu'il n'oserait pas la laisser sans protection. Du coin de l'œil, il vit que l'assaut pour l'échelle de coupée était presque gagné. Seuls trois Gris en défendaient encore l'accès ; ces trois hommes, à eux seuls, empêchaient les renforts d'investir le bateau. S'il pouvait rester en vie pendant moins d'une minute. Blackthorne savait qu'il était sauvé et qu'elle était donc également sauvée. À mort ! Tuez tous ces salauds ! Il sentit plus qu'il ne vit l'épée viser sa gorge. Il se rejeta en arrière pour se mettre hors de portée. Un Gris se lança à sa poursuite pendant qu'un autre se tenait au-dessus du corps de Mariko, l'épée brandie.

Blackthorne vit que Mariko revenait à la vie. Elle se jeta dans les jambes du samouraï qui ne se doutait de rien et le fit tomber sur le pont. Puis, en vacillant, elle se dirigea vers le cadavre d'un samouraï, se saisit de l'épée qui reposait dans sa main encore frémissante et se jeta sur le garde en hurlant. Le Gris s'était relevé et, fou de rage, se rua sur elle. Elle recula, donna courageusement un coup d'épée, mais Blackthorne savait qu'elle était perdue. L'homme était trop fort pour elle. Blackthorne évita un autre coup d'épée du démon qui

s’acharnait sur lui, le fit reculer et lança son couteau sur l’assaillant de Mariko. La lame se planta dans le dos de l’homme dont l’épée frappa le vide. Blackthorne était aux abois sur le gaillard d’arrière ; un Gris montait les marches et se lançait à sa poursuite. Celui qui venait de gagner la bataille sur le gaillard d’avant courait également derrière lui. Blackthorne se précipita vers le plat-bord, vers la sécurité que lui offrait encore la mer, mais il glissa sur le pont maculé de sang. Mariko, le visage défait fixait le Gris qui venait de l’acculer dans un coin. Elle vacillait sur ses jambes. La vie l’abandonnait peu à peu. Elle le frappa de toutes ses forces, mais il para le coup et lui arracha l’épée des mains. Il rassembla ses dernières forces et plongea sur elle au moment où les *ronin*-samouraïs faisaient irruption sur le pont, enjambaient les cadavres et fondaient sur lui. Un samouraï visa le Gris qui se trouvait encore sur le gaillard d’arrière. La flèche l’atteignit dans le dos. Il perdit l’équilibre et son épée passa à deux doigts de Blackthorne pour finalement se planter dans le plat-bord. Blackthorne tenta de se sauver, mais l’homme se saisit de lui et le plaqua sur le pont. Il essaya de lui enfoncer ses ongles dans les yeux. Une autre flèche toucha un autre Gris à l’épaule. Il lâcha son épée, hurlant de rage et de douleur ; une troisième flèche le fit tourner sur lui-même. Un flot de sang jaillit de sa bouche et, étouffant, il partit à tâtons à la recherche de Blackthorne et lui tomba dessus au moment où le dernier Gris arrivait, un poignard à la main. Celui-ci frappa Blackthorne qui était à terre, mais une main amie paralysa le bras ennemi. La tête de l’assaillant roula sur le pont dans une fontaine de sang. Les deux cadavres furent rapidement enlevés et on aida Blackthorne à se relever. Essuyant le sang qui lui couvrait le visage, il vit que Mariko était allongée de tout son long. Il avança vers elle en titubant. Ses genoux le trahirent et il s’effondra lourdement.

# 25

Il lui fallut dix bonnes minutes pour retrouver ses forces et se relever. Pendant ce temps, les *ronin*-samouraïs s'étaient occupés des blessés graves et avaient jeté les cadavres à la mer. Les six Bruns étaient morts, ainsi que tous les Gris. Le bateau avait été nettoyé, les rameurs envoyés à leurs avirons. D'autres près des bollards, attendaient le signal pour larguer les amarres. Quelques samouraïs furent dirigés vers le nord à la rencontre de Buntaro. Le gros des hommes se rua vers un brise-lames au sud, à deux cents pas de là, où il prit position pour faire obstacle aux Gris de la frégate qui approchaient à toute allure.

Quand tous les hommes, à bord, eurent été contrôlés et recontrôlés, le chef mit ses mains en porte-voix et cria en direction du rivage. Immédiatement, d'autres *ronin*, sous le commandement de Yabu, sortirent de la nuit et s'étalèrent en éventail pour former des boucliers, au nord et au sud. Puis Toranaga apparut. Il avança lentement vers l'échelle de coupée. Seul. Il s'était débarrassé de son kimono de femme, avait enlevé son maquillage. Il portait son armure et, par-dessus, un simple kimono brun. Ses épées étaient fichées dans la ceinture. Il était couvert par son arrière-garde et la phalange se déplaçait à une allure étudiée vers le quai.

Un peu plus tôt, Blackthorne avait vu Mariko emmenée dans une cabine. Il avait présumé qu'elle était blessée. Elle ne devait pas l'être gravement, car tous les samouraïs gravement blessés étaient immédiatement achevés s'ils ne voulaient ou ne pouvaient pas le faire eux-mêmes. Et elle est samouraï, ne

l'oublie pas, se dit-il. La brise le débarrassait de cette nausée qui l'étreignait.

Il regarda Toranaga en vacillant encore sur ses jambes. Il y eut un signal soudain au sommet du donjon. Un vague écho d'alarme leur parvint. Des fusées partirent des murailles de la forteresse, vers les étoiles. Des feux, des signaux. Dans le silence, il vit Toranaga se retourner et jeter un regard vers la forteresse. Les lumières embrasaient le ciel, au-dessus de la ville. Toranaga se retourna et, sans hâte, monta à bord de la galère. Des cris lointains portés par le vent parvenaient du nord.

Buntaro ! Ce doit être lui. Avec le reste de la colonne. Blackthorne fouilla des yeux l'obscurité, mais ne put rien voir. Au sud, l'écart entre Bruns et Gris rétrécissait à vue d'œil. Le nombre des soldats de part et d'autre était à peu près égal. Mais pour combien de temps ? Tous ceux qui étaient à bord s'agenouillèrent et saluèrent bien bas au passage de Toranaga. Il fit signe à Yabu qui prit immédiatement le commandement et donna ordre de larguer les amarres. Cinquante samouraïs de la phalange montèrent à bord de la galère et prirent des positions défensives. Ils faisaient face au rivage et avaient armé leurs arcs.

Blackthorne sentit que quelqu'un lui tirait la manche.

« Anjin-san !

— *Hai* ? » Il regarda le capitaine droit dans les yeux. L'homme prononça quelques mots en montrant du doigt la barre, Blackthorne comprit. Le capitaine croyait qu'il dirigeait les manœuvres et lui demandait la permission de larguer les amarres.

« *Hai,* capitaine-san, répondit-il. Larguez ! *Isogi. »* Oui, très vite, se dit-il, se demandant comment il avait fait pour se

souvenir si facilement de ce mot.

La galère s'éloigna de la jetée, aidée par le vent et l'habileté des rameurs. Blackthorne vit alors que les Gris avaient envahi le brise-lames et le rivage. L'assaut était donné. De derrière une série de bateaux amarrés là, il vit un groupe de trois hommes et une femme charger neuf Gris. Blackthorne reconnut Buntaro et Sono, la servante.

Buntaro sonna la retraite vers la jetée. Son épée était dégoulinante de sang. Des flèches étaient plantées dans son armure, sur sa poitrine et dans son dos. La fille était armée d'une dague. Elle marchait en titubant. L'un des Bruns s'arrêta courageusement et couvrit leur retraite. Les Gris l'encerclèrent. Buntaro accéléra le pas, la fille et le dernier Brun à ses côtés. Puis il se retourna et fondit sur les Gris comme un taureau fou. Les deux premiers dégringolèrent du quai, haut de quatre mètres. L'un se brisa la colonne vertébrale, sur les rochers en contrebas. L'autre fit une chute libre en hurlant, le bras droit arraché. Les Gris hésitèrent un instant, donnant à la fille le temps de viser avec sa dague, mais tous les hommes à bord de la galère savaient que ce n'était qu'un geste. Le dernier passa devant son maître et se jeta à la tête des Gris qui le découpèrent en morceaux puis chargèrent en masse.

À bord du bateau, les archers décochaient volée sur volée, tuant ou blessant tous les Gris qui les attaquaient. Une épée ricocha sur le casque de Buntaro puis sur son épaule. De son avant-bras métallique, il donna à un Gris un coup violent sous le menton, lui brisant ainsi le cou, puis fondit sur le dernier. La fille était à genoux et tentait de reprendre sa respiration. Buntaro ne perdit pas de temps à vérifier si les Gris étaient bien morts. Il leur trancha simplement la tête et, quand la jetée fut tout à fait sûre, il se tourna vers la mer et fit signe à Toranaga. Il

était fatigué, mais heureux. Toranaga lui rendit son signe, aussi heureux que lui. Le bateau était à vingt mètres de la jetée. L'écart ne cessait d'augmenter.

« Capitaine-san, appela Blackthorne en faisant des gestes urgents. Retournez vers le quai. *Isogi !* »

Le capitaine, obéissant, donna des ordres. Les avirons cessèrent de souquer et renversèrent. Yabu, qui était sur le gaillard d'arrière, parla au capitaine avec véhémence. L'ordre était clair. Le bateau n'allait sous aucun prétexte faire marche arrière.

« Nous avons tout le temps, pour l'amour de Dieu. Regarde ! » Blackthorne montra le terre-plein abandonné, le brise-lames où les *ronin* tenaient les Gris en respect. Yabu fit non de la tête.

L'écart était à présent de trente mètres et Blackthorne se révoltait. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est Buntaro. Son mari. « Vous ne pouvez pas le laisser mourir. C'est un des nôtres, cria-t-il à Yabu, à tout le bateau. Lui ! Buntaro ! » Il revint vers le capitaine. « Arrière là-bas ! *Isogi !* » Cette fois, le marin secoua la tête et tint le cap. Le maître de nage continua à battre la mesure sur son tambour. Blackthorne se précipita vers Toranaga qui lui tournait le dos et scrutait le rivage. Quatre samouraïs se mirent aussitôt en travers du chemin, épées brandies. Il appela : « Toranaga-sama ! *Dozo !* Ordonnez que le bateau fasse marche arrière ! Arrière !

— *Iyé* Anjin-san. » Toranaga indiqua les signaux lumineux au-dessus de la forteresse et lui tourna le dos.

« Fumier ! Charogne !… » Blackthorne se rua vers le plat-bord et se pencha. « Naaaaagez ! cria-t-il en singeant les mouvements. Nagez, pour l'amour de Dieu ! » Buntaro comprit. Il releva la fille, lui parla et la poussa vers le bord du quai. Elle cria et tomba à genoux devant lui en pleurant. Elle ne savait

manifestement pas nager. Pas assez de temps pour mettre une embarcation à la mer. Trop loin pour lancer une corde. Pas assez de force pour aller à la nage et revenir. En désespoir de cause, il courut vers le rameur le plus proche et interrompit ses efforts. Tous les rameurs sur bâbord perdirent la cadence. Les avirons s'entrechoquèrent. La galère pivota. Le maître de nage cessa de scander le rythme. Deux samouraïs essayèrent de gêner Blackthorne, mais Toranaga leur ordonna de s'écarter. Avec l'aide de quatre rameurs, Blackthorne lança l'aviron comme un javelot, par-dessus la lisse. Il vola un moment puis frappa l'eau doucement et gagna le quai sous le coup de l'impulsion reçue. À ce moment précis, un cri de victoire retentit. Les Gris arrivaient en renforts de la ville. Les *ronin*-samouraïs tenaient en respect les attaquants, mais ce n'était malheureusement plus qu'une question de temps, avant que leur mur protecteur ne s'effondre.

« Allez, cria Blackthorne. *Isogiiii !* »

Buntaro releva la fille une nouvelle fois, lui montra l'aviron et le bateau. Elle salua. Buntaro se tourna et concentra toute son attention sur la bataille. Il attendait de pied ferme. La fille lança un appel vers le navire. Une voix de femme lui répondit. Elle sauta. Sa tête heurta la surface de l'eau. Elle nagea à la chien et se saisit de l'aviron qui supporta aisément son poids. Elle donnait de grands coups de pied dans l'eau pour arriver plus vite. Une petite vague déferla sur elle et la rapprocha de la galère. Mais sa peur lui fit lâcher prise et l'aviron s'éloigna. Elle se débattit l'espace d'un instant, puis disparut sous l'eau. Elle ne réapparut pas.

Buntaro était seul sur le quai et regardait les péripéties de la bataille. Il scruta soigneusement le nord, l'ouest et le sud, puis tourna le dos à la bataille et se dirigea vers le bout de jetée. La

galère se trouvait à soixante-dix mètres de là. Elle attendait. Tous les bateaux de pêche attendaient à l'écart sur les deux côtés du port. Leurs feux de navigation ressemblaient à autant d'yeux de félins dans l'obscurité.

Une fois au bout du quai, Buntaro enleva son casque, se défit de son arc et de son carquois, de sa cotte de mailles, et les rangea à côté de ses fourreaux, sur le sol. Il mit sa longue épée à part. Puis, nu jusqu'à la ceinture, il ramassa tout son équipement et le jeta à la mer. Il étudia sa longue épée et la lança de toutes ses forces dans l'eau. Il salua la galère. Toranaga gagna immédiatement le gaillard d'arrière, endroit d'où il pouvait être vu, et lui rendit son salut.

Buntaro s'agenouilla et mit la courte épée soigneusement devant lui, sur la pierre. Le clair de lune faisait briller la lame par instants. Il resta immobile comme s'il était en prière, face à la galère.

« Mais qu'attend-il donc ? » marmonna Blackthorne. La galère était étrangement silencieuse, sans les cris du maître de nage. « Pourquoi ne saute-t-il pas ? Pourquoi ne nous rejoint-il pas à la nage ?

— Il va se faire seppuku. »

Mariko se tenait près de lui, soutenue par une jeune femme. « Jésus, vous allez bien, Mariko-san ?

— Très bien », dit-elle en l'écoutant à peine, le visage hagard. Il vit le grossier pansement qui lui garnissait le bras gauche, à hauteur d'épaule, là où la manche du kimono avait été arrachée. Le bras reposait dans un brassard fait avec un morceau de kimono.

Je suis si heureuse… » Il comprit brusquement ce qu'elle venait de dire.

« Seppuku ? Il va se tuer ? Pourquoi ? Il a tout le temps de rejoindre le bateau ! S'il ne sait pas nager, regardez… cet aviron pourra lui tenir la tête hors de l'eau aisément. Là-bas, près de la jetée, vous le voyez ? Vous ne pouvez pas le voir ?

— Si. Mais mon mari sait nager, Anjin-san, dit-elle. Tous les officiers de sire Toranaga doivent apprendre. Il insiste là-dessus. Mais il a décidé qu'il ne nagerait pas.

— Pour l'amour de Dieu, pourquoi ? Dites-lui de nager !

— Il ne nagera pas, Anjin-san. Il se prépare à mourir.

— S'il a envie de mourir, pourquoi ne va-t-il pas là-bas ? » Le doigt de Blackthorne indiqua le champ de bataille. « Pour quoi ne va-t-il pas prêter main-forte à ses hommes ? S'il a envie de mourir, pourquoi ne va-t-il pas mourir au combat, comme un *homme ? »*

Mariko ne quitta pas le quai des yeux. Elle s'appuyait sur la jeune femme.

« Parce qu'il pourrait être capturé et que, s'il nageait, il pourrait également être capturé. L'ennemi l'exposerait en public comme une personne ordinaire, ce qui le couvrirait de honte. Un samouraï ne peut être fait prisonnier et rester samouraï en même temps. C'est la pire des hontes. Mon mari fait donc ce qu'un *homme,* ce qu'un samouraï doit faire. Un samouraï meurt dignement.

— Quel gâchis stupide ! dit Blackthorne entre ses dents.

— Soyez patient avec nous, Anjin-san.

— Patient ? Pourquoi ? Pour d'autres mensonges ? Pourquoi ne me faites-vous pas confiance ? Ne l'ai-je pas mérité ? Vous m'avez menti, n'est-ce pas ? Vous avez fait semblant de vous évanouir et c'était ça le signal, n'est-ce pas ? Je vous l'ai demandé et vous m'avez menti.

— J’avais reçu ordre… j’avais ordre de vous protéger. Bien sûr, je vous fais confiance.

— Vous avez menti, dit-il, conscient de ne pas être raisonnable. Vous êtes tous des animaux », dit-il en anglais, sachant que ce n’était pas vrai. Il tourna les talons, longea le pont et se dirigea vers l’avant pour voir s’il y avait des bancs de sable. Les rameurs souquaient avec discipline. Le bateau gagnait du terrain. La mer était calme, le vent doux. Blackthorne goûta l’air salé et l’accueillit avec joie. Puis il vit les bateaux qui encombraient l’entrée du port à une demi-lieue. Bateaux de pêche, certes, mais bourrés de samouraïs.

« Nous sommes coincés », dit-il tout fort, sachant instinctivement que c’étaient des embarcations ennemies.

Un frisson d’effroi parcourut le bateau. Tous ceux qui assistaient à la bataille se déroulant sur le rivage tremblaient comme un seul homme. Blackthorne regarda à son tour vers la terre. Les Gris nettoyaient calmement le brise-lames, tandis que d’autres se dirigeaient sans hâte vers la jetée, là où se trouvait Buntaro. Mais quatre cavaliers, des Bruns, traversèrent le terre-plein au galop. Ils venaient du nord. Un cinquième cheval, sans cavalier, était attaché au cheval de tête. Buntaro avait regardé autour de lui. Il resta agenouillé et quand l’homme arriva derrière lui, il lui fit signe de s’en aller, prit son couteau à deux mains, lame retournée vers lui. Toranaga mit ses mains en porte-voix et cria : « Buntaro-san ! Partez avec eux. Essayer de vous échapper ? » Le cri balaya la crête des vagues, se répéta, et Buntaro le perçut très clairement. Il hésita, couteau brandi. Il entendait à nouveau le même appel insistant et impérieux. Il recula avec effort devant la mort et contempla la vie et l’évasion qui lui étaient ordonnés froidement. Le risque est gros. Mieux vaut mourir ici, pensa-t-il. Toranaga ne sait-il pas ça ? Voilà une

mort honorable ! Là-bas, c'est la capture certaine. Où t'en vas-tu ? Trois cents *ri*, jusqu'à Yedo ? Tu es certain d'être pris ! Il sentit la force frémir dans son bras. Il vit la dague aussi ferme et pointue qu'une épingle se balancer devant son abdomen nu. Il désira cette agonie, cette mort qui vous libérait, enfin. De tout. Son âme réclamait l'oubli, à présent si proche, si facile et si honorable. La vie prochaine serait meilleure. Comment pourrait-elle être pire ? Il reposa pourtant son couteau et obéit. Son suzerain venait de lui ordonner la souffrance ultime et d'annuler sa tentative de paix. Qu'existe-t-il d'autre pour un samouraï, en dehors de l'obéissance ?

Il se leva en hâte, sauta en selle, planta ses talons dans les flancs de l'animal et s'enfuit. D'autres *ronin*-cavaliers surgirent de la nuit pour protéger sa retraite et abattre ses poursuivants. Puis ils disparurent à leur tour, quelques Gris à leurs trousses.

Un éclat de rire s'éleva du bateau.

Toranaga martelait le plat-bord de joie. Yabu et ses samouraïs rugissaient de plaisir. Même Mariko riait.

« Un homme s'en est sorti, mais qu'en est-il de tous ces morts ? cria Blackthorne, fou de rage. Regardez à terre. Il doit au moins y avoir trois ou quatre cents corps allongés là. *Regardez-les, pour l'amour de Dieu !* »

Mais son cri se perdit dans l'éclat de rire général.

La vigie de beaupré poussa un cri d'alarme. Le fou rire mourut aussitôt.

# 26

Toranaga dit calmement : « Pouvons-nous forcer le barrage, capitaine ? » Il regardait les bateaux de pêche massés à cinquante mètres et l'intervalle qui subsistait entre eux.

« Non, Sire.

— Il n'y a pas le choix, dit Yabu. Nous ne pouvons pas faire autrement. » Il jeta un coup d'œil vers les Gris qui attendaient sur la jetée et dont les insultes moqueuses lui parvenaient, portées par le vent. Toranaga et Yabu étaient à l'avant. Le tambour s'était tu. La galère dansait sur une mer d'huile. À bord, tout le monde attendait la décision. Ils savaient qu'ils étaient pris au piège. Désastre sur le quai, désastre devant eux. Désastre imminent. Le filet se refermait de plus en plus. Ils allaient être capturés. Ishido pourrait attendre des jours si besoin était.

Yabu bouillait. Si nous étions sortis du port tout de suite au lieu de perdre du temps en nous occupant de Buntaro, nous serions maintenant en sécurité, se dit-il. Toranaga perd la raison. Ishido va croire que je l'ai trahi. Je ne peux rien faire, à moins de nous frayer un chemin hors du port. Même ainsi, je suis voué à rester du côté de Toranaga contre Ishido. Rien à faire. À moins de donner la tête de Toranaga à Ishido, *neh ?* Ça te permettrait de devenir régent et de recevoir le Kwanto, *neh ?* Avec six mois de temps devant toi, tes samouraïs armés de mousquets, pourquoi ne deviendrais-tu pas président du Conseil des régents ? Pourquoi pas le gros lot ? Éliminer Ishido et devenir commandant en chef de la garde de l'héritier, seigneur protecteur et gouverneur de la forteresse d'Osaka,

général contrôleur de toute cette richesse légendaire enfermée dans le donjon, avec pouvoir sur tout l'empire pendant la minorité de Yaemon, et ensuite chef en second derrière Yaemon seulement. Pourquoi pas ? Ou même le plus gros de tous les lots, tu pourrais devenir shôgun. Élimine Yaemon et tu deviens shôgun. Tout pour une seule tête et quelques dieux magnanimes ! Si facile à faire, pensa-t-il, mais pas moyen de prendre la tête et de s'échapper. Pas encore.

« Aux postes de combat ! » finit par ordonner Toranaga.

Tandis que Yabu transmettait les ordres et que les samouraïs se préparaient, Toranaga tourna son attention sur le barbare qui se trouvait toujours au même endroit depuis que l'alarme avait été donnée.

J'aimerais pouvoir le comprendre, pensa Toranaga. À un moment si courageux, à un autre si couard. À un moment si valable, à un autre si inutile. À un moment assassin, à un autre lâche. À un moment docile, à un autre dangereux. Il est homme et femme, *yang* et *yin.* Il n'est qu'opposés, contradictoires, imprévisibles. Toranaga l'avait observé de près pendant l'évasion, pendant et après l'embuscade. Il avait su par Mariko, le capitaine et les autres, ce qui s'était passé pendant la bataille à bord du bateau. Quand Buntaro s'était échappé, il avait été témoin de son incroyable colère, avait entendu son cri et vu la laideur de son visage alors que tout le monde éclatait de rire. « Demandez-le-lui, Yabu-san, dit Toranaga.

— Pardon, Sire ?

— Demandez-le-lui ce qu'il faut faire. Demandez-le-lui. N'est-ce pas une bataille navale ? Ne m'avez-vous pas dit que le pilote était un génie, en mer ? Laissez-le faire ses preuves. »

La bouche de Yabu dessinait une ligne dure et cruelle et Toranaga sentait sa peur. Il en était enchanté.

« Mariko-san, cria Yabu. Demandez au pilote comment on peut sortir d'ici, comment on peut percer ce mur de bateaux. »

Mariko s'éloigna du plat-bord, obéissante. La jeune fille la soutenait toujours. « Non, ça va bien, Fujiko-san, dit-elle. Merci. »

La réponse de Blackthorne fut brève. « Il dit : "Avec des canons", Yabu-san, répliqua Mariko.

— Dites-lui de donner une autre réponse que celle-là s'il veut garder sa tête sur ses épaules !

— Il faut être patient avec lui, Yabu-san, l'interrompit Toranaga. Mariko-san, dites-lui poliment que nous n'avons malheureusement pas de canons. N'existe-t-il pas un autre moyen de s'en sortir ? Nous ne pouvons pas nous échapper par la terre. Traduisez exactement sa réponse. Exactement. »

Mariko obéit. « Je suis désolée, Sire, mais il dit que non. Il le dit comme ça : "Non". Il ne le dit pas très poliment.

— Très bien. L'Anjin-san prétend qu'il n'y a que les canons qui puissent nous sauver. Il est l'expert. Il n'y a donc que les canons. Capitaine, rendez-vous là-bas ! » Son doigt calleux pointa méchamment la frégate portugaise. « Tenez vos hommes prêts, Yabu-san. Si les barbares du Sud ne veulent pas me prêter leurs canons, il faudra les leur prendre par la force, n'est-ce pas ?

— Avec grand plaisir, dit Yabu, calmement.

— Vous aviez raison. C'est un génie.

— Mais c'est vous qui avez trouvé la solution, Toranaga-sama.

— Il est très facile de trouver la solution quand la réponse vous est donnée, *neh ?* Quelle est la solution à la forteresse d'Osaka, cher allié ?

— Il n'y en a pas et le Taikô le savait pertinemment.

— Oui. Quelle est la solution à la trahison ?

— Une mort ignominieuse, bien sûr. Je ne comprends pas pourquoi vous me posez cette question.

— Une idée comme ça… cher allié. » Toranaga jeta un coup d'œil vers Blackthorne. « Oui, c'est un homme habile. J'ai grand besoin d'hommes habiles. Mariko-san, est-ce que les barbares vont me donner leurs canons ?

— Bien sûr. Pourquoi ne vous les donneraient-ils pas ? » Cette possibilité ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Mariko était toujours très inquiète au sujet de Buntaro. Il aurait mieux valu le laisser mourir sur la jetée. Pourquoi mettre son honneur en danger ? Pourquoi Toranaga lui a-t-il ordonné de s'enfuir par la terre au dernier moment ?

« Et s'ils ne les donnent pas ? Êtes-vous prête à tuer des chrétiens, Mariko-san ? lui demanda Toranaga. N'est-ce pas leur loi la plus intransigeante : Tu ne tueras point ?

— Effectivement, Sire. Mais pour vous, nous irions joyeusement en enfer, mon mari, mon fils et moi.

— Vous êtes d'authentiques samouraïs et je n'oublierai jamais que vous avez manié l'épée pour me défendre.

— Ne me remerciez pas, je vous en prie. Si j'ai pu vous venir en aide, aussi petitement et modestement que ce soit, cela ne fait partie que de mon devoir. Si vous devez vous souvenir de quelqu'un, que ce soit de mon mari ou de mon fils. Ils vous sont plus utiles.

— Pour le moment, c'est vous qui m'êtes plus utile. Vous pourriez même l'être davantage.

— Comment, Sire ? Dites-le-moi et j'exaucerai vos vœux.

— Laissez ce Dieu étranger de côté.

— Excusez-moi, Sire, dit-elle, tremblante. Mais ma religion n'a jamais gêné ma loyauté à votre égard. Ma religion est toujours restée mon problème personnel. Tout le temps. Vous ai-je manqué en quoi que ce soit ?

— Pas encore, mais ça viendra.

— Dites-moi ce que je dois faire pour vous satisfaire.

— Les chrétiens peuvent devenir mes ennemis, *neh ?*

— Vos ennemis sont les miens, Sire.

— Les prêtres sont actuellement mes adversaires. Ils peuvent donner aux chrétiens l'ordre de me faire la guerre.

— Non, Sire. C'est impossible. Ce sont des hommes de paix.

— Et s'ils continuent à être mes adversaires ? Si les chrétiens me font la guerre ?

— Vous ne devez et ne devrez jamais douter de ma loyauté.

— Cet Anjin-san peut dire la vérité, et vos prêtres, d'affreux mensonges.

— Il y a de bons et de mauvais prêtres, Sire. Mais vous êtes mon seigneur et suzerain.

— Très bien, Mariko-san, dit Toranaga. J'accepte ce que vous me dites. Je vous ordonne de devenir amie avec le barbare, d'apprendre tout ce qu'il sait, de me rapporter tout ce qu'il dit, d'apprendre à penser comme lui, de ne rien "confesser" à vos prêtres, de les traiter avec suspicion, de me rapporter tout ce qu'ils vous demandent ou vous disent. Votre Dieu doit trouver une place entre toutes ces choses, quelque part, ou nulle part. »

Mariko repoussa une mèche de cheveux qui la gênait. « Je peux faire tout ça, Sire, et rester chrétienne quand même vous le jure.

— Très bien. Jurez-le par ce Dieu chrétien.

— Je le jure devant Dieu. »

La lumière tomba sur le petit crucifix en or qu'elle portait autour du cou. Elle surprit le regard de Toranaga : « Vous… vous préféreriez que je ne le porte pas, Sire ? Que je l'enlève ?

— Non, dit-il. Portez-le pour vous souvenir de votre serment. »

Ils regardèrent tous la frégate. Toranaga sentit derrière lui quelqu'un qui l'observait. Il se retourna, rencontra le regard dur, les yeux bleus et glacés et y lut de la haine. Non, pas de la haine : de la méfiance. Comment le barbare peut-il se méfier de moi ? pensa-t-il.

« Demandez à l'Anjin-san pourquoi il ne nous a pas dit qu'il y avait plusieurs canons sur le bateau barbare ? Qu'il fallait obtenir leur aide pour sortir de ce piège ? »

Mariko traduisit. « Il dit que… » Mariko hésita puis poursuivit d'une traite : « Excusez-moi, mais il dit qu'il vaut mieux qu'il se serve de sa propre tête, pour son profit personnel. » Toranaga rit. « Remerciez-le pour sa tête. Elle nous a été bien utile. J'espère qu'elle restera sur ses épaules. Dites-lui que nous sommes égaux à présent.

— Non, nous ne le sommes pas, Toranaga-sama. Mais rendez-moi mon bateau, mon équipage, et je nettoierai toutes les mers du globe. De tous nos ennemis.

— Mariko-san, vous croyez qu'il veut dire par là, moi et tous les autres, les Espagnols et les barbares du Sud ? » Il posa la question avec légèreté.

La brise ramenait des mèches de cheveux dans ses yeux. Elle les repoussa d'un geste fatigué. « Je ne sais pas. Je suis désolée. Peut-être. Peut-être pas. Vous voulez que je le lui demande ? Je suis désolée, mais il est un… Il est très étrange. J'ai peur de ne pas le comprendre. Pas du tout.

— Nous avons le temps devant nous. Oui. Il nous ouvrira son cœur, le moment venu. Il nous expliquera. »

Blackthorne avait vu la frégate larguer ses amarres dès que l'escorte de Gris qui la gardait s'était éloignée. Il avait vu qu'on mettait une chaloupe à la mer. Celle-ci avait rapidement déhalé la frégate de son point d'amarrage le long de la jetée. À présent, elle était mouillée à quelques encablures du rivage, en eau profonde et sûre. Une ancre légère avait été jetée et le bateau se trouvait parallèle au rivage. Telle était la manœuvre traditionnelle de tous les bateaux européens dans tous les ports étrangers ou ennemis à l'approche d'un danger. Il savait aussi, bien qu'il n'y ait eu aucun mouvement suspect sur le pont, que tous les canons devaient être amorcés, les mousquets sortis, les boulets et la poudre prêts en abondance, les sabres d'abordage hors des râteliers, les hommes armés dans les haubans. Les yeux devaient fouiller tous les points du compas. La galère devait être repérée et marquée depuis qu'elle avait changé de route. Les deux canons arrière, pièces de trente, devaient être pointés sur eux. Les canonniers portugais étaient les meilleurs du monde, après les Anglais. Ils savent tous que Toranaga est là, se dit-il avec amertume, parce qu'ils sont futés et qu'ils ont certainement demandé aux porteurs et aux Gris ce qui se passait. De toute façon, à l'heure qu'il est, ces maudits Jésuites qui savent toujours tout ont sûrement répandu la nouvelle de son évasion et de celle de Toranaga.

« Mon maître demande quelle est la coutume quand vous voulez approcher d'un bateau de guerre ?

— Si vous aviez des canons, vous le salueriez ou vous pourriez faire des signaux avec des pavillons pour leur demander la permission de venir à bord.

— Et si vous n’avez pas de pavillons ? »

Ils étaient encore hors de portée des canons. Les mantelets de sabord étaient toujours fermés. Blackthorne avait pourtant la sensation d’être assis sur un baril de poudre. Ce bateau avait huit canons de chaque côté du pont principal, deux à l’arrière et deux à l’avant. L’*Érasme* aurait pu en venir à bout, se dit-il.

« Dites au capitaine d’envoyer le pavillon de Toranaga au haut du mât. Ce sera suffisant, senhora. Ce sera officiel. Ils sauront ainsi qui est à bord, mais je parie qu’ils le savent déjà. »

Ainsi fut fait. Tout le monde à bord de la galère sembla reprendre confiance. Blackthorne nota le changement. Il se sentait lui aussi rassuré, à l’abri de ce pavillon.

« Comment obtient-on la permission de venir bord à bord ?

— Dites à sire Toranaga qu’il a deux possibilités s’il n’a pas de pavillons de signalisation : il attend, hors de portée des canons, et il envoie une délégation à bord de l’autre bateau ou nous nous mettons à portée de voix.

— Mon maître demande quelle est la solution que vous préconisez ?

— Venir directement bord à bord. Aucune raison d’être prudent. Sire Toranaga est à bord. Il est le plus important *daimyô* de l’empire. Ils vont, bien sûr, nous aider et…

— Senhor ? »

Mais il ne répondit pas. Elle traduisit donc rapidement ce qu’il avait dit et écouta la question suivante de Toranaga. « Mon maître demande ce que va faire la frégate. Précisez votre pensée et la raison pour laquelle vous vous êtes arrêté.

— Je me suis tout à coup souvenu qu’il était en guerre avec Ishido. La frégate n’est peut-être pas disposée à l’aider.

— Bien sûr que si.

— Non. Quel est le parti qui rapporte le plus aux Portugais ? Sire Toranaga ou sire Ishido ? S'ils pensent que c'est Ishido ils nous tomberont dessus. Ça ne fait pas un pli !

— C'est impensable que les Portugais ouvrent le feu sur un bateau japonais, dit Mariko.

— Croyez-moi. Ils le feront, senhora. Je parie que cette frégate ne nous laissera pas venir bord à bord. Je vous en empêcherais d'ailleurs, si j'étais le pilote. » Blackthorne fixa la terre.

Les Gris avaient quitté la jetée et se répandaient parallèlement au rivage. Aucune chance de ce côté-ci, pensa-t-il. Les bateaux de pêche bouchaient toujours l'entrée du port. Pas plus de chances de ce côté-là.

« Dites à Toranaga qu'il n'y a qu'une possibilité pour sortir de ce port. Il ne nous reste plus qu'à espérer une tempête. Nous pourrions peut-être alors passer à travers les mailles du filet. »

Toranaga posa quelques questions au capitaine, puis Mariko dit à Blackthorne : « Mon maître demande si vous pensez qu'une tempête va éclater.

— Mon nez me dit que oui. Mais pas avant plusieurs jours. Deux ou trois. Peut-on attendre jusque-là ?

— Votre nez vous le dit ? La tempête a-t-elle une odeur ?

— Non, senhora. Ce n'est qu'une expression. »

Toranaga soupesa le pour et le contre, puis donna un ordre.

« Nous venons à portée de voix, Anjin-san.

— Dites-lui alors de venir directement vers la poupe. C'est là que nous constituons la plus petite cible. Dites-lui qu'ils sont rusés et mauvais. Je les connais. Dès que leurs intérêts sont en danger, ils sont pires que les Hollandais ! Si ce bateau aidait Toranaga à s'en sortir, Ishido se retournerait contre les Portugais. Ils ne veulent certainement pas courir ce risque.

— Mon maître dit que nous aurons bientôt la réponse.

— Nous sommes sans défense, senhora. Nous n'avons aucune chance contre ces canons. Si le bateau est ennemi, et même s'il est neutre, nous coulons.

— Mon maître dit qu'il est de notre devoir d'obtenir leur aide.

— Comment puis-je obtenir ça ? Je suis leur ennemi.

— Mon maître dit qu'en temps de paix ou en temps de guerre, un bon ennemi peut être plus précieux qu'un bon allié. Il dit que vous les connaissez bien, que vous trouverez donc un moyen de les persuader.

— Le seul moyen sûr est la force.

— Bien. Je suis d'accord. Dites-moi s'il vous plaît comment vous prendriez ce bateau à l'abordage ?

— Quoi ?

— Mon maître a dit qu'il était d'accord et vous demande comment vous feriez pour prendre ce bateau à l'abordage. Comment vous y prendriez-vous pour vous en emparer ? Il a besoin de leurs canons. Je suis désolée. Est-ce clair, Anjin-san ? »

« Permettez-moi de vous dire encore une fois que je vais les couler, déclara Ferriera, le commandant.

— Non, dit Dell'Aqua regardant la galère du gaillard d'arrière.

— Canonnier, est-elle à portée ?

— Non, don Ferriera, répondit le canonnier en chef. Pas encore.

— Pourquoi viendrait-elle vers nous sinon pour des raisons hostiles, Votre Éminence ? Pourquoi ne s'échappe-t-elle pas ? La route est libre. » La frégate était trop loin de la sortie du port. Personne, à bord, ne pouvait donc voir les bateaux de pêche qui grouillaient.

« Nous ne risquons rien, Votre Éminence, et nous gagnons tout, dit Ferriera. Faisons semblant de croire que nous ignorions la présence de Toranaga à bord. Nous pensions que les bandits, menés par le pirate hérétique, allaient nous attaquer. Ne vous inquiétez pas. Il sera facile de les provoquer dès qu'ils seront à notre portée.

— Non », ordonna Dell'Aqua.

Le père Alvito tourna le dos au plat-bord. « La galère arbore le pavillon de Toranaga, commandant.

— Faux pavillon, ajouta Ferriera, sardonique. C'est le plus vieux truc du monde. Nous n'avons pas vu Toranaga. Il n'est peut-être pas à bord.

— Non.

— Par la mordieu, la guerre serait une catastrophe ! Elle endommagerait, si elle ne le ruine pas, le voyage annuel du Vaisseau noir. Je ne peux pas me permettre ça !

— Nos finances sont dans une situation plus grave que les vôtres, commandant, dit Dell'Aqua en le remettant à sa place. Si nous ne faisons pas de commerce cette année, l'Église fait banqueroute. Est-ce clair ? Nous n'avons reçu aucun soutien financier de Goa ou de Lisbonne depuis trois ans et la perte des bénéfices de l'année dernière… Dieu, donnez-moi un peu de patience ! Je sais mieux que vous ce qui est en jeu. La réponse est non ! »

Rodrigues était assis dans son fauteuil de mer. Il souffrait. Sa jambe, dans une attelle, reposait sur un tabouret arrimé fermement près de l'habitacle. « Le commandant a raison, Votre Éminence. Pourquoi viendrait-elle vers nous sinon pour des raisons hostiles ?

— Oui, et c'est une décision militaire », dit Ferriera.

Alvito se tourna vers lui et dit sèchement : « Non. Son Éminence est arbitre en ce cas, commandant. Nous ne devons pas blesser Toranaga. Nous devons l'aider. »

Rodrigues dit : « Vous m'avez répété une bonne douzaine de fois que, la guerre déclarée, ça durerait toujours. La guerre est déclarée, n'est-ce pas ? Nous l'avons vue commencer. Ça va gêner le commerce. Toranaga mort, la guerre est finie et tous nos intérêts sont saufs. Je vous dis d'envoyer cette galère au diable.

— Nous nous débarrasserions en même temps de l'hérétique, ajouta Ferriera en regardant Rodrigues. Vous évitez une guerre pour la gloire de Dieu et un autre hérétique s'en va vers les tourments éternels.

— Ce serait une immixtion injustifiable dans leurs affaires politiques, répondit Dell'Aqua en omettant volontairement la véritable raison.

— Nous intervenons constamment. La société de Jésus est réputée pour ça. Nous ne sommes pas de braves paysans bien obtus !

— Je ne vous ai pas dit ça. Mais tant que je serai à bord, vous ne coulerez pas ce bateau.

— Alors, descendez gentiment à terre.

— Plus vite, l'archimeurtrier sera mort et mieux ce sera, Votre Éminence, suggéra Rodrigues. Lui ou Ishido, où est la différence ? Ce sont tous deux des païens. Vous ne pouvez faire confiance ni à l'un ni à l'autre. Le commandant a raison. Nous ne retrouverons jamais une occasion pareille. Et notre Vaisseau noir ? » Rodrigues en était le pilote et touchait quinze pour cent de tous les bénéfices.

« J'en prends la pleine et entière responsabilité, dit Ferriera. C'est une décision militaire. Nous sommes impliqués dans une

guerre indigène. Mon bateau est en danger. » Il se tourna une nouvelle fois vers le chef canonnier. « Sont-ils à notre portée ?

— Ça dépend de ce que vous voulez, don Ferriera. Je pourrais maintenant lui arracher l'avant ou l'arrière, ou le toucher en plein milieu. Comme vous voulez. Mais si vous désirez qu'il y ait un mort, un homme en particulier, il faudrait encore attendre un instant.

— Je veux Toranaga mort. Et l'hérétique.

— Vous voulez dire l'Ingeles ? Le pilote ?

— Oui.

— Quelqu'un devra me montrer le Jap. Je reconnaîtrai le pilote sans problème. »

Rodrigues dit : « Si le pilote doit mourir pour qu'on puisse tuer Toranaga et stopper la guerre, je suis pour, commandant. Sinon on doit l'épargner.

— C'est un hérétique, un ennemi de notre pays, une abomination. Il nous a déjà causé plus d'ennuis qu'un nid de vipères.

— Je vous ai dit que l'Ingeles était pilote avant tout. L'un des meilleurs du monde.

— Les pilotes doivent-ils avoir des privilèges ? Même l'hérétique ?

— Oui, par Notre Seigneur. Nous devrions les utiliser comme ils nous utilisent. Ce serait un putain de gâchis que de tuer une telle somme d'expérience. Sans pilotes, pas d'empire, pas de commerce. Sans moi, pas de Vaisseau noir, pas de bénéfices. Mon opinion est bougrement importante. »

Un cri du haut du mât : « Gaillard d'arrière, la galère vire de cap ! » La monère, qui s'était dirigée droit vers eux, avait viré à présent, quelques degrés bâbord, loin dans le port Rodrigues

cria immédiatement : « Aux postes de combat ! Toutes voiles dehors ! Levez l'ancre ! » Les hommes se précipitèrent.

« Que se passe-t-il, Rodrigues ?

— Je ne sais pas, commandant, mais nous fonçons vers le large. Cette pute vient au vent.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Nous pouvons la couler à n'importe quel moment, dit Ferriera. Nous avons encore des marchandises à charger et les pères doivent retourner à Osaka.

— Aucun bateau ennemi n'irait dans le vent de mon bateau. Cette pute ne dépend pas du vent. Elle peut naviguer sous le vent. Il se pourrait bien qu'elle nous contourne pour nous éperonner par l'avant, là où nous n'avons qu'un seul canon, et nous prendre à l'abordage ! »

Ferriera rit avec mépris. « Nous avons vingt canons à bord ! Ils n'en ont pas ! Vous croyez que ce fumier d'hérétique de bateau oserait nous attaquer ? Vous êtes un peu simplet !

— Oui, commandant. C'est pourquoi j'ai toujours la tête sur les épaules. »

Libérées de leurs cordages, les voiles frémirent. Le vent s'y engouffra. Les espars grinçaient. Bâbordais et tribordais étaient à leurs postes de combat. La frégate se mit à avancer lentement. « Allez, espèce de salope, avance ! la supplia Rodrigues.

— Prêts, don Ferriera, dit le chef canonnier. Je l'ai dans mon point de mire. Je l'y tiendrai pas longtemps. Lequel est Toranaga ? Montrez-le-moi ! » Il n'y avait pas de torches à bord de la galère ; seul le clair de lune l'illuminait. Elle était toujours sur l'arrière, à une centaine de mètres, mais elle virait bâbord et mettait le cap sur le rivage éloigné. Les avirons plongeaient et souquaient à un rythme uniforme.

C'est ça le pilote ? Le grand type sur le gaillard d'arrière ?

— Oui, dit Rodrigues.

— Manuel et Perdito ! Visez-les, lui et le gaillard d'arrière ! » Le canon le plus rapproché ajusta sa ligne de tir légèrement. « Lequel est Toranaga ? Vite ! Hommes de barre, deux quarts tribord !

— Deux quarts tribord, canonnier ! »

Conscient des fonds sableux et des bancs qui se trouvaient à proximité, Rodrigues observait les haubans, prêt à prendre la relève du chef canonnier qui comme le voulait la coutume dirigeait toutes les manœuvres le temps de la canonnade. « Canons pont principal bâbord ! cria le canonnier. Une fois qu'on a tiré, on la laisse sortir du lit du vent. Ouvrez tous les sabords. Préparez-vous à une bordée de travers. »

Les canonniers obéirent ; leurs yeux interrogeaient les visages des officiers et des prêtres qui se trouvaient sur le gaillard d'arrière. « Pour l'amour de Dieu, Don Ferriera, qui est Toranaga ?

— Qui est-ce, mon père ? » demanda Ferriera qui n'avait jamais vu Toranaga de sa vie. Les deux prêtres gardèrent le silence.

« Vite. Qui peut bien être Toranaga ? » redemanda le canonnier.

Rodrigues, impatienté, le montra du doigt. « Là, à l'avant, le petit gros au milieu de tous ces salopards de païens.

— Vu, senhor pilote. »

Les canonniers firent quelques mises au point.

Ferriera prit la bougie des mains de l'aide canonnier. « Vous avez l'hérétique dans le champ ?

— Oui, commandant. Êtes-vous prêt ? Je baisserai ma main. Ce sera le signal !

— D'accord.

— Tu ne tueras point ! » C'était Dell'Aqua. Ferriera tourna vers lui.

« Ce sont des païens et des hérétiques !

— Il y a des chrétiens parmi eux. Quand bien même il n'y en aurait pas.

— Ne faites pas attention à lui, canonniers ! gronda le commandant. Nous ouvrons le feu dès que vous êtes prêts ! »

Dell'Aqua s'avança et se plaça devant la gueule du canon, la main posée sur son crucifix : « J'ai dit : *Tu ne tueras point !*

— Nous tuons tout le temps, mon père.

— Je sais et j'en ai honte. J'en demande pardon à Dieu. » Dell'Aqua ne s'était jamais trouvé sur un navire de guerre dont les canons étaient amorcés, devant des hommes armés de mousquets, les doigts sur les détentes, prêts à mourir. « Tant que je suis ici, il n'y aura pas de tuerie !

— Et s'ils nous attaquent ? S'ils essaient de s'emparer du bateau ?

— J'implorerai Dieu de nous venir en aide !

— Où est la différence ? Maintenant ou plus tard ? » Dell'Aqua ne répondit pas. Tu ne tueras point, pensait-il. Toranaga leur avait tout promis. Ishido, rien. Ferriera tourna le dos aux prêtres, jeta la bougie et se dirigea vers le bastingage. « Soyez prêts à repousser une attaque ! cria-t-il. Si la galère vient à cinquante mètres sans notre autorisation, vous avez ordre de la mettre en morceaux, quoi que disent les prêtres. »

— Ohé, *Santa Theresa !*

— Ohé, Ingeles !

— C'est toi, Rodrigues ?

— Oui !

— Et ta jambe ?

— Va te faire voir ! »

Rodrigues était enchanté du rire gouailleur qui lui parvenait à travers l'étendue d'eau qui les séparait.

Les deux bateaux avaient manœuvré pendant une demi-heure. Ils s'étaient poursuivis, avaient viré. La galère avait tenté de venir au vent pour coincer la frégate sur un rivage à l'abri, mais celle-ci avait pris du champ pour mettre voiles hors du port. Aucun des deux bateaux n'avait réussi à prendre l'avantage. C'est au cours de cette chasse que les hommes à bord de la frégate avaient pour la première fois vu les bateaux pêche qui encombraient le chenal. Ils avaient compris. « Voilà pourquoi ils viennent vers nous ! Pour obtenir notre protection !

— Raison de plus pour nous de les couler, maintenant qu'ils sont coincés, Ishido nous en remerciera à tout jamais », avait dit Ferriera.

Dell'Aqua était resté catégorique. « Toranaga est bien trop important. J'insiste pour que nous lui parlions d'abord. Vous pourrez toujours le couler. Il n'a pas de canons. Je sais quand même ça : seul un canon peut en combattre un autre. »

Rodrigues avait organisé une trêve pour trouver le temps de souffler. Les deux bateaux étaient au milieu du port, à l'abri des bateaux de pêche, éloignés l'un de l'autre. La frégate frissonnait dans le vent, prête à abattre sous le vent. La galère, rames bordées, dérivait par le travers pour venir à portée de voix.

« A-t-on l'autorisation de monter à bord ?

— Autorisation pour qui, Ingeles ?

— Sire Toranaga, son interprète et ses gardes. »

Ferriera dit calmement : « Pas de gardes. »

Alvito répliqua : « Il doit en mener quelques-uns avec lui. C'est une question de face.

— Au diable, la face. Pas de gardes.

— Je ne veux pas de samouraïs à bord, avait convenu Rodrigues.

— Accepteriez-vous qu'il n'en vienne que cinq ? demanda Alvito. Juste sa garde personnelle ? Vous comprenez le problème, Rodrigues ? »

Rodrigues réfléchit, puis acquiesça. « Cinq, d'accord, commandant. Nous allons détacher cinq hommes et en faire notre "garde personnelle". Ils auront chacun une paire de pistolets. Mon père, à vous de fixer les détails. Allez-y, mais traduisez-nous ce qui est dit. »

Alvito s'approcha du plat-bord et cria : « Vous ne gagnez rien en mentant. Préparez vos âmes au feu éternel, vous et vos bandits. Vous avez dix minutes, sinon le commandant vous met tous en morceaux et vous envoie dans les tourments éternels !

— Nous arborons le pavillon de Sire Toranaga, bon Dieu !

— Faux pavillon, pirate ! »

Ferriera fit un pas en avant. « À quoi jouez-vous, mon père ?

— Soyez patient, commandant, dit Alvito. Ce n'est qu'une simple question de forme. Nous avons affaire à Toranaga, pas à n'importe quel *daimyô !* Vous feriez peut-être mieux de vous souvenir qu'il a plus de troupes en armes que le roi d'Espagne ! »

Le vent soupirait dans le gréement. Les espars s'entrechoquaient nerveusement. Des torches furent allumées sur le gaillard d'arrière. Maintenant, ils pouvaient clairement voir Toranaga. Sa voix leur parvint par-dessus les vagues.

« Tsukku-san ! Comment osez-vous éviter ma galère ? Il n'y a pas de pirates ici. Il n'y en a que dans ces bateaux de pêche qui obstruent le chenal. Je veux venir bord à bord tout de suite ! »

Alvito cria en japonais, feignant l'étonnement : « Mais, Sire Toranaga, nous sommes désolés, nous ne savions pas ! Nous croyons que c'était une ruse ! Les Gris nous ont dit que des bandits-*ronin* s'étaient emparés de la galère ! Nous avons pensé que c'étaient des bandits, sous le commandement du pirate anglais, qui naviguaient sous un faux pavillon. J'arrive immédiatement.

— Non. Je viens à couple.

— Je vous en prie, Sire Toranaga, permettez-moi de vous escorter. Mon maître, le père visiteur, est ici avec le commandant. Ils insistent pour que nous vous présentions toutes nos excuses. Acceptez-les. »

Alvito parla de nouveau en portugais et cria très fort au bosco : « Une chaloupe à la mer », puis de nouveau en japonais, à Toranaga : « Une chaloupe est mise à la mer, Sire. J'y vais tout de suite, commandant », disait Alvito qui s'était remis à parler en portugais. « Votre Éminence, si vous veniez aussi, le compliment et l'honneur que vous lui feriez permettraient de l'apaiser.

— Je suis d'accord avec vous.

— N'est-ce pas dangereux ? dit Ferriera. Vous pourriez être tous les deux pris en otages. »

Dell'Aqua dit : « Dès que la trahison devient évidente, je vous ordonne, au nom de Dieu, de détruire ce bateau, que nous soyons à bord ou pas. » Il traversa le gaillard d'arrière, descendit sur le pont principal, passa devant les canons. Au haut de l'échelle de coupée, il se tourna, fit le signe de croix puis descendit en traînant le pas et sauta dans la chaloupe. Le bosco

mit en route. Tous les marins étaient armés de pistolets et un baril de poudre était caché sous le banc du bosco.

« J'ai besoin d'une escorte pour sortir du port. C'est urgent, dit Toranaga à Dell'Aqua par l'intermédiaire d'Alvito. Mariko était à côté de Yabu qui se tenait sur le gaillard d'avant de la galère, Dell'Aqua était au-dessous de lui, sur le pont principal, Alvito à ses côtés.

« Ou, si vous voulez, votre frégate peut écarter de mon chemin les bateaux de pêche.

— Veuillez m'excuser, mais ce serait un acte hostile, injustifiable, que vous ne pouvez conseiller à cette frégate, Sire, dit Dell'Aqua en lui parlant directement, trouvant comme d'habitude la traduction simultanée d'Alvito surnaturelle. Ce serait impossible. Un acte de guerre flagrant.

— Que suggérez-vous alors ?

— Retournons à la frégate et demandons au commandant. Il trouvera une solution maintenant que nous connaissons votre problème. C'est lui, le militaire, pas nous.

— Amenez-le ici.

— Ce serait plus rapide si vous y alliez, Sire. En plus de l'honneur que vous nous feriez ! Je crois que nous devrions y aller tout de suite.

— Très bien. » Toranaga accepta. « Yabu-san, prenez le commandement du bateau. Mariko-san, allez dire à l'Anjin-san qu'il doit rester sur le gaillard d'arrière et surveiller la barre. Venez ensuite avec moi.

— Bien, Sire. »

Toranaga avait compris, vu la taille de la chaloupe, qu'il ne pouvait prendre que cinq gardes avec lui. Le plan était simple. S'il n'arrivait pas à persuader le commandant de la frégate de

leur venir en aide, lui et ses hommes tueraient le commandant, leur pilote, les prêtres, puis se barricaderaient dans l'une des cabines. Au même moment, la galère éperonnerait la frégate par l'avant, comme l'Anjin-san l'avait suggéré, et ils essaieraient de la pousser dans la tempête. Ils réussiraient à la prendre ou n'y réussiraient pas. Mais la solution serait rapide d'un côté comme de l'autre.

« C'est un bon plan, Yabu-san, avait-il dit.

— Laissez-moi, je vous en prie, négocier à votre place.

— Ils ne seraient pas d'accord.

— Très bien, mais une fois que nous sommes sortis du piège, expulsez tous les barbares du royaume. Si vous agissez ainsi, vous gagnerez plus de *daimyôs* à votre cause que vous n'en perdrez.

— J'y réfléchirai », avait dit Toranaga, sachant que c'était faux. Il lui fallait coûte que coûte avoir les *daimyôs* chrétiens Onoshi et Kiyama de son côté et donc les autres *daimyôs,* s'il ne voulait pas être englouti. Pourquoi Yabu veut-il se rendre à bord de la frégate ? Quelle trahison a-t-il en tête au cas où ils nous refuseraient leur aide ?

« Sire, disait Alvito. Puis-je inviter l'Anjin-san à nous accompagner ?

— Pourquoi ?

— Il me semble qu'il aimerait sûrement saluer son collègue, l'Anjin Rodrigues. L'homme a une jambe cassée et ne peut pas se déplacer. Il aimerait bien le revoir pour le remercier de lui avoir sauvé la vie, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

Toranaga ne trouva pas de raison plausible pour empêcher l'Anjin-san de s'y rendre. L'homme était sous sa protection. Il était donc sacré.

« S’il le désire, très bien. Mariko-san, accompagnez Tsukku-san. » Elle retourna en compagnie d’Alvito sur le gaillard d’arrière. Il vit le couteau dans la ceinture de Blackthorne. Jusqu’où est-il parvenu dans la confiance de Toranaga ? se demanda-t-il. « Bien joué, capitaine-pilote Blackthorne.

— Pourrissez en enfer, mon père ! lui répondit-il affablement.

— C’est peut-être là que nous nous rencontrerons, Anjin-san. Peut-être. Toranaga dit que vous pouvez monter à bord de la frégate.

— Ce sont ses ordres ?

— Si vous le désirez, a-t-il dit.

— Je n’en ai nullement envie.

— Rodrigues aimerait vous revoir et vous remercier.

— Transmettez-lui mes amitiés et dites-lui que je le verrai en enfer. Ou ici.

— Sa jambe l’en empêche.

— Comment va-t-elle ?

— Elle est en voie de guérison. Grâce à vous et à Dieu, il pourra marcher dans quelques semaines, mais il boitera.

— Dites-lui que je lui souhaite une bonne santé. Vous feriez mieux de vous en aller. Vous perdez votre temps, mon père.

— Rodrigues aimerait tellement vous voir. Il y a du rhum, un délicieux poulet rôti avec des pois frais, de la sauce, du bon pain croustillant et du beurre chaud. Ce serait dommage, pilote, de gaspiller de si bonnes choses.

— Que Dieu vous envoie en enfer !

— Il le fera quand ça lui chantera. Je ne vous dis que ce qui est. »

Le prêtre avait noté le changement soudain sur le visage de Blackthorne. Il arrivait presque à voir ses glandes salivaires

travailler et sentait l'épouvantable contraction de cet estomac à l'agonie. Il est vraiment simple de prendre un homme au piège, se dit-il. Il faut seulement connaître le bon appât. « Au revoir, capitaine pilote ! »

Alvito tourna les talons et se dirigea vers l'échelle de coupée. Blackthorne le suivit.

« Qu'est-ce qu'il y a, Ingeles ? lui demanda Rodrigues.

— Où est la nourriture ? On pourra parler ensuite. D'abord le repas que tu m'as promis. » Blackthorne était debout tremblant, sur le pont principal.

« Suivez-moi, dit Alvito.

— Où l'emmenez-vous, mon père ?

— Au carré, bien sûr. Blackthorne peut manger pendant que sire Toranaga et le commandant parlent ensemble.

— Non. Il peut manger dans ma cabine.

— Il est certainement plus facile d'aller trouver la nourriture là où elle se trouve.

— Bosco ! Veillez à ce que le pilote ait immédiatement à manger. Donnez-lui tout ce qu'il désire dans ma cabine Ingeles, tu veux du rhum, du vin ou de la bière ?

— De la bière d'abord, du rhum ensuite.

— Bosco, veillez-y. Emmenez-le en bas. Écoutez-moi, Pesaro. Donnez-lui quelques-uns de mes vêtements et des bottes. Restez avec lui jusqu'à ce que je vous appelle !

Sans un mot, Blackthorne suivit Pesaro, un homme corpulent, le long de la coursive. Alvito rejoignit Dell'Aqua et Toranaga qui parlaient par l'intermédiaire de Mariko. Ferriera cria « Rodrigues, vous descendez ?

— Je reste sur le pont tant que cette putain de galère est là, commandant. Si vous avez besoin de moi, je suis en haut. »

# 27

« Il doit y avoir une solution, commandant, dit Dell'Aqua avec patience. Désirez-vous… Désirez-vous un acte de guerre contre une nation amie ?

— Bien sûr que non. »

Au carré des officiers, tout le monde comprit qu'ils se trouvaient tous dans le même piège. Tout acte inamical les mettait du côté de Toranaga contre Ishido. Ils devaient absolument éviter cela au cas où Ishido serait l'ultime vainqueur. Pour le moment, Ishido contrôlait Osaka et la capitale, Kyoto, ainsi que la majorité des régents. Par l'intermédiaire des *daimyôs* Onoshi et Kiyama. Ishido contrôlait aussi la plus grande partie du sud de l'île de Kyushu, donc le port de Nagasaki, donc tout le commerce et le Vaisseau noir annuel.

Toranaga dit : « Qu'y a-t-il de si impossible ? Je veux seulement que vous écartiez par la force les pirates qui bloquent le chenal, *neh ? »*

Toranaga occupait, mal à l'aise, la place d'honneur. Il était assis dans le fauteuil à haut dossier, à la grande table. Alvito était à côté de lui, le commandant en face de lui, Dell'Aqua à côté du commandant. Mariko se tenait debout, derrière Toranaga. Les samouraïs attendaient près de la porte et faisaient face aux marins armés. Tous les Européens étaient conscients de la présence de Mariko. Alvito remplissait les fonctions d'interprète, mais elle était là pour veiller à ce que la traduction soit précise et complète que rien de ce qui pouvait nuire aux intérêts de son maître ne soit passé sous silence.

Dell'Aqua se pencha : « Vous pourriez peut-être, Sire, envoyer des messagers auprès de sire Ishido. La solution réside peut-être dans la négociation. Nous pourrions offrir ce bateau comme lieu neutre pour d'éventuelles négociations. Vous pourriez peut-être ainsi régler le conflit. »

Toranaga éclata de rire, méprisant : « Quel conflit ? Nous ne sommes pas en guerre, ni Ishido ni moi.

— Mais, Sire, nous avons vu la bataille, sur le quai.

— Ne soyez pas stupide ! Qui a été tué ? Quelques *ronin* sans importance. Qui a attaqué ? Des *ronin* seulement. Des bandits ou des fanatiques qui se sont trompés.

— Et durant l'embuscade ? On nous a dit que les Bruns s'étaient battus contre les Gris.

— Les bandits nous ont tous attaqués, Bruns et Gris… Mes hommes se sont simplement battus pour me protéger. Dans des escarmouches, la nuit, des erreurs peuvent se produire. Si les Bruns ont tué des Gris et vice versa, c'est une erreur regrettable. Que représentent quelques hommes pour nous ? Rien. Nous ne sommes pas en guerre. » Toranaga lut la stupéfaction sur leurs visages. Il ajouta : « Dites-leur, Tsukku-san, qu'au Japon les armées font la guerre. Ces escarmouches ridicules et ces tentatives d'assassinat ne sont que de simples tentatives. La guerre n'a pas éclaté cette nuit. Elle a éclaté quand le Taikô est mort. Avant même. Quand il est mort sans laisser d'enfant en âge de prendre la succession. Peut-être même avant ça. Quand Goroda, le seigneur-protecteur a été assassiné. Cette nuit-ci n'a aucune signification durable. Aucun de vous ne comprend notre royaume, notre politique. Comment pourriez-vous d'ailleurs y comprendre quelque chose ? Ishido essaie de me tuer. D'autres *daimyôs* essaient aussi. Ils l'ont tenté dans le passé et le tenteront encore dans l'avenir. Kiyama et Onoshi ont été

tous les deux amis et ennemis. Écoutez-moi. Si j'étais assassiné, cela simplifierait les choses pour Ishido, l'ennemi réel, mais ce ne serait que temporaire. Je suis pour l'instant pris dans son piège. Même si son piège est parfait, il ne bénéficie que d'un avantage temporaire. Si je m'échappe, il n'y aura jamais eu de piège. Mais comprenez bien, vous tous, que ma mort ne supprime pas les conflits à venir. Il n'y aura pas de conflit si Ishido meurt. Il n'y a pas de guerre ouverte pour l'instant. » Il s'agita nerveusement dans son fauteuil. Il détestait l'odeur de friture et de corps mal lavés qui régnait dans cette cabine. « Mais nous avons un problème immédiat à résoudre. J'ai besoin de vos canons. Je les veux maintenant. Des pirates bloquent le chenal. J'ai déjà dit, Tsukku-san, que tôt ou tard chacun devrait prendre parti. Maintenant, de quel côté êtes-vous, vous, votre chef et toute l'Église chrétienne ? Mes amis portugais ? Sont-ils avec moi ou contre moi ? »

Dell'Aqua dit : « Soyez assuré, Sire Toranaga, que nous défendons vos intérêts.

— Très bien. Alors, chassez immédiatement ces pirates.

— Ce serait un acte de guerre. Il n'y a aucun bénéfice à en tirer. Nous pouvons peut-être conclure un marché ? dit Ferriera.

— Dites ceci au commandant : quand le conflit sera résolu, je développerai le commerce. Je suis en sa faveur. Pas Ishido. »

Dell'Aqua espérait qu'Alvito avait su cacher la stupidité de Ferriera.

« Nous ne sommes pas des hommes politiques. Sire. Nous sommes des hommes d'Église et nous représentons la Foi et nos ouailles. Nous défendons vos intérêts. Oui, absolument.

— Je suis d'accord. J'envisageais… »

Alvito s'arrêta de traduire. Son visage s'éclaira. « Je suis désolé, Votre Éminence, mais sire Toranaga a dit : j'envisageais

de vous demander de construire un temple, un grand temple à Yedo, comme preuve de ma confiance envers vos intérêts. »

Dell'Aqua s'était démené depuis que Toranaga était devenu seigneur des Huit Provinces pour obtenir cette concession. L'obtenir maintenant, dans la troisième ville de l'empire, était une inestimable concession. Le père visiteur savait que le moment était venu de régler le problème des canons. « Remercier-le, Martin Tsukku-san, dit-il en utilisant ce code convenu avec Alvito et qui les engageait dans leur prise de parti. Dites-lui que nous essaierons toujours d'être à son service. Oh ! oui, demandez-lui ce qu'il avait au juste en tête pour cette cathédrale », ajouta-t-il pour le compte du commandant.

« Puis-je vous parler seul à seul pendant un instant, Sire ? dit Alvito à Toranaga. Mon maître vous remercie et dit que ce que vous nous avez demandé est du domaine du possible. Il s'efforcera de toujours vous soutenir.

— S'efforcer est un mot abstrait qui ne me satisfait guère.

— Oui, sire. » Alvito jeta un coup d'œil sur les gardes qui écoutaient, bien sûr, sans en avoir l'air. « Mais je vous entends encore me dire qu'il faut être de temps à autre assez sage pour être abstrait. »

Toranaga comprit immédiatement. Il fit un signe de la main et congédia ses samouraïs. « Attendez-moi dehors ! » Ils obéirent à contrecœur. Alvito se tourna vers Ferriera. « Nous n'avons pas besoin de vos gardes, commandant. » Quand les samouraïs eurent disparu, Ferriera congédia ses hommes et jeta un coup d'œil sur Mariko.

Alvito dit à Toranaga : « Vous voudriez peut-être, Sire, que dame Mariko puisse s'asseoir. »

Toranaga comprit encore une fois. Il réfléchit, acquiesça discrètement et dit sans se retourner « Mariko-san, prenez l'un

de mes gardes avec vous et allez voir l'Anjin-san. Restez avec lui jusqu'à ce que je vous rappelle.

— Bien, Sire. »

La porte se referma derrière elle.

Ils étaient seuls. Tous les quatre.

Ferriera dit : « Que nous offre-t-il ?

— Patience, commandant », répondit Dell'Aqua. Ses doigts tapotaient sa croix. Il priait pour le succès de l'entreprise.

« Sire, dit Alvito. Le seigneur mon maître dit qu'il essaiera de faire tout ce que vous lui demandez. Dans quarante jours. Il vous enverra un message personnel pour vous tenir au courant des progrès. Avec votre permission, je serai le messager.

— Et s'il ne réussit pas ?

— Ce ne sera pas par manque de persuasion, d'efforts ou de ruse. Il vous en donne sa parole.

— Devant le Dieu chrétien ?

— Oui, devant Dieu.

— Très bien. Je veux que ce serment soit consigné par écrit. Cacheté de son sceau.

— Vous voulez dire que vous ne donnerez pas votre autorisation si je ne consigne pas mon serment par écrit ? »

Toranaga finit par dire : « Très bien. Sa parole devant ce Dieu Jésus, *neh !* Sa parole devant Dieu.

— Je le jure en son nom. Il a juré qu'il essaierait, sur la très sainte Croix.

— Vous aussi, Tsukku-san ?

— Je le jure également, devant Dieu, sur la très sainte Croix. Je ferai tout ce que je peux pour l'aider à convaincre les seigneurs Onoshi et Kiyama de devenir vos alliés.

— En échange, je promets que je tiendrai ma parole. Le quarante et unième jour, vous pourrez poser la première pierre du plus important temple chrétien de tout l'empire.

— Pourrait-on, Sire, réserver dès maintenant l'emplacement nécessaire ?

— Dès que j'arriverai à Yedo. Maintenant, pour ce qui est des pirates ? Ceux qui sont dans ces bateaux de pêche. Vous allez immédiatement les écarter.

— Si vous aviez des canons, l'auriez-vous fait vous-même, sire ?

— Bien sûr, Tsukku-san.

— Je vous prie de m'excuser pour ma méfiance, Sire, mais nous avons dû dresser un plan. Ces canons ne nous appartiennent pas. Laissez-moi quelques instants. » Alvito se tourna vers Dell'Aqua. « Tout est arrangé, Votre Éminence. » Il ajouta à l'intention de Ferriera : « Vous pourrez vous réjouir de ne pas l'avoir coulé, commandant. Sire Toranaga demande si vous acceptez dix mille ducats d'or quand vous repartirez pour Goa avec le Vaisseau noir. Il veut que vous les investissiez pour lui dans le marché de l'or, aux Indes. Nous serions enchantés de vous aider dans cette transaction par le biais de nos intermédiaires habituels. Sire Toranaga dit que la moitié du bénéfice est pour vous. » Alvito et Dell'Aqua avaient conjointement décidé qu'au moment où le Vaisseau noir s'en retournerait dans six mois, Toranaga aurait été réinvesti président du Conseil des régents, ou bien il serait mort. « Vous pourriez facilement en retirer quatre mille ducats de bénéfices. Sans aucun risque.

— En échange de quoi ?

— Sire Toranaga dit que des pirates l'empêchent de quitter le port. »

Ferriera répondit d'une voix naturelle : « Vous avez tort de placer votre foi dans cet homme. Son ennemi détient toutes les cartes royales. Tous les rois chrétiens sont contre lui. En tout cas, les deux plus importants. Je les ai entendus de mes propres oreilles. Ils ont dit que ce Jap était leur véritable ennemi. Je crois en eux, pas en ce crétin morveux.

— Je suis sûr que sire Toranaga sait mieux que nous qui est pirate et qui ne l'est pas », lui dit Dell'Aqua sans broncher. Il connaissait, tout comme Alvito, la solution. « Je pense que vous n'émettez pas d'objection à ce que sire Toranaga traite lui-même avec les pirates ?

— Bien sûr que non.

— Vous avez des canons en surplus, à bord, dit le père visiteur. Pourquoi ne pas lui en donner discrètement quelques-uns ? En fait, vendez-lui-en quelques-uns. Ce serait facile de les transborder avec la chaloupe. Le problème serait réglé. »

Ferriera soupira. « Des canons, Votre Éminence, ne servent à rien à bord de la galère. Il n'y a pas de sabords, pas de cordages, pas d'étançons. Ils ne peuvent pas se servir de canons. Même s'ils ont des canonniers, ce qu'ils n'ont pas, non plus. »

Les deux prêtres étaient suffoqués. « Ils ne peuvent pas s'en servir ?

— Bien sûr que non.

— Mais, don Ferriera, on peut certainement les adapter…

— Cette galère ne peut pas utiliser de canons sans subir d'aménagements. Ça prendrait au moins une semaine. »

Dell'Aqua savait que le temps fuyait, qu'ils allaient être pris de court.

« Commandant, je vous en prie, aidez-nous. Je vous le demande sincèrement. Nous avons obtenu d'énormes concessions en faveur de la Foi. Vous devez me croire. Vous

devez me faire confiance. Vous devez aider sire Toranaga à sortir par n'importe quel moyen de ce port. Je vous en supplie au nom de l'Église. La cathédrale à elle seule est une concession énorme. Je vous en supplie. »

Ferriera ne laissa rien paraître du sentiment de victoire qui l'envahissait. Il ajouta d'une voix encore plus grave : « Puisque vous demandez de l'aide, je vais bien sûr faire ce que vous me demandez. Je vais le sortir du piège. Mais en échange, je veux le commandement en chef du Vaisseau noir de l'année prochaine, que cette année soit profitable ou non.

— C'est un cadeau personnel du roi d'Espagne. Lui seul peut en décider. Je ne peux rien faire.

— Secundo : j'accepte l'offre de son or, mais je veux avoir votre garantie. Je ne veux aucun ennui du vice-roi à Goa ou ici, en ce qui concerne l'or ou les Vaisseaux noirs.

— Vous osez exiger une rançon de moi et de l'Église ?

— Ce n'est qu'un marché entre vous, moi et ce singe.

— Ce n'est pas un singe, commandant. Vous feriez mieux de vous en souvenir.

— Tertio : quinze pour cent sur la cargaison de cette année et non dix.

— Impossible.

— Quarto : pour que tout soit en ordre, j'exige votre parole devant Dieu qu'aucun des prêtres sous votre juridiction ne me menacera d'excommunication, à moins que je ne commette un acte sacrilège. Et votre parole devant Dieu que vous me soutiendrez activement et aiderez ces deux Vaisseaux noirs.

— Quoi encore ? Ce n'est certainement pas tout, commandant ?

— Enfin, je veux la peau de l'hérétique. »

Mariko regarda Blackthorne, allongé sur le sol de la cabine, dans un état semi-comateux. Il vomissait ses entrailles. Le bosco était adossé au mur et la regardait en souriant, sourire qui laissait apparaître ses chicots jaunâtres.

« A-t-il été empoisonné ? Est-il soûl ? demanda-t-elle à Totomi Kana, le samouraï qui était à côté d'elle. Elle essayait vainement de ne pas respirer l'odeur fétide et âcre de la nourriture et de la vomissure, l'odeur épouvantable du marin, en face d'elle, et celle, tenace, qui montait des cales et empoisonnait le bateau en permanence. « C'est comme s'il avait été empoisonné, *neh ?*

— On l'a peut-être empoisonné, Mariko-san. Regardez ces ordures. » Le samouraï montra la table avec dégoût.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le bosco. Pas de singes, ici, *wakarimasu ?* Pas de singes-sans dans cette-u pièce-u ? » Il regarda le samouraï et lui fit signe de s'en aller. « Dehors ! Fous l'camp ! » Ses yeux revinrent sur Mariko : « Comment vous appelez-vous ? Noum ? »

Mariko détourna son regard hypnotisé de la table et concentra son attention sur le bosco. « Désolée, senhor. Je ne vous ai pas compris. Qu'avez-vous dit ? » La bouche du bosco s'entrouvrit un peu plus. C'était un gros homme aux yeux qui louchait, aux oreilles en feuilles de chou. Ses cheveux formaient une queue de rat sur sa nuque. Un crucifix pendait entre les plis de son cou et des pistolets étaient fichés dans sa ceinture. « Hé, vous parlez portugais ? Une Jap qui parle bien portugais ? Ou c'est que vous avez appris à parler civilisé ?

— Ce sont les… les pères chrétiens m'ont appris.

— Que je sois un maudit fils de pute ! Madonne, une fleur-san qui parle civilisé ! »

Blackthorne eut un nouveau haut-le-cœur. « Pouvez-vous… est-ce que vous pouvez, s'il vous plaît, mettre le pilote là ? dit-

elle en indiquant la couchette.

— Ouais. Si ce singe m'aide.

— Qui ? Je vous demande pardon, qu'avez-vous dit ? Qui ?

— Lui. Le Jap. Lui. »

Elle reçut ces mots comme une gifle et il lui fallut toute sa volonté pour garder son calme. Elle fit signe au samouraï : « Kana-san, voulez-vous aider ce barbare ? Il faut mettre l'Anjin-san là.

— Avec plaisir, madame. »

Les deux hommes soulevèrent Blackthorne, qui retomba lourdement sur la couchette.

« Il faudrait le laver, dit Mariko à Kana, encore étourdie par le nom que le bosco lui avait donné.

— Oui, Mariko-san. Dites au barbare d'aller chercher des serviteurs.

— Oui. » Ses yeux étonnés revenaient constamment vers la table. « Mangent-ils vraiment ça ? »

Le bosco suivit son regard, se pencha et arracha une cuisse de poulet qu'il lui tendit. « Vous avez faim ? Voilà, petite fleur-san, c'est bon. C'est frais aujourd'hui, du vrai poulet de Macao. »

Elle refusa de la tête.

« Pauvre petite chose ! Qu'est-ce que vous vouliez, donna senhorita ?

— Voir l'An… voir le pilote. Sire Toranaga m'a envoyée. Le pilote est soûl ?

— Oui. Ça et la bouffe. Ce pauvre imbécile a mangé et bu trop vite. Il a avalé d'un trait la moitié d'une bouteille. Les Ingeles sont tous les mêmes. Ils peuvent pas tenir le rhum et ils ont pas de couilles. » Ses yeux la dévisagèrent. « J'ai jamais vu une fleur-

san aussi petite que vous. Et j'ai jamais en plus adressé la parole à une Jap qui parlait civilisé.

— Appelez-vous tous les samouraïs et toutes les dames japonaises des Japs et des singes ? »

Le marin gloussa : « Hé, senhorita, c'est ma langue qui a fourché. C'est pour les gens communs, vous savez, les maquereaux et les putains de Nagasaki. Je voulais pas vous insulter. J'ai jamais parlé à une senhorita civilisée. Je savais pas qu'il en existait, sur Dieu !

— Moi non plus, senhor. Je n'avais jamais parlé à un Portugais civilisé, en dehors des pères. Nous sommes des Japonais, pas des Japs, *neh ?* Les singes sont des animaux, n'est-ce pas ?

— Pour sûr. » Le bosco montra ses dents cassées. « Vous parlez comme une donna. Oui. Sans insultes, donna senhorita. » Blackthorne se mit à marmonner. Elle s'approcha de sa couchette et le secoua doucement.

« Anjin-san ! Anjin-san !

— Oui… oui ? » Blackthorne ouvrit les yeux. « Oh, hello… Je suis déso… Je… » Mais la douleur et cette pièce qui tanguait le contraignirent à se rallonger.

« Faites venir un domestique, s'il vous plaît, senhor. Il faudrait le laver.

Il y a des esclaves… mais pas pour ça, donna senhorita. Laissez l'Ingeles… Qu'est-ce qu'un peu de dégueulis pour un hérétique ?

— Il n'y a pas de domestique ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Nous avons des esclaves… des salopards de nègres… mais ils sont paresseux. »

Mariko comprit qu'elle n'avait pas le choix. Sire Toranaga pouvait avoir besoin de l'Anjin-san. « J'ai besoin d'un peu d'eau, dit-elle. Pour le laver.

— Il y a un baril sous les escaliers, à l'entrepont.

— Allez m'en chercher, s'il vous plaît, senhor.

— Envoyez-le, lui. » Le bosco pointa un doigt sur Kana.

« Non. Vous allez chercher l'eau. Immédiatement. »

Le bosco regarda à nouveau Blackthorne. « Vous, sa petite amie ?

— Non, non, senhor. Je ne suis pas sa petite amie.

— Alors de qui ? Du sin… la petite amie du samouraï ? Du roi peut-être, de celui qui vient de monter à bord ? Tora… quelque chose ?

— Non.

— Pas la petite amie d'un de ceux qui sont montés à bord ?

— Voulez-vous, s'il vous plaît, aller me chercher cette eau ? » Le bosco acquiesça et sortit. Blackthorne remua. Il essayait de reprendre conscience. Elle se mit à le déshabiller, maladroitement, à cause de son bras.

« Laissez-moi vous aider. » Kana était très habile. « J'ai l'habitude de déshabiller mon père quand il a trop bu de saké. » Au bout d'un moment, Kana dit : « Puisse Bouddha permettre à sire Buntaro de s'échapper. – Oui. » Mariko observa la cabine. « Je me demande comment ils peuvent vivre là-dedans.

— C'est révoltant. Je n'étais jamais monté à bord d'un bateau barbare. »

La porte s'ouvrit. Le bosco entra, posa le seau. Choqué par la nudité de Blackthorne, il sortit une couverture de dessous d'une couchette et l'en recouvrit. « Il va attraper la crève… à part ça… c'est honteux de faire ça à un homme, même à lui.

— De lui faire quoi ?

— Rien. Comment vous vous appelez, donna senhorita ? »

Elle ne répondit pas, rejeta la couverture et nettoya Blackthorne, heureuse de faire quelque chose. Elle détestait cette cabine, la présence du bosco et se demandait ce qu'ils pouvaient bien se dire, dans l'autre cabine. Quand elle eut terminé, elle roula le kimono et le pagne souillés.

« Est-ce que vous pouvez faire nettoyer ça, senhor ?

— Hein ?

— Il faut les faire nettoyer tout de suite. »

— Jetez-les, donna senhorita. Ils en valent pas la peine. Notre capitaine-pilote Rodrigues a dit de lui donner des vêtements propres. Ici. » Il ouvrit un caisson. « Qu'il prenne là-dedans ce qu'il lui faut.

— Je ne sais pas comment habiller un homme avec ça.

— Il a besoin d'une chemise, d'un haut-de-chausses, d'une braguette, de chausses, de bottes et d'une veste de mer. » Avec l'aide de Kana, elle habilla Blackthorne, toujours plongé dans sa torpeur.

« Comment doit-il porter ça ? » Elle tenait à la main cette pièce de tissu triangulaire qui ressemblait à un sac avec ses aiguillettes.

« Madonne, il la porte devant, comme ça, dit le bosco, gêné touchant du doigt la sienne. Vous la mettez par-dessus le haut-de-chausses, comme je vous ai dit. Sur ses parties. »

Elle étudia la braguette du bosco qui, sentant son regard, eut un début d'érection. Elle repoussa une mèche de cheveux qui lui gênait la vue.

« Senhor, est-ce que l'Anjin-san est correctement vêtu ?

— Ouais. À part les bottes. Elles sont là, mais ça peut attendre. » Le bosco s'approcha, les narines frémissantes, baissa la voix, tourna le dos au samouraï. « Ça vous dirait, une petite passe rapide ?

— Quoi ?

— J'ai envie de vous, senhorita. Qu'est-ce que vous en dites ? Y a une couchette dans la cabine, à côté. Envoyez votre ami sur le pont. L'Ingeles est hors circuit pendant au moins une heure. Je paierai le tarif normal.

— Quoi ?

— Vous pouvez gagner une pièce de cuivre ; même trois, si vous vous surpassez. Vous chevaucherez la plus belle queue d'ici à Lisbonne. Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? »

Le samouraï vit l'horreur se peindre sur le visage de Mariko.

« Que se passe-t-il, Mariko-san ? » Mariko repoussa le bosco loin de la couchette. Elle bégaya : « Il… il a dit… »

Kana dégaina immédiatement son épée, mais se retrouva face à deux pistolets armés. Il se rua néanmoins sur le bosco.

« Arrêtez, Kana-san ! haleta Mariko. Sire Toranaga a interdit toute attaque avant qu'il n'en donne l'ordre.

— Vas-y, singe. Allez, viens, fumier ! Toi ! Dis au singe de rengainer son épée ou j'enlève la tête à ce fils de pute avant qu'il ait le temps de péter ! »

Mariko était à trente centimètres du bosco. « Kana-san, rengainez votre épée, s'il vous plaît. Nous devons obéir à sire Toranaga. Nous devons lui obéir. » Dans un suprême effort, Kana obtempéra.

« Excusez-le, senhor. Veuillez bien m'excuser, dit Mariko, essayant d'être polie. C'était une erreur.

— Ce salopard à la gueule simiesque a tiré son épée. C'était pas une erreur ça !

— Excusez-le, senhor. Je suis désolée. »

Le bosco humecta ses lèvres. « J'oublie tout si tu es gentille avec moi, petite fleur. Dans la cabine d'à côté avec toi. Dis à ce sin… dis-lui de rester ici et j'oublie tout.

— Quel est… quel est votre nom, senhor ?

— Pesaro. Manuel Pesaro. Pourquoi ?

— Pour rien. Excusez ce malentendu, senhor Pesaro.

— Viens dans la cabine d'à côté. Tout de suite. »

« Que se passe-t-il ? Que… ? » Blackthorne ne savait plus s'il était éveillé ou s'il faisait un cauchemar, mais il sentit le danger. « Que se passe-t-il, par Dieu ?

— Ce Jap puant m'a sauté dessus !

— C'était… c'était une erreur, Anjin-san, dit Mariko. Je me suis excusée auprès du senhor Pesaro.

— Mariko ? Est-ce vous… Mariko-san ?

— *Hai*, Anjin-san. »

Elle s'approcha de lui. Les pistolets du bosco étaient toujours pointés sur Kana. Elle dut se retenir pour ne pas lui planter son couteau, en passant près de lui. À ce moment-là, la porte s'ouvrit. L'homme de barre entra avec un seau d'eau. Il prit peur à la vue des pistolets et s'enfuit.

« Où est Rodrigues ? demanda Blackthorne, qui tentait de reprendre ses esprits.

— Sur le pont, là où un bon pilote doit se trouver, dit le bosco d'une voix railleuse. Ce Jap m'a sauté dessus, bon Dieu !

— Aidez-moi à monter sur le pont », demanda Blackthorne en s'agrippant aux rebords de la couchette. Mariko lui prit le bras,

mais elle ne put le soulever. Le bosco agita un pistolet sous le nez de Kana. « Dis-lui de l'aider », cria-t-il à Mariko.

Le lieutenant Santiago écarta l'oreille de l'orifice secret percé dans le mur du carré. La dernière phrase de Dell'Aqua : « Bon, tout est réglé », résonnait encore à son tympan. Il se faufila sans bruit à travers l'obscure cabine, sortit dans la coursive et referma la porte. Il grimpa sur le pont principal, se dirigea vers le gaillard d'arrière. Rodrigues parlait avec Mariko. Il s'excusa et susurra à l'oreille de Rodrigues tout ce qu'il venait d'entendre. Blackthorne était à l'arrière, accoudé au plat-bord. Mariko était assise, bien droite, en face de Rodrigues, Kana, le samouraï, à côté d'elle. Des marins armés grouillaient sur le pont. Deux hommes surveillaient la barre. À une centaine de mètres, la galère tanguait doucement. Elle était par le travers à la merci de leurs canons, tous avirons bordés, à l'exception des deux qui lui permettaient de ne pas chasser. Les bateaux de pêche bourrés de samouraïs hostiles s'étaient rapprochés, mais ne les encerclaient pas encore. Mariko observait Rodrigues et l'officier. Elle n'entendait pas ce qu'ils se disaient. Même si elle l'avait pu elle se serait certainement, de par son éducation bouchée les oreilles. Quand elle était montée sur le pont avec Blackthorne, Rodrigues avait écouté ses explications et celles du bosco. Elle lui avait dit que c'était sa faute, qu'elle s'était trompée sur les paroles du bosco et que ce malentendu avait poussé Kana à sortir son épée pour défendre son honneur.

« Je lui ai seulement demandé, en la voyant si à l'aise pour laver l'Ingeles et lui fourrer ses bijoux dans la braguette, si elle était sa petite amie !

— Baisse tes pistolets, bosco !

— Il est dangereux. Je vous le dis. Attachez-le.

— Je le surveille. Va à l'avant. »

Quand le bosco était parti, Rodrigues avait demandé : « Que vous a-t-il dit, senhora ? Exactement.

— Rien, senhor.

— Je vous prie de m'excuser pour l'insolence de cet homme. Ça n'aiderait vraiment pas nos suzerains respectifs si nous avions des ennuis à bord. »

Puis elle dit : « Est-ce que tous les Portugais nous appellent singes ? Et des Japs ? Derrière notre dos ? »

Rodrigues tira la boucle qu'il portait à l'oreille. « Vous ne nous appelez pas des barbares ? Même en face ? Nous sommes civilisés, du moins nous le pensons, senhora. Aux Indes, pays de Bouddha, ils appellent les Japonais les "diables orientaux" et ne leur permettent pas d'accoster ou de débarquer s'ils sont armés. Vous appelez les Indiens des "Noirs" et vous les considérez comme des non-humains. Comment les Chinois appellent les Japonais ? Comment appelez-vous les Chinois ? Comment appelez-vous les Coréens ? Les Mangeurs d'ail, *neh !*

— Je ne crois pas que Sire Toranaga, Sire Hiro-matsu ou même le père de votre femme seraient très contents. – Le Seigneur a dit : celui qui voit la paille dans l'œil de son voisin ne voit pas la poutre qu'il a dans le sien. »

Elle repensa à cette phrase tout en regardant l'officier murmurer quelque chose d'urgent au pilote portugais.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? » s'exclama Rodrigues involontairement. Mariko essaya de savoir malgré elle, mais ne put entendre. Puis elle les vit tous deux regarder Blackthorne et suivit leur regard. Elle était inquiète.

« Qu'est-il arrivé d'autre, Santiago ? » demanda Rodrigues sur ses gardes, conscient de la présence de Mariko.

Le second lui raconta dans un murmure, les mains devant la bouche :

« Combien de temps vont-ils rester en bas ?

— Ils buvaient pour sceller le marché.

— Salauds ! » Rodrigues attrapa le second par la chemise « Pas un mot de tout ça. Sur ta vie !

— Pas besoin, pilote !

— On éprouve toujours le besoin d'aller raconter quelque chose. » Rodrigues jeta un coup d'œil sur Blackthorne « Réveille-le ! »

Le second s'approcha de Blackthorne et le secoua brutalement.

« Qu'est-ce qu'il y a, hein ?

— Tape-le ! »

Santiago lui flanqua une bonne gifle.

« Jésus-Christ, je… » Blackthorne se leva, le visage en feu, mais il vacilla et s'écroula.

« Bon Dieu ! Réveille-toi, Ingeles ! » Rodrigues s'adressa furieusement aux deux hommes de barre, le doigt pointé sur eux. « Jetez-le par-dessus bord ! » Les deux hommes s'exécutèrent rapidement et Mariko s'écria : « Pilote Rodrigues, vous n'avez pas le droit… » Mais avant que Kana ou elle-même n'aient pu intervenir, les deux hommes avaient balancé Blackthorne par-dessus la lisse. Il tomba de sept mètres, atterrit sur le ventre dans une gerbe d'écume et disparut. Au bout de quelques secondes, il émergea, crachant et s'étouffant, essayant de fuir cette eau glacée qui lui aiguisait l'esprit.

Rodrigues se démenait pour sortir de son fauteuil. « Sainte Vierge, aidez-moi ! »

L’un des hommes de barre accourut pour l’aider et passa son bras sous l’aisselle de Rodrigues. « Bon Dieu, attention, fais attention à mon pied, pauvre crétin ! »

Il l’amena jusqu’au bastingage. Blackthorne continuait de tousser et de cracher, mais nageait vers le flanc du bateau en jurant et en insultant ceux qui l’avaient flanqué par-dessus bord.

« Deux quarts tribord ! » ordonna Rodrigues. Le bateau sortit légèrement du lit du vent et s’éloigna de Blackthorne. Rodrigues cria : « Enlève tes foutues pattes. Ne remonte pas à bord de mon bateau ! » Il ajouta à l’intention du second : « Prends la chaloupe, ramasse l’Ingeles et ramène-le à bord de la galère. Vite ! Dis-lui… » Il baissa la voix. Mariko était heureuse que Blackthorne ne soit pas en train de se noyer.

« Pilote ! L’Anjin-san est sous la protection de sire Toranaga. J’exige qu’il soit repêché !

— Un instant, Mariko-san ! » Rodrigues continua de murmurer quelque chose à Santiago qui acquiesça et décampa. « Je suis désolé, Mariko-san, mais c’était urgent. Il fallait que l’Ingeles se réveille.

— Pourquoi ?

— Je suis son ami. Il vous l’a jamais dit ?

— Oui. Mais l’Angleterre et le Portugal sont en guerre. L’Espagne aussi.

— Oui. Mais les pilotes sont au-dessus des guerres.

— Qui servez-vous alors ?

— Le pavillon.

— N’est-ce pas votre roi ?

— Oui et non, senhora. Je dois une vie à l’Ingeles. » Rodrigues observait la chaloupe. « Droit devant. Allez. Ramène-la dans le

vent, ordonna-t-il à l'homme de barre.

— Oui, senhor. »

Il attendit, vérifia la direction du vent, la situation des bancs de sable. « Excusez-moi, senhora. Vous disiez ? »

Rodrigues la regarda un instant puis s'en retourna vérifier la position de son bateau et de la chaloupe. Les hommes avaient sorti Blackthorne de l'eau et souquaient vers la galère. L'Anjin-san était caché par l'homme assis à ses côtés, l'individu auquel Rodrigues avait murmuré quelque chose. « Que lui avez-vous dit, senhor ?

— À qui ?

— À lui. Au senhor que vous avez envoyé secouer l'Anjin-san ?

— Je lui ai dit de transmettre mes meilleurs vœux à l'Ingeles et mes prières pour qu'il fasse vite. »

Quand Rodrigues vit la chaloupe contre le flanc de la galère, il poussa un soupir de soulagement. « Sainte Marie, Mère de Dieu… »

Le commandant et les Jésuites apparurent sur le pont. Toranaga et ses gardes les suivaient.

« Rodrigues ! La chaloupe à la mer ! Les pères descendent à terre, dit Ferriera.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous prendrons la mer. Pour Yedo.

— Pourquoi Yedo ? Nous faisions route sur Macao, répondit Rodrigues, image même de l'innocence.

— Nous ramenons d'abord Toranaga à Yedo.

— Nous… ? Quoi ? Et la galère ?

— Elle reste-là où elle est, où elle se débrouille pour se frayer un passage toute seule. »

Rodrigues sembla encore plus surpris, observa la galère, puis rencontra le regard accusateur de Mariko.

Ferriera observait la galère : « Que fait notre chaloupe là-bas ?

— J'ai renvoyé l'hérétique à son bord.

— Vous avez fait quoi ?

— J'ai renvoyé l'Ingeles à bord. Où est le mal ? L'Ingeles m'a insulté. J'ai envoyé ce morveux à la baille. Je l'aurais bien laissé se noyer, mais il sait nager. Alors, j'ai envoyé le second le repêcher et le ramener à bord de son bateau. Comme il semble dans les faveurs de Sire Toranaga… ! Qu'ai-je fait de mal ?

— Ramenez-le ici !

— Il nous a injuriés et maudits. Il ne reviendra pas de lui-même, cette fois-ci.

— Je le veux ici immédiatement.

— Où est le mal ? N'avez-vous pas dit que la galère allait rester, se battre ou faire ce qu'elle voulait ? Alors quoi ? L'Ingeles est dans la merde jusqu'au cou. Très bien. Qui a besoin de ce morveux, de toute façon ? Les pères seraient certainement bien contents de ne plus l'avoir sous les yeux. Pas vrai, mon père ? »

Dell'Aqua ne répondit pas. Pas plus qu'Alvito. Tout ceci déjouait le plan imaginé par Ferriera et unanimement accepté. Les prêtres devaient se rendre à terre pour calmer tout de suite Ishido, Onoshi et Kiyama. Ils devaient leur dire qu'ils avaient cru aux histoires de « pirates » de Toranaga, qu'ils ignoraient qu'il s'était « échappé » de la forteresse. Pendant ce temps, la frégate devait foncer sur la sortie du port, abandonnant la galère aux bateaux de pêche. Si la frégate était ouvertement attaquée, ils répondraient par la force des armes.

Le père visiteur posa doucement sa main sur le bras du commandant et tourna le dos à la galère. « Il vaut peut-être mieux que l'hérétique soit là-bas », dit-il, pensant que la volonté divine était vraiment étrange et imprévisible.

Le père Alvito expliqua à Toranaga pourquoi le pilote était à bord de la galère. Toranaga s'approcha du bord et scruta l'obscurité. Il savait que l'Anjin-san était un embarras politique et les dieux lui avaient dicté la manière simple de s'en débarrasser, si tel était son désir. Est-ce que je le veux vraiment ? Les prêtres chrétiens seraient enchantés de sa disparition. Cela ne faisait aucun doute. Onoshi et Kiyama seraient tout aussi enchantés. Ils en ont peur au point de fomenter individuellement ou conjointement des tentatives d'assassinat. Pourquoi une telle peur ? pensa-t-il.

— Je peux perdre les canons. Je peux perdre Yabu. Mais l'Anjin-san ? Oui.

Parce que j'ai encore huit autres barbares en réserve. Leur savoir collectif équivaudra ou dépassera peut-être celui de ce seul homme. L'important est que je retourne à Yedo aussi rapidement que possible pour préparer la guerre qui est inévitable. Kiyama et Onoshi ? Qui sait s'ils me soutiendront ? Peut-être oui, peut-être non. Mais un bout de terrain et quelques promesses sont vraiment de peu de poids dans la balance si j'obtiens l'appui des chrétiens d'ici quarante jours.

Le tambour de la galère se remit soudainement à résonner. Les avirons plongèrent dans l'eau avec force. Ils virent la monére s'éloigner d'eux et constatèrent que le pavillon de Toranaga avait été abattu.

« On dirait qu'ils annoncent à chacun de ces putains de bateaux de pêche que sire Toranaga n'est plus à bord dit Rodrigues. Si j'étais lui, je ferais route vers la haute mer et je

nous laisserais pris au piège, du moins j'essaierais. L'Ingeles attire l'attention sur nous. Que va-t-il se passer ?

Les prêtres descendirent à terre.

« Toutes voiles dehors ! » hurla Rodrigues. Sa jambe lui faisait très mal.

« Sud-sud-ouest. Tous les hommes à leurs postes !

— Senhora, dites à sire Toranaga, je vous prie, qu'il vaudrait mieux qu'il descende. Ce serait plus sûr, dit Ferriera.

— Il vous remercie et dit qu'il préfère rester ici. » Ferriera haussa les épaules, monta sur le gaillard d'arrière.

« Chargez les canons ! Prêts à tirer ! Tous aux postes de combat ! »

# 28

*« Isogi ! »* hurla Blackthorne pour obliger le maître de nage à accélérer la cadence. Il se retourna, regarda la frégate qui fonçait droit sur eux, toutes voiles dehors. Puis il reporta son attention vers l'avant. Il se demanda s'il avait bien jugé, car il y avait peu d'espace pour manœuvrer près des écueils, quelques mètres à peine entre succès et catastrophe. La frégate devait changer de bordée à cause du vent pour faire voile vers la sortie du port, mais elle avait l'avantage de la vitesse. Rodrigues avait annoncé clairement pendant la dernière bordée que la galère ferait mieux de ne pas lui obstruer la route quand la *Santa Theresa* aurait besoin d'espace pour manœuvrer.

« Tenez le coup, bon Dieu ! » gueula Blackthorne. La brise séchait ses vêtements trempés. Il scruta le ciel. Pas de nuages autour de la lune. Vent léger. Pas de danger de ce côté-là, pensa-a-t-il. Dieu fasse que la lune nous éclaire jusqu'à ce que nous soyons sortis.

Il maintenait le cap, essayant de contraindre la frégate à virer avant d'avoir pris toute la place dans le vent. Mais elle ne dévia pas et poursuivit sa route, venant droit sur lui. Quand le mât de beaupré de la frégate fut presque sur leur pont arrière, il entendit l'ordre de Rodrigues : « Bordée bâbord ! Virez vent devant ! Maintenez le cap ! » Puis un cri en espagnol lui parvint : « Va bouffer le cul du diable, Ingeles !

— Ta mère s'en occupe depuis longtemps, Rodrigues, répondit-il. *Isogi, Isogi,* bon Dieu ! »

Les rameurs redoublèrent d'efforts. Avec de grands signes, Blackthorne ordonna que d'autres hommes s'installent aux

avirons. Il fallait atteindre la sortie avant la frégate qui dansait à l'autre bout du port, sinon ils étaient perdus. Il vit que Rodrigues faisait déferler les voiles de perroquet et de hunier.

« Il est aussi rusé qu'un putain de Portugais ! »

Il concentra son attention sur le nouveau cap, sur ces bancs de sable dont Santiago, sur les ordres de Rodrigues, lui avait parlé. Il avait la tête claire. Il se sentait assez fort, s'il faisait preuve de prudence. Mais il savait qu'il ne pouvait plus compter sur ses réserves.

La frégate se fraya si bien son chemin durant la bordée au vent, qu'elle les dépassa d'une centaine de mètres et fit route vers la côte. Il entendit des jurons transportés par le vent, mais n'y répondit pas.

*« Isogi !* Nous sommes en train de perdre ! »

L'excitation provoquée par la course et celle d'être seul commandant, ajouté au rare privilège d'avoir Yabu en son pouvoir, l'emplissaient d'une joie extrême. Je n'ai pas envie de voir ce bateau couler et moi avec lui ; je l'enverrais pourtant bien sur les rochers, simplement pour te voir te noyer, morveux de Yabu ! Pour le vieux Pieterzoon !

Mais Yabu n'a-t-il pas sauvé Rodrigues quand tu ne pouvais rien faire pour lui ? N'a-t-il pas chargé les bandits quand tu es tombé dans l'embuscade ? Il a fait preuve de courage, cette nuit. Oui, c'est un morveux, mais un morveux courageux. C'est la vérité.

La frégate roulait sur sa quille, très proche d'eux.

« Je ne peux pas faire mieux, cria-t-il dans le vent. Mais si j'arrivais à la battre, je fendrais les bateaux, je mettrais voile vers la haute mer et je ne reviendrais jamais. Je retournerais chez moi, je laisserais les Japons aux Japonais et à ces infâmes Portugais. » Il vit que Yabu et le capitaine le fixaient. « Pas

vraiment. Pas encore. Il y a un Vaisseau noir à attraper et à piller. Un butin à saisir et la vengeance, Yabu-san ! »

Les deux navires étaient très proches des bateaux de pêche. La galère filait droit vers le chenal. Le vent fraîchit dès qu'ils eurent dépassé les promontoires rocheux qui les abritaient. La haute mer n'était plus qu'à un demi-mile. Des coups de vent gonflaient les voiles de la frégate ; les haubans claquaient comme des coups de pistolet. Les rameurs étaient en sueur. Un homme s'écroula, puis un autre. Les cinquante *ronin*-samouraïs étaient déjà en position. Les archers, à bord des bateaux de pêche, bandaient leurs arcs. Blackthorne vit de petits brasiers à bord de ces embarcations et comprit que les flèches seraient enflammées quand elles leur tomberaient dessus. Il s'était préparé du mieux qu'il avait pu à cette bataille. Il avait installé, en guise de protection, des panneaux de bois autour de la barre. Il avait ouvert quelques-unes des caisses contenant les mousquets et avait demandé aux hommes sachant s'en servir de les armer. Il avait apporté plusieurs barils de poudre sur le gaillard d'arrière et les avait préparés. Quand Santiago, le second, l'avait hissé à bord de la chaloupe, il lui avait dit que Rodrigues allait l'aider, avec la grâce de Dieu.

« Pourquoi ? lui avait-il demandé.

— Mon pilote m'a prié de vous dire qu'il vous a fait passer par-dessus bord pour vous faire cuver votre vin, senhor.

— Pourquoi ?

— Parce… c'est ce qu'il m'a demandé de vous dire, parce qu'il y avait du danger à bord de la *Santa Theresa*, du danger pour vous.

— Quel danger ?

— Vous allez devoir vous frayer un chemin par vous-même, a-t-il dit, si vous le pouvez. Mais il vous y aidera.

— Pourquoi ?

— Pour l'amour de la Sainte Vierge, tenez votre langue d'hérétique et écoutez-moi. J'ai très peu de temps. »

L'officier lui avait tout dit des bancs de sable, des amers, du chenal et du plan. Il lui avait aussi donné deux pistolets.

« Vous êtes bon tireur ? Mon pilote m'a prié de vous poser la question.

— Très mauvais, avait-il dit en faisant un mensonge.

— Que Dieu soit alors avec vous, m'a-t-il chargé de vous dire.

— Qu'il soit également avec lui. Et avec vous.

— Je prie, quant à moi, pour que vous alliez en enfer !

— Allez vous faire foutre !

— *Isogi*, si vous tenez à votre peau ! » hurla-t-il. Il prit la barre, remerciant Dieu pour Rodrigues et le clair de lune.

À la sortie, le port se rétrécissait et ne mesurait plus que quatre cents mètres. Les eaux étaient assez profondes d'une rive à l'autre. Les promontoires tombaient en abrupt au-dessus de l'eau. Une centaine de mètres les séparaient encore des bateaux de pêche. La *Santa Theresa* avait pris le mors aux dents, vent arrière tribord, gros sillage écumant. Elle les rattrapait rapidement. Blackthorne se tint au milieu du chenal et fit signe à Yabu de se tenir prêt. Tous leurs *ronin*-samouraïs avaient reçu ordre de s'accroupir contre les plats-bords, invisibles, jusqu'à ce que Blackthorne donne le signal à bâbord ou à tribord. La frégate était à cinquante mètres derrière, au milieu du chenal. Elle se dirigeait droit sur eux et leur faisait clairement comprendre qu'elle voulait qu'ils libèrent la voie.

Blackthorne tenait fermement la barre ; ses bras et ses jambes lui faisaient mal. Le maître de nage jouait du tambour.

Les nageurs fournissaient le dernier effort. La frégate n'était plus qu'à vingt mètres derrière, quinze, dix. Blackthorne vira bâbord. La frégate les frôla presque, puis se retrouva bord à bord. Blackthorne vira tribord pour être parallèle à la frégate à dix mètres d'elle. Ensemble. Côte à côte. Prêts à courir la bouline entre les bateaux de pêche hostiles.

« Souquez, souquez, bande de salopards ! » s'égosilla Blackthorne qui voulait rester à couple. Dans cette position, ils étaient protégés par la masse de la frégate et par ses voiles. Quelques coups de mousquet, puis une salve de flèches enflammées les atteignirent sans causer de gros dommages. Plusieurs flèches cependant se plantèrent par erreur dans basses voiles de la frégate. Le feu prit.

Les samouraïs qui commandaient les embarcations donnèrent immédiatement à leurs archers ordre de s'arrêter. Ils étaient horrifiés. Personne n'avait encore osé attaquer un bateau appartenant aux barbares du Sud.

Blackthorne put alors se détendre. Rodrigues s'était bien douté qu'à l'abri de la frégate la galère avait une chance, sa seule chance.

« Mon pilote dit que vous devez vous attendre à tout, Ingeles, lui avait dit Santiago.

— Repoussez ce salopard, cria Ferriera. Bon Dieu ! Je vous ai ordonné de le pousser vers les singes !

— Cinq quarts bâbord ! ordonna Rodrigues, obéissant.

— Cinq quarts bâbord ! » répondit l'homme de barre.

Blackthorne entendit la consigne, vira immédiatement cinq quarts bâbord et se mit à prier. Si Rodrigues maintenait ce cap trop longtemps, ils heurteraient les bateaux de pêche et seraient perdus. S'il ralentissait la cadence et se retrouvait derrière la

frégate, il savait que les embarcations ennemies fondraient sur eux. Il fallait qu'ils restent à couple.

« Cinq quarts tribord ! » ordonna Rodrigues, juste à temps. Il ne voulait pas, lui non plus, d'autres flèches enflammées. Il avait trop de poudre sur le pont. « Allez, espèce de maquereau, marmonna-t-il en s'adressant au vent. Fous tes couilles dans mes voiles et sors-nous de ce merdier ! »

Les deux bateaux faisaient une course effrénée, bord à bord. Les avirons tribord de la monère touchaient presque la frégate. Le capitaine comprit. Les nageurs et le maître de nage également. Ils mirent leurs dernières forces dans les avirons. Yabu gueula un commandement et les *ronin*-samouraïs se défirent de leurs arcs et accoururent pour aider les nageurs. Yabu se mit lui aussi à souquer.

À égalité. Plus que quelques centaines de mètres.

Alors des Gris plus intrépides que les autres se mirent sur leur chemin, puis lancèrent des grappins. La proue de la galère coula les embarcations. Les grappins furent rejetés par-dessus bord avant qu'ils n'aient trouvé une prise solide. Les samouraïs se noyèrent.

« Plus à bâbord !

— J'ose pas, commandant. Toranaga est pas fou et regardez : y a un récif là devant ! »

Ferriera vit la crête du récif près de la dernière embarcation de pêche.

« Madonne, poussez-le dessus !

— Deux quarts bâbord ! »

La frégate vira encore une fois. Blackthorne fit de même. Les deux bateaux fonçaient sur les embarcations rassemblées.

Blackthorne, lui aussi, avait vu les récifs. Il maintint le cap aussi longtemps que possible, puis hurla : « Cinq quarts tribord ! » pour prévenir Rodrigues, et fit virer la barre à droite.

Rodrigues se contenta de maintenir le cap qui menait à la collision certaine et qui n'était pas prévue dans le plan.

« Allez, bâtard, dit Rodrigues, fouetté par la peur et l'excitation de cette course-poursuite. Montre-nous un peu tes couilles ! »

Blackthorne devait choisir entre les crêtes rocailleuses et la frégate. Il bénit les rameurs et tous ceux qui, à bord, s'en remettaient totalement à lui et fit son choix. Il vira encore à tribord, dégaina son pistolet et visa : « Écartez-vous, bon Dieu ! » cria-t-il en pressant sur la détente. La balle siffla par-dessus le gaillard d'arrière de la frégate, juste entre le commandant et Rodrigues.

Rodrigues cligna des yeux. Espèce d'Ingeles de fils de pute sans lait ! Était-ce la chance ? Es-tu bon tireur ? Visais-tu pour me tuer ? Il vit le second pistolet dans la main de Blackthorne. Sainte Mère de Dieu, que devrais-je faire ? Respecter le plan ou le changer ? Ne vaut-il pas mieux que je tue l'Ingeles ?

« La barre à tribord ! » La frégate s'écarta.

« Mon maître demande pourquoi vous avez failli heurter la galère ?

— Ce n'était qu'un jeu, senhora, un jeu entre pilotes. Pour tester les nerfs de l'autre.

— Et le coup de pistolet ?

— Un jeu également. Les récifs étaient très proches et je poussais peut-être l'Ingeles un peu trop. Nous sommes amis, non ?

— Mon maître dit qu'il est stupide de jouer à de tels jeux.

— Transmettez-lui, je vous prie, mes excuses. Ce qui importe, c'est qu'il soit sauf, que la galère le soit aussi et donc, que je sois heureux.

— Vous vous êtes entendu avec l'Anjin-san pour cette évasion, n'est-ce pas ?

— Il se trouve qu'il est très habile et qu'il a suivi mon plan à la minute près. La lune a éclairé sa route. La mer était en sa faveur. Personne n'a commis d'erreur. Pourquoi les ennemis ne l'ont-ils pas coulé ? Ça, je ne le sais pas. C'était la volonté de Dieu. »

Ils avaient largement dépassé la sortie du port et se trouvaient en sécurité loin des routes d'Osaka. La galère était un peu en retrait. La plupart des avirons avaient été bordés. Les rameurs récupéraient.

Rodrigues ne fit pas attention au commandant Ferriera. Il était préoccupé par Toranaga. Je suis heureux que nous soyons de son côté, se dit-il. Pendant la course, il l'avait soigneusement épié, heureux de cette opportunité si rare. Les yeux de Toranaga avaient été partout. Il avait observé les canonniers, canons, les voiles, la fusillade avec une curiosité insatiable, posant des questions, par le biais de Mariko, aux marins ou au second.

« Mon maître vous remercie d'avoir été invité à votre bord. Il va retourner maintenant sur la galère.

— Quoi ? » Ferriera se retourna immédiatement. « Nous serons à Yedo bien avant la galère. Sire Toranaga est le bienvenu à notre bord.

— Mon maître dit qu'il n'y a plus à vous inquiéter. Il va retourner à bord de son bateau.

— Demandez-lui de rester. J'apprécierais hautement sa compagnie.

— Sire Toranaga vous remercie, mais il désire retourner sans attendre à bord de son bateau.

— Très bien. Faites comme il le désire, Rodrigues. Une chaloupe à la mer ! »

Ferriera était déçu. Il aurait voulu voir Yedo et surtout apprendre à mieux connaître Toranaga, maintenant que leurs destinées étaient si intimement liées. Il ne croyait pas aux moyens exposés par Toranaga pour éviter la guerre. Nous sommes en guerre du côté de ce singe contre Ishido, que nous le voulions ou pas. Et je n'aime pas ça. « Je suis désolé de perdre la compagnie de sire Toranaga. » Il s'inclina poliment.

Toranaga lui rendit son salut et parla brièvement.

« Mon maître vous remercie. » Elle ajouta à l'intention de Rodrigues : « Mon maître me prie de vous dire qu'il vous récompensera pour la galère dès que vous reviendrez à bord du Vaisseau noir.

— Je n'ai rien fait. Ce n'était que mon devoir. Veuillez m'excuser si je ne me lève pas… ma jambe, *neh ?* répondit Rodrigues en saluant. « Que Dieu vous garde, senhora.

— Merci, capitaine-pilote. Vous aussi. »

# 29

« Anjin-san ?

— *Hai ?* » Blackthorne émergea d'un profond sommeil.

« Voilà quelque chose à manger et un peu de *cha.* » Il ne réussit pas à savoir, pendant un moment, qui il était, où il était. Puis il reconnut sa cabine. Un rayon de lumière perçait l'obscurité. Il se sentit immensément reposé. Il vit une servante avec un plateau. Mariko était près d'elle. Elle n'avait plus le bras en écharpe.

Blackthorne était allongé sur la couchette du pilote, celle qu'il avait utilisée pendant ce voyage avec Rodrigues, d'Anjiro à Osaka. Elle lui était devenue familière. Il s'étira voluptueusement, prit la tasse de thé que Mariko lui tendait.

« Merci. C'est délicieux. Comment va votre bras ?

— Mieux, Merci. » Mariko plia le bras pour le lui prouver. « Ce n'était qu'une blessure superficielle.

— Vous avez meilleure mine, Mariko-san.

— Oui, ça va mieux. » Quand, à l'aube, elle était remontée à bord avec Toranaga, elle s'était sentie sur le point de s'évanouir. « Il vaut mieux que vous restiez sur le pont. Le mal de mer disparaîtra plus vite », lui avait dit Blackthorne.

« Mon maître demande… il demande, pourquoi y a-t-il eu un coup de pistolet !

— C'était un jeu entre pilotes.

— Mon maître vous félicite pour votre maîtrise de la mer.

— Nous avons eu de la chance. La lune nous a aidés. L'équipage a été fantastique, Mariko-san. Pouvez-vous

demander au capitaine-san s'il connaît bien ces eaux ? Je vous prie de m'excuser, mais dites à Toranaga-sama que je ne peux pas rester plus longtemps debout. À moins de mettre à la panne pendant une heure ou deux. Il faut que je dorme ! »

Il se souvint vaguement l'avoir entendu dire qu'il pouvait descendre, que le capitaine-san était tout à fait capable puisqu'ils allaient naviguer le long des côtes.

Blackthorne s'étira à nouveau et ouvrit un des hublots. Un rivage rocailleux s'étirait à quelque deux cents mètres de là « Où sommes-nous ?

— Au large de la province de Totomi, Anjin-san. Sire Toranaga voulait nager et laisser les rameurs souffler pendant quelques heures. Nous serons à Anjiro demain.

— Le village de pêcheurs ? C'est impossible. Il est presque midi et nous étions au large d'Osaka à l'aube. C'est impossible !

— C'était hier, Anjin-san. Vous avez dormi un jour, une nuit et la moitié d'un autre jour. Sire Toranaga a demandé qu'on vous laisse dormir. Il pense qu'un bain vous fera du bien et vous réveillera. Vous mangerez ensuite.

— Merci. Oui, j'aimerais bien aller me baigner. Presque trente-six heures. Pas étonnant que je me sente aussi bien. » Il prit le plateau des mains de la servante, mais ne mangea pas tout de suite. « Pourquoi a-t-elle peur ?

— Elle n'a pas peur, Anjin-san. Elle est simplement un peu nerveuse. Excusez-la. Elle n'a jamais vu un étranger d'aussi près.

— Dites-lui qu'au moment de la pleine lune, des cornes poussent aux barbares et qu'ils se mettent à cracher du feu comme des dragons. »

Mariko éclata de rire. « Je ne vais sûrement pas lui dire ça. »

Leurs regards se croisèrent. Elle salua poliment. La porte se referma derrière elle. Ne pense pas à Mariko, se dit-il. Pense à Toranaga ou à Anjiro. Pourquoi s'arrête-t-on à Anjiro demain ? Pour déposer Yabu ? Bon vent ! Omi sera à Anjiro. Pourquoi ne pas demander à Toranaga la tête d'Omi ? Il te doit une ou deux faveurs. Pourquoi ne pas lui demander la permission de te battre avec Omi-san ? Comment ? Au pistolet ou à l'épée ? Tu n'aurais aucune chance à l'épée. Ce serait un meurtre si tu avais un pistolet. Mieux vaut ne rien faire et attendre. Tu saisiras ta chance un de ces jours et tu te vengeras de ces deux-là en même temps. D'une pierre deux coups.

La dernière bouchée avalée, il avait encore faim.

« Il faut trouver quelque chose d'autre à manger, dit-il tout fort. Seigneur Jésus, j'aimerais bien manger du pain frais, des œufs frits, du beurre, du fromage… »

Il monta sur le pont. Presque tout le monde était nu. Quelques hommes se séchaient. D'autres prenaient le soleil. Rares étaient ceux qui plongeaient du bord. Les samouraïs et les marins nageaient le long du bateau comme des enfants.

« *Konnichi wa,* Anjin-san.

— *Konnichi wa,* Toranaga-sama. »

Toranaga, complètement nu, remontait l'échelle de coupée. « *Sonata wa oyogitamo ka !* dit-il en montrant du doigt la mer.

— *Hai,* Toranaga-sama, *domo. »* Blackthorne crut qu'il l'invitait à venir nager.

Toranaga appela Mariko. « Toranaga-sama dit que vous avez l'air reposé, Anjin-san. Il vous demande donc de vous baigner et de nager. »

Toranaga était adossé au plat-bord et séchait ses oreilles avec une serviette. Blackthorne constata que Toranaga était très

musclé. Mal à l'aise, il enleva sa chemise, sa braguette et son haut de chausse.

« Sire Toranaga demande si tous les Anglais sont aussi poilus que vous, aussi blonds ?

— Quelques-uns, oui.

— Nos hommes n'ont pas de poils sur la poitrine ou sur les bras comme vous. Il dit que vous êtes bien bâti.

— Lui aussi. Remerciez-le. » Blackthorne, incapable de garder sa dignité plus longtemps, plongea par-dessus bord, dans l'eau bleu pâle. La fraîcheur de la mer le pénétra délicieusement. La petite baie était déserte. Beaucoup de rochers, un rivage de galets, aucun signe de vie. Les montagnes se dressaient à trois cents mètres de hauteur, dans un ciel bleu sans limites. Il revint un peu plus tard, à la nage. Toranaga l'observait toujours. Il se hissa sur le pont. Ses vêtements avaient disparu. Fujiko, Mariko et deux servantes étaient là. L'une d'entre elles le salua et lui présenta une serviette ridiculement petite. Il se sécha, se retournant, mal à l'aise, vers le plat-bord.

« Sire Toranaga dit que vous nagez très bien. Voulez-vous lui apprendre ce plongeon ? lui demanda Mariko.

— J'en serais très heureux. » Il s'obligea à se retourner. Mariko lui souriait. Elle est si jolie, pensa-t-il.

« Cette façon de plonger. Nous ne… nous ne l'avions jamais vue. Nous sautons toujours. Il veut apprendre et faire comme vous.

— Maintenant ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Je peux essayer. »

Une servante lui tendit un kimono de coton dont il s'empara avec joie. Tout à fait détendu, il expliqua à Toranaga comment

plonger.

« Il vaut mieux commencer au pied de l'échelle de coupée et plonger tête la première, sans sauter ni courir. C'est la méthode que nous enseignons aux enfants. »

Toranaga écouta, posa des questions, puis une fois satisfait dit : « Je crois que j'ai compris. » Il se dirigea vers le haut de l'échelle et, avant que Blackthorne n'ait pu l'arrêter, il s'élança vers l'eau. Il fit un plat énorme. Personne ne rit. Toranaga remonta sur le pont, s'ébroua et recommença. Nouveau plat. Les autres samouraïs faisaient de même, avec aussi peu de succès.

« Ce n'est pas facile, dit, Blackthorne. Il m'a fallu beaucoup de temps pour apprendre ce plongeon. Reposez-vous. Nous reprendrons demain.

— Sire Toranaga dit : demain c'est demain. Je veux apprendre à plonger aujourd'hui. »

Blackthorne recommença sa démonstration. Les samouraïs le regardèrent et ratèrent à nouveau. Toranaga également. Six fois. Après un autre plongeon-démonstration, Blackthorne vit, en remontant péniblement l'échelle de coupée, Mariko nue au milieu d'eux, prête à s'élancer dans l'espace. Son corps était ravissant. Elle portait un bandage propre au bras. « Attendez, Mariko-san ! Il vaut mieux essayer d'ici. Pour la première fois.

— Très bien, Anjin-san. »

Elle s'approcha de lui. Le petit crucifix qu'elle portait au cou accentuait sa nudité. Il lui montra comment se pencher et tomber la tête la première dans l'eau. Toranaga fit une autre tentative à proximité du bord. Le plongeon s'avéra médiocre. Mariko essaya à son tour une nouvelle fois. Sa peau excitait Blackthorne qui fit le clown et tomba à l'eau. Il resta dans l'eau et dirigea les opérations de là jusqu'à ce que son corps soit tout

à fait calmé. Puis il remonta sur le pont et alla sur le plat-bord. Il leur montra le plongeon du mort, qu'il jugeait plus facile. Il savait que, pour Toranaga, c'était important, de réussir.

« Vous devez rester bien droit, *hai ?* Comme une épée. De cette façon, vous ne pourrez pas rater. » Il plongea à la perfection.

Plusieurs samouraïs s'avancèrent, mais Toranaga les écarta d'un geste de la main. Sa poitrine et son ventre étaient écarlates. Il se laissa tomber en avant, comme Blackthorne le lui avait indiqué. Sa tête pénétra d'abord l'eau et ses jambes se plièrent, mais c'était quand même un plongeon et le premier qu'il réussissait. Des acclamations le saluèrent quand il émergea. Il recommença. Cette fois-là, c'était mieux. Puis Mariko essaya à son tour. Blackthorne vit les petits seins durs, la taille mince, le ventre bien plat et l'arrondi des jambes. Elle grimaça de douleur en levant les bras au-dessus de sa tête. Mais elle resta droite comme une flèche et plongea courageusement. Elle fendit l'eau sans éclaboussures. Personne à part lui n'y fit attention.

« C'était un très beau plongeon. Vraiment très beau, dit-il en lui tendant la main pour l'aider à remonter. Vous devriez vous arrêter maintenant. Vous pourriez rouvrir votre cicatrice.

— Oui, merci, Anjin-san. » Elle était debout près de lui et lui arrivait à peine à l'épaule : « C'est une sensation bien rare que ce plongeon, ce besoin de rester raide et surtout ce besoin de dominer sa peur. Oui, c'est vraiment une sensation bien rare. » Elle enfila le kimono qu'une servante lui tendait, puis descendit en s'essuyant le visage délicatement.

Au coucher du soleil, Toranaga fit appeler Blackthorne. Il était allongé sur le pont arrière, près d'un petit brasero où brûlaient quelques essences rares. Elles embaumaient

l'atmosphère et chassaient moustiques et lucioles. Yabu et Mariko étaient habillés avec élégance. Fujiko, nièce de Buntaro était là. Vingt samouraïs accroupis montaient la garde silencieusement. Des torches avaient été disposées et la galère dansait calmement autour de son ancre au milieu de la baie.

« Un peu de saké, Anjin-san ?

— *Domo,* Toranaga-sama. » Blackthorne s'inclina et accepta la petite tasse des mains de Fujiko, la leva, porta un toast à Toranaga et la vida. Il portait un kimono d'uniforme brun. Il s'y sentait plus libre et plus à l'aise que dans ses propres vêtements.

« Sire Toranaga dit que nous resterons ici cette nuit. Nous serons à Anjiro demain. Il aimerait que vous lui parliez encore de votre pays et du monde extérieur.

— Bien sûr. Qu'aimerait-il savoir ? C'est une bien belle nuit, n'est-ce pas ? » Blackthorne s'installa confortablement, sensible à la présence féminine de Mariko. Trop sensible. Étrange. J'y suis beaucoup plus sensible à présent qu'elle est habillée.

« Oui. Très belle nuit. L'humidité va bientôt tomber, Anjin-san. L'été n'est pas une bonne époque. Mon maître me prie de vous dire que Yedo est marécageux. Il y a beaucoup de moustiques en été, mais le printemps et l'automne sont magnifiques. Oui, vraiment les saisons de la naissance et de l'agonie sont magnifiques.

— L'Angleterre est tempérée. L'hiver y est rude, une fois sur sept. L'été aussi. La famine ne s'installe qu'une fois tous les six ans. Nous en avons parfois deux à la suite, dans la même année.

— Nous aussi, nous connaissons les famines. Elles sont toutes épouvantables. Comment est-ce que ça se passe dans votre pays, maintenant ?

— Nous avons fait de mauvaises récoltes trois fois dans ces dix dernières années. Pas de soleil pour que le blé mûrisse. Mais c'est la main du Tout-Puissant qui veut ça. L'Angleterre est maintenant très forte. Nous sommes un pays prospère. Notre peuple travaille dur. Nous fabriquons tous nos vêtements, toutes nos armes… la plupart des vêtements de laine de toute l'Europe ; un peu de soie nous vient de France, mais elle est de mauvaise qualité et seuls les riches peuvent l'acheter. » Blackthorne ne mentionna pas la peste, les émeutes ou les insurrections dues aux décisions d'« enclosures » des terrains de vaine pâture, de l'exode rural vers les villes. Il préféra lui parler plutôt des bons rois et des bonnes reines, des chefs honnêtes et compétents, des parlements sages et des guerres victorieuses.

« Sire Toranaga veut être tout à fait clair. Vous dites que seule la puissance maritime vous protège de l'Espagne et du Portugal ?

— Oui. Elle, seulement. La maîtrise de nos mers nous permet de sauvegarder notre liberté. Vous êtes, vous aussi, un pays insulaire. Sans la maîtrise de vos mers, n'êtes-vous pas, vous aussi, sans défense contre l'ennemi extérieur ?

— Mon maître est d'accord avec vous.

— Vous avez été envahi, vous aussi ? »

Blackthorne vit Toranaga froncer les sourcils. « Mon maître dit que je dois répondre à votre question, Anjin-san. Oui, nous avons été envahis deux fois. Il y a plus de trois cents ans, ce devait être en 1274 de votre ère, les Mongols de Koublaï khan, qui venaient de conquérir la Chine et la Corée, nous ont envahis. Quand nous avons refusé de nous soumettre à eux, quelques milliers d'hommes débarquèrent dans l'île de Kyushu, mais nos samouraïs les continrent et, au bout de quelque temps,

l'ennemi se retira. Mais il revint sept ans plus tard. L'invasion, cette fois-là, consistait en un millier de bateaux coréens et chinois transportant deux cent mille hommes de troupe, mongols, chinois et coréens, cavaliers pour la plupart. Ce fut, de toute l'histoire japonaise, la plus grande invasion de tous les temps. Nous étions sans défense devant une telle force. Anjin-san. Ils commencèrent à débarquer dans la baie Hakata, dans l'île de Kyushu, mais avant qu'ils aient eu le temps de déployer leurs troupes, un grand vent, un *tai-fun*, vint du sud et détruisit la flotte et les équipages. Ceux restés à terre furent rapidement exterminés. C'était un *kamikazi*, un vent divin, Anjin-san un *kamikazi* envoyé par les dieux pour protéger ce pays des dieux de l'envahisseur étranger. Les Mongols ne revinrent jamais. Quatre-vingts ans plus tard, leur dynastie, les Chins, fut chassée de Chine. » Mariko ajouta avec une immense satisfaction : « Les dieux nous ont protégés. Les dieux nous protégeront toujours de l'envahisseur. Après tout, leur pays se trouve ici *neh ? »*

Blackthorne songea à cet incroyable nombre de bateau et d'hommes rassemblés pour cette invasion. L'Armada espagnole à côté semblait insignifiante.

« Nous avons, nous aussi, été aidés par une tempête, senhora dit-il, aussi sérieux qu'elle. Beaucoup pensent qu'elle fut également envoyée par les dieux et la considèrent comme un miracle. Qui sait ? Ce l'était peut-être. »

Il jeta un coup d'œil vers le brasero où un charbon venait d'éclater. Des flammes avaient jailli et dansaient. Puis il dit : « Les Mongols ont failli engloutir l'Europe. » Il lui raconta comment les hordes de Gengis khan, le grand-père de Koublaï khan, avaient presque atteint les portes de Vienne avant de voir leur avance stoppée. « En ce temps-là, les gens croyaient que

Gengis khan et ses soldats étaient envoyés par Dieu pour punir le monde de ses péchés.

— Sire Toranaga dit qu'il n'était qu'un barbare très doué dans l'art de la guerre.

— Oui. Nous bénissons pourtant en Angleterre cette position insulaire que nous détenons. Nous remercions Dieu pour ça et pour la Manche. Et pour notre marine. Avec la Chine si proche et si puissante, je suis surpris que vous ne soyez pas dotés d'une marine importante. Ne craignez-vous pas d'autre attaque ? »

Mariko ne répondit pas, mais traduisit à Toranaga ce qu'il venait de dire. Quand elle eut terminé, Toranaga s'adressa à Yabu qui acquiesça. Les deux hommes parlèrent pendant un moment. Mariko répondit à une autre question de Toranaga, puis s'adressa de nouveau à Blackthorne.

« De combien de bateaux avez-vous besoin pour contrôler vos mers, Anjin-san ? »

— Je ne sais pas exactement, mais la reine possède cent cinquante bateaux environ. Ce sont des navires de guerre uniquement.

— Mon maître demande combien de bateaux la reine fait-elle construire annuellement ?

— De vingt à trente. Les meilleurs et les plus rapides du monde. Mais ces unités sont généralement construites par des groupes privés de marchands, puis vendus à la Couronne.

— Pour en tirer un bénéfice ?

— La reine donne généreusement une somme au cours normal pour encourager la recherche, les nouvelles techniques. Ce serait presque impossible sans faveur royale. L'*Érasme*, par exemple, est un bateau de conception anglaise construit sous licence en Hollande.

— Pourriez-vous construire un bateau de ce genre ici ?

— Oui. Si j’avais des charpentiers, des interprètes, le matériau et le temps nécessaire. Il me faudrait d’abord construire un bateau plus petit. Je n’en ai jamais construit moi-même. Il faudrait donc que je me fasse la main… Bien sûr, ajouta-t-il en essayant d’endiguer son enthousiasme. Bien sûr, si Toranaga-sama voulait un ou plusieurs bateaux, il serait peut-être possible de conclure un marché. Il pourrait commander un certain nombre de ces bateaux en Angleterre. Nous pourrions les lui livrer gréés et armés selon son choix. » Mariko traduisit. L’intérêt de Toranaga grandit. « Il demande si nos marins pourraient être entraînés pour commander ces bateaux ?

— Bien sûr. Si nous avons du temps pour ça, nous pourrions faire en sorte qu’un instructeur reste dans vos eaux pendant un an. Il pourrait ainsi établir un programme d’entraînement. Vous auriez votre propre marine dans quelques années. Une marine moderne. La première du monde. »

Le silence tomba. Toranaga était évidemment séduit par cette idée, mais il essayait de le cacher. « Mon maître demande si vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Oui.

— Ça prendrait combien de temps ?

— Il me faudrait deux ans pour rentrer en Angleterre. Deux ans pour faire construire un ou plusieurs bateaux et deux ans pour revenir. La moitié du prix payé d’avance, le reste à la livraison. »

Il savait que c’était une idée géniale qui pouvait lui rapporter d’énormes bénéfices et qui lui garantissait son retour en Angleterre.

« Combien de bateaux pourriez-vous ramener, Anjin-san ?

— Cinq à la fois. Il faudrait s’attendre à perdre une unité au moins à cause de la tempête ou de l’obstacle hispano-portugais.

Je suis sûr qu'ils lutteraient vigoureusement pour vous empêcher d'avoir des navires de guerre. Vous pourriez vous constituer en dix ans une flotte de quinze à vingt bateaux. » Il la laissa traduire, puis poursuivit lentement : « La première flottille pourrait vous ramener des charpentiers, des menuisiers, des canonniers, des marins et des maîtres. En dix ou quinze ans, l'Angleterre pourrait vous fournir trente bateaux modernes. Ce serait plus que suffisant pour maîtriser vos eaux territoriales. À ce moment-là, si vous le désiriez, vous pourriez vous-même construire vos bateaux pour remplacer les anciens. Nous… » Il allait dire : « Nous vous vendrions », mais changea sa phrase : « Ma reine serait honorée de vous aider à constituer votre marine et, si vous le désiriez alors, l'entraînerait et l'approvisionnerait. » Oh, oui, pensa-t-il enthousiasmé, nous la commanderons et nous vous nommerons un amiral et la reine vous offrira un contrat d'alliance inclus dans le marché. Bon pour vous et pour nous. Ensemble, cher ami Toranaga, nous harasserions ces chiens espagnols et portugais et les bouterions hors de ces mers que nous maîtriserions à jamais. Ce pourrait être le plus important pacte commercial unilatéral qu'une nation ait conclu, pensa-t-il tout à sa joie. Et avec une flotte anglo-japonaise pour nettoyer ces mers, nous les Anglais, nous dominerions le commerce de la soie entre le Japon et la Chine. Ce serait alors des millions de bénéfices chaque année !

— Mon maître dit qu'il est vraiment dommage que vous ne parliez pas notre langue.

— Oui, mais je suis sûr que vous remplissez vos fonctions d'interprète à merveille.

— Il ne dit pas ça pour me critiquer, Anjin-san. Ce n'est qu'une observation. C'est vrai. Ce serait tellement mieux que

mon maître puisse vous parler de vive voix comme je le fais moi-même.

— Avez-vous des dictionnaires, Mariko-san ? Des grammaires : portugais-japonais ou latin-japonais ? Si Toranaga-sama pouvait m'aider en me procurant des livres et des professeurs, j'essaierais d'apprendre votre langue.

— Nous n'avons pas ce genre de livres.

— Mais les Jésuites en ont. Vous l'avez dit vous-même.

— Ah ! » Elle s'adressa à Toranaga et Blackthorne vit ses yeux s'éclairer. Un sourire envahit son visage.

« Mon maître dit qu'il va vous aider. Anjin-san. »

Incapable de se taire. Blackthorne ajouta : « Que pense-t-il de ma suggestion ? Quelle est sa réponse ?

— Il vaudrait mieux être patient, Anjin-san. Il vous donnera sa réponse le moment venu.

— Posez-lui ma question maintenant, s'il vous plaît. » Mariko se tourna à contrecœur vers Toranaga. « Excusez-moi, Sire, mais l'Anjin-san demande avec extrême déférence ce que vous pensez de son plan. Il vous demande humblement et très poliment de bien vouloir répondre à sa question.

— Je lui donnerai ma réponse le moment venu. »

Mariko regarda Blackthorne. « Mon maître dit qu'il va étudier votre plan et réfléchir soigneusement à votre proposition. Il vous demande d'être patient.

— *Domo,* Toranaga-sama.

— Je vais me coucher. Nous partons à l'aube. » Toranaga se leva. Tout le monde le suivit. Ils descendirent tous dans l'entrepont, hormis Blackthorne qui resta seul dans la nuit. Aux premières lueurs de l'aube, Toranaga lâcha quatre pigeons bagués. Les oiseaux tournèrent deux fois dans le ciel puis

s’envolèrent à tire-d’aile. Deux vers Osaka, deux vers Yedo. Le message cacheté envoyé à Kiritsubo renfermait un ordre à transmettre à Hiro-matsu. Ils devaient tenter de s’en aller incidents. S’ils en étaient empêchés, ils devaient se barricader dans leurs appartements. Ils avaient ordre, au moment où l’on enfoncerait leurs portes, de mettre le feu à cette partie de la forteresse et de se faire seppuku.

Le message envoyé à son fils Sudara lui signifiait qu’il s’était échappé, qu’il était sain et sauf et qu’il lui ordonnait de poursuivre les préparatifs secrets de guerre.

« En route, capitaine.

— Oui, sire. »

À midi, ils avaient doublé la baie séparant les provinces de Totomi et d’Izu et se trouvaient au large du cap Ito, pointe extrême sud de la péninsule d’Izu. Le vent était léger, la houle nulle et la seule grand-voile leur permit d’arriver à bon port.

# Livre troisième

# 30

« Tu es certain que tout est prêt, Mura ?

— Oui, Omi-san ; oui, je le crois. Nous avons suivi vos ordres et ceux d'Igurashi-san à la lettre.

— Il vaut mieux que tout se passe bien, sinon le village aura un autre chef au coucher du soleil », lui dit Igurashi, le lieutenant de Yabu. L'œil qui lui restait était injecté de sang par manque de sommeil. Il était arrivé la veille de Yedo avec le premier contingent de samouraïs et des instructions précises.

Mura ne répondit pas, acquiesça seulement avec déférence et garda les yeux rivés au sol.

Ils étaient sur le quai, près de la jetée, et attendaient l'arrivée de la galère. Ils portaient tous leurs plus beaux vêtements.

« Tout ira bien, Igurashi-san », dit Omi. Il avait peu dormi cette semaine, depuis que les ordres de Yabu lui étaient parvenus. Il avait immédiatement mobilisé le village et tous les hommes valides sur une distance de vingt *ri* pour préparer Anjiro à l'arrivée des samouraïs et de Yabu. Depuis qu'Igurashi avait murmuré à ses oreilles que le grand *daimyô* Toranaga accompagnait son oncle et qu'il avait déjoué le piège d'Ishido avec succès, Omi était très satisfait d'avoir dépensé autant d'argent.

« Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, Igurashi-san. C'est mon fief. J'en ai la pleine et entière responsabilité.

— Je suis d'accord, oui. C'est votre fief. » Igurashi congédia Mura avec mépris, d'un geste de la main.

Ce matin-là, les dernières compagnies de samouraïs étaient arrivées à cheval de Mishima, la capitale. Omi n'avait pas peur. Il avait fait tout son possible et avait tout vérifié personnellement. Si quelque chose n'allait pas, ce ne serait alors que *karma.* Les préparatifs avaient coûté cinq cents koku, somme supérieure à tout son revenu annuel. Il avait été stupéfié par l'importance des dépenses, mais Midori, sa femme, lui avait dit qu'ils devaient faire des prodigalités, que le coût était minime par rapport à l'honneur que sire Yabu leur faisait. « Et avec Sire Toranaga ici, qui sait les possibilités que vous pourriez avoir ? » avait-elle murmuré. Il scruta le rivage, la place du village. Tout semblait en ordre. Midori et sa mère attendaient sous le vélum dressé en l'honneur de Yabu et de son invité. Omi arrangea un pli de son kimono déjà impeccable, ajusta ses épées et tourna son regard vers la mer.

Mura était las. J'espère que nous n'avons rien oublié. Il regarda les flancs de la montagne, la palissade de bambou qui entourait la petite forteresse si vite construite. Trois cents hommes avaient creusé, porté, charrié, construit et sué. L'autre maison avait été plus facile à bâtir. Elle était sur un tertre, juste en dessous de la maison d'Omi. Il pouvait la voir. Elle était plus petite que celle d'Omi, mais avait un toit de tuiles, un jardin de fortune et une petite maison de bains. Je pense qu'Omi s'installera là et laissera la sienne à Yabu, pensa Mura.

Il tourna son regard vers le promontoire d'où devait apparaître à tout moment la galère. Yabu allait mettre bientôt pied à terre. Ils seraient alors tous entre les mains du *kami.*

Dans le carré, Fujiko était agenouillée devant Toranaga. Ils étaient seuls.

« Je vous en supplie, Sire, enlevez cette épée suspendue au-dessus de ma tête.

— Ce n'est pas une épée. C'est un ordre.

— J'obéirai, bien sûr. Mais je ne peux pas…

— Vous ne pouvez pas ? » Toranaga s'enflamma « Comment, osez-vous discuter ? Je vous ordonne de devenir la concubine du pilote et vous avez l'insolence de discuter ?

— Je vous prie de m'excuser, Sire ». dit Fujiko rapidement. Les mots se pressaient au bord de ses lèvres. « Je ne cherchais pas à discuter. Je voulais seulement vous dire que je ne pouvais pas faire ce que vous me demandiez de la façon dont vous le souhaitiez. Je vous supplie de me comprendre. Pardonnez-moi, Sire, mais il n'est pas possible d'être heureux ou même de faire semblant. » Elle inclina la tête vers la natte. « Je vous demande humblement l'autorisation de me faire seppuku.

— J'ai déjà dit que je n'approuvais pas les morts injustifiées, stupides. J'ai un rôle pour vous.

— Je vous en prie, Sire, je voudrais mourir. Je vous en supplie humblement. Je voudrais rejoindre mon mari et mon fils. »

La voix de Toranaga gronda de colère et étouffa les bruits de la galère.

« Je vous ai déjà refusé cet honneur. Vous ne le méritez pas encore. À cause de votre grand-père, parce que sire Hiro-matsu est mon plus vieil ami, j'ai patiemment écouté vos paroles insolentes. Ça suffit, femme ! Cessez de vous comporter comme un paysan stupide et têtu !

— Je vous demande humblement la permission de me couper les cheveux et de devenir nonne, Bouddha fera…

— Non. Je vous ai donné un ordre. Obéissez-y !

— Obéir ? » dit-elle en ne relevant pas son dur et froid visage. Elle ajouta à mi-voix : « Je croyais que je devais aller à Yedo ?

— Je vous ai envoyée sur ce bateau ! Vous oubliez votre rang, votre héritage, votre devoir. Vous oubliez votre devoir ! Vous me dégoûtez. Sortez et tenez-vous prête !

— Je veux mourir. Je vous en prie, laissez-moi les rejoindre, Sire.

— Votre mari est né samouraï par erreur. Il était difforme. Sa progéniture devait l'être également par la force des choses. Cet idiot m'a presque ruiné ! Les rejoindre ? Sottises ! Vous avez interdiction de vous faire seppuku ! Sortez, maintenant ! » Elle ne bougea pas.

« Il vaudrait peut-être mieux que je vous envoie chez les *eta.* Vos manières et votre devoir vous reviendraient peut-être en mémoire. *Je suis votre suzerain.* Vous-obéirez-à-mes-ordres ! »

Fujiko hésita puis haussa les épaules. « Oui, Sire. Pardonnez mes mauvaises manières. » Elle mit ses mains à plat sur la natte et s'inclina profondément, la voix repentante. Mais, dans son cœur, elle n'était pas convaincue. « Sire, je vous demande très sincèrement pardon d'avoir troublé votre *wa*, votre harmonie. Veuillez excuser mes mauvaises manières. Vous aviez raison. J'avais tort. » Elle se leva et se dirigea calmement vers la porte.

« Si je vous accorde ce que vous désirez, dit Toranaga, ferez-vous en échange ce que je vous demande ? »

Elle se retourna lentement. Combien de temps, Sire ? Combien de temps devrai-je rester la concubine du barbare ?

— Un an. »

Elle tourna le dos et saisit la poignée de la porte.

« Six mois », dit Toranaga.

La main de Fujiko s'immobilisa. Elle posa sa tête, tremblante, contre la porte. « Oui. Merci, Sire. Merci. »

Toranaga se leva et s'approcha. Elle ouvrit la porte, s'inclina, le laissa passer et referma la porte derrière lui. Puis ses larmes coulèrent en silence. Elle était samouraï.

Toranaga monta sur le pont, satisfait de lui. Il avait obtenu ce qu'il désirait avec le minimum d'ennuis. S'il avait trop demandé à Fujiko, elle lui aurait très certainement désobéi et se serait tuée sans sa permission. À présent, elle allait tout faire pour le satisfaire. Il était important qu'elle devienne de son plein gré la concubine du pilote. Six mois suffisaient. Il aperçut les samouraïs de Yabu massés sur le pourtour de la baie et son sentiment de bien-être disparut.

— Bienvenue à Izu, Sire Toranaga, déclara Yabu. J'ai fait venir quelques hommes pour vous servir d'escorte.

— Très bien. »

La galère était encore à deux cents mètres du quai. Elle approchait à vive allure. Ils pouvaient distinguer Omi et Igurashi, les nattes et le vélum.

« Tout a été arrangé comme nous en avions décidé à Osaka, disait Yabu. – Mais pourquoi ne restez-vous pas avec moi pendant quelques jours ? J'en serais honoré et ce serait très utile. Vous pourriez entériner le choix des deux cent cinquante hommes du Régiment des mousquets et rencontrer leur commandant.

— Rien ne me ferait plus plaisir, mais je dois rentrer aussi vite que possible, Yabu-san.

— Deux ou trois jours ? Je vous en prie. Un peu de liberté vous ferait grand bien, *neh ?* Votre santé nous préoccupe au

plus haut point, moi et vos alliés. Un peu de repos, une nourriture saine et abondante, la chasse… »

Toranaga cherchait désespérément une solution. Rester ici avec cinquante gardes était impensable. Il se trouverait sous la coupe de Yabu. Ce serait pire qu'à Osaka. Ishido au moins était prévisible et lié par certaines règles. Mais Yabu ? Yabu était aussi traître qu'un requin. On ne tente pas les requins, se dit-il. En tout cas, pas sur leur territoire. Et jamais avec sa vie. Il savait que le marché qu'il avait conclu avec Yabu, à Osaka, avait autant de poids, que leur urine quand elle avait atteint le sol, du moment que Yabu était persuadé d'obtenir de plus importantes concessions d'Ishido. Le tuer ou descendre à terre ? Tel était son choix.

« Vous êtes trop bon, dit-il. Mais il faut que je rentre à Yedo. » Je n'aurai jamais cru qu'il aurait eu le temps de rassembler autant d'hommes. A-t-il déchiffré notre code ?

« Permettez-moi d'insister, Toranaga-sama. La chasse est très bonne dans ces parages. Mes hommes ont des faucons. Une petite chasse vous ferait grand bien, *neh ?*

— Oui. Ce serait bon, en effet. Je regrette d'avoir perdu mes faucons à Osaka.

— Mais ils ne sont pas perdus. Hiro-matsu les ramènera certainement.

— Je lui ai ordonné de les relâcher dès que nous serions en sécurité. Au moment où ils atteindront Yedo, ils auront perdu tout leur entraînement. C'est une de mes règles : je ne fais voler que les faucons que j'ai entraînés moi-même. Je ne leur permets pas d'autre maître. De cette façon-là, ils ne font que mes propres erreurs.

— C'est une bonne règle ? J'aimerais vous entendre m'exposer vos autres règles. Pendant le dîner peut-être, cette nuit ? »

Il me faut ce requin, pensa Toranaga. Le tuer maintenant serait prématuré.

La galère se rangea habilement le long du quai. Les avirons furent bordés, l'échelle de coupée mise en place. Yabu se tenait en haut de l'échelle. Les samouraïs attroupés entonnèrent en cœur leur cri de guerre : « *Kasigi ! Kasigi !* » Le grondement de leur cri chassa les mouettes qui piaillaient dans le ciel. Les samouraïs s'inclinèrent comme un seul homme.

Yabu rendit le salut, se tourna vers Toranaga et lui fit de grands signes. « Descendons à terre. »

Toranaga observa tous ces samouraïs massés, ces villageois prostrés dans la poussière et se demanda : Est-ce là que je dois mourir par l'épée comme l'astrologue l'a prédit ? La première partie s'est déjà vérifiée : mon nom est inscrit sur les murailles d'Osaka. Il rejeta cette pensée. Il interpella ses cinquante samouraïs : « Vous tous, restez ici ! Vous, capitaine, préparez-vous au départ immédiat ! Mariko-san, vous resterez trois jours à Anjiro. Emmenez Fujiko-san et le pilote à terre et attendez-moi sur la place. » Puis il se retourna vers le quai et au grand étonnement de Yabu, parla encore plus fort. « Maintenant, Yabu-san, je vais passer vos régiments en revue ! » Il le précéda et descendit l'échelle avec toute l'arrogance et l'assurance du grand général qu'il était. Cette revue était tout à fait inattendue. Il sentit que Yabu le suivait, mais il ne se retourna pas.

« Ah, Igurashi-san, c'est bon de vous voir, dit-il avec un enthousiasme qu'il ne ressentait pas. Venez avec moi ; nous allons passer ensemble vos hommes en revue.

— Oui, Sire.

— Vous devez être Kasigi Omi-san ? Votre père est un de mes vieux compagnons d'armes. Venez aussi avec moi.

— Oui, Sire, répondit Omi, sentant sa taille augmenter devant l'honneur qui lui était fait. Merci, Sire. »

Toranaga se mit à marcher à vive allure. Il les emmena avec lui pour les empêcher de comploter à voix basse avec Yabu. Il savait que sa vie dépendait de sa seule maîtrise des évènements. Il devait garder le commandement et prendre les initiatives, seul.

« Vous ne vous êtes pas battu avec nous à Odawara, Igurashi-san ? lui demanda-t-il, sachant déjà que c'était là précisément qu'il avait perdu son œil.

— Oui, Sire. J'ai eu cet honneur. J'étais avec sire Yabu. Nous servions sur l'aile droite du Taikô.

— Vous étiez donc au premier rang, là où la bataille faisait rage. Je dois vous en remercier, vous et votre maître.

— Nous avons écrasé l'ennemi, Sire. Nous ne faisions que notre devoir. »

Igurashi haïssait Toranaga. Il était pourtant fier de l'entendre rappeler cette brillante action. Ils étaient arrivés devant le premier régiment. La voix de Toranaga tonna : « Oui, vous et les hommes d'Izu, vous nous avez bien aidés ! Si vous n'aviez pas été là, je n'aurais peut-être pas conquis le Kwanto ! N'est-ce pas, Yabu-sama ? » Il se tut brusquement. Il venait de décerner ce titre à Yabu publiquement. Il venait de lui accorder un nouvel honneur. Devant de telles flatteries, Yabu ne savait plus où il en était. Il savait qu'il les méritait, mais ne s'attendait pas à les entendre de la bouche de Toranaga.

Il y a trop d'hommes, pensa Toranaga, trop d'hommes sur ce rivage d'Anjiro. Il observa Yabu. « C'est dommage que le Taikô soit mort, *neh ?*

— Oui.

— Mon beau-frère était un grand chef. Un grand instructeur aussi. Comme lui, je n'oublie jamais un ami. Ou un ennemi.

— Sire Yaemon sera bientôt en âge de gouverner. Il a le même esprit que le Taikô, Sire Tora… »

Avant que Yabu n'ait eu le temps de l'arrêter, Toranaga était déjà reparti. Il inspecta les rangs les uns après les autres, s'arrêtant de temps à autre dès qu'il reconnaissait un soldat. Ses yeux n'étaient jamais en repos, car il cherchait constamment des noms et des visages dans sa mémoire. Il avait cette qualité très rare aux généraux passant une inspection de faire croire aux hommes, le temps d'un éclair, qu'il leur avait, à eux seuls, adressés la parole. Toranaga faisait ce que sa naissance lui avait imposé, ce qu'il avait déjà fait des milliers de fois : maîtriser des hommes par sa seule volonté.

Yabu, Igurashi et Omi n'en pouvaient plus. Toranaga n'était absolument pas fatigué. Il se dirigea vers un tertre, s'y tint bien droit et déclara de sa voix basse et profonde : « Samouraïs d'Izu, vassaux de mon ami et allié Kasigi Yabu-sama ! Je suis très honoré d'être ici, de voir une partie de la puissance d'Izu et des forces de mon grand allié. Écoutez-moi, samouraïs. De sombres nuages se rassemblent au-dessus de l'empire et mettent en danger la paix instaurée par le Taikô. Nous devons préserver les cadeaux qu'il nous a légués de la trahison qui se trame en haut lieu ! Que chacun de vous soit prêt ! Que chaque épée soit aiguisée ! Nous défendrons ensemble ses dernières volontés ! Et nous vaincrons ! Que les dieux du Japon, petits et grands, nous protègent ! Puissent-ils éliminer tous ceux qui s'opposent aux ordres du Taikô ! » Il leva les bras et poussa leur cri de guerre : « *Kasigi !* » et, chose incroyable, il s'inclina devant les légions. Tous le fixèrent et lui rendirent son salut. Yabu s'inclina à son tour, dépassé par la force de l'événement.

Avant qu'il ait eu le temps de se redresser, Toranaga descendait déjà la colline à vive allure. « Suis-le, Omi-san », ordonna-t-il. Quand Omi se fut éloigné, Yabu dit à Igurashi : « Quelles sont les nouvelles de Yedo ?

— La dame Yuriko, votre femme, m'a prié de vous dire que la mobilisation avait été décrétée dans tout le Kwanto. Rien n'apparaît en surface, mais tout bout en profondeur. Elle pense que Toranaga prépare la guerre. Une attaque soudaine contre Osaka. Peut-être !

— Et Ishido ?

— Rien jusqu'à notre départ. C'était il y a cinq jours. Rien non plus sur l'évasion de Toranaga. J'en ai seulement entendu parler hier, quand votre épouse a envoyé un pigeon de Yedo.

— Zukimoto a donc déjà installé le service du courrier ?

— Oui, Sire.

— Très bien.

— Son message disait : « Toranaga est parvenu à s'enfuir avec votre maître à bord d'une galère. Arrangez toutes choses pour les recevoir à Anjiro. » J'ai pensé qu'il valait mieux n'en parler à personne sauf à Omi-san, mais nous sommes tout à fait prêts.

— Comment ?

— J'ai mis dans tout Izu mes troupes en alerte, au cas où Sire… Dans trois jours, toutes les routes et les cols seront fermés, si tel est votre désir. Une flotte est mouillée au nord – nos gens déguisés en pirates – et peut couler tout un bateau de jour ou de nuit, si tel est votre désir. Il y a assez de place ici pour vous et pour un invité, aussi important soit-il, si tel est votre désir.

— Très bien. Rien d'autre ? »

Igurashi hésitait à divulguer des informations dont il mesurait mal les conséquences. « Nous sommes prêts à tout. Mais un message cacheté est arrivé ce matin d'Osaka : Toranaga a démissionné du Conseil des régents.

— Impossible ! Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas pourquoi. Mais ce doit être vrai, Sire. Nous n'avons jamais reçu de fausses informations de cette source.

— De dame Sazuko ? » demanda Yabu prudemment, nommant la plus jeune concubine de Toranaga dont la servante était une espionne à sa solde.

Igurashi acquiesça : « Oui, mais je n'y comprends rien du tout. Les régents vont le récuser, n'est-ce pas ? Ils vont lui ordonner de se tuer. C'est de la folie que d'avoir démissionné, *neh ?*

— Ishido a dû le pousser. Mais comment ? Pas une seule rumeur n'a circulé à ce sujet. Toranaga ne démissionnerait jamais de lui-même ! Vous avez raison. Ce serait faire acte de folie. S'il a vraiment démissionné, il est perdu. Ce doit être faux. »

Yabu descendit la colline profondément troublé. Il regarda Toranaga traverser la place et se diriger vers Mariko et le barbare.

Il le vit tendre un petit parchemin à Mariko, se demanda ce qu'il contenait et ce que Toranaga pouvait bien dire à Mariko. Qu'est-il encore en train de comploter ? Il aurait aimé avoir sa femme, Yuriko, avec lui. Elle l'aurait aidé de ses précieux et sages conseils.

Toranaga s'arrêta sur le quai, ne remonta pas à bord du bateau, car il savait que la décision finale allait se prendre à

terre. Il ne pouvait s'échapper. Rien n'était résolu. Il regarda Yabu et Igurashi s'approcher. « Alors, Yabu-san ?

— Vous allez bien rester quelques jours, Toranaga-sama ?

— Il vaudrait mieux que je m'en aille tout de suite. » Yabu congédia tous les hommes susceptibles d'écouter leur conversation.

« J'ai des nouvelles inquiétantes d'Osaka. Vous avez démissionné du Conseil des régents ?

— Oui, en effet. »

— Vous vous êtes donc tué vous-même. Vous avez détruit votre cause, vos vassaux, vos alliés, vos amis ! Vous avez enterré Izu ! Vous m'avez assassiné !

— Le Conseil des régents peut certainement vous enlever votre fief et votre vie si bon lui semble. Oui.

— Par tous les dieux, tous les vivants, tous les morts et tous ceux encore à naître… »

Yabu luttait pour dominer sa colère. « Je vous prie d'excuser mes mauvaises manières, mais votre… votre attitude incroyable… oui, pardonnez-moi. » Il n'y avait aucune raison de se laisser prendre par l'émotion. « Il vaut mieux que vous restiez ici, Toranaga-sama.

— Je préfère partir tout de suite. »

— Ici ou Yedo, où est la différence ? L'ordre des régents va bientôt arriver. Je suppose que vous voudrez vous faire seppuku dans l'heure, avec dignité. En paix. Je serais très honoré d'être votre second.

— Merci. Aucun ordre n'est encore arrivé. Ma tête restera donc là où elle est.

— Un jour ou deux ne changeront rien à l'affaire. L'ordre est inévitable. Je m'occuperai de tout. Ce sera parfait. Vous pouvez

entièrement compter sur moi.

— Merci. Je crois savoir pourquoi vous voulez ma tête.

— Ma tête me sera également prise, si j'envoie la vôtre à Ishido, si je la lui apporte et lui demande pardon, je pourrais le convaincre, mais j'en doute, *neh ?*

— Si j'étais à votre place, peut-être demanderais-je votre tête. La mienne ne vous sera malheureusement d'aucun secours.

— J'ai tendance à le croire, moi aussi. Mais ça vaut quand même le coup d'essayer. » Yabu cracha violemment dans la poussière. « Je mérite de mourir pour avoir été aussi stupide et m'être laissé prendre.

— Ishido n'hésitera pas à prendre votre tête. Mais s'emparera d'abord d'Izu. Oh ! oui, Izu est perdu s'il prend le pouvoir.

— N'essayez pas de m'appâter. Je sais que tout cela va se produire.

— Je ne cherche pas à vous appâter, mon ami. J'ai simplement dit qu'avec Ishido au pouvoir, vous étiez perdu, qu'Izu l'était aussi parce qu'Ikawa Jikkyu lorgne Izu, *neh !* Mais Ishido ne détient pas encore le pouvoir, Yabu-san », et il lui raconta pourquoi il avait démissionné.

« Le Conseil ne peut plus agir ! » Yabu avait de la peine à y croire. « *Il n'y a pas de Conseil !* Il n'y en aura pas tant qu'il n'y aura pas à nouveau cinq membres. » Toranaga sourit. « Pensez-y, Yabu-san. Je suis plus fort que jamais, *neh ?* Ishido est neutralisé. Jikkyu l'est donc aussi. Vous avez tout le temps qu'il faut pour entraîner votre Régiment des mousquets. Vous êtes dès à présent maître de Totomi et Suruga. Vous avez la tête d'Ikawa Jikkyu. Vous la verrez dans quelques mois se balancer au bout d'une pique, ainsi que celles de tous ses parents. Vous entrerez en maître sur vos nouveaux domaines. » Il se tourna tout à coup et cria : « Igurashi-san ! » Cinq cents hommes

entendirent l'appel en même temps. Igurashi arriva en courant, mais avant d'avoir pu faire trois pas, Toranaga lui ordonna d'amener une garde d'honneur. « Cinquante hommes avec vous ! Immédiatement ! » Il n'osa pas laisser un seul moment de répit à Yabu de peur qu'il se rende compte de l'énorme faille de sa démonstration. Si Ishido était coincé et n'avait pas le pouvoir, la tête de Toranaga sur un plateau prenait une valeur inestimable pour lui et, donc, pour Yabu. Toranaga enchaîné comme un vulgaire félon et amené vivant devant les murailles d'Osaka procurerait à Yabu l'immortalité et les clefs du Kwanto. Toranaga dit tout fort, pendant que la garde d'honneur se formait devant lui : « En l'honneur de cette occasion, Yabu-sama, vous accepterez peut-être ceci, comme preuve de mon amitié. » Il dégaina sa longue épée, la tint à plat dans ses paumes et la lui offrit. Yabu se saisit de l'épée comme dans un rêve. Elle était inestimable. C'était une lame Minowara, célèbre de par tout le pays. Toranaga la possédait depuis quinze ans.

— Est-elle aussi effilée qu'on le dit ?

— Oui.

— Vous me faites là un bien grand honneur. Je chérirai ce présent. » Yabu s'inclina, conscient d'être, après ce cadeau, premier du pays derrière Toranaga.

Toranaga lui rendit son salut, puis se dirigea, désarmé, vers l'échelle de coupée. Il lui fallut toute sa volonté pour dissimuler sa rage. Il pria pour que l'avarice de Yabu le tienne hypnotisé pendant encore quelques instants.

« Larguez les amarres ! » Il se tourna vers le rivage et fit de grands signes cordiaux de la main.

Une voix déchira le silence et hurla son nom. Tous les autres hommes le reprirent en chœur. Il y eut un grondement

unanime d’approbation devant l’honneur fait à leur maître. La galère s’éloigna.

« Capitaine, cap sur Yedo et vite !

— Oui, Sire. »

Toranaga regarda en arrière. Ses yeux scrutèrent le rivage. Yabu était toujours près de la jetée, hypnotisé par l’épée. Mariko et Fujiko attendaient près du vélum. L’Anjin-san était sur la place, là où on lui avait dit d’attendre. Raide, immense et furieux. Leurs yeux se rencontrèrent. Toranaga sourit et lui fit signe de la main. Blackthorne le lui rendit, mais très froidement. Toranaga en fut énormément amusé.

Blackthorne se dirigea vers la jetée, morose.

« Quand revient-il, Mariko-san ?

— Je ne sais pas, Anjin-san.

— Comment va-t-on aller à Yedo ?

— Nous restons ici. Je reste au moins trois jours. Après je retourne là-bas.

— Par mer ?

— Par la terre.

— Et moi ?

— Vous restez ici.

— Pourquoi ?

— Vous avez montré un intérêt très vif pour l’étude de notre langue. Vous avez du travail, ici.

— Quel genre de travail ?

— Je ne sais pas. Je suis désolée. Sire Yabu vous le dira. Mon maître m’a laissée pour que je serve d’interprète, pendant ces trois jours. »

Blackthorne avait un pressentiment. Ses pistolets étaient fichés dans sa ceinture, mais il n'avait plus de couteaux, plus de poudre, plus de balles. Tout était resté dans la cabine du bateau.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que nous allions rester ici ? Vous m'avez simplement enjoint de descendre à terre.

— Je ne savais pas que vous alliez, vous aussi, rester. Sire Toranaga ne me l'a dit qu'il y a quelques minutes, sur la place.

— Pourquoi ne m'en a-t-il rien dit lui-même ?

— Je ne sais pas.

— Je devais aller à Yedo. C'est là que se trouve mon équipage. C'est là qu'est mon bateau.

— Il a simplement dit que vous deviez rester ici.

— Pour combien de temps ?

— Il ne me l'a pas dit, Anjin-san. Peut-être que sire Yabu le sait. Je vous en prie. Prenez patience. »

Blackthorne pouvait voir Toranaga debout sur le gaillard d'arrière. « Il savait depuis le début que j'allais rester ici, n'est-ce pas ? »

Elle ne répondit pas.

« Est-ce vrai ? Est-ce bien ça ?

— Comment ? Oh, je suis désolée, mais je ne sais pas, Anjin-san. Je peux simplement vous dire que sire Toranaga est très sage, l'homme le plus sage de tous. Quelle que soit sa raison, elle est bonne. » Elle étudia les yeux bleus et le dur visage. Elle savait que Blackthorne n'avait rien compris à tout ce qui s'était passé. « Soyez patient, Anjin-san, je vous en prie. Vous n'avez rien à craindre. Vous êtes son vassal favori et sous sa…

— Je ne suis pas inquiet, Mariko-san. Je suis seulement fatigué d'être un pion qu'on déplace et je ne suis le vassal de personne.

— Vous préférez être l'homme de confiance ? Comment appelleriez-vous un homme qui travaille pour un autre pour… » Elle vit le sang monter à la tête de Yabu.

« Les mousquets… les mousquets sont toujours à bord de la galère ! » cria-t-il.

Mariko comprit que le moment était venu. Elle s'approcha de lui en courant. Il se retourna pour donner des ordres à Igurashi. « Veuillez m'excuser, Sire Yabu vous n'avez pas à vous inquiéter pour les mousquets. Sire Toranaga m'a demandé de vous présenter toutes ses excuses mais il a des affaires urgentes à régler à Yedo, pour vos intérêts communs. Il m'a dit qu'il renverrait la galère tout de suite. Avec les mousquets. Avec de la poudre. Avec les deux cent cinquante hommes que vous lui avez demandés. Ils seront ici dans cinq ou six jours.

— Quoi ? »

Mariko expliqua patiemment et poliment ce que Toranaga lui avait prié de dire. Une fois que Yabu eut compris, elle sortit le parchemin de sa manche. « Mon maître vous demande de lire ceci. Cela concerne l'Anjin-san. » Elle lui tendit le rouleau.

Yabu ne le prit pas. Ses yeux se tournèrent vers la galère. Elle était loin et avançait rapidement. Hors de portée. Mais qu'est-ce que cela peut faire ? pensa-t-il. Je récupérerai très vite les mousquets. J'ai échappé au piège d'Ishido et je possède la plus célèbre épée de Toranaga. Tous les *daimyôs* du pays connaîtront bientôt ma nouvelle position au sein des armées de l'Est. Second de Toranaga ! Yabu voyait encore Toranaga et lui fit signe. Toranaga lui rendit son salut puis disparut du gaillard d'arrière. Yabu prit le parchemin et concentra son attention sur le présent. Et sur l'Anjin-san.

Blackthorne l'observait, à trente pas de là, et sentait la moutarde lui monter au nez. Il entendit Mariko parler de sa

petite voix chantante, mais il ne fut pas rassuré. Sa main se raidit sur son pistolet.

« Anjin-san ! cria Mariko. Voulez-vous venir ici ? »

Blackthorne s'approcha et Yabu leva son regard du parchemin. Quand il eut fini de le lire, il le tendit à Mariko et parla brièvement. Mariko offrit respectueusement le parchemin à Blackthorne qui le prit et en examina les caractères indéchiffrables.

« Sire Yabu dit que vous êtes le bienvenu dans ce village. Ce papier porte le sceau de sire Toranaga, Anjin-san. Vous devez le garder. Il vous accorde un honneur très rare. Sire Toranaga vous nomme *hatamoto.* C'est la position d'un confident de sa suite personnelle. Vous avez sa protection absolue, Anjin-san. Sire Yabu, bien sûr, approuve tout ceci. Je vous expliquerai plus tard vos privilèges, mais sire Toranaga vous octroie un salaire de vingt *koku* par mois. Cela fait environ… » Yabu l'interrompit en faisant de grands gestes vers Blackthorne et vers le village. Mariko traduisit : « Sire Yabu répète que vous êtes le bienvenu ici. Il espère que vous serez satisfait, que tout sera fait pour rendre votre séjour agréable. Une maison sera mise à votre disposition. Des professeurs également. Vous apprendrez, s'il vous plaît, le japonais aussi vite que possible. Il vous posera quelques questions ce soir et vous parlera du travail spécial que vous avez à accomplir.

— Demandez-lui, s'il vous plaît, quelle est la nature de ce travail.

— Puis-je vous conseiller la patience ? Un petit peu de patience, Anjin-san. Ce n'est vraiment pas le moment.

— Très bien.

— Vous comprenez, Anjin-san ? dit Yabu.

— *Hai,* Yabu-san. *Domo. »*

Yabu donna des ordres à Igurashi pour renvoyer le régiment, mais se dirigea vers les villageois, prostrés dans le sable.

Ses mots les frappèrent au visage. Yabu pointa son épée vers Blackthorne et les harangua pendant quelques instants, puis s'arrêta brusquement. Mura s'inclina et dit : « *Hai* » plusieurs fois, se tourna, posa une question aux habitants du village. Tous les yeux se tournèrent vers Blackthorne.

« Wakarimasu ka ? » cria Mura.

Tous répondirent : « *Hai.* » Leurs voix se mêlaient aux soupirs des vagues qui venaient mourir sur la plage.

« Que se passe-t-il ? » demanda Blackthorne à Mariko, mais Mura : « *Keirei* », et les habitants s'inclinèrent à nouveau. Yabu s'en alla sans se retourner.

« Que se passe-t-il, Mariko-san ? »

« Il… Sire Yabu leur a dit que vous étiez son invité d'honneur, que vous étiez aussi le vas… le confident très honoré de Sire Toranaga, que vous étiez ici pour apprendre notre langue, qu'il confiait au village l'honneur et la responsabilité de votre éducation. Le village est responsable. Anjin-san. Tout le monde est là pour vous aider. Il leur a dit que si vous n'aviez pas fait de progrès satisfaisants d'ici six mois, le village serait brûlé, que chaque homme, chaque femme et chaque enfant seraient crucifiés. »

# 31

Le jour tombait. Les ombres s'allongeaient. La mer devenait rouge. Une gentille brise soufflait.

Blackthorne remonta l'allée venant du village. Mariko pensait pouvoir l'accompagner jusque chez lui, mais il avait refusé. Il voulait être seul pour réfléchir.

Penser lui avait paru un effort trop grand ; rien ne semblait plus aller. Il s'était fait couler un peu d'eau sur la tête pour retrouver ses esprits, mais ça n'avait rien fait. Il s'en était retourné, sans but, le long du rivage, à travers la place et le village jusqu'à sa maison.

Il s'arrêta devant la porte. Elle était si ingénieusement découpée qu'on devinait sans le voir le jardin qu'elle cachait.

Avant qu'il ait pu ouvrir la porte, elle s'ouvrit d'elle-même et un vieil homme apeuré l'accueillit en le saluant.

*« Konbanwa,* Anjin-san. » Sa voix tremblait et chevrotait misérablement.

*« Konbanwa*, répondit-il. Écoute-moi, vieil homme. *O namae ka ?*

— *Namae watashi wa.* Anjin-sama ? *Ah, watashi Ueki-ya… Ueki-ya. »* Le vieil homme en bavait presque de soulagement.

Blackthorne répéta son nom plusieurs fois pour s'en souvenir et ajouta « san ». Le vieil homme fit non de la tête. « *Iyé, gomen nasai ! Iyé* "san", Anjin-sama, Ueki-ya ! Ueki-ya !

— D'accord. Ueki-ya. » Pourquoi pas « san » comme tout le monde ? se demanda Blackthorne. Il le congédia d'un geste de la main. Le vieil homme s'éloigna en claudiquant.

« Il va falloir être plus prudent. Il va falloir que je les aide. » dit-il tout fort. Une servante apparut, inquiète, sous la véranda. Elle s'inclina. « *Konbanwa,* Anjin-san.

*Konbanwa* », répondit-il en la reconnaissant vaguement. Elle était sur le bateau. Il la congédia, elle aussi.

Un bruissement de soie. Fujiko sortit de la maison. Mariko était avec elle.

« Vous avez fait une bonne promenade, Anjin-san ?

— Oui, merci, Mariko-san. » Il faisait à peine attention à elle, à Fujiko, à la maison et au jardin.

« Voulez-vous du thé ? Du saké, peut-être ? Un bain ? L'eau est chaude. »

Mariko eut un rire nerveux. Elle était troublée par l'expression de son regard. « La maison de bains n'est pas tout à fait terminée. Nous espérons qu'elle vous satisfera quand même.

— Du saké, s'il vous plaît. Oui, un peu de saké pour commencer, Mariko-san. » Mariko parla à Fujiko qui rentra dans la maison. Une servante apporta silencieusement trois coussins et se retira. Mariko prit gracieusement place sur l'un d'eux.

« Asseyez-vous, Anjin-san. Vous devez être fatigué.

— Merci. »

Il s'assit sur les marches de la véranda et n'ôta pas ses sandales lacées. Fujiko apporta deux fiasques de saké, une tasse de thé, comme Mariko le lui avait demandé.

« Il vaut mieux lui faire boire beaucoup de saké, avait dit Mariko. Il vaudrait mieux le soûler, mais sire Yabu a besoin de lui cette nuit. Un bain et du saké le détendront peut-être. »

Blackthorne but la tasse de vin chaud sans la savourer. Une seconde. Une troisième.

Fujiko et Mariko l'avaient vu monter la colline à travers la fente d'un panneau coulissant. « Qu'a-t-il ? avait demandé Fujiko, alarmée.

— Il est désespéré par ce qu'a dit sire Yabu, par cet avertissement donné au village.

— Pourquoi est-ce que ça le tracasse ? Il n'est pas concerné. Ce n'est pas sa vie qui est en jeu.

— Les barbares sont très différents de nous, Fujiko-san. L'Anjin-san croit, par exemple, que les habitants du village sont des êtres humains, comme n'importe quel autre être humain ; que certains sont meilleurs et mieux que les samouraïs. »

Fujiko s'était mise à rire nerveusement. « Ça ne veut rien dire, *neh ?* Comment est-ce qu'un paysan pourrait être l'égal d'un samouraï ? »

Mariko n'avait pas répondu.

« Pauvre homme, dit-elle.

— Pauvre village ! s'exclama Fujiko. Quel gâchis stupide de paysans et de pêcheurs ! Kasigi Yabu-san est un imbécile ! Comment un barbare peut-il apprendre notre langue en six mois ? Combien de temps a-t-il fallu au barbare Tsukku-san ? Plus de vingt ans, *neh ?* N'est-il pas le seul à avoir été capable de parler passablement notre langue ?

— Non. Pas le seul. C'est cependant le seul que j'ai entendu parler aussi bien. Oui, ça leur est très difficile. Mais l'Anjin-san est un homme intelligent et Sire Toranaga dit que dans six mois, isolé des autres barbares, mangeant notre nourriture, vivant comme nous, buvant du thé, prenant un bain tous jours, il deviendra comme nous. »

Le visage de Fujiko s'était fermé : « Regardez-le, Mariko-san… si laid, si monstrueux. Je suis intriguée, car aussi fort que soit mon dégoût pour lui, je sais que dès qu'il a franchi la porte du jardin, je suis liée à lui. Il devient mon seigneur et maître.

— Il est courageux. Très courageux, Fujiko. Il a sauvé la vie de Sire Toranaga. Il lui est très précieux.

— Oui, je le sais. Ça devrait me le rendre moins haïssable, mais ça n'est pas possible. J'en suis désolée. Je vais essayer de le transformer et d'en faire un des nôtres. Je prie le Seigneur Bouddha de me venir en aide. »

Mariko regarda Fujiko verser le reste du saké.

*« Dozo,* saké », dit Blackthorne.

Fujiko lui en redonna. Il l'avala, puis dit encore : « *Dozo, saké.*

— Mariko-san, dit Fujiko. Le maître ne devrait plus boire de saké, *neh* ? Il va être soûl. Demandez-lui, je vous prie, s'il veut prendre son bain maintenant.

— Il dit qu'il le prendra plus tard. » Fujiko demanda que l'on apporte encore du saké et Mariko ajouta à l'intention de la servante : « Apporte aussi du poisson grillé au feu de bois. »

Il vida la nouvelle fiasque avec la même détermination muette. La nourriture ne le tenta pas ; il prit un morceau sur les insistances de Mariko, mais ne le mangea pas.

« Transmettez, je vous prie, mes excuses à l'Anjin-san, dit Fujiko. Je suis désolée, mais il n'y a plus de saké dans la maison. Dites-lui que j'ai envoyé la servante en chercher au village.

— Très bien. Il a assez bu même s'il donne l'impression de n'avoir rien bu. Voulez-vous nous laisser, Fujiko ? Le moment est venu de lui faire cette proposition vous concernant. » Fujiko salua Blackthorne et sortit. Elle était heureuse que la coutume veuille qu'une tierce personne s'occupât des problèmes importants. La dignité était ainsi sauve des deux côtés.

« Vous aimeriez peut-être prendre votre bain, maintenant ?

— Toranaga a-t-il dit quelque chose de mon plan, avant de partir ? Au sujet de cette flotte ?

— Non. Je suis désolée. Il n'en a rien dit. » Mariko était sur le qui-vive et attendait les premiers signes d'ivresse, mais aucun n'apparut, à son grand étonnement. N'importe quel Japonais aurait été soûl après avoir ingurgité une telle quantité de vin. « Le vin n'est pas à votre goût, Anjin-san ?

— Pas vraiment. Il est trop faible. Il ne me fait rien.

— Vous cherchez l'oubli ?

— Non… une solution.

— Tout ce qui peut être fait pour vous aider sera fait.

— Il me faut des livres, du papier et des plumes.

— Je m'en occuperai demain.

— Non. Ce soir, Mariko-san. Je dois commencer tout de suite.

— Sire Toranaga a dit qu'il vous enverrait un livre. Comment appelez-vous ça ? Ces livres de grammaire et de vocabulaire des pères jésuites.

— Ça prendra du temps ?

— Je ne sais pas, mais je suis ici pour trois jours. Je peux vous aider. Fujiko-san est également là pour vous aider. »

Elle sourit. Elle était contente pour lui. « Je suis très honorée de vous apprendre qu'elle vous est destinée comme concubine et qu'elle…

— Quoi ?

— Sire Toranaga lui a demandé de devenir votre concubine. Elle a accepté. Elle…

— Mais je n'ai pas accepté.

— Pardon ? Je suis désolée, mais je ne comprends pas.

— Je n’en veux pas. Comme concubine ou même près de moi. Je la trouve laide. »

Mariko le regarda bouche bée. « Mais qu’est-ce que ça à voir avec le fait d’être concubine ?

— Dites-lui de s’en aller.

— Mais, Anjin-san, vous ne pouvez pas refuser ! Ce serait une terrible insulte pour Sire Toranaga, pour elle et pour nous ! Quel mal vous a-t-elle fait ? Aucun ! Usagi Fujiko est consen…

— Écoutez-moi ! » Les mots de Blackthorne ricochèrent sur les murs de la véranda et dans toute la maison. « Dite-lui de s’en aller ! »

Mariko dit : « Désolée, Anjin-san. Vous avez raison d’être en colère, mais…

Je ne suis pas en colère, dit Blackthorne, glacial. Ne pouvez-vous pas… vous ne pouvez pas vous enfoncer une fois pour toutes dans vos petites têtes que j’en ai assez d’être traité comme une marionnette ? Je ne veux pas que cette femme reste là ; je veux mon bateau et mon équipage, un point c’est tout ! Je ne vais pas rester six mois ici. Je déteste vos coutumes. Il est impensable qu’un homme menace de détruire tout un village pour que j’apprenne uniquement le japonais. Quant aux concubines… c’est pire que l’esclavage… c’est une insulte que d’arranger tout ça sans me demander mon avis ! » Elle se souvint de l’avertissement de Toranaga. Vous êtes personnellement responsable, Mariko-san. Vous devez empêcher Yabu d’intervenir dans mon départ dès que je lui aurai donné l’épée. Vous êtes totalement responsable de l’Anjin-san. Vous devez veiller à ce que son installation à Anjiro se fasse dans le calme et la docilité.

— Je ferai de mon mieux. Sire. J’ai peur que l’Anjin-san ne m’échappe.

— Traitez-le comme un faucon. Voilà la clef. J'apprivoise un faucon en deux jours. Vous en avez trois. »

Elle détourna son regard de Blackthorne et réfléchit. Il ressemble à un faucon quand il est furieux, pensa-t-elle, il siffle de la même manière. Il en a la férocité sensible. Quand il n'est pas furieux, il en a le regard fixe et hautain. La violence n'est jamais très loin.

« Je suis d'accord. Vous avez tout à fait raison. On a terriblement disposé de vous. Vous avez tout à fait raison d'être en colère, lui dit-elle pour le calmer. Sire Toranaga aurait dû vous demander votre avis, même s'il ne comprend pas vos coutumes. Il ne lui est jamais venu à l'esprit que vous pourriez émettre une objection. Il voulait seulement vous honorer, comme il aurait honoré son samouraï favori. Il vous a fait *hatamoto*. Vous êtes presque son parent, Anjin-san. Il n'y a peut-être que mille *hatamoto* dans tout le Kwanto. Quant à dame Fujiko, il a essayé seulement de vous aider. Ce serait un grand honneur.

— Pourquoi ?

— Parce que sa famille est très ancienne et qu'elle est très bien éduquée. Son père et son grand-père sont *daimyôs.* Elle est, bien sûr, samouraï. Vous lui feriez un grand honneur en la prenant pour concubine. Elle a de plus besoin d'un toit, d'une nouvelle vie.

— Pourquoi ?

— Elle est veuve depuis peu. Elle n'a que dix-neuf ans. Elle a perdu son mari et son fils. Elle est bourrelée de remords. Être votre concubine lui changerait la vie.

— Qu'est-il arrivé à son mari et à son fils ? »

Mariko hésita. « Ils ont été condamnés à mort, Anjin-san. Vous aurez besoin de quelqu'un pour s'occuper de votre maison

pendant le temps de votre séjour ici. Dame Fujiko sera…

— Pourquoi ont-ils été condamnés à mort ?

— Son mari a failli causer la mort de Sire Toranaga.

— Toranaga les a condamnés à mort ?

— Oui. Mais il a été juste. Demandez-le-lui. Elle sera d'accord, Anjin-san.

— Quel âge avait le garçon ?

— Quelques mois, Anjin-san.

— Toranaga a fait tuer un bébé pour une faute commise par son père ?

— Oui. Notre coutume le veut ainsi. Soyez patient avec nous. Nous ne sommes pas libres en certains domaines. Nos coutumes sont différentes des vôtres. Voyez-vous, nous appartenons de par la loi à notre suzerain. Un père détient de par la loi droit de vie ou de mort sur ses enfants, sa femme, ses concubines et ses serviteurs. Sa vie appartient de par la loi à son suzerain. Telle est notre coutume.

— Un père peut tuer n'importe qui sous son toit ?

— Oui.

— Vous êtes une nation d'assassins !

— Non.

— Et les Commandements ?

— Je ne peux pas vous expliquer. Je suis chrétienne samouraï et Japonaise. Tout cela n'est pas incompatible. En tout cas, pas pour moi. Prenez patience.

— Vous tueriez vos propres enfants si Toranaga-sama vous l'ordonnait ?

— Oui, je le crois. Je n'ai qu'un fils, mais je le ferais. Il serait de mon devoir de le faire. Telle est la loi. Si mon mari acceptait.

— J'espère que Dieu pourra tous vous pardonner.

— Dieu comprendra, Anjin-san. Il comprendra. Il vous ouvrira même peut-être l'esprit pour que vous puissiez comprendre. Je ne sais pas vous expliquer, *neh ?* Je vous prie de m'excuser. » Elle l'observa en silence, troublée. « Je ne vous comprends pas non plus, Anjin-san. Vous m'échappez. Vos coutumes m'échappent. Nous pourrions peut-être tous les deux apprendre quelque chose, si nous avons de la patience. En tant que concubine, la dame Fujiko s'occupera de votre maison, de vos domestiques. Vous devez avoir quelqu'un pour ça. Vous n'avez pas besoin de la rencontrer sur l'oreiller, si c'est ça qui vous ennuie, si vous ne la trouvez pas à votre goût. Vous n'avez même pas besoin d'être poli avec elle. Elle mérite cependant votre courtoisie. Elle vous servira, comme vous le désirez, de la façon que vous désirez.

— Je peux la traiter comme je veux ?

— Oui.

— Je peux la rencontrer ou ne pas la rencontrer sur l'oreiller ?

— Bien sûr. Elle vous trouvera quelqu'un qui vous plaît et satisfera vos besoins physiques, si vous le désirez. Elle peut également ne pas s'en mêler, si vous le désirez.

— Je peux la traiter comme une domestique ? Une esclave ?

— Oui, mais elle mérite mieux.

— Puis-je la renvoyer ?

— Si elle vous a offensé, oui.

— Que lui arrivera-t-il ?

— Normalement, elle devra rentrer chez ses parents en disgrâce. Ils pourront l'accepter ou la refuser. Quelqu'un comme dame Fujiko préférera se tuer plutôt qu'endurer une telle honte. Mais elle… Vous devez savoir que les vrais samouraïs n'ont pas le droit de se tuer sans l'autorisation de leur seigneur.

Certains le font, bien sûr, mais ils manquent à leur devoir et ne sont pas dignes d'être samouraïs. Je ne me tuerais pas, quelle que soit ma honte, sans la permission de Sire Toranaga ou celle de mon mari. Sire Toranaga lui a interdit de mettre fin à ses jours. Elle deviendra une paria si vous la renvoyez.

— Pourquoi sa famille n'accepterait-elle pas son retour ? » Mariko soupira.

Désolée, Anjin-san, mais si vous la renvoyez, sa disgrâce sera telle que plus personne ne voudra d'elle.

— Parce qu'elle sera contagieuse pour avoir vécu auprès d'un barbare ?

— Non, Anjin-san. Parce qu'elle aura simplement échoué dans son devoir à votre égard. Elle est votre concubine. Sire Toranaga le lui a ordonné. Elle a accepté. Vous êtes le maître de la maison.

— Vraiment ?

— Oh, oui, croyez-moi, Anjin-san. Vous avez des privilèges. En tant qu'*hatamoto,* vous êtes béni, riche. Sire Toranaga vous a octroyé un revenu de vingt *koku* par mois. Avec cette somme, un samouraï devrait normalement s'entretenir et entretenir deux samouraïs ainsi que toutes leurs familles. Vous n'avez pas à le faire. Je vous demande de prendre Fujiko en considération, de la traiter en être humain, Anjin-san. Je vous supplie d'avoir un peu de charité chrétienne. C'est une adorable personne. Oubliez sa laideur. Elle sera une concubine à la hauteur.

— Elle n'a pas de toit ?

— Son toit est ici. » Mariko maîtrisa son impatience. « Je vous supplie de l'accepter officiellement. Elle peut vous aider, vous apprendre des choses si vous le désirez. Considérez-la comme un néant si vous le désirez, comme ce pilier ou ce panneau coulissant ou cette pierre dans votre jardin. Comme vous

voulez. Si vous ne la prenez pas comme concubine, ayez pitié d'elle. Acceptez-la et, en tant que chef de votre maison selon nos lois, tuez-la !

— C'est le seul mot que vous ayez à la bouche ? Tuer ! ! !

— Non, Anjin-san. Mais la mort et la vie sont deux mêmes choses. Qui sait ? Vous rendriez peut-être un très grand service à Fujiko en lui ôtant la vie. Vous en avez le droit de par la loi. C'est *votre* droit. Si vous préférez en faire une paria, vous en avez aussi le droit.

— Je suis encore une fois pris au piège. Si je n'apprends pas votre langue, vous massacrez tout un village. Si je ne fais pas ce que vous voulez, un innocent est tué. Il n'y a pas d'issue.

— Il existe une très bonne solution, Anjin-san. Mourez. Vous n'aurez plus ainsi à endurer l'insupportable.

— Le suicide est un acte fou. C'est un péché mortel. Je croyais que vous étiez chrétienne.

— Je vous ai dit que je l'étais. Mais vous, Anjin-san, vous avez mille possibilités de mourir honorablement sans vous suicider. Vous vous êtes moqué de mon mari parce qu'il voulait mourir sans se battre, *neh ?* Ce n'est pas notre coutume. Mais c'est apparemment la vôtre. Pourquoi ne le faites-vous pas ? Vous avez un pistolet. Tuez Sire Yabu. Vous croyez que c'est un monstre, *neh ?* Essayez de le tuer et, aujourd'hui même, vous serez au paradis ou en enfer.

— C'est lâcheté que de mourir sans raison. Stupide serait un mot plus approprié.

— Vous dites que vous êtes chrétien. Vous croyez donc en l'enfant Jésus, en Dieu et au Paradis. La mort ne devrait pas vous faire peur. Quant à "mourir sans raison", c'est à vous d'y accorder ou de ne pas y accorder de valeur. On peut toujours avoir de multiples raisons de mourir.

— Je suis en votre pouvoir. Vous le savez. Je le sais. » Mariko se pencha et lui toucha le bras avec compassion. « Anjin-san, oubliez le village. Un milliard de choses peuvent se produire avant que ces six mois ne se soient écoulés. Un raz de marée ou un tremblement de terre. Vous pouvez reprendre la mer. Yabu peut mourir. Nous pouvons tous mourir. Qui sait ? Laissez les problèmes de Dieu à Dieu et le *karma* au *karma.* Vous êtes ici aujourd'hui. Rien n'y changera rien, quoi que vous fassiez. Vous êtes vivant aujourd'hui. Vous êtes, ici, honoré, béni de la fortune. Regardez ce coucher de soleil. Il est beau, *neh ?* Ce coucher de soleil existe. Demain, n'existe pas. Il n'y a que *maintenant* qui compte. Regardez-le. Il est si beau et il ne se reproduira plus jamais. Pas *ce* coucher de soleil là. Jamais dans l'infinité des siècles. Perdez-vous dans sa beauté, ne faites plus qu'un avec la nature et ne vous inquiétez pas du *karma,* du vôtre, du mien ou de celui du village. » Il était séduit par sa sérénité, ses mots. Il regarda vers l'ouest. De grandes traînées rouge-violet et noires zébraient le ciel.

Il regarda le soleil jusqu'à ce qu'il ait disparu.

« J'aimerais que vous soyez cette concubine.

— J'appartiens à Sire Buntaro. Je ne peux dire ou penser ce qui pourrait être dit ou pensé tant qu'il n'est pas mort. »

Il entendit un bruit de pas. Des torches montaient le flanc de la colline. Vingt samouraïs approchaient, Omi à leur tête.

« Je suis désolé, Anjin-san, mais Omi-san vous demande de lui donner vos pistolets.

— Dites-lui d'aller se faire foutre !

— Je ne peux pas, Anjin-san. Je n'ose pas lui dire ça. »

Blackthorne garda sa main sur la crosse de son pistolet. Ses yeux fixaient Omi. Il était volontairement resté assis sur les marches de la véranda. Dix samouraïs étaient dans le jardin

derrière Omi. Le reste attendait près des palanquins. Fujiko se tenait derrière Blackthorne. Elle avait le visage blanc comme un linge. « Sire Toranaga n'a jamais émis d'objections à ce que je sois armé. »

Mariko dit nerveusement : « Oui, Anjin-san, mais essayez de comprendre, je vous en prie. Ce qu'Omi-san dit est vrai. Notre coutume veut que vous ne puissiez être armé en présence d'un *daimyô.* Yabu-san est votre ami, vous êtes son invité, ici.

— Dites à Omi-san que je ne lui donnerai pas mes pistolets. » Elle garda le silence. La colère de Blackthorne éclata. « *Iyé,* Omi-san ! *Wakarimasu ka ? Iyé ! »*

Le visage d'Omi se renfrogna. Il hurla un ordre. Deux samouraïs s'avancèrent, Blackthorne dégaina ses pistolets et visa le visage d'Omi. Les deux soldats s'arrêtèrent.

*« Iyé !* dit Blackthorne. Dites-lui de les rappeler ou j'appuie sur la détente. »

Elle obéit. Personne ne bougea. Blackthorne se leva lentement. Les pistolets ne changèrent pas de cible. Omi était tout à fait calme. Ses yeux suivaient les mouvements félins de Blackthorne.

« Dites à Omi-san que si lui ou l'un de ses hommes avance à moins de dix pas, je lui brûle la cervelle.

— Omi-san demande poliment : pour la dernière fois, vous avez ordre de me donner ces pistolets.

— Iyé !

— Pourquoi ne pas les laisser ici, Anjin-san ? Il n'y a rien à craindre. Personne ne touchera…

— Vous me prenez pour un idiot ?

— Alors, donnez-les à Fujiko-san !

— Que peut-elle faire ? Il les lui prendra. N’importe qui les lui prendra. Je serai alors sans défense. »

La voix de Mariko se fit tranchante : « Pourquoi ne m’écoutez-vous pas, Anjin-san ? Fujiko-san est votre concubine. Si vous les lui donnez, elle protégera ces pistolets de sa vie. C’est son devoir. Je ne vous le dirai plus, mais Toda-Noh-Usagi Fujiko est samouraï. »

Blackthorne se concentrait sur Omi et écoutait à peine Mariko. « Dites à Omi-san que je n’aime pas les ordres. Je suis l’invité de Sire Toranaga. Je suis l’invité de Sire Yabu. Vous “demandez” à vos invités de faire certaines choses. Vous ne le leur ordonnez pas. Et vous n’entrez pas de surcroît chez quelqu’un sans y avoir été convié. »

Mariko traduisit. Omi écouta. Son regard était inexpressif. Il répondit brièvement en fixant les pistolets immobiles.

« Il dit : moi, Kasigi-Omi, je vous demande vos pistolets et vous prie de me suivre parce que Kasigi Yabu-sama exige votre présence. Mais Kasigi Yabu-sama m’ordonne de lui donner vos armes. Désolé, Anjin-san, je vous ordonne pour la dernière fois de me les donner. »

La poitrine de Blackthorne était contractée. Il savait qu’il allait être attaqué et sa propre stupidité le rendait furieux. Mais un moment arrive où l’on ne peut plus rien supporter. Alors, on sort un pistolet ou un couteau et le sang est versé à cause de ce stupide orgueil. La plupart du temps, c’est stupide. Si je dois mourir, Omi-san mourra le premier, devant Dieu ! Il se sentait très fort, même avec un cerveau vide. Ce qu’avait dit Mariko parvint pourtant à ses oreilles : « Fujiko est samouraï. C’est votre concubine ! » Son cerveau se remit à fonctionner.

« Un instant ! Mariko-san, dites exactement ceci à Fujiko-san : “Je vais vous donner mes pistolets. Vous allez les garder.

Personne en dehors de moi ne devra les toucher. ” »

Mariko s’exécuta et il entendit, derrière lui, Fujiko dire : *« Hai.*

— Mariko-san, dites à Omi-san que je vais le suivre. Je suis désolé de ce malentendu. Oui, j’en suis vraiment désolé. »

Blackthorne recula, se retourna et tendit les pistolets à Fujiko qui les accepta. La sueur inondait son front. Il fit face à Omi « Nous pouvons partir. »

Omi parla à Fujiko et tendit la main. Elle refusa d’un signe de tête. Il donna un ordre bref. Les deux samouraïs s’approchèrent d’elle. Elle fourra l’un des pistolets dans la ceinture de son obi et tint l’autre à deux mains en visant Omi. Les samouraïs s’arrêtèrent. Omi parla rapidement. Il était furieux. Elle lui répondit d’une voix douce et polie. Le pistolet dont le chien était armé ne changea pas de cible. « *Iyé, gomen nasai,* Omi-san ! »

Blackthorne attendit.

Un samouraï fit un pas en avant. Le chien du pistolet remonta dangereusement. Fujiko garda le bras tendu. Personne ne doutait qu’elle allait appuyer sur la détente. Pas même Blackthorne. Omi dit brièvement quelque chose à ses hommes qui le rejoignirent. Elle abaissa le pistolet, toujours chargé.

« Qu’a-t-il dit ? demanda Blackthorne.

— Qu’il allait simplement rapporter l’incident à Yabu-san.

— Très bien. Dites-lui que je vais en faire de même.

Blackthorne se tourna vers Fujiko. « *Domo,* Fujiko-san. » Puis se souvenant de la façon dont Toranaga et Yabu parlaient aux femmes, il grogna, impérieux « Allons-y, Mariko-san… » Il se dirigea vers la porte du jardin.

« Anjin-san ! appela Fujiko.

— *Hai ?* » Blackthorne s'arrêta. Fujiko le salua puis s'adressa à Mariko. Les yeux de Mariko s'écarquillèrent. Elle acquiesça et répondit. Elle parla ensuite à Omi qui acquiesça à son tour. Il était visiblement furieux, mais se retenait.

« Que se passe-t-il ?

— Patience, Anjin-san. »

Fujiko appela quelqu'un. Une servante apparut sous la véranda. Elle portait deux épées à la main. Fujiko les prit respectueusement, les offrit à Blackthorne en s'inclinant. Elle parlait doucement. Mariko dit :

« Votre concubine fait remarquer à juste titre qu'un *hatamoto* est obligé de porter les deux épées. Elle pense qu'il serait impoli de votre part de vous rendre auprès de sire Yabu sans ces épées. C'est notre *devoir,* de par nos lois, de les porter. Elle vous demande d'utiliser celles-ci, aussi indignes puissent-elles être, en attendant d'acheter les vôtres. »

Blackthorne la fixa du regard, se tourna vers Fujiko puis regarda Mariko à nouveau. « Ça veut dire que je suis samouraï ? Que sire Toranaga m'a fait samouraï ?

— Je ne sais pas, Anjin-san. Mais il n'y a jamais eu de *hatamoto* qui ne soit pas samouraï. Jamais. » Mariko se tourna vers Omi et lui posa la question. Il secoua la tête avec impatience. « Omi-san n'en sait rien non plus. C'est certainement le privilège spécial du *hatamoto* que de porter constamment les épées, même en présence de sire Toranaga. C'est de son devoir, car il est un garde du corps digne de confiance. Le *hatamoto* a également droit d'audience immédiate auprès du Seigneur. »

Blackthorne saisit la courte épée et la ficha dans sa ceinture. Il prit l'autre et la porta de la même manière qu'Omi. Il se sentit mieux, une fois armé.

« *Arigato goziemashita*, Fujiko-san. »

Elle baissa les yeux.

« Fujiko-san dit : avec votre permission, Seigneur, car vous devez apprendre à parler rapidement et correctement notre langue… je tiens à vous signaler que *domo* est plus que suffisant de la part d'un homme. *Arigato,* avec ou sans *goziemashita,* est une politesse superflue, une expression réservée aux femmes.

— *Hai. Domo. Wakarimasu,* Fujiko-san. Dites-lui, Mariko-san, que dans ce cas précis, je ne considère pas *l'Arigato goziemashita* comme une politesse superflue à son égard. »

Yabu jeta de nouveau un coup d'œil vers les épées. Blackthorne était assis en tailleur sur un coussin, face à lui. Mariko d'un côté, Igurashi de l'autre. Ils se trouvaient dans la pièce principale de la forteresse. Omi finit de parler. Yabu haussa les épaules. « Vous avez bien mal mené cette affaire, mon neveu. Il est bien sûr du devoir de la concubine de protéger l'Anjin-san et ses biens. Il a bien sûr le droit de porter des épées maintenant. Oui, vous avez bien mal mené cette affaire. J'avais pourtant précisé que l'Anjin-san était mon invité. Présentez-lui vos excuses. »

Omi se leva, s'agenouilla devant Blackthorne et s'inclina. « Je vous prie de pardonner mon erreur, Anjin-san. » Il entendit Mariko lui dire que le barbare acceptait ses excuses. Il s'inclina encore et retourna à sa place. Mais il n'était pas calme intérieurement. Il était envahi par cette seule idée : tuer Yabu.

Il avait décidé de commettre l'impensable : tuer son suzerain et chef de clan. Non pas parce qu'il avait dû s'excuser publiquement. L'Anjin-san a eu tout à fait raison de donner ses pistolets à sa concubine, se dit-il, tout comme elle a eu raison de faire ce qu'elle a fait. Elle aurait certainement appuyé sur la

détente. Ce n'était un secret pour personne qu'Usagi Fujiko cherchait à mourir. Non, la décision d'Omi n'avait rien à voir avec ces excuses publiques. La raison profonde en était que Yabu avait insulté sa mère et sa femme devant des paysans aujourd'hui. Il les avait fait attendre pendant des heures au soleil puis les avait congédiées comme de vulgaires paysannes.

« Ça n'a pas d'importance, mon fils, lui avait dit sa mère. C'est un de ses privilèges.

— C'est notre suzerain », lui avait dit Midori, sa femme. Des larmes de honte roulaient sur ses joues. « Je vous en prie, excusez-le.

— Et cet ordre concernant mon père ?

— Ce n'est pas encore un ordre. Ce n'est qu'une rumeur.

— Le message que j'ai reçu de mon père dit que Yabu a l'intention de lui donner ordre de se raser le crâne et de se faire moine, ou de s'ouvrir le ventre. La femme de Yabu s'en vante en privé !

— Ce sont des on-dit rapportés à votre père. On ne peut pas toujours faire confiance aux espions. Je suis désolée, mon fils, mais votre père n'est pas très sage.

— Que va-t-il vous arriver, ma mère, si cette rumeur s'avère fondée ?

— Quoi qu'il arrive, c'est le *karma.*

— Non. Ces insultes sont insupportables.

— Je vous en prie, mon fils, acceptez-les.

— J'ai donné la clef du bateau, de l'Anjin-san et des nouveaux barbares, celle qui le sortait du piège de Toranaga, à Yabu. Mon aide lui a procuré un prestige immense. Avec cette épée symbolique, il est devenu second de Toranaga pour les armées de l'Est. Qu'avons-nous reçu en échange ? Des insultes.

— Acceptez votre *karma.*

— Vous le devez, mon mari, je vous en supplie. Écoutez, dame votre mère !

— Je ne peux pas vivre avec cette honte. Je me vengerai. Je me tuerai ensuite.

— Pour la dernière fois, mon fils, acceptez, je vous en conjure, votre *karma.*

— Mon *karma* est d'éliminer Yabu. »

La vieille dame avait soupiré.

« Très bien. Vous êtes un homme. Vous avez le droit de décider. Ce qui doit être doit être. Mais la mort de Yabu n'est rien en elle-même. Nous devons dresser un plan. Son fils doit, lui aussi, être éliminé, ainsi qu'Igurashi. Votre père pourrait devenir chef du clan selon son droit. »

Je n'ai pas de suzerain. Qui vais-je servir maintenant, se demandait Omi. Ikawa Jikkyu ? Toranaga ? Ishido ? Toranaga me donnera-t-il ce que je veux en échange ?

Cet après-midi, Yabu avait réuni Igurashi, Omi et les quatre capitaines et avait mis son plan clandestin d'entraînement des cinq cents samouraïs artilleurs en action. Igurashi devait en assurer le commandement. Ils s'étaient consultés sur la manière d'incorporer les hommes de Toranaga dès leur arrivée et sur la façon de les neutraliser s'ils s'avéraient être des traîtres. Omi avait suggéré que trois unités secrètes de réserve, de cent samouraïs chacune, soient entraînées subrepticement de l'autre côté de la péninsule. Précaution supplémentaire contre un mouvement habile et traître de Toranaga.

« Qui commandera les hommes de Toranaga ? Qui enverra-t-il comme second ? avait demandé Igurashi.

— Ça ne fait aucune différence, avait répondu Yabu. Je nommerai ses cinq adjoints. Ils auront la responsabilité de lui

trancher la gorge, si besoin est. Le mot code signifiant “tuer” sera “prunier”. Igurashi-san, vous choisirez demain les hommes dont la nomination sera soumise à mon accord. Aucun d’entre eux ne devra connaître (du moins pas encore) ma stratégie concernant le Régiment des mousquets. »

Tout en observant Yabu, Omi savourait ce sentiment d’extase que lui procurait l’idée de vengeance. Tuer Yabu serait facile, mais l’assassinat devra être soigneusement préparé. Ce n’est qu’à ce moment-là que son père et son frère aîné seront à même de contrôler le clan et Izu.

Yabu en vint au vif du sujet. « Mariko-san, ayez la bonté de dire à l’Anjin-san que je veux le voir commencer l’entraînement de mes hommes dès demain. Il doit leur apprendre à tuer comme des barbares. Je veux savoir tout ce qu’il est possible de savoir sur la façon dont les barbares font la guerre.

— Mais les mousquets n’arriveront pas avant six jours, lui rappela Mariko.

— Mes hommes suffisent pour l’instant, répondit-il. Je veux qu’il commence demain.

— Que veut-il savoir de la guerre ? demanda Blackthorne.

— Il dit qu’il veut tout savoir.

— Quoi en particulier ?

— Yabu-san demande si vous avez pris part à des batailles à terre ?

— Oui. Aux Pays-Bas. Une fois aussi, en France.

— Yabu-san dit que c’est parfait. Il veut tout savoir de la stratégie européenne, comment se livre une bataille, chez vous. En détail. »

Blackthorne réfléchit, puis dit : « Dites à Yabu-san que je peux entraîner le nombre d’hommes qu’il désire. Je sais exactement

ce qu'il veut savoir. » Il avait beaucoup appris sur la façon dont les Japonais faisaient la guerre grâce au frère Domingo qui était un expert. « Je sais tout de la guerre, senor, je sais tout de la guerre. C'était la volonté de Dieu… C'était mon devoir de tout savoir de la guerre. Peut-être que Dieu m'a envoyé pour vous l'apprendre, au cas où je mourrais. Écoutez-moi. Mes brebis, ici dans cette prison, ont été mes professeurs et m'ont tout appris de l'art de la guerre chez les Japonais, senor. Je sais donc comment se battent leurs armées, comment les battre et comment elles peuvent nous battre. Souvenez-vous, senor, je vous livre un secret : ne venez pas ajouter les armes et les méthodes modernes à la férocité des Japonais, sinon ils nous battront sur terre et nous détruirons. » Blackthorne s'en remit à Dieu et dit : « Dites à Sire Yabu que je peux immensément l'aider, ainsi que Sire Toranaga. Je peux rendre leurs armées imbattables.

— Sire Yabu dit : si ce que vous dites est vrai, Anjin-san, il augmentera votre salaire. Des deux cent quarante *koku* par an que vous a octroyés sire Toranaga, votre revenu passera à cinq cents *koku* par mois.

— Remerciez-le, mais dites-lui que je lui demande une faveur en échange : je veux qu'il annule le décret qui pèse sur le village. Je veux que mon bateau et mon équipage me soient rendus dans cinq mois.

— Anjin-san, vous ne pouvez pas marchander avec lui, comme un vulgaire maquignon.

— Demandez-le-lui, je vous en prie. Une humble faveur faite à un invité d'honneur et futur vassal reconnaissant. » Yabu fronça les sourcils et répondit : « Yabu-san dit que le village n'a aucune importance, que les habitants ont besoin d'être sur des charbons ardents si l'on veut obtenir quelque chose d'eux, que

vous n’avez pas à vous inquiéter. Quant au bateau, il est sous la protection de sire Toranaga. Il est sûr que vous le récupérerez très bientôt. Il me demande de présenter votre requête à Sire Toranaga dès mon arrivée à Yedo. Je le ferai, Anjin-san.

— Présentez mes excuses à Sire Yabu, mais je dois lui demander d’annuler le décret, cette nuit.

— Il refuse, Anjin-san. Ça ne se fait pas.

— Je comprends. Redemandez-le-lui. C’est très important pour moi… une pétition.

— Je vous demande d’être patient. Ne vous inquiétez pas pour les habitants. »

Blackthorne acquiesça, puis se décida. « Merci, je comprends. Ayez la gentillesse de remercier Yabu-san et dites-lui que je ne puis vivre avec cette honte. »

Mariko pâlit. « Quoi ?

— Je ne puis vivre avec ce village et cette honte sur la conscience. Je suis déshonoré. Je ne peux le supporter. C’est contre mes croyances chrétiennes. Je dois me suicider immédiatement.

— Vous suicider ?

— Oui. C’est ce que j’ai décidé. »

Yabu l’interrompit. « *Nanja.* Mariko-san ? »

Elle traduisit hors d’haleine, ce que Blackthorne venait de dire. Yabu la questionna, puis dit : « Si vous n’aviez pas aussi vivement réagi, j’aurais cru que c’était une blague, Mariko-san. Pourquoi vous sentez-vous aussi concernée ? Qui vous fait croire qu’il en a vraiment l’intention ?

— Je ne sais pas, Sire. Il semble… Je ne sais pas… » Sa voix se fit traînante.

« Omi-san ?

— Le suicide est contraire aux croyances chrétiennes. Ils ne se suicident pas, comme le ferait un samouraï.

— Vous êtes chrétienne, Mariko-san. Est-ce vrai ?

— Oui, Sire. Se suicider est un péché mortel. C'est contraire à la parole divine.

— Igurashi-san ? Qu'en pensez-vous ?

— C'est du bluff. Il n'est pas chrétien. Souvenez-vous du premier jour, Sire. Souvenez-vous de ce qu'il a fait au prêtre. » Yabu sourit. Il se souvenait de ce jour-là, de la nuit qui avait suivi. « Oui, je suis d'accord. Il n'est pas chrétien, Mariko-san.

— Je vous prie de m'excuser, mais je ne comprends pas, Sire. Que s'est-il passé avec le prêtre ? »

Yabu lui raconta ce qui s'était passé le premier jour entre Blackthorne et le père Sebastio.

« Il a profané une croix ? dit-elle, visiblement choquée.

— Et il a jeté les morceaux dans la poussière, ajouta Igurashi. Ce n'est que de la comédie, Sire. »

Yabu but un peu de saké. « Dites-lui ceci : le suicide n'est pas une coutume barbare. C'est contraire à la parole divine. Comment peut-il donc se suicider ? »

Mariko traduisit. Yabu observa Blackthorne attentivement.

« L'Anjin-san vous prie de l'excuser, mais il dit que coutumes ou pas, la honte qu'il ressent à cause de ce décret est trop lourde à supporter. Il dit que… qu'il est au Japon, qu'il est *hatamoto* et qu'il a le droit de vivre selon nos lois. » Ses mains tremblaient. « Voilà ce qu'il a dit, Yabu-san. Le droit de vivre selon nos coutumes, notre loi.

— Les barbares n'ont aucun droit.

— Sire Toranaga l'a nommé *hatamoto.* Cela lui en donne le droit, *neh ?*

— Comment compte-t-il se suicider ? Demandez-le-lui. Blackthorne sortit la courte épée de sa ceinture et la déposa doucement sur le tatami, pointe tournée vers lui.

Yabu fronça les sourcils. Ses battements de cœur ralentirent. Que me conseillez-vous, Omi-san ?

— Vous avez dit au village, Sire : “Si l’Anjin-san n’apprend pas *de manière satisfaisante*. ” Je vous conseille de faire une toute petite concession. Dites-lui que, quoi qu’il ait appris en cinq mois, vous considérerez ses connaissances “satisfaisantes”. Il devra en échange jurer sur son Dieu de ne jamais révéler cette concession au village.

— Mais il n’est pas chrétien. Comment ce serment pourrait-il le lier ?

— Je crois qu’il l’est, Sire. Il est contre les Robes noires, c’est ce qui importe. Je crois que prêter serment sur son Dieu le lierait. Il devrait également jurer, au nom de ce Dieu, d’apprendre de tout son cœur et de vous être entièrement dévoué. Il aura beaucoup appris en cinq mois parce qu’il est intelligent. Ainsi votre honneur est sauf. Le sien, s’il existe, l’est également. Vous ne perdez rien. Vous gagnez tout. Chose très importante, il vous fait serment d’allégeance de son plein gré.

— Vous croyez qu’il va se tuer ? – Oui.

— Mariko-san ?

— Je ne sais pas, Yabu-san. Je suis désolée, mais je ne peux vous conseiller. J’aurais dit non il y a quelques heures. Maintenant, je ne sais plus. Il est… depuis qu’Omi-san est venu le chercher cette nuit… il est… différent.

— Igurashi-san ?

— Si vous lui cédez et si c’est de la comédie, il recommencera la prochaine fois en usant du même procédé. Il est rusé. Nous avons tous vu combien il était rusé, *neh ?* Il vous faudra dire

“non” un de ces jours, Sire. Je vous conseille de le dire maintenant. C’est de la comédie. »

Omi se pencha et secoua la tête : « Sire, excusez-moi, mais je dois vous le répéter : si vous dites non, vous courrez un gros risque. Vous avez besoin de lui. Il a demandé une chose à laquelle il a droit en tant que *hatamoto.* Il dit qu’il veut vivre selon nos coutumes, et ce de sa propre volonté. N’est-ce pas un énorme pas en avant, Sire ? C’est merveilleux et pour vous et pour lui. Je vous conseille la prudence. Usez de lui, mais à votre avantage.

— J’en ai bien l’intention », dit Yabu d’une voix empâtée.

Igurashi dit : « Oui, il est très précieux. Oui, je veux savoir ce qu’il sait, mais il faut le contrôler. Vous l’avez vous-même répété des dizaines de fois, Omi-san. C’est un barbare. Voilà ce qu’il est. Oh, je sais ! Il est *hatamoto,* et il peut porter les deux épées à partir d’aujourd’hui. Mais ça n’en fait pas un samouraï pour autant. Il n’est pas et ne sera jamais un samouraï. »

Les yeux traqués de Blackthorne fixaient le lointain. Des perles de sueur couvraient son front.

« Mariko-san ?

— Oui, Seigneur ?

— Dites-lui… » La bouche de Yabu devint soudainement sèche. Sa poitrine lui fit mal. « Dites à l’Anjin-san que la condamnation est maintenue.

— Sire, excusez-moi, mais je vous adjure d’écouter les conseils d’Omi-san. » Yabu ne la regarda pas. Il observait Blackthorne. La veine de son front tambourinait.

L’Anjin-san dit qu’il est décidé. Qu’il en soit donc ainsi. Voyons s’il est barbare ou… un *hatamoto. »*

La voix de Mariko était presque inaudible. « Anjin-san, Yabu-san confirme la condamnation. Je suis désolée. »

Blackthorne l'entendit, mais n'en fut point troublé. Il se sentait plus fort et plus serein que jamais.

Il les avait écoutés, observés. Il s'était engagé. Il confiait le reste à Dieu. Il s'était enfermé dans ses pensées, ressassant encore et toujours les mêmes mots, ces mots qui lui avaient permis de vivre ici, ces mots que Dieu lui avait certainement envoyés par le biais de Mariko. « Il existe une solution très simple… mourez. Vous devez, pour survivre ici, vivre selon nos coutumes. »

« … Il confirme la condamnation. »

Je dois donc mourir.

Je devrais avoir peur. Mais ce n'est pas le cas. Pourquoi ?

Je ne sais pas. Je ne sais qu'une chose : au moment où j'ai décidé que le seul moyen de vivre ici était de vivre selon leurs lois, de risquer ma vie, de mourir… de mourir peut-être, la peur de la mort m'a quitté. « La vie et la mort ne sont que deux mêmes choses. »

De l'autre côté du panneau coulissant, la pluie s'était mise à tomber doucement. Il regarda le couteau posé à terre, puis se tourna vers Yabu. « *Wakarimasu* », dit-il très clairement. Ses lèvres avaient articulé le mot. Il avait pourtant l'impression que quelqu'un d'autre avait parlé à sa place.

Personne ne broncha.

Il vit sa main droite saisir le couteau, et sa main gauche, la garde. La lame était bien droite et ferme, pointée vers son cœur. Il n'y avait plus d'autre bruit que celui de sa vie, qui augmentait de plus en plus, grondait de plus en plus jusqu'à ne plus pouvoir l'écouter. Son âme réclamait le silence éternel.

Un cri déclencha son réflexe. Ses mains portèrent sans hésitation le couteau vers leur cible. Omi était prêt à l'arrêter, mais il ne s'attendait pas à la soudaineté et à la férocité du coup.

Igurashi vint à son secours et, tous deux, ils arrêtèrent la lame à temps. Ils arrachèrent le couteau des mains de Blackthorne. Un mince filet de sang coulait sur sa peau, juste au-dessus du cœur, là où la lame avait pénétré.

Mariko et Yabu n'avaient pas bougé.

« Dites-lui, dites-lui que tout ce qu'il aura appris sera jugé satisfaisant, Mariko-san. Ordonnez-lui… non, demandez-lui, demandez à l'Anjin-san de jurer comme Omi-san l'a suggéré. Tout ce qu'Omi-san a suggéré. »

Blackthorne revint doucement à la vie. Il les regarda fixement puis jeta un coup d'œil sur le couteau, de très loin, sans comprendre. Le torrent de la vie se remit à couler en lui à toute allure, mais il ne put en saisir la signification, convaincu qu'il était d'être mort.

« Anjin-san ? Anjin-san ? »

Il vit bouger ses lèvres, entendit ses paroles, mais il concentrait toute son attention sur la pluie et la brise. « Oui. » Sa voix était lointaine. Les autres étaient assis en silence. Aucun homme, dans tout le Japon, n'avait jamais vu chose pareille.

Tout était tranquille. Cette absence de vie sembla éternelle à Blackthorne. Puis ses yeux se mirent à voir, ses oreilles à entendre.

« Anjin-san ?

— *Hai ? »* répondit-il dans un état de fatigue qu'il n'avait jamais connu auparavant.

Mariko répéta ce qu'Omi avait dit comme si ça venait de Yabu. Elle dut répéter plusieurs fois avant d'être certaine qu'il ait vraiment compris. Blackthorne rassembla ses dernières forces. La victoire lui était douce.

« Ma parole est suffisante, la sienne aussi. Je jure quand même devant Dieu comme il le demande. Oui, je le jure. Tout comme Yabu-san jurera devant son propre Dieu de respecter les clauses du contrat.

— Sire Yabu est d'accord. Il le jure devant le Seigneur Bouddha. »

Blackthorne accepta. Jamais le thé n'avait été aussi délicieux. La tasse lui semblait trop lourde et il ne put la tenir très longtemps.

« Pourquoi ne pas vous reposer, Anjin-san ? Sire Yabu vous remercie et dit qu'il vous parlera demain. Reposez-vous maintenant !

— Oui. Merci. Ce serait bien, en effet.

— Vous croyez que vous pouvez tenir sur vos jambes ?

— Oui, je crois.

— Yabu-san demande si vous désirez un palanquin ? »

Blackthorne réfléchit. Un samouraï doit marcher… doit du moins essayer. Il ramassa le couteau lentement, l'étudia puis le mit dans son fourreau. Tout cela lui prit beaucoup de temps.

« Je suis désolé d'être si lent, murmura-t-il.

— Vous ne devez pas l'être, Anjin-san. Vous renaissez à la vie, ce soir. C'est une autre vie. Une nouvelle vie, dit Mariko fièrement. Peu de gens en reviennent. Ne soyez pas désolé. Nous savons que cela exige beaucoup de courage. La plupart des hommes n'ont pas assez de force ensuite pour se relever. Puis-je vous aider ?

— Non, merci.

— Ce n'est pas un déshonneur de se faire aider. Je serais très honorée si vous me le permettiez.

— Merci. Mais je… je voudrais essayer tout seul. »

Il ne put se mettre debout immédiatement. Il dut se servir de ses mains pour s'agenouiller et se reposer quelques instants afin de rassembler ses forces. Un peu plus tard, il se leva en hésitant, vacilla, tomba, se releva en titubant.

Yabu s'inclina. Mariko, Omi et Igurashi également.

Blackthorne avança comme un ivrogne pendant les premiers mètres. Il s'agrippa à un pilier, s'y tint pendant un moment, puis se remit en marche, vacilla, mais s'éloigna seul. Il garda une main sur son épée fichée dans sa ceinture et s'en alla la tête haute. Yabu soupira et but une bonne gorgée de saké. Quand il put parler, il dit à Mariko : « Suivez-le et veillez à ce qu'il retourne chez lui sans encombre.

— Oui, Sire. »

Quand elle fut partie, Yabu se tourna vers Igurashi. « Toi, espère de sale crétin d'imbécile ! »

Igurashi baissa les yeux et s'inclina vers la natte, en signe de pénitence.

« Tu as dit que c'était de la comédie, *neh ?* Ta stupidité a failli me coûter un trésor inestimable !

— Oui, Sire, vous avez raison. Je vous demande immédiatement la permission de mettre fin à mes jours.

— Ce serait trop beau pour toi ! Va vivre aux écuries jusqu'à ce que je t'y fasse chercher ! Dors avec les chevaux stupides ! Tu es un sinistre crétin avec une cervelle de cheval !

— Oui, Sire. Excusez-moi, Sire.

— Sors d'ici ! C'est Omi-san qui commandera les mousquets. Sors d'ici ! »

Les flammes des bougies dansèrent. « Comédie ? Il a dit que c'était de la comédie. Pourquoi suis-je entouré d'imbéciles ? Omi ne dit rien. Il exultait intérieurement.

« Toi, Omi-san, tu n'es pas un imbécile. Tes conseils me sont précieux. Ton fief est doublé à partir d'aujourd'hui. Six cents *koku*, pour l'année prochaine. Agrandis ton fief de trente *ri*, tout autour d'Anjiro. »

Omi s'inclina. Yabu devrait mourir, pensa-t-il, méprisant. Il est si facile à manipuler. « Je ne mérite rien, Sire. Je ne faisais que mon devoir.

— Oui. Mais un suzerain doit récompenser la fidélité et le devoir. »

Yabu portait son épée Yoshitomo, cette nuit-là. Cela lui faisait très plaisir de la toucher.

Il appela l'une des servantes : « Suzu ! – Fais venir Zukimoto !

— Quand va commencer la guerre ? demanda Omi.

— Cette année. Tu as peut-être six mois devant toi. Pourquoi ?

— Dame Mariko devrait peut-être rester plus de trois jours. Pour vous protéger.

— Ah, bon, pourquoi ?

— Elle est la parole de l'Anjin-san. Avec elle comme interprète, il pourrait entraîner vingt hommes en quinze jours, qui pourraient à leur tour en entraîner cent qui pourraient enfin entraîner le reste. Qu'il meure ou qu'il vive n'aurait plus alors aucune importance.

— Pourquoi devrait-il mourir ?

— Le résultat peut être différent la prochaine fois, qui sait ?

Vous pouvez vouloir sa mort. Vous pouvez vouloir faire pression sur lui. À quoi vous servirait la carcasse, une fois la substance extraite ?

— À rien.

— Vous devez apprendre la stratégie des barbares, mais vous devez le faire rapidement. Sire Toranaga peut venir le

reprendre. Vous devez donc garder cette femme aussi longtemps que possible. Quinze jours sont bien suffisants pour lui soutirer tout ce qu'il sait, maintenant que vous avez son attention. Il faudra expérimenter, adapter leurs méthodes aux nôtres. Oui, ça prendra bien un mois, *neh ?*

— Et Toranaga-san ?

— Il acceptera si on sait lui présenter les choses, Sire. Il doit accepter. Les mousquets sont aussi bien sa propriété que la nôtre. Et la présence de Mariko-san peut être très précieuse en d'autres domaines.

— Oui », dit Yabu avec satisfaction. La retenir en otage lui avait traversé l'esprit sur le bateau quand il avait pensé offrir Toranaga en sacrifice à Ishido. « Toda Mariko doit être protégée. Il serait très mauvais qu'elle tombe entre de vilaines mains.

— Oui. Elle serait peut-être ce moyen idéal pour contrôler Hiro-matsu, Buntaro et leur clan. Peut-être même Toranaga.

— Libellez le message la concernant. »

Omi dit : « Ma mère a reçu des nouvelles de Yedo, aujourd'hui. Elle m'a prié de vous dire que la dame Genjiko venait de donner son premier petit-fils à Toranaga. »

Yabu prêta immédiatement attention.

Le petit-fils de Toranaga ! Serait-il possible de contrôler Toranaga par le biais de son petit-fils. Ce bébé assure sa dynastie, *neh ?* Comment puis-je prendre l'enfant en otage ? « Et Ochiba ? demanda-t-il.

— Elle a quitté Yedo il y a trois jours, avec toute sa suite. Elle est en sécurité sur le territoire d'Ishido.

— Maintenant que la dame Ochiba n'est plus retenue en otage à Yedo… ce pourrait être bon et mauvais… dit Yabu, tenté, *Neh ?*

— Bon. Ce ne peut être que bon. Ishido et Toranaga doivent bientôt s'affronter. » Omi fit exprès de ne pas accoler le suffixe « sama » après leurs deux noms. « Dame Mariko devrait rester pour votre protection.

— Veille à ce qu'il en soit ainsi. Rédige le message destiné à Toranaga. »

Suzu, la servante, frappa discrètement et ouvrit la porte. Zukimoto entra.

« Sire ?

— Où sont les cadeaux que j'ai fait venir de Mishima pour Omi-san ?

— Ils sont dans l'entrepôt, Sire. Voici l'inventaire. Les deux chevaux peuvent être choisis aux écuries. Voulez-vous que je le fasse maintenant ?

— Non. Omi-san les choisira lui-même demain. » Yabu jeta un coup d'œil sur la liste : Vingt kimonos (deuxième qualité deux épées, une armure (réparée, mais en bon état), deux chevaux, des armes pour cent samouraïs, une épée, un casque, un pectoral, un arc, vingt flèches et une lance pour chaque homme (première qualité). Valeur totale : quatre cent vingt-six *koku.* Une pierre nommée « Pierre d'attente ». Valeur inestimable.

« Ah, oui, dit-il, de meilleure humeur, au souvenir de cette nuit-là.

— La pierre que j'ai trouvée à Kyushu. Tu voulais la rebaptiser "le barbare en attente", n'est-ce pas ?

— Oui, Sire, si cette appellation vous plaît toujours, dit Omi. Me feriez-vous l'honneur de choisir son emplacement dans mon jardin, demain ? Je ne crois pas qu'il y ait d'endroit satisfaisant.

— J'en déciderai demain. Oui. » Yabu laissa errer ses pensées, puis il remarqua la présence de Zukimoto. « Qu'attends-tu ? Va-t'en !

— Vous m’aviez demandé de vous rappeler les problèmes d’impôts, Sire. »

Zukimoto transporta sa masse de chair suante et sortie en hâte.

« Omi-san, tu vas immédiatement doubler les impôts.

— Oui, Sire.

— Maudits paysans qui ne travaillent pas assez ! Ils sont paresseux. Tous ! Je leur garantis la sécurité des routes terrestres et maritimes contre tous les bandits. Je leur offre un bon gouvernement et qu’est-ce qu’ils font ? Ils passent leurs journées à boire du thé, du saké et à manger du riz. Il est temps que mes paysans songent à prendre leurs responsabilités !

— Oui, Sire. »

Yabu en vint au sujet qui lui tenait pour le moment le plus à cœur.

« L’Anjin-san m’a vraiment stupéfié, cette nuit. Pas toi ?

— Oh, oui, Sire. Plus que vous. Mais vous avez fait preuve de sagesse en le laissant s’engager totalement.

— Tu veux dire qu’Igurashi avait raison ?

— J’admire simplement votre sagesse, Sire. Il vous aurait fallu dire “non” un de ces quatre matins. Je crois que vous avez fait preuve d’une grande sagesse en le lui disant tout de suite.

— J’ai cru qu’il allait se tuer. Heureusement que tu étais près. J’étais d’ailleurs persuadé que tu serais prêt à intervenir. L’Anjin-san est un homme extraordinaire, pour un barbare, *neh ?* Dommage qu’il soit barbare et stupide.

— Oui. »

Yabu bâilla, accepta le saké que lui offrait Suzu. « Quinze jours ? Mariko-san doit au moins rester quinze jours, dis-tu ? Je prendrai ensuite une décision vis-à-vis d’elle et de l’Anjin-san. Il

a besoin de recevoir bientôt une autre leçon. » Il rit, montrant ses dents gâtées.

« Si l'Anjin-san nous apprend des choses, nous devrons à notre tour lui en apprendre, neh ? On pourra lui apprendre à se faire seppuku correctement. Ce sera à voir, *neh ?* Veille là-dessus. Oui, je suis d'accord avec toi. Les jours du barbare sont comptés. »

# 32

Douze jours plus tard, le courrier d'Osaka arriva accompagné par dix samouraïs. Les chevaux, couverts de sueur et d'écume, étaient exténués. Les fanions piqués au haut des lances portaient l'emblème du tout-puissant Conseil des régents. Il faisait chaud. Le temps était couvert et humide. Le courrier, lieutenant d'Ishido, était un samouraï de haut rang, ascétique et de taille élancée. Il s'appelait Nebara Jozen et était réputé pour sa rudesse. Son uniforme gris était froissé et maculé de boue, ses yeux rouges de fatigue. Il refusa la boisson et la nourriture qu'on lui offrait et exigea audience immédiate auprès de Yabu.

« Veuillez excuser mon arrivée, Yabu-san, mais mon motif est urgent. Oui, je vous en demande pardon. Mon maître veut savoir pourquoi vous entraînez les soldats de Toranaga avec les vôtres. Il veut également savoir pourquoi ils s'entraînent avec ces mousquets. »

Yabu rougit devant tant d'insolence, mais se contint, sachant que Jozen avait dû recevoir des instructions, qu'un tel manque de manières signifiait une position de force authentique. Il était furieux que des fuites aient encore eu lieu au sein de son réseau de sécurité.

« Vous êtes le bienvenu, Jozen-san. Vous pouvez assurer votre maître que je prends toujours ses intérêts à cœur », dit-il avec une courtoisie qui ne trompa personne.

Omi-san était assis derrière Yabu. Igurashi, qui avait été pardonné quelques jours plus tôt, se trouvait près de Jozen. Des gardes dignes de confiance les entouraient.

« Votre maître a-t-il dit autre chose ? »

Jozen répondit : « Mon maître sera heureux de savoir que vos intérêts sont toujours les siens. Mais en ce qui concerne les mousquets et cet entraînement, il aimerait bien savoir pourquoi le fils de Toranaga, Naga, est second en chef. Second en chef de quoi ? Qu'y a-t-il de si important ici pour justifier sa présence ? demande poliment Sire Ishido. Tout ce que font ses alliés l'intéresse. Pourquoi, par exemple, le barbare semble-t-il s'occuper de l'entraînement ? Entraînement de quoi ? Oui, Yabu-sama, tout cela est très intéressant. » Jozen arrangea ses épées pour être plus à l'aise. Il était heureux d'avoir le dos protégé par ses hommes. « Autre chose : le Conseil des régents se réunit le premier jour de la nouvelle lune. Dans vingt jours. Vous êtes officiellement invité à Osaka pour venir prêter serment de fidélité. »

Le ventre de Yabu se contracta. « Je crois que Toranaga-sama a démissionné.

— Il a démissionné en effet, Yabu-san, mais sire Ito Teruzumi le remplace. Mon maître devient nouveau président des régents. »

Yabu était affolé. Toranaga lui avait juré que les quatre régents n'arriveraient jamais à se mettre d'accord sur le cinquième. Ito Teruzumi était un *daimyô* d'importance mineure, de la province de Negato, à l'ouest de Honshu, mais sa famille était ancienne et descendait des Fujimoto. Sa candidature était donc tout à fait recevable. Il était pourtant inefficace, efféminé. Une marionnette. « Je serais très honoré de recevoir leur invitation, dit Yabu sur la défensive, essayant de gagner du temps.

— Mon maître pense que vous aimeriez partir tout de suite. Vous arriveriez ainsi à temps à Osaka pour la rencontre

officielle. Il m'a ordonné de vous dire que tous les *daimyôs* allaient recevoir la même invitation. Ils auront ainsi la possibilité d'être à Osaka pour le vingt et unième jour. S. A. I. l'empereur Go Nijo a autorisé qu'un *ikebana* ait lieu à cette occasion. » Jozen lui tendit le parchemin officiel.

« Ce parchemin ne porte pas le sceau du Conseil des régents.

— Mon maître vous envoie son invitation maintenant, sachant qu'en tant que loyal vassal de feu le Taikô, de Yaemon son fils et héritier, dirigeant légitime de l'empire dès qu'il sera en âge de gouverner, vous comprendrez que le nouveau Conseil approuvera, bien sûr, ses actions, *neh ?*

— Ce serait très certainement un immense privilège que d'assister à cette rencontre. » Yabu se débattait pour ne pas perdre la face.

« Très bien », dit Jozen. Il sortit un autre parchemin, le déroula et le tendit. « Voici un exemplaire de la lettre nomination de sire Ito approuvée et signée par les autres régents, les Sires Ishido, Kiyama Onoshi et Sugiyama. » Jozen ne se priva pas d'arborer un air triomphant, sachant que cette lettre refermait définitivement le piège sur Toranaga et ses alliés. Ce papier les rendait, de même, lui et ses hommes invulnérables.

Yabu prit le rouleau. Ses doigts tremblaient. Il n'y avait pas de doute sur son authenticité. Il avait été contresigné par la dame Yodoko, femme du Taikô, qui certifiait que le document avait été bien paraphé en sa présence. Cet exemplaire était destiné aux seigneurs d'Iwari, Mikawa, Totomi, Surga, Izu et du Kwanto. Il avait été daté onze jours plus tôt.

« Les seigneurs d'Iwari, Mikawa, Suruga et Totomi ont déjà accepté. Voici leurs sceaux. Vous êtes l'avant-dernier de la liste.

— Remerciez votre maître et dites-lui que j'espère le rencontrer et le féliciter très bientôt, dit Yabu.

— Très bien. Je veux que cela soit dit par écrit. Cela serait bien, si vous le faisiez tout de suite.

— Ce soir, Jozen-san. Après le dîner.

— Très bien. Pouvons-nous aller assister à l'entraînement ?

— Il n'y en a pas aujourd'hui. Tous mes hommes sont partis en marche forcée », dit Yabu. Dès que Jozen et ses samouraïs étaient entrés sur le territoire d'Izu, Yabu avait été prévenu. Il avait ordonné de cesser tous les tirs et de continuer l'entraînement aux armes blanches, loin d'Anjiro. « Vous pouvez venir avec moi, demain… à midi, si vous le désirez. » Jozen scruta le ciel. C'était la fin de l'après-midi. « Très bien. J'aimerais dormir un peu. Mais je reviendrai avec votre permission à la tombée de la nuit. Vous me raconterez, dans l'intérêt de mon maître, tout sur l'entraînement, les mousquets. Tout du barbare.

— Il est… Oui, bien sûr. » Yabu fit signe à Igurashi : « Arrangez les chambres pour mon invité et ses hommes.

— Merci. Ce n'est pas nécessaire. Le sol est une natte suffisante pour un samouraï, et la selle, un oreiller tout à fait convenable… J'aimerais seulement prendre un bain, si vous le permettez… cette humidité, *neh ?* Je camperai, avec votre permission, sur la crête.

— Comme vous voulez. » Jozen s'inclina avec raideur et se retira, entouré de ses hommes. Deux archers gardaient leurs chevaux.

Une fois qu'ils se furent éloignés, le visage de Yabu devint rouge de colère : « Qui m'a trahi ? Qui ? Où est l'espion ? » Igurashi congédia les gardes. Il était tout aussi pâle que Yabu.

« Ce doit être à Yedo, Sire. La sécurité est parfaite, ici.

— *Oh ko !* dit Yabu, déchirant presque ses vêtements. Je suis trahi. Nous sommes isolés. Izu et le Kwanto sont isolés. Ishido a gagné. Il a gagné. »

Omi dit rapidement : « Il n'a pas encore gagné. Il reste vingt jours, Sire. Envoyez immédiatement un message à sire Toranaga. Informez-le de la…

— Imbécile ! siffla Yabu. Toranaga le sait déjà. Là où j'ai un seul espion, il en a cinquante. Il m'a laissé dans le piège !

— Je ne le crois pas, Sire. Iwari, Mikawa, Totomi et Suruga lui sont tous hostiles, *neh ?* Hostiles à tous ceux qui sont ses alliés. Ils ne l'auraient jamais prévenu. Il ne le sait donc peut-être pas encore. Informez-le et suggérez-lui… »

— Tu n'as donc point entendu ? cria Yabu. Les quatre Régents sont tombés d'accord sur la nomination d'Ito. Le Conseil a retrouvé une existence légale et se réunit dans vingt jours !

— La solution est très simple, Sire. Suggérez à Toranaga de faire assassiner Ito Teruzumi ou l'un des trois autres régents sur-le-champ. »

Yabu resta bouche bée. « Quoi ?

— Si vous ne voulez pas le faire, laissez-nous, Igurashi-san ou moi, le faire. Sire Ito mort, Ishido se retrouve seul.

— Je ne sais pas si tu es devenu fou, dit Yabu aux abois. Réalises-tu ce que tu viens de dire ?

— Sire, je vous adjure d'être patient avec moi. L'Anjin-san vous a appris des choses inestimables, *neh ?* Plus que nous ne pouvions en espérer. Toranaga sait tout ça par vos comptes rendus et ceux de Naga-san. Si nous pouvons gagner du temps, nos cinq cents mousquets et les trois cents supplémentaires nous donneront une puissance de feu absolue, unique. Quand l'ennemi, quel qu'il soit, aura compris notre stratégie, il l'apprendra très vite. Mais il aura perdu la première bataille.

Une seule bataille, si c'est la bonne, peut assurer la victoire totale à Toranaga.

— Ishido n'a pas besoin de bataille. Il reçoit le mandat de l'empereur dans vingt jours.

— Ishido est un paysan. Il est le fils d'un paysan menteur. Il abandonne ses camarades au feu du combat. »

Yabu regarda fixement Omi, le visage marbré. « Tu… te rends-tu compte de ce que tu es en train de dire ?

— C'est ce qu'il a fait en Corée. J'y étais. Je l'ai vu. Mon père aussi. Ishido a *effectivement* abandonné Buntaro-san et nous a laissés nous frayer un chemin seuls. Ce n'est qu'un paysan, un traître… le chien du Taikô, c'est vrai. Vous ne pouvez pas faire confiance aux paysans. Mais, Toranaga, lui est un Minowara. Vous pouvez lui faire confiance. Je vous conseille de prendre à cœur ses intérêts. »

Yabu secoua la tête. Il n'en croyait pas ses oreilles. « Es-tu sourd ? N'as-tu pas entendu Nebara Jozen ? Ishido a gagné. Le Conseil prend le pouvoir dans vingt jours.

— *Peut* le prendre…

— Même si Ito… comment pourrais-tu ? C'est impossible.

— Je peux essayer mais je ne parviendrai pas à le faire à temps. Personne ne peut réussir ; pas en vingt jours. Toranaga, seul, peut réussir. » Omi savait qu'il s'était jeté dans la gueule du loup. « Je vous supplie d'envisager ma suggestion. »

Yabu s'essuya le visage. Ses mains étaient moites. « Après une telle invitation, si le Conseil se réunit et si je ne suis pas présent, moi et tout mon clan sommes des hommes morts, toi y compris. J'ai besoin de deux mois pour entraîner mes hommes. Même s'ils étaient fin prêts, Toranaga et moi-même ne pourrions jamais vaincre les autres. Non, tu as tort. Je dois soutenir Ishido. »

Omi dit : « Vous n'avez pas besoin de vous rendre à Osaka avant dix jours. Quatorze, si vous y allez en marche forcée. Parlez immédiatement de Nebara Jozen à Toranaga. Vous sauverez Izu et la maison des Kasigi. Je vous en conjure. Ishido va vous trahir et vous dévorer. Ikawa Jikkyu est son parent, *neh ?*

— Et Jozen ? s'exclama Igurashi. Et les mousquets ? La grande stratégie ? Il veut tout savoir cette nuit.

— Racontez-lui tout en détail. Qu'est-il sinon un laquais ? » dit Omi, le manœuvrant. Il savait qu'il risquait le tout pour le tout, mais il devait essayer et empêcher Yabu de se ranger du côté d'Ishido, de ruiner ainsi toutes leurs chances. « Faites-lui part de vos plans. »

Igurashi n'était pas du tout d'accord. « Dès que Jozen saura ce que nous faisons, il enverra un message à sire Ishido. C'est trop important pour qu'il n'en fasse rien. Ishido nous volera nos plans. C'en sera fini pour nous.

— Nous filons le messager et nous le tuons quand nous voulons. »

Yabu devint écarlate. « Ce parchemin était signé par l'autorité suprême du pays ! Ils voyagent tous sous la protection des régents ! Tu dois être fou pour suggérer pareille chose ! »

Omi secoua la tête. « Je crois que Yodoko-sama et les autres ont été dupés, tout comme Son Altesse Impériale l'a été, elle-même, par le traître Ishido. Nous devons protéger les mousquets, Sire. Nous devons arrêter tout messager…

— Silence ! Ton conseil n'est que pure folie ! »

Omi s'inclina sous la gifle verbale de Yabu, releva la tête et dit calmement : « Alors, permettez-moi de me faire seppuku, Sire. Mais d'abord, veuillez me laisser finir. Je manquerais à mon

devoir si je n'essayais pas de vous protéger. Je vous demande cette dernière faveur en tant que fidèle vassal.

— Finis !

— Il n'y a pas de Conseil des régents, actuellement. Il n'y a donc aucune protection légale pour ce morveux insolent de Jozen et ses hommes. À moins que vous ne respectiez un document illégal ! » Omi allait dire : à moins que vous n'ayez la faiblesse, mais il tourna sa phrase et dit de sa voix calme et autoritaire : « En étant dupe de celui-ci, comme les autres, Sire. *Il n'existe pas de Conseil.* Ils ne peuvent vous "ordonner" de faire quoi que ce soit. Une fois qu'ils seront réunis, ils le pourront. Pour l'instant, combien de *daimyôs* vont y obéir avant que des ordres légaux puissent être donnés ? À part les alliés d'Ishido, *neh ?* Iwari, Mikawa, Totomi et Suruga ne sont-elles pas gouvernées par ses parents ou ses alliés ? Ce document signifie bien que la guerre est déclarée. Mais je vous demande de le considérer selon vos termes, à vous. Traitez cette menace avec le mépris qu'elle mérite ! Toranaga n'a jamais perdu une bataille. Ishido, si. Toranaga n'a pas pris part à l'attaque lancée par le Taikô sur la Corée. Ishido, si Toranaga est en faveur de la marine et du commerce. Ishido donnera, s'il remporte la victoire, votre fief d'Izu à Ikawa Jikkyu. Toranaga vous donnera toute la province de Jikkyu. Vous êtes l'allié privilégié de Toranaga. Ne vous a-t-il pas donné son épée ? Ne vous a-t-il pas donné le contrôle absolu des mousquets ? Ne nous garantissent-ils pas une victoire, *par surprise ?* Que donnera Ishido, ce paysan, en échange ? Il vous envoie un *ronin*-samouraï sans éducation, avec ordre de vous faire honte dans votre propre province ! Je dis bien que Toranaga Minowara est votre seul choix ! Vous devez vous ranger de son côté. » Il s'inclina et attendit silencieusement. Yabu jeta un coup d'œil vers Igurashi.

« Eh bien ?

— Je suis d'accord avec Omi-san, Sire. » Le visage d'Igurashi reflétait l'angoisse. « Ce serait quand même dangereux de tuer le messager. Jozen en dépêchera certainement un ou deux demain. Ils pourraient peut-être disparaître, tués par des bandits… » Il s'arrêta au milieu de sa phrase. « Les pigeons ! Il y en avait deux nasses dans les bagages de Jozen !

— Il faudra les empoisonner cette nuit, dit Omi.

— Comment ? Ils seront gardés.

— Je ne sais pas mais ils doivent être liquidés ou blessés avant l'aube. »

Yabu dit : « Igurashi, envoyez immédiatement quelques hommes pour surveiller Jozen et voir s'il lâche un de ses pigeons, aujourd'hui ou demain.

— Je vous suggérerais plutôt d'envoyer vos palefreniers et vos faucons vers l'est », ajouta Omi. Igurashi dit : « Il va soupçonner la trahison s'il voit ses oiseaux abattus ou empoisonnés. » Omi haussa les épaules. « Il faut l'arrêter. » Igurashi regarda Yabu qui, résigné, acquiesça : « Faites-le ! » Igurashi revint quelques instants plus tard et dit : « Une chose m'est venue à l'esprit, Omi-san. Tout ce que vous avez dit au sujet de Jikkyu et de sire Ishido est juste. Mais si vous nous conseillez de faire "disparaître" ces messagers, pourquoi jouer avec Jozen ? Pourquoi tout lui raconter ? Pourquoi ne pas les tuer tout de suite ?

— Pourquoi pas, en effet ? À moins que ça n'amuse Yabu-sama. Je trouve votre plan bien meilleur, Igurashi-san. » Les deux hommes regardaient Yabu. « Comment puis-je garder secrète l'existence des mousquets ? leur demanda-t-il.

— Tuez Jozen et ses hommes, répliqua Omi.

— Il n'y a pas d'autre moyen ? »

Omi et Igurashi firent non de la tête. « Je pourrais peut-être marchander avec Ishido, dit Yabu, troublé, essayant de sortir du piège. Vous avez raison en ce qui concerne le temps qui m'est imparti. J'ai dix jours, quatorze au plus. Comment agir avec Jozen et avoir encore un peu de temps pour manœuvrer ?

— Vous seriez très sage en faisant semblant d'aller à Osaka, dit Omi.

— Mais il n'y a pas de mal à en informer Toranaga, *neh ?* L'un de nos pigeons atteindrait Yedo avant le crépuscule. Peut-être.

Igurashi dit : « Vous pourriez annoncer à Sire Toranaga l'arrivée de Jozen, la réunion du Conseil dans vingt jours. Mais c'est trop dangereux de parler par écrit de l'assassinat de Sire Ito, *neh ?*

— Je suis d'accord. Rien concernant Ito. Toranaga y pensera tout seul. C'est évident, *neh ?*

— Oui, Sire. Impensable mais évident. »

Omi garda le silence. Son cerveau cherchait désespérément une solution. Yabu le fixait mais il n'avait pas peur. Ses conseils étaient bons ; il ne les offrait que pour la protection de son clan, de sa famille. Qu'Omi ait décidé de liquider Yabu et de changer de chef de clan ne l'empêchait pas de le conseiller intelligemment. Il était prêt à mourir. Si Yabu était stupide au point de ne pas accepter le bien-fondé de ses idées, il n'y aurait plus de clan du tout. Yabu se pencha, toujours hésitant.

« Existe-t-il un moyen d'éliminer Jozen et ses hommes sans danger pour moi ? Existe-t-il un moyen qui me permette de rester neutre pendant dix jours ?

— Naga. Servez-vous de Naga comme appât », dit Omi simplement.

À la tombée de la nuit, Blackthorne et Mariko revinrent à cheval. Des cavaliers les suivaient. Ils étaient tous deux très fatigués. Elle montait comme un homme. Elle portait de larges pantalons et un manteau fermé par une ceinture, un chapeau à larges bords et des gants pour se protéger du soleil. Plus la peau était blanche, plus la personne était de haut rang. Des serviteurs se saisirent des rênes et emmenèrent les chevaux. Blackthorne congédia ses cavaliers dans un japonais acceptable et salua Fujiko qui attendait fièrement sous la véranda, comme d'habitude.

« Puis-je vous servir le thé, Anjin-san ?

— Non, dit-il cérémonieusement. Je vais d'abord prendre mon bain. Puis je prendrai du saké et je mangerai. » Il lui rendit son salut, traversa le couloir de la maison, sortit dans le jardin, prit l'allée circulaire qui menait à la maison de bain, au sol de terre boueuse. Une servante lui prit ses vêtements. Il entra et s'assit, nu. Une autre servante le frictionna, le savonna et l'aspergea d'eau. Puis, tout à fait propre, il entra dans la grande baignoire de fer et s'étendit dans l'eau chaude. Il laissa la chaleur s'infiltrer dans ses muscles, ferma les yeux. La sueur ruisselait sur son front.

« Anjin-san ?

— *Hai*, Mariko-san ? »

Elle le salua : « *Yabu ko wa kiden no goshusseki o kou-ya wa hitmyo to senu to oserareru*, Anjin-san. »

Les mots s'inscrivirent lentement dans sa tête « Sire Yabu ne désire pas vous voir ce soir.

— *Ichi ban*, dit-il, heureux. *Domo*.

— *Gomen nasai*, Anjin-san. *Anatawa…*

— Oui, Mariko-san », l'interrompit-il. La chaleur de l'eau lui enlevait toute son énergie. « Je sais que j'aurais dû vous

répondre différemment mais je ne veux pas parler japonais aujourd'hui. Pas ce soir. Je me sens comme un écolier en vacances. Vous rendez-vous compte que je goûte enfin mes premiers moments de liberté depuis mon arrivée ?

— Oui. Je m'en rends compte, dit-elle, moqueuse. Vous rendez-vous compte, senhor capitaine-pilote B'rack'fon, que je goûte également mes premières heures de liberté depuis mon arrivée ? »

Il rit. Elle portait une robe de bain en coton épais, une serviette enroulée autour de la tête pour protéger ses cheveux. « Je vous laisse la place, dit-il, s'apprêtant à sortir.

— Oh, non, je ne voulais pas vous déranger.

— Alors, partagez-la avec moi. C'est merveilleux.

— Merci. » Elle enleva sa robe et s'assit sur le petit banc. Une servante se mit à la frictionner. Il supporta la chaleur aussi longtemps que possible puis émergea de l'eau et s'allongea haletant sur l'épaisse serviette. « Votre aide m'est tout à fait précieuse, Mariko-san.

— C'est un plaisir pour moi que de vous être utile. » Elle se détendait dans cette chaleur. « Fujiko est en train de vous mijoter un petit plat, pour le dîner.

— Oh ?

— Elle a acheté… je crois que vous appelez ça un faisan. C'est un gros oiseau. L'un des fauconniers l'a attrapé pour elle.

— Un faisan, *honto ?*

— *Honto.* Fujiko-san m'a demandé de vous le dire et vous prie de bien vouloir l'excuser s'il n'est pas très bien préparé.

— Je suis certain que ce sera parfait.

— Vous avez tellement changé en si peu de temps.

— Vraiment ? »

Il essaya de se souvenir de la première nuit. Il s'était débrouillé pour revenir à pied. Fujiko et les servantes l'avaient aidé à se mettre au lit. Après un sommeil sans rêves, il s'était levé à l'aube et était allé nager, puis, se séchant au soleil, il avait remercié Dieu de la force que lui avait donnée Mariko. En retournant vers la maison, il avait salué des habitants sachant secrètement qu'ils en avaient assez, comme lui, de Yabu et qu'ils voulaient s'en débarrasser. Quand Mariko était arrivée, il avait fait chercher Mura.

« Mariko-san, dites ceci à Mura : nous avons vous et moi un problème. Nous le résoudrons ensemble. Je voudrais faire partie de l'école du village. Je voudrais apprendre à parler avec les enfants.

— Ils n'ont pas d'école, Anjin-san.

— Pas d'école ?

— Non. Mura dit qu'il y a un monastère à quelques *ri* a l'ouest. Les moines vous apprendront à lire et à écrire si vous le désirez. Mais c'est un village, ici, Anjin-san. Les enfants apprennent à pêcher, à coudre des filets, à faire pousser le riz et les récoltes. Il y a peu de temps à consacrer à autre chose, hormis la lecture et l'écriture. Ce sont les parents et les grands-parents qui l'enseignent eux-mêmes à leurs enfants.

— Comment vais-je pouvoir apprendre quand vous serez partie ?

— Sire Toranaga va vous envoyer des livres.

— J'ai besoin d'autre chose que de livres.

— Tout ira bien, Anjin-san.

— Oui. Peut-être, mais dites au chef qu'à chaque fois que je ferai une faute, tout le monde, même un enfant, tout le monde devra me corriger. Je l'ordonne.

— Il vous remercie, Anjin-san.

— Y a-t-il ici quelqu’un qui parle le portugais ?

— Non.

— Personne aux alentours ?

— *Iyé,* Anjin-san.

— Il me faut quelqu’un, Mariko-san. Pour après votre départ.

— Je le dirai à Yabu-san.

— Mura-san, vous…

— Il dit que vous ne devez pas employer le suffixe “san” pour vous adresser à lui ou aux habitants du village. Ce n’est pas correct de dire “san” à quelqu’un d’inférieur. »

Fujiko s’était elle aussi inclinée jusqu’au sol le premier jour.

« Fujiko-san vous souhaite la bienvenue ici, Anjin-san. Vous lui avez fait un grand honneur. Elle vous demande pardon d’avoir été si malpolie sur le bateau. Elle est très honorée d’être votre concubine et la maîtresse de votre maison. Elle demande si vous allez garder les épées. Elle en serait très heureuse. Elles ont appartenu à son père qui est mort. Elle ne les avait pas données à son mari parce qu’il avait déjà les siennes.

— Remerciez-la et dites-lui que je suis très honoré de l’avoir pour concubine, avait-il dit.

— Vous êtes dans votre nouvelle vie, Anjin-san. Nous vous regardons avec des yeux neufs. Notre coutume veut que nous soyons parfois formels et graves. Vous n’étiez pour moi qu’un barbare. Excusez, je vous prie, ma stupidité. Ce que vous avez fait prouve que vous êtes samouraï. Vous *êtes* maintenant samouraï. »

Il s’était senti très grand, ce jour-là. Mais la mort qu’il avait failli s’infliger l’avait beaucoup plus changé qu’il ne voulait l’admettre et l’avait marqué pour toujours. Encore, une vie envolée ! se dit-il.

Des tas de choses peuvent arriver demain.
Je me conforme à leurs lois, aujourd'hui.
Oui, je m'y conformerai.

La servante apporta le plat dissimulé sous un couvercle. Elle le tenait bien haut au-dessus de sa tête, comme le voulait la coutume, pour que son haleine n'abîme pas la nourriture. Elle s'agenouilla et le posa soigneusement sur la table basse devant Blackthorne. Fujiko et Mariko étaient assises en face de lui. Elles portaient des peignes en argent et des fleurs dans les cheveux. Le kimono de Fujiko était vert pâle sur fond blanc ; son obi était doré. Mariko portait un kimono noir et rouge avec un motif très discret de chrysanthèmes, un obi rouge et argent. De l'encens brûlait et empêchait les phalènes d'envahir la pièce.

Blackthorne s'était depuis longtemps composé un visage. Il savait que sa mauvaise humeur pouvait détruire toute une soirée. Fujiko se pencha et ôta le couvercle. Les petits morceaux de viande frite étaient dorés et semblaient parfaits. Le fumet lui fit venir l'eau à la bouche. Il prit lentement un morceau avec ses baguettes, ne voulant pas qu'il tombe, et mastiqua la chair. C'était dur et sec mais il avait été si longtemps privé de viande qu'il la trouvait quand même délicieuse. Un autre morceau. Il soupira de plaisir : « *Ichi ban, ichi ban.* »

Fujiko rougit et lui versa du saké pour cacher son visage. Mariko s'éventa, Blackthorne but le vin et mangea un autre morceau de viande. Puis il s'attaqua au faisan en essayant de montrer aussi peu d'enthousiasme que possible. Les femmes touchèrent à peine leurs portions de poisson et de légumes. Il n'en fut pas gêné, car c'était une coutume féminine de manger avant ou après afin de concentrer toute son attention sur le repas du maître. Il mangea tout le faisan avec trois bols de riz. Il

avala son saké en faisant beaucoup de bruit. Cela faisait aussi partie des bonnes manières. Il se sentit rassasié pour la première fois depuis des mois. Il avait avalé six fiasques de vin chaud durant le repas. Mariko gloussa et mit la main devant sa bouche. « J'aimerais pouvoir boire le saké comme vous, Anjin-san. Vous buvez mieux que personne. Je parie que vous êtes le meilleur buveur de tout Izu ! Je pourrais gagner beaucoup d'argent en pariant sur vous !

— Je croyais que les samouraïs désapprouvaient les jeux d'argent.

— Oh, oui, absolument. Ce ne sont pas des marchands ou des paysans, mais les samouraïs ne sont pas tous aussi forts et beaucoup… comment dites-vous… beaucoup parient comme les barbares du… comme les Portugais.

— Est-ce que les femmes parient ?

— Oh, oui, beaucoup. Mais entre femmes seulement. Des sommes raisonnables en cachette de leurs maris. » Elle traduisit gaiement à Fujiko, encore plus congestionnée qu'elle. « Votre concubine demande si les Anglais aiment parier.

— C'est notre passe-temps national.

— Mais comment faites-vous pour trouver le temps de vivre, de faire la guerre, et des rencontres sur l'oreiller ? demande Fujiko.

— Il y a un temps pour tout. » Leurs yeux se rencontrèrent mais il ne put rien lire dans son regard. Mariko le supplia de chanter la *hornpipe* pour Fujiko. Il s'exécuta.

« Encore un peu de saké ?

— Ce n'est pas à vous de le verser, Anjin-san. C'est le devoir d'une femme. Ne vous l'ai-je pas déjà dit ?

— Oui. Prenez-en encore un peu, *dozo.*

— Il ne vaut mieux pas, sinon je m'écroulerais. » Mariko agita furieusement son éventail.

« Vous avez des oreilles ravissantes, dit-il.

— Vous aussi. Nous trouvons, Fujiko-san et moi, que vous avez un nez parfait, digne d'un *daimyô. »*

Il grogna et s'inclina. Elles lui rendirent son salut.

« Saké, Anjin-san ? »

Il tendit sa tasse, les doigts raides. Elle versa. Le bout de sa langue errait sur ses lèvres. Fujiko en accepta encore un peu, bien qu'elle ait avoué ne plus sentir ses jambes. Elle paraissait jeune à nouveau. Blackthorne remarqua qu'elle n'était pas aussi laide qu'il l'avait d'abord pensé.

La tête de Jozen était toute bourdonnante de l'incroyable théorie stratégique que lui avaient si ouvertement décrite Yabu, Igurashi et Omi. Seul Naga, le commandant en second, fils de son ennemi numéro un, n'avait rien dit et était resté de glace, arrogant pendant toute la soirée.

« Tout à fait étonnant, Yabu-sama, dit-il. Je comprends maintenant la raison du secret. Mon maître la comprend également. Subtil. Très subtil. Et vous, Naga-san, vous n'avez rien dit de toute la soirée. J'aimerais avoir votre opinion. Que pensez-vous de cette mobilité ? De cette nouvelle stratégie ?

— Mon père pense que toutes les possibilités de faire la guerre doivent être envisagées, Jozen-san, répondit le jeune homme.

— Mais quelle est votre opinion personnelle ?

— J'ai été envoyé ici pour obéir, observer, écouter, apprendre et tester. Pas pour exposer mon point de vue.

— Bien sûr. Mais en tant que second, je devrais dire en tant qu'illustre commandant en second, cette expérience vous

paraît-elle être un succès ?

— Yabu-sama, Omi-sama ou mon père sont mieux à même de vous répondre.

— Mais Yabu-sama a dit que tout le monde pouvait parler librement, ce soir. Qu'y a-t-il à cacher ? Nous sommes tous des amis, *neh ?* Le fils aussi célèbre d'un père aussi célèbre doit bien avoir une opinion, *neh ? »*

Les yeux de Naga se fermèrent sous l'insulte mais il ne répondit pas.

« Tout le monde peut parler librement, Naga-san. Qu'en pensez-vous ? dit Yabu.

— Je pense que cette idée permettrait probablement de gagner une escarmouche ou une bataille par surprise. Et après ? » Il poursuivit d'une voix glaciale : « Les deux côtés pratiqueront alors la même méthode. Des tas de gens mourront inutilement, abattus sans honneur par un assaillant qui ne saura même pas qui il a tué. Je doute que mon père ait recours à une telle méthode dans une vraie bataille.

— L'a-t-il dit ?

— Non, Yabu-sama. Je ne donne bien sûr que mon opinion.

— Mais le Régiment des mousquets… Vous n'approuvez pas ce régiment ? Il vous dégoûte ? » demanda Yabu, songeur. Naga le regarda de ses yeux de reptile. « Avec tout le respect que je vous dois, puisque vous me le demandez : oui, il me dégoûte. Nos ancêtres ont toujours su qui ils tuaient et contre qui ils se battaient. Notre guide, c'est la *Bushido,* le guide du guerrier et du vrai samouraï. Le meilleur gagne, *neh ?* Mais ça ? Comment prouver sa valeur à son seigneur ? Comment votre seigneur peut-il récompenser votre courage ? Charger contre des balles est un acte courageux, certes, mais stupide. Où est la valeur ? Les mousquets sont contraires au code du samouraï. Les

barbares se battent de cette façon-là, les paysans aussi » Naga poursuivit, toujours aussi menaçant : « Quelques paysans fanatiques pourraient tuer des tas de samouraïs s'ils avaient ces mousquets ! Oui, ils pourraient tuer n'importe lequel d'entre nous, même le sire Ishido qui veut s'asseoir à la place de mon père ! »

Jozen se rebiffa. « Sire Ishido ne convoite pas les territoires de votre père. Il cherche simplement à protéger l'empire au profit de l'héritier légitime.

— Mon père ne représente aucune menace pour sire Yaemon ou pour le royaume.

— Bien sûr, mais vous parliez de paysans. Le Taikô était un paysan. Mon maître, Sire Ishido, en était un aussi. Je l'ai été moi-même. J'ai même été *ronin !* »

— Naga ne cherchait pas querelle. Il savait bien qu'il n'était pas un adversaire valable pour Jozen, dont les prouesses à la hache et à l'épée étaient réputées. « Je ne voulais pas vous insulter ni insulter votre maître, Jozen-san. Je voulais simplement dire que nous autres, les samouraïs, nous devions veiller à ce qu'aucun paysan n'ait d'armes, car nous ne pourrions plus dormir en paix.

— Les marchands et les paysans ne seront jamais un sujet d'inquiétude.

— Je suis d'accord, ajouta Yabu. Je suis également d'accord avec vous, Naga-san. Du moins partiellement. Mais les mousquets sont des armes modernes. Les batailles ne se livreront bientôt plus qu'avec des mousquets. Je suis d'accord, c'est dégoûtant. Mais c'est ça, la guerre moderne. Il en sera toujours ainsi : le samouraï le plus courageux sera toujours le vainqueur.

— Désolé, mais vous avez tort, Yabu-sama ! Que nous a raconté ce maudit barbare ? Quelle est l'essence même de leur stratégie guerrière, d'après lui ? N'a-t-il pas librement admis que toutes leurs armées étaient faites de conscrits et de mercenaires, *neh ?* Mercenaires ! Aucun sens du devoir envers leurs seigneurs. Ces soldats ne se battent que pour de l'argent pour violer et piller. N'a-t-il pas dit que leurs armées étaient des *armées de paysans ?* Voilà ce que les mousquets leur ont apporté. Voilà ce qu'ils vont nous apporter. Si j'étais au pouvoir, je couperais la tête de ce barbare ce soir. Je bannirais tous ces mousquets.

— Est-ce là l'opinion de votre père ? demanda Jozen.

— Mon père ne me dit pas et ne dit à personne ce qu'il pense. Vous devez le savoir aussi bien que moi. Je ne parle pas au nom de mon père. Personne ne parle en son nom, répondit Naga, furieux de s'être laissé engager dans cette conversation. J'ai été envoyé ici pour obéir, écouter, non pour parler. Je vous prie de m'excuser. Je n'aurais rien dit si vous ne m'aviez pas posé de questions. Pardonnez-moi si je vous ai offensé.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, Naga-san. Je vous ai demandé votre avis, dit Yabu. Pourquoi devrions-nous nous sentir offensés ? C'est une discussion, *neh ?* Entre chefs. Vous banniriez ainsi les mousquets ?

— Oui. Je crois qu'il serait sage de les contrôler de très près.

— Tous les paysans ont interdiction de détenir des armes. Mes gens sont étroitement surveillés. »

Jozen sourit au jeune homme d'un air affecté. « Vous avez des idées intéressantes, Naga-san, mais vous avez tort en ce qui concerne les paysans. Ils n'ont d'autre mission que celle d'être pourvoyeurs des samouraïs. Ils ne constituent pas plus une menace que n'en constituerait un tas de fumier.

— Pour le moment ! » dit Naga. Son orgueil le guidait. « Voilà pourquoi je bannirais les mousquets. Une nouvelle ère requiert des méthodes nouvelles, mais en raison de ce que cet Anjin-san, ce barbare a dit, j'irais plus loin que nos lois actuelles. Je promulguerais des décrets condamnant à mort toute personne non samouraï trouvée en possession d'un mousquet ou en faisant commerce, ainsi que tous les membres de sa famille. J'interdirais la fabrication et l'importation de ces armes. J'interdirais aux barbares d'en amener sur nos rivages. Oui, si j'étais au pouvoir, ce que je ne cherche pas et ne chercherai jamais, j'interdirais l'entrée des barbares dans ce pays, hormis quelques prêtres et un port franc que je ferais cerner de hautes palissades et constamment surveiller par des guerriers loyaux et fidèles. Je mettrais enfin ce barbare à mort, cet Anjin-san, afin que ses connaissances ne nous contaminent pas. Cet homme est une vraie peste ! »

Jozen dit : « Ah, Naga-san, c'est bien d'être jeune. Vous savez que mon maître a, à peu près, le même point de vue que vous au sujet des barbares ? Je l'ai si souvent entendu dire : "Empêchez-les d'entrer. Chassez-les ! Qu'ils restent à Nagasaki ! " Vous tueriez l'Anjin-san n'est-ce pas ? Intéressant. Mon maître n'aime pas l'Anjin-san non plus. Mais pour lui… » Il se tut. « Vous avez vraiment une opinion bien intéressante sur les mousquets. Puis-je la transmettre à mon maître ? Puis-je également lui transmettre vos idées concernant ces nouvelles lois ?

— Bien sûr. » Naga était plus calme et plus détendu, maintenant qu'il avait vidé son sac.

« Vous avez fait part de cette opinion à sire Toranaga ? demanda Yabu.

— Sire Toranaga ne m'a pas demandé mon avis. J'espère qu'il m'honorera un jour en me le demandant comme vous l'avez fait ce soir », répondit Naga sincèrement.

Omi dit : « Comme nous avons une discussion à bâtons rompus, Sire, je me permets de vous signaler que ce barbare est un trésor. Je crois que nous pouvons apprendre beaucoup de choses grâce à lui. Nous devons tout savoir des mousquets et des navires de guerre parce qu'ils savent tout à ce sujet. Nous devons savoir ce qu'ils savent. Certains de nous se mettent même à penser comme eux. Nous pourrions donc les surpasser très bientôt. »

Naga dit, confiant : « Que peuvent-ils savoir, Omi-san ? Les mousquets, les navires, oui. Quoi d'autre ? Comment pourraient-ils nous détruire ? Il n'y a pas un seul samouraï parmi eux. Cet Anjin n'admet-il pas sans honte que leurs rois sont des assassins et des fanatiques ? Nous sommes des millions. Ils ne sont qu'une poignée. Nous pourrions les écraser de nos seules mains !

— Cet Anjin-san m'a ouvert les yeux, Naga-san. J'ai découvert que notre pays, que la Chine n'étaient pas le monde entier, mais une infime partie seulement. J'ai d'abord cru que le barbare n'était qu'une curiosité. J'ai révisé mon opinion. Je remercie les dieux de nous l'avoir envoyé. Je crois qu'il nous a sauvés. Je sais qu'il peut nous apprendre des tas de choses. Il nous a déjà donné la force qui nous place au-dessus des barbares du Sud, au-dessus de la Chine.

— Quelle force ?

— Le Taikô a échoué parce qu'ils étaient trop nombreux, *neh ?* Nous pourrions à présent nous emparer de Pékin avec les mousquets et l'intelligence barbare.

— Avec la trahison barbare, Omi-san !

— Nous pourrions nous emparer de Pékin grâce au savoir barbare, Naga-san. Celui qui contrôle Pékin, contrôle la Chine tout entière. Celui qui contrôle la Chine peut contrôler le monde. Nous ne devons plus avoir honte de tirer nos connaissances là où nous les trouvons.

— Je dis que nous n'avons pas besoin du monde extérieur.

— Sans vouloir vous offenser, Naga-san, je crois que nous devons veiller sur ce pays des dieux par n'importe quel moyen. Notre premier devoir est de protéger la situation unique et divine que nous avons. Seul ce pays est le pays des dieux, *neh ?* Seul notre empereur est d'essence divine. Je suis d'accord avec vous. Il faudrait bâillonner ce barbare. Mais pas en le faisant mourir. En l'isolant pour toujours ici, à Anjiro. Jusqu'à ce que nous ayons appris tout ce qu'il sait. »

Jozen se gratta la tête pensivement. « Je ferai part à mon maître de vos points de vue. Je pense qu'il faut isoler ce barbare et que cet entraînement doit cesser immédiatement. »

Yabu prit un parchemin dans sa manche. « Voici un compte rendu complet de l'expérience, à l'intention de Sire Ishido. Quand il voudra que l'entraînement cesse, celui-ci cessera. »

Jozen prit le parchemin. « Et Sire Toranaga ? » Ses yeux allèrent vers Naga qui ne dit rien.

Yabu dit : « Vous pourrez lui demander son opinion de vive voix. Il a un compte rendu semblable. Je présume que vous partez pour Yedo demain. À moins que vous ne vouliez assister à l'exercice ? Je n'ai pas besoin de vous dire que les hommes ne sont pas encore au point.

— J'aimerais beaucoup voir une “attaque”.

— Omi-san, arrange ça. Tu la commanderas.

— Oui, Sire. »

Jozen se tourna vers son second et lui tendit le parchemin. « Mazumoto, apporte ceci à sire Ishido. Pars sur-le-champ.

— Oui, Jozen-san. »

Yabu dit à Igurashi « Donnez-lui des chevaux frais et des gardes pour l'escorter jusqu'à la frontière. »

Igurashi s'en alla immédiatement avec le samouraï. Jozen s'étira et bâilla.

« Excusez-moi, mais ce sont ces kilomètres que j'ai faits à cheval, tous ces derniers jours. Je dois vous remercier pour cette extraordinaire soirée, Yabu-sama. Vos idées vont vraiment très loin. Les vôtres aussi, Omi-san. Les vôtres également, Naga san. Je ferai votre éloge à sire Toranaga et à mon maître.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser. Je suis très fatigué et il y a beaucoup de chemin à faire jusqu'à Yedo.

— Bien sûr, dit Yabu. Comment était-ce à Osaka ?

— Très bien. Vous vous souvenez de ces bandits ? Ceux qui vous ont attaqués à terre et en mer ?

— Bien sûr.

— Nous en avons décapité quatre cent cinquante. Beaucoup d'entre eux portaient l'uniforme de Toranaga.

— Ces *ronin* n'ont vraiment aucun honneur.

— Certains *ronin* en ont, dit Jozen, accusant l'insulte. Certains mêmes portaient l'uniforme de nos Gris. Pas un seul n'a pu s'échapper.

— Et Buntaro-san ?

— Non. Il… non. Nous ne sommes pas sûrs. Personne n'a eu sa tête. Vous avez eu de ses nouvelles ?

— Non, dit Naga.

— Il a peut-être été capturé, ou s'est fait tailler en pièces. Mon maître aimerait être tenu au courant. Tout va bien à Osaka,

maintenant. Les préparatifs de la réunion vont bon train. Des dépenses somptuaires sont faites pour célébrer la nouvelle ère et honorer, bien sûr, tous les *daimyôs.*

— Et sire Toda Hiro-matsu ? demanda Naga poliment.

— Le vieux “Main de Fer” est toujours aussi fort et plus vert que jamais.

— Est-il toujours là-bas ?

— Il est parti avec tous les hommes de votre père, quelques jours avant mon départ.

— Et la suite de mon père ?

— On m’a dit que dame Kiritsubo et dame Sazuko avaient demandé à rester avec mon maître. Un docteur a conseillé à la dame Sazuko de se reposer pendant un mois. Sa santé, vous êtes au courant. Il a pensé que le voyage n’était pas très indiqué pour l’enfant. » Il ajouta en s’adressant à Yabu : « Elle est tombée le soir où vous êtes partis, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Rien de sérieux, j’espère, demanda Naga, particulièrement concerné.

— Non, Naga-san. Rien de sérieux », dit Jozen. Il s’adressa ensuite à Yabu : « Avez-vous mis Sire Toranaga au courant de mon arrivée ?

— Bien sûr.

— Très bien.

— Les nouvelles que vous nous avez apportées l’intéresseront énormément.

— J’ai vu un pigeon tournoyer et filer vers le nord.

— Oui, c’est vrai. » Yabu n’ajouta pas que le pigeon de Jozen avait été également observé, que les faucons l’avaient intercepté près des montagnes, que le message avait été

décodé : « À Anjiro, tout est vrai comme rapporté. Yabu, Naga, Omi et le barbare sont ici.

— Je partirai demain, avec votre permission, après l'« attaque ». Vous me donnerez des chevaux frais. Je ne veux pas faire attendre sire Toranaga. Nous avons hâte, mon maître et moi, de le voir à Osaka. J'espère que vous l'accompagnerez, Naga-san.

— Si j'ai ordre d'y aller, j'irai. » Naga garda les yeux baissés. Il explosait d'une rage contenue. Jozen s'en alla et grimpa au sommet de la colline, sur la crête, avec ses gardes. Il posta des sentinelles, ordonna à ses hommes de dormir et alla se mettre à l'abri de la petite cahute de branchages qu'ils avaient construite en prévision de la pluie imminente. À la flamme d'une bougie, sous une moustiquaire, il réécrivit le précédent message sur une fine feuille de papier de riz et ajouta : « Les cinq cents mousquets sont mortels. Attaque surprise mousquets prévue. Compte rendu complet déjà envoyé. Parti avec Mizumoto. » Il data son message et souffla la bougie. Il glissa hors de son nid, dans l'obscurité, sortit l'un des pigeons d'une des nasses, mit le message dans le petit cylindre attaché à la patte. Il se fraya un chemin discrètement et tendit l'oiseau à l'un de ses hommes. « Emmène-le dans les buissons, lui murmura-t-il. Cache-le quelque part, là où il peut rester perché et tranquille, jusqu'à l'aube. Aussi loin que tu pourras. Sois prudent. Il y a des yeux partout. Si tu es intercepté, dis que je t'ai ordonné de faire une patrouille, mais cache le pigeon. »

L'homme disparut dans la nuit, aussi silencieusement qu'un cafard. Satisfait, Jozen contempla le village en contrebas. Des lumières brillaient. Ce petit morveux de Naga a raison, pensa Jozen, chassant un moustique d'un geste de la main. Ce barbare est une peste.

« Bonne nuit, Fujiko-san.

— Bonne nuit, Anjin-san. »

Le panneau se referma derrière elle. Blackthorne enleva son kimono, son pagne et enfila un kimono de nuit, plus léger. Il se glissa sous la moustiquaire, s'allongea et souffla la bougie. L'obscurité totale l'enveloppa. La maison était silencieuse. Les petits volets étaient fermés. Il entendait le bruit du ressac sur la plage. Les nuages obscurcissaient la lune. Le vin et les rires l'avaient rendu euphorique. Il écoutait le ressac et se sentait partir avec lui. Son esprit était brumeux. Un chien aboyait de temps à autre. Il me faudrait un chien, pensa-t-il, se souvenant de son terrier, en Angleterre. Est-il encore vivant ? Il s'appelait Grog mais Tudor, son fils, l'appelait « Og-Og ». Oh, Tudor, mon petit gars, ça fait si longtemps… ! J'aimerais tant vous voir… Peut-être même vous écrire une lettre et vous l'envoyer. Voyons un peu comment je commencerais ?

Mes chers tous : c'est la première lettre que je peux vous envoyer depuis que nous sommes arrivés au Japon. Les choses vont bien, maintenant que je peux vivre selon leurs coutumes. La nourriture est horrible mais cette nuit j'ai mangé du faisan. Je récupérerai bientôt mon bateau et je reviendrai. Par où commencer mon histoire ? Je vis aujourd'hui comme un seigneur féodal dans ce pays étrange. J'ai une maison, un cheval, huit serviteurs, une intendante, mon barbier personnel et mon interprète. Je suis rasé de près tous les jours. Ils ont certainement les meilleures lames du monde entier. Mon revenu est énorme. Suffisant pour nourrir deux cent cinquante familles japonaises pendant toute une année. C'est à peu près l'équivalent de mille guinées d'or par an. Dix fois le salaire que me versait la Compagnie hollandaise… Le panneau s'entrouvrit. Sa main chercha le pistolet sous l'oreiller et se tint prête. Il

perçut un bruissement imperceptible de soie et sentit une bouffée de parfum.

« Anjin-san ? » Juste un murmure, plein de promesses.

*« Hai ? »* Il fouillait l'obscurité, incapable de discerner quoi que ce soit avec précision. Les pas se rapprochèrent. Le bruit de quelqu'un qui s'agenouille, qui vous rejoint sous la moustiquaire. Elle le rejoignit, lui saisit la main, la posa sur sa poitrine puis la porta à ses lèvres.

« Mariko-san ? »

Elle chercha ses lèvres dans l'obscurité et lui imposa silence. Il acquiesça, comprenant le risque immense qu'ils couraient. Il lui tint le poignet et y frotta ses lèvres. Dans la nuit noire, il chercha son visage de son autre main et se mit à le caresser. Elle embrassa ses doigts, l'un après l'autre. Ses cheveux étaient défaits et lui tombaient jusqu'à la taille. Blackthorne la caressait. La soie sur ce corps nu lui procurait une merveilleuse sensation. Elle avait un goût délicieux. Sa langue toucha ses dents, fit le tour de ses oreilles, partit à sa découverte. Elle lui défit son kimono et se débarrassa du sien. Sa respiration se fit plus langoureuse. Elle se rapprocha, se lova près de lui, tira les couvertures.

Elle se mit à l'aimer, de ses mains, de ses lèvres, avec plus de tendresse, de recherche et de science qu'il n'en avait connu jusque-là.

# 33

Blackthorne se réveilla à l'aube, seul. Il crut d'abord qu'il avait rêvé mais le parfum flottait toujours dans la pièce. Elle n'avait pas été le fruit de son imagination.

Un coup discret à la porte.

*« Hai ?*

— *Ohayo,* Anjin-san, *gomen nasai. »* Une servante ouvrit le panneau coulissant, laissa passer Fujiko et entra avec un plateau sur lequel il y avait du thé, un bol de gruau et de petits gâteaux de riz.

*« Ohayo,* Fujiko-san, *domo* », dit-il.

Elle lui apporta le petit déjeuner personnellement, souleva la moustiquaire et attendit pendant qu'il mangeait.

La servante disposa un kimono et un pagne propres, des *tabis* près du *futon* où il était allongé. Il avala son thé, se demandant si Fujiko était au courant de ce qui lui était arrivé la nuit précédente. Son visage ne laissait rien paraître.

*« Ikaga desu ka ?* Comment allez-vous ? demanda Blackthorne.

— *Okagasama degenki desu,* Anjin-san, *anata wa ?* Très bien, merci. Et vous ?

— *Anata wa nemutta ka ?* Avez-vous bien dormi ?

— *Hai*, Anjin-san, *arigato goziemashita.* »

Elle sourit, porta la main à son front en simulant la souffrance puis mima le fait d'avoir trop bu et d'avoir dormi comme une souche.

*« Anata wa ?*

— *Watashi wa yoku nemuru*. J'ai très bien dormi. »

Elle le corrigea : *« Watashi wa yoku nemutta.*

— *Domo. Watashi wa yoku nemutta.*

— *Yoi ! Taihenyoi* ! Bien. Très bien.

Il entendit Mariko appeler : « Fujiko-san ?

— *Hai,* Mariko-san ? » Elle se dirigea vers le panneau qu'elle entrouvrit. Il ne voyait pas Mariko et ne comprenait pas ce qu'elles se disaient. J'espère que personne n'est au courant. J'espère que c'est un secret entre nous. Il serait peut-être préférable d'avoir simplement rêvé. Il s'habilla. Fujiko revint.

« Mariko-san ? *Nan ja ?*

— *Nane mo,* Anjin-san », répondit-elle. Ce n'était pas important.

Elle alla vers le *Takonama,* l'alcôve ornée d'un parchemin et d'un arrangement floral où étaient rangées ses épées.

Elle les lui tendit. Il les ficha dans sa ceinture. Les épées ne lui paraissaient plus ridicules. Il aurait pourtant aimé les porter sans s'en rendre compte. Il sortit et passa sous la véranda. C'était un jour gris et triste. Le ciel était bouché. Un vent chaud, humide soufflait de la mer. Les dalles, dans l'allée du jardin, étaient mouillées. La pluie était tombée durant la nuit. Les dix samouraïs de son escorte l'attendaient dehors, avec Mariko.

Elle était déjà en selle et portait une cape jaune clair sur des pantalons de soie vert pâle, un chapeau à larges bords retenu par des rubans jaunes, une voilette et des gants. Un parapluie était prêt dans sa sacoche de selle. Elle ne laissa à personne la possibilité de soupçonner quoi que ce soit. Tout était comme avant. Son parfum l'envahit et il eut envie de l'embrasser, là, devant tout le monde.

*« Ikimasho ! »* dit-il en sautant en selle.

Il fit signe au samouraï de partir. Son cheval allait à l'amble. Mariko vint se ranger près de lui. Il se détendit dès qu'ils furent seuls.

« Mariko.

— *Hai ?*

— Vous êtes belle et je vous aime, dit-il en latin.

— Je vous remercie mais tout ce vin bu hier au soir me donne l'impression de ne pas l'être ce matin. Quant à "aimer", c'est un mot chrétien.

— Vous êtes belle et chrétienne et le vin ne peut vous faire de mal.

— Merci pour ce mensonge, Anjin-san. Oui, merci.

— Non. C'est moi qui devrais vous remercier.

— Oh ? Pourquoi ?

— Il ne faut jamais demander "pourquoi" ; il n'y a pas de "pourquoi". Je vous remercie très sincèrement.

— Si le vin et la viande vous rendent si tendre et si galant, je vais devoir demander à votre concubine de remuer ciel et terre pour vous en procurer chaque soir.

— Oui. J'aimerais avoir toujours la même chose. Toujours.

— Vous avez l'air bien content ce matin. Pourquoi ?

— À cause de vous. Vous savez bien pourquoi.

— Je ne sais rien, Anjin-san.

— Rien, dit-il en la raillant.

— Rien. »

Il en fut surpris.

« Pourquoi le mot "rien" fait-il disparaître votre sourire ?

— Stupidité ! Stupidité ! J'ai oublié qu'il fallait être prudent. Je voulais seulement en parler puisque nous étions seuls. En vérité, pour en dire plus…

— Votre langage est bien sibyllin. Je ne vous comprends pas. »

Il était stupéfait : « Vous ne voulez pas en parler ? Pas du tout ?

— Parler de quoi, Anjin-san ?

— De ce qui s'est passé cette nuit.

— Je suis passée devant votre porte la nuit dernière pendant que Koi, ma servante, était avec vous.

— Quoi ?

— Nous avons pensé, votre concubine et moi-même, qu'elle pouvait être un bien joli cadeau pour vous. Elle vous a plu, n'est-ce pas ? »

Blackthorne essayait de se remettre. La servante de Mariko avait la même taille qu'elle mais était plus jeune. De toute façon, elle n'était pas aussi belle et aussi blanche de peau. Oui, il faisait nuit noire ; oui, sa tête était embrumée par les vapeurs d'alcool. Non, ce n'était pas la servante.

« C'est impossible, dit-il.

— Qu'est-ce qui est impossible, senhor ?

— Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi. Personne ne peut entendre. Je reconnais une présence, un parfum.

— Vous pensiez que c'était moi ? Oh, non, Anjin-san, ce n'était pas moi. Je serais très honorée mais ça m'est impossible… Aussi fort que puisse être mon désir. Oh, non, Anjin-san, ce n'était pas moi. C'était Koi, ma servante. Je serais très honorée mais j'appartiens à un autre, même s'il est mort.

— Oui, mais ce n'était pas votre servante. » Il ravala sa colère. « N'en parlons plus.

— C'était ma servante, Anjin-san, dit-elle pour le calmer. Nous l'avons aspergée de mon parfum et nous lui avons donné pour instructions de ne pas parler. Seulement de toucher. Nous

n’avons pas un seul instant songé que vous croiriez que c’était moi ! Nous ne voulions pas vous jouer un tour mais vous mettre à l’aise, sachant que les discussions concernant les rencontres sur l’oreiller vous gênent encore. » Elle le regardait de ses grands yeux innocents. « Elle vous a fait plaisir, Anjin-san ? Vous lui avez fait plaisir ?

— Ironiser sur des problèmes importants est parfois exempt d’humour.

— Les problèmes importants doivent toujours être traités avec importance. Mais une servante, la nuit, avec un homme est un problème de peu d’importance.

— Je ne considère pas ça sans importance.

— Je vous remercie. Je le pense aussi. Mais une servante avec un homme, la nuit, est quelque chose de privé, sans importance. C’est un cadeau qu’elle lui fait. C’est parfois un cadeau qu’il lui fait. Rien de plus.

— Jamais ?

— Parfois. Mais ce problème intime de rencontre sur l’oreiller n’a pas l’importance que vous voulez bien lui accorder.

— Jamais ?

— Seulement quand un homme et une femme ont des rapports physiques illégaux. Dans *ce* pays. »

Il remit son cheval au pas. Il comprit soudain la raison de son refus.

« Veuillez m’excuser, dit-il. Oui, vous avez raison. J’ai tout à fait tort. Je n’aurais jamais dû en parler. Je vous prie de m’excuser.

— Pourquoi vous excuser ? De quoi ? Dites-moi, Anjin-san, cette fille portait-elle un crucifix ?

— Non.

— Je le porte toujours.

— Un crucifix peut s'enlever. Ça ne prouve rien. Vous auriez pu le lui prêter comme votre parfum.

— Une dernière chose : avez-vous vraiment vu cette fille ? L'avez-vous au moins *vue ?*

— Bien sûr. Je vous en prie, n'en parlons plus…

— La nuit était tout à fait noire. La lune était cachée. La vérité, Anjin-san ! Repensez-y ! Avez-vous vraiment vu cette fille ? »

Bien sûr que je l'ai vue, pensa-t-il, indigné.

Bon Dieu, penses-y ! Tu ne l'as pas *vue.* Ton esprit était embrumé. Ce pouvait être la servante mais c'était Mariko parce que tu voulais que ce soit elle, parce que tu ne voyais qu'elle dans ta tête, parce que tu croyais qu'elle te désirait autant que toi tu la désirais. Tu es un imbécile, un sinistre imbécile !

« En vérité, non. En vérité, je devrais vous présenter mes excuses. Comment faire pour obtenir votre pardon ?

— Il n'est pas besoin de vous excuser, Anjin-san, répondit-elle calmement. Je vous l'ai déjà répété des centaines de fois. Un homme ne s'excuse jamais, même quand il a tort. Vous n'avez pas tort. » Elle le fixa d'un air moqueur. « Ma servante n'a pas besoin d'excuses.

— Merci, dit-il en riant. Je me sens grâce à vous un peu moins stupide.

— Les années s'envolent quand vous riez. L'Anjin-san si sérieux redevient alors un petit garçon.

— J'ai trop longtemps navigué. Les marins sont toujours sérieux. Ils ont appris à scruter la mer. Ils fouillent constamment l'horizon dans l'attente du désastre.

— J'ai peur de la mer, dit-elle.

— Moi aussi. Un vieux pêcheur m'a dit une fois : l'homme qui n'a pas peur de la mer se noiera, car il sortira le jour où il n'aurait pas dû. Nous, nous vivons dans la peur de la mer. Nous ne nous noyons que de temps à autre. » Il la regarda. « Mariko-san…

— Oui ?

— Vous m'aviez convaincu il y a quelques minutes de… disons que j'étais convaincu. Je ne le suis plus. Où est la vérité ? Je dois savoir.

— Les oreilles sont faites pour entendre. C'était la servante, bien sûr.

— Cette servante… puis-je la faire venir chaque fois que j'en aurai envie ?

— Bien sûr. Un homme ne le ferait pas.

— Parce que je peux être déçu, la prochaine fois ?

— Probablement.

— Il est difficile de posséder puis de perdre une servante, difficile de ne rien dire…

— La rencontre sur l'oreiller est un plaisir. Plaisir du corps. Rien à dire.

— Mais comment puis-je dire à une servante qu'elle est belle ? Que je l'aime ? Qu'elle me remplit d'extase ?

— Il n'est pas convenable d'"aimer" une servante de cette manière. Pas ici, Anjin-san. Cette passion n'est même pas digne d'une épouse ou d'une concubine. Seule une personne comme Kiku-san, cette courtisane si belle, mérite cet "amour".

— Où puis-je trouver cette femme ?

— Au village. Ce serait un honneur pour moi que d'être votre intermédiaire.

— Ma parole, vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr. Un homme a besoin de passions de toutes sortes. Cette dame est digne d'une romance… si vous pouvez vous l'offrir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elle est très chère.

— L'amour ne s'achète pas. Ce genre-là ne vaut rien. L'"amour" n'a pas de prix. » Elle sourit. « Une rencontre sur l'oreiller a toujours un prix. Ce n'est pas nécessairement de l'argent, Anjin-san. Mais un homme paie, toujours, pour une rencontre sur l'oreiller. D'une manière ou d'une autre. Le véritable amour, celui que nous appelons devoir, est l'échange de deux âmes et n'a pas besoin de ce genre d'expression… pas d'expression physique en dehors de la mort.

— Vous avez tort. J'aimerais pouvoir vous montrer le monde tel qu'il est.

— Je connais le monde tel qu'il est et tel qu'il sera toujours. Vous désirez encore cette méprisable servante ?

— Oui. Vous savez que je veux… »

Mariko rit gaiement. « Nous vous l'enverrons au coucher du soleil. Nous vous l'amènerons, Fujiko et moi. Depuis que vous êtes arrivé à Anjiro, vous avez bien changé.

— Pas tant que ça. Mais la nuit dernière, j'ai fait un rêve. Ce rêve était la perfection même.

— Dieu est la perfection même. Un coucher de soleil, un clair de lune ou le premier crocus de l'année peuvent aussi être parfois la perfection même.

— Je ne vous comprends pas du tout. »

Elle remonta sa voilette et le regarda droit dans les yeux. « Un autre homme m'a déjà dit ça une fois : "Je ne vous comprends pas du tout. " Et mon mari a répondu : "Excusez-moi, Sire, mais

aucun homme ne peut la comprendre. Son père ne la comprend pas. Les dieux non plus. Pas plus que son Dieu barbare, que sa mère ! ”

— C’était Toranaga ? Sire Toranaga ?

— Oh, non, Anjin-san. C’était le Taikô. Sire Toranaga me comprend. Il comprend tout.

— Même moi ?

— Vous surtout.

— Vous en êtes certaine ?

— Oui. Tout à fait.

— Gagnera-t-il la guerre ?

— Oui.

— Suis-je son vassal privilégié ?

— Oui.

— Va-t-il accepter mon offre concernant la marine ?

— Oui.

— Quand vais-je récupérer mon bateau ?

— Jamais.

— Pourquoi ? »

Sa gravité disparut. « Parce que vous aurez votre “servante” à Anjiro et que vous ferez tellement de rencontres sur l’oreiller que vous n’aurez plus la force de partir, même à genoux, quand elle vous suppliera de monter à bord, quand sire Toranaga vous demandera de partir.

— Ça recommence ! Un moment sérieuse, moqueuse l’instant d’après !

— Je voulais simplement vous répondre, Anjin-san, pour remettre certaines choses à leur place. Mais avant de nous quitter, vous devriez aller voir dame Kiku. Elle vaut bien une

grande passion. Elle est si belle et si douée. Il faudrait vous surpasser pour elle !

— Je suis tenté de relever ce défi.

— Je ne mets personne au défi. Mais si vous êtes prêt à être samouraï et non pas étranger, si vous êtes prêt à prendre les rencontres sur l'oreiller pour ce qu'elles sont, je serais très honorée de vous servir d'intermédiaire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Demandez à votre concubine de m'en faire part dès que vous vous sentirez en forme et de bonne humeur.

— Pourquoi Fujiko-san ?

— Parce qu'il est du devoir de votre concubine de veiller à ce que vous soyez satisfait. Notre coutume veut que nous rendions la vie simple à nos maîtres. Nous admirons la simplicité. Les *hommes* et les *femmes* peuvent ainsi prendre les rencontres sur l'oreiller pour ce qu'elles sont. C'est effectivement une part importante de notre vie, mais il existe d'autres choses plus importantes entre un homme et une femme. L'humilité par exemple. Le respect. Le devoir. Même cet "amour" que vous ressentez. Fujiko vous "aime".

— Non, elle ne m'aime pas !

— Elle donnerait sa vie pour vous. Qu'y a-t-il d'autre à donner ? »

Il détourna son regard et scruta la mer. Les vagues ourlaient le rivage et le vent fraîchissait. Il se retourna vers elle. « Il n'y a donc rien à dire ? Sur nous deux ?

— Rien. C'est plus sage.

— Et si je n'acceptais pas ?

Vous devez. Vous êtes ici. C'est votre toit. »

Les cinq cents « attaquants » descendirent au galop le flanc de la colline en rangs désordonnés vers le fond de la vallée, où les deux mille « défenseurs » avaient pris position. Chaque cavalier portait un mousquet sur le dos, une cartouchière, des pierres à feu et une corne à poudre. Comme la plupart des samouraïs, ils étaient vêtus de kimonos et de haillons dépareillés, mais leurs armes étaient de première qualité. Seuls Toranaga et Ishido insistaient pour que leurs troupes soient en uniforme. Tous les autres *daimyôs* considéraient cette extravagance comme un gaspillage d'argent, une innovation inutile. Blackthorne était de cet avis-là. Les armées européennes ne portaient jamais d'uniformes. Quel était le roi qui aurait pu se le permettre ?

Blackthorne était sur une hauteur avec Yabu, ses aides de camp, Jozen, ses hommes et Mariko. C'était la première vraie grande répétition d'une attaque. Il attendit, mal à l'aise. Yabu était inhabituellement tendu. Omi et Naga irritables au point d'en arriver à se battre. Surtout Naga.

« Qu'est-ce qu'ils ont tous ? avait demandé Blackthorne à Mariko.

— Ils veulent que tout se déroule parfaitement devant leur seigneur et son invité.

— C'est un *daimyô,* lui aussi ?

— Non, mais c'est un personnage important. L'un des généraux de Sire Ishido. Ce serait bien si tout se déroulait parfaitement.

— J'aurais aimé qu'on me tienne au courant et qu'on me prévienne de cette répétition.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ? Vous avez fait tout votre possible. »

Les « attaquants » prirent de la vitesse. Les « défenseurs » attendaient, debout sous les étendards de leurs capitaines. Ils insultaient l'« ennemi » comme ils l'auraient fait en temps normal, alignés en formations éparses sur trois ou quatre rangs. Les « attaquants » descendirent de selle, hors de portée des flèches. Des deux côtés, les guerriers les plus courageux s'avançaient hardiment pour jeter leur gantelet et proclamer l'ancienneté de leur famille et leur supériorité, ajoutant les insultes les plus évidentes et les plus grossières. On en vint çà et là à des accrochages individuels qui augmentèrent peu à peu. Puis un commandant ordonna l'attaque générale. Chaque homme était maintenant livré à lui-même. La mort était le lot des vaincus. Rapide pour les courageux, honteuse pour les lâches. Tel était le schéma historique des escarmouches et batailles de ce pays. Les soldats y étaient les mêmes qu'ailleurs mais plus féroces et prêts à mourir pour leurs maîtres.

« Où est le commandant de l'attaque ? Où est Omi-san ? demanda Jozen.

— Parmi les hommes. Soyez patient, répondit Yabu.

— Mais où est son étendard ? Pourquoi ne porte-t-il pas une armure et des plumes ? Où est l'étendard du commandant ? Ça ressemble à une bande de voleurs !

— Un peu de patience ! Tous les officiers ont reçu ordre de rester anonymes. Je vous l'ai déjà dit. N'oubliez pas que c'est un simulacre. Nous faisons comme si la bataille faisait rage, comme si c'était un épisode d'une grande bataille avec des réserves et… »

Jozen s'écria : Où sont les épées ? Aucun ne porte d'épées ! Des samouraïs sans épée ! Ils vont se faire massacrer !

— Un peu de patience ! »

Les premiers « défenseurs » sortirent des rangs pour montrer leur bravoure. Tout à coup, les « attaquants » passèrent à la charge : cinq phalanges bien disciplinées de quatre rangs de vingt-cinq hommes chacune. Deux marchaient en tête. Deux restaient en réserve, à quarante pas derrière. Ils chargèrent l'ennemi tous ensemble. À un signal donné, ils s'arrêtèrent sur un seul rang et tirèrent une salve à vous déchirer les tympans. Hurlements des samouraïs à l'agonie. Jozen et ses hommes se baissèrent instinctivement puis virent avec stupéfaction le premier rang s'agenouiller, recharger, tandis que le second tirait par-dessus leurs têtes. À chaque salve, les « défenseurs » tombaient en grand nombre et la vallée n'était plus que hurlements, cris et confusion.

« Vous tuez vos propres hommes ! cria Jozen au milieu du vacarme.

— Ce sont des balles à blanc. Ils jouent tous la comédie mais imaginez seulement que c'est une vraie bataille avec de vraies balles ! Observez ! »

Les « défenseurs » commençaient à se remettre du premier choc. Ils se regroupèrent et lancèrent une attaque frontale. Le premier rang des « attaquants » avait déjà rechargé et, au signal, tira une nouvelle salve en position agenouillée. Le second rang, debout, tira à son tour, s'agenouilla, laissant la place aux troisième et quatrième rangs. Bien que les mousquetaires fussent lents, il était facile d'imaginer les dégâts que pouvaient causer des hommes entraînés. La contre-attaque échoua et les « défenseurs » battirent en retraite dans une confusion simulée. Ils remontèrent le flanc de la colline et s'arrêtèrent juste au-dessous des observateurs. De nombreux morts jonchaient le terrain. Jozen et ses hommes étaient stupéfaits. « Les mousquets perceraient n'importe quelle ligne !

— Attendez ! La bataille n’est pas finie ! »

Les « défenseurs » se regroupèrent et, après les avoir exhortés à la victoire, les chefs ordonnèrent l’attaque finale. Les samouraïs dévalèrent la pente en proférant leurs terribles cris de guerre.

« Ils vont tous être écrasés », dit Jozen, piqué au jeu de cette bataille pour rire.

Il avait raison. Les phalanges se scindèrent en deux et prirent la fuite devant les cris de guerre des samouraïs armés de lances et d’épées.

Les mousquetaires s’éparpillaient comme les Mangeurs d’ail, cent pas, deux cents, trois cents. Soudainement, sur un ordre, les phalanges se regroupèrent en adoptant une formation en V et les salves assourdissantes reprirent. L’attaque hésita puis s’arrêta et les mousquets s’arrêtèrent à leur tour. Tous, sur la hauteur, savaient que, dans de vraies conditions, les deux mille hommes auraient été massacrés. Dans le silence, « attaquants » et « défenseurs » se relevèrent. Les « morts » se remirent à marcher et ramassèrent leurs armes. Des rires et des grognements s’élevaient du champ de bataille. Plusieurs hommes boitaient. D’autres étaient sérieusement blessés.

« Je vous félicite, Yabu-sama, dit Jozen, sincère. Je comprends maintenant ce que vous vouliez dire.

— Le feu n’était pas suffisamment nourri, dit Yabu, intérieurement aux anges. Il faudra des mois pour qu’ils soient au point. »

Jozen secoua la tête. « Je n’aimerais pas les attaquer, même aujourd’hui. En tout cas, pas s’ils avaient de vraies balles. Aucune armée ne pourrait soutenir cette puissance. Aucune ! C’était terrible ! J’ai cru pendant un moment que c’était une vraie bataille.

— Ils avaient ordre de faire en sorte qu'elle paraisse vraie. Vous pouvez passer mes mousquetaires en revue, si vous le désirez.

— Merci. Ce serait un très grand honneur. »

Les « défenseurs » s'en allaient vers leurs cantonnements installés sur le versant éloigné de la colline. Les cinq cents mousquetaires attendaient dans la vallée, près du chemin qui menait au village. Ils se regroupèrent par compagnies, Omi et Naga, à leur tête. Tous deux portaient à nouveau leurs épées.

« Yabu-sama ?

— Oui, Anjin-san ?

— C'était bien, non ?

— Oui, très bien.

— Merci, Yabu-sama. Je suis content. »

Jozen prit Yabu à part. « Tout ça vient de l'imagination du barbare ?

— Non, dit Yabu. Mais c'est la façon dont se bat le barbare. Il entraîne les hommes et leur apprend à charger et à tirer.

— Pourquoi ne pas faire comme l'a conseillé Naga-san ? Vous avez les connaissances du barbare, à présent. Pourquoi risquer la contamination ? C'est une peste. Il est très dangereux, Yabu-sama. Naga-san avait raison. C'est vrai… Les paysans *pourraient* se battre de cette manière. Très facilement. Débarrassez-vous tout de suite du barbare.

— Si le sire Ishido veut sa tête, il n'a qu'à la demander.

— Je la demande. Maintenant. En son nom.

— J'y réfléchirai, Jozen-san.

— Et j'exige que tous les mousquets soient immédiatement retirés des mains de ces soldats. »

Yabu fronça les sourcils puis tourna son attention vers les compagnies qui s'approchaient du sommet de la colline. Leurs rangs serrés et disciplinés avaient quelque chose de comique. Elles s'arrêtèrent à cinquante pas. Seuls Omi et Naga s'avancèrent et saluèrent.

« C'était bien, pour un premier exercice, dit Yabu.

— Merci, Sire », répondit Omi. Il boitait légèrement. Son visage était sale.

Jozen dit : « Vos troupes devraient porter des épées dans les vraies batailles, Yabu-sama, *neh ?* Un samouraï doit porter des épées, au cas où il serait à court de munitions, *neh ?*

— Les épées le gêneraient lors de la charge ou de la retraite. Il les portera, bien sûr, au début, pour conserver l'effet de surprise, mais s'en débarrassera avant la première charge.

— Un samouraï aura toujours besoin d'épées, dans une vraie bataille. Je suis heureux de savoir que vous n'aurez jamais recours à ce genre d'attaque ou à… » Jozen allait ajouter : « à cette méthode traîtresse et dégoûtante », mais il préféra dire : « sinon nous n'avons plus qu'à tous nous débarrasser de nos épées.

— C'est peut-être ce qui va se passer, Jozen-san, quand nous entrerons en guerre.

— Vous abandonneriez votre lame Murasama ou celle que vous a offerte Toranaga ?

— Pour gagner une bataille, certainement. Sinon je ne le ferais pas.

— Vous devrez alors courir très vite pour sauver votre peau si vos mousquets se grippent ou si votre poudre est humide. »

Jozen rit mais Yabu ne broncha pas.

« Omi-san ! Montrez-lui ! » ordonna-t-il. Omi donna immédiatement un ordre et ses hommes exhibèrent une minuscule épée-baïonnette qui pendait dans leurs dos et que l'on remarquait à peine. Ils l'ajustèrent au canon de leurs mousquets. *« Chargez ! »*

Les samouraïs s'exécutèrent au cri de « *Kasigi ! ».*

La forêt de lames d'acier s'arrêta à quelques centimètres d'eux. Jozen et ses hommes riaient nerveusement devant cette férocité soudaine.

« Bien, très bien », dit Jozen. Il tendit la main et toucha les baïonnettes pointues et effilées.

« Vous avez peut-être raison, Yabu-sama. Espérons que ça ne servira jamais.

— Omi-san ! cria Yabu. Reforme les rangs ! Jozen-san va les passer en revue. Vous retournerez tous ensuite au camp. Mariko-san, Anjin-san, suivez-moi ! » Il se fraya un passage.

Naga et ses deux cent cinquante samouraïs restèrent là où ils étaient, baïonnette au canon, menaçants. Jozen se rebiffa. « Que se passe-t-il ?

— Je trouve vos insultes intolérables, lui dit Naga d'une voix venimeuse.

— C'est incroyable ! Je ne vous ai pas insulté ! Je n'ai insulté personne. Ce sont vos baïonnettes qui sont une insulte à mon rang ! Yabu-sama ! »

Yabu se retourna. Il était derrière les samouraïs de Toranaga. « Naga-san ! cria-t-il. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Je ne peux pardonner les insultes que cet homme a proférées à l'égard de mon père et de moi-même.

— Il est protégé. Vous ne pouvez pas le toucher. Il voyage sous protection du sceau des régents !

— Excusez-moi. Yabu-sama, mais c’est une affaire entre Jozen-san et moi-même.

— Non. Vous êtes sous mes ordres. Je vous ordonne de dire à vos hommes de retourner à leur campement. »

Pas un homme ne broncha. La pluie se mit à tomber.

« Excusez-moi, Yabu-san, mais c’est une affaire entre lui et moi. Je vous décharge de toute responsabilité, quoi qu’il arrive. »

Derrière Naga, l’un des hommes de Jozen dégaina son épée. Une rafale de mousquet lui arracha la tête. Les vingt hommes qui venaient de tirer s’agenouillèrent pour recharger. Le second rang se prépara.

« Qui a ordonné d’utiliser de vraies munitions ?

— Moi, moi, Yoshi Naga-Noh-Toranaga !

— Naga-san ! Je vous ordonne de laisser partir Nebara Jozen et ses hommes. Vous êtes consigné jusqu’à ce que Sire Toranaga soit informé de votre insubordination.

— Vous en informerez, bien sûr, sire Toranaga. Mais j’ai le regret de vous dire, Sire Yabu, que cet homme mourra d’abord. Tous doivent mourir, aujourd’hui. »

Jozen hurla de terreur. « Je suis protégé par les régents ! Vous ne gagnerez rien en me tuant !

— Je retrouverai au moins mon honneur, *neh ?* dit Naga. Je vous ferai payer vos sarcasmes et vos insultes. Vous deviez mourir de toute façon. *Neh ?* Je ne pouvais pas être plus clair, la nuit dernière. Vous avez maintenant vu une attaque. Je ne peux pas prendre le risque qu’Ishido soit au courant. » Sa main montra d’un geste le champ de bataille. « De cette horreur !

— Il le sait déjà ! laissa échapper Jozen. Il le sait déjà ! J’ai envoyé un message par pigeon, à l’aube ! Vous ne gagnerez rien

en me tuant, Naga-san ! »

Naga fit signe à l'un de ses hommes qui s'avança et jeta le pigeon étranglé aux pieds de Jozen. Puis une tête coupée. C'était celle de Mazumoto, le samouraï envoyé la veille par Jozen avec le parchemin. Les yeux étaient encore ouverts, les lèvres retroussées en une grimace haineuse. La tête roula, passa au milieu des soldats et s'arrêta contre une pierre. Jozen poussa en gémissement. Naga et ses hommes se mirent à rire. Même Yabu sourit. Un autre samouraï de Jozen se jeta sur Naga. Vingt mousquets le réduisirent au silence ; l'homme qui était près de lui et qui n'avait pas bougé tomba lui aussi, mortellement atteint.

Les rires cessèrent.

Omi dit : « Dois-je donner ordre à mes hommes d'attaquer, Sire ? »

Il avait été si facile de manipuler Naga. Yabu essuya la pluie qui lui coulait sur la figure. « Ça ne mènerait à rien. Jozen-san et ses hommes sont de toute façon morts, quoi qu'ils fassent. C'est leur *karma.* Comme Naga-san a le sien. Naga-san ! cria-t-il. Pour la dernière fois, je vous ordonne de les laisser partir !

— Excusez-moi mais je dois vous désobéir.

— Très bien. Faites-moi un rapport quand ce sera fini.

— Il faut un témoin officiel, Yabu-san. Pour Sire Toranaga et Sire Ishido.

— Omi-san, tu restes ; tu signeras le certificat de décès et tu diffuseras la nouvelle. Naga-san et moi-même le contresignerons. »

Naga montra Blackthorne du doigt. « Laissez-le assister, lui aussi. En tant que témoin. Il est responsable de leurs morts. Il doit en être le témoin.

— Anjin-san, allez-y ! Rejoignez Naga-san, compris ?

— Oui, Yabu-san. J’ai compris, mais pourquoi ?

— Pour être témoin.

— Je ne comprends pas.

— Mariko-san, expliquez-lui ce qu’est un “témoin”. Yabu se retourna et s’en alla en dissimulant sa satisfaction.

Jozen hurla : « Yabu-sama ! Je vous en prie ! Yabuuuuu-samaaaaaa ! »

Blackthorne assista à l’exécution. Il retourna ensuite chez lui. Le saké ne lui enleva pas le mauvais goût qu’il avait dans la bouche. L’encens ne chassa pas la puanteur de ses narines.

Yabu le fit chercher un peu plus tard. L’attaque fut disséquée, point par point. Omi et Naga étaient avec Mariko. Naga était froid, comme d’habitude. Il écoutait et commentait rarement. Personne ne semblait affecté par l’événement du jour. Ils travaillèrent bien après le coucher du soleil. Yabu ordonna que le rythme des entraînements soit accéléré. Cinq cents hommes supplémentaires devaient être immédiatement formés. Un autre groupe une semaine plus tard.

Blackthorne rentra seul chez lui. Il mangea seul, troublé par son horrible découverte. *Ils n’ont aucun sens du péché. Ils n’ont pas de conscience, même Mariko.* Il ne put dormir cette nuit-là. Il quitta la maison ; le vent le harcelait ; des rafales faisaient moutonner les vagues. Des chiens aboyaient à la lune et s’agitaient. Les toits en paille de riz bougeaient comme des choses vivantes. Des volets claquaient. Des hommes et femmes luttaient pour les fermer. La marée montait rapidement. Tous les bateaux de pêche avaient été mis à l’abri plus haut que d’habitude, sur la plage. Il longea le rivage puis revint chez lui en luttant contre le vent. Il n’avait rencontré personne. La pluie tombait à verse. Il arriva complètement trempé. Fujiko l’attendait sous la véranda. Le vent la bousculait et faisait

vaciller la flamme du fanal. Tout le monde était debout. Des serviteurs transportaient les affaires de valeur dans la petite maison de pierre, au fond du jardin.

La tempête ne menaçait pas encore. Un pan du toit de tuiles se détacha sous une bourrasque ce vent et le toit de la maison trembla. Les tuiles tombèrent en faisant grand bruit. Certains serviteurs se précipitèrent pour remplir les seaux, d'autres pour essayer de réparer le toit. Le vieux jardinier, Ueki-ya, aidé par les enfants, attachait les buissons fragiles et les arbustes à des tuteurs en bambou.

Une autre rafale ébranla la maison.

« Tout va s'écrouler, Mariko-san. » Elle ne dit rien. Le vent la harcelait. Il regarda le village. Des débris voletaient partout. Blackthorne se retourna affolé en voyant s'envoler un panneau de sa chambre. Le mur disparut. Celui d'en face également. Les quatre murs partirent en morceaux. Il voyait à travers la maison, mais la charpente tint bon et le toit de tuiles ne bougea pas. Les couvertures, les lanternes et les nattes s'envolèrent. Les serviteurs partirent à leur poursuite.

Personne n'était gravement blessé. À l'aube, le vent tomba et les habitants se mirent à reconstruire leurs maisons. À midi, les murs étaient à nouveau debout et la moitié du village avait retrouvé son allure normale. Omi s'approcha de sa démarche sautillante, les yeux fixés sur Blackthorne. « Bonjour, Anjin-san, dit-il.

— Bonjour, Omi-san. Votre maison est-elle intacte ?

— Oui, merci. Vous allez bien ? Pas d'ennuis ?

— Très bien, aujourd'hui. Et vous ? »

Omi parla à perdre haleine.

« Désolé mais je ne comprends pas, dit Blackthorne.

— La journée d'hier vous a-t-elle plu ? L'attaque ? La fausse bataille ?

— Ah, je comprends. Oui, elle m'a beaucoup plu.

— Et le spectacle ?

— Pardon ?

— Le spectacle ! *Le ronin* Nebara Jozen et ses hommes ! » Omi imita la charge à la baïonnette dans un éclat de rire.

« Vous avez assisté à leur mort. Mort ! Vous comprenez ?

— Ah, oui. En vérité, Omi-san, pas aimer les tueries.

— *Karma,* Anjin-san.

— *Karma.* Exercice, aujourd'hui ?

— Oui. Mais Yabu-sama veut parler. Plus tard. Compris, Anjin-san ? Parler seulement. Plus tard, répéta Omi patiemment.

— Parler seulement. Compris.

— Vous commencez à bien parler notre langue. Oui, très bien.

— Merci. Difficile. Peu de temps.

— Oui, mais vous êtes un homme docile et vous vous appliquez. C'est ce qui importe. On vous donnera du temps, Anjin-san, ne vous inquiétez pas. Je vous aiderai. » Omi voyait bien que la presque totalité de ses paroles n'était pas comprise mais il s'en fichait, du moment que l'Anjin-san en comprenait le contexte.

« Je veux être votre ami », dit-il. Il répéta sa phrase très clairement.

« Vous comprenez ?

— Ami ? Je comprends "ami". »

Omi se montra du doigt, puis pointa son index sur lui. « Je veux être votre ami.

— Merci. Très honoré. »

Omi sourit encore, s'inclina d'égal à égal et s'en alla.

Ami avec lui ? marmonna Blackthorne. Aurait-il oublié ? Pas moi. Il s'assit sous la véranda et regarda Ueki-ya réparer les dommages et enlever les feuilles éparses.

Aux premières lueurs de l'aube, il avait été épouvanté de voir l'importance des dégâts.

« Cette tempête aurait à peine ébranlé une maison anglaise, avait-il dit à Mariko. C'était une tempête, c'est vrai, mais elle n'était pas très grosse. Pourquoi ne construisez-vous pas de maisons de brique et de pierre ?

— À cause des tremblements de terre, Anjin-san. Pour éviter que les habitants ne soient tués ou blessés par des chutes de pierres. Vous allez voir comme tout revient vite en place.

— Oui, mais vous avez les inconvénients des incendies. Qu'arrive-t-il quand la saison des grands vents commence ? Les *tai-funs ?*

— Ça devient alors très difficile. » Elle lui avait expliqué les *tai-funs* et leurs saisons – de juin à septembre, normalement.

« Pourquoi est-ce que les gens rient devant la catastrophe ?

— Nous trouvons honteux et impoli de montrer des sentiments forts comme la peur. Nous les cachons donc derrière le rire ou le sourire. Bien sûr, nous avons tous peur, même si nous ne le montrons jamais. »

Certains d'entre vous le montrent, pensa Blackthorne, Nebara Jozen entre autres, qui était mort horriblement, pleurant de peur, demandant grâce d'une mort lente et cruelle. Blessé à coups de baïonnette au milieu des éclats de rire, il avait dû courir puis avait été empalé. Son sang jaillissait de toutes parts. Naga avait ensuite tourné son attention sur les autres samouraïs. Trois d'entre eux s'étaient immédiatement agenouillés, avaient dénudé leur ventre pour se faire formellement seppuku. Trois de leurs camarades, derrière eux,

officiaient comme seconds. De leurs longues épées brandies, ils avaient cinglé l'air et les avaient décapités d'un seul coup. Deux des trois derniers samouraïs s'étaient ensuite agenouillés, le troisième leur servant de second. Le premier des deux avait été décapité au moment où il ramassait son couteau. L'autre avait dit : « Non. Moi, Hirasaki Kenko, je sais mourir. Je sais comment un samouraï doit mourir. » Jeune homme élancé, parfumé, presque beau, à la peau laiteuse, aux cheveux propres et bien huilés, Kenko avait ramassé son couteau respectueusement. « Je proteste pour la mort de Nebara Jozen, pour celles de ses hommes », avait-il dit fermement, en saluant Naga. Il avait regardé le ciel une dernière fois et avait souri à son second : « *Sayonara*, Tadeo. » Puis il avait enfoncé profondément la lame dans la partie gauche de son ventre. Il avait ensuite déchiré ses entrailles sur toute la largeur, avait sorti son couteau, l'avait replongé aussitôt au-dessus de l'aine et avait remué la lame en silence. Ses entrailles lacérées s'étaient déversées sur ses genoux. Au moment où sa tête hideusement déformée par la souffrance tombait en avant, son second la lui avait tranchée d'un seul coup d'épée magistral. Naga avait ramassé la tête du samouraï, lui avait fermé les yeux. Il avait ordonné à ses hommes de veiller à ce que la tête soit lavée, enveloppée et envoyée avec tous les honneurs à Ishido, accompagnée d'un compte rendu détaillé sur l'héroïsme de Hirasaki Kenko. Le dernier samouraï s'était agenouillé. Il n'y avait plus personne pour lui servir de second. Lui aussi était jeune. Ses doigts tremblaient. Il avait par deux fois fait son devoir envers ses camarades. Il leur avait proprement et honorablement tranché la tête, leur évitant ainsi la douleur et la honte de la peur. Il avait assisté son très cher ami qui venait de mourir comme un samouraï devait mourir, en s'immolant lui-même, enfermé dans un silence orgueilleux. Il avait encore une fois fait son devoir

proprement. Et il n’avait jamais tué de sa vie. Ses yeux s’étaient concentrés sur le couteau. Il avait dénudé son ventre et prié pour avoir le même courage que son amant. Les larmes aux yeux, il avait figé ses traits et transformé son visage en un masque glacé et souriant. Il avait défait sa ceinture, enveloppé partiellement la lame de son couteau pour s’assure : une meilleure prise, mais parce qu’il avait bien fait son devoir, Naga avait fait signe à l’un de ses lieutenants. Le samouraï s’était avancé et présenté en s’inclinant : « Osaragi Nampa, capitaine de la neuvième légion de sire Toranaga. Je serais très honoré d’être votre second.

— Ikomo Tadeo, lieutenant vassal de Sire Ishido, avait répondu le jeune homme. Merci. Je suis très honoré de vous avoir comme second. » Sa mort avait été rapide, indolore et honorable. On avait ramassé les têtes. Jozen était revenu un peu plus tard à la vie et s’était remis à hurler de douleur. Ils l’avaient abandonné aux chiens, venus du village.

# 34

À l'heure du cheval, onze heures du matin, dix jours après la mort de Jozen et de ses samouraïs, trois galères bourrées d'hommes de troupe arrivèrent à Anjiro. Toranaga descendit à terre, Buntaro à ses côtés.

« J'aimerais tout d'abord voir un exercice d'attaque, Yabu-san, avec les cinq cents mousquetaires déjà entraînés, dit-il. Tout de suite !

— Ne pourrait-il pas avoir lieu demain ? Ça me laisserait le temps de me préparer », dit Yabu, affable. Il était intérieurement furieux de la soudaineté de cette arrivée et hors de lui, car ses espions ne l'avaient pas prévenu. Il avait juste eu le temps de se précipiter au port avec une garde d'honneur. « Vous devez être fatigué…

— Je ne suis pas fatigué, merci. Je n'ai pas besoin de "défenseurs", de hurlements ou de "fausses morts". Vous oubliez, mon vieil ami, que j'ai joué suffisamment de pièces du théâtre nô pour savoir me servir de mon imagination. Je ne suis pas un paysan-*ronin !* Ordonnez, je vous prie, cette démonstration. Tout de suite ! » Ils étaient sur la plage, près du quai. Toranaga était entouré par ses samouraïs d'élite. C'était une journée chaude. Le ciel était sans nuages. Quelques moutons ourlaient la surface de la mer. L'horizon était enveloppé de brumes de chaleur.

« Igurashi, veillez à ce que le nécessaire soit fait ! » Yabu contint sa rage. Depuis le premier message qu'il avait envoyé relatant l'arrivée de Jozen, onze jours auparavant, peu de choses avaient filtré. Ses espions, à Yedo, n'avaient rien pu lui

communiquer en dehors des réponses acerbes et vagues de Toranaga à ses appels de plus en plus urgents. « Votre message a été bien reçu ; il est à l'étude. » « Choqué par les nouvelles concernant mon fils ; attendez instructions. » « Les responsables de la mort de Jozen seront punis ; ils doivent rester à leurs postes jusqu'à ce que j'en parle à sire Ishido. » Et hier, la bombe : « J'ai reçu aujourd'hui une invitation du nouveau Conseil des régents pour *l'ikebana* d'Osaka. Quand comptez-vous partir ? Tenez-moi au courant.

— Ça ne veut pas dire que Toranaga y va ? » Avait demandé Yabu, éberlué.

— Il vous oblige à prendre parti, avait dit Igurashi. Quoi que vous disiez, vous tombez dans son piège.

— Je suis d'accord, avait dit Omi.

— Pourquoi n'avons-nous pas de nouvelles de Yedo ? Qu'est-il arrivé à nos espions ?

— C'est comme si Toranaga avait recouvert tout le Kwanto d'une couverture, lui avait dit Omi. Peut-être sait-il qui sont vos espions !

— C'est le dixième jour, aujourd'hui, Sire, avait rappelé Igurashi à Yabu. Tout est prêt pour votre départ pour Osaka. Voulez-vous partir, oui ou non ? »

Là, sur la plage, Yabu bénit son *kami* gardien qui l'avait persuadé d'accepter le conseil d'Omi et d'attendre jusqu'au dernier jour. Il lui restait encore trois jours.

« En ce qui concerne votre dernier message, Toranaga-sama, celui qui m'est parvenu hier, dit-il. Vous n'allez pas vous rendre à Osaka ?

— Vous y allez ?

— Vous êtes le chef. J'attends, bien sûr, votre décision.

— Ma décision est simple, Yabu-sama. La vôtre est difficile.

Si vous y allez, les régents vous tueront pour avoir assassiné Jozen et ses hommes. Ishido est très en colère, et ce à juste titre, *neh ?*

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait, Sire. Le meurtre de Jozen, si mérité soit-il, a eu lieu contre mes ordres.

— Il a mieux valu que Naga-san s'en charge lui-même, *neh ?* Sinon vous auriez certainement dû vous en occuper. Je m'occuperai de Naga-san plus tard. Venez avec moi. Nous parlerons tout en marchant jusqu'au terrain d'exercice. Pas besoin de perdre du temps. » Toranaga partit à vive allure. Ses gardes le suivaient de près.

« Oui. Vous vous trouvez vraiment devant un dilemme, mon vieil ami. Si vous y allez, vous perdez votre tête, vous perdez Izu et toute la famille Kasigi se rend, bien sûr, au poteau d'exécution. Si vous restez, le conseil ordonnera la même chose. » Toranaga le regarda de biais. « Vous devriez peut-être faire ce que vous m'aviez suggéré la dernière fois. Je serais très honoré d'être votre second. Votre tête calmera les humeurs d'Ishido.

— Ma tête n'a aucune valeur pour Ishido.

— Je ne suis pas de votre avis. »

Buntaro vint à leur rencontre. « Excusez-moi, Sire. Où voulez-vous que les hommes soient cantonnés ?

— Sur le plateau. Établissez vos cantonnements permanents là-bas. Deux cents gardes resteront avec moi à la forteresse. Quand vous en aurez terminé, rejoignez-moi. Je voudrais que vous voyiez cet exercice. » Buntaro s'en alla en hâte.

« Cantonnement permanent ? Vous vous installez ici ? demanda Yabu.

— Mes hommes seulement. Si l'attaque est aussi bonne qu'on me l'a rapporté, nous pourrons constituer neuf bataillons d'assaut de cinq cents samouraïs chacun.

— Quoi ?

— Je vous ai amené mille samouraïs supplémentaires. Vous fournirez tout le nécessaire à l'autre millier.

— Mais il n'y a pas assez de mousquets et de…

— Désolé. J'ai apporté mille mousquets, de la poudre et des munitions. Le reste arrivera dans une semaine avec mille autres hommes.

— Nous allons avoir neuf bataillons d'assaut ?

— Oui. Ça fera un régiment, Buntaro le commandera.

— Ce serait peut-être mieux que ce soit moi. Il…

— Vous oubliez que le Conseil se réunit dans quelques jours. Comment pouvez-vous commander un régiment si vous partez pour Osaka ? N'êtes-vous pas prêt à partir ? »

Yabu s'arrêta. « Nous sommes alliés. Nous avons décidé que vous étiez le chef. Nous avons pissé sur le marché. Je l'ai tenu et je le tiens. Je vous demande à présent de me dévoiler votre plan. Déclarons-nous la guerre, oui ou non ?

— Personne ne m'a déclaré la guerre. Pas encore. »

Yabu eut l'envie folle de dégainer sa lame Yoshitomo et de faire couler le sang de Toranaga une fois pour toutes, quel qu'en soit le prix. Il entendait respirer les gardes autour de lui mais s'en fichait royalement. « Le Conseil n'est-il pas votre glas, à vous aussi ? Vous l'avez dit vous-même. Une fois qu'ils se seront réunis, vous devrez obéir, *neh ?*

— Bien sûr. » Toranaga fit signe à ses gardes de reculer. Il s'appuya sur son épée ; ses jambes trapues étaient écartées et fermement plantées sur le sol.

« Quelle est votre décision ?

— D’abord, assister à une attaque.

— Ensuite ?

— Aller à la chasse.

— Allez-vous à Osaka ?

— Bien sûr.

— Quand ?

— Quand ça me chantera.

— Vous voulez dire : quand ça ne chantera *pas* à Ishido ?

— Je veux dire simplement : quand ça me chantera, à moi.

— Nous sommes isolés, dit Yabu. Nous ne pouvons pas nous battre contre tout le Japon, même avec un régiment d’assaut. Nous ne pouvons pas le former en dix jours. Alors, quel est votre plan ?

— Que s’est-il au juste passé entre Jozen et Naga-san ? »

Yabu lui dit la vérité, omettant simplement le fait que Naga avait été manipulé par Omi.

« Comment l’Anjin-san se comporte-t-il ?

— Très bien. » Yabu lui raconta sa tentative de seppuku ; comment il avait réussi à faire plier l’Anjin-san à leur avantage.

« Très habile, dit Toranaga doucement. Je n’aurais jamais cru qu’il tenterait de se faire seppuku. Intéressant.

— Heureusement que j’avais dit à Omi d’être prêt à intervenir. »

Yabu attendit impatiemment que Toranaga lui en demande davantage, mais il resta silencieux. « Cette nouvelle que je vous ai envoyée : Sire Ito nommé régent, la connaissiez-vous déjà avant de recevoir mon message ? » Toranaga garda le silence un moment. « Des rumeurs avaient circulé. Sire Ito est un choix parfait pour Ishido. Ce pauvre imbécile d’Ito a toujours adoré se

faire empaler en ayant en même temps son nez fourré dans le cul d'un autre homme. Ils feront d'excellents compagnons de lit.

— Son vote va vous éliminer quand même.

— Si seulement le Conseil existe.

— Vous avez donc un plan ?

— J'ai toujours un plan… des plans… Vous ne le saviez pas ? Et vous, quel est votre plan, cher allié ? Si vous voulez partir, partez… Si vous voulez rester, restez. Choisissez ! » Il poursuivit son chemin.

Mariko tendit un parchemin couvert de caractères serrés à Toranaga. « Est-ce tout ?

— Oui, Sire », répondit-elle. Elle n'aimait pas cette cabine et son odeur de renfermé. Elle n'aimait pas être de nouveau à bord de la galère, même à quai.

« Beaucoup d'éléments contenus dans le manuel de guerre sont répétés ici, mais j'ai pris des notes chaque soir et j'ai écrit ce qui s'était passé… du moins ai-je essayé. C'est presque un journal qui relate tout depuis votre départ.

— Quelqu'un l'a-t-il lu ?

— Pas à ma connaissance. » Elle s'éventa. « La concubine de l'Anjin-san et les servantes m'ont vue le tenir, mais je l'ai toujours caché, loin de leurs regards.

— Quelles sont vos conclusions ? »

Mariko hésita. Elle jeta un coup d'œil vers la porte de la cabine, vers le hublot fermé.

« Seuls mes hommes sont à bord. Il n'y a personne dans l'entrepont, à part nous.

— Oui, Sire, j'étais seulement en train de me souvenir de ce que l'Anjin-san m'avait dit : il n'y a pas de secrets à bord d'un bateau. Excusez-moi. » Elle réfléchit pendant un instant, puis dit

en confiance : « Le Régiment des mousquets ne gagnera qu'une seule bataille. Les barbares peuvent nous détruire s'ils débarquent en force avec des mousquets et des canons. Vous devez avoir une marine barbare. Jusqu'à présent, les connaissances de l'Anjin-san vous ont été très précieuses, tellement précieuses qu'elles doivent rester secrètes. Dans d'autres mains, elles pourraient vous être fatales.

— Qui d'autre partage ces connaissances ?

— Yabu-san en sait beaucoup, Omi plus encore… C'est le plus fin et le plus intelligent. Naga-san et les troupes… les troupes comprennent bien sûr la stratégie, mais pas les détails subtils ni les connaissances politiques et générales de l'Anjin-san. Plus que tout autre, j'ai noté toutes ses paroles, toutes ses questions, tous ses commentaires. Il ne nous a parlé que de certaines choses, mais ses connaissances sont immenses et sa mémoire prodigieuse. Avec un peu de patience, il peut vous apporter une image précieuse du monde, de ses coutumes et de ses dangers. S'il dit la vérité.

— La dit-il ?

— Je le crois.

— Quelle est votre opinion sur Yabu ?

— Yabu-san est un homme violent et sans scrupule. Il n'honore rien en dehors de ses propres intérêts. Devoir, loyauté sont des mots qui ne veulent rien dire pour lui. Il a de temps à autre des éclairs de ruse et de finesse, même de génie. Il est aussi dangereux allié qu'ennemi.

— Toutes vertus recommandables. Qu'y a-t-il à dire contre lui ?

— C'est un mauvais administrateur. Ses paysans se révolteraient s'ils le pouvaient, s'ils avaient des armes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il leur extorque des impôts illégaux, qu'il leur prend soixante-quinze pour cent des parts de riz, de poisson et de récoltes. Il lève un impôt par tête, un impôt sur les terres, sur les bateaux, sur chaque tonneau de saké ; tout est imposé à Izu.

— Peut-être devrais-je employer Yabu ou son intendant général pour lever les impôts dans le Kwanto. Ce qu'il fait ici est son affaire. Ses paysans ne se procureront jamais d'armes. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter. Je pourrais toujours me servir d'Izu comme base, si besoin est.

— Mais, Sire, soixante parts est la limite légale.

— C'était la limite légale. Le Taïkô l'avait légalement fixée. Il est mort. Quoi d'autre sur Yabu ?

— Il mange peu, il semble en bonne santé. Il a de drôles d'habitude.

— Lesquelles ? »

Elle lui raconta la nuit des hurlements.

« Qui vous en a parlé ?

— La femme d'Omi et sa mère.

— Le père de Yabu faisait bouillir ses ennemis. Perte de temps. Mais j'arrive à comprendre ce besoin de le faire de temps à autre. Et son neveu Omi ?

— Très brave ; très sage. Tout à fait loyal envers son oncle. Un vassal très capable et tout à fait digne d'intérêt.

— Et la famille d'Omi ?

— Sa mère est… est suffisamment ferme avec Midori, sa femme. Cette dernière est samouraï ; douce, forte et très bonne. Toutes les deux sont de loyaux sujets de Yabu-san. Omi n'a pas de concubine pour l'instant, quoique Kiku, la plus célèbre courtisane d'Izu, le soit presque. S'il pouvait racheter son contrat, je crois qu'il l'amènerait chez lui.

— Est-ce qu'il m'aiderait contre Yabu si je le désirais ? »

Elle réfléchit à la question, puis secoua la tête. « Non, Sire, je ne le pense pas. Je crois qu'il est, avant tout, vassal de son oncle.

— Naga ?

— Aussi bon samouraï que puisse l'être un homme. Il a immédiatement vu le danger que représentaient Jozen-san et ses hommes pour vous. Il a beau détester le Régiment des mousquets, il entraîne les hommes du mieux qu'il peut.

— Je crois qu'il a vraiment fait preuve de stupidité… d'être ainsi la marionnette de Yabu. »

Elle rajusta un pli de son kimono sans rien dire.

Toranaga s'éventa. « Et l'Anjin-san ? »

Elle attendait la question ; maintenant qu'elle était posée, toutes les observations intelligentes qu'elle avait préparées à son sujet avaient fui son esprit.

« Eh bien ?

— Vous jugerez d'après le parchemin, Sire. Il est, sur certains plans, impossible à comprendre. Son éducation et son héritage n'ont, bien sûr, rien de commun avec les nôtres. Il est très complexe et au-delà de notre… de *ma* compréhension. Il était très ouvert. Depuis qu'il a tenté de se faire seppuku, il a changé. Il est plus secret. » Elle lui raconta ce qu'Omi avait dit et fait cette nuit-là, la promesse de Yabu.

« Ah, c'est Omi qui l'a arrêté. Ce n'est donc pas Yabu-san ?

— Non.

— Et Yabu a suivi les conseils d'Omi ?

— Exactement, Sire.

— Omi est donc son conseiller. Intéressant. Mais l'Anjin-san ne s'attend certainement pas à voir Yabu-san tenir sa promesse ?

— Absolument. »

Toranaga se mit à rire. « Que tout ça est enfantin !

— La “conscience” chrétienne est fermement implantée en lui ; je suis désolée. Il ne peut éviter son *karma*, qui est totalement gouverné par sa haine de la mort ou des morts de ce qu’il appelle les “innocents”. Même la mort de Jozen l’a profondément bouleversé. Son sommeil a été troublé pendant plusieurs nuits et il a à peine parlé pendant plusieurs jours.

— Est-ce que cette “conscience” s’applique à tous les barbares ?

— Non. Elle devrait pourtant s’appliquer à tous les barbares chrétiens.

— Perdra-t-il cette “conscience” ?

— Je ne le crois pas. Mais tant que cette “conscience” le tourmentera, il sera sans défense, comme une poupée.

— Et sa concubine ? »

Elle lui raconta tout.

« Très bien. » Il était satisfait que le choix de Fujiko et le plan aient si bien marché. « Elle s’est très bien comportée avec les pistolets. Et les habitudes de l’Anjin-san ?

— Tout à fait normales, hormis cette gêne incroyable concernant les rencontres sur l’oreiller et cette curieuse réticence à parler des fonctions les plus normales. » Elle décrivit aussi son goût particulier pour la solitude et ses goûts abominables en matière gastronomique. « En toute autre chose, il est attentif, raisonnable, d’une intelligence aiguë ; un élève tout à fait apte, curieux de tout savoir de nous et de nos coutumes. Tout est brièvement consigné dans mon rapport. Je lui ai expliqué certaines choses sur notre manière de vivre, sur nous et notre histoire, sur le Taikô et les problèmes qui assiègent actuellement notre empire.

— Et au sujet de l'héritier ?

— Je lui en ai aussi parlé. Ai-je eu tort, Sire ?

— Non. On vous a dit de l'instruire. Où en est-il de l'apprentissage de notre langue ?

— Il parlera bientôt notre langue couramment. C'est un très bon élève, Sire.

— A-t-il fait une ou plusieurs rencontres sur l'oreiller ?

— L'une des servantes, dit-elle immédiatement.

— L'a-t-il choisie ?

— Sa concubine la lui a envoyée.

— Et alors ?

— Ce fut satisfaisant des deux côtés, à ce que je crois savoir.

— Ah ! Elle n'a donc eu aucune difficulté.

— Non, Sire.

— Mais il est bien armé, non ?

— La fille a dit : oh, oui, très bien armé. Elle a même employé le terme "somptueux".

— Excellent. Son *karma* est au moins bon en ce domaine. C'est le problème de bien des hommes… à commencer par Yabu et Kiyama. Ils ont de petits membres. C'est épouvantable de naître avec un petit membre. Oui, affreux. » Il jeta un coup d'œil sur le parchemin, ferma son éventail. « Et vous, Mariko-san, comment allez-vous ?

— Tout va bien, Sire, merci. Je suis très heureuse de vous voir en aussi bonne forme. Puis-je me permettre de vous présenter toutes mes félicitations à l'occasion de la naissance de votre petit-fils ?

— Merci. Oui, je suis très heureux. Le garçon est en bonne santé.

— Et dame Genjiko ? »

Toranaga grogna : « Toujours aussi forte. » Il retroussa les lèvres, réfléchit un moment. « Vous pourriez peut-être me recommander une nourrice ? » La coutume voulait qu'on donne aux fils de samouraïs importants des nourrices qui se consacraient à l'éducation de l'enfant, le rendant fort pour qu'il fasse honneur à ses parents et que la mère puisse s'occuper de la maison. « J'ai peur qu'il ne soit pas facile de trouver la personne qu'il faut, car dame Genjiko est une maîtresse exigeante, *neh ?*

— Je suis certaine que vous trouverez cette personne, Sire. J'y réfléchirai à l'occasion », répondit Mariko, sachant qu'il était folie de chercher une solution, car aucune femme en ce monde ne pouvait satisfaire Toranaga ou sa belle-fille.

« Et votre conscience chrétienne, Mariko-san ?

— Aucun conflit, Sire. Aucun. J'ai fait tout ce que vous vouliez. Sincèrement.

— Y a-t-il eu des prêtres dans les parages ?

— Non, Sire.

— En voulez-vous un ?

— J'aimerais bien me confesser, recevoir le Saint Sacrement. Oui, ce serait bien. »

Toranaga l'étudia de près. « Vous avez bien travaillé, Mariko-san. Continuez sur votre lancée.

— Oui, Sire. Merci. Encore une chose… L'Anjin-san a vraiment besoin d'un livre de grammaire et d'un dictionnaire.

— J'ai envoyé Tsukku-san les chercher. » Il remarqua le froncement de ses sourcils. « Vous pensez qu'il ne les enverra pas ?

— Il obéira, bien sûr. Peut-être pas avec la rapidité que vous seriez en droit d'espérer.

— Je le saurai bientôt. » Toranaga ajouta : « Il ne lui reste plus que treize jours. »

Mariko était stupéfaite. « Sire ? demanda-t-elle sans comprendre.

— Treize ! dit Toranaga nonchalamment. Quand nous étions à bord du bateau, il m'a demandé la permission d'aller à Yedo, pourvu que ce soit dans les quarante jours. Il ne lui en reste plus que treize. N'était-ce pas quarante jours que ce *bonze,* ce prophète, ce Moïse ont passés sur la montagne à rassembler les Commandements de Dieu qu'il a gravés sur une pierre ?

— Oui, Sire.

— Vous croyez vraiment que c'est arrivé ?

— Oui. Mais je ne comprends pas pourquoi ni comment.

— Perte de temps que de discuter des "choses de Dieu", *neh ?*

— Si vous cherchez des faits, oui, Sire.

— Dans l'attente du dictionnaire, avez-vous au moins essayé d'en constituer un ?

— Oui, Toranaga-sama. J'ai bien peur qu'il ne soit pas très bon. Malheureusement, nous avons si peu de temps et tellement de problèmes. Ici… partout », ajouta-t-elle en mettant les points sur les i.

Il acquiesça, sachant qu'elle aurait bien aimé poser des tas de questions sur le nouveau Conseil, la nomination de Sire Ito, l'imminence de la guerre. « Nous avons la chance d'avoir de nouveau votre mari parmi nous, *neh ? »*

Son éventail s'arrêta. « Je n'ai jamais pensé un seul instant qu'il s'en sortirait. J'ai dit une prière et brûlé de l'encens à sa mémoire, tous les jours. » Buntaro lui avait raconté ce matin comment un autre bataillon de samouraïs de Toranaga avait

couvert sa retraite depuis la plage et lui avait permis de gagner les environs d'Osaka sans encombre.

Il s'était ensuite enfui avec cinquante hommes et des chevaux dans les collines, déguisé en bandit, et avait emprunté de petits sentiers dans sa course effrénée vers Yedo. Deux fois, ses poursuivants l'avaient rattrapé mais n'avaient pas été assez nombreux pour le capturer. Une fois même, il était tombé dans une embuscade et avait perdu tous ses hommes sauf quatre. Il s'était à nouveau échappé, s'enfonçant plus profond dans la forêt, avait voyagé de nuit et dormi de jour. Eau de source et baies sauvages ; un petit peu de riz volé dans des fermes isolées, puis encore un galop, les chasseurs toujours sur leurs traces. Deux hommes avaient survécu.

« C'est presque un miracle, dit-elle. J'ai cru que j'étais possédée par un *kami* quand je l'ai vu à côté de vous, sur la plage.

— Il est très habile et très fort.

— Puis-je vous demander des nouvelles de Sire Hiro-matsu, Sire ? D'Osaka ? De dame Sazuko et de dame Kiritsubo ? »

Diplomate, Toranaga l'informa qu'Hiro-matsu était de retour à Yedo, que ses femmes avaient décidé de rester à Osaka à cause de l'état de santé de dame Sazuko. Pas besoin de s'inquiéter outre mesure. Il savait bien, comme Mariko, que ce n'était qu'une formule pour sauver la face et que le général Ishido ne permettrait pas à deux otages aussi importants de s'en aller, maintenant que Toranaga lui avait échappé.

Il ramassa le parchemin. « Il faut que je lise ceci. Merci, Mariko-san. Vous avez fait du beau travail. Amenez, s'il vous plaît, l'Anjin-san à la forteresse, demain à l'aube.

— Sire, maintenant que mon maître est de retour, je vais devoir…

— Votre mari est d'accord pour que, pendant la durée de mon séjour, vous restiez où vous êtes et me serviez d'interprète, votre premier devoir restant l'Anjin-san.

— Mais, Sire, je dois trouver une maison pour mon seigneur. Il a besoin de serviteurs et d'une maison.

— Ce serait une perte de temps, d'argent et d'effort. Il campera avec ses troupes ou séjournera dans la maison de l'Anjin-san. Il fera comme il lui plaira. » Il vit une lueur d'irritation sur le visage de Mariko. « *Nan ja ?*

— Ma place devrait être auprès de mon maître.

— Votre place est là où je veux qu'elle soit, *neh ?*

— Excusez-moi. Bien sûr. »

Elle sortit.

Il lut le parchemin ainsi que le manuel de guerre très soigneusement, puis il relut certains passages. Il posta des gardes devant sa cabine et monta sur le pont. C'était l'aube. La journée promettait d'être chaude et couverte. Il annula la réunion avec l'Anjin-san et se rendit à cheval vers le plateau. Il rassembla ses fauconniers, prit trois faucons et chassa sur vingt *ri.* À midi, il avait attrapé trois faisans, deux énormes coqs de bruyère, un lièvre et une paire de cailles. Il fit envoyer un faisan et le lièvre à l'Anjin-san.

Des bruits de sabots résonnèrent devant la porte. Buntaro descendit de cheval et congédia ses hommes. Poussiéreux et couvert de sueur, il traversa le jardin accompagné d'un garde. Fujiko et la servante s'inclinèrent. Fujiko haïssait cet oncle réputé pour ses accès de rage inattendus et incontrôlables qui le faisaient se bagarrer avec n'importe qui. Ses serviteurs ou ses femmes étaient la plupart du temps les premiers à en pâtir.

« Entrez, je vous en prie, mon oncle. C’est vraiment très gentil à vous de venir si tôt nous rendre visite, dit Fujiko.

— Ah, Fujiko-san… Qu’est-ce que c’est que cette puanteur ?

— Mon maître fait la cuisine. Il fait cuire du gibier que lui a envoyé Sire Toranaga. Il explique à mes pauvres serviteurs comment le préparer.

— S’il a envie de faire de la cuisine, je pense que c’est son droit, quoique… » Buntaro se tordit le nez de dégoût. « Oui, un maître est libre de faire ce qu’il veut dans sa propre maison, à moins de déranger ses voisins… »

Omi était leur voisin immédiat. « J’espère sincèrement que personne n’est incommodé », dit-elle mal à l’aise, se demandant encore ce que Buntaro était en train de mijoter. « Vous vouliez voir mon maître ? » Elle se leva, mais il l’arrêta. « Non. Ne le dérangez pas. J’attendrai. » Le cœur de Fujiko fondit. Buntaro n’était pas réputé pour ses manières et sa politesse devait cacher quelque nouveau danger.

« Excusez-moi d’arriver ainsi sans avoir envoyé de messager à l’avance, mais Sire Toranaga m’a dit que je pourrais peut-être prendre un bain et habiter ici. Pourrez-vous demander à l’Anjin-san s’il m’accorde sa permission ?

— Bien sûr », dit-elle. Elle détestait l’idée de l’avoir dans sa maison. « Je suis sûre qu’il sera très honoré, mon oncle. Puis-je vous servir du thé ou du saké en attendant ?

— Du saké, merci. »

Nigatsu déposa rapidement un coussin sous la véranda et courut chercher le saké.

Buntaro tendit son arc et son carquois à son garde, enleva ses sandales poussiéreuses et passa sous la véranda. Il ôta la longue épée qu’il portait à la ceinture et s’assit en tailleur.

« Où est ma femme ? Avec l’Anjin-san ?

— Non, Buntaro-sama. Elle a reçu ordre de se rendre à la forteresse où…

— Un *ordre* ? De qui ? De Kasigi Yabu ?

— Oh, non. De Sire Toranaga, Sire.

— Ah, de Sire Toranaga. » Buntaro se calma et regarda la forteresse, de l'autre côté de la baie, d'un air renfrogné. Le pavillon de Toranaga y flottait à côté de celui de Yabu.

« Voulez-vous que j'envoie quelqu'un la chercher ? »

Il secoua la tête. « J'ai tout le temps de la voir. » Il soupira, regarda sa nièce, fille de sa sœur cadette. « J'ai de la chance d'avoir une femme aussi parfaite, *neh ?*

— Oui, Sire, vous avez de la chance. Elle a énormément rendu service à sire Toranaga en lui traduisant les connaissances de l'Anjin-san. » Buntaro fixa la forteresse des yeux, puis renifla le vent ; l'odeur de cuisine flottait à nouveau. « C'est comme si j'étais à Nagasaki ou de retour en Corée. Ils préparent tout le temps de la viande, là-bas – bouillie ou rôtie. Ça pue… vous n'avez jamais rien senti d'aussi mauvais ! Les Coréens sont des animaux. Ils ressemblent aux cannibales. L'odeur atroce de l'ail s'incruste même dans vos vêtements et dans vos cheveux.

— Ce devait être terrible.

— La guerre était facile. Nous aurions pu facilement gagner, envahir la Chine et civiliser ces deux pays. » Buntaro rougit et sa voix se fit rauque. Mais nous ne l'avons pas fait. Nous avons échoué et il nous a fallu revenir avec notre honte parce que nous avions été trahis par de sales traîtres en haut lieu.

— Oui. C'est bien triste, mais vous avez raison, Buntaro-sama », dit-elle apaisante, proférant d'autant plus aisément ce mensonge qu'elle savait qu'aucune nation au monde ne pouvait conquérir la Chine et la civiliser parce qu'elle l'était déjà depuis des temps immémoriaux.

La veine du front de Buntaro battait et il se parlait à lui-même. « Les traîtres paieront tous. Il suffit d'attendre assez longtemps au bord de la rivière pour voir passer les corps de vos ennemis, *neh* ? J'attendrai et je leur cracherai bientôt à la figure. Je me le suis juré. » Il la regarda. « Je hais les traîtres et les adultères ! Tous les menteurs !

— Je suis d'accord avec vous, Buntaro-sama », dit-elle. Elle avait froid dans le dos, car elle savait que sa férocité n'avait pas de limites. Il avait exécuté sa propre mère à l'âge de seize ans. C'était l'une des concubines d'Hiro-matsu. Il l'avait tuée pour infidélité présumée pendant que son père était à la guerre et se battait pour le dictateur, Sire Goroda. Quelques années plus tard, il avait écorché vif le fils qu'il avait eu d'un premier lit pour insultes et avait renvoyé sa femme dans sa famille. Elle s'était tuée, incapable de supporter cette honte. Il avait fait endurer des choses terribles à ses concubines, à Mariko. Il s'était violemment querellé avec le père de Fujiko et l'avait accusé de lâcheté en Corée, le discréditant ainsi auprès du Taikô qui lui avait immédiatement ordonné de se raser la tête et de devenir moine.

Fujiko avait besoin de toute sa volonté pour paraître calme. « Nous avons été si fiers d'apprendre que vous aviez échappé à l'ennemi », dit-elle.

Le saké arriva. Buntaro se mit à boire beaucoup. Fujiko se leva, jugeant l'attente suffisante. Elle se dirigea vers la cuisine pour prévenir Blackthorne, lui demander la permission de loger Buntaro dans la maison et lui dire, ainsi qu'aux serviteurs, ce qu'il fallait faire.

« Pourquoi ici ? demanda Blackthorne, agacé. Pourquoi le loger ici ? Est-ce nécessaire ? »

Fujiko s’excusa et essaya de lui expliquer qu’il était hors de question de renvoyer Buntaro. Blackthorne regagna sa cuisine, l’air ombrageux. Elle retourna auprès de Buntaro. Sa poitrine lui faisait mal.

« Mon maître dit qu’il est très honoré de vous avoir sous son toit. Sa maison est la vôtre.

— Ça vous fait quoi d’être la concubine d’un barbare ?

— Ce devrait être horrible, je pense… mais l’Anjin-san est *hatamoto* et donc samouraï… C’est la première fois que je suis concubine. Je préfère être épouse. Il a, bien sûr, des façons un peu bizarres.

— Qui aurait pensé que quelqu’un de notre maison deviendrait concubine d’un barbare, quand bien même *hatamoto ?*

— Je n’avais pas le choix. Je n’ai fait qu’obéir à sire Toranaga et à Sire Hiro-matsu, mon grand-père et chef de notre clan. Une femme doit obéir.

— Oui. L’obéissance est une chose importante, pour une femme. Mariko-san est obéissante, n’est-ce pas ?

— Oui, Sire. » Elle regarda sa face simiesque. « Elle ne vous a apporté que des honneurs. Sans elle, Sire Toranaga n’aurait jamais pu conquérir le savoir de l’Anjin-san. »

Il sourit avec perversité. « On m’a dit que vous aviez brandi une paire de pistolets sous le nez d’Omi-san ?

— Je ne faisais que mon devoir, Sire.

— Où avez-vous appris à vous servir de pistolets ?

— Je ne m’étais jamais servi d’un pistolet avant. Je ne savais pas s’ils étaient chargés, mais j’aurais quand même appuyé sur la détente. »

Buntaro éclata de rire.

Omi-san le pensait, lui aussi.

Elle lui remplit de nouveau sa tasse. « Je n'ai toujours pas compris pourquoi Omi-san n'avait pas essayé de me les prendre. Son maître le lui avait ordonné et il ne l'a pas fait.

— Je l'aurais fait.

— Oui, mon oncle, je sais. Mais excusez-moi, j'aurais quand même appuyé sur la détente.

— Oui, et vous m'auriez certainement raté !

— Probablement. Mais depuis j'ai appris à tuer.

— Il vous a appris ?

— Non, pas lui. Un des officiers de Sire Naga.

— Pourquoi ?

— Mon père n'a jamais permis à ses filles d'apprendre le maniement de l'épée ou de la lance. Il pensait, sagement je veux le croire, que nous devions consacrer notre temps à apprendre des choses plus pacifiques et innocentes. Mais une femme a parfois besoin de défendre son maître et sa maison. Le pistolet est une arme très pratique pour une femme. Il n'exige aucune force et peu d'exercice. Je peux ainsi être un peu plus utile à mon maître, car je brûlerai très certainement la cervelle de n'importe qui pour le protéger et défendre l'honneur de notre maison. »

Buntaro vida sa tasse. « J'ai été très fier de vous quand on m'a appris que vous vous étiez opposée à Omi-san de cette façon-là. Vous aviez tout à fait raison. Sire Hiro-matsu sera très fier, lui aussi.

— Merci, mon oncle, mais je ne faisais que mon devoir. » Elle s'inclina. « Mon maître demande si vous voulez bien lui accorder l'honneur de parler avec lui, si vous en exprimez le désir. »

Il poursuivit le rituel. « Remerciez-le, je vous prie, mais j'aimerais d'abord prendre un bain. Si cela lui convient, je le verrai quand ma *femme* sera de retour. »

This file was downloaded from Z-Library project

zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library